



L'invention du paysage culturel sous-marin : le traitement en patrimoine des épaves de la Mer d'Iroise et ses ambiguïtés

Typhaine Cann

► To cite this version:

Typhaine Cann. L'invention du paysage culturel sous-marin : le traitement en patrimoine des épaves de la Mer d'Iroise et ses ambiguïtés. Anthropologie sociale et ethnologie. Université de Bretagne occidentale - Brest, 2014. Français. <NNT : 2014BRES0021>. <tel-01238607>

HAL Id: tel-01238607

<https://tel.archives-ouvertes.fr/tel-01238607>

Submitted on 6 Dec 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



université de bretagne
occidentale



THÈSE / UNIVERSITÉ DE BRETAGNE OCCIDENTALE

sous le sceau de l'Université européenne de Bretagne

pour obtenir le titre de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE BRETAGNE OCCIDENTALE

Ethnologie

École Doctorale Sciences Humaines et sociales

présentée par

Typhaine CANN

Préparée à Brest, Faculté des Lettres et
Sciences Humaines Victor Segalen

L'invention du paysage culturel sous-marin

Le traitement en patrimoine des épaves
de la Mer d'Iroise et ses ambiguïtés

Thèse soutenue le 5 décembre 2014

devant le jury composé de :

Gilles CHAZOT

Professeur, Institut Universitaire Européen de la Mer (IUEM)
Université de Bretagne Occidentale (UBO) / *examineur*

Sergio DALLA BERNARDINA

Professeur, Université de Bretagne Occidentale, Centre Edgar-Morin (IIAC), Centre de Recherche Bretonne et Celtique (CRBC) / *Directeur de recherche*

Martin DE LA SOUDIERE

Sociologue, Chargé de Recherche au CNRS, Centre Edgar-Morin (IIAC) / *rapporteur*

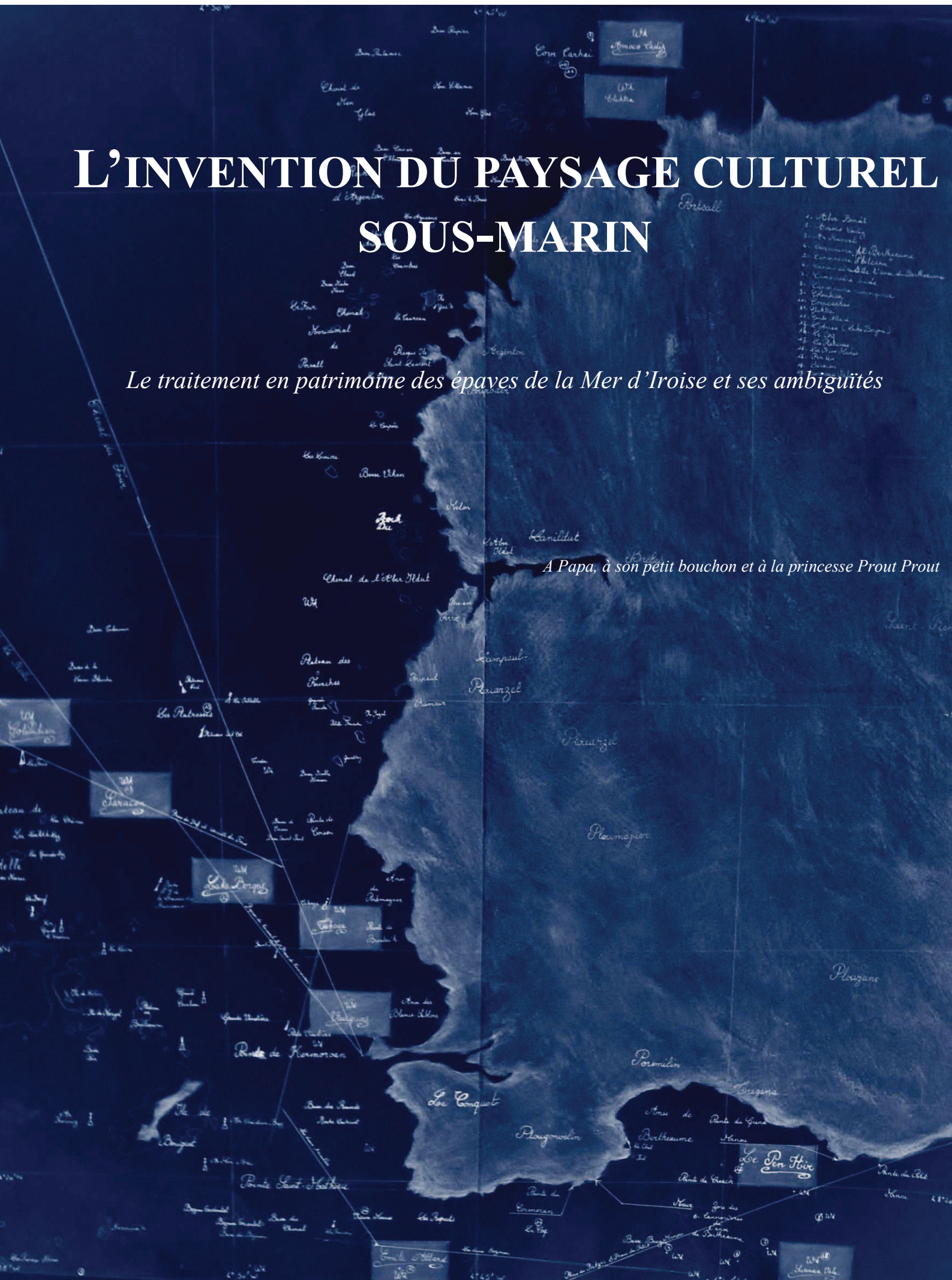
Jean-Louis TORNATORE

Professeur, Université de Bourgogne / *rapporteur*

L'INVENTION DU PAYSAGE CULTUREL SOUS-MARIN

Le traitement en patrimoine des épaves de la Mer d'Iroise et ses ambiguïtés

A Papa, à son petit bouchon et à la princesse Prout Prout



L'INVENTION DU PAYSAGE CULTUREL SOUS-MARIN

Le traitement en patrimoine des épaves de la Mer d'Iroise et ses ambiguïtés

A papa, à son petit bouchon et à la princesse Prout prout

Sommaire

Avant propos

La mer et la transformation des regards.....	p. 13
Anthropologie et changement.....	p. 18

Introduction

<i>Les épaves de la mer d'Iroise, entre gestion patrimoniale et prédation</i>	p. 23
1. La mer d'Iroise : un héritage à transmettre.....	p. 23
2. Hypothèses de recherche et évolution du projet.....	p. 34
3. Paroles de plongeurs.....	p. 53
4. Annonce du plan.....	p. 56

Partie un

<i>Etre nature et culture, le statut incertain de la mer</i>	p. 69
--	-------

Première section

<i>Les sociétés du littoral de l'Ouest du Finistère et l'essor de la civilisation industrielle au XIX^e siècle</i>	p. 75
--	-------

Chapitre un

<i>Vache à lait ou jument en colère : la mer dans le folklore populaire</i>	p. 77
1. Un légendaire étonnamment pauvre.....	p. 78
2. L'origine de la mer.....	p. 79
3. <i>Ar vioc'h lezek</i>	p. 81
4. L'estran et la grève.....	p. 82

xx

<i>Ar vioc'h lezek/ ar gazez klañv</i>	84.
--	-----

Chapitre deux

<i>Pratiques et usages vernaculaires de la mer entre 1830 et 1900</i>	p. 87
1. Du folklore à l'usage.....	p. 88
2. Le ramassage des bris de naufrage ou le retour à l'anti-monde	p. 89
3. Une culture fondée sur le prélèvement des ressources spontanées.....	p. 93

xx

Marginalité et inversions.....	p. 96
--------------------------------	-------

Chapitre trois

La Marine du Ponant : Une anomalie sociale et culturelle à l'extrême ouest du

« Vieux continent »p.99

1. Agriculture marine ?.....p.100

2. Vue du port.....p.101

3. Brest ou "l'anti-Léon" : une forteresse de type colonial enclavée au bout du monde.....p.103

4. Complexe de péninsularité au dix-neuvième siècle.....p.105

5. L'émergence d'une culture maritime et industriellep.108

6. L'encadrement et la formation de la «plèbe» locale.....p.112

xx

« Notre arsenal est à Brest et non à Paris ».....p.115

Chapitre quatre

Survivances corsaires : passe-droits et non-lieux maritimes.....p.117

1. Le temps de la mer. Quand les voiles masquent l'océanp. 119

2. L'utopie du largep.122

2.1. Réclusion, exclusion, quarantaines : de la vie et du statut du marin.....p.122

2.2. Survivances, conventions d'usage et transgressions.....p.126

xx

De l'opportunité d'ignorer.....p.130

Deuxième section

L'utopie du voyage, les crises, la nouvelle politique de l'environnement:

Les frontières du sauvage des années charnières au XX^e siècle finissantp. 133

Chapitre cinq

La valeur de l'authenticité.....p.137

1. Les années charnières.....p.138

1.1. Circulation.....p.138

1.2. « Géopoétique ».....p.139

1.3. Chronique macabre.....p.141

1.4. Le retournement des stigmatesp.143

a. Paysages

b. Coutumes insulaires

2. La mise en tourisme de la mer d'Iroise au vingtième siècle :

entre paternalisme social et nostalgie primitiviste.....p.149

2.1. Le désensauvagement des côtes sauvages

Entre hygiénisme paternaliste et toilettage entrepreneurial.....p.151.

2.2. Esthétique de la drague, du scoubidou (et autres « pincées » sauvages).....	p.159
a. La balnéarisation par l'image et en images	
b. La réhabilitation du droit de <i>pense</i>	

xx

Du bon et du mauvais sauvage.....	p.165
-----------------------------------	-------

Chapitre six

<i>Le monde du silence, entre désir de connaître et volonté d'ignorer</i>	p.169
---	-------

1. Voir sans se montrer :

<i>La première guerre mondiale, première guerre sous-marine</i>	p.171
---	-------

2. <i>Nouveaux fronts de mer: la rade de Brest dénudée par la science</i>	p.177
---	-------

3. *L'origine du monde et sa plus grande poubelle...*

(Entre parenthèses).....	p.181
--------------------------	-------

... <i>La percée des mystères (et autres secrets)</i>	p.182
---	-------

3.1. Le « réceptacle des divines merveilles » au vingtième siècle (ou la conquête des dernières <i>Terræ incognitæ</i>).....	p.182
--	-------

3.2. Un « récipient abyssal de détritits ».....	p.186
---	-------

3.3. Les saveurs cachées de la théorie du complot.....	p.189
--	-------

4. *Torrey Canyon, Tanio, Amoco Cadiz, Erika & Co*

<i>La liste noire des combats environnementaux</i>	p.191
--	-------

xx

De l' <i>Amoco</i> au <i>Castel Meur</i> , l'émergence de la conscience environnementale.....	p.195
---	-------

Chapitre sept

<i>La Chasse sous marine ou l'invention du pêcheur épargnant</i>	p.197
--	-------

1. <i>Quand l'appétit du pêcheur-cueilleur se heurte à son aversion pour le bain de mer</i> ...p.	199
---	-----

2. <i>L'ascèse de l'homme poisson : un idéal de tempérance et de régulation</i>	p.201
---	-------

3. <i>La mer comme garde-manger ; Ou « le retour du prédateur »</i>	p.203
---	-------

4. <i>L'apport extérieur</i>	p.208
------------------------------------	-------

5. <i>Pêcheurs professionnels versus plongeurs amateurs</i>	p.210
---	-------

6. <i>De la pêche à la chasse sous-marine, la naissance d'un prédateur « New age », sur fond de retour à la « wilderness »</i>	p.215
--	-------

xx

Recettes faciles pour sauver les morues.....	p.222
--	-------

Partie deux

La consécration du patrimoine immergé de la mer d'Iroise.....p.227

Introduction

1. Paysages, identités, histoire, les ingrédients de la patrimonialisation.....p.229
2. Le patrimoine sous le regard des sciences humaines :
un « phénomène d'actualité vive ».....p.231

Chapitre un

*Donner un avenir à notre passé : la reconversion des épaves de l'Iroise en pôles
d'attractivité touristique et culturelle*.....p.237

- 1. Le patrimoine subaquatique et ses consommateurs**.....p.237
- 2. « Machines à rêver » ou le mythe du trésor**p.242

Chapitre deux

Le temps des archéologues : L'Archéologie subaquatique à la conquête du Ponant.....p.249

- 1. Les territoires du patrimoine subaquatique**
Entre conquête disciplinaire et drassmatisation de l'expertise.....p.253
- 2. L'édification d'un « régime de paix en justesse »**.....p.258
- 3. L'humanité face à son patrimoine englouti : une approbation mitigée**.....p.263

Chapitre trois

Dans la nuit de la mer : les chantiers de l'après guerre.....p.267

1. La Commission locale de Renflouement (CLR).....p.267

2. Etre scaphandrier ferrailleur sur les chantiers du renflouement

- « Mettre à gras » les vestiges de la guerrep.273
- 2.1. Les risques du métier.....p.274
 - 2.2. Moyens de fortune et système D.....p.278
 - 2.3. Un travail pénible mais rémunérateur.....p.284
 - 2.4. Tous soudeurs tous soudés : de la lutte des classes à l'identité.....p.288
 - 2.5. Entre cuirasse et carapace : l'armure de l'ouvrier aux pieds plombés.....p.291

Partie trois

Du chalumeau à l'appareil photo : Collectionneurs, amateurs, connaisseurs.....p.301

Introduction

Voir l'invisible : le patrimoine et le sens du sacré.....p.303

Chapitre un

Ruines sous-marines : témoins gênants.....p.311

1. Table rase, mémorisation, remémoration.....p.311

2. Le statut incertain des navires moribonds.....p.316

3. Renflouement, ferrailage et recyclage.....p.319

xx

Mémoire versus patrimoine

Chapitre deux

Les sculptures du temps, curiosités et valeur d'ancienneté.....p.327

1. Premiers clubs : les débuts de l'exploration sous-marine en mer d'Iroise.....p.331

1.1. Des journaux enthousiastes mais qui demandent à voir... ..p.330

1.2. Le GMAP : école de plongée et université du temps libre.....p.335

2. Le temps des repêcheurs de canons.....p.340

2.1. Prises sous-marines.....p.341

2.2. La caution communautaire.....p.344

2.3. Récits d'invention (s) et résonances discursives.....p.347

2.4. L'exhibition des trophées.....p.350

2.5. Cabinets de curiosité.....p.357

3. Le recul du « front de mer » et la domestication des marges englouties :

Des Peripoloi aux pieds palmés.....p.368

3.1. Cultures sous-marines.....p.368

3.2. De l'ambiguïté sociale à la solidarité "intercorpo".....p.376

xx

Les années soixante et l'esprit de conquête

Chapitre trois

Monuments engloutis :

Connaissance et reconnaissance de la valeur historique des épaves.....p.385

3.1. Ecolos, mais pas trop.....	p.452
3.2. « Je ne retire pas je prends ».....	p.457
4. <i>Nécropoles sous-marines</i>	
<i>Entre culte postmoderne et profanation des tombeaux.....</i>	p.461
Conclusion.....	p.473
Remerciements	p.491
Bibliographie	p.493
Annexes.....	Volume 2

- Avant propos -

« Les sociétés nous apparaissent toujours dans un rapport instable, plus ou moins solide ou précaire, avec leurs propres conditions de reproduction. C'est ce qui les fait bouger, se mettre en mouvement, le plus souvent jusqu'à disparaître et s'effacer même de la mémoire humaine. Ce sont celles qui ont pu nous léguer leur histoire avant de disparaître ou ont pu continuer à exister sous d'autres formes jusqu'à nous, qui sont devenues l'objet de nos métiers d'historiens ou d'anthropologues, le champ d'exercice de toutes les sciences sociales¹. »
Maurice Godelier, *L'Idéal et le matériel*

La mer et la transformation des regards

§ 1- Notre société industrielle (en fait déjà post-industrielle) pourra-t-elle intégrer les changements induits par l'accès de populations toujours plus nombreuses à un style de vie jamais rassasié de ressources naturelles? Demande l'ethnologie aujourd'hui. Parmi les tendances majeures qui façonnent l'histoire de notre temps, les spécialistes de l'étude des mondes contemporains en ont dégagé deux particulièrement : celle qui favorise la recherche de modes de gestion plus raisonnée des richesses disponibles en est une, l'autre, à savoir la mise aux archives de ce qui a été produit par les générations antérieures, semble aller de pair. Conséquence de cette combinaison, toute preuve de l'aptitude des sociétés humaines à prospérer en s'adaptant au milieu qui les entoure - ou plus généralement tout témoignage du passage de l'homme sur Terre - deviendrait susceptible d'être protégé, mis en valeur, exposé aux regards : en bref d'être « patrimonialisé », (il ne s'agit peut-être déjà plus d'un néologisme, le terme étant

¹ GODELIER, M. *L'Idéal et le matériel, pensée, économie, société*, Flammarion, coll. « Champ », 2010, p.228.

désormais passé dans le langage courant). Patrimoine historique, patrimoine culturel ou naturel, matériel, immatériel, archéologique, industriel, maritime, subaquatique, etc. À en juger par ce que les observateurs attentifs aux réalités humaines constatent un peu partout à l'échelle planétaire, ces catégories patrimoniales nouvelles semblent pouvoir se décliner à l'infini.

§ 2 - Le « devoir de transmettre » paraît désormais s'imposer comme une évidence, placé au fondement d'une « éthique de la responsabilité » que les hommes d'aujourd'hui affirment vouloir mettre au service des générations futures². Interrogeons nous quand même, car ceux qui s'attachent à décrypter le sens commun et les mécanismes qui le produisent nous ont appris à nous méfier des « allant de soi », des références trop fréquentes à une soi disant « nature des choses », ou encore à une « morale » (ou éthique) que l'on voudrait « universelle » (l'idée de « responsabilité » soulèverait du reste les mêmes appels à la prudence). Nos convictions, nos opinions et nos avis sur les choses, au fond, sont essentiellement déterminés par nos aspirations et nos idéaux : autrement dit par des idées, et il n'y a pas de raison pour que le patrimoine échappe à cette « obligation idéologique »³. Méfiance donc. Ceci dit, tout en recommandant la prudence, les ethnologues nous invitent aussi à prendre au sérieux les croyances, les idées reçues, les clichés, qui gouvernent notre monde et sans lesquels nous ne pourrions ni appréhender le réel ni communiquer à son sujet⁴. Maurice Godelier notamment, a fait observer que, certes, les rapports que les individus, peuvent entretenir avec nos conditions d'existence sont des rapports « imaginaires⁵ » mais que tout imaginaires qu'ils soient objectivement parlant, ils ne le sont pas pour « ceux qui y croient et agissent en conséquence⁶ ». Le patrimoine

² TORNATORE, J.-L. . « L'esprit de patrimoine », p. 106-127 in *Terrain* n°55, *Transmettre*, 2010, p. 108.

³ CHAPPE, F. « L'obligation idéologique », p. 39-48, in *Histoire, Mémoire, Patrimoine, Du discours idéologique à l'éthique humaniste*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Art & Société », 2011.

⁴ Pour François Chappé (qui renvoie lui-même à Karl Marx, Louis Althusser, Régis Debray) « les idéologies sont consubstantielles à la vie sociale ». *Ibid.* p.39.

⁵ « [...] donc avec eux-mêmes et avec les autres », *Ibid.* p. 20.

⁶ *Ibidem.*

pourrait donc être, en somme, une réponse imparfaite mais nécessaire au besoin qu'auraient les hommes et les sociétés de se représenter le passage du temps et de se communiquer des informations concernant le passé, que celles-ci soient conformes ou non à la « vérité ».

§ 3 – Ceci étant posé, l'inadéquation entre ce qui est dit ou montré et ce qui *a été*, a des implications sérieuses. Prenons le cas de notre rapport aux espaces sous-marins : on admet aujourd'hui volontiers que nous devons nous efforcer de mieux connaître la mer pour mieux la protéger⁷ et pour profiter le plus longtemps possible des ressources que l'on en extrait continuellement. Soit, mais qu'en pensaient nos « ancêtres » ? Cette idée de veiller au renouvellement des biens fournis par la mer allait-elle de soi pour eux ? On peut se le demander. Pour les savants qui écrivaient dans les années charnières du XVII^e et du XVIII^e siècle par exemple, la mer, était perçue comme une « relique menaçante du déluge ⁸ » qui ne pouvait en toute logique que susciter l'horreur et l'effroi, et il n'était pas question d'en retirer quoi que ce soit pour le consommer rappelle Alain Corbin. Pour le théoricien britannique Thomas Burnet notamment - dont *la Théorie de la Terre* citée par l'historien a selon lui marqué les esprits éclairés et servi de référence tout au long du XVIII^e siècle -, la mer était « le plus effroyable spectacle offert par la Nature ⁹ » ; et l'un des contemporains de ce Burnet, ajoute-t-il, un certain Woodward, n'y voyait quant à lui qu'un « récipient abyssal de détritits » dont on pouvait tout juste admettre qu' « il [dessinait] le moins laid des paysages qui pourraient résulter du retour temporaire du chaos¹⁰. » Pour les « âmes pieuses », et même pour les précurseurs de la géologie moderne, loin d'être conçue comme le refuge idéalisé d'une société post-industrielle anxieuse, la mer était là pour rappeler aux hommes la faute originelle, et pour les inviter au repentir.

⁷ C'est devenu un leitmotiv (qui ne concerne d'ailleurs pas seulement la mer). Un rapide coup d'œil à la presse de ces dernières années permet d'en prendre la mesure.

⁸ CORBIN A., *Le Territoire du vide, l'Occident et le désir du rivage (1750-1840)*, Paris, Champ Flammarion, coll. « Histoire », 1990. p.16

⁹ *Ibid.*, p.14. (BURNET, Thomas, *La Théorie de la terre*, [1681] 1984 (pour l'édition anglaise), p. 128.

¹⁰ *Ibidem.* Cf. WOODWARD, J., *An Essay toward a Natural History of the Earth and Terrestrial Bodies, especially minerals, &c.* (1695, réédité en 1702 puis en 1723).

Mais sans remonter si loin, on peut trouver de nombreux exemples de cette peur de l'océan. Revenons seulement à la fin du dix-neuvième siècle : Anatole Le Braz (connu comme l'un des principaux « maîtres du folklore » de Bretagne) s'est particulièrement intéressé aux anciennes coutumes et croyances des habitants du littoral armoricain (tournant pour la plupart autour du thème de la mort, ce qui n'est pas sans intérêt¹¹) et a donc arpenté la région pour aller à la rencontre de ceux qui en avaient conservé la mémoire. Certains des récits et dictons compilés dans sa *Légende de la Mort* concernent la mer et nous fournissent donc des éléments intéressants pour introduire notre sujet :

« Quand les pêcheurs de Trévou Tréguirec s'embarquent la nuit pour la pêche, ils voient souvent des mains de cadavres se cramponner au bordage des bateaux. Les femmes ne s'accrochent pas ainsi avec les mains, mais elles laissent sur les eaux leurs cheveux où les rames s'embarrassent¹². »
Anatole Le Braz, *La Légende de la mort*, 1893.

Les pêcheurs de Trévou Tréguirec (élargissons aux habitants des côtes bretonnes en général), se seraient-ils laissés convaincre par les slogans de la FFESSM (Fédération Française d'Etudes et de Sports Sous-Marins), du WWF (World Wild Fund), de l'Agence des Aires Marines Protégées, et de tous ceux qui aujourd'hui, de près ou de loin, militent pour la protection du milieu marin ? Ce n'est pas certain. La mer se protège très bien toute seule, auraient-ils pu rétorquer : gardons à l'esprit qu'Anatole Le Braz parlait d'un temps où, lorsque des curieux s'intriguaient de voir le cimetière de Sein si petit, les femmes de l'île leur répondaient en breton:

« *Etre an Enez hag ar Beg*
Eman berre ar gwazed

Entre l'île et la Pointe (du Raz)
est le cimetière des hommes¹³. »

Une autre croyance populaire, relevée par le même auteur, disait également :

¹¹ Alain Croix parle d'une « culture macabre » qui serait particulièrement marquée en Bretagne selon lui. Cf. CROIX, A. *La Bretagne aux XVI^e et XVII^e siècles ; La vie, la mort, la foi*, tome 2, Maloine, S.A., Paris, 1981

¹² LE BRAZ, A. *La légende de la mort*, Coop Breizh/Jeanne Laffite, Marseille, 1994, (1^e édition 1893), p. 227

¹³ *Ibid.* p. 230.

« [...] Les noyés, qu'ils aient péri volontairement ou non, restent faire pénitence à l'endroit où ils ont été engloutis jusqu'à ce que d'autres viennent se noyer à la même place. Alors seulement ils sont délivrés¹⁴. »

§ 4 - Aujourd'hui, les habitants de Basse-Bretagne ne songent plus beaucoup à ces histoires de fantômes et de noyés, et sont de plus en plus persuadés que la mer est fragile, que c'est aux hommes qu'il revient de la protéger. Curieux changement de perspective tout de même, remarquable par sa radicalité. Mais comment l'expliquer ? On n'oserait plus, aujourd'hui, se moquer des croyances de nos congénères des siècles passés. Et on est par ailleurs moins prompt (en tout cas ouvertement) à mettre leurs "erreurs" sur le compte de la naïveté qu'à invoquer un accès limité au savoir : jusque relativement tard au vingtième siècle les habitants des marges littorales étaient très peu au courant des progrès réalisés dans la connaissance du monde et notamment du milieu marin, connaissance qui même dans les cénacles spécialisés était encore très incertaine.

Si les hommes ne croient plus que des fantômes hantent le fond des mers, en attendant qu'un nouveau corps ne viennent se déposer à l'endroit même où le premier gisait encore, c'est parce que ils ont l'habitude de voir des images de ces paysages sous-marins et qu'il en est même un certain nombre qui profitent de leurs temps libre pour aller s'y promener et y mener diverses activités annexes (notons que pour certains, la plongée est un métier). Le basculement s'opère donc au point de vue technique d'abord, mais aussi au niveau de la diffusion des savoirs, des différences d'accès à l'information dans une société donnée, suivant les groupes, les hiérarchies. L'enjeu principal de cette recherche sera de rechercher et de décrire les transformations des représentations de la mer au niveau local aux cours des deux derniers siècles - en nous concentrant sur la Mer d'Iroise-, ainsi que leurs répercussions sur les pratiques, de collecte notamment. Nous essaierons de comprendre des changements radicaux dans les modes de pensées, en des laps de temps relativement brefs, en cherchant à repérer les mécanismes et les interactions sociales, susceptibles de les expliquer.

¹⁴ *Ibid.* p. 229.

Anthropologie et changement dans les écrits de Maurice Godelier, Alain Corbin et René Girard, Marc Augé

§ 5 - L'observation, la description et l'interprétation des changements ont fait des savoirs, des désirs et des pouvoirs les principaux "lieux" d'investigation de l'ethnologie. Avant d'entrer dans le vif du sujet, j'aimerais faire référence à quelques auteurs¹⁵, dont les écrits ont joué un rôle important dans le cheminement qui m'a permis de me familiariser avec une discipline pour laquelle je n'avais pas vraiment été formée avant d'entamer cette enquête¹⁶. Chacun d'entre eux interprète selon sa propre sensibilité les mécanismes qui agissent en profondeur sur les sociétés, les processus qui les mettent en mouvement. De l'ensemble de ces travaux, j'ai retenu l'idée que l'on aurait manifestement tort de rester crispé sur des schémas oppositionnels binaires (polarités du type dominants/dominés, maîtres/disciple, etc.), et qu'il est beaucoup plus fécond de s'interroger sur l'ambivalence des rapports de force, ainsi que sur le rôle prépondérant des mouvements de convergence et de la complémentarité entre les extrêmes - violence et consentement ; mimétisme et rivalité ; aspects symboliques et aspects matériels – quand on veut décrire l'instauration de rapports entre les hommes et entre les groupes sociaux.

§ 6 - Pour Maurice Godelier, c'est « parce qu'il transforme la nature¹⁷ » que « l'homme a une histoire¹⁸ ». Interpréter le changement revient donc, selon son hypothèse, à « analyser comment les réalités matérielles [...] agissent sur l'organisation de sa vie sociale et, plus profondément, sur le processus de production de nouvelles formes de sociétés¹⁹. » En conséquence, il propose de tenir compte à la fois des réalités dites « naturelles » - celles « de la nature extérieure à l'homme » - et des productions culturelles – c'est-à-dire « celles qu'il a lui-même créées ou

¹⁵ Dans ces « avant-propos », je ne parlerai que d'auteurs dont les recherches m'ont servi à nourrir mes interrogations sur l'anthropologie en général. En ce qui concerne l'enquête proprement dite, je présenterai plus tard les sources sur lesquelles je me suis le plus appuyée.

¹⁶ J'ai intégré un master d'ethnologie après un parcours un peu chaotique.

¹⁷ GODELIER, M. *L'Idéal et le matériel*, op.cit. p. 10.

¹⁸ *Ibidem*.

¹⁹ *Ibid.* p. 12.

transformées » mais toujours à partir des matériaux à sa disposition (c'est-à-dire celles qui proviennent de l'utilisation orientée des premières)-. Maurice Godelier défend donc l'idée que, la « nature », tout en étant extérieure à l'homme, « n'est pas extérieure à la culture, à la société, à l'histoire. Elle est la part de la nature transformée par l'action et par la pensée de l'homme²⁰. »

Quelles conséquences en tirer? À notre niveau (à l'échelle du terrain retenu), il s'agira de s'interroger sur la façon dont l'action sur la nature (la mer et les fonds marins en l'occurrence) se répercute sur la structuration des rapports de force, et influence la répartition des pouvoirs et des savoirs²¹ : Dans quelle mesure le discours que l'on tient sur la mer d'une part, la façon dont on l'exploite d'autre part, contribuent à stabiliser ou au contraire à modifier la hiérarchie des pouvoirs entre les groupes qui forment la société? Cette question pourra nous aider à comprendre ce qui se joue lorsque l'Etat se lance dans une stratégie de mise sous contrôle de son territoire maritime qui prend le nom de Parc Marin d'Iroise. On pourra alors se demander ce que cela implique à l'échelle des individus qui entretiennent avec ces lieux un rapport de familiarité aussi bien matériel que symbolique. Dans cette perspective, le traitement en biens culturels des épaves qui s'y trouvent doit, je pense, être compris comme un élément parmi d'autres dans une stratégie de reconversion économique, culturelle et sociale beaucoup plus ambitieuse : quels en sont les effets sur la répartition des rôles (et sur la construction des identités) ? Quelle est la part respective de « violence » et de « consentement » dans ces transformations²² ? Comment et dans quelle mesure les individus ont-ils conscience de leur propre capacité d'intervention ? Pourquoi et comment se mobilisent-ils pour soutenir ou au contraire pour s'opposer à ce mouvement ? Maurice Godelier n'est bien entendu pas le seul à avoir posé ces questions, mais son ouvrage *l'Idéal et le Matériel*, désormais considéré comme un classique, m'a semblé constituer un point de départ solide pour aborder l'ethnologie car il y aborde des thèmes dont l'actualité ne semble pas se démentir, et qui permettent

²⁰ *Ibid.* p. 13.

²¹ Terrain limité au pays d'Iroise (Nord ouest du Finistère), pour les besoins d'une enquête en partie basée sur l'observation directe des pratiques.

²² GODELIER, M. *L'Idéal et le matériel*, *op.cit.* p.24.

un regard critique sur la politisation de la topique patrimoniale (tout en laissant ouverte la réflexion).

§ 7 - Appliquée au domaine maritime, cette manière de penser la dynamique des sociétés peut renvoyer aussi à l'étude d'Alain Corbin sur la naissance et la diffusion du désir du rivage entre 1740 et 1850, désir qui est aussi prise de position, et donc indissociable de mécanismes mettant en jeu les statuts, les ambitions et le prestige des individus qui en sont les "proies". Comment expliquer que la chape d'images répulsives, qui durant tout le Moyen Age et jusqu'à la Renaissance gênait l'émergence du « désir du rivage », ait - et en aussi peu de temps - perdu son efficacité²³? Cette mise en perspective a permis à Alain Corbin de montrer comment, en l'espace de quelques siècles, c'est tout le monde occidental qui est passé d'une attitude de crainte et de répulsion, à l'affirmation, et même à la revendication d'une volonté de se confronter à l'élément liquide²⁴.

L'historien ne perd jamais de vue le rôle moteur des progrès scientifiques et techniques (développement de l'océanographie, des techniques de navigation, des progrès de la médecine et de l'engouement naissant pour les sciences naturalistes, la géologie, la biologie, la météorologie etc.) mais, à l'instar de Maurice Godelier, il choisit d'embrasser d'un seul regard les facteurs matériels et les représentations « idéelles ». Partant du constat qu'il « est artificiel d'exclure la quête scientifique du champ de l'esthétique », il insiste notamment sur l'interpénétration entre l'esthétique romantique et la géologie balbutiante²⁵. Toujours selon son analyse, c'est donc un véritable code culturel spécifique aux rivages qui s'est mis en place dans le courant de la période sur laquelle il s'est concentré, dont l'apparition conjointe de schèmes d'appréciation, de modes de contemplation et d'usages nouveaux le long des plages de l'Europe seraient la marque ou le reflet : « *La libido sciendi* - écrit-il - suscite alors une série de quêtes ambulatoires qui disent, à leur manière, l'ascension du désir du rivage. Et ces pratiques, généralement, répondent à de multiples visées explique-t-il encore :

²³ *Ibid*, p. 11.

²⁴ CORBIN A., *Le Territoire du vide, l'Occident et le désir du rivage (1750-1840)*, Paris, Champ Flammarion, coll. « Histoire », 1990.

²⁵ *Ibid*, p. 139.

mêlant « la jouissance esthétique, le plaisir de l'observation scientifique et la satisfaction que procure l'engagement du corps²⁶. »

Chez Alain Corbin, l'intervention du pouvoir *politique* passe au second plan et l'accent se porte davantage sur l'influence des élites intellectuelles urbanisées²⁷ (un pouvoir *scientifique et culturel* cette fois) dont les schèmes de pensée, véhiculés grâce au développement du tourisme et des loisirs - de la presse aussi - viennent bouleverser l'ordre du monde tel que le concevaient les sociétés littorales traditionnelles. Pétris de culture antique et imprégnés par la « poésie d'Ossian ²⁸», ces nouveaux venus seraient parvenus à instiller dans l'esprit des habitants des régions côtières l'idée que la mer mérite d'être contemplée, et que l'on peut même apprécier de s'y baigner... On devine ici l'influence du « médiateur », un modèle anthropologique très utile pour penser le mouvement dans la culture, et qui entre en résonance avec les théories de René Girard.

§ 8 - La figure du « médiateur de désir » ou « médiateur de prestige », est l'un des éléments clés de la théorie du désir triangulaire développée par ce philosophe. Sans ignorer la controverse suscitée par les thèses qu'il défend, il me semble intéressant de ne pas négliger son apport à la réflexion anthropologique sur le fonctionnement des rapports entre les hommes²⁹. René Girard interprète la production du lien social et des systèmes de valeurs associés, comme le résultat d'élaborations mimétiques plus ou moins conscientes, aboutissant soit à l'imitation soit au rejet, du modèle fourni par un « médiateur », parfois détesté mais toujours secrètement admiré³⁰. Chez René Girard, la violence est intimement liée au sentiment du sacré, et c'est ce couple qui sert de moteur à la dynamique des sociétés. Je citerai en fait très peu ses travaux mais je ne voulais pas non plus cacher leur influence sur la progression de ma réflexion.

²⁶ *Ibid.* p. 113.

²⁷ Ceci dit les deux sphères s'interpénètrent très souvent.

²⁸ Barde écossais du III^e siècle dont les poèmes, repris par Mac Pherson au XVIII^e siècle auraient eu un effet considérable sur la diffusion du romantisme d'inspiration gothique.

²⁹ Personnellement la plupart de ses propositions me paraissent assez convaincantes.

³⁰ GIRARD, R. *De la violence à la divinité*, Paris, Editions Grasset et Fasquelle, 2007, 1487 p.

§ 9 - Il m'a semblé important d'évoquer ici, même de façon très succincte (voire presque caricaturale), les modèles théoriques qui ont servi d'ancrage à ma recherche et qui m'ont aidé à prendre pied sur un terrain qui s'est révélé d'autant plus rétif à l'observation scientifique qu'il m'était familier (ou que je pensais familier mais qui m'était en fait très largement inconnu³¹). Je devrais encore ajouter quelques mots sur les travaux de Marc Augé, et sur ce qu'il appelle l'anthropologie de la sur-modernité³² mais dans la mesure où je vais développer un peu plus sur ce thème dans l'introduction je me contente ici de l'annoncer pour y revenir bientôt.

* Note sur la typographie et autres remarques.

En général, j'ai employé les guillemets ouvrant et fermants (« ») pour les citations et les termes empruntés soit à des auteurs, soit à des informateurs. Lorsque j'ai voulu employer un terme susceptibles d'être interprété dans un sens différent de celui que j'ai voulu lui faire porter j'ai utilisé les signes (“ ”). Les expressions d'origine étrangère sont en italique, de même que les quelques citations imaginées pour synthétiser un type de formules courantes ou encore des termes sur lesquels j'ai voulu insister.

Je n'ai pas toujours jugé utile ni même très opportun de citer les noms des auteurs des propos sur lesquels je m'appuie. Dans la troisième partie notamment, j'ai souvent préféré mentionner les témoignages sous le couvert de l'anonymat. Je remercie vivement Hugues Priol, Christian Quillivic, Nicolas Job, Marc Wallet, Paul Marec, Jean-Louis Maurette, Christophe Lebranchu, Camille Gélébart, Pierre André Moulet, Yves Gladu, Stéphane Level, Roger Priol, pour leur contribution ainsi que, s'agissant des non plongeurs, Hervé Bedri, Georges Peigné, Stanislas Dubois, Alexandre Bars, Pierre Léaustic, Rémy Le Martet, Jean-Pierre Clochon, et Madame Thépaut. Et papa, évidemment.

³¹ Comment parler avec détachement de choses qui nous bouleversent ? C'est sûrement le lot de tous les ethnographes qui courent toujours le risque de se laisser happer par la densité de l'expérience de la vie quotidienne, au risque d'oublier de problématiser. Je me suis souvent surprise à essayer de faire une sorte de monographie locale qui n'aurait pas dit son nom, ce pourrait éventuellement être un projet, mais dans ce cas à très long terme.

³² AUGÉ, M. *Non lieux, Pour une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Le Seuil, Coll. « La Librairie du XX^e siècle », 1992, 155p.

Introduction

- Les épaves de la mer d'Iroise –

Entre prédation et gestion patrimoniale

1. La mer d'Iroise : un héritage à transmettre

Au cours du siècle dernier, le développement considérable des sciences et des techniques a rendu accessibles des espaces autrefois hors de portée, permettant ainsi une meilleure connaissance de la planète et de ses “ mystères”.

En imaginant ce projet, avant même de penser aux épaves en réalité, j'avais voulu proposer une contribution à la réflexion anthropologique sur la confrontation entre l'homme et la nature dans un contexte de conquête toujours plus poussée des espaces sous-marins (limités ici à la partie du plateau continental accessible aux plongeurs).

Paysages sous-marins ?

En préambule, je me permets un rapide détour pour revenir sur les débuts de ce t enquête, et dire quelque mot de mon père qui, sans le vouloir, m'en a un peu soufflé l'idée. Il travaillait au laboratoire « environnement côtier » de l'Ifremer³³ sur la dynamique des sédiments et plongeait avec l' « Asci », le club de l'entreprise (où j'ai reçu aussi ma formation de débutant et validé mon premier niveau de plongée en juillet 2000) et c'est, je crois, ce qui a fait germer le projet. C'est donc assez naturellement

³³ Institut Français de Recherche pour l'exploitation de la Mer. Il a longtemps été technicien pour le laboratoire « Dyneco Physed » mais a repris ses études en 2008-2009 et obtenu un master en Sciences de la mer et du littoral mention « géosciences océan » dont le titre exact était « Recherche d'une caractérisation de l'érodabilité des vases pures en fonction de leur spécificités rhéologiques et de caractéristiques sédimentologiques. » Tuteurs, Le Hir, P. Bassoulet, P. Silva Jacinto, R. UBO/IUEM/Ifremer.

vers lui que je m'étais tournée au moment de commencer mes recherches qui avaient pour motivation secrète celle de le faire parler. Ce n'était pas la seule raison mais c'était la première et ça avait commencé à marcher : il avait même accepté de se prêter au jeu de l'entretien, et de "baptiser" le dictaphone que je venais de recevoir:

« C'est un paysage différent de ce que tu vois à l'extérieur. Et en fait, la majorité des choses que tu vois, en dehors des algues, c'est des animaux. »

Philippe Cann, 15 février 2010

Bien sûr, pour que cette stratégie de communication un peu cousue de fil blanc "fasse vrai", il fallait qu'elle ait l'air de pouvoir aboutir un jour à une thèse : le projet était donc par nature appelé à se transformer. Mais c'était déjà un point de départ. Le fond de la mer pour mon père, c'était le lieu où il allait se balader le Week end, et ce lieu formait donc un « paysage » ... Mais qu'est-ce qu'un paysage ?

Le succès que rencontre actuellement la plongée sur épaves ne peut pas, je crois, être envisagé indépendamment de la pénétration toujours plus effective des espaces aquatiques. Concernant le Finistère en particulier, la création du Parc Marin d'Iroise, au tout début du vingt-et-unième siècle, marque ainsi une nouvelle étape dans la domestication de l'environnement côtier. Dans l'esprit de cette initiative (dont les ambitions débordent largement le cadre du département), la plongée est censée favoriser la découverte du milieu sous-marin par les habitants de la région³⁴ et les sensibiliser aux questions d'ordre global que soulève son exploitation (questions environnementales notamment). Dès lors, ces espaces restés invisibles pendant très longtemps, peuvent devenir des *paysages*, pour ceux qui les ont d'abord imaginés, puis peut-être découverts et explorés, pour enfin se les remettre en mémoire.

³⁴ Je m'appuie ici sur le témoignage de l'un de mes informateurs, Paul Marec, plongeur et représentant du comité départemental de la FFESSM auprès des autorités du Parc Marin. Entretien enregistré à Brest (Bibliothèque universitaire de la faculté des lettres) avril 2010.

La Géographie, les paysages et les lieux

Puisque les ethnologues reconnaissent volontiers à la géographie le statut d'alliée³⁵, une présentation des *lieux* de l'enquête doit pouvoir trouver sa place ici, comme un préambule à la mise en perspective historique de ces paysages modelés par la nature et par les hommes. *Lieu* peut s'entendre ici au propre comme au figuré, car ainsi que l'ont fait observer Aline Brochot et Martin de la Soudière en introduction d'un numéro encore récent de la revue *Communication*³⁶, la notion de *lieu* admet plusieurs acceptions. Le *lieu*, ainsi qu'ils le soulignent, renvoie presque inmanquablement à une idée de temps. Mais il peut aussi, parallèlement, être employé pour désigner les institutions, les personnes morales qui décident que les choses auront ou doivent *avoir lieu*, de même que celles qui enregistrent le fait que des événements *ont eu lieu*. Bref, les deux chercheurs appellent notre attention – notre vigilance aussi – sur le fait que ce mot, *lieu* donc, est utilisé parfois de façon un peu hâtive, sans considération pour les nuances qui le distinguent de termes voisins. Pour le montrer, ils signalent en les déclinant les nombreux concepts que le lieu a engendré (hauts lieux, non lieux, hors lieux, entre lieux) : À trop vouloir « mieux dire », ne risque-t-on pas finalement de ne plus rien dire du tout ?

Au moment de rédiger ce texte, qui m'amènera fréquemment à parler de lieux et de milieux, d'espaces, de terrain(s), de territoire(s), de sites et d'endroits, j'ai essayé de garder à l'esprit la réflexion à laquelle ils nous invitent "autour du lieu", et d'employer ce mot lorsque je voulais mettre l'accent sur l'un des aspects évoqués à l'instant (le rapport au temps et aux gens), parler de *territoire* pour insister sur l'idée d'appropriation et de contrôle, d'*espace* pour décrire une réalité géographique concrète, et enfin de *terrain* pour suggérer le rapport à l'enquête (*milieu* ou

³⁵ En référence à DE LA SOUDIERE, M. « Avec la géographie pour compagne », p.683-687 in *Ethnologie française*, « Ethnologues et géographes », vol.34, 2004/4. Outre celui-ci, l'ensemble des articles compilés dans ce numéro permet d'envisager les interactions entre ethnologie et géographie selon des axes de réflexion divers (historique, littéraire, épistémologique etc.) et à différentes échelles (du général au plus personnel).

³⁶ BROCHOT, A. & DE LA SOUDIERE, M. « Pourquoi le lieu ? » p.5-16 in *Communication*, 2010.

environnement feraient plus directement référence à la vie qui s'y développe, au sens biologique du terme).

L'Iroise : approche géographique

Commençons par un petit tour d'horizon. À l'extrême ouest de la pointe de Bretagne, la mer d'Iroise voit se rencontrer la Manche et l'océan Atlantique, dans une zone fameuse pour ses courants. Les côtes bretonnes sont souvent ramifiées en presque îles secondaires, et s'étendent sur environ deux mille huit cent kilomètres, (trois mille cinq cent si on compte celles des îles)³⁷. Ainsi, où que l'on se trouve en Bretagne, la mer n'est jamais éloignée de plus de soixante kilomètres, la péninsule armoricaine étant, de toutes celles d'Europe occidentale, celle qui pénètre le plus en avant dans l'océan³⁸.

Géographes et morphologues se sont beaucoup intéressés au littoral breton, qui forme un paysage complexe et contrasté, et porte encore la trace de bouleversements anciens, en partie ennoyés³⁹. Ils nous apprennent que, en pénétrant plus ou moins profondément à l'intérieur des terres, les eaux marines ont ciselé la côte, creusant des criques, des *abers* (ou rias), mais aussi des golfes et des anses plus vastes, comme la rade de Brest ou la Baie de Douarnenez⁴⁰. En conséquence, au nord et à l'ouest la côte se caractérise par des falaises granitiques entrecoupées de petites criques⁴¹, alors que la terre exposée

³⁷ MEYNIER, A. *Atlas et géographie de la Bretagne*, Flammarion Famot, Paris, 1976. p.20.

³⁸ *Ibidem*.

³⁹ Les géographes mentionnent des oscillations jusque durant notre ère, (cf. MEYNIER, A. *Atlas et géographie de la Bretagne op.cit.*, p.20.) Antoine Vacher (géomorphologue du début du siècle) estime que la rade de Brest a dû prendre sa forme actuelle entre la fin du Pliocène et le Pléistocène. VACHER, A « La rade de Brest et ses abords, essai d'interprétation morphogénique » *Annales de Géographie*, tome 28, n° 153, 1919, p. 207. Voir également PERON, F. *Ouessant l'Ile sentinelle*, Brest/ Paris, Editions de la Cité, 1985. p. 20.

⁴⁰ VACHER, A « La rade de Brest et ses abords, essai d'interprétation morphogénique » *op.cit.*, p. 177.

⁴¹ Ces falaises peuvent atteindre soixante dix à quatre vingt dix mètres de hauteur - pointe du Raz, de Pen Hir, Cap de la Chèvre-, mais en moyenne les falaises de la côte nord sont plutôt de l'ordre de vingt à trente mètres.

(Sources : <http://www.finisteretourisme.com/decouvrez/les-pointes-et-falaises>).

au sud s'enfonce en pente douce dans l'océan, en formant ainsi de longues plages de sable⁴².

La mer d'Iroise est souvent décrite comme l'une des plus dangereuses d'Europe, particulièrement redoutée des navigateurs pour les courants violents qui marquent le passage du Four, du raz de Sein et du Fromveur : des zones parsemées d'îlots, d'écueils et de récifs. Les tempêtes sont fréquentes et concourent avec la brume à rendre la navigation difficile, ce qui explique pour une large part la présence d'épaves en nombre incalculable, disséminées un peu partout sur des voies maritimes du reste très fréquentées (actuelles et anciennes)⁴³.

Avant même l'industrie touristique, de nombreux voyageurs (peintres, écrivains, folkloristes, mais également chercheurs, historiens, géographes, etc.) ont contribué à fixer des codes d'appréciation de ces paysages littoraux⁴⁴. A titre d'exemple, on peut penser aux paysages ouessantins tels que les décrit Françoise Péron dans *L'île sentinelle*, où la géographe dresse un tableau à la fois sensible et impressionniste de cette « Ile de l'Epouvante » (*Enez eussa* en breton⁴⁵), témoignant à sa manière de la prégnance encore marquée d'une esthétique héritée des Romantiques des siècles passés.

En dépit de conditions de mer difficiles, les habitants du littoral ont su tirer parti de l'ouverture sur le large et exploiter les différentes richesses que l'océan pouvait procurer. La largueur du plateau continental, conjuguée à l'influence du *Gulf Stream* qui réchauffe les eaux finistériennes, est propice au développement d'une faune et

⁴² MEYNIER, A. *Atlas et géographie de la Bretagne*, op.cit. p. 20.

⁴³ Sur les conditions de navigation avant le dix-neuvième siècle, on peut se référer à Alain CABANTOUS, *Les côtes barbares, pilleurs d'épaves et sociétés littorales en France, 1680-1730*, Fayard, 1993, p. 30 notamment. (Pour un aperçu plus général, http://fr.wikipedia.org/wiki/Mer_d'Iroise)

⁴⁴ D'après Alain Corbin la mode du voyage en Bretagne remonterait à la mission effectuée par Cambry sous le directoire (1794-1795), le séjour breton se calquant sur le modèle calédonien. Il cite le rapport, révélateur des attentes des voyageurs du dix huitième siècle: « Habitants de Paris, vous que j'ai rencontrés cherchant sur l'Apennin et sur les Alpes, de grands aspects, des jouissances ; fuyez ces pays fréquentés ; venez errer sur nos rivages qu'aucun moderne n'a décrits, qu'aucun poète n'a chanté. Je vous promets de grands tableaux et des sensations nouvelles ». CORBIN A., *Le Territoire du vide, l'Occident et le désir du rivage (1750-1840)*, Paris, Champ Flammarion, coll. « Histoire », 1990. p.157.

⁴⁵ Cf. PERON, F. *Ouessant*, op.cit. p. 21-24

d'une flore riches et variées. De ce fait, et quoique la géographie du littoral léonard entre le Conquet-Brest et Morlaix-Roscoff semble avoir longtemps empêché le développement d'installations portuaires véritablement conséquentes⁴⁶, les activités liées à la mer y sont nombreuses, traditionnelles ou plus récentes (pêche artisanale, récolte des algues, des coquillages ou dragage d'amendements calcaires, construction navale, défense, navigation de commerce, activités nautiques et subaquatiques etc⁴⁷.).

Et c'est dans ce contexte que le Parc Marin d'Iroise a été créé en 2006, dans le but, je cite, de donner « aux acteurs locaux un cadre pour relever le défi d'une conservation du patrimoine en lien avec un développement durable des activités humaines », et ceci en « tenant compte à la fois des enjeux écologiques, mais également humains et culturels⁴⁸ ».

Si l'on passe en revue les discours officiels concernant le dynamisme local et régional, on ne peut que constater l'insistance avec laquelle l'attachement à la mer est invoqué: l'« identité maritime » de la région n'y est jamais mise en doute, ni même discutée. Pour fixer quelques points de repères et ancrer ainsi la réflexion dans son contexte, je propose de dire quelques mots de ces acteurs et réseaux d'acteurs autours desquels se structure la vie économique et sociale nord finistérienne, en me concentrant sur le « Pôle de compétitivité Mer Bretagne », la communauté de communes « Brest Métropole Océane », et enfin le « Parc Marin d'Iroise ».

⁴⁶ MEYNIER, A. *Atlas et géographie de la Bretagne, op.cit.* p. 79

⁴⁷ Sources : <http://www.parc-marin-iroise.fr/>

⁴⁸ *Idem.*

Contexte économique et stratégies d'avenir : les réseaux d'acteurs

Les présentations qui suivent s'appuient sur les celles que l'on peut lire sur les sites Internet et autres supports de communication destinés à faire connaître et à promouvoir l'action des organismes visés. Ces discours sont l'expression d'une politique d'aménagement du territoire volontariste, et le style s'en ressent (je les ai reproduits tels quels, quoique de façon un peu condensée, en réservant d'éventuels commentaires pour la suite de la discussion).

Le pôle de compétitivité « Mer Bretagne⁴⁹ »

Le pôle Mer Bretagne fait partie des Pôles de compétitivité à vocation mondiale, créés en 2004 dans le cadre de la nouvelle politique industrielle de la France. Organisé en réseau, il a pour mission de coordonner l'action des acteurs du dynamisme économique de la région, dans le but de favoriser la croissance et l'emploi, par le biais d'un soutien constant à la recherche et l'innovation⁵⁰. Son action consiste à mettre en valeur la vocation maritime du territoire, et se décline selon deux branches principales : « sécurité et sûreté » d'une part, « développement durable » de l'autre. Elle est mise en œuvre par six commissions thématiques, qui correspondent respectivement aux principaux domaines d'activités jugés porteurs : « sécurité et sûreté maritimes », « naval et nautisme », « ressources énergétiques marines » (énergies maritimes renouvelables et offshore pétrolier et gazier), « ressources biologiques

⁴⁹ Sources: www.pole-mer-bretagne.com.

⁵⁰ Le « Pôle Mer Bretagne » est soutenu par le Ministère de la Défense, la DATAR, le Conseil régional de Bretagne, Brest Métropole Océane, les conseils généraux des Côtes d'Armor, du Finistère et du Morbihan, il regroupe environ trois cent adhérents dont plus de la moitié sont des petites et moyennes entreprises (PME). Il représente environ cent mille emplois liés à la mer - parmi lesquels deux mille chercheurs, - et forme approximativement trois mille étudiants par an, dans des filières orientées vers le milieu marin. Sources : www.pole-mer-bretagne.com.

marines » (pêche et aquaculture-biotechnologies), « environnement et aménagement du littoral⁵¹ ».

Brest métropole Océane

La Communauté urbaine de Brest⁵² a été créée en 1974 et rebaptisée trente ans plus tard « Brest Métropole Océane » en 2005. À ce jour, elle est administrée par un conseil de communauté où siègent quatre-vingt deux élus, et compte un peu plus de deux cent mille habitants répartis sur huit communes, pour une superficie de deux cent vingt kilomètres carrés⁵³. Sur son site Internet, « BMO » (dans le langage courant, c'est généralement le sigle qui est employé) s'engage à « développer des ambitions métropolitaines durables », en privilégiant la Défense, la mer, et l'international, trois thèmes retenus sur des critères historiques nous dit la présentation. On peut noter que l'effort de recherche se voit réserver une place essentielle dans cette stratégie d'avenir:

« Capitale européenne des sciences et technologies marines, principale base navale de défense française et pôle majeur de sécurité maritime, premier site européen de réparation navale, Brest représente désormais le second pôle universitaire de Bretagne⁵⁴. »

Tous domaines confondus, BMO accueille plus de vingt cinq mille étudiants et fait travailler près de deux mille chercheurs. La métropole porte une attention toute particulière aux sciences, aux techniques et aux technologies en rapport avec la mer, l'Institut Universitaire Européen de la Mer (IUEM) ayant à sa charge de favoriser la

⁵¹ *Idem.*

⁵² Qui regroupe les communes de Brest, de Bohars, de Gouesnou, de Guilers, de Guipavas, de Plougastel-Daoulas, de Plouzané, et du Relecq-Kerhuon. Sources : <http://www.brest.fr/developpement-rayonnement.html>.

⁵³ 214 504 habitants selon le recensement Insee de 2007. Sources : <http://www.brest.fr/developpement-rayonnement.html>.

⁵⁴ Que ce soit à l'échelle locale ou régionale, le nombre d'étudiants formés chaque année est cité en exemple de la vitalité des projets présentés. On peut donner quelques chiffres : environ quatorze mille étudiants sur le site de l'Université de Bretagne Occidentale répartis sur six unités de formation et de recherche, près de quatre mille dans les grandes écoles et encore un peu plus de quatre mille dans les autres établissements supérieurs de la région. Avec six cent quarante enseignants chercheurs, les sciences et techniques de la mer forment le plus gros contingent de doctorant, d'ingénieurs et de cadres. <http://www.brest.fr/developpement-rayonnement.html>.

synergie entre les différents pôles. Créé en 1991, cet organisme pluridisciplinaire qui jouit d'une renommée internationale regroupe plusieurs laboratoires essentiellement orientés vers l'étude des interactions entre le milieu marin, l'atmosphère et les espaces continentaux. Il dépend à la fois de l'Université de Bretagne Occidentale (UBO) et du Centre National de la Recherche Scientifique (CNRS) et bénéficie du soutien du Ministère de l'Enseignement supérieur ainsi que de l'appui des collectivités territoriales. L'Institut est situé en bordure de côte (sur la commune de Plouzané), dans un vaste complexe où travaillent deux mille trois cent personnes - le Technopôle - qui abrite également le CEDRE⁵⁵ (Centre d'étude, de documentation, de recherche et d'expérimentation sur les pollutions accidentelles des eaux), l'IFREMER (Institut français de recherche pour l'exploitation de la mer⁵⁶), et l'Institut Paul-Emile Victor, spécialisé dans la recherche sur les régions polaires.

⁵⁵ La création du CEDRE est directement liée à la catastrophe qui a suivi le naufrage de l'*Amoco Cadiz* en 1978, catastrophe environnementale devenue en quelque sorte emblématique de la lutte antipollution, mais aussi, chose peut-être plus inattendue, de l'identité locale et même régionale. Voir à ce propos MENEZ, F. « Le spectacle de la marée noire : un regard ambigu sur la transformation du paysage », *Analyse culturelle du paysage*, p.58-70, Editions du CTHS, 2011. Informations confirmées par Georges Peigné, directeur adjoint du département de lutte antipollution du CEDRE. Entretien enregistré à son domicile (commune de Plougonvelin, Finistère) en juin 2010.

⁵⁶ L'Ifremer a succédé au Centre national pour l'exploitation des Océans (CNEXO) en 1984. Pour être exact, il est né de la fusion entre celui-ci et l'Institut Scientifique et technique des Pêches Maritimes (ISTPM), union officialisée par décret le 5 juin 1984. C'est un établissement public à caractère industriel et commercial, placé sous la tutelle du ministère chargé de la recherche et du ministère chargé de la mer. Selon le texte fondateur, l'Ifremer a pour missions de promouvoir la connaissance des ressources marines afin de les évaluer et de les mettre en valeur pour une exploitation durable d'une part et, d'autre part, d'améliorer les méthodes de surveillance et de protection du milieu marin et côtier, tout en favorisant le développement économique du monde maritime. Il agit en tant qu'organe de conseil auprès de l'Etat, propose au Gouvernement des programmes de recherche ou de développement et les exécute par ses moyens propres, ou encore par contrats. Sources : <http://wwz.ifremer.fr>

Le Parc Marin d'Iroise (et la question des épaves)

Le Parc Marin d'Iroise enfin, couvre trois mille cinq cent kilomètres carrés de domaine maritime (la rade de Brest en est exclue). Il a été créé en 2007 et dépend de l'Agence nationale des aires marines protégées⁵⁷. Sa vocation environnementale, explicite, n'empêche pas la prise en compte des enjeux économiques et sociaux. Il se veut porteur d'un nouveau modèle de gestion et a pour ambition de concilier protection et exploitation raisonnée des ressources marines d'une part, respect des traditions culturelles d'autre part, le tout en favorisant la recherche et l'innovation (par exemple dans le domaine des énergies renouvelables)⁵⁸. L'institutionnalisation du périmètre protégé s'accompagne nécessairement d'une mise sous contrôle du territoire immergé⁵⁹, processus qui commence par un inventaire des ressources. Or parmi ces ressources, les épaves figurent en bonne place, comme on peut le lire sur le site Internet du Parc:

« Que ce soit des navires militaires ou de commerce, des bateaux de pêche ou de plaisance, on recense plus d'une centaine d'épaves au large des côtes de l'Iroise [...] ces épaves sont à présent des biens culturels à protéger, avec des enjeux forts de conservation⁶⁰. »

Cette prise de position témoigne de l'engagement du Parc Marin d'Iroise, aux côtés de nombreux organismes et associations partenaires, dans une vaste entreprise d'enregistrement des épaves situées en Atlantique (environ 300 dans son périmètre, pour ne mentionner que les plus grosses⁶¹).

⁵⁷ Ses statuts sont fixés par une loi du 14 avril 2006 et son périmètre d'action par décret, le 28 septembre 2007. Sources : www.parc-marin-iroise.fr.

⁵⁸ Sources : www.parc-marin-iroise.fr.

⁵⁹ Cf. VAN TILBEURGH, V. « Quand la gestion intégrée redessine les contours d'une aire protégée : le cas du Parc Marin en Mer d'Iroise », *VertigO, la revue électronique en sciences de l'environnement*, Volume 7, n°3, décembre 2006.

⁶⁰ « Les épaves de l'Iroise », <http://www.parc-marin-iroise.fr/Richesses-culturelles/Epaves>.

⁶¹ Selon le témoignage de Paul Marec, représentant du comité départemental de la FFESSM auprès du conseil de gestion du Parc, entretien enregistré en avril 2010. (Le projet « Atlas » ne se limite pas aux épaves de la Mer d'Iroise, voir à ce propos le Rapport annuel 2011, Atlas

On peut s'attarder un instant sur ce fragment, et en particulier sur la précision « à présent », qui suggère une rupture par rapport au passé : la réhabilitation de ces épaves serait donc récente⁶²... Ce n'est pas vraiment une surprise : le sens commun a plutôt tendance à associer ces carcasses de navires aux ruines, aux restes, aux débris, assimilation qui est d'ailleurs entérinée par le droit français. D'un point de vue légal, en effet, on parle d'épave maritime lorsqu'un objet, « égaré par son propriétaire », peut être considéré comme abandonné et en état de non flottabilité⁶³. Soustraites à la responsabilité de leur ancien armateur, et potentiellement dangereuses pour l'environnement comme pour la navigation, les épaves sont généralement considérées comme des nuisances encombrantes, dont on ne veut pas avoir à s'occuper. Il n'y a pas si longtemps, l'une des solutions consistait à se débarrasser des navires en fin de vie en les immergeant au large. On en dira quelques mots plus tard, mais on verra aussi que, à mesure que les fonds deviennent de plus en plus accessibles et sous l'effet d'une conscience environnementale plus marquée qu'auparavant, cette pratique est de moins en moins tolérée. En France en tout cas, l'« océanisation » volontaire (c'est l'un des termes employés) est interdite⁶⁴.

Les catastrophes écologiques qui ont suivi les naufrages des superpétroliers ont largement contribué à alimenter la “légende noire” des épaves dans les médias, et par voie de conséquence auprès du public. À première vue, la présence d'une carcasse métallique sur un fond marin - résultat malchanceux de la confrontation entre l'homme et la mer - a plus de chances d'être assimilée à un bouleversement des équilibres

archéologique des biens culturels de l'arc atlantique, association Adramar, Domagné. http://cluster006.ovh.net/~adramar/wp-content/uploads/2012/04/AtlasPonant_bilan2011.pdf

⁶² Ce que confirment les spécialistes de l'archéologie sous-marine, les représentants du DRASSM pour ce qui est de la France. Cf. L'HOURL, M., VEYRAT, E., « Le temps des archéologues » p.62-65, in L'HOURL, M., VEYRAT, E HULOT, O TOULGOAT M. (dir.), *La Mer Pour Mémoire*, Somoqy éditions, 2005.

⁶³ Cf. MATTEI, C. « Les épaves maritimes en droit français », Mémoire de DESS en droit des transports, Université de Droit, d'Economie et des Sciences d'Aix – Marseille, Faculté de Droit et de Sciences Politiques d'Aix – Marseille, Centre de droit maritime et des transports, 1998-1999. p.7.

⁶⁴ Voir notamment la convention Oskar de l'Union Européenne www.ospar.org pour la protection de l'Atlantique du nord ouest et des ses ressources. Je m'appuie ici sur le témoignage de Paul Marec déjà cité. Entretien enregistré à Brest (bibliothèque de la faculté des lettres Victor Segalen), avril 2010.

environnementaux que d'être perçue comme une aubaine pour le développement local. À de nombreux égards, les épaves évoquent avant tout la perte, l'altération et la mort⁶⁵. Et il a donc fallu qu'un changement de perspective radical s'opère, pour que ces symboles de ce qui n'est plus, de ce qui ne vaut rien, puissent être envisagées comme des richesses sous-marines, à conserver, à protéger, et à transmettre aux générations futures.

2. Hypothèses de recherche et évolution du projet

Ce changement semble devoir être rattaché aux stratégies d'avenir concoctées par les acteurs du dynamisme de la pointe de Bretagne. Tous les discours mentionnés précédemment ont pour objectif de vanter les atouts d'espaces maritimes lentement conquis et aménagés par les hommes. Ils mettent en valeur les capacités d'adaptation développées au fil des siècles par des ancêtres devenus modèles à imiter, dans une région qui revendique une identité forte et originale, fière de son passé⁶⁶. Face à un contexte global qui force à s'interroger sur la durabilité de notre mode de vie, et en partant de l'idée qu'un projet n'existe et ne prend forme qu'en fonction des efforts effectivement déployés par ceux qui le portent et le soutiennent, il est intéressant de se demander dans quelle mesure les idéologies (ou idéaux) véhiculées par ces engagements volontaristes influencent les comportements quotidiens des gens

⁶⁵ Je ne néglige pas la fascination qu'elles peuvent également exercer sur les "chasseurs de trésors" (et sur les archéologues) mais je vais y revenir. Pour les non plongeurs pourtant, et peut-être tout particulièrement en Bretagne, c'est néanmoins l'association à la pollution et à la mort qui prédominait jusqu'à une date très récente. Je me base ici sur les commentaires de personnes sondées tout au long de l'enquête. Cela dit, il s'agit d'une tendance générale, je ne nie pas que les avis sur la question varient d'un individu à l'autre.

⁶⁶ Pour l'illustrer je pourrais citer ce témoignage d'un étudiant de l'UBO, qui préparait à l'époque une thèse de doctorat en biologie marine. Originaire de Franche Comté, il remarquait en plaisantant que les étudiants disent souvent qu'il faut un passeport pour rentrer en Bretagne : « Et moi quand je suis arrivé je suis arrivé en Bretagne, je ne suis pas arrivé dans une autre ville ou n'importe où : J'étais arrivé en Bretagne et il y avait quand même une entité, une identité qui était là donc un mélange je pense de culture, de ce qu'on vécu les gens, de la région, de son climat particulier, de son rapport avec la mer et tout ça, pour quelqu'un qui vient de Franche Comté c'est vraiment différent. » Eric Alfonsi, Brest, juin 2010.

rencontrés sur nos terrains⁶⁷. Le rapport à la mer est un thème incontournable de la vie politique, économique et culturelle locale. Mais comment celui-ci a-t-il évolué au cours du temps (je pense ici au passé proche) ? En particulier, puisque c'est l'exemple que j'ai choisi de traiter, comment les plongeurs - qui avaient jusque là tendance à considérer l'Iroise comme leur « terrain de jeu⁶⁸ » - réagissent-ils face à ces actions d'envergure globale ? L'expansion du champ patrimonial, dans ses variantes aussi bien naturelles que culturelles, a-t-elle un impact sur leurs pratiques ? Et, si tel est le cas, lequel, et dans quelle mesure ?

L'épave et le renouvellement de la vie sous l'eau

Lorsque j'avais demandé à mon père ce que, en tant que plongeur, il pensait des épaves, il avait presque immédiatement escamoté la question, pour rebondir sur ce qui l'intéressait lui, à savoir la faune fixée sur les épaves :

« Tout dépend de l'épave. Parce que si c'est une épave récente elle est moins intéressante parce que c'est un peu comme une carcasse de voiture [...] ⁶⁹. Après, une fois qu'elle est colonisée par les animaux ça devient beaucoup plus intéressant, ça devient un spot de plongée même pour la partie vivante qui se fixe dessus. »

Philippe Cann, Brest, février 2010

Ce qui est implicite dans ce témoignage, c'est que l'impact de la présence d'une épave sur les fonds marins n'est pas nécessairement jugée néfaste pour l'environnement, et que pour beaucoup de plongeurs, ce serait même plutôt l'inverse. Les nombreux reliefs et anfractuosités sculptés par la mer dans les coques éventrées des navires offrent de nombreux abris à des populations très diverses d'algues, de petits animaux benthiques et de poissons. Il y a déjà longtemps que les pêcheurs ont repéré ce phénomène, et les

⁶⁷ Pour une présentation plus détaillée de ces controverses VAN TIBOURGH, V. « Quand la gestion intégrée redessine les contours d'une aire protégée... », *op.cit.* CHLOUS DUCHARME F. « L'Archipel de Molène et l'autre bord », *Ethnologie française*, Vol. 34, n°1, 2004, p. 113-122.

⁶⁸ Expression employée par Paul Marec (Entretien avec Paul Marec, avril 2010)

⁶⁹ En général, les onomatopées et certaines digressions ont été supprimées, lorsque c'est le cas, je l'indique par des points de suspensions placés entre crochets. Les points de suspensions seuls marquent une simple pause.

plus habiles (ou les plus sûrs d'eux) l'exploitent assez volontiers, sachant toutefois que pêcher au dessus d'une épave c'est aussi prendre le risque de perdre son matériel⁷⁰. Les chasseurs sous-marins, qui sont moins concernés par ce genre de considérations, fréquentent les mêmes repères et pour les mêmes raisons, la contrainte pour eux dépendant de leur aptitude à retenir leur respiration. Pour ce qui est de mon père la façon dont il concevait la plongée, en ce qu'elle pouvait être représentative du point de vue des amateurs de biologie marine désormais nombreux à se rendre eux-mêmes sur le terrain, elle était voisine de l'approche environnementaliste qu'encourage le Parc Marin d'Iroise à travers l'idée de faire de ces espaces (épaves et autres sites) des lieux de découverte. Il m'avait expliqué:

« Le but du jeu c'est de comprendre les écosystèmes et de mieux les comprendre pour les préserver. L'intérêt c'est ça. »
Philippe Cann, Brest, février 2010.

Comme il n'était pas biologiste de métier mais plutôt par curiosité, il m'avait conseillé de demander l'avis d'un "vrai" spécialiste et m'avait dirigée vers Stanislas Dubois, chercheur en écologie benthique au laboratoire « Dyneco⁷¹ » d'Ifremer, lequel avait effectivement confirmé l'intérêt que les épaves et autres volumes immergés peuvent représenter pour lui et ses homologues, en citant en particulier l'exemple de plates-formes pétrolières coulées dans le Golfe du Mexique où il avait travaillé. Habituellement, ces plates-formes sont plutôt associées à l'exploitation sans frein des ressources naturelles par des sociétés gourmandes en matières premières. Mais il semblerait que sous le regard avisé des biologistes, elles puissent se voir métamorphosées en « pouponnières à poissons ». En Bretagne, l'idée d'immerger des navires dans le but d'agir sur le repeuplement des fonds a commencé à être évoquée dans les années soixante-dix, et l'expérience a été tentée à plusieurs reprises. L'un des cas les plus célèbres est celui du chalutier *Castel Meur*⁷², relaté dans un ouvrage qui a eu beaucoup de succès auprès des plongeurs lors de sa parution en 1994. *Mémoire*

⁷⁰ Je me base ici sur les témoignages de Jean-Luc Quémeneur, ancien patron pêcheur au Conquet (non enregistré) et Dennis Lannuzel, ancien pêcheur au Conquet, entretien enregistré à Plougonvelin, été 2010.

⁷¹ Pour « Dynamique de l'environnement côtier ».

⁷² JONIN, B. MAREC, P, *Mémoires Englouties, Plongées-histoires sur les épaves du Finistère*, Quimper, Editions Aseb, 1995 [1994], p.44.

Englouties plongées-histoires sur les épaves du Finistère (c'est le titre du livre en question), dresse le portrait de onze épaves parmi les plus fréquentées par les plongeurs locaux⁷³. C'est en le parcourant, alors que je cherchais à formuler un début de problématique, que je me suis arrêtée sur ce concept de *récif artificiel*. Car même si la pratique est désormais interdite en France, les scientifiques sont encore régulièrement appelés à prendre position sur le sujet⁷⁴ et le phénomène de colonisation est loin de n'intéresser que les seuls spécialistes, comme le suggère déjà le témoignage de mon père et comme nous le verrons par la suite dans le courant de l'enquête. Schématiquement, une fois devenues obsolètes des structures héritées d'un passé industriel récent - voire quasiment immédiat - seraient d'abord coulées pour "se laisser" coloniser par la faune et la flore, et réintégrer ainsi la "Nature" par un processus volontaire qui bouleverse au passage les modèles usuels de partage du réel en catégories binaires - entre nature et culture, domestique et sauvage - ramenant à des questions que je crois centrales pour le débat ethnologique.

⁷³ A l'époque, Paul Marec, l'un des deux auteurs, plongeait avec le club de l'Ifremer et c'est en partie grâce à lui que mon père s'est initié à la plongée. *Mémoires Englouties* avait donc naturellement sa place à la maison, rangé sur une étagère, entre une collection de cailloux et une bouteille couverte de concrétions (rapportée par un ami et qui datait apparemment de l'époque de la prohibition aux Etats-Unis).

⁷⁴ Je me réfère ici aux témoignages de Stanislas Dubois, biologiste, (avril 2010) et de Georges Peigné, directeur adjoint du département de lutte antipollution du CEDRE, (juin 2010). Mais c'est un débat qui revient fréquemment lors de conversation entre et avec des plongeurs.

Sur l' « Appel du sauvage »

Par-delà nature et culture de Philippe Descola est reconnu comme un ouvrage décisif par les spécialistes de l'anthropologie de la nature, car il bouscule les habitudes disciplinaire en proposant de jeter un regard neuf sur l'opposition traditionnellement admise entre domestique et sauvage (soit également entre nature et culture, cru et cuit etc.) en montrant combien elle risque, à l'avenir, de se révéler inopérante pour décrire les rapports complexes que les sociétés modernes entretiennent avec leur milieu de vie⁷⁵. En fait, selon cette théorie, l'importance que nous accordons un peu paresseusement à ce couple, - nature/culture - résulterait du regard myope que la société occidentale porte sur le monde, « aplatissant les nuances et généralisant des catégories qui n'ont rien d'universel⁷⁶ ». L'hypothèse est stimulante et, à la suite de Philippe Descola, un certain nombre d'anthropologues, parmi ceux qui s'intéressent tout particulièrement à la manière dont la société contemporaine produit ses schémas d'interprétation du réel, se sont saisis de la problématique pour en déployer les perspectives sur leurs terrains respectifs. Ces travaux ont beaucoup stimulé mon intérêt pour l'anthropologie de la nature, d'où les références à des études menées sur des terrains apparemment assez éloignés de l'univers maritime auquel je me suis intéressée, mais qui apparaîtront pourtant assez régulièrement au fil du texte. Au risque de surprendre peut-être (et en premier lieu mes principaux informateurs, ou en tout cas ceux que j'ai rencontrés dans un premier temps : à savoir des amateurs d'histoire et d'archéologie, représentants d'une civilisation qui semble, depuis bien longtemps, avoir rompu avec le monde des “chasseurs-cueilleurs”), l'une des ambitions de ce projet pourrait être d'éprouver des hypothèses dégagées au départ par des chercheurs travaillant plus volontiers sur la chasse, la cueillette, et sur d'autres activités de collecte de ressources spontanées, généralement en milieu terrestre, qui plus est. C'est

⁷⁵ DESCOLA, P. *Par delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

⁷⁶ Commenté par DALLA BERNARDINA, S. *Le retour du prédateur, mises en scène du sauvage dans la société post-rurale* Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Coll. « Essais », 2012, p.12.

pourtant bien de là qu'est née l'idée de proposer une approche ethnologique d'un terrain dans lequel j'avais au moins un pied, même si c'était d'abord par le truchement de mon père, et donc d'enquêter sur les épaves : prises entre les feux croisés du pillage et de la gestion (écologique et/ou patrimoniale).

Après des enquêtes menées indépendamment sur leurs terrains respectifs, les chercheurs dont les travaux s'inscrivent dans la dynamique signalée à l'instant invitent à la prudence quant à l'exploitation politique et symbolique qui est faite au quotidien de l'idée de « nature », dont le caractère prétendument « sauvage » se révélerait à bien des égards être une construction sociale, une utopie (c'est presque devenu un truisme pour ces spécialistes de la production du sens commun)⁷⁷. Dans le cas des récifs artificiel, puisque je suis partie de là, en fait de “retour à la nature”, celui-ci est très partiel, et rigoureusement encadré : pour les biologistes, il s'agit moins de “ sortir des laboratoires” que de faire du monde un gigantesque terrain d'expertise⁷⁸. L'épave est donc “ confiée à la mer”, sans la lui être tout à fait abandonnée. Insistons sur le fait que cette pratique, bien qu'elle soulève un débat d'ordre « éthique » (centré sur la question de la pollution principalement), semble globalement réalisable d'un point de vue technique : ces espaces, situés à quelques dizaines de mètres sous la surface, nous paraissent aujourd'hui accessibles et facilement contrôlables. Ils sont donc devenus pour nous des endroits familiers, domestiqués (et l'on retrouve l'idée de *paysage*), indépendamment des labels de « sauvagerie » et de « naturel » qui leur sont pourtant volontiers concédés (pour des motifs esthétiques ou commerciaux en particulier).

⁷⁷ Voir entre autres MICOUD, A. « Patrimonialiser le vivant » *Espace-Temps*, n°74-75, 2000. Transmettre aujourd'hui, retour vers le futur. BERQUE A., « Le sauvage construit » in *Ethnologie française*, vol. 40, n°4, Paris, PUF, 2010, ou encore l'ouvrage collectif *Terres incertaines ; Pour une anthropologie des espaces oubliés*, DALLA BERNARDINA, S. (dir.) Rennes, PUR, 2014. En particulier l'introduction, ainsi que les articles de Pierre Cornu et de Nadia Breda, BREDA, N. « Du tabou dans les palù, aux zones humides naturalisées: *terrae incognitae* de l'Italie du nord-est. » CORNU, P., « Les espaces du « sauvage ». Une approche historique de l'érémisation des hautes terres du Massif central ». DALLA-BERNARDINA, S. *L'Utopie de la nature, chasseurs, écologistes et touristes*, Paris, Imago mundi, 1994, 320 p.

⁷⁸ On peut faire le parallèle avec le Land Art à propos duquel Gilles Tiberghien, qui y a consacré plusieurs recherches remarquait : « Sortir des musées et des galeries, c'était une façon de réinventer l'art. Mais sortir de ces espaces c'était aussi les prolonger. TIBERGHIEU, Gilles A. *Land Art*, Paris, Dominique Carré éd., 2012 p.38.

En bref, ce qui m'avait d'abord intriguée, lorsque j'ai commencé à travailler sur ce sujet, c'est le processus mental à travers lequel les épaves se voient métamorphoser en espaces hybrides, à mi-chemin entre nature et culture. L'intérêt porté à la « topique patrimoniale⁷⁹ » n'est donc venu que plus tard, quand mes premiers pas sur le terrain m'ont obligée à m'interroger sur la pertinence de cette approche (sans pour autant l'écarter, je m'en expliquerai bientôt). Comme il me semble important, dans ce chapitre introductif, de ne pas tenter de dissimuler les nombreux doutes éprouvés durant l'enquête, je voudrais revenir brièvement sur les principales refontes que j'ai fait subir à ce projet.

L'épave et l'histoire fossilisée

Les plongeurs qui fréquentent les épaves de la mer d'Iroise sont-ils tous sensibles aux questions environnementales? En fait, aborder la question de la plongée sur épaves sous l'angle de l'anthropologie de la nature est loin d'aller de soi : en définissant mon projet, j'avais négligé le fait que je m'aventurais sur un terrain déjà balisé par l'archéologie maritime, dont les problématiques diffèrent sensiblement de celle à laquelle j'avais songé au départ.

C'est ce qui ressort notamment d'un entretien avec le responsable du patrimoine de la Marine Nationale, en poste à la préfecture maritime de Brest:

« Le vrai plongeur d'épaves pour moi c'est celui qui est à la recherche d'un pan d'histoire. Qui se dit : "Là je plonge sur quelque chose qui contient un bout d'une histoire" [...] le rapport à la nature, oui, c'est celui du contact avec ce monde ...mais dans ce cas là, la question n'est pas pourquoi ils vont plonger sur des épaves mais pourquoi il plongent. Mais c'est un autre sujet, là vous n'êtes plus sur les épaves... »

Hervé Bedri, responsable du patrimoine de la Marine Nationale à la préfecture Maritime de Brest, août 2010.

⁷⁹ Selon l'expression employée par Jean-Louis Tornatore, notamment dans « L'esprit de patrimoine », p. 106-127, *Terrain* n°55, *Transmettre*, 2010.

Pour le représentant de l'administration maritime, l'angle sous lequel j'avais choisi d'aborder mon sujet ne cadrerait apparemment pas avec la problématique communément attendue. Mon interlocuteur n'est pas lui-même plongeur mais la fonction qu'il occupe, tout comme le fait qu'il soit docteur en ethnologie, donnent du poids à ses arguments. En effet, ainsi qu'il me l'avait expliqué lors de cet entretien, le patrimoine de la Marine est un ensemble hétéroclite, constitué de châteaux, de fortifications, de navires... mais aussi de vestiges immergés :

« J'ai des relations [...] assez fréquentes avec le DRASSM⁸⁰ pour tout ce qui est patrimoine sous-marin : [...] un canon ancien, des ancres, anciennes, des épaves parfois... On a quand même de belles pièces. Il faut savoir qu'en Atlantique on a un manque de connaissances sur les épaves qui peuvent joncher tout le littoral [...] On s'est rendu compte qu'il n'y a pas qu'en Méditerranée qu'il y a de très belles épaves. Vous connaissez peut-être à Saint-Malo « la Natière » I et II, ce sont des sites qui sont fouillés depuis des années maintenant. On a l'épave du Soleil Royal au Croisic [...] On n'en est qu'au début de la phase de reconnaissance, et maintenant d'exploration, du littoral Atlantique. »

Hervé Bedri, Brest, août 2010

Comme mon interlocuteur le précisait, l'archéologie subaquatique, initialement cantonnée à la Méditerranée et aux épaves antiques, s'est progressivement diversifiée et a gagné l'Atlantique. Depuis plusieurs années, l'attention croissante que la Marine nationale porte à son patrimoine a donné naissance à de nouveaux champs de collaboration entre militaires et archéologues (la création d'un poste spécifique et à temps plein pour traiter des dossiers relatifs au patrimoine de la Marine Nationale témoigne de cette évolution)⁸¹. Hervé Bedri définissait donc son rôle comme celui d'un « facilitateur » (une « courroie de transmission⁸²»), et prenait pour exemple le cas (assez fréquent) où les plongeurs-démineurs repèrent un objet insolite au cours d'un exercice : une fois identifié, s'il semble avoir un intérêt historique, l'information est transmise au DRASSM, qui est le seul service habilité à intervenir et à en autoriser la récupération en France. Les épaves entrent donc dans la catégorie des « vestiges

⁸⁰ Le DRASSM (Département de la recherche archéologique subaquatique et sous-marine) a été créé en 1966 sur une initiative d'André Malraux et dépend du Ministère de la culture.

⁸¹ Entretien avec Hervé Bedri, août 2010.

⁸² *Idem.*

engloutis » qui, pour l'archéologue, évoquent presque immédiatement le contexte qui explique qu'elles se soient retrouvées « piégées » à cet endroit précis:

« L'épave donne accès à un monde vraiment mystérieux, c'est un pan d'histoire figé, arrêté complètement à un moment donné. Déjà là il y a quelque chose d'assez exceptionnel, c'est une remontée dans le temps C'est-à-dire que sur une épave, même d'il y a dix jours, même d'il y a dix ans, c'est forcément remonter dans le temps. »

Hervé Bedri, Brest, août 2010

L'épave est ici assimilée à un « pan d'histoire figé », une image qui revient à plusieurs reprises dans son témoignage. On la retrouve également dans le discours de nombreux plongeurs, parmi lesquels Paul Marec, l'auteur de *Mémoires Englouties*.

« On s'est rendu compte qu'à partir d'un vieux bout de tôle couvert de filets il y avait moyen de remonter à autre chose, d'avoir un bateau, une histoire derrière. »

Paul Marec, Brest, avril 2010

Les archéologues certes, mais aussi les anthropologues et ethnologues qui étudient également les rapports que les hommes entretiennent avec les objets, montrent combien ces rapports sont complexes : objets inanimés, ils se voient pourtant très souvent attribuer des pouvoirs particuliers, ou des intentions plus ou moins bienveillantes selon les cas⁸³. En parallèle, dans la plupart des sociétés, les objets acquièrent une valeur spécifique, en tant que supports extériorisés de la mémoire humaine. La nôtre ne fait pas exception, sur ce dernier point en tout cas,. Dans le monde occidental, pour les hommes de sciences, les artefacts culturels sont censés « parler » : ils y voient les « indices de savoir-faire étroitement liés à la culture ⁸⁴», des

⁸³ Je pense en particulier à Marcel Mauss qui remarque que les hommes attribuent une force particulière aux objets et, pour cette raison, les placent au cœur des rapports d'échanges mais aussi de hiérarchie et de prestige. MAUSS, M. *Essai sur le don : Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques* p. 149-279 in *Sociologie et Anthropologie*, Paris, PUF, Coll. « Quadrige », 1973, p. L'Enigme du don de Maurice Godelier s'inscrit dans le prolongement de ces travaux. GODELIER, M. *L'énigme du don*, Fayard, 1996, 315 p.

⁸⁴ LEROI-GOURHAN A. *Le Geste et la parole. La mémoire et les rythmes*, tome 2, Paris, Albin Michel, 1988 [1964], cité par l'ethnologue Véronique Dassié dans une recherche sur la mémoire des objets. DASSIE Véronique *Objets d'affection, ethnologie de l'intime*, Paris, Editions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, coll. « Le regard de l'ethnologue », n°22, 2010. p.17.

« témoins malgré eux » pour reprendre une expression de l'historien Marc Bloch, que cite Paul Ricœur dans *L'Histoire, la Mémoire, l'Oubli* (ils ne réagiraient donc pas si différemment des “primitifs”, au fond...). Aux « tessons, outils, monnaies, images peintes ou sculptées mobilier, objets funéraires, restes d'habitation » et autres « vestiges du passé » qui font selon lui « le miel de l'archéologie⁸⁵ », le philosophe aurait sans doute pu ajouter les épaves et les « trésors » qu'elles renferment. L'ensemble que ceux-ci forment participe d'une culture matérielle qui, dans le cas étudié, est étroitement associée à l'histoire locale, et se voit donc chargée d'une valeur affective et émotionnelle, perceptible notamment à travers les titres donnés aux divers ouvrages qui leurs sont consacrés (*Mémoires Englouties*, *Les Messagères de l'Histoire*⁸⁶ *Les Gardiens du Silence*⁸⁷ entre autres, nous en parlerons).

On peut faire le parallèle entre les épaves, conçues de la sorte, et les « objets souvenirs » de Véronique Dassié. L'ethnologue, qui situe sa recherche à l'intersection entre l'anthropologie matérielle d'André Leroi-Gourhan, et la sociologie de la mémoire de Maurice Halbwachs⁸⁸, défend l'idée que l'affection serait au principe de la conservation des objets que l'on envisage comme des « supports de mémoire ». Ce serait donc vers le registre de l'émotion que l'enquêteur qui cherche à en comprendre les mécanismes devrait déplacer son regard⁸⁹.

La dimension affective du rapport aux objets intimes semble pouvoir être transposée aux épaves et à tous les « trésors » qu'elles contiennent, à ceci près qu'elles ne permettent pas uniquement à l'individu d'entretenir un contact avec son propre passé. Elles font en plus de cela office de médiateur entre histoire d'une personne et celle des

⁸⁵ RICŒUR, P. *L'Histoire, la mémoire, l'oubli*, Paris, Edition du Seuil, coll. « Points essais », 2000, p. 215. BLOCH, Marc. *Apologie pour l'histoire ou Métier d'Historien*, préface de LE GOFF, J. Paris, Masson, Armand Colin, 1993-1997.

⁸⁶ MAURETTE, J.-L. VEILLON, P. *Les Messagères de l'histoire*, Keltia Graphic, 2001.

⁸⁷ MAURETTE, J.-L. *Les Gardiens du Silence, épaves de sous-marins à travers le monde*, Editions Keltia Graphic, 2006.

⁸⁸ DASSIE V. *Objets d'affection, ethnologie de l'intime*, Paris, Editions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, coll. « Le regard de l'ethnologue », n°22, 2010. p.17. LEROI-GOURHAN A. *Le Geste et la parole. La mémoire et les rythmes*, tome 2, Paris, Albin Michel, 1988 [1964] ; HALBWACHS, M., *Les cadres sociaux de la mémoire*. Paris, Félix Alcan, Coll. « Les Travaux de l'Année sociologique », 1925 (pour l'édition originale).

⁸⁹ DASSIE V. *Objets d'affection, ethnologie de l'intime*, op.cit.p.19.

autres, de ce avec qui elle entre en interaction, directement ou indirectement. Elles servent à construire ou reconstruire un attachement à des gens, un groupe, un territoire. C'est la raison pour laquelle l'émotion que suscite la découverte est encore accentuée lorsque l'histoire du bateau (ou de son naufrage) est connue, en particulier quand elle déborde le seul univers de la plongée. Nous en donneront des exemples, qui confirmeront je pense les propos d'Hervé Bedri : en effet ceux qui se désignent eux-mêmes comme des « plongeurs d'épaves » s'intéressent avant tout à des objets, des vestiges susceptibles de leur donner accès à la mémoire des sociétés aujourd'hui disparues (c'est en tout cas ce qu'ils affirment). On retrouvera ici une fascination pour le passé qui pourrait rappeler celle des apprentis géologues des années charnières entre le XVIII^e et le XIX^e siècles, qui selon Alain Corbin arpentaient les paysages escarpés dans l'idée de se voir révéler, par la terre elle-même, les secrets d'une histoire hors de portée pour le commun des mortels⁹⁰. Mais qu'en est-il de la dimension « voyeuriste » concernant ces événements chargés d'histoire, mise en exergue par l'historien des mentalités à partir de la lecture de carnets de terrain et de journaux de voyage anciens, et dont le but était selon lui d'abord de répondre « au désir d'héroïsation de l'auteur⁹¹ ». Il écrit :

« Le savant qui risque sa vie pour l'avancement de la science, constitue l'objet même de l'écriture ; ce qui nous vaut le récit de prouesses dérisoires, qui s'accordent toutefois à la stratégie émotionnelle du sublime⁹². »

Transposé au vingt-et-unième siècle, le même principe ne serait-il pas en train de s'appliquer aux épaves, l'esthétique contemporaine ayant en partie recyclé celle de l'époque pour l'adapter à de nouveaux contextes ? C'est une des questions que nous devons poser.

⁹⁰ CORBIN, A. *Le Territoire du vide ; L'Occident et le désir du rivage (1750-1840)*, Paris, Champs Flammarion, 1990 ; [Aubier, 1988], p.132.

⁹¹ *Ibid.* p.134.

⁹² *Ibidem.*

Le plus grand musée du monde

Telle que ces « plongeurs d'épaves » se la représentent, la mer devient une sorte de gigantesque champ de fouille, en partie éclipsé par les objets qu'ils refont affleurer. Dans le même ordre d'idée, on lit sur le site Internet dédié à la Convention sur la protection et la valorisation du patrimoine culturel subaquatique que « les fonds de la mer sont « le plus grand musée du monde » » (sans que l'auteur de la formule, placée entre guillemets, ne soit cité). Cette affirmation est suivie d'un commentaire :

« Si la surface des océans ne fait apparaître aucune trace de ces navires et de ces édifices, leurs vestiges reposent au fond des lacs, des mers et d'océans, bien protégés par l'eau⁹³. »

« Les plongeurs amateurs sont devenus les uniques dépositaires [d'un] immense musée englouti⁹⁴ » affirment également les intéressés, laissant entendre qu'ils ne tiennent pas à faire office de simples figurants. Dans cette optique, l'eau est décrite comme une sorte de rempart protecteur, s'opposant à l'altération et au changement. Cette conception, dont l'enquête révèle qu'elle est assez largement répandue, diffère assez radicalement de celle que j'avais envisagée au départ (où la mer était au contraire un milieu en évolution, marqué par la transformation des écosystèmes). Cherchons saisir sur quoi sur quelles représentations, sur quelles idées elle repose.

Etant donné que nous parlons de la société contemporaine, c'est d'abord l'argument scientifique qui semble s'imposer aux yeux du plus grand nombre. Dans le courant de l'entretien auquel il avait accepté de se prêter, Hervé Bedri, le responsable du patrimoine de la Marine, expliquait ainsi que, tant qu'un objet est immergé, il peut rester quasiment intact pendant de longues années, voire des siècles, mais qu'une fois

⁹³<http://www.unesco.org/new/fr/culture/themes/underwater-cultural-heritage/the-underwater-heritage/>

⁹⁴ Cf. JONIN, B. MAREC, P, *Mémoires Englouties*, op.cit. p.7.

exposé à l'air libre, la corrosion est instantanée⁹⁵. Ici, l'idée que la mer (avec l'ambre et les sédiments), est l'un des plus puissants alliés des archéologues, comme des paléontologues, est étroitement liée à des considérations très actuelles de protection du patrimoine (entendu comme un capital à soustraire au travail de l'oubli et au changement). Cela dit, elle a aussi des fondements plus anciens, auxquels il n'est peut-être pas inutile de prêter attention.

Tradition chrétienne : des reliques du déluge à l'origine du monde

Ceux qui se sont intéressés aux croyances des sociétés littorales, ont retrouvé un peu partout des mythes où domine la conviction que la mer est vieille et qu'elle a conservé les traces de l'origine du monde. Comme l'a rappelé Alain Corbin, cette représentation est particulièrement ancrée dans l'Occident chrétien, où c'est la version biblique, selon laquelle le rivage serait une ruine et l'océan le reliquat du déluge, qui a longtemps prévalu⁹⁶. L'historien a montré comment, à partir du dix-septième siècle, les progrès de la science ont contribué à ébranler cette théorie dite « fixiste » (qui voulait que l'océan soit resté figé depuis le retrait des eaux). Ainsi après 1770, comme il l'écrit, « l'attention que nombre de savants portent à la sédimentation traduit le désir de temporaliser l'ordre de la nature ». Pour ceux que l'on appelait alors les « neptuniens », l'océan pouvait dès lors « [figurer] la force primitive, responsable des formes d'un relief perçu non plus comme le résultat d'une destruction brutale, mais comme le produit d'une lente sculpture sous-marine⁹⁷. » Mais dans la mesure où ces changements restaient pour la plupart imperceptibles à l'échelle de la vie humaine, et tout en prenant conscience des remaniements subis par la surface du globe, les pionniers de la géologie, comme plus tard ceux de l'océanographie, ont continué à penser le rivage et les océans comme le lieu privilégié de la lecture des « énigmes du

⁹⁵ Entretien avec le responsable du patrimoine de la Marine Nationale, enregistré en août 2010.

⁹⁶ *Ibid.* p. 15.

⁹⁷ *Ibid.* p. 118-119

monde ⁹⁸». Face aux vagues, le savant de la période romantique pouvait donc, en toute quiétude, entretenir le postulat qu'il « [contemplant] la répétition du même, du primitif, de l'éternel⁹⁹ » (toujours d'après les mêmes sources).

Cosmogonies anciennes : le mythe de l'immortalité et le pays de l'éternelle jeunesse

Si l'on cherche maintenant à creuser du côté des légendes, on constate que, parallèlement à cette idée d'une mer très ancienne, de nombreuses croyances populaires associent le fond des océans au pays des morts, ou encore à celui de l'éternelle jeunesse. On trouve par exemple cette conception dans certains poèmes épiques, où le héros se voit offrir le don d'immortalité à l'issue d'une quête qui l'a amené à traverser la surface et à pénétrer dans l'océan¹⁰⁰.

Quand on enquête sur la société contemporaine, laïque et marquée par l'héritage positiviste, il est peu probable que l'on soit confronté à ce genre de légendes sur le terrain. Il n'empêche que, assez fréquemment, les auteurs d'ouvrages de vulgarisation sur la conquête des océans commencent par un rapide survol de ces anciennes croyances que la science est venue recouvrir. Beaucoup de plongeurs possèdent chez eux un ou plusieurs livres de ce type, et quoiqu'ils n'accordent à ces récits que très peu d'importance, ils en ont en général au moins une connaissance vague : ils font partie de leur « culture générale » et restent susceptibles d'agir insidieusement sur une partie plus ou moins avouée de leur manière de se représenter le monde.

⁹⁸ *Ibid.* p. 115-140.

⁹⁹ *Ibid.* p.139.

¹⁰⁰ Dans *La grande aventure des hommes sous la mer ; du temps d'Aristote à l'âge nucléaire* par exemple, Claude Riffaud (qui est considéré comme un grand spécialiste des opérations sous-marines), mentionne l'histoire de Gilgamesh - un héros épique assyrien qui serait allé chercher l'algue de jouvence dans les profondeurs de la mer – ainsi que son équivalent dans la mythologie crétoise : l'histoire du plongeur Glaucos, rendu immortel par Poséidon suite à un périple qui l'aurait aussi conduit à se confronter à l'élément marin. Cf. RIFFAUD, C. *La grande aventure des hommes sous la mer, du temps d'Aristote à l'âge nucléaire*, Paris, Albin Michel, 1988.

Le folklore de Bretagne : suspension du temps, errances aquatiques et succession des générations de morts

Il est intéressant de retrouver, dans le folklore local, de nombreuses légendes où le monde subaquatique semble également se soustraire à l'écoulement normal du temps. Dans la *Légende de la mort* d'Anatole Le Braz¹⁰¹, le fond des mers est souvent représenté comme un endroit à la fois mystérieux et redoutable, parcouru par les âmes de noyés condamnées à errer entre la vie et la mort jusqu'à ce qu'une intervention extérieure ne vienne les délivrer¹⁰². Parmi ces récits, la légende de la ville d'Is, dont il existe de nombreuses variantes, est assez connue. Elle raconte la submersion de la ville, - une sorte de Sodome et Gomorrhe à la mode de Bretagne – une cité prospère gouvernée par un roi aimé et respecté par ses sujets mais coupable, selon la légende, de s'être laissé aveugler par l'amour démesuré qu'il portait à sa fille au point d'avoir fait construire pour elle une ville encerclée par les eaux. Après avoir entraîné les habitants dans le luxe et la débauche, la jeune fille, séduite par le diable, aurait volé à son père les clefs de la cité, et laissé les flots l'envahir¹⁰³. Là où la légende rejoint

¹⁰¹ Qui comme Paul Sébillot a arpenté la région à la fin du dix-neuvième siècle pour recueillir le témoignages de ceux qui avaient conservé la mémoire de croyances populaires encore assez vivaces à l'époque.

¹⁰² On croit par exemple que certains morts peuvent être apaisés si un vivant accepte de faire dire une messe pour eux, répond à la messe d'un prêtre mort, ou encore si un malchanceux vient se noyer à l'endroit même où se trouve leur cadavre. Cf. LE BRAZ, A. *La légende de la mort*, Coop Breizh/Jeanne Laffite, Marseille, 1994, (1^e édition 1893).

¹⁰³ Théodore Hersart de la Villemarqué, François Luzel, Anatole Le Braz, Paul Sébillot entre autres font référence à cette légende. On peut citer le résumé qui sert d'introduction au chant recueilli dans le *Barzaz Breiz* :

« Il existait en Armorique, aux premiers temps de l'ère chrétienne, une ville aujourd'hui détruite, à laquelle l'anonyme de Ravenne donne le nom de Chris ou de Keris. A la même époque, c'est-à-dire au cinquième siècle, régnait dans le même pays un prince appelé Gradlon et surnommé Meur, c'est-à-dire le Grand. Gradlon eut de pieux rapports avec un saint personnage, nommé Gwénnolé, fondateur et premier abbé du premier monastère fondé en Armorique. Voilà tout ce que l'histoire nous apprend de cette ville, de ce prince et de ce moine ; mais les chanteurs populaires nous fournissent d'autres renseignements. Selon eux, Ker-is ou la ville d'Is, capitale du roi Gradlon, était défendue contre les invasions de la mer par un puits ou bassin immense, destiné à recevoir l'excédent des eaux, l'époque des grandes marées. Ce puits avait une porte secrète dont le roi seul gardait la clef et qu'il ouvrait et fermait, quand cela était nécessaire. Or, une nuit, pendant qu'il dormait, la princesse Dahut, sa fille, voulant couronner, dignement les folies d'un banquet donné à son amant, déroba à son père la clef fatale, courut ouvrir l'écluse, et submergea la ville. » DE LA VILLEMARQUE, T.-H.

notre sujet c'est sur le fait que parmi les nombreuses versions de la suite de l'histoire, beaucoup prétendent que la ville demeure intacte sous la mer. Paul Sébillot en a repéré plusieurs, dans le sud du Finistère et sur les côtes de la Manche notamment :

« Il semble, d'après la plupart des légendes, que la cité d'Is soit en quelque sorte prisonnière sous les eaux, et que si certaines conditions s'accomplissaient, elle reviendrait à son état primitif, telle qu'elle se trouvait lorsqu'elle fut engloutie¹⁰⁴. »

On retrouve l'association entre la mer et le mythe de l'éternelle jouvence qui, dans ce cas précis, est perçu comme une forme de pénitence plus que comme un don ou une récompense:

« Bien que cette conception soit vraisemblablement plus ancienne, la première trace écrite ne remonte guère qu'à 1830 : ses habitants passaient alors pour y jouir depuis plusieurs siècles d'une jeunesse éternelle. D'après les traditions postérieures, ils n'ont pas changé depuis le moment de la catastrophe ; dans le Trécorrois, on dit que, lorsqu'elle fut engloutie, chacun garda l'attitude qu'il avait et continua de faire ce qu'il faisait à ce moment, et cela durera ainsi jusqu'à ce que la ville ressuscite et que ses habitants soient délivrés¹⁰⁵. »

Inutile de faire l'inventaire de toutes les croyances qui affirment que les noyés demeurent sous la mer dans un état transitoire entre la vie et la mort, mais notons la récurrence du motif du temps figé à jamais, qui ressortait également du témoignage d'Hervé Bedri¹⁰⁶, de façon explicite ici :

« Une épave c'est quand même quelque chose d'infiniment mystérieux. Plonger sur une épave c'est plonger au cœur de l'histoire. Parce que quand vous plongez sur un bateau du dix-huitième siècle, si vous êtes intéressé par cet aspect là, c'est

« La Submersion d'Is », *Le Barzhaz Breizh ; Trésors de la littérature orale de la Bretagne*, Coop Breiz, Spezet, 1997, [1867] p.133.

¹⁰⁴ SEBILLOT, P. *Le Folklore de France* tome 3, *La Mer*, Edition Imago, 1983, p 72.

¹⁰⁵ *Ibidem*.

¹⁰⁶ Je le cite en tant qu'il me paraît représentatif d'un point de vue généralement partagé que ce soit par des plongeurs ou des non plongeurs. Pour ne pas alourdir inutilement le texte, je ne multiplie pas les exemples mais je crois qu'il suffit de penser à la séquence du film Titanic où l'épave explorée par les chercheurs s'estompé lentement, cédant la place à une scène animée qui ramène le spectateur une centaine d'années en arrière, pour appuyer l'idée que cette manière de penser les épaves comme des sortes de "couloir du temps" est particulièrement répandue dans notre société.

émouvant parce que vous savez que vous plongez sur un bateau qui, à un moment donné, contient l'ensemble d'une histoire arrêtée... en 1720 par exemple. Le 4 décembre 1720. C'est déjà quelque chose d'extraordinaire. Moi j'adorerais aussi le faire, plonger sur une épave en me disant : « Cette épave, c'est le 4 décembre 1720 figé à tout jamais. »

Hervé Bedri, Brest, août 2010

Mettre des contes folkloriques en parallèle avec le discours tenu aujourd'hui par le responsable du patrimoine de la Marine est peut-être un peu cavalier, voire surréaliste, et pourtant je ne pense pas que cette juxtaposition soit complètement dénuée de sens car elle permet de faire apparaître une même tendance à attribuer aux objets la capacité de fixer quelque chose du passage de l'homme sur Terre, ce sur quoi va en grande partie porter la discussion. Par ailleurs, la représentation de la mer qui affleure de ces croyances est étroitement liée à celle du passage de la vie à la mort, une place particulière semblant être laissée à un « entre-deux » ambigu qui me semble mériter l'attention.

Enfin, on peut ajouter que ces légendes bénéficient de nos jours d'un regain d'intérêt qui participe du même mouvement que celui qui conduit à la redécouverte des épaves (mais en tant que « patrimoine immatériel » cette fois)¹⁰⁷.

¹⁰⁷ En fait, je crois sincèrement qu'il est utile de prêter attention aux racines anciennes non seulement de nos représentations de la mort (et du remplacement des morts par de nouveaux morts au fond des océans... une autre manière de penser la succession des générations ? Pourquoi pas...) mais aussi de nos attitudes vis-à-vis des défunts, de leur image, de leurs cadavres, et que ça l'est d'autant plus que le thème anthropologique de la transmission – transmission du patrimoine, responsabilité à l'égard des générations futures – s'inscrit en plein dans ce champ de réflexion.

Ethnologie et transmission

Deux manières très différentes de concevoir les épaves semblent émerger des témoignages cités dans cette introduction. Pour schématiser, on pourrait dire qu'une partie des personnes interrogées perçoivent l'objet dans sa relation à l'espace, alors que les autres privilégient la référence au temps. L'épave s'intègre dans le paysage pour les premiers, dans l'histoire pour les seconds ; promesse d'avenir grâce à sa vocation à fixer la faune et à jouer un rôle de récif artificiel, elle est aussi le reflet du passé, chargée de porter la mémoire des communautés maritimes locales. À chacun de ces angles d'approche peut être associée une façon particulière d'envisager la mer : laboratoire dans un cas, musée dans l'autre. Dans un laboratoire, on procède à des expériences, on intervient sur la matière et le réel, on transforme le monde ; dans un musée, on cherche à conserver les choses en l'état, en respectant leur forme initiale, on les expose et on les contemple, mais on se garde bien de les modifier (on « touche avec les yeux » pour employer une expression bien connue). Mais cette dichotomie n'est-elle pas un peu trop réductrice ? Revenons à la remarque d'Hervé Bedri, selon qui, pour le « véritable plongeur d'épaves », c'est la relation à l'histoire qui importe avant tout, le rapport à la nature relevant pour lui d'un autre sujet. Sans véritablement contester son analyse, je suis tentée de nuancer car mon hypothèse de départ (que je ne peux pas prétendre neutre puisqu'elle était orientée par des représentations nourries au sein du « cocon » familial) était basée sur l'observation de la réalité quotidienne des plongeurs, ce qui laisse penser qu'il n'y a pas un seul angle d' « attaque » possible. Le point de vue des passionnés d'histoire, qui parcourent l'Iroise à longueur d'année, à la recherche d'épaves inconnues ou oubliées, importe autant que celui des biologistes mandatés par le ministère de l'environnement pour étudier l'évolution des écosystèmes benthiques. Mais ceux qui s'intéressent aux petites bêtes, et qui peuvent passer une dizaine de minutes à essayer d'en repérer dans les décombres d'une chaudière immergée à trente mètres de profondeur, ont-ils moins de choses à raconter sur les épaves que les archéologues subventionnés par le Ministère de la culture ? Et que dire des chasseurs sous-marins qui, eux aussi, trouvent dans ces anciens navires de quoi

satisfaire leur appétit de prédateur ? Et des photographes ? Selon moi, le fait de ne pas se revendiquer « plongeur d'épaves » ne signifie pas ne pas avoir de point de vue, et le regard que portent ces “profanes” sur les épaves ne me paraît pas davantage dénué d'intérêt au point de vue de l'ethnologie (quoique les plongeurs non experts soient eux-mêmes souvent persuadés de ne pas être qualifiés pour témoigner). J'ai donc pris le parti de défendre cette approche un peu “kaléidoscopique” et, plutôt que de privilégier un point de vue - apparemment plus légitime - en occultant les autres, de considérer qu'il existait diverses manières de penser, d'explorer, de rêver et de photographier les épaves. Je fais donc le pari que ce terrain voit peut-être se nouer un lien intéressant entre, d'une part, la passion contemporaine pour les espaces « sauvages » ou considérés comme tels (et les pratiques associées : cueillette, prédation et autres prélèvements de « *res nullius* », de ressources spontanées) et, d'autre part, le culte patrimonial¹⁰⁸ et son pendant auto-biographique (auquel je ne pourrais pas prétendre me soustraire). Autrement dit, en m'intéressant à la collecte des vestiges engloutis, j'ai aussi voulu tenter d'apporter une modeste contribution supplémentaire à la réflexion le regain d'intérêt pour les pratiques « sauvages » de prise et de capture, sous une forme plus ou moins métaphorique suivant les cas.

¹⁰⁸ S'agissant de travaux récents au travers desquels des ethnologues ont entrepris de concilier la réflexion sur les représentations de la nature à celles de la recomposition du passé on peut par exemple penser à André Micoud : MICOUD, A. « Patrimonialiser le vivant », *op.cit.*

3. Paroles de plongeurs

La « promesse des points GPS »

Mais au fond, que recherchent les plongeurs sous la mer?

« Bon, ce qu'il y a à dire sur les points... Effectivement, il y a des gens qui cachent jalousement les points. Parce qu'il y a aussi, entre guillemets, des richesses à récupérer... » Christophe Lebranchu, juin 2010)

En dehors des motivations évoquées jusqu'ici, il ne faudrait tout de même pas oublier le pouvoir de fascination que les épaves exercent depuis des siècles sur les rêveurs en tout genre¹⁰⁹. Adaptée au monde actuel, la « chasse au trésor » est encore une réalité¹¹⁰, en rade de Brest comme ailleurs. Le fameux « point », dont parle ce plongeur, matérialise en fait les coordonnées géodésiques qui permettent de repérer l'épave, de la localiser dans le monde réel. Et ce point GPS, que les plongeurs s'échangent (ou ne s'échangent pas d'ailleurs) fonctionne un peu comme une promesse, celle d'un monde à découvrir et à explorer.

Or pour les hommes que j'ai rencontrés, qu'elle soit individuelle ou collective, il semble que l'exploration ne prenne vraiment son sens que si elle peut être racontée. Dans les témoignages qu'ils nous en laissent, sur Internet désormais mais encore souvent sous forme d'ouvrages, on lit effectivement ce genre de commentaires:

« Pouvoir raconter sa plongée au retour en surface fait partie intégrante du plaisir de l'exploration des épaves¹¹¹. »

En fait, dans l'esprit des auteurs, cette remarque visait avant toute chose la sécurité et les règles à respecter. Elle suggère pourtant inopinément une autre interprétation : pour que le plaisir puisse être partagé, il faut s'assurer que le récit de l'expérience

¹⁰⁹ Cf. Paru récemment FOUCAULT, B. *Chasse aux trésors en Bretagne et mer Celtique*, Saint-Malo, Cristel Editions, 2013.

¹¹⁰ Concernant les problèmes posés par la « chasse au trésor » voir par exemple : <http://www.unesco.org/new/fr/culture/themes/underwater-cultural-heritage/the-underwater-heritage/>.

¹¹¹ JONIN, B. MAREC, P, *Mémoires Englouties*, op.cit. p. 8.

rencontrera l'intérêt escompté, ce qui implique qu'il soit conforme aux attentes des interlocuteurs. Pour que cette mise en mots donne lieu à l'élaboration d'une « mémoire collective », elle doit pouvoir s'adosser à une « communauté affective¹¹² » qu'elle contribuera certainement à renforcer.

Quelles sont les formes d'attachement qui relient les plongeurs aux lieux qu'ils ont l'habitude de parcourir? Et comment ce rapport aux lieux, le plus souvent explorés par petits groupes (ou « palanquées ») interagit-il avec les rapports interindividuels qui se créent entre ces hommes? En concentrant mon attention sur les épaves - qui représentent au moins la moitié des sites - j'ai voulu essayer de comprendre si, au-delà des divergences, il était possible de faire apparaître une sorte de langage partagé par ceux (et celles) qui les fréquentent¹¹³.

Tout en gardant en tête l'une des idées clé de Maurice Godelier, selon qui « *l'homme a une histoire parce qu'il transforme la nature*¹¹⁴ » -, j'ai cherché dans les écrits de Marc Augé¹¹⁵, des modèles permettant également d'envisager le rapport aux espaces et aux lieux, dans une société occidentale « postindustrielle », où les catégories traditionnelles de l'ethnologie révèlent de plus en plus leurs limites pour décrire une réalité marquée par l'hybridation des concepts.

Pour que l'homme commence à parler de « paysage sous-marin », il a fallu qu'il prenne conscience du lien entre son histoire et les transformations, directes ou indirectes, qu'il opère sur ce milieu. Quelle que soit la manière dont ils l'appréhendent, tous les plongeurs perçoivent les possibilités nouvelles que leur offre l'accessibilité croissante du plateau continental, et tous l'associent à des idéaux, à des projets de

¹¹² HALLBWACHS, M. *La mémoire collective*, Presses Universitaires de France, coll. « Bibliothèque de sociologie contemporaine », Paris, 1950.

¹¹³ J'aurai tendance à parler d'hommes, soit parce que j'emploie ce mot dans son acception générale, soit parce que je me réfère clairement à l'enquête de terrain, tous mes informateurs sont de sexe masculin. Il y a beaucoup de plongeuses mais elles sont minoritaires dans les associations de et les groupes plus ou moins informels dans lesquels je suis allée chercher mes témoins.

¹¹⁴ GODELIER, M. *L'Idéal et le matériel, Pensée, économies, sociétés*, Flammarion, Champs essais, 1984, p. 10.

¹¹⁵ AUGÉ, Marc. *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, coll. « La Librairie du XX^e siècle », 1992.

société. Cette expression, « paysage sous marin » aurait certainement semblé absurde à beaucoup de gens avant l'apparition des premiers scaphandres. Elle est désormais commune (j'ai cité mon père un peu plus tôt), et apparaît donc "naturellement" ou presque dans la *Mer pour Mémoire*, sous la plume de Gwenaëlle Le Gurun dont le point de vue peut-être considéré comme représentatif de la conception officielle:

« L'intérêt d'un bien culturel se reconnaît en définitive à l'émotion qu'il suscite. Il est donc essentiellement insaisissable, surtout lorsque cette émotion atteint les confins de l'immatériel comme le suggère l'idée de paysage culturel sous marin¹¹⁶. »

Si pour le géographe, le paysage est « ce qui se voit ¹¹⁷ », la mer, après avoir longtemps fait figure d' « horizon liquide à la surface duquel l'œil se perd¹¹⁸ », ne peut plus tout à fait constituer le symbole de l'inconnaissable. On la sonde, on la scrute, on la filme : désormais exposées aux regards, ses profondeurs sont devenues un spectacle banal, retransmis sur tous les écrans du monde grâce à la télécommunication par satellite et à une technologie de l'image toujours plus sophistiquée.

La « mise en patrimoine » des vestiges immergés de la Mer d'Iroise s'accompagne donc d'une « mise en paysage » de ses fonds, processus qui m'incite à me référer à la grille d'interprétation proposée par Roger Brunet, dans un article où il discutait de l'opportunité de développer une « sémiologie du paysage », déclinée suivant trois axes. « Tout élément de paysage [a] trois faces » écrivait-il, avant de développer :

- a. c'est « un signe pour le chercheur. Il « témoigne » et offre une possibilité de remonter aux signifiés, les mécanismes qui l'ont produit, c'est-à-dire les systèmes » ;
- b. c'est « un signe pour l'utilisateur. Il est perçu par celui-ci qui lui attribue des connotations : le beau, le laid, la détente, la joie de vivre, l'hostilité... » ;
- c. c'est « un agent (actif ou passif) des systèmes actuels ¹¹⁹ ».

¹¹⁶ LE GURUN G. « Du droit du littoral : l'évolution du droit maritime et l'Unesco » in L'HOUE, M., VEYRAT, E., HULOT, O. et TOULGOAT M. (dir.), *La Mer Pour Mémoire*, Somoqy éditions, 2005, p.92.

¹¹⁷ BRUNET, R. « Analyse des paysages et sémiologie, éléments pour un débat » p. 7-20, in ROGER, A. (dir.), *La théorie des paysages en France (1974-1994)*, Paris, Ed. Champ Vallon coll. « Pays/paysages », 1995. p. 8.

¹¹⁸ CORBIN, A. *Le Territoire du vide*, op.cit.p.12.

¹¹⁹ BRUNET, R. « Analyse des paysages et sémiologie, éléments pour un débat » op.cit. p. 9

Ces trois manières de lire le paysage correspondent aux différents regards posés sur les épaves (point de vue de l'historien-archéologue, point de vue du naturaliste et point de vue plus général de toute personne qui explore les épaves sans nécessairement revendiquer une orientation particulière) et vont permettre de distinguer trois moments dans le développement: une première partie destinée à reconstituer l'évolution des modes d'exploitation de l'environnement côtier dans la région de Brest ; une deuxième portant sur le traitement en patrimoine des épaves de la période industrielle ; et enfin une troisième dans laquelle je m'efforcerai de faire converger ces deux axes. C'est également dans cette partie que l'observation directe et le recours aux témoignages prendront le plus d'importance.

4. Annonce du plan

Partie un : « L'empreinte du temps¹²⁰ »

Les épaves ne sont pas un sujet vierge pour les sciences humaines. Comme j'ai eu l'occasion de m'en rendre compte dès mes premiers contacts avec le terrain, le thème a surtout été envisagé dans une perspective archéologique, assez proche de celle de l'anthropologie matérielle des sociétés maritimes traditionnelles¹²¹. Selon cette approche, la "carte des épaves", constitue un ensemble de « signes », c'est-à-dire selon la définition de Roger Brunet, des éléments qui affleurent dans le paysage et offrent ainsi la possibilité de remonter aux mécanismes qui les ont produits. Pour le géographe en effet, un élément « n'a d'existence que par rapport à un système qui en a produit bien d'autres ». Les restes de navires éparpillés au fond de la mer conservent la trace d'un système qui s'est transformé depuis¹²².

¹²⁰ J'emprunte cette expression à Michel LAGREE, *Religion et culture en Bretagne, 1850-1950*, Arthème Fayard, Paris, 1992, p. 49.

¹²¹ La revue d'ethnologie maritime *Chasse Marée* offre un bon exemple de la porosité des frontières entre l'archéologie navale, l'histoire et l'ethnologie maritime. On en reparlera.

¹²² Ceci dit, et toujours selon lui, le paysage n'est « qu'un reflet incomplet et déformé de l'ensemble des signifiants parce que tous les signifiés ne laissent pas une empreinte visible dans le paysage ». Certains, comme les épaves, disparaissent même avec le temps.

Cette orientation a des conséquences, car elle relègue bien souvent les représentations du milieu dans lequel se pratique cette recherche érudite au second plan. Certes, la mer est omniprésente dans la grande majorité des images qui structurent notre quotidien (dans la publicité, au cinéma, dans l'actualité, etc.). À Brest, elle sert d'enseigne à de nombreuses boutiques de souvenirs, de vêtements, sans compter les rayons « produits de la mer » des supermarchés : les Brestoïsi habitent une « métropole océane » où la « voix off » qui annonce les arrêts du « tram » change de sexe au rythme de l'alternance des marées (etc.). Et ce ne sont que des exemples, la liste serait longue s'il fallait développer. Mais ces représentations se signalent par leur caractère fragmentaire et morcelé – « lacunaire¹²³ » pour reprendre le mot de Paul Veyne – nous nourrissons beaucoup d'idées sur la mer, mais il n'est pas certain que tous ceux qui en parlent prennent même le temps de la regarder.

Dans cette première partie, nous nous intéresserons aux processus suivant lesquels la presse écrit et décrit la mer, et le fait à partir de la somme d'expériences faites par des groupes humains qui ont cohabité ou cohabitent sur un territoire, s'unissent parfois mais pas toujours, et poursuivent bon gré mal gré des projets communs. Dans certains cas, la confrontation à l'autre se solde davantage par une mise à distance, qui agit rétroactivement sur les représentations et les pratiques du milieu, propre à chaque catégorie sociale, à chaque métier. La presse est comme une petite fabrique de l'histoire : en raison de l'échange des regards qu'elle permet, mais aussi *a contrario* sous l'effet de ses silences, de son indifférence ou de sa cécité à l'égard de certains groupes et de certains faits. La partie de la mémoire collective fixée par l'écrit *entre dans l'histoire* de la région. Elle devient « mémoire historique » - suivant l'expression de Maurice Halbwachs¹²⁴ - et du même coup, elle fait apparaître « la mer ». Mais là encore, il ne s'agit que d'une sélection d'images approuvées. L'image du kaléidoscope me semble appropriée pour décrire ce que devient cette mer au dix-neuvième siècle : mélange de bric et de broc, de considérations militaires, de campagnes de pêche fructueuses ou non, de tempêtes et de drames, de progrès techniques et scientifiques, et de « poésie du temps qu'il fait ». Ces différents aspects sont tous liés entre eux, mais

¹²³ VEYNE P., *Comment on écrit l'histoire, essai d'épistémologie*, Paris, Le Seuil, 1971, p.27.

¹²⁴ Cf. HALBWACHS, M. *La mémoire collective*, *op.cit.* notamment le chapitre deux.

d'une manière très lâche, et leur arrangement se reconfigure sans arrêt. Raconter cent cinquante ans d'histoire de Brest, ville dont le regard serait tourné vers la mer (ainsi que le veulent les slogans d'aujourd'hui et d'hier), exige donc que nous nous immergions dans les archives, sans quoi nous ne pourrions espérer saisir la part d'imprégnation indispensable à la construction d'un esprit « maritime », et des mutations successives qu'il a subies au fil du temps.

Suite à un rapide retour sur le folklore populaire, et après avoir survolé le dix-neuvième siècle en compagnie de *L'Armoricain* et de *L'Océan*¹²⁵, nous entamerons notre progression vers le vingtième siècle avec *la Dépêche de Brest*, secondée dans les années vingt par son supplément « sportif et touristique », avant d'être remplacée par le *Télégramme*, après la Libération¹²⁶.

J'insiste sur le fait que ma démarche n'est pas celle de l'historien, qui implique beaucoup plus de rigueur dans l'analyse des sources, et des compétences que je n'ai pas. Elle serait plutôt celle de l'enquêteur qui cherche à se familiariser avec « son » terrain en se « bricolant » un outil d'interprétation de ce qu'il a sous les yeux. J'ai donc privilégié l'intuition, en m'efforçant de faire un travail honnête, et en gardant à l'esprit les limites de cette entreprise de reconstitution : comme l'a fait observer le jour de la soutenance de sa thèse une jeune ethnologue qui avait choisi de s'appuyer sur les archives et sur l'histoire, on ne s'improvise pas historien¹²⁷.

¹²⁵ Deux hebdomadaires inféodés à une minorité urbaine cultivée et francophone enclavée à l'extrême ouest d'une péninsule encore majoritairement rurale, traditionaliste, catholique et bretonnante, comme on le verra.

¹²⁶ Pour le vingtième siècle, je me suis également intéressée à *L'Almanach du marin breton* (qui paraît tous les ans depuis sa création en 1898)¹²⁶. Une sélection de travaux universitaires ou non portant sur l'histoire de la région étudiée (notamment la revue d'histoire et d'ethnologie maritime *Chasse Marée* ou celle de géographie *Norôis*) m'ont aidé à compléter certaines informations et à confronter les discours d'époque à ceux qui ont été tenus ultérieurement.

¹²⁷ Soutenance de thèse de Céline Emery, UBO, septembre 2012. Je me suis efforcée d'adosser ma démarche à celle que décrit l'historien Michel Lagrée en exergue d'un ouvrage sur la culture et la religion en Bretagne, où il défend l'idée qu'une manière de faire de l'histoire consiste à s'intéresser à la succession de faits inscrits « en des sites précis et en des époques déterminées ». Procéder à des études de cas comporte des risques sur lesquels Alain Corbin attire notre attention, notamment celui de se laisser aller à « l'induction hâtive et à la dérisoire constitution d'un florilège insignifiant », ou pour le dire autrement de perdre progressivement de vue la direction dans laquelle on souhaite aller. Je me suis efforcée, sur la base d'articles souvent anecdotiques, de faire ressortir une vision d'ensemble de ces journaux,

Au moment de la rédaction, j'ai cherché à insister sur la manière dont les rapports de force ont évolué au cours du temps, permettant à une société presque exclusivement axée sur la défense des côtes et la construction navale au milieu du dix neuvième siècle, à prendre peu à peu le visage qu'on lui connaît aujourd'hui, celui d'une « métropole océane » polymorphe, aux ambitions multiples mais toujours portées par un discours sur le « fait maritime ». Cette mise en perspective historique devrait permettre de faire apparaître l'importance de la variable socio-culturelle, tant sur les représentations que sur les pratiques, mais de montrer aussi combien les frontières entre les groupes sont poreuses et mouvantes. On verra comment cette « circulation sociale des pratiques » contribue à faire de la mer un lieu hybride, favorisant les comportements transgressifs ou encore régressifs : le retour périodique au temps des “chasseurs-cueilleurs”, ou encore à celui des corsaires, naufrageurs, pillers d'épaves et autres marginaux ayant encore un pied du côté du « sauvage ».

L'invention du patrimoine de la Mer d'Iroise : réflexion sur un « phénomène d'actualité vive¹²⁸ »

Ce recours aux archives permettra, à mesure que l'on se rapproche du présent, de revenir en particulier sur les mutations qui ont transformé le visage de la région au cours de ces dernières décennies (crise du secteur pêche, montée en puissance des problématiques environnementales, restructuration de la Marine, construction européenne). Au temps de l'histoire qui se déroule, et de son écriture, succède le temps de la relecture: section deux de la première partie annoncera donc déjà le second temps de la réflexion, où nous nous demanderons ce que peut signifier la mise en patrimoine des épaves (et en particulier de celles de navires métalliques dont la construction ne remonte pas au-delà de l'âge industriel) dans ce contexte de reconversion que paraît entériner l'émergence de réseaux d'acteurs chargés d'assurer la transition vers l'avenir (Pôle Mer Bretagne, Parc Marin d'Iroise).J'ajouterai que l'enquête de terrain a

de m'arrêter parfois sur des détails futiles et triviaux au premier abord mais qui, mis bout à bout, m'ont paru faire émerger une certaine cohérence et jeter une nouvelle lumière sur la réalité décrite par des individus appartenant à des mondes depuis longtemps perdus de vue.

¹²⁸ TORNATORE, J.-L. « L'esprit de patrimoine », *op. cit.*

renforcé ma conviction que la thématique choisie au départ – les épaves - constituait un beau sujet pour appréhender les transformations que subit le rapport des hommes avec leur milieu, dans un contexte de mobilité accrue où les Etats et autres territoires traditionnels semblent menacés de disparaître et où les mondes virtuels prennent de plus en plus de place dans notre vie quotidienne¹²⁹.

Les travaux réalisés dans les années 1990 en anthropologie de l'espace autour de la notion de « non-lieux », connaissent aujourd'hui un regain d'intérêt, avec la prolifération d'endroits, de passages, de zones (matériels ou immatériels¹³⁰) au statut incertain ou indécis. Dans un article récent intitulé « Retour sur les non-lieux » Marc Augé précisait que cette expression - non-lieux- référerait moins à une catégorie de lieux qui n'en seraient pas qu'à une manière de penser et de pratiquer l'espace. Le couple lieu/ non-lieu est donc selon lui un « instrument de mesure du degré de socialité et de symbolisation d'un espace donné¹³¹», utile pour appréhender cette vaste zone de flou catégoriel – située par delà les oppositions traditionnelles nature/culture, domestique/sauvage, œcoumène / érème¹³² - où l'on tend à ranger tout ce qui n'est ni lieu, ni non-lieux, ni objet, ni non-objet, ni animal, ni végétal, ni minéral, ce qui est humain sans l'être tout à fait, à la limite entre le réel et le virtuel etc.

Le concept de « patrimoine », qui excède aujourd'hui le cercle des spécialistes, se libère du monopole d'Etat, et englobe à la fois des objet, des monument, des lieux, des pratiques culturelles, des êtres vivants¹³³, semble pouvoir être associé à cette catégorie des « non-lieux ». Car la patrimonialisation crée en fait sans arrêt des espaces

¹²⁹ Voir AUGÉ, M. « Retour sur les non-lieux ; les transformations du paysage urbain », 2010.

¹³⁰ Concernant les espaces « dématérialisés » envisagés selon cet angle problématique je songe notamment aux contributions de Liliane Kuzsinski (sur les paysages urbains dans les romans d'Italo Calvino) et Yves Le Berre (sur les « friches langagières) au travail collectif réalisé sur ce thème sous la direction de Sergio Dalla Bernardina. cf. LE BERRE Y. « Les friches nourricières du langage » et Liliane KUZINSKI « Fleurs de bitume. À la recherche de l'« autre ville » dans quelques récits d'Italo Calvino » in DALLA BERNARDINA, S. *Terres incertaines, Pour une anthropologie des espaces oubliés*, op.cit.

¹³¹ AUGÉ, M « Retour sur les non-lieux ; les transformations du paysage urbain », *Op.cit.*

¹³² Sur l'opposition entre érème (*eremos*) et œcoumène (*oikoumenê gē*) voir en particulier BERQUE A., « Le sauvage construit » in *Ethnologie française*, vol. 40, n°4, Paris, PUF, 2010, p. 592-593.

¹³³ Je reprends en fait un passage de l'article de Jean-Louis Tornatore « L'esprit de patrimoine » en modifiant seulement l'ordre des mots. *op.cit.* p.108.

transitoires au statut incertain, sous l'effet d'une mise à distance par neutralisation du passé, qui n'est pas toujours suivie d'une appropriation efficace. Ceux qui s'intéressent à la question des « nouveaux patrimoines » en découvrent fréquemment qui ont échoué : qui n'ont pas réussi à « faire patrimoine », qui ne se sont pas « réalisés¹³⁴ ». Si l'on suit le raisonnement proposé par Marc Augé¹³⁵ cette prolifération d'espaces imparfaitement socialisés serait symptomatique d'un certain malaise, caractéristique de la société postindustrielle et qui se manifesterait par un triple excès¹³⁶ :

« Le monde où nous vivons, par opposition aux sociétés traditionnelles, se caractérise par un triple excès : un temps surchargé d'événements, un espace où l'on passe sans arrêt d'une échelle à une autre, du village au planétaire, et dont la circulation et la délocalisation sont des figures familières ; en contrepoint de ces phénomènes, une concentration sur le moi-sujet. Cette surabondance événementielle et spatiale, cette individualisation des références, définissent ce que Marc Augé désigne comme la *surmodernité*. Comme on le voit, cette dernière met en jeu trois données constitutives du questionnement anthropologique : le temps, l'espace, le sujet¹³⁷. »

La patrimonialisation des lieux, des territoires, des monuments, de la faune et de la flore, l'engouement pour la *Wilderness*, l'écologie et les pratiques de plein air, sont des thèmes fertiles pour la recherche en sciences humaines, qui peuvent tous être associés à la « topique patrimoniale¹³⁸ ». Au départ, je n'avais aucune référence ethnologique

¹³⁴ *Ibidem*.

¹³⁵ Le succès de l'ouvrage paraît refléter une attente de conceptualisation de la part de la communauté des chercheurs, ethnologues et géographes, qui réfléchissaient déjà depuis un certain temps à de nouvelles manières de définir leurs objets. Cf. DEBARBIEUX, B., « Non lieux ». In: *Espace géographique*. Tome 22 n°1, 1993. p. 90-91. Notons que la notion de non-lieu n'a pas été « inventée » par Marc Augé. On peut signaler par exemple un article de 1971 DUBOIS Cl.-G.. « Eléments pour une géométrie des non-lieux » p. 187-199 in *Romantisme*, n°1-2, 1971. Ou dans un tout autre registre, cet article de Rosi Braidotti, daté de 1985. BRAIDOTTI R. « U-topie des non-lieux post-modernes », p. 50-61 in *Les Cahiers du GRIF*, n° 30, « Nouvelle pauvreté nouvelle société » 1985. On trouverait d'autres exemples.

¹³⁶ AUGÉ, M. *Non-Lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Seuil, coll. « La Librairie du XX^e siècle », 1992.

¹³⁷ Il s'agit d'un extrait du compte-rendu donné par Marc Abélès à l'ouvrage sur les Non lieux, paru en 1992 ABELES, M. « Marc Augé, les non lieux ; Introduction à une anthropologie de la surmodernité, Paris, Le Seuil, coll. « la librairie du XX^e siècle », 1992, Comptes rendus de la revue *L'Homme*, tome 34, n°129, 1994, p. 193-194.

¹³⁸ Parmi les articles qui ont servi à nourrir ma réflexion sur la question de la transmission je signale aussi les articles de Jean DAVALLON « Le patrimoine, une filiation inversée » (p.6-16) et d'André MICOUD « Patrimonialiser le vivant » (p.66-77) tous deux parus dans la revue *Espace-temps*, 74-75, « Transmettre aujourd'hui, retour vers le futur ».

pour aborder ce sujet. C'est donc en cherchant à m'informer sur les orientations actuelles du débat que j'ai découvert les travaux de Jean-Louis Tornatore. « L'esprit de patrimoine », publié en 2010 dans *Terrain* m'ayant plu dès la première lecture, j'ai ensuite cherché d'autres titres du même auteur, dont les réflexions m'ont été très utiles pour appréhender les questions auxquelles j'étais confrontée sur le terrain. Inscrivant ses recherches dans la perspective d'une anthropologie politique attentive aux mécanismes qui permettent la « stabilisation de la confiance » entre les différentes parties acteurs, l'ethnologue constate que l'« idée de transmission » se voit « surtout mobilisée comme une injonction performative », pour être « mise au service d'une éthique de la responsabilité à l'égard des générations futures » (ce serait la tendance générale. Comment un même objet, porté sur le devant de la scène sociale par une politique volontariste de mise en valeur, peut-il « jeter des ponts entre des mondes sociaux très divers et contribuer à définir un espace en commun ? ». Pour attaquer cette question, Jean-Louis Tornatore propose d'envisager les objets du patrimoine comme des « objets frontière » - et de prendre ainsi la « mesure de la diversité des collectifs à la constitution desquels ceux-ci participent ». Ceci étant, il met en garde le chercheur contre le risque de tenir compte de cette seule fonction de pacification car il ne faudrait pas, selon son analyse, occulter le fait que « le format patrimonial produit [...] une clarification et une redistribution du rapport entre les choses et les personnes¹³⁹ ». En créant de nouveaux attachements, [en] « liant de nouvelles personnes et de nouvelles choses », en instituant « un attachement « supérieur » [qui subsume] des attachements particuliers¹⁴⁰ », la patrimonialisation [participerait] souvent d'une « politique de la table rase¹⁴¹ » qui appelle une approche critique centrée notamment sur l'interprétation des stratégies de mise en exposition souvent très médiatiques¹⁴². Qu'il s'agisse de sites industriels ou d'espaces naturels, la mise en patrimoine d'un espace ou d'un objet équivaldrait donc toujours à un transfert de

¹³⁹ TORNATORE, J.-L. « L'invention de la lorraine industrielle ; note sur un processus en cours », p. 679-689, *Ethnologie française*, vol. 35, °4, 2005. p. 681.

¹⁴⁰ *Ibidem*.

¹⁴¹ *Ibid.* p.682.

¹⁴² TORNATORE J.L. « Beau comme un haut fourneau », *op.cit.*

propriété, particulièrement fréquent dans des régions (il y en a beaucoup) qui traversent des périodes de restructuration parfois douloureuses¹⁴³. Ceci étant, à contre-courant d'une tendance uniquement critique du phénomène qui est longtemps restée dominante dans les milieux universitaires, Jean-Louis Tornatore refuse de céder à la tentation d'une dénonciation sans appel¹⁴⁴, et s'attache au contraire à considérer le phénomène dans sa complexité, comme objet d'étude privilégié d'une « anthropologie politique de l'institution de la mémoire¹⁴⁵. » Je m'efforcerai de travailler également dans cette optique.

D'autres ethnologues, parmi ceux qui s'intéressent de près à la production du sens commun dans la société contemporaine, ont constaté la même tendance à l'esthétisation du quotidien, qui semble aller de pair avec la neutralisation du passé, sa « mise en oubli ». Pour Sergio Dalla Bernardina, qui porte plus volontiers son attention sur le milieu rural, la « perte » se traduirait, chez ceux qui la subissent par une conversion au système de valeur imposé par les vainqueurs, adhésion soi disant spontanée, mais qui conduit bien souvent à une relecture du passé, un bricolage associant réinvention des ancêtres et toilettage de leurs agissements. S'efforçant de repérer les forces agissantes qui travaillent la société, l'ethnologue associe l'enquête de terrain à une immersion dans les archives de la presse locale. Il nous incite ainsi à porter sur le passé un regard libéré du carcan des valeurs actuelles, et à rechercher l'origine de la version moderne du mythe du « bon sauvage » dans une sorte d'accord

¹⁴³ De façon générale, lorsque l'on parle de patrimoine, on pense moins aux richesses qu'un individu possède de son vivant et dont il jouit au quotidien qu'à ce qu'il s'apprête à léguer à sa descendance.

¹⁴⁴ C'est l'attitude qui a longtemps prévalu, la « déferlante patrimoniale » qui a notamment suivi la parution des lieux de mémoire a en effet conduit beaucoup de chercheurs et d'historiens à dénoncer « le culte rendu aujourd'hui au patrimoine historique » (CHOAY, F. *L'allégorie du patrimoine*, Paris, Le Seuil, 1992, p.9), une définition « contraignante et envahissante » (NORA, P. « Science et conscience du patrimoine », 7^e entretien du patrimoine, Paris, Théâtre national de Chaillot, 28-30 nov 1994, Paris, Fayard, Ed. du patrimoine, 1997, p.12. Sur le débat concernant la critique de l'activité patrimoniale et ses dérives je renvoie à l'article de Tzvetan TODOROV « La mémoire devant l'histoire », *Terrain*, n°25 « Des sports », p.101-112, ainsi qu'à François CHAPPE, *Histoire, Mémoire, Patrimoine, Du discours idéologique à l'éthique humaniste*, Presses Universitaires de Rennes, Coll. « Art et société », Rennes, 2010.

¹⁴⁵ TORNATORE, J.-L. « L'invention de la lorraine industrielle » *op.cit.*, p. 682.

tacite entre étrangers et autochtones¹⁴⁶. A l'issue de la manœuvre, les ancêtres se voient métamorphosés en amoureux de la forêt « primaire » et en écologistes d'avant la lettre¹⁴⁷. Loin de la réalité historique qui émerge des archives de presse, ces aïeux mythiques sont mis en conformité avec les valeurs actuelles, celles d'une société urbaine où l'on profite de ses instants de loisirs pour sortir des villes et aller « jouer à la *Wilderness* ¹⁴⁸ » dans la mer ou dans la forêt, et réclamer pour ces espaces menacés le statut de patrimoine naturel.

Les communautés rurales traditionnelles chez Sergio Dalla Bernardina, le monde ouvrier chez Jean-Louis Tornatore, sont en quelque sorte sommés de renoncer à leurs anciens lieux ou outils de travail au profit de la société tout entière (d'anciens « bien collectifs » deviennent des « biens communs¹⁴⁹ ») : les paysans, les travailleurs s'effacent donc, au moment où surgissent des ribambelles de touristes éclairés, de naturalistes et d'archéologues amateurs, d'universitaires et d'écoliers¹⁵⁰. Ce modèle s'applique-t-il également dans le cas de la patrimonialisation des épaves de la mer d'Iroise ? Et le cas échéant, quels sont les attachements qui se délitent, quels sont ceux

¹⁴⁶ Sur les phénomènes de syncrétismes qui se nourrissent à la fois de mémoire et d'oubli et à propos des tentatives de résistances des vaincus vis-à-vis des systèmes de valeur introduits par les vainqueurs on peut également se reporter aux réflexions de Marc Augé sur la « ruse mimétique ». AUGÉ, M. « La force du présent », Communication n°49, 1989, p. 43-55.

¹⁴⁷ Voir aussi DALLA BERNARDINA, S. « Les voluptés du plein air. Passions ordinaires et passions distinguées » in Bromberger, C. (éd.), *Passions ordinaires. Football, jardinage, généalogie, concours de dictée...*, Paris, Hachette, 2008, p. 375-406.

¹⁴⁸ Qu'il définit comme un « état mythique proche de l'âge d'or où les hommes et les bêtes vivaient en harmonie », *L'appel du sauvage, Refaire le monde dans les bois*, DALLA BERNARDINA S. (dir.), Rennes, PUR, coll. « essais », 2012, p. 15.

¹⁴⁹ TORNATORE J.L. « Beau comme un haut fourneau », *op.cit.*

¹⁵⁰ Loin de se résorber, le mécanisme se poursuit à l'heure actuelle, ainsi que le montrent par exemple les travaux menés par Nadia Breda dans les *palù* de la plaine vénitienne. Les recherches de cette ethnologue italienne portent sur des zones humides dont les communautés paysannes, explique-t-elle, utilisaient les ressources tout en se tenant prudemment à distance et qui se réduisent actuellement comme peau de chagrin. Or si l'on tient désormais à les protéger contre le mitage qui les menace (à mesure que progresse le modèle d'industrialisation diffuse caractéristique de la région du nord est), cette nouvelle prise en considération (que l'on peut assimiler à une entreprise de patrimonialisation) s'accompagne encore une fois de plus de l'irruption en masse de curieux, de flâneurs et d'esthètes qui imposent aux autochtones une esthétique paysagère très différente des représentations traditionnelles. Cf Breda N. « Du tabou dans les *palù*, aux zones humides naturalisées: *terræ incognitæ* de l'Italie du nord-est in DALLA BERNARDINA S (dir.) *Terræ incognitæ, pour une anthropologie des espaces oubliés*, à paraître.

qui se nouent ? Qui est « gagnant », qui est « perdant » ? L'introduction de *Mémoires englouties*, évoquant des « sauveteurs de cargaisons », « araseurs d'obstacles » et « ferrailleurs de coques » encore actifs dans les années 1970 d'après ce que l'on peut lire, fait naître un certain nombre de questions, assez semblables à celles que posent les chercheurs dont on vient de présenter les travaux : les fonds de la Mer d'Iroise, que le Parc Marin entend aujourd'hui faire découvrir, aux habitants de nos côtes comme aux touristes, ne seraient apparemment pas vierges de toute intrusion humaine, loin de là. Pourtant, l'histoire de ces interventions concrètes sur les épaves est rarement évoquée par les organismes chargés de la promotion du patrimoine subaquatique, et elle n'apparaît pas davantage dans les journaux d'époque. Pour tenter d'en retrouver le fil, j'ai dû aller chercher dans des dossiers conservés au Service historique de la marine (SHD), très intéressants mais qui ne paraissent pas avoir été beaucoup consultés. La deuxième partie de la discussion sera donc l'occasion de revisiter « à rebours » l'histoire de la plongée brestoise, dans l'idée de comparer ce qu'on en dit et ce qu'on oublie, au moment où se développe la « plongée pour tous ».

Du chalumeau à l'appareil photo

Dans cette dernière partie je proposerai de retracer l'histoire de l'appropriation de l'Iroise par les plongeurs en cherchant, à chaque étape franchie, à rapprocher les représentations du milieu sous-marin qui en émergent d'un type de rapport aux épaves, et d'une manière de les exploiter. Dans leur relation avec la mer, les plongeurs semblent plus proches de la figure du conquérant ou encore de celle du missionnaire administrateur, que de celle du paysan attaché à son champ, topos dominant d'une culture traditionnelle bretonne rurale avant d'être « maritime »... Encore que : même le fermier, qui garde un œil vigilant sur toute tentative d'immixtion du « sauvage » dans l'espace domestiqué, se laisse lui aussi de temps en temps aller à la tentation de s'aventurer dans les confins, pour y cueillir des fruits accessibles sans efforts, ou encore pour y organiser des battues qui pourront donner lieu à des banquets rabelaisiens. Et le cours de l'évolution semble s'inverser... C'est bien, au fond, ce qui semble devoir servir de fil conducteur à notre cheminement : l'aventurier des extrêmes

lointains et le défricheur de l'étranger proche, ne pourraient-ils pas avoir en commun d'être ainsi à la fois gestionnaires et prédateurs, de chercher à administrer les terrains nouvellement arrachés à la sauvagerie sans exclure de temps à autres de se réensauvager eux-mêmes pour aller faire dans la nature ce que la culture ne permet pas ? J'ai voulu éprouver ce modèle sur les lieux de mon enquête, je m'efforcerai ici de montrer si, et dans quelle mesure, il a résisté à l'épreuve du terrain.

« L'ethnologie de l'intime » de Véronique Dassié, dont j'ai découvert le travail au moment d'entamer la mise en forme de mes observations, m'a encouragée à sonder l'intimité des plongeurs, et à les suivre dans leur vie quotidienne. Je me suis intéressée à leurs préoccupations diverses, à leur manière d'appréhender les questions qui reviennent fréquemment dans le microcosme qu'ils semblent constituer, aux rapports souvent complexes qu'ils entretiennent les uns avec les autres, à la manière dont, eux aussi, ils objectivent leur mémoire de plongeurs par l'intermédiaire d'objets qu'ils choisissent d'exposer, de montrer, de cacher ou de donner. J'ai établi des contacts assez réguliers avec certains d'entre eux, avec qui j'ai échangé de nombreux messages (par voie informatique en particulier), ce qui m'a, je l'espère, aidée à réviser certains jugements trop hâtifs ou peu fondés¹⁵¹. Mis à part ces échanges, les témoignages enregistrés et l'observation directe, je me suis parfois aussi appuyée sur mes souvenirs d'enfance et d'adolescence, étant donné que mon rapport personnel au sujet m'y incitait. Je pense partager avec Martin de la Soudière cette « conviction qu'il n'y a pas d'ethnologie sans terrain et de terrain sans géographie¹⁵² ». Pour le dire autrement, les sentiments ambigus que j'ai pu ressentir tout au long de cette enquête¹⁵³ : mélange d'anxiété, d'impatience, mais aussi d'émerveillement naïf, voire d'exultation (de douleur aussi parfois), tiennent certainement à l'attachement personnel que j'éprouve

¹⁵¹ Evidemment, je ne prétends pas y être toujours parvenue. Mais je compte sur ce dialogue permanent avec le « terrain » pour revenir sur les erreurs ou omissions qui pourraient se révéler par la suite.

¹⁵² DE LA SOUDIERE, M. « Avec la géographie pour compagne », *Ethnologie française*, Vol. 34, n°4, 2004, p. 683.

¹⁵³ L'« inconfort du terrain » sans doute, pour citer le même auteur. Cf. DE LA SOUDIERE, M. « L'inconfort du terrain ; "Faire" la Creuse, le Maroc, la Lozère... », *Terrain*, n° 11, 1988, p. 94-105.

pour des endroits que j'ai souvent parcouru en compagnie de mes "proches" : ces gens qui "comptent", et que Paul Ricœur définit comme étant ceux qui nous « approuvent d'exister et dont [on]approuve l'existence dans la réciprocité et l'égalité de l'estime¹⁵⁴. » Si les lieux sont « rugueux ¹⁵⁵», à mon sens, c'est à cause de tous les souvenirs qui viennent s'y agréger. Parfois ces lieux se situent à quelques dizaines de mètres sous la mer.

Pour terminer ce chapitre et préciser un peu le sens que revêt pour moi cette dernière remarque, les événements ont donné à cette recherche une tournure que je n'avais pas envisagée au départ. Je ne veux pas seulement parler de l'irruption de l'archéologie subaquatique dans la problématique, mais de la mort de mon père. À partir de là, les mots ont commencé à se bousculer...J'ai découverts ces *lieux* avec mon père, d'abord en les imaginant puis, quand j'ai un peu grandi en passant mon premier niveau de plongée, ce qui m'a permis de l'accompagner. La brutalité de sa mort a des répercussions sur ma manière de parler d'un sujet que j'avais au départ choisi dans l'espoir de resserrer des liens que je craignais de voir se dissoudre en grandissant, à une époque où je commençais inévitablement à m'éloigner de la maison. Mes "trébuchements" s'en sont ressentis inévitablement, de même que les interrogations qui ont servi de base à cette discussion.

¹⁵⁴ Ricœur, P. *L'histoire, la mémoire, l'oubli*, Editions du seuil, coll. «Points essais », Paris, 2000, p.161.

¹⁵⁵ Pour paraphraser Martin de la Soudière sur la « rugosité des lieux » DE LA SOUDIERE, M. « Avec la géographie pour compagne », *op.cit.* p.683.

Partie un

Entre nature et culture Le statut incertain de la mer

*Où l'on voit, à travers les représentations qui émergent du folklore populaire et des archives de la presse locale (XIX^e - XX^e siècle) que l'**ambiguïté** du statut de la mer, de ce qu'on y découvre et éventuellement récupère, rend possible la coexistence de tendances antagonistes, entre gestion des ressources et **prédation**, entre normalisation théorique et pratique de la **transgression**, entre désir de connaître et **refus de savoir**.*

L'enquête semble confirmer ce qu'une introspection intuitive de la notion de souvenir aurait déjà pu suggérer. Si les épaves attirent, c'est en grande partie parce qu'elles offrent la possibilité de remonter aux mécanismes qui les ont produites, aux concours de circonstances qui les ont fait échouer en des lieux plutôt qu'en d'autres, aux phénomènes qui expliquent l'état dans lequel elles se trouvent à un moment donné de leur existence d'épaves. Systèmes qui renvoient à d'autres systèmes, elles forment des ensembles d'éléments mis en cohérence dans des contextes désormais hors de portée. Mais elles s'insèrent maintenant dans de nouveaux paysages, également transformés par l'homme, et qui ont leur identité propre. « Valeur mémorielle » et « valeur d'actualité » se combinent pour en justifier l'attrait¹. D'un point de vue comme de l'autre, les épaves, ou vestiges engloutis, sont seulement des signes dont la « valeur indiciaire² » (la capacité à *informer*) dépend, selon le géographe Roger Brunet, de la « culture de l'observateur³ » avant tout. Impossible donc, pour celui qui fait sienne cette approche, de se contenter du seul contact avec l'objet : il doit « chercher d'autres sources d'informations »⁴. La remarque s'applique de façon plus générale à l'interprétation « sémiologique » des données de la géographie, selon Roger Brunet :

« L'objectif est de lire le paysage parmi d'autres documents qui livrent eux-mêmes des indices (enquêtes, statistiques, mesures, cartes, etc.) c'est l'ensemble de ces indices qui permettent d'accéder aux signifiés, c'est-à-dire aux structures et aux systèmes⁵. »

Appliqué aux épaves, soumises aujourd'hui à un processus de patrimonialisation, on retrouve ce principe chez l'historien François Chappé :

¹ Je préciserai le sens que les chercheurs donnent habituellement à ces termes en référence aux travaux d'Aloïs Riegl.

² Dans *L'Histoire, la mémoire, l'oubli*, Paul Ricœur commente les travaux de Carlo Ginzburg où apparaît cette idée de « valeur indiciaire » de l'objet. RICOEUR, P. *L'Histoire, la mémoire, l'oubli*, Paris, Le Seuil, 2000, p. 219, et passim, à propos de GINZBURG, C. « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire » p. 139-180 in *Mythes, Emblèmes, Morphologie et histoire*, Paris, Flammarion, coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique » 1989.

³ BRUNET, R. « Analyse des paysages et sémiologie, éléments pour un débat » p. 7-20, in ROGER, A. (dir.), *La théorie des paysages en France (1974-1994)*, Paris, Ed. Champ Vallon coll. « Pays/paysages », 1995. p. 9.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*

« Le statut de l'épave dépend de la qualité de l'attention qui lui est portée. Le regard plus ou moins cultivé du plongeur qui l'explore contribue à le fixer⁶. »

Sans “clefs” pour les décoder, le message des épaves resterait inaudible. Leur présence au fond de l'eau signale tout au plus que, à un moment donné, des hommes ont navigué, et que par un enchaînement causal qui n'est pas toujours facile à reconstituer, leur outil de travail ou le “compagnon” de leurs loisirs s'est retrouvé “piégé” à cet endroit. Mais ce navire a-t-il été volontairement sabordé ou a-t-il coulé par accident ? Croisait-il le long d'une voie de transit habituelle ou a-t-il fait naufrage justement parce qu'il s'était écarté de la trajectoire programmée ? Se trouvait-il dans une zone fréquentée, et si tel était le cas, à quel titre l'exploitait-on ? Caboteurs, pétroliers, cuirassés, baliseurs, bateaux de plaisance, fileyeurs, palangriers, caseyeurs, sabliers, (etc.) : en n'importe quelles époques, l'homme a su trouver de nombreuses raisons de « prendre la mer ». On peut donc faire des hypothèses diverses. Mais pour celui qui cherche à lire le paysage, les facteurs à faire entrer en ligne de compte également, sont multiples.

La démarche des plongeurs grâce auxquels j'ai pu mener cette enquête s'inscrit dans cette problématisation du rapport aux espaces et aux paysages. D'après leurs témoignages, la connaissance du terrain serait fondamentale, et jouerait notamment un rôle déterminant dans leur capacité à analyser ce qu'ils voient. Ils mobiliseraient pour cela une gamme de savoirs incluant à la fois des connaissances théoriques (parfois liées à leur parcours professionnel) et des capacités d'interprétation et d'orientation, acquises cette fois sur le *terrain* (sous entendu le leur, et non le mien). À plusieurs égards, leur démarche m'a parue assez proche de celle des ethnographes car pour ces « plongeurs d'épaves » comme pour les spécialistes d'anthropologie maritime, le but affirmé consiste à étudier les « spécificités techniques, sociales et culturelles des sociétés exploitant la mer⁷ ». Ils s'appuient pour ce faire sur un ensemble de matériaux

⁶ CHAPPE, F., *Histoire, Mémoire, Patrimoine, du discours idéologique à l'éthique humaniste*, Rennes, PUR, coll. « art et société », 2010, p. 23.

⁷ Selon une définition proposée par Aliette Geistdoerfer, membre du CNRS, directrice de recherche spécialisée dans l'étude des techniques et des cultures liées à la mer. GEISTDOERFER, A., « L'anthropologie maritime: un domaine en évolution: hors cadre

hétéroclite (objets, témoignages, documents d'archives issus des fonds privés ou publics, photographies, cartes postales et cartes marines, etc.) parmi lesquels l'épave joue un rôle central certes, mais qui n'est pas lisible si on l'extrait de son contexte. Les questions auxquelles ils s'intéressent couvrent donc un champ d'investigation très vaste qui, au vu de leurs affirmations, serait en fait centré sur l'activité économique des ports et des régions côtières - « c'est des sciences, c'est de l'histoire, c'est de la géo, c'est de la géopolitique, c'est de l'architecture navale, c'est plein de choses » (Christophe Lebranchu, juin 2010) – ces questions sont donc censées leur permettre « d'élargir leurs connaissances », mais aussi de « raconter des histoires », de transmettre un savoir sur ces épaves. Mais comment celles-ci s'intègrent-elles au milieu dans lequel elles se sont retrouvées « piégées » ? Notons que les plongeurs qui se revendiquent historiens amateurs parlent rarement de l'environnement dans lequel s'intègrent « leurs » épaves de façon spontanée. Cette absence ne laisse pas d'intriguer l'enquêteur qui aurait voulu étudier les rapports entre l'homme et la nature, et aurait pu s'attendre à un discours enthousiaste sur les pratiques aquatiques, sur le plaisir des sens, et autres thèmes « classiques » de l'appréciation du rivage que les spécialistes ont abondamment décrits et analysés pour les siècles passés⁸. Rien de cela dans les témoignages que j'ai recueillis sur le terrain, en tout cas les premiers temps de l'enquête (c'est-à-dire quand je me suis adressée à ces « vrais plongeurs d'épaves » dont parlait le représentant du patrimoine de la Marine). Malgré Jules Verne, malgré Jacques Mayol, malgré Cousteau, mes informateurs ne semblaient décidément pas sensibles à l'« utopie de la nature », à celle de l'inconnu ou des espaces inexplorés pas davantage. À la place des *topoi* attendus : j'ai enregistré des exposés techniques et des dissertations expertes concernant la méthode à retenir pour les interpréter...

Comment expliquer cette résistance à l'idéal du « bon usage de la nature », dont les spécialistes de l'anthropologie contemporaine ont pourtant démontré la prégnance ? Les informateurs sollicités étaient-ils de « mauvais informateurs » (au sens où leur

traditionnel... », p. 23-38 in Zainak. *Cuadernos de Antropología-Etnografía*, n°29, « Cultura y sociedades marítimas: prácticas específicas, sistemas técnicos, sociales y de representación », 2007.

En ligne : <http://www.euskomedia.org/PDFAnlt/zainak/29/29023038.pdf>

⁸ Je pense ici à Alain Corbin en particulier

point de vue pouvait ne pas être représentatif) ? Aurait-il fallu ignorer ces témoignages ? Sans doute pas. Mais alors comment rendre compte de cet effacement de la mer dans le discours des plus « mordus⁹ » des plongeurs d'épaves ? En fait, cet escamotage de la mer nous renvoie presque automatiquement au *Territoire du vide* d'Alain Corbin, et de là à la période qui précède la naissance du « désir du rivage ». Mais l'historien a choisi de faire porter son étude sur l'Occident en général, en mettant au premier plan le point de vue des élites cultivées. Au niveau local, les sources du folklore et celles des archives de presse montrent que les images de la mer que nourrissaient les populations de province ont pu suivre la tendance, mais avec un temps de retard assez marqué. Comment la mer était-elle perçue par les « autochtones » au dix-neuvième siècle ? Juste après un rapide retour aux sources du folklore populaire et aux croyances anciennes, qui nous amèneront à considérer les us et coutumes des habitants des franges côtières et des îles du Finistère, on s'intéressera aux images de la mer nourries, à la même époque, par les habitants de Brest (dont on notera les particularités socio-culturelles).

⁹ C'est leur terme.

- Première section -

*Les sociétés du littoral à l'Ouest du
Finistère et l'essor de la civilisation
industrielle (XIX^e siècle)*



- Chapitre un -

« Vache à lait » (« *ar vioc 'h lezek* ») ou jument en colère (« *ar gazek hep kavalier* ¹⁰ »)

La mer dans le folklore populaire¹¹.

Où l'on voit que la mer, dont la fertilité est pourtant proverbiale, n'a pas été très féconde pour les folkloristes du XIX^e siècle, qui constatent la pauvreté des traditions orales des sociétés maritimes (si on les compare à celles des « plèbes » rurales du moins. Ils ont donc dû intensifier leurs efforts pour faire dire à ceux auprès desquels ils étaient allés enquêter que, malgré cette relative indifférence, la mer était généralement perçue comme une source inépuisable aux origines incertaines. On la supposait donc capable de s'auto-régénérer à l'infini sans intervention humaine, tout en respectant ses colères et en craignant les dangers (d'où l'assimilation à un « cheval indompté »).

¹⁰ Littéralement la jument sans cavalier.

¹¹ Selon SEBILLOT, P. *Croyances, mythes et légendes des pays de France*, livre cinquième : « La mer » p. 355- 493 Paris, Omnibus, 2002, p.364.

1. Un légendaire étonnamment maigre

« Quoique, sans parler de la mer elle-même, le littoral de la France présente une multitude de particularités physiques dont l'aspect grandiose ou bizarre, gracieux ou terrible, semble si bien fait pour exciter l'étonnement et donner lieu à des récits merveilleux, les légendes explicatives ou fantastiques y sont beaucoup plus rares que dans l'intérieur des terres. Parfois même de longs espaces de côtes en sont à peu près dépourvus¹². »

Paul Sébillot, *La Mer*.

Ces remarques de Paul Sébillot sont intéressantes car elles anticipent d'environ un siècle le constat d'Alain Corbin selon qui pendant longtemps, la mer ne paraît guère avoir mobilisé les imaginaires. Tout se passe comme si la peur en particulier ne pouvait s'exprimer que lorsque les hommes commencent déjà en partie à la surmonter ; ou pour renverser la relation de cause à effet, comme si le fait de verbaliser les angoisses permettait de les conjurer¹³. Si l'on se réfère aux travaux de l'historien Jean-Christophe Cassard cette hypothèse semble très bien s'appliquer à la Bretagne du Moyen-âge, période durant laquelle « la géographie [imposait] à la mer des bornes à peu près infrangibles et sans grandes surprises depuis les grandes fluctuations interglaciaires¹⁴ ». Ceux qui peuplaient alors la région pouvaient donc lui tourner le dos et semblent, selon son analyse, avoir vécu à proximité du rivage sans même oser en parler. Les légendes ne seraient donc apparues que très tard :

« Les légendes se rapportant à des villes englouties traduisent bien cette réalité prosaïque, la célèbre ville d'Ys elle-même ne se trouve mentionnée qu'au XVI^e siècle, à une époque où l'expansion de l'armement maritime provincial ouvre peut-être aux gens du littoral de nouvelles perspectives jusque dans le domaine de

¹² *Ibid*, p.357.

¹³ Cette idée est avancée notamment par Jean-Pierre CASTELAIN dans « L'île et la peur » in BERNARD, C. (dir.) *Désir d'Ivresse, Alcools, rites et dérives*, Paris, Autrement, 2000, n° 191, p. 108-123.

¹⁴ L'actualité récente inviterait peut-être discuter cette affirmation : je pense ici autant à la montée des eaux dont les médias rappellent régulièrement l'imminence en raison de la fonte des glaces et à l'érosion littorale (Cf. Article cité Infra DEGREMONT I. & TRAN, T. « Les blockhaus, lieux de conflits, patrimoine de l'oubli ? L'exemple du littoral aquitain », in MEYNEN, N. *Valoriser les patrimoines militaires, théories et action*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Coll. « Art & Société », 2010.).

l'imaginaire collectif. Auparavant, la mer peu ou mal domestiquée, devait sembler trop rétive pour qu'on ose seulement lui faire grief de méfaits aussi inouïs¹⁵. »

Ce que les collectes des folkloristes traduisent de façon à peu près certaine, c'est surtout l'émergence d'un intérêt nouveau pour les choses de la mer chez les élites urbaines et cultivées, pétries de culture antique et influencées par l'esthétique gothique du pseudo barde Ossian¹⁶. Pour ce qui est de leur prégnance dans les mentalités populaires et de leur ancienneté par contre, les preuves seraient en fait peu nombreuses. En ce qui concerne notre enquête, on ne cherchera donc pas à remonter au-delà du dix-neuvième siècle : les représentations dont il sera question ne sont valables que pour la période moderne, dont elles ont subi les influences.

2. L'origine de la mer

Une partie non négligeable de ces croyances sont des étiologies¹⁷, des récits d'origine. Les traditions divergent quant à savoir si la mer est apparue plus tôt, plus tard ou en même temps que la terre. Paul Sébillot faisait observer que « lorsque [qu'il avait demandé] aux habitants du littoral à quelle époque [remontait] la mer » ceux-ci lui avaient d'abord semblé « un peu surpris » et avaient répondu « qu'elle existait dès

¹⁵ CASSARD, J.-C. *Les Bretons et la mer au Moyen-âge, des origines au milieu du XIV^e siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1998, p. 142.

¹⁶ Voir en particulier le chapitre du *Territoire du vide* intitulé « l'Encyclopédie des grèves » (avec notamment les pages consacrées à « l'extension du projet anthropologique » (p.235-242)) CORBIN, A. *Le territoire du vide, l'Occident et le désir de rivage, 1750-1840*, Paris, Flammarion, Coll. « Champs Histoire », 1990. p. 225-242.

¹⁷ Selon la définition d'Hannjost Lixfeld (dans l'article « Ätiologie » de *l'Enzyklopädie des Märchens*) cité par Marlène Albert Llorca : « Les étiologies (du grec *aitia* = source, cause ultime) sont des récits qui déduisent un phénomène durable d'un événement du passé unique, réel ou supposé. On les appelle aussi récits explicatifs, récits sur la nature, récits d'origine, d'élucidation, de création, etc. La notion de récit permet d'éviter de préciser s'il s'agit de contes, de légendes, de facéties, de légendes religieuses, d'histoires d'animaux ou d'autre choses encore. Les étiologies peuvent en effet appartenir aux genres les plus divers ; seuls les caractérise le désir d'explication, la question du pourquoi. En cela elles sont proches du mythe tel qu'il existe chez les peuples primitifs. (1984, p. 949) » ALBERT- LLORCA, M. *L'ordre des choses ; Les récits d'origine des animaux et des plantes en Europe*, Paris, Editions du CTHS, 1991, p.20

le commencement du monde et qu'elle avait longtemps recouvert la terre¹⁸ ». D'autres versions y voient cependant une création secondaire, conformément aux nombreuses traditions dualistes qui font de la création du monde le résultat d'une lutte entre Dieu et le Diable :

« En Bretagne, suivant des idées très répandues, même dans la partie française de langue, Dieu et le Diable concourent à la Création : toutes les fois qu'une œuvre belle et utile a été façonnée par l'Eternel, Satan, que l'on nomme à cause de cela le singe de Dieu, essaie de l'imiter ; mais il ne réussit qu'à créer des choses imparfaites ou nuisibles : c'est ainsi que lorsque Dieu eut modelé le globe terrestre, Satan fit naître les eaux pour le noyer¹⁹. »

Dans cet extrait, la mer apparaît, non pas comme une copie ratée, mais comme l'antagoniste de la terre, ce qui en fait, dès l'origine, l'espace de l'altérité par excellence²⁰. Le folkloriste rapporte également quelques récits facétieux dans lesquels ce n'est pas le Diable mais les Saints qui lui auraient donné naissance. Mais là non plus, l'acte créateur n'est pas conçu comme un bien en soi. Il s'agissait par exemple de faire fuir le Soleil qui était descendu sur Terre sous les traits d'un géant et dont la chaleur avait été fatale à de nombreux habitants : Dieu aurait alors envoyé ses Saints uriner sur la Terre, et le Soleil serait remonté au ciel de peur d'être submergé²¹. Il ressort de cette histoire et de bien d'autres contes du même genre, qui rappellent le récit du Déluge mais sur un mode burlesque, que la mer est une réalité, non pas nuisible dans la mesure où son apparition vient tempérer un excès, mais néanmoins ambiguë. En ce sens, elle prend place du côté de l'altérité, du sauvage.

¹⁸ SEBILLOT, P. *Croyances, mythes et légendes des pays de France*, op. cit. p.358.

¹⁹ Ibidem.

²⁰ Les spécialistes de l'anthropologie maritime s'accordent au sujet de cette altérité constitutive de la mer par rapport aux espaces familiers. C'est sur cette base que l'ethnologue italienne Gabriella Mondardini Morelli par exemple, propose d'attribuer à la lagune de Venise un statut hybride, ni totalement « autre », ni totalement familier. Cf. MONDARDINI MORELLI, G. « Città di mare: Venezia », dans *Civiltà del mare*, janvier-février 1998, p. 11 - 12. Citée par VIANELLO, R. *Le savoir des mytilliculteurs de la lagune de Venise et du littoral breton*, thèse de doctorat, Université de Bretagne Occidentale, Università Cà Foscari (Venise, Italie), Ecole doctorale des sciences humaines et sociales (Rennes), Centre de Recherche Bretonnes et Celtiques, 2013.

²¹ SEBILLOT, P. *Croyances, mythes et légendes des pays de France*, Op. cit. p. 359-360.

3. « *Ar vioc'h lezek* » (la vache à lait)

On peut remarquer que la plupart de ces étiologies se préoccupent moins de déterminer à quand remonte l'apparition de la mer que d'expliquer ce qui la rend salée. La légende qui la fait naître de l'urine des Saints n'est qu'une version parmi d'autres. Dans un conte recueilli en Haute-Bretagne, toujours relaté par Paul Sébillot, la Mer est une sorte de personnage anthropomorphe, qui se voit donc affublé de sentiments humains. Je résume l'histoire : un puissant seigneur ayant enlevé la femme d'un capitaine au long cours, la Mer se fait justicière et submerge le château de l'auteur du rapt. Ce serait pour la remercier que le capitaine l'aurait conduite dans un pays rempli de carrières de sel, où elle aurait « acquis la salure qui lui est si particulière ²² ». Le fin mot de l'histoire consiste donc à révéler les raisons d'une richesse en sel apparemment inépuisable. Le folkloriste conclut :

« On croit du reste en Haute-Bretagne où cette histoire a été racontée, que la mer recouvre des montagnes de sel, et dans la baie de Saint-Brieuc on assure que sous les flots gisent des volcans, toujours en éruption, qui vomissent des flammes et du sel²³. »

Une autre version - scandinave cette fois, mais qui au gré des échanges, semble s'être répandue sur les côtes de la Manche - attribue la salinité de la mer à un « moulin magique », dérobé à un sorcier par un terre-neuvas²⁴. Le voleur, qui aurait commandé à l'ustensile de moudre du sel, ne serait jamais parvenu à l'arrêter²⁵. Tous les personnages qui apparaissent dans ces fabliaux s'apparentent manifestement à des figures de la transgression : un sorcier, un voleur, un destructeur de ménage, autrement dit, des êtres assez peu recommandables, que la société tient généralement à distance et que l'on trouve pour cela fréquemment dans les zones de marge. Cette spécificité tend donc à confirmer l'ambiguïté de l'océan.

²² Ce récit semble relativement « moderne », puisqu'il y est question d'un « capitaine au long cours », laissant présumer que sa stabilisation remonte tout au plus à quelques siècles.

²³ *Ibid.* p. 360. On pourrait s'étonner de constater que ces légendes se sont avérées assez proches de la vérité alors qu'il a fallu attendre la deuxième moitié du vingtième siècle pour le confirmer (je pense en particulier aux volcans sous-marins).

²⁴ Et l'on retrouve de manière encore plus flagrante avec cette référence explicite à la Grande-pêche, l'impression d'avoir affaire à des traditions très récentes.

²⁵ SEBILLOT, P. *Croyances, mythes et légendes des pays de France*, Op. cit. p.360.

Passons des micro-histoires aux dictons et proverbes populaires. Les expressions imagées utilisées pour désigner la mer réitèrent aussi cette croyance selon laquelle elle regorgerait de ressources paraissant s'autorégénérer à l'infini. « Sur le littoral du Finistère » écrit toujours Paul Sébillot, « son nom de *ar vioc'h lezek*, la « vache à lait » indique les ressources, licites ou illicites, que les gens de ce pays en tirent, et qui l'ont fait aussi appeler la nourrice des gens d'Arvor²⁶ ». Ici, l'enquêteur fait référence à des usages qui ne relèvent pas uniquement de la légende : « droit de bris », « d'épaves » ou « *de pense* » qui feront l'objet du prochain paragraphe.

4. L'estran et la grève : espaces hybrides, repères des pillers d'épaves, naufrageurs et autres âmes damnées

S'agissant de la coutume du ramassage de « bris de naufrage », on constate que le légendaire de la mer peuple généralement les grèves de naufrageurs et de pillers d'épaves en tous genres, qui ne se seraient pas contentés d'attendre qu'un navire vienne s'échouer, mais qui auraient rivalisé d'astuces et de ruses pour provoquer les accidents. Les folkloristes ont ainsi recueilli des prières et incantations diverses attribuées à ces brigands des grèves, et destinées à pousser le destin à jouer en leur faveur. Ainsi « les gens d'Ouessant » auraient assurés à Paul Sébillot « que leurs voisins de Molène, qui s'en défendaient d'ailleurs, adressaient à leurs saints l'oraison suivante » :

*« Itroun Varia-Molenez
Digassit pense d'am enez,
Ha c'houi, aotrou sant Renan, Na digassit ket evit unan
Digassit evit daou pe tri
Evit m'hen devezo lod peb-hini.
(Madame Marie de Molène – A mon île envoyez naufrage – Et vous Monsieur
saint Renan – N'en envoyez pas un seulement – Envoyez deux, trois plutôt, - Pour
que chacun en ait un morceau²⁷. »*

Parmi les êtres surnaturels aux mœurs douteuses et au comportement de prédateurs dont le folkloriste propose un florilège - Sirènes²⁸, Revenants des vases²⁹, Korrigans³⁰,

²⁶ *Ibid.* p. 364.

²⁷ *Ibid.* p. 472

feux-follets³¹, noyés crieurs³² et autres *Treo-fall*³³ (méchants esprits), *Danserienn an noz*³⁴ (danseurs de nuit) ou *Mari-morgans*³⁵ ouessantins, etc. – attardons-nous un bref instant sur le cas de *Iannic an ôd* (Petit Jean de la grève) que mentionne également Anatole Le Braz dans *la Légende de la mort* (d'où est extrait le passage qui suit):

« Les noyés dont le corps n'a pas été retrouvé et enseveli en terre sacrée errent éternellement le long des côtes.
Il n'est pas rare qu'on les entende crier, dans la nuit, lugubrement :
Iou ! Iou !
On dit alors, dans le pays de Cornouaille :
- *E-man Iannic-ann-od o ioual* ! (Voilà Iannick ann-ôd- Petit Jean de la grève, - qui hurle)³⁶ »

Cette légende nous rappelle combien, pour ces populations, la mort en mer était vécue comme un scandale. Un dicton populaire disait d'ailleurs que « Qui se fie à la mer se fie à la mort, et qui meurt en mer meurt toujours par sa faute », raison pour laquelle les noyés étaient censés rester faire pénitence jusqu'à ce qu'un nouveau fautif vienne les remplacer. *Iannik an ôd* n'appartient déjà plus au monde des vivants, mais il se voit interdire l'accès à celui des morts, et son statut incertain se répercute sur l'espace qui lui est dévolu : la grève, qui oscille entre la terre et la mer au rythme des marées.

Cette croyance selon laquelle les noyés ne pouvaient accéder au repos éternel, trouvait une justification matérielle dans le fait que ceux dont les cadavres manquaient ne pouvaient pas bénéficier des sacrements nécessaires pour assurer leur passage dans l'au-delà (selon la conception chrétienne). Corollairement, c'est sur la plage qu'étaient enterrés les cadavres rejetés à la côte lorsqu'on ignorait s'ils étaient ceux de chrétiens ou de « païens ». On lit encore, toujours chez Anatole Le Braz, en introduction d'un conte intitulé « Le miroir épave » :

²⁸ *Ibid*, p. 380 et passim

²⁹ *Ibid*. p. 468.

³⁰ *Ibid*. p.453.

³¹ *Ibid*. p. 425.

³² *Ibid*. p.466-467.

³³ *Ibid*. P.424.

³⁴ *Ibidem*.

³⁵ *Ibid*, p. 382... (la liste n'est pas exhaustive).

³⁶ LE BRAZ, A. *La légende de la mort*, Coop Breizh/Jeanne Laffite, Marseille, 1994, (1^e édition 1893). p. 203.

« Il y a quelque cinquante ans, un navire étranger fit naufrage sur la côte de Buguelès, en Penvénan. On recueillit une dizaine de cadavres. Comme on ignorait s'ils étaient chrétiens, on les enterra dans le sable, à l'endroit où on les avait trouvés³⁷. »

Les récits associés à cette croyance sont particulièrement abondants dans le légendaire de la mort (notamment en Basse-Bretagne) et rappellent que, même si ces endroits (la grève, l'estran) étaient fréquentés quotidiennement par les populations du littoral, ils demeuraient des lieux ambigus, où l'on ne s'aventurait pas sans danger, des lieux parcourus la nuit par des danseurs, crieurs, pillers d'épaves et autres représentants d'un univers carnavalesque, sorte de monde inversé où l'impensable devient possible et où les normes de la collectivité semblaient s'effacer, laissant libre cours à des comportements débridés de violence, de licence sexuelle³⁸ et de prédation.

XX

Vache à lait ou jument enragée ? (ar vioc'h lezek/ar gazez klañv

Réalité parfois affublée de sentiments humains, et assimilée par les Bretons des côtes une à une nourrice « généreuse », ou encore à une « vache à lait » - deux expressions évoquant l'idée d'un réservoir inépuisable de ressources offertes

³⁷ *Ibidem*

³⁸ Pour compléter le tableau, on pourrait encore parler des personnages féminins aux appétits sexuels dépravés, qui sont censés attirer attirent par leurs charmes les pêcheurs et les marins - pour les noyer ou, au mieux, les retenir captifs dans des palais luxueux situés sous la surface mais où ils oublient tout ce qui faisait leur vie d'avant (maison, femmes, enfants etc.) -, achèvent d'opposer le monde de la mer à la "terre sacrée" où les hommes doivent naître, vivre et mourir, conformément aux règles prescrites par la religion, la morale, la justice. L'une des figures emblématiques de ces Sirènes, fées et Mari-Morgan malveillantes est représentée par Dahut, la fille du roi de la ville d'Ys. Cf. *Infra*, (Avant propos) Selon la légende, le roi, prévenu par Saint Guénolé, aurait pu fuir la ville avant que celle-ci ne soit submergée, en emportant sa fille sur la croupe de son cheval. Mais le saint lui aurait donné l'ordre de la rejeter à la mer. La princesse se serait alors métamorphosée en Sirène et continuerait de hanter la mer, dans une zone assez étendue (car il existe autant de localisations de la ville d'Ys que de versions à la légende). Quant à la cité engloutie, il est dit qu'elle pourrait reparaître un jour, « Quand des flots Ys émergera, Paris submergé sera » (autre variante : « Quand la ville d'Ys des flots sortira, Brest ainsi qu'Ouessant s'abimera Et Quimper submergé sera »). Cf. SEBILLOT, P. *Croyances, mythes et légendes des pays de France*, op.cit.p. 401. Voir aussi Théodore Hersart DE LA VILLEMARQUE, « La Submersion d'Is », *Le Barzhaz Breizh. Trésors de la littérature orale de la Bretagne*, Coop Breiz, Spezet, 1997, [1867] p.133. Ou de nouveau LE BRAZ, A. *La légende de la mort*, op.cit. (p.245-250)

spontanément – la mer restait synonyme de danger. Dans les légendes, sa prodigalité pouvait faire place à une attaque frontale pour celui qui lui avait manqué de respect, ou qui avait prétendu la dominer. Ainsi, au surnom de « vache à lait », les Finistériens avaient ajouté ceux de *gazek hep kavalier* (jument sans cavalier)», « *marc'h hep maestr* » (cheval sans maître) ou encore « *ar gazek klañv* » (la jument enragée), signalant ainsi sa résistance à toute entreprise de domestication³⁹.

³⁹ SEBILLOT, P. *Croyances, mythes et légendes des pays de France*, op.cit. p.363-364.



- Chapitre deux -

Pratiques et usages vernaculaires de la mer

*En rade de Brest et près des côtes du nord Finistère entre 1830 et
1900*

Où l'on voit que les populations traditionnelles de l'extrême ouest finistérien (y compris les femmes, les vieillards, les enfants, les indigents etc.) entretenaient des rapports de **familiarité** avec la zone de balancement des marées (**estran**) et les eaux peu profondes, où elles pratiquaient (parfois au péril de leur vie) la « **cueillette** » de « **ressources spontanées** » (objets naturels ou artefacts culturels, restes de cargaisons rejetés après un naufrage, bois flotté, mais aussi quelques espèces de coquillages, crustacés, de menu fretin et enfin goémon d'épave ainsi que d'amendements calcaires **pour fertiliser les champs**). Des ressources certes, mais utilisées comme le plus souvent des « catalyseurs » en vue de la production de biens consommables par l'homme et dont le statut intermédiaire qualifiait également ceux qui en faisaient le ramassage ainsi que les espaces où celui-ci avait lieu.

1. Du folklore à l'usage

Au-delà de ce qu'ils nous apprennent des croyances et des représentations de la mer des sociétés littorales traditionnelles, les écrits des folkloristes attestent du rôle économique et social des activités de collecte pratiquées sur l'estran et à proximité des rivages. D'après Paul Sébillot :

« Dans presque tous les pays, des populations côtières, vivant de la mer, ont considéré que ce qu'elle leur apportait leur appartenait de droit, aussi bien le goémon fertilisant que les débris de tout ce qui provenait d'un naufrage, manne inespérée pour ces gens très pauvres, vivant misérablement.

Il y avait en effet, rejetés par la mer sur le rivage, des bois de toute sorte, depuis les mâts jusqu'à de simples planches, de quoi consolider leurs cabanes et faire du feu ; des toiles et des cordages et aussi des coffres remplis de vêtements, d'objets précieux et même d'or, et des barils contenant du vin, des liqueurs, de la farine, etc. ⁴⁰ »

Plus proches de nous, des spécialistes en sciences humaines et sociales de la fin du vingtième siècle ont confirmé l'importance de ces usages pour la culture matérielle des gens du littoral. Je pense en particulier aux travaux d'Alain Cabantous, publiés en 1993 sous le titre, *Les côtes barbares, pilleurs d'épaves et sociétés littorales en France, 1680-1730*⁴¹, qui constituent une référence en la matière, mais aussi aux descriptions précises de ces pratiques du bord de mer, que l'on peut lire sous la plume de la géographe Françoise Péron (qui s'est particulièrement intéressée au cas emblématique du « *pense* » ouessantin). Le ramassage des bris de naufrage doit à mon sens pouvoir être rangé parmi des formes de prélèvement « sauvage » des richesses fournies par la nature - « récolte », « cueillette », « ramassage » ou encore « prédation » : tous termes proches mais non équivalents - sur lesquelles je reviendrai prochainement.

⁴⁰ SEBILLOT, P. « Pilleurs et ramasseurs d'épaves » *La Bretagne et ses traditions*, Royer Mémoire vive, Maisonneuve et Larose, 1998, [1968].p.231-234

⁴¹ CABANTOUS, A. *Les côtes barbares, pilleurs d'épaves et sociétés littorales en France, 1680-1730*, Fayard, 1993.

2. Le ramassage des bris de naufrage ou le retour à l'anti-monde⁴²

Bien qu'ils aient été les lieux d'une quête quasi quotidienne pour les gens du peuple, habitants des hameaux ruraux dispersés sur la frange littorale, l'estran, la grève, la falaise, n'en restaient pas moins méconnus par la presse et ses lecteurs. Les archives de deux périodiques brestois apparus au tout début de la première industrialisation reflètent bien l'indifférence de la société urbanisée locale à leur rencontre. Ainsi, l'*Armoricain* paru pour la première fois en 1833, et son confrère l'*Océan*, né treize ans plus tard, se présentaient tous deux comme des journaux « maritimes », mais ni l'un ni l'autre ne semblent avoir été véritablement porté sur la mer *en tant qu'espace vécu*. Ceci dit, il ressort des documents consultés que, si la bonne société brestoise tournait presque complètement le dos à ces zones hybrides situées entre la terre et le large, l'écho des comportements de ceux qui les fréquentaient leur parvenait tout de même sporadiquement, en particulier par l'intermédiaire des chroniques judiciaires. On note que cette rubrique, assez marginale du reste, était le plus souvent alimentée par des articles de seconde main, repérés chez des confrères. C'est le cas de celui-ci :

« *Le pilote de Dieppe* contient ce qui suit

On nous a parlé d'un fait étrange, inouï, digne enfin d'être recueilli le jour où l'enquête s'ouvrira.

Un usage barbare et une singulière industrie existent sur quelques points de nos côtes. Là, lorsqu'un naufrage a lieu, avant que l'autorité soit prévenue, avant que les préposés de la douane ne soient rendus sur les lieux, des misérables pillent les caisses, les ballots, etc. que la mer a jeté sur la plage. »

L'Océan, 15 juin 1846. 1^{re} année, n°7.

On peut relever que le *Pilote de Dieppe* qualifie les faits d'« étrange[s] » et même d'« inouï[s] ». Pourtant, ces agissements jugés « barbares » ne semblent pas avoir constitué des cas exceptionnels ni même isolés aux yeux de celui qui écrivait, dans la mesure où il les désignait comme des « usages ». C'est un indice qui laisse penser que les coutumes en question étaient vraisemblablement connues, quoique laissées dans

⁴² Au sens que le géographe Roger Brunet donne à ce terme, repéré chez Sergio DALLA BERNARDINA, *Le retour du prédateur*, *op.cit.*, p.32.

l'ombre. Mêmes rares, les articles de ce genre restaient en effet suffisamment réguliers pour permettre aux lecteurs de prendre conscience de l'existence de cette sorte d'«économie du rivage», laquelle structurait un monde social qui, bien que tenu à distance, n'était guère très éloigné géographiquement parlant. Donnons-en un autre exemple, contextualisé cette fois puisqu'il est question des villages de Kerlouan et de Plounéour Trez, (situés sur la côte nord du Finistère):

« **Vol d'épaves.** - Nous annonçons, il y a quelques jours, le naufrage du navire *Trio* sur la côte de Pontusval, près Plounéour Trez. Un seul des naufragés, qui se tenait convulsivement cramponné à une roche et qui comme les autres était sur le point d'être enlevé par les flots, a dû son salut au dévouement d'un douanier dont l'autorité supérieure fera sans doute récompenser l'acte de courage. Le navire qui venait de Montevideo était chargé de cuir, de laine et de suif. Une grande partie de la cargaison, rejetée par les flots sur la côte, est présentement recueillie par les soins et sous la protection de l'administration des douanes. Malgré la présence et la surveillance des préposés, les habitants de Kerlouan et Plounéour Trez, qui ont hérité et conservé, si près des villes, l'héritage de sauvagerie et l'esprit de rapine de leurs pères, se jettent avec fureur sur les épaves, quand ce n'est pas sur les malheureux naufragés, et bravent la force publique pour emporter ce qu'ils regardent comme leur propriété.»

L'Océan, Lundi 24 janvier 1848, 2^e année, n°258.

C'est sur la question du statut des épaves que les points de vue s'entrechoquent : débris de navires implicitement considérés comme des biens sans propriétaires par les habitants de la côte, mais pas par les commentateurs qui observent les choses depuis les hauteurs. Les récits dramatisent volontiers l'appropriation délictueuse, en citant le cas de naufrages où les victimes auraient pu être sauvées, mais auraient été sacrifiées à l'avidité des représentants de la «plèbe» locale, dont il est dit ici qu'ils « ont hérité et conservé, si près des villes, l'héritage de sauvagerie et l'esprit de rapine de leurs pères ».

Si l'on confronte ces fragments de journaux aux collectes des folkloristes, on s'aperçoit que ceux que la presse désignait comme des « sauvages » avaient apparemment conscience de ce « regard de l'autre », et semblent d'ailleurs avoir développé assez tôt un sentiment de culpabilité ou de honte, qu'il leur fallait dissiper pour pouvoir jouir de l'aubaine en « oubliant » l'ambivalence d'une richesse obtenue suite à un évènement qui avait fait le malheur d'autrui. L'anecdote suivante, rapportée

par Paul Sébillot, est intéressante en ce qu'il donne la parole à l'un de ces « sauvages »:

« Au commencement du siècle dernier, un paysan devenu recteur avouait que la nouvelle d'un bris lui faisait, malgré lui, bondir le cœur⁴³. »

Il est probable que le folkloriste aurait pu en recueillir des centaines du même genre (on retrouve la même ambivalence quant à la moralité du ramassage des bris de naufrage dans les contes rapportés par Anatole Le Braz, mis en narration sous la forme d'*exemplum* cette fois⁴⁴). L'allusion à la dimension sacrilège du délit, implicite dans l'évocation de la figure du recteur, ajoute un élément à notre réflexion : la résistance opposée au fait de classer les épaves parmi les « *res nullius* » pourrait relever avant tout du sentiment de sacré entourant les objets culturels, ce qui renverrait la justice des hommes à l'arrière plan. La désapprobation serait finalement fondée sur l'idée que ces agissements violent les usages socialement reconnus en matière d'héritage et de transmission. Ils seraient de ce fait perçus comme autant d'offenses faites aux morts : les objets ramassés appartiennent aux noyés, et on a vu l'ambiguïté du statut de ces derniers. Mais pour des esprits pragmatiques (comme l'était apparemment cet ancien paysan devenu curé), les conditions dans lesquelles s'opère ce “vol” en forme d'usurpation d'identité – celle de l'héritier déshérité *de facto* – minimisaient la faute (dans la mesure où les véritables héritiers n'auraient, de toute façon, pas pu profiter des biens de leur aïeul, disparus en mer avec lui. Mais sans totalement l'effacer). Il en résultait, toujours au vu de ces chroniques judiciaires et autres nouvelles locales, que les dénonciations, scandalisées mais convenues, n'empêchaient pas les plus directement concernés de s'accommoder d'un vague sentiment de culpabilité, ni les autres de fermer les yeux, sachant que l'éloignement rendait souvent difficile l'application stricte des lois⁴⁵. Cette indulgence semble même avoir trouvé des

⁴³ SEBILLOT, Paul, *Croyances, mythes et légendes des pays de France*, Paris, Omnibus, 2002. p. 470.

⁴⁴ Voir notamment « Le Miroir épave », et « La bague du Capitaine », ici LE BRAZ, A. « Le miroir épave », *La légende de la mort*, Quimper, Coop Breizh/Jeanne Lafitte, 1994, p.351.

⁴⁵ Notons que les seigneurs, qui jouissaient d'une autorisation légale pour exercer leur « droit de bris » avant son abolition par l'ordonnance de Colbert de 1681, il arrivait qu'ils abandonnent ce privilège aux populations locales. Rieux de Soudéac s'en serait ainsi défait au

défenseurs, qui invoquaient une sorte de justice sociale de tendance paternaliste. On en repère notamment la trace chez Paul Sébillot⁴⁶. Ici par exemple, elle est explicite :

« Pour comprendre l'avidité des populations côtières à s'approprier les épaves, il faut se mettre à leur place, se situer à leur époque et à une extrémité de la Bretagne. Elles vivaient misérablement sur une côte sauvage ou sur une île exposées aux tempêtes, et un naufrage leur apportait tout ce qui leur manquait...⁴⁷ »

À bien y regarder, la même idée émerge des quelques articles repérés dans la presse sur les mêmes sujets (quoique à mots couverts) : les journalistes insistant assez fortement sur le dénuement des contrevenants à la loi, lorsqu'ils étaient condamnés. On lit ainsi, suite à la description de la scène de pillage du navire *Trio* par les habitants de Portusval et Plouneour Trez :

« Six prévenus, trois hommes et trois femmes, dont l'une est âgée de 16 ans, sont assis sur le banc de la prévention.

Aucun d'entre eux ne contrarie les dépositions des douaniers appelés en témoignage, seulement ils trouvent tous que les objets saisis pèsent beaucoup trop dans la balance de la douane. L'un des prévenus, vieillard robuste de 60 ans, a quatre enfants et une femme aveugle ; son vol, aggravé par une vive résistance à la force publique lui a valu le jour du délit (10 janvier courant mois) une blessure qu'il s'est faite sous l'aisselle en voulant saisir la baïonnette de l'un des gendarmes tout en excitant une trentaine de forbans à la rébellion, et à l'audience de ce jour, il subit une condamnation de trois mois de prison, un autre prévenu a été condamné à un mois de prison et quatre autres à quinze jours de la même peine. »

L'Océan, Lundi 24 janvier 1848, 2^e année, n°258.

profit des Ouessantins lorsqu'il se rendit maître de l'île en 1595 (elle lui avait été vendue par l'évêque de Léon). D'après le juriste François-Xavier Pierronnet, c'est l'insularité, qui l'empêchait de profiter *de facto* des richesses récupérées sur une île où il ne résidait pas qui aurait motivé cette décision. PIERRONNET F.-X., « Le droit de pensée ouessantin aux XVII^e-XIX^e siècles : entre législation du bris et tradition insulaire ». Université de droit, Nantes, *Revue Juridique Neptunus*, date inconnue.

⁴⁶ Cf. Voir aussi la citation sur laquelle s'ouvre ce chapitre.

⁴⁷ SEBILLOT, P. « Pilleurs et ramasseurs d'épaves » *op.cit.* p. 131-134.

3. Une culture fondée sur le prélèvement des ressources spontanées

Ou comment une cueillette peut en cacher bien d'autres

Cet exemple, représentatif de l'état d'esprit qui affleure à la lecture de la presse des débuts de l'ère industrielle, appelle quelques remarques autour des notions de prédation, de cueillette et de récolte, appuyées sur une réflexion de Lucie Dupré⁴⁸. Dans l'article auquel je me réfère, l'ethnologue s'intéresse à la hiérarchisation de ces différents modes d'accès aux ressources et à ce que ces différences de statut nous apprennent des rapports de force entre les hommes, donc à la consolidation du lien social ou au contraire à son affaiblissement. Selon son analyse, la disqualification des activités de *cueillette* – et plus généralement du ramassage ou de la capture de biens “sans propriétaire” – tiendrait au fait que ces pratiques ne réclament de l'homme aucun labeur, entendre par là aucun travail qui consisterait à accompagner la croissance du produit, en contrepartie de sa jouissance. Les *cueillettes* se voient donc renvoyer du côté de la paresse et de l'oisiveté, soit autant d’“anti-valeurs”, qui s'opposent aux vertus fondatrices des sociétés de culture et d'élevage. Quelques définitions permettent à l'ethnologue de mettre les choses au point, et surtout puisque c'est l'objet de son article, de montrer en quoi les châtaignes sont improprement rangées parmi les ressources spontanées.

Le verbe *cueillir*, au sens strict, s'applique à la collecte des végétaux dont on détache une partie de sa tige signale-t-elle (il s'applique donc aux fleurs, aux fruits, et par extension aux champignons⁴⁹). Pour les coquillages, les crustacés, le « goémon de jet », (celui qui est détaché des rochers par l'agitation de la mer, par opposition au goémon « vif ») le bois flotté et autres épaves, il faudrait donc préférer le terme *ramasser* :

⁴⁸En se fondant sur une enquête de terrain réalisée en Ardèche auprès des récoltants de châtaigne (car il s'agit bien de « récolte », elle insiste sur ce point) elle montre que, pour les académiciens des XIX^e et XX^e, « la châtaigne [produisait] des sauvages » par assimilation trop rapide de ce fruit à une ressource naturelle spontanée. DUPRE L. « Ramasser, cueillir, récolter : trois rapports différents à la nature et aux autres » p. 49-67, in DALLA BERNARDINA, S. (dir.) *L'Appel du sauvage, Refaire le monde dans les bois* Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012. p. 53

⁴⁹ Qui n'appartiennent pas au règne végétal mais à celui des *fungi*.

« “Ramasser” signifie « prendre par terre (des choses éparses pour les réunir ». On l'utilise également à propos du bois mort, des coquillages ou des pierres. Mais ramasser connote deux idées, celles de facilité dans l'accès aux ressources et celle de gratuité, voire de prédation dans l'appropriation de certains biens de nature qui s'y prêtent. Il s'agit en l'occurrence de ressources naturelles revenant spontanément d'une année à l'autre [...]»⁵⁰ »

Si l'on se tient à ces définitions, les bris de naufrage se distinguent tout de même des autres ressources spontanées, car on ne peut pas les assimiler à des “produits naturels”. En fait, pour les mêmes raisons, même leur caractère “spontané” pourrait prêter à controverse, c'est bien là le point d'achoppement de la divergence de vues entre les autochtones et les autorités. Pour Lucie Dupré cependant, la ligne de démarcation fondamentale se situerait tout de même entre la cueillette, le ramassage et autres pratiques analogues⁵¹ d'une part, des techniques de récolte ou d'élevage d'autre part. Dans le préambule de sa communication, elle associait donc les pilleurs d'épaves aux prédateurs et aux cueilleurs de tout poils mais les opposait par contre aux récoltants de châtaignes qu'elle rangeait dans la catégorie des cultivateurs⁵². C'est ce classement un peu inattendu qui m'avait d'abord interpellée et incitée à lire son article en détail :

« La journée dans laquelle je suis intervenue a vu se côtoyer des producteurs de châtaigne, des pêcheurs d'alose, des *pilleurs d'épaves* et autres cueilleurs de plantes sauvages en Cévennes... De fait, tout pourrait laisser croire que la châtaigne est, elle aussi, une ressources naturelle spontanée et sauvage, alors qu'il n'en est rien. »

En fait, selon cette analyse, que les objets ramassés (ou cueillis) soient d'origine naturelle, ou bien qu'il s'agisse de débris, restes et autres vestiges anthropiques, dont l'origine se perd dans l'épaisseur du temps (et que cette récupération soit licite ou condamnée par la loi) se révèle somme toute moins importante que celle qui oppose les richesses produites *en échange d'un travail* patient d'accompagnement ; aux ressources dont on se saisit lorsque l'occasion se présente, sans que n'intervienne aucune notion de prévoyance, de planification, ou de régulation des prises. Ce qui jette une lumière nouvelle sur l'association qu'elle propose entre les « pilleurs d'épaves » et

⁵⁰ « [Sans intervention humaine] ».

⁵¹ Donc celles auxquelles se livraient les habitants des marges côtières indépendamment de l'origine naturelle ou « accidentelle » des biens récupérés.

⁵² Que l'on aurait donc tort de ranger du côté du sauvage, c'est donc l'objet de son article comme je l'ai signalé plus tôt

les « autres cueilleurs ». Et en effet, quoiqu'il présente certaines spécificités, le cas du ramassage des bris de naufrage m'a paru n'être, au fond, qu'un cas un peu particulier parmi un ensemble de pratiques qui ont toutes en commun le caractère "spontané", aléatoire, des "prises", accessibles sans grand effort⁵³. On a déjà rencontrée plus tôt l'idée de don, implicitement censé être le fait d'une autorité supérieure à travers des expressions comme « manne inespérée », de cadeau « de la Providence » ou plus simplement de la mer. Dans les exemples mentionnés, Paul Sébillot évoquait plus particulièrement l'afflux sur les côtes d'objets de valeurs diverses suite à un naufrage. On retrouve la même idée, mais appliquée à des ressources véritablement naturelles cette fois, dans l'article qui suit : les habitants de la côte nord (le département des Côtes d'Armor actuel) venaient de découvrir un banc naturel d'huîtres « de dimension colossale » pouvait-on lire dans *l'Armoricain* en 1843 :

« Ce banc ignoré à ce jour et dont la carte hydrographique de Beautemps Beaupré eût dû signaler l'existence, se trouverait à 16 environ 80 pieds de profondeur. Il aurait été découvert le mois dernier par un pêcheur qui traînait ses lignes, auxquelles quelques huîtres seraient restées accrochées.

La qualité de ces huîtres en ferait une des plus des côtes de la Manche. Leur diamètre moyen serait de 8 centimètres sur deux à trois d'épaisseur. La coquille extérieure serait de la plus grande propreté, exempte de toute espèce de détritus marin. »

L'Armoricain, Mardi 17 janvier 1843, 10^e année, n°1475

Comme dans le cas de l'échouage de débris d'objets réutilisables (parfois par centaines), c'est toute la communauté qui paraît se porter au devant de la richesse pour s'en saisir. On voit ici au passage que toute idée de modération dans les prélèvements était visiblement étrangère à l'esprit de l'époque⁵⁴.

« A peine cette importante découverte a-t-elle été faite qu'un bâtiment parti des côtes de la Normandie s'est rendu sur les lieux et a frété 16 bateaux pêcheurs pour [exploiter] immédiatement cette huître. Il paraît que l'huître est tellement abondante qu'on en tire à chaque coup de drague des quantités considérables.

Le syndicat de Lannion et celui de Tréguier desquels se trouve cette richesse en revendiquent dit-on la propriété. En attendant qu'une décision appropriée aux lieux soit établie, pour l'instant, un grand nombre d'habitants des côtes arment de

⁵³ Eventuellement à l'aide d'une petite embarcation, sachant que la pêche ne s'est véritablement développée que tardivement dans la partie nord du Finistère (Cf. *Infra*, introduction) Sur le caractère aléatoire de la cueillette, voir également DE LA SOUDIERE, M. « Cueillette en Margeride, le sauvage en question » p.43-47 in *L'Appel du sauvage, op.cit.*

⁵⁴ Tout au plus envisageait-on d'instaurer des règles permettant de répartir les bénéfices entre les différentes communautés intéressées, comme on le verra par ailleurs dans le chapitre trois.

petites barques et draguent sur ce banc. Si les rapports ne sont pas exagérés, ce banc pourrait en effet approvisionner de ce comestible, les habitants de toutes les côtes de France. »

L'Armoricaïn, Mardi 17 janvier 1843, 10^e année, n°1475

Pour résumer : un travail moindre et des récoltes abondantes. Pour Lucie Dupré, cette combinaison serait de nature à disqualifier socialement ceux qui paraissent céder à la facilité : ceux qui font de la cueillette ou de la prédation leur principale activité. Elle constate ainsi que le ramassage et la collecte des ressources naturelles produisent « des hommes tenus à l'écart des grandes institutions sociales ⁵⁵ ». Appliqué à notre terrain : si les châtaignes « produisent des sauvages », les huîtres et autres coquillages qui pullulent sur les côtes bretonnes doivent pouvoir le faire également.

XX

Marginalité et inversions

« Produire des sauvages » : c'est en effet un peu ce que semblent faire ici les ressources marines, dont la collecte constituait une activité le plus souvent secondaire et subordonnée soit à l'agriculture (dans le cas du goémon ou des amendements calcaires) soit à l'artisanat local (les Ouessantins récupéraient le bois flotté pour fabriquer des outils divers). Elles étaient donc insérées dans le circuit économique mais, généralement, n'avaient de valeur que dans la mesure où elles pouvaient servir d'intermédiaires à la production d'autres biens d'usage ou de consommation. Tout concourt en fait à marginaliser ces pratiques du rivage, associées à l'indigence, la sauvagerie, la rapine, ce qui confirme une fois de plus l'ambiguïté des espaces maritimes, perçus depuis la ville comme un étranger proche, une sorte de *barbaricum* ⁵⁶ situé au-delà des territoires tenus sous contrôle.

⁵⁵ Elle fait référence à la châtaigne mais on peut à mon avis généraliser le propos.

⁵⁶ Terme que j'emprunte ici à Bertrand LANÇON « Terres intérieures et terres extérieures chez les romains » (p.187-198) in DALLA BERNARDINA, S. (dir.) *Terres incertaines ; Pour une anthropologie des espaces oubliés*, Rennes, PUR, 2014. p.187.

En résumé, telle qu'elle se laisse deviner ici et là entre les silences de la presse, la mer serait un lieu ambigu, dont l'homme ne s'est pas encore rendu maître⁵⁷ : imperméable à la morale religieuse⁵⁸ comme aux lois civiles, et dont la prodigalité exubérante, offerte au tout venant et sans contrepartie, aurait quelque chose de scandaleux. On pourrait à première vue, s'étonner que cette abondance n'ait pas davantage attiré l'attention de la société urbaine provinciale. En réalité, il faut insister sur le fait que, toutes abondantes qu'elles aient pu être, les ressources habituellement délaissées par la mer, servaient surtout à nourrir les pauvres ou à amender les champs. La grève était donc connotée socialement par l'image de dénuement qui caractérisait les populations de « miséreux » qui les récupéraient, renvoyés à leur marginalité. Et si dans le cas des bris d'épaves, la mémoire collective a retenu le cas de naufrages célèbres, qui ont donné lieu à des scènes de liesse collective autour de cargaisons aussi précieuses qu'inattendues⁵⁹, le fait qu'elles aient frappé les esprits (et qu'elles soient généralement datées) laissent penser qu'il s'agissait d'événements extraordinaires, opposés sur le plan symbolique à l'ordinaire des pratiques de la grève⁶⁰.

⁵⁷ On pourrait proposer une comparaison avec le cas des « *palù* » (zones humides du Nord Est de l'Italie) dont l'ethnologue Nadia Breda nous dit qu'elles étaient identifiées au monde sauvage, par opposition au monde domestique, le monde de la stérilité par opposition à celui de la fertilité.

⁵⁸ Mais d'après les historiens spécialisés dans l'étude de la culture bretonne, la population brestoise, contrairement à celle du reste du Léon, se caractérisait par son anticléricalisme, voire par son athéisme. Cf. *Infra* ; références aux travaux de Michel Lagrée, Yves Le Gallo, notamment.

⁵⁹ On lit dans *Ouessant l'île sentinelle* :

« La liste des prises, pillages et naufrages de bâtiments au large d'Ouessant et Molène, dressée d'après l'inventaire des fonds de l'amirauté du Léon, est d'une extraordinaire richesse pour tout le XVIII^e siècle. Des navires hollandais, danois, prussiens, suédois, flamands, hambourgeois, portugais, irlandais et bientôt américains se déchirent, s'échouent ou sont engloutis chaque année dans les parages d'Ouessant, livrant en quelque sorte à domicile le sel de Marennes qui transitait de Noirmoutier vers le Nord, le vin, les agrumes, les raisins qui, partis de Malaga ou de Cadix, devaient être négociés à Hambourg ou à Londres ; le savon d'Alicante ; le sucre, le tabac et le cacao des Antilles conduits vers Amsterdam, les draps de Rouen ; les viandes séchées et les peaux de Cork ; le vin de Bordeaux ; l'eau de vie de l'Aquitaine ; les pièces d'or et d'argent de l'Empire espagnol. »

PERON, F. *Ouessant, l'Île sentinelle*, *Op.cit.* p.134.

⁶⁰ Sur ce point je renvoie à l'analyse que fait Sergio Dalla Bernardina de la consommation de ce qu'il appelle des « nourritures pré-agricoles » et des dépenses improductives comme retour contrôlé et périodique à l'anti-monde dans les sociétés traditionnelles. Sergio DALLA BERNARDINA, *Le retour du prédateur, mises en scène du sauvage dans la société post-rurale*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Coll. « Essais », 2012, p. 31-32.

En de telles occasions, la plage a effectivement pu devenir le théâtre de scènes d'inversion étonnantes, où les pauvres se retrouvaient parés comme des seigneurs, récupéraient des meubles qui auraient plutôt eu leur place dans les châteaux des aristocrates et autres grands propriétaires, voire s'enivraient en puisant directement dans les barriques échouées sur le rivage⁶¹. Mais les débordements occasionnés par ces moments de débauche festive ne font que confirmer le statut incertain de ces lieux, propices à la transgression (on pourrait dire aussi à la régression vers la sauvagerie primitive, vers l'« anti-monde » de Roger Brunet⁶²). Je terminerai ce chapitre sur une note plaisante, avec une anecdote rapportée par Françoise Péron, à propos du naufrage du *Vesper*, à la Pointe de Pern (Ouessant), en 1903. La géographe précise qu'il s'agissait d'un petit steamer anglais « chargé de vin, de bougies, de savon et d'huile, allant de Marseille au Havre » :

« Malgré les gendarmes venus en hâte au Conquet, ce fut grande liesse dans l'île : des centaines de barriques de vin étaient à la côte, les gens buvaient à même, dans le creux des rochers. On raconte qu'un gendarme voulut empêcher une vieille femme de puiser à une barrique à demi défoncée. M'empêcher de boire ! cria t'elle. Regarde gendarme ! Et elle sauta dans la barrique. Elle en avait jusqu'au cou...⁶³ »

⁶¹ *Ibid.*

⁶² « Antimonde » BRUNET, R. FERRAS, R. THERY, H. *Les mots de la géographie*, Reclus-La Documentation française, 1992.

⁶³ PERON, F. *Ouessant l'Île Sentinelle*, *op.cit* p. 144, Quant aux scènes d'ivresse collective qui toujours selon les mêmes sources auraient suivi le naufrage du navire scandinave *Martin Gust* en 1918 (torpillé par un sous-marin allemand alors qu'il revenait des Antilles avec une cargaison de Rhum), elles auraient coûté la vie à trois insulaires, morts pour avoir trop bu. *Ibid.* p. 146. Je suis assez tentée de remarquer que leur destin rappelle un peu celui de Bertoldo, héros romanesque d'un récit de Giulio Cesare Croce « frugivore par naissance » qui finit par mourir d'une indigestion foudroyante » après avoir mangé de la viande à la cou d'un certain roi d'Alboïn (En référence aux commentaires de Sergio Dalla Bernardina qui, à la suite de Piero Camporesi, interprète cette mort exemplaire comme la punition héros, coupable « d'inversion sociale ». Cf. DALLA BERNARDINA, S *Le retour du prédateur*, *Op.cit.*, p. 45-46. CAMPORESI, P *La maschera di Bertoldo*, Torino, Einaudi (PBE), 1976.)



- Chapitre trois -

La Marine du Ponant : Une anomalie sociale et culturelle

*À l'extrême ouest du « Vieux continent »*⁶⁴

*Où l'on voit que, enchâssée dans ce contexte (où c'est encore l'économie de subsistance qui prévaut, autrement dit tout juste sorti de la sauvagerie, du moins selon les esprits éclairés de l'époque), Brest et son port constituent une sorte **d'anomalie sociale et culturelle** : une ville presque exclusivement dédiée à la gloire de la **Marine**, où la mer apparaît en creux comme un lieu de **passage**, où l'on envoie des bateaux chargés d'assurer la **domination** du pays sur la nature et sur les colonies ; une étendue aquatique dont la surface constitue la **frontière de l'inconnu** par excellence, et sous laquelle il n'y a rien (ou si peu) qui mérite de s'attarder.*

⁶⁴ On trouve l'expression chez Michelet, elle a été abondamment reprise ensuite.

1. Agriculture marine ?

Cette première image des bords de mer, sorte d'antimonde encore à demi sauvage, a pu coexister avec une représentation toute autre, où les espaces maritimes apparaissaient cette fois presque totalement subordonnés à la domination humaine : des espaces surveillés, contrôlés, administrés, et sur lesquels il serait possible d'intervenir de la même manière que l'on peut cultiver les champs ou veiller à la croissance des troupeaux. Alors que la première version se laisse seulement deviner dans la presse, et n'affleure véritablement que dans les recueils des folkloristes, la deuxième est explicitement promue pour son adéquation au modèle industriel, celui vers lequel la société urbaine locale entendait alors se diriger. L'article qui suit est conjugué au futur, c'est donc un idéal qu'il projette, plus qu'il ne décrit une réalité. Ceci dit, ses accents visionnaires semblaient emplis de promesses pour l'avenir. On lisait donc en 1843, dans *l'Armoricain*:

« Plus tard, il viendra sans doute une époque où la subsistance populaire ne sera plus abandonnée au hasard. Alors on élèvera du poisson dans des parcs, comme on soigne des huîtres, comme on élève des poulets, des moutons etc. Quelque baroque que puisse paraître une semblable idée, elle n'a rien d'inexécutable. Connaissant la nourriture convenable à telle espèce de poisson recherché, on la lui procurera, et une fois à l'abri de ses ennemis, elle multipliera avec une rapidité prodigieuse, puisqu'un maquereau donne 845 000 œufs, il ne doit pas être moins possible d'élever des soles, des turbots, des barres et des mulets que des carpes. »

L'Armoricain, Mardi 27 juin 1843, 10^e année, n°1342.

Relayant l'inquiétude des pêcheurs, qui se plaignaient d'une « diminution du poisson et des huîtres dans la rade de Brest ⁶⁵ », le rédacteur préconisait l'« intervention réfléchie de l'administration maritime ». Une telle mesure, destinée à « maintenir l'ordre et la prévoyance dans [les] pêches » nous dit l'article, aurait eu pour finalité d'assurer la gestion de l'exploitation des ressources et donc de mettre un terme à l'aléatoire auquel les riverains avaient été soumis jusque là. Notons qu'il ne s'agissait pas encore véritablement de « repeupler les fonds » comme c'est le cas aujourd'hui (l'expression

⁶⁵ Etait-elle réelle ou fantasmée ? Je n'ai pas les éléments pour le dire mais au vu des "conflits d'usages" dont l'article rend compte on peut s'interroger.

même est anachronique), et que l'intervention attendue était avant tout envisagée comme une action de police, dont l'objectif était d'organiser le partage de la rade entre les différents corps de métier. Les pêcheurs faisaient en effet explicitement porter la faute de la diminution des prises aux ramasseurs de goémon et notamment aux cultivateurs qui se servaient des algues pour amender leurs terres. S'agit-il vraiment d'une politique environnementale d'avant la lettre, comme on pourrait le penser ? La prudence semble être de mise à ce propos car si l'on voit effectivement poindre une prise en charge administrative des ressources, elle restait tout de même subordonnée au maintien de l'ordre. Remarquons pour terminer que l'émergence de ce type de problématiques dans la presse provinciale était étroitement corrélée à l'essor de l'industrie de la sardine, sans quoi le différend opposant les paysans aux pêcheurs du fond de la rade n'aurait probablement pas attiré l'attention du chroniqueur. C'est en tout cas le sentiment que laisse le tout début de l'article, où le problème est posé en ces termes :

« Toutes les espèces de poissons qui habitent nos côtes, mangent de la chevrette. Or, dans la rivière de Châteaulin, on fait la pêche de la petite chevrette avec d'immenses sacs de toile et l'on en recueille ainsi de grandes quantités, qu'on vend pour servir à la pêche à la sardine. Il en résulte, nécessairement, que le poisson ne fréquente plus aussi volontiers cette rivière ni ses affluents. »
L'Armoricain, Mardi 27 juin 1843, 10^e année, n°1342

Hormis dans des cas semblables, qui se révèlent d'ailleurs assez rares, à l'époque, les journaux brestois ne parlaient quasiment jamais de pêche ou de récolte du goémon et des autres amendements, si ce n'est pour signaler des naufrages ou des noyades.

2. Vue du port

L'Armoricain et *L'Océan*, (les deux périodiques sur lesquels je m'appuie ici⁶⁶) sont apparus tous les deux dans les premières années de la révolution industrielle. Ils témoignent d'une libéralisation sensible de l'expression favorisée par les changements de régimes successifs (Restauration d'abord, puis seconde République à partir de 1848). C'est du moins ce qui ressort des engagements pris lors de la parution des

⁶⁶ Pour ce qui concerne le dix-neuvième siècle.

premiers numéros⁶⁷. Autoproclamés « journaux maritimes », en fait d'« intérêts maritimes », ils défendaient surtout ceux de la Marine : l'essentiel des regards était porté sur les activités du port, ou sur des questions intéressant les officiers, diplomates, fonctionnaires et autres représentants du pouvoir. Les articles et chroniques illustrent bien l'escamotage qui en résulte : même si la mer restait la raison d'être de Brest (point d'ancrage de la « Marine du Ponant »), elle était le plus souvent reléguée dans le décor. Parmi les sujets de prédilection de cette presse figuraient donc, pêle-mêle, la navigation, la construction navale, l'import-export, le transport de troupes et les parades militaires, la diplomatie, les conquêtes, l'administration maritime et la formation à la manœuvre des bateaux, l'éducation des jeunes et l'encadrement des masses, etc. De ce qui pouvait se passer sous la surface, il n'était pratiquement jamais question.

On peut préciser, à travers quelques exemples, ce dont les abonnés pouvaient s'enquérir lorsqu'ils recevaient leurs journaux. La rubrique « état civil » qui enregistrait les mariages et décès (en précisant la fonction pour les individus de sexe masculin) semble être le reflet d'une vie économique et sociale entièrement structurée autour du port de guerre. On y trouve ainsi, parmi les divers métiers cités, des « commis de marine », « calfats », « menuisiers au port », « serruriers au port », « tôleurs au port ». Même les bagnards (employés comme main d'œuvre) faisaient encore partie du paysage urbain, côtoyant directement le reste de la population (dont le quotidien était d'ailleurs rythmé par l'arrivée de nouveaux prisonniers, les tentatives d'évasion et les exécutions militaires⁶⁸). Ce genre de chroniques confirment les propos du responsable du patrimoine de la Marine nationale, qui rappelait à l'occasion d'un entretien que « C'est [la Marine] qui a créé Brest, c'est elle qui l'a faite et c'est un peu à cause d'elle qu'elle est détruite ». En bref, selon lui « quand on parle de Brest on

⁶⁷ « *L'Armoricaïn* paraît sous les auspices de la charte de 1830. Fidèle aux principes de cette loi suprême, qu'il regarde comme le palladium de nos libertés, il s'efforcera d'en reproduire le véritable esprit, en signalant tout à la fois les améliorations qu'elle a réalisées et celles qu'elle a promises. »

⁶⁸ Les coups de canons qui ont donné l'expression « tonnerre de Brest » annonçaient aux habitants les tentatives d'évasion. Un article complet concernant le bagne de Brest, publié sous forme de feuilleton dans *l'Armoricaïn* en 1845 (16, 19 et 23 Août 1845), 13^e année, montre que la presse avait conscience de l'importance de cette présence dans la ville et donc du rôle social et économique de ces prisonniers.

parle forcément de la Marine⁶⁹. » Pour mieux prendre la mesure de la portée de ces remarques, il serait intéressant de revenir un peu en arrière, pour voir comment un port de guerre d'envergure nationale semble ainsi avoir jailli au milieu de nulle part.

3. Du Moyen-âge à la révolution. Brest, ou “l’anti-léon” : une forteresse coloniale enclavée au bout du monde⁷⁰

D’après les spécialistes, à la fin du Moyen-Age, Brest n’était qu’une bourgade⁷¹, une ville de garnison enchâssée sur un éperon rocheux à l’embouchure de la Penfeld⁷². Et ce n’est qu’avec le développement du port de guerre⁷³, et l’afflux de migrants qui a suivi, que la ville a commencé à croître pour ne plus cesser d’étendre son influence⁷⁴. Pour donner quelques chiffres, dans le dernier tiers du XVII^e siècle, la population serait passée de 2000 à près de 20 000 habitants, au moment où Brest devenait le premier port de guerre du royaume.

Conséquence de cette émergence, aussi rapide que tardive : au dix huitième siècle, Brest était perçue par ses habitants, et par ceux qui étaient appelés à y séjourner,

⁶⁹ Son témoignage s’accorde avec ce que l’on peut lire également sous la plume des spécialistes d’histoire moderne (Hervé Bedri est diplômé d’histoire et d’ethnologie, sa thèse de doctorat portait sur l’identité brestoise, vue à travers ses jardins Cf. Infra.)

⁷⁰ HENWOOD, P. *Brest Un port en révolution*, Edmond Monange, Editions Ouest-France

⁷¹ Cf. Alain Croix par exemple (pour son étude des représentations de la mort en Bretagne aux seizième et dix-septième siècle : on y trouve des données quantitatives intéressante concernant l’économie et la société en Basse-Bretagne pour la période considérée). CROIX, A. *La Bretagne aux XVI^e et XVII^e siècles ; La vie, la mort, la foi*, Maloine, S.A., Paris, 1981

⁷² La Penfeld est le cours d’eau qui se jette dans la rade au dessous du Château (où siège actuellement la préfecture maritime) et qui a longtemps servi de ligne de démarcation entre Brest et Recouvrance. Cf. Infra.

⁷³ Le règlement du 29 mars 1631 (ordonnance de Colbert) qui organise la Marine du Ponant décide la réunion de tous les vaisseaux affectés à la navigation en Manche et en Atlantique dans les ports du Havre, de Brouage et de Brest, chacun de ces ports étant placé sous l’autorité d’un chef d’escadre et d’un commissaire général. HENWOOD, P « L’Arsenal en Penfeld, des origines au second empire » in LE GALLO, Y. (dir.) *Brest Alias Brest, Trois siècles d’urbanisme*, Liège, ed. Madraga, 1992. p.56.

⁷⁴ Dans un rapport rédigé en 1667, on déplorait que la ville trop peu peuplée, soit privée des ressources qu’exige la création d’un arsenal et conclut à la nécessité de la développer pour y retenir ouvriers, marins et soldats, et de la fortifier pour en assurer la défense. *Ibid.*

comme une sorte de colonie. En attestent les propos de cet Intendant de Marine, cité par l'historien Yves Le Gallo (De passage à Brest en 1724, le fonctionnaire faisait part au ministre de ses impressions) :

« La ville de Brest doit être regardée, Monseigneur, comme une colonie nouvelle, dont la plupart des habitants sont des provinces éloignées, et qui, par leur emploi dans la marine et leurs métiers pour ce service, ont été attirés dans Brest et s'y sont établis⁷⁵. »

Cette conception avait des répercussions sur la manière d'envisager les rapports entre la ville et son environnement proche. À la fin du Moyen-âge, le *barbaricum* local commençait dès le franchissement de la Penfeld (La citation est encore empruntée à Yves Le Gallo) :

« Les différences qui règnent entre les peuplades de la Bretagne, résultat de la vie patriarcale de nos ayeux, sont singulièrement prononcés entre Brest et Recouvrance, séparés par une rivière, par un très petit bras de mer ; ce ne sont ni les mêmes mœurs ni le même langage, ni les mêmes idées ; les habitants de Recouvrance étoient traités par les Brestois avec une rudesse, une supériorité qui tenoit du mépris⁷⁶. »

Pour Philippe Henwood également, jusque très tard, « Brest [n'appartenait] pas à la Bretagne. [C'était] une ville étrangère- pour ne pas dire hostile- au milieu [environnant]⁷⁷ ». Même à la veille de la Révolution, elle conservait encore « tous les caractères de sa naissance »⁷⁸. En bref, assimiler Brest à une colonie comme le faisait l'Intendant de Marine dont il était question plus haut, c'était aussi renvoyer les populations autochtones, populations semi-rurales, peu ou pas instruites, bretonnantes, traditionalistes et majoritairement catholiques, à leur sauvagerie. Toujours d'après Philippe Henwood:

« C'est une forteresse militaire dans une région qui n'a guère le goût des armes, un témoignage de l'absolutisme royal et de sa centralisation administrative dans une province attachée à ses privilèges, une enclave française dans la péninsule bretonne, un foyer d'anticléricalisme et de relâchement des mœurs dans un

⁷⁵ Cité par LE GALLO Y., « Images d'une ville ; la morte et la vive », p. 10-55, *Brest Alias Brest, Trois siècles d'urbanisme*, Liège, ed. Madraga, 1992.

⁷⁶ *Ibid.*

⁷⁷ HENWOOD, P. *Brest Un port en révolution*, Edmond Monange, Editions Ouest-France

⁷⁸ Voir également DESSERT, D. *La Royale, vaisseaux et marins du roi soleil*, Paris, Librairies Arthèmes Fayard, 1996. p 104-105.

diocèse où les prédicateurs de la Contre-Réforme ont porté à l'intransigeance la ferveur religieuse et au rigorisme les conceptions morales⁷⁹. »

4. Complexe de péninsularité au dix-neuvième siècle

Ces précisions me paraissaient importantes pour pouvoir mieux saisir la situation de la petite bourgeoisie provinciale qui semble constituer la base du lectorat de *l'Armoricain* et de *l'Océan*, auxquels nous pouvons à présent revenir. Un demi-siècle après la Révolution, les choses n'avaient manifestement pas beaucoup changé par rapport à ce dont attestaient les témoins cités par Philippe Henwood. Dans la presse des années 1830-40, les discours reflètent le même sentiment d'extranéité vis-à-vis de l'environnement proche, et la sensation d'isolement est exprimée de manière récurrente, le plus souvent associée à une crispation sur la médiocrité des accès, et de la communication par voies terrestres. Pour les notables brestois du début de l'âge industriel, l'ouverture sur la mer semblait donc être le seul remède contre l'abandon dont ils se disaient victimes. Dès ses premiers numéros, *l'Armoricain* prenait position :

« Situé aux confins de la France, privé d'une rivière navigable qui puisse lui servir de communication avec l'intérieur, et y approvisionner des centres de consommation, Brest n'a guère d'autre élément de richesse que le budget de la Marine.

L'Armoricain, Jeudi 8 Août 1833, 1^{ère} année, n°4.

La rédaction du journal brestois s'engageait en conséquence à combattre cette relégation au rang de ville de seconde zone, arguant que les « intérêts particuliers » du port étaient « intimement liés aux intérêts de la France⁸⁰. »

L'importance des relations avec le monde extérieur, apparaît à travers une chronique tri-hebdomadaire (qui respecte en fait simplement la périodicité des journaux) qui enregistrerait systématiquement les mouvements des navires à l'arrivée et au départ. On la retrouve quasiment à l'identique dans *l'Armoricain* et dans *l'Océan*. Les renseignements qui nous sont fournis dans la partie « commerce⁸¹ » témoignent du dynamisme de Brest en tant que port, soit d'escale, soit d'arrivée, pour les navires marchands, sachant que les parages de l'archipel de Molène-Ouessant au nord

⁷⁹ HENWOOD, P. *Brest Un port en révolution op.cit.*

⁸⁰ *L'Armoricain*, Jeudi 8 Août 1833, 1^{ère} année, n°4.

⁸¹ Elle était divisée en deux parties - « marine marchande / marine militaire »

(chenaux du Four et de la Helle), de la chaussée de Sein au sud constituent un passage obligé non seulement entre la mer du Nord et l’océan Atlantique mais aussi entre les pays anglo-saxons et ceux de la Méditerranée. À une époque où le transit maritime était en train d’augmenter de façon exponentielle, la position stratégique de Brest paraissait un atout à valoriser. Les discours des journalistes sont en tout cas optimistes. Pour eux, la puissance maritime devait permettre à la France de se poser en « agent naturel » des « nations continentales » qui l’entouraient, et qui commençaient « à comprendre qu’elles [pouvaient] devenir industrielles ⁸² » (toujours d’après les mêmes sources). Selon *L’Océan*, la France ne pouvait pas laisser passer sa chance de prendre le contrôle du transport maritime de ses voisins et concurrents potentiels dans la conquête des marchés de la planète:

« [...] En un mot, les ports et la marine de la France doivent un jour devenir les ports et la marine de la vaste confédération germanique, si une politique maladroite ne vient pas neutraliser ce mouvement naturel des choses, et forcer ces Etats à se créer une marine, ou à confier leurs intérêts à une marine étrangère d’ordre secondaire. »

L’Océan, Lundi 1^{er} juin 1846, 1^{ère} année, n°1.

Les exemples abondent, qui montreraient combien le transport maritime paraissait porteur d’avenir. Port-Launay, Morlaix, Quimper, Nantes, Indret, Bordeaux, Caen, Rouen, Sète, mais aussi Swansea, Sunderland, Libourne, Southampton, Stockholm, Rotterdam : la diversité des ports mentionnés marque clairement l’importance du commerce extérieur pour le développement local :

MARINE MARCHANDE

« Arrivages du 28 Mai au 1^{er} Juin

Le *Sans-Pepos*, cap. Hervis ; le *Daniel-Aimé*, cap. Marais, ven. de Nantes ; le *Céline-Henry*, cap. Lefloch, ch. de marchandises diverses ; le *Saint-Mathurin*, cap. Luco ; l’*Aimable-Annette*, cap. Le Palmec ; le *Bon-Père-de-Famille*, cap. Largouet, ven. d’Indret, ch. de bois ; l’*Ulysse*, cap. Germain, ven. de Nantes, ch. de boulets, fer et chanvre ; l’*Hirondelle*, cap. Landrard ; la *Glaneuse*, cap. Janvier, ven. de Bordeaux, ch. de vin et eau-de-vie ; l’*Aimable-Félicité*, cap. Lequimene, ven. du Pouliguen, ch. de sel ; l’*Heureuse*, cap. Bedex, ven. de Newcastle (Angleterre), ch. de charbon de terre, (consignataires M. Brousmiche, Marcel) ; l’*Anna-Maria*, cap. Largout, ven. de la Basse-Indre, ch. de bois de construction (consignataires MM Bazil et Kerros) ; l’*Alexandre-Henry*, cap. Groult, ven. de

⁸² *L’Océan*, Lundi 1^{er} juin 1846, 1^{ère} année, n°1.

Rouen, ch. de plâtre (cons. M. Erard, Paul) ; *L'Espoir*, cap Fouché, ven de Rouen, ch. de boulets, et *le Jeune-Désiré*, cap. Layec, ven. de la Basse-Indre, ch. de bois de construction (ayant tous deux pour cons. MM. Bazil Kerros) ; *la Médée*, cap. Duvehat, ven. de Bordeaux, ch. de vins (cons la Marine) ; la Jenny, cap. Grenouillot, ven. de Libourne ch. de vins (cons. diverses), *L'Anaïs*, cap. Pourchasse, ven. de Caen, ch. d'huile ; *le Théophile*, cap. Chapon, ven. du Pouliguen, ch. de sel.

L'Océan, Lundi 1^{er} juin 1846, 1^{ère} année, n°1.

Au niveau national, le cabotage semble avoir également permis de pallier certaines difficultés liées à la péninsularité. On peut en dire quelques mots⁸³. C'est en 1839, que le premier rapport officiel avait été publié sur le sujet, rapportait *L'Océan*, qui s'en réjouissait mais s'étonnait toutefois, je cite : « qu'une partie aussi importante de notre commerce fût restée aussi longtemps en dehors des documents administratifs ». Selon l'étude en question, la somme totale des marchandises transportées par les caboteurs représentait 1 782 000 tonnes en 1837, sur environ 64 000 voyages (dont 53 000 en Atlantique). Le service aurait apparemment donné du travail à 254 000 hommes (soit 196 000 pour la façade atlantique et 58 000 pour la Méditerranée):

« Si l'on considère la masse d'individus que le transport par le cabotage occupe en outre au départ et à l'arrivée des bâtiments, il y a là évidemment une puissante ressource pour la population de nos villes maritimes. »

L'Océan, Lundi 29 juin 1846, 1^{ère} année, n°13.

Un point mérite peut-être d'être souligné : si l'importance du trafic s'avère plausible, au vu de ces chiffres et des mouvements enregistrés, on peut néanmoins relever qu'une part considérable de ces échanges étaient directement liés aux besoins de la Marine militaire et des activités qui en dépendaient⁸⁴. En dehors des produits alimentaires, de

⁸³ Sur la base des informations qui nous sont fournies par la presse.

⁸⁴ Les historiens et spécialistes d'ethnologie maritime (universitaires et amateurs) ont beaucoup documenté cette hégémonie du pouvoir militaire sur les territoires qui dépendaient directement de la tutelle brestoise. Dans cette partie de l'Iroise, le métier maritime « normal » était le transport par mer : beaucoup d'hommes, pris entre une terre improductive et un littoral dépourvu du moindre port, s'embarquaient au long cours ou partaient servir sur les bâtiments du roi. Le Conquet, pour prendre un exemple, a connu une période très brillante du XIII^e au XVI^e siècle et a ensuite conservé une flottille de vingt à trente navires caboteurs de tonnage moyen jusqu'à la Révolution (le port est célèbre pour ses cartographes ainsi que pour ses chantiers navals). Suit une période de déclin : seuls une douzaine de ces bateaux subsistaient encore au XIX^e siècle (appartenant aux armements Le Guerranic -un marchand de vins en gros, statut social typique du petit armateur en Bretagne - et Tissier , propriétaire de l'usine de

première nécessité et de consommation courante - farine, céréales (orge, seigle, froment, blé noir), pommes de terre, huiles, vins et eau-de-vie, - la ville importait surtout du bois, des matériaux de construction, de la houille, et enfin des boulets, du chanvre, des canons, des ancres, vraisemblablement destinés à la construction navale. Autrement dit, malgré l'essor de la marine de commerce, le pouvoir militaire gardait manifestement le contrôle de la ville et du port, car l'arsenal restait finalement le principal producteur, le principal employeur et le principal consommateur⁸⁵...

5. L'émergence d'une culture maritime et industrielle

Le dynamisme des échanges maritimes doit donc manifestement être imputé à la modernisation des transports, à la conquête de nouveaux territoires (les colonies notamment) et à l'intensification de l'effort de production : trois paramètres qui constituaient autant de moteurs d'une industrialisation dont les effets en cascade étaient au cœur des préoccupations de la civilisation urbaine alors en train d'éclore. D'ailleurs, si l'on suit le raisonnement des observateurs de l'époque, la stratégie guerrière également, allait être amenée à se subordonner aux intérêts du commerce. Ainsi, pour citer l'un d'entre eux - un certain Fonmartin de l'Espinasse, chroniqueur régulier de *l'Armoricain* - « il ne faut pas s'y tromper, les peuples qui s'occupent sérieusement de commerce maritime font très peu cas en temps de paix de la marine militaire⁸⁶ ». À l'en croire, l'augmentation de la demande de matières premières plaçait indubitablement la puissance maritime au premier plan. Ce changement se ferait certes au détriment de l'économie rurale des pays occidentaux, mais que ceux-ci se consolent, insistait notre homme : les colonies pouvaient suppléer aux besoins, et ce

soude-). L'Aber Ildut a armé plus de cent caboteurs au XVIII, spécialisés dans le trafic du vin et a conservé son activité maritime malgré les guerres de la Révolution et de l'Empire, il a reculé doucement et ne s'est éteint définitivement qu'en 1914. D'après un article d'Ar Vag. « Les Gabares de Lampaul, un siècle de bornage en Iroise », *Le Chasse Marée*, n°16, mars 1985, p.2-31. Voir aussi CLOCHON, J.-P. « Le Conquet : un port de cabotage au XVIII^e siècle » *Chasse Marée*, n°2, 1981, p. 26.

⁸⁵ Et certainement aussi l'une des principales sources de fierté pour les Brestois.

⁸⁶ FONMARTIN DE L'ESPINASSE, « Les colonies, considérées dans leur rapport avec la Marine, le Commerce et l'Industrie » *L'Armoricain* Mardi 17 janvier 1843, 10^e année, n°1475.

dans l'intérêt de tous. Lieutenant de vaisseau et directeur du port de Bordeaux, ce Fonmartin de l'Espinasse exprimait des opinions visiblement très répandues dans certains milieux liés à la Marine, dans sa tendance progressiste. Dans l'article cité il s'en prenait en l'occurrence ouvertement aux adversaires de l'entreprise coloniale, qu'il rendait responsables du déclin de la flotte de commerce⁸⁷. Il avertissait :

« Pour peu que cette période de décroissance continue, la France ne tardera pas à descendre, comme nous le disions précédemment, dans la catégorie des peuples agricoles, manufacturiers et caboteurs, et elle finira par prendre place au banquet parcimonieux des puissances continentales. »

L'Armoricaïn 5 janvier 1843, 10^e année, 1468.

Les termes choisis ne sont pas neutres. En fait, traditionnellement, alors que la diversité des paysages ruraux est considérée comme une source de richesse fondamentale pour le pays, les Français ne sont pas vraiment réputés pour leurs qualités de marins. Pour qu'ils commencent à s'intéresser à la mer, il fallait donc les y « porter », c'est du moins l'expression du chroniqueur :

« Nous nous contenterons pour le moment d'observer que chaque peuple a son génie particulier ; que le nôtre n'est pas tourné vers la mer, et qu'il a besoin d'y être porté. C'est à quoi nos députés devraient spécialement s'attacher, au lieu de s'occuper de mille questions irritantes, faites pour donner la fièvre au pays. »

L'Armoricaïn Mardi 17 janvier 1843, 10^e année, n°1475.

Dans le cas présent, le mépris affiché à l'égard des peuples « agricoles, manufacturiers et caboteurs » s'explique assez vraisemblablement par le fait que le modèle à imiter était alors fourni par l'Angleterre, première puissance maritime de l'époque et berceau d'une économie nouvelle fondée sur la maîtrise de la vapeur, en passe de révolutionner la production manufacturière. Les chiffres parus dans *l'Armoricaïn* révèlent ainsi que l'Angleterre, non contente d'investir massivement dans l'industrie, avait presque immédiatement appliqué à la navigation les techniques de propulsion éprouvées à terre, entraînant à sa suite les principales puissances d'Europe :

« Suivant un statisticien allemand distingué, M. de Reden, le nombre total des bateaux à vapeur de l'Europe serait aujourd'hui d'environ 2 600 donnant une force de 250 000 chevaux ; et la part des principaux pays dans ce total s'établirait

⁸⁷ Suscitée par une « guerre des deux sucres » entre les partisans du sucre de canne (donc des colonies) et ceux du sucre de betterave. *L'Armoricaïn* 5 janvier 1843, 10^e année, 1468.

ainsi : 60 pour cent à l'Angleterre, 22 à la France, 8 à l'Allemagne. Pour nous renfermer dans ce qui nous regarde, nous dirons que la force navale de nos machines à vapeur de toute sorte représentait en 1843, 178 000 chevaux soit près de 1 million 250 000 hommes. »

L'Armoricaïn, Jeudi 28 août 1845, 13^e année, n° 1879.

A longueur de colonnes, le constat est partout le même: « C'est encore bien loin de l'Angleterre », « Nous devons, si nous voulons maintenir la lutte industrielle avec l'Angleterre, ne jamais perdre de vue cette supériorité ». En bref, l'Angleterre impose son style, son modèle économique, sociétal, culturel même.

Cet « esprit maritime » à *l'anglaise*, qu'il s'agissait apparemment de cultiver en France donc, était ainsi étroitement couplé à une culture technico-industrielle, dont l'émergence est perceptible sur le plan lexical également. On constate notamment un engouement pour les chiffres et les statistiques, associé à un intérêt équivalent pour les descriptions techniques, le tout traduisant bien l'idée de rationalisation que les analystes s'accordent à placer au cœur de l'idéologie propre à la civilisation industrielle. Une sorte de « pédagogie du regard⁸⁸ » se met alors en place, grâce à la médiation de la presse essentiellement⁸⁹. Il semble ainsi que le discours médiatique ait instauré une sorte de « rhétorique du superlatif » qui invitait les lecteurs à rêver de bateaux toujours plus grands, toujours plus beaux, toujours plus puissants, alliant le fer et la vapeur dont il ne paraissait pas faire de doute pour les chroniqueurs que seraient bientôt faits tous les navires. « On se presse pour assister aux lancements » : en donnant ainsi du relief à l'évènement, la presse valorisait le fait de compter parmi les spectateurs. L'article qui suit est l'exemple type de ce que les abonnés pouvait lire à l'époque dans leurs journaux:

« On lit dans *le Courrier des Etats-Unis* du 21 janvier

« Lundi dernier plus de dix mille personnes s'étaient rendues au chantier de construction de M. Brown au Dry Dock pour voir lancer un steamboat qui n'a pas son pareil dans le monde maritime. La plus grande longueur est de 330 pieds, 6 pieds de plus que n'en aura le steamer monstre qui se construit à Liverpool, pour

⁸⁸ J'emprunte cette expression à Alain Corbin, même si dans le *Territoire du vide*, l'idée de « pédagogie du regard » s'applique plus spécifiquement à l'observation et à la description des paysages, influencés par l'émergence de la géologie. CORBIN, A. *Le territoire du vide*, op.cit. p. 126.

⁸⁹ S'agissant de l'influence de la presse, le même Alain Corbin mentionne le cas du *Spectator*, lancé en 1712 par Addison et qui, dans le contexte de la période Victorienne, aurait fait office de « médiateur culturel » entre ses lecteurs londoniens.

la compagnie du Great Western. Le navire américain est loin cependant d'égaliser le navire anglais dans toutes les proportions autres que la longueur. Le tonnage du second, en effet, dépassera 3000 tonneaux, tandis que celui du premier est à peine de 1000 tonneaux. Cette différence de capacité s'explique par le peu de largeur et le peu de profondeur de celui-ci. Il n'est large que de 30 pieds et demi et profond de 9 pieds 9 pouces. C'est une véritable flèche aquatique construite en vue de la vitesse. Cet étrange bâtiment d'ailleurs est remarquable par la finesse et l'élégance de la coupe, par la richesse de son salon, sur les deux côtés duquel s'étendent deux longues rangées de cabines. Pour mouvoir ce steamboat, on emploiera deux machines à vapeur horizontales de Lighthalt, du calibre de 48, qui représenteront ensemble une force d'environ 450 chevaux. Les roues auront 32 pieds et demi de diamètre et 12 pieds et demi d'épaisseur. Les machines, construites sur un nouveau modèle, pour correspondre aux formes du navire, seront très aplaties et très étroites, et auront, en revanche, une longueur de 48 pieds. C'est pour l'Hudson qu'a été construit ce phénomène naval. Il naviguera entre New York et Albany, et la rapidité de sa marche sera telle dit-on qu'il pourra remonter le fleuve sur une distance de 145 milles en 7 heures, au plus ; c'est avec une vitesse moyenne de 21 milles à l'heure. »»

L'Armoricain, Samedi 4 mars 1843, 10^e année, n°1494.

Dix mille personnes » étaient venues voir cette « flèche aquatique construite en vue de la vitesse » sortir de son chantier, alors que « toute la population » de la ville était présente pour le départ du « premier transatlantique » du port anglais de Southampton (en référence à un autre article datant de la même époque mais que je ne reprends pas ici). Cette « pédagogie du regard », qui est aussi une pédagogie de la description, inclut la banalisation du système de mesure associé. Ainsi, « tonneaux », « chevaux vapeurs », « mille », « mille à l'heure » entrent dans le vocabulaire courant.

On remarque ici que les journalistes brestois avaient visiblement les yeux rivés sur ce qui se passait ailleurs dans le monde. Mais la question des transatlantiques (que l'on venait en masse admirer à la sortie des chantiers) avait aussi une résonance particulière au niveau local, et bénéficiait donc d'une attention plus grande encore que tout le reste. Dès les années 1830 en effet, les édiles brestois avaient commencé à nourrir le projet de doter Brest d'infrastructures portuaires adaptées à l'accueil des transatlantiques de très fort tonnage. Le projet était fermement soutenu par la presse, comme on peut le vérifier ici, dans *l'Armoricain* :

« Brest serait le seul port qui puisse offrir aux frégates à vapeur un immense approvisionnement de charbon, et la facilité d'en embarquer 7 à 800 tonnes en deux jours, un à flot en tout état de marée et sans danger quelconque ; ensuite, ses immenses bassins pour l'échouage et la réparation des carènes ; ses vastes ateliers et ressources de toute espèce : la libre entrée et sortie en tout temps, sont des

avantages inconnus au Havre⁹⁰ qui ne possède ni rade susceptible d'offrir un mouillage sûr, ni même assez d'eau pour permettre l'entrée des grands navires de commerce dans les mortes eaux. »

L'Armoricain, Mardi 27 juin 1843, 10^e année, n° 1542.

6. L'encadrement et la formation de la «plèbe» locale

La culture maritime que l'on voit émerger à la lecture de ces journaux se traduit donc à la fois dans le lexique, dans les stratégies politiques et dans les projets économiques. Sur le plan institutionnel enfin, apparaissent également des organes spécialement destinés à assurer la formation des élites d'une part, l'encadrement des masses de l'autre. En fait, comme le suggèrent les propos qui suivent, c'est toute la société qui était visée par la diffusion de l'esprit maritime "à l'anglaise", l'aristocratie et les femmes y compris :

« Chez nos voisins, les idées populaires entourent d'une faveur toute spéciale tout ce qui se rattache à la marine ; l'esprit maritime est à l'ordre du jour comme l'esprit militaire en France ; c'est la carrière la plus honorable, la plus honorée de toutes.

Nous n'entrerons pas dans de plus grands développements à cet égard : l'Anglais, comme on le sait, par des traditions de son histoire, la pente de ses inclinaisons, la situation géographique de son pays, est né marin.

Le peuple et l'aristocratie, les enfants et les femmes montrent le goût le plus vif pour les choses de la mer, soit qu'ils les considèrent comme un jeu, une profession ou un sujet légitime d'amour-propre national. Les jeunes enfants qui se destinent à la mer ont leurs écoles spéciales, les vieux marins retraités ont leurs invalides où le déclin d'une existence consacrée toute entière au service du pays, est entouré de bien-être et de confort. »

L'Océan, Mercredi 24 juin, 1^{ère} année, n° 11.

Il faudrait donc que des « Ecoles des mousses » voient le jour en France, conclut le journal : elles auraient pour double fonction de préparer les enfants à embrasser la carrière maritime mais aussi d'apporter une solution à l'encadrement et la socialisation des pauvres, stratégie immanquablement calquée sur le modèle habituel. L'argument est présenté ainsi:

⁹⁰ La remarque concernant le Havre fait référence à la polémique qui opposait *l'Armoricain* à un confrère normand, le *Journal du Havre*, pour savoir quel port de province serait le mieux à même de devenir le port d'accueil des transatlantique était prévu et qu'il y avait plusieurs candidats en lice.

« Pour ne citer qu'un exemple des résultats obtenus par cette disposition si patriotique des esprits en Angleterre, voici un fait dont nous pouvons garantir l'authenticité :

Depuis 90 ans, il existe en Angleterre une société pour le placement des enfants pauvres auxquels elle fait donner l'instruction nautique nécessaire, qu'elle équipe et embarque comme mousles à bord des navires marchandes et dans la marine de l'état. Depuis sa création, cette société a déjà formé 50 000 marins, et cette année seulement elle a embarqué 885 enfants ! »

L'idée que la presse devait jouer un rôle de première importance pour tenter d'infléchir, dans le sens souhaité, la politique sociale de l'Etat, apparaît régulièrement dans les colonnes du journal (c'est vrai aussi de son confrère *l'Armoricain*):

« [...] Et c'est aux journaux des cités maritimes à élever la voix pour solliciter la création de ces institutions [les écoles des mousles] appelées à faire fleurir notre marine dans un très prochain avenir. »

L'Océan, Mercredi 24 juin 1846, 1^{ère} année, n°11

L'encadrement du peuple devait d'ailleurs se poursuivre après l'adolescence (toujours dans la même optique), grâce à la création de « moyens d'instruction » spécialement conçus pour former « les candidats aux fonctions de capitaines et de mécaniciens ⁹¹ ». L'argument avancé, par *l'Armoricain* cette fois, pour défendre le projet, reposait sur l'idée qu'« un chauffeur habile, soigneux et de bon vouloir » était capable d'obtenir le même rendement qu'une machine à condition qu'il le veuille (« c'est-à-dire quand il cesse d'être une pelle vivante pour devenir homme intelligent ⁹² » précisait le rédacteur). Il proposait d'ailleurs de fonder le cours en question à Brest « qui réunissait – comme il le rappelait - déjà tous les autres enseignements nautiques ».

Remarquons tout de même que la volonté d'instruire les masses, habituellement professée par *l'Armoricain*, ne faisait pas l'unanimité, et ceci parmi les officiers notamment. On peut s'en apercevoir dans cette lettre ouverte au Rédacteur du journal :

« Monsieur le Rédacteur

Permettez moi, tout en louant l'ensemble des divers articles que vous avez publiés sur le matériel de la marine, de vous adresser quelques observations sur le projet d'organisation des mécaniciens et sur l'instruction spéciale que vous voulez leur donner. En théorie tout cela est fort satisfaisant, mais les hommes pratiques qui

⁹¹ *L'Armoricain*, Jeudi 16 Novembre 1843, 11^e année, n°1603.

⁹² *Idem*.

ont commandé des bateaux à vapeur espèrent fort peu de cette instruction, parce que les chauffeurs sont des hommes généralement peu intelligents auxquels on ne demande que la force physique pour les fonctions pénibles qu'ils exercent, lesquelles les ont usés après 5 à 6 ans de service. Ils font là l'emploi d'une machine qui jetterait du charbon dans les fourneaux et l'instruction leur serait probablement aussi peu utile qu'au service lui-même. »

L'Armoricain, Jeudi 16 Novembre 1843, 11^e année, n°1603.

Derrière ces derniers commentaires on voit resurgir une méfiance assez marquée vis-à-vis des populations laborieuses, dont on a dit qu'elles étaient constituées par des gens venus d'horizons divers, par les riverains encore mal assimilés, et enfin par les habitants des îles et des côtes, qui étaient assez abruptement renvoyés à leur primitivité. S'agissant des populations intermédiaires, celles des zones situées de l'autre côté de la Penfeld et des bords de la rade, jugées frustes et ignorantes (c'est l'impression qui ressort des « nouvelles diverses » entre autres), la bourgeoisie locale cherchait avec anxiété à encadrer leurs attitudes (l'instruction étant un moyen parmi d'autres). Cette défiance apparaît de façon encore plus criante lors du passage d'un personnage illustre (occasion pour la ville de donner la preuve de son appartenance au monde civilisé). On lit par exemple dans *l'Armoricain*, à l'occasion de la venue à Brest du Prince de Joinville et de sa suite :

« Au moment où la ville de Brest va être de nouveau honorée de la visite de nos princes, ne serait-ce pas rendre service à un très grand nombre de ses habitants que de les mettre en garde contre le préjugé si répandu que les personnes haut placées dans le monde doivent toujours être couvertes d'habits magnifiques ?

Lors du passage de la princesse Clémentine, ne s'empressait-on pas de voir de combien d'or et de pierreries ses habits étaient-ils ornés ? N'a-t-on pas entendu une mère s'écrier que sa fille était mieux mise que la princesse ? De telles erreurs ne sont guère possibles de la part de ceux qui ont déjà voyagé, de ceux même qui sont allés à Paris seulement. »

L'Armoricain, Samedi 22 juillet 1843, 10^e année, n°1553.

XX

« *Notre arsenal est à Brest et non à Paris.* »

L'Océan, Lundi 21 juillet 1846, 1^{ère} année, n°22

Nature/culture ; terre/mer ; centre/périphérie : ces trois couples d'oppositions, classiques en ethnologie, semblent structurer la politique brestoise de l'époque (et l'idéologie qui la sous-tend). Bien qu'il soit situé à terre, l'Arsenal, dont il est question dans la déclaration citée en exergue de ce paragraphe, nous renvoie au monde maritime et par conséquent au rapport à la mer, mais médiatisé par un système mécanico-technique qui le rapproche davantage de la culture que de la nature. Enfin, cette association entre la mer et l'industrie semble avoir servi de base à l'affirmation d'une sorte d'"exceptionnalité brestoise" par une petite élite urbaine et bourgeoise, qui revendiquait son indépendance vis-à-vis des centres tout en cherchant à se distinguer de la « plèbe » locale. Tout semblait fait pour montrer qu'on ne dépendait pas de prélèvements aléatoires comme les habitants des marges du « Léon », ces gens pour lesquels tout ce qui brille semblait être d'or (selon le billet cité à l'instant) et qui ne savaient donc ni mesurer la valeur des choses, ni veiller à la bonne marche des cycles de production consommation comme les machines pouvaient déjà le faire à condition d'avoir été programmées par un esprit avisé (par exemple le « furnivore de Stanley » qui « [économisait] un cinquième du combustible consommé habituellement par une machine à vapeur⁹³ »).

On peut pour conclure ce chapitre mentionner l'interprétation que propose l'historien Philippe Henwood de la fonction des remparts qui entouraient la ville : d'après lui ces fortifications en questions auraient revêtu une valeur symbolique autant que militaire. Selon cette analyse, les remparts participaient donc bien de la mise à distance d'une sorte d'anti-monde dont on peut maintenant remarquer qu'elle semble opérer de façon récurrente quoiqu'à des niveaux divers et malgré les changements survenus au fil des ans.

⁹³ *L'Armoricaïn*, Jeudi 16 Novembre 1843, 11^e année, n°1603



- Chapitre quatre - Survivances corsaires

Passe-droits et non-lieux maritimes

*Où l'on voit que cette représentation de la mer, espace que l'on traverse et où l'on se bat parfois, où l'on fait stationner les malades et où l'on parque les repris de justice, etc., qui ne semble avoir de valeur propre que pour des populations des marges, engendre des **comportements exorbitants des normes urbaines** et civilisées, rendant possible la **survivance** de principes partout ailleurs jugés obsolètes ainsi qu'une certaine **tolérance** à l'égard de pratiques que la norme prétend pourtant prohiber.*

Durant toute cette période, la figure de l'Anglais paraît servir à la fois de modèle et de repoussoir pour une presse brestoise qui cherchait à construire une identité à la mesure de la ville et de ses habitants. Redéfinie par des traités, la mer se laisse lire comme une vaste étendue à partager en zones d'influences, dont l'usage serait restreint par des droits d'accès et/ou d'exploitation. On lit par exemple dans *l'Armoricain*:

« Que M. Thiers passe ensuite à la douzaine des traités de commerce et de navigation comme celui de la Hollande, rien de mieux pour les Hollandais ; mais qu'il maintienne du moins, les droits de navigation, sans quoi notre marine marchande périra. »

L'Armoricain, Mardi 17 janvier 1843, 10^e année, n°1473

Comme on peut le constater, on est loin de l'appréhension familière du rivage des usages vernaculaires, à savoir celles d'espaces dont les bornes étaient imposées par les phénomènes naturels ; mais on est loin également de l'idéal romantique d'une mer magnifiée par l'esthétique du sublime, territoire de l'infini et de la liberté.

La façon dont les thèmes maritimes étaient traités dans la presse, montre que le prestige de la Marine, qui était au cœur des préoccupations, était alors essentiellement fondé sur la possibilité de donner l'illusion, grâce à ses ports et ses navires, qu'elle pouvait ignorer la mer et ses dangers. En ce sens, l'effacement de ces périls, jusque dans les discours, pourrait avoir servi à renforcer encore l'affirmation de cette subordination. Même les progrès de l'océanographie, alors balbutiante, ne semblent pas remettre en question cette préséance : la surface reste une frontière intangible, au-delà de laquelle la curiosité ne paraît pas se projeter, en tout cas pas sans y être forcée par des motivations pragmatiques. Alain Corbin a fait observer que la description des reliefs immergés avait précédé celle des hautes altitudes, mais il précise aussi que cette entreprise de repérage visait à répondre aux besoins de la navigation. Pour le dire autrement, ce sont les points de vue du négociant ou celui du guerrier qui

l'emportaient, l'«ivresse des profondeurs» n'avait apparemment pas encore véritablement gagné les savants⁹⁴.

1. Le temps de la mer ; ou quand les voiles masquent l'océan

Dans ces discours, le mot mer évoque moins une réalité matérielle qu'une série d'images associées à l'univers du bord, aux idées de voyage et de traversée, qui ont toutes en commun d'exprimer une notion de temps. La vie à Brest étant rythmée par les mouvements d'aller et retour des navires et des marins, enregistrés chaque par les journaux. C'était, à ce qu'il semble, d'abord par ce biais là que les citadins restés à quai découvraient le monde, et se tenaient informés de ce qui s'y passait. Vu d'aujourd'hui, alors que les informations sont transmises instantanément d'un point à un autre de la planète, il faut un peu d'imagination pour appréhender la lenteur de ce rythme de vie⁹⁵. Il en ressort que, pour cette société urbaine et portuaire, l'idée de mer correspondait à celle du temps interstitiel, qui s'intercalait entre l'arrivée au port et le moment du départ⁹⁶. Notons que le caractère métaphorique que pouvait prendre ce terme n'échappait pas nécessairement aux esprits de l'époque. « Qu'est-ce que la mer ? » s'interrogeait par exemple un certain Gabriel de la Landelle, auteur d'un roman publié sous forme de feuilleton dans *l'Océan*, intitulé *De la vie et du métier de la mer*, avant de dresser l'inventaire des représentations diverses qui étaient selon lui attachées à ce nom. Les images auxquelles il pense se révèlent toujours être fonction de celui qui parle, de son statut et de sa place dans la société. Selon le romancier, la « mer » du géographe, se réduirait à peu de chose près à sa géométrie :

« C'est les trois quarts de la surface du globe, et une énorme partie de sa masse »

⁹⁴ CORBIN, A. *Le Territoire du vide ; L'Occident et le désir du rivage* (1750-1840), Paris, Champs Flammarion, 1990 ; [Aubier, 1988], p.123.

⁹⁵ Même si l'apparition des machines à vapeur, déjà opérationnelles à l'époque, a nettement contribué à accélérer la cadence.

⁹⁶ On pourrait donc parler de *lieu*, mais alors au sens où l'entendent Aline Brochot et Martin de la Soudière pour qui le lieu est « vassal du temps ». Cf. *Infra*, article cité en introduction. BROCHOT, A. & DE LA SOUDIERE, M. « Pourquoi le lieu ? » *Communication*, n°87, 2010. p.11

Celle du chimiste en revanche, se laisserait volontiers décrire en des termes très spécialisés, trop sans doute pour avoir des chances de retenir l'intérêt des lecteurs⁹⁷. Dans l'extrait qui suit, l'accumulation de termes compliqués laisse penser que le côté obscur de la définition est délibéré:

«La mer continuai-je, est pour le chimiste une masse incommensurable de protoxyde d'hydrogène tenant en dissolution du chlorure de sodium dans la proportion de 4 pour 100, - et renfermant en outre des molécules de sulfate d'oxyde de sodium, des atomes de sulfate d'oxyde de magnésium, et enfin des particules iodurées et ammoniacales. »

L'Océan, Lundi 19 juillet 1852, 7^e année, n° 1346. (extrait de Gabriel DE LA LANDELLE, *De la vie et du métier de la mer*)

Réduite par la science à sa masse ou à sa composition chimique, la mer, en tant que réalité matérielle, semble finalement plus abstraite encore que sa représentation métaphorique, lorsque celle-ci évoque un vécu, une expérience à laquelle l'océan sert simplement de toile de fond. Toujours selon le même texte, la mer des voyageurs, celle des commerçants, des diplomates, de même que celle des rois était probablement beaucoup plus proche des préoccupations des petits bourgeois brestois que celle des chimistes, dans la mesure où elle renvoyait à des mouvements, des échanges liés à la vie du port, qu'ils pouvaient donc observer directement:

« Pour le voyageur, pour le spéculateur, pour le commerçant la mer est une grande route. Pour l'homme d'Etat et le diplomate, c'est une question. Pour les rois, c'est un empire. Pour les peuples un champ de bataille. »

L'Océan, Lundi 19 juillet 1852, 7^e année, n° 1346. (*De la vie et du métier de la mer*)

La mer était donc rarement appréhendée en tant que telle, le navire ou le port faisant toujours un peu écran entre elle et les hommes⁹⁸. On voit par exemple que le quotidien

⁹⁷ Au vu des articles consultés, les lecteurs de la presse de l'époque étaient sans doute attentifs aux progrès de la science mais c'est le point de vue technique qui domine. La théorie restait probablement réservée aux quelques cercles d'érudits.

⁹⁸ Dans une enquête ethnologique réalisée auprès des marins de commerce embarqués au long cours, Maurice Duval a fait observer que l'univers du bord se construit sur une mise à distance radicale de l'élément marin. C'est une impression que l'on retrouve ici, et qui pourrait donc transcender les époques. DUVAL M., *Ni morts ni vivants, marins, pour une ethnologie du huis clos*, Presses universitaires de France, 1999.

des élèves officiers “encasernés” sur le *Borda*⁹⁹, le navire école de la Marine, n’impliquait manifestement aucun rapport privilégié avec la mer, pour ne pas dire aucun contact:

« C’est un bâtiment qui entre, un bateau qui passe ; c’est un mouvement continu de l’équipage sur les ponts retentissants ; ce sont des manœuvres bruyantes ; c’est enfin le roulis du vaisseau et les incommodités qu’il occasionne. Comment admettre davantage que des jeunes gens sortent impunément du sein de leur famille pour être séquestrés sur un vaisseau où ils n’ont que 4 mètres carrés de pont pour se promener ; où ils ne peuvent bouger sans se coudoyer ; où ils ne voient que de loin la terre sur laquelle ils ne doivent marcher que quelques heures chaque année ?

Est-il présumable, qu’absorbés par l’ennui de cette réclusion qui pèse sur eux comme la prison sur le galérien, ils aient le goût, le courage, le consentement, l’aptitude dont jouissent nos écoliers à terre ? Non, cela n’est pas [...] »

L’Armoricaïn, Mardi 5 août 1845, 13^e année, n°1869.

Cette description confirme l’absence presque totale de la mer dans le décor qui encadrait la vie des marins. Bien qu’elle se soit trouvée juste sous leurs pieds, elle disparaissait presque totalement derrière les voiles et sous les pontons¹⁰⁰.

⁹⁹ Il a donné son nom aux « bordaches ».

¹⁰⁰ On pourrait faire le parallèle entre cette description et un commentaire de Flaubert (cité par Philippe Henwood) qui, à la même époque, décrivait Brest dans *Par les champs et par les grèves*, et regrettait que la mer disparaisse presque totalement, masquée par les infrastructures portuaires:

« Le port est beau j’en conviens ; magnifique c’est possible ; gigantesque si vous y tenez. Ça impose comme on dit, et ça donne l’idée d’une grande nation. Mais toutes ces piles de canons, de boulets, d’ancres, le prolongement indéfini de ces quais qui contiennent une mer sans mouvement et sans accident, une mer assujettie qui semble aux galères, et ces grands ateliers droits où grincent les machines, le bruit continu des chaînes des forçats qui passent en rang et travaillent en silence, tout ce mécanisme sombre, impitoyable, forcé, cet entassement de défiances organisées, bien vite vous encombre l’âme d’ennui et lasse la vue. »

Mais mis à part quelques esthètes “égérés” comme Flaubert ou Gabriel de la Landelle sur un terrain qui était visiblement peu marqué par l’idéal romantique, cette cité ne paraît pas avoir beaucoup interpellé. Pour la majorité des contemporains, Brest, avec son port et sa rade représentait le meilleur symbole que l’on pouvait trouver de la supériorité de l’homme sur la nature, et c’était visiblement ce qui importait. Cf. HENWOOD, P. « La Penfeld au fil des siècles », p.12-23, in *Le Chasse Marée*, n°65, juin 1992.

2. *L'utopie du large*

2.1 Réclusion, exclusion, quarantaines : de la vie et du statut du marin

L'habitude d'organiser l'instruction des jeunes mousses et pupilles appelés à devenir marins sur des bateaux généralement immobilisés mais néanmoins à flot s'est perpétuée jusque très tard dans la Marine, comme s'il avait fallu tenir ces jeunes¹⁰¹ à l'écart du reste de la société pendant tout le temps que durait leur formation. Cet usage est intéressant car, en restant dans le registre militaire, on peut oser une analogie avec des institutions antiques, observées dans les sociétés où le pouvoir guerrier était prédominant et où les jeunes étaient également appelés à séjourner dans des zones de marges jusqu'à ce qu'ils aient fait leurs preuves et puissent être considérés comme des citoyens à part entière¹⁰². On peut ainsi être tentés de voir dans la « réclusion » des jeunes Mousses, Pupilles et élèves officiers, une forme d'« exclusion », qui pourrait annoncer une mise à distance ultérieure, à laquelle ceux qui passent une partie de leur vie en mer semblent être irrémédiablement confrontés¹⁰³.

¹⁰¹ Issus des milieux populaires pour beaucoup d'entre eux s'agissant des mousses. Cf. Expéditions Scyllias & Patrick DAVID, *L'Armorique, le fantôme de Landévennec*, Editions du bout du monde, Coll. « Navires et aventures », n°1, mai 2008, p.24-30.

¹⁰² Pierre Vidal Naquet développe le cas de l'éphébie athénienne, et interprète en particulier le mythe du Chasseur noir – Mélaniôn - qui, ayant raté son initiation, finit par habiter de façon permanente dans le « désert », autrement dit à l'écart de la Cité. VIDAL-NAQUET P. « Le chasseur noir et l'origine de l'éphébie athénienne ». In: *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 23^e année, n° 5, 1968. p. 947-964.

¹⁰³ Les spécialistes de l'ethnologie maritime remarquent que le retour à terre est vécu comme une situation ambiguë par les marins. Je pense en particulier à un texte de Jean-Pierre Castelain CASTELAIN J.-P. « L'île et la peur » p. 108-123 in BERNAND, C. (dir.) *Désir d'Ivresse, Alcools, rites et dérives*, Paris, Autrement, n° 191, 2000 (Il y aurait d'autres exemples parmi les études concernant le matriarcat en Bretagne notamment, mais j'ai dû me limiter et je n'ai donc pas approfondi davantage sur ce thème).

Cette ambiguïté du statut du marin paraît devoir être associée à un faisceau de représentations répulsives concernant l'univers du bord. Je m'appuie pour le dire sur les analyses d'Alain Corbin notamment, qui a montré que les *topoi* sur lesquels se fonde la répulsion à cet égard, ont en partie été entretenus par la littérature scientifique et médicale des temps modernes, contribuant *en certaines époques* à faire du bateau « le lieu maléfique par excellence¹⁰⁴ ». Sa description du navire est assez saisissante :

« Entre ses flancs de bois humide s'additionnent les sources de la fermentation et de la putréfaction ; au fond du gouffre noir et puant de la cale, la sentine concentre tous les miasme. Des navires pense-t-on, sourd très souvent l'infection, monte l'épidémie. Le vaisseau dans le port menace la santé de la ville. Sur mer, il pourrit les matelots. La traversée impose le scorbut, maladie à portée symbolique qui fait se dissoudre la chair de ses victimes¹⁰⁵. »

La hantise de la contamination suffisait semble-t-il à jeter l'opprobre non seulement sur les hommes mais également sur tous les espaces qui leur étaient associés. Si à plusieurs égards, le navire était considéré comme le véhicule du danger, la suspicion s'étendait presque inmanquablement au port, les historiens ont pu le démontrer. Dans un article consacré à l'association entre l'environnement et les épidémies à Brest au dix-huitième siècle, Jean-Pierre Goubert, pour citer l'un d'entre eux, a fait observer que la crainte des maladies épidémiques est demeurée particulièrement vive jusque très tard, et que ce qu'il désigne comme « la maladie de Brest¹⁰⁶ », apparue dans le courant du dix-huitième siècle, aurait eu des répercussions durables sur les mentalités et n'aurait été véritablement éradiqué que dans les années 1880¹⁰⁷. Tout comme Alain Corbin, ce spécialiste de la question sanitaire insiste donc sur l'association communément faite entre le retour des escadres et la propagation des maladies, dont le port militaire est dès lors apparu comme le foyer privilégié¹⁰⁸. Les archives de presse

¹⁰⁴ C'est lui qui insiste sur le fait que cette image s'additionne à d'autres représentations du navire allant dans un sens opposé. CORBIN, A. *Le territoire du vide, op.cit.*, p. 27.

¹⁰⁵ *Ibidem.*

¹⁰⁶ Dont il précise qu'il s'agissait d'un « typhus exanthématique dévastateur » qui aurait frappé la ville en 1757 et 1758.

¹⁰⁷ GOUBERT J.-P. « Environnement et épidémies : Brest au XVIII^e siècle ». p.733-743 in *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*. Tome 81, numéro 4, 1974. p. 734.

¹⁰⁸ Il précise toutefois que la contagion était favorisée par l'état sanitaire médiocre de la région, ce qui force à nuancer.

révèlent également la prégnance de cette « réaction psychotique¹⁰⁹ » face au risque de contagion épidémique, provoquée par l'arrivée des navires. Le principe de quarantaine était donc de rigueur et généralement respecté. On peut le voir ici dans *l'Armoricain*, dans les années 1840 :

« **Le 31 décembre.** -La frégate *la Calypso* est entrée en rade, venant des Antilles, Ce navire qui après huit jours de séjour, a quitté le Fort-Royal (Martinique) le 29 novembre dernier a laissé sur cette rade les navires français *La Didon*, *l'Oreste*, *l'Euryale* et les goélettes de la station locale. L'état sanitaire de tous ces navires était excellent. *La Didon* faisait ses réparations pour effectuer très prochainement son retour en France. Du Fort Royal, *la Calypso* s'est dirigée vers la Basse-Terre (Guadeloupe) où elle est arrivée le 30 novembre et en est repartie le 4 décembre dernier, ayant à son bord 379 hommes d'équipage, plus 197 passagers militaires et civils, pris aux Antilles. En raison des circonstances dans lesquelles ce navire était à son arrivée, une quarantaine de huit jours a été ordonnée au mouillage de Tréberon.¹¹⁰ Cette quarantaine finira le 7 courant. »

L'Armoricain, mardi 3 janvier 1843, 10^e année, n° 1467.

¹⁰⁹ Selon une expression empruntée à Jean-Pierre Goubert.

¹¹⁰ L'île de Tréberon a longtemps abrité le lazaret (lieu d'isolement officiel) de Brest où les navires étaient tenus d'observer une quarantaine dont la durée a varié suivant les époques et qui accueillait les malades le cas échéant. La toponymie locale conserve la mémoire du dispositif institutionnel qui avait été imaginé pour protéger les villes du mal « venu de la mer » (Cf. MAFART, B. & PERRET, J.-L. « Histoire du concept de quarantaine », Conférences inaugurales, *Médecine Tropicale*, 1998). L'Île aux morts, située à quelques mètres de celle de Tréberon servait de cimetière où enterrer les corps. C'est un endroit assez fréquenté par les plongeurs.

Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres qui nous auraient permis de faire le même constat : la vigilance était constamment maintenue concernant l'état sanitaire à bord des navires. Retraçant l'histoire du concept, Bertrand Mafart et J.-L. Perret ont eux aussi insisté sur la stigmatisation qui a résulté de ces quarantaines¹¹¹, mettant en avant d'une part l'ancrage dans les mentalités de la conviction que le mal « [venait] de la mer » et, d'autre part, la désignation de l'infecté comme personnage « maudit », « contaminé naturel » et « délinquant potentiel ». En effet, expliquent-ils, en tant que « négatif de l'état de préservation » (par une « mise à distance physique » ou « à la faveur de la clémence divine »), le statut de malade fait de la victime « un complice objectif du Mal. Cible forcément coupable de la punition céleste¹¹². » Il n'en fallait pas davantage pour renforcer encore la suspicion sur les marins (entre autres « marginaux » tels les mendiants, les étrangers, les Juifs, etc.) réputés pour leurs mœurs dissolues, leurs comportements violents, et leur tendance à s'enivrer et à semer le trouble (les rubriques « nouvelles diverses » et « nouvelles locales » foisonnent en effet d'articles concernant les rixes et les bagarres entre matelots).

Au chapitre des représentations et clichés associés à la figure du marin et à la vie du bord, il faudrait encore ajouter tout l'imaginaire qui gravite autour de la piraterie, de la guerre de course et des trafics divers que la presse périodique a contribué à alimenter en maintenant d'ailleurs le flou entre la réalité et la fiction. Ainsi, dès ses premiers mois de parution, *l'Océan* avait « donné le ton » en choisissant de publier les *Mémoires d'un corsaire*, exemple type du roman d'aventure ayant la mer pour arrière fond¹¹³ :

« Avis »

C'est lundi prochain que nous commencerons la publication du nouveau roman du
Capitaine Marryat intitulé
Mémoires d'un Corsaire

Que nous continuerons sans interruption.

Pour recevoir en entier cet ouvrage important qui a été traduit spécialement pour
l'Océan, il est nécessaire de s'abonner au journal dès le 1^{er} juillet ; Autrement,

¹¹¹ Qu'ils définissent comme des « schémas d'organisation de la société face aux crises épidémiques » *Ibidem*.

¹¹² *Ibidem*.

¹¹³ J'ai cité plus tôt un passage de *De la vie et du métier de la mer*, de Gabriel de la Landelle, qui en est un autre exemple.

l'administration ne pourrait s'engager à fournir les numéros manquants aux personnes qui s'abonneraient après cette date¹¹⁴. »

Il suffit de survoler un peu rapidement un épisode ou un autre pour voir émerger les motifs qui font le succès de cette littérature : personnages rocambolesques et rebondissements en chaîne, faisant se juxtaposer l'éloge de la vertu et du courage d'un côté, le goût du jeu, du risque et du hasard, les mœurs légères de l'autre. La mer, mais il faudrait peut être plutôt écrire l'univers du bord, semble ainsi avoir pu servir de décor à la projection de fantasmes décomplexés par rapport à la *doxa* et aux bonnes mœurs.

2.2. Survivances, conventions d'usage et transgressions

Les représentations associées à la mer, perçue comme un espace que l'on traverse et où l'on se bat parfois, où l'on fait stationner les malades et où l'on parque les repris de justice, en faisait un lieu propice au maintien de principes et de coutumes qui, à une époque où les journaux proclamaient leur adhésion au libéralisme constitutionnel, rappelaient fortement l'Ancien Régime. Les articles d'opinions parus dans la presse des années 1840, révèlent que l'administration maritime devait faire face à des protestations assez véhémentes à ce sujet. Les journaux se faisaient donc l'écho d'un débat de portée assez générale concernant le caractère constitutionnel ou non de l'« Inscription maritime ». L'idée que « le capitaine est roi absolu à son bord », et autres axiomes du même genre encore en vigueur dans la marine¹¹⁵ apparaissaient de plus en plus comme des survivances héritées d'un autre siècle, qui n'avaient plus lieu d'être dans une société moderne en marche vers le progrès. C'est ce que cet officier expliquait ici :

« Il est une maxime admise comme axiome dans la marine, et dont la portée, pour quelque bien qu'elle produit accidentellement, est d'un effet désastreux le plus souvent.

¹¹⁴ *L'Océan*, Mercredi 1^{er} juillet 1846, 1^{ère} année, n°14.

¹¹⁵ Mercredi 1^{er} juillet 1846, 1^{ère} année, N°14.

Le capitaine d'un bâtiment est roi absolu à son bord, et sa volonté doit être la seule règle à suivre dans les circonstances les plus importantes de la navigation, aussi bien que dans les choses les plus usuelles de la vie de bord, sans que jamais il puisse y avoir lieu à appeler de ses décisions.

Et c'est sous un régime constitutionnel, sous un régime où chacun doit se croire libre dans les limites fixées par les lois, qu'une autorité, qu'on pourrait à juste titre appeler monstrueuse, est accordée à quelques hommes. »

L'Océan, Mercredi 1^{er} juillet 1846, 1^{ère} année, n°14.

D'autres commentateurs pourtant, tout en reconnaissant que les codes qui régissaient la vie à bord des navires entraient en contradiction avec l'esprit de la Constitution, maintenaient que cet état d'exception était nécessaire au vu de la différence de situation :

« S'il s'agissait aujourd'hui de faire l'inscription maritime, le principe sur lequel elle repose fournirait un obstacle invincible à son établissement en présence de la Charte qui proclamé l'égalité des droits et des charges de tous les citoyens. Mais elle existe depuis deux siècles. Elle est, on peut dire, passée dans les mœurs de la population maritime. »

L'Océan, Mercredi 17 juin 1846, 1^e année, n°8.

Si l'Inscription Maritime était parfois critiquée pour sa rigueur, on voit ici que le maintien du *statu quo* avait également ses partisans. Mais la conception de la mer qui transparaît de façon implicite dans ces discours, rejoue une fois de plus la dichotomie opposant le monde sauvage à l'univers domestique, seul le deuxième étant supposé régi par les lois civiles. Cette manière de penser tend manifestement à faire du marin un être à part, dont la citoyenneté semble incomplète. En forçant un peu le trait, on pourrait dire que la mer produit des sortes d'apatrides, qui ne sont pas véritablement protégés par la loi, mais qui, du même coup, peuvent aussi se dispenser de la respecter. Cette situation pouvait donc finalement se révéler assez opportune, car elle permettait de jouer sur les ambiguïtés. Le statut des corsaires est intéressant en ce sens, car la polarité est susceptible de s'inverser d'un moment à l'autre à leur sujet : métamorphosant le capitaine irréprochable et « patenté » par son roi, en « écumeur des mers » sans scrupule et sans-patrie, comme on peut le voir ici :

« On sait que les lettres de marques sont les commissions dont, en temps de guerre, tout capitaine ou tout patron de navire doit être pourvu sous peine d'être réputé pirate.

Quatre baleinières furent armées en course, munies de ces lettres de marques du gouvernement de Buenos Ayres, pour courir sus aux navires de guerre et de commerce. De ces quatre baleinières, l'une, le *Parana*, n'a pu sortir faute d'équipage. Les trois autres, *Estrella del Sur*, *Maipu* et *Vencedora* allèrent croiser

au large de Parana et prirent treize bâtiments. Mais le *Maipu* et le *Vencedora* étant sortis de Parana pour entrer dans l'Uruguay où ils saisirent une goélette, le capitaine du brick de guerre anglais *Acorn* s'empara des deux corsaires rosistes. Le nommé Write s'échappa sur un canot avec plusieurs hommes ; mais on trouva à bord des deux baleinières, deux Anglais, un Français, deux Portugais, un Prussien, deux Brésiliens, un Oriental, neuf Américain et un seul Argentin ; en tout vingt-deux hommes appartenant à neuf nations différentes, tous aventuriers comme leurs chefs, vrais écumeurs des mers. »

L'Océan, lundi 6 juillet 1846, 1^e année, n°16.

Outre le caractère bigarré de cette sorte d' "internationale terroriste" version dix-neuvième siècle, on peut constater que le propos ne contient pas de réprobation explicite, et suggérerait même une légère connivence de la part du journaliste. Elle est perceptible dans l'exclamation finale en particulier, que l'on peut suspecter d'ambivalence. Il ne s'agit pas d'un cas isolé : en parcourant la presse de l'époque, on constate que ces « écumeurs des mers » peuvent prendre des noms et des formes multiples. S'ils font figure de marginaux, ils ont un rôle à tenir vis-à-vis de la société. En fait, et pour le dire d'une autre manière, ils ne sont ni tout à fait dedans, ni tout à fait dehors : ils se situent à la frontière. Ainsi, la piraterie, le trafic d'esclaves ou la guerre de course n'étaient pas considérées comme des pratiques recommandables (je m'excuse pour le truisme), il n'empêche qu'elles pouvaient avoir un rôle économique dont la société semblait en fait assez bien s'accommoder. Prenons un exemple. L'annonce qui suit, publiée dans *l'Armoricain*, signalait aux acquéreurs potentiels la vente de marchandises et d'une goélette espagnole. La question du statut des biens récupérés ou d'une éventuelle restitution à leur propriétaire d'origine, n'était même pas posée :

« Vente de navire de marchandises.

Le 28 septembre 1833 à onze heures du matin, il sera procédé à Brest dans l'une des salles de l'ancienne intendance de la marine, par le commissaire des revues et armements, en présence de MM. le sous-inspecteurs de la marine et le receveur principal des douanes, à la vente publique du navire espagnol le Ferdinand VII, capturé pour faits de piraterie et de sa cargaison, ainsi que de divers objets d'habillement provenant de la corvette portugaise Don Joao, sous le séquestre de ce port. »

L'Armoricain, Mardi 3 septembre 1833, 1^{ère} année, n°15.

La liste, jointe à l'annonce permet d'apprécier la diversité des produits de contrebande transitant par voie maritime. Parmi les marchandises saisies on trouvait ainsi: vingt

cinq ballots de tissus de coton, deux ballots de chemises et douze paquets de bonnets de laine rouge, dix meules de feuilles de tabac, deux barriques de vin rouge, centre trente et un fusils, quatre-vingt dix-neuf baïonnettes, dix-huit pistolets, dix-sept sabres, un baril de balles de plomb, un baril de sucre, une caisse de fromage, un baril de sel, un coffre à médicaments, un petit baril de peinture, etc. Mais la publicité de la vente révèle surtout que tous ces trafics s'inséraient en fait dans l'économie globale et si certaines nations tentaient d'imposer des règles et des conventions¹¹⁶, tout dans cette presse indique que celles-ci étaient presque systématiquement bafouées:

« On lit dans *le Courrier du Havre* du 22 juin :

Des nouvelles de Saint Pierre de Terre Neuve à la date du 14 mai, reçues à Dieppe, annoncent qu'un grand nombre de navires français se trouvaient réunis sur le banc. Des négociants de Saint-Pierre avaient envoyé deux petits navires sur la côte anglaise pour y acheter du hareng, moyennant le droit convenu. Ces deux navires ont été capturés par une goëlette de guerre chargée de surveiller la côte, l'exploitation du hareng et du capelan. Employés comme appât pour la pêche à la morue, ne pouvant être faite que par des navires anglais. Ce fait a été porté à la connaissance de la chambre de commerce de Dieppe, qui appellera l'attention du ministre sur cet acte de rigueur anglaise. »

L'Océan, Vendredi 3 juillet 1846, 1^e année, n°15.

Dans cet article, mais on pourrait en repérer plusieurs du même type, la rigueur est relue comme un *excès* de rigueur, alors que la transgression s'apparente à la coutume. C'est peut-être encore plus explicite dans celui-ci :

« On lit dans le *Journal du Havre* :

Il y a quelques jours nous avons publié le fait de plusieurs navires français arrêtés et visités, dans les parages de Terre Neuve par une frégate anglaise, sous la prévention d'avoir pêché sur les côtes du Labrador, possessions formellement réservées à l'Angleterre par le traité de 1814, renouvelant les principales dispositions de celui d'Utrecht, qui abandonne à cette puissance la nu-propriété de Terre Neuve, en ne laissant à la France qu'un droit d'exploitation dans les baies de la côte nord est de cette île.

La contravention était formelle et le droit des Anglais d'interdire à nos marins la pêche sur les côtes du Labrador ne saurait leur être contesté. Il n'y a donc à leur reprocher, dans le fait cité, que la manière dont ils l'exercent, et la recrudescence de rigueur qu'ils mettent aujourd'hui à réclamer un droit qu'ils ont longtemps laissé dormir. Il est constant, en effet, que par une convention tacite, on se

¹¹⁶ Les Anglais étaient assez réputés pour une certaine intransigeance de ce point de vue (lorsqu'elle servait leurs intérêts en tout cas).

permettait de part et d'autre de petites infractions qui, longtemps tolérées, avaient passé en usage et ne soulevaient aucune réclamation.

L'Angleterre aujourd'hui, tient la main à l'exécution rigoureuse des traités. Elle est dans son droit, nous le reconnaissons, et ne fait en cela que fournir une nouvelle preuve du mauvais vouloir qu'elle porte à la navigation française. »

L'Armoricaïn, Jeudi 5 janvier 1843, 10^e année, n°1468.

XX

De l'opportunité d'ignorer

En résumé, l'ambivalence du mot mer, la marginalisation de ses personnages, la répugnance qu'inspirent les lieux et les objets qui lui sont associés participent d'une mise à distance qui laisse présumer que l'escamotage de sa réalité concrète au profit de discours portant sur le progrès technique, la rationalisation de l'économie, l'instruction des masses, la réforme des institutions, l'hygiène et j'en passe, serait en fait délibéré. Tout se passe comme s'il y avait des choses qu'il valait mieux ignorer, dont il aurait été dangereux de parler car c'eût été prendre le risque de laisser transparaître, sous forme de lapsus que la société industrielle n'était peut-être pas aussi "civilisée" qu'elle aimait le proclamer. Ce qu'il fallait taire, en fait, c'est l'attrait que pouvait exercer le monde "sauvage", celui du pillage, des razzias, de la férocité : celui des prédateurs, des "chasseurs-cueilleurs" ; mais peut-être aussi (on a cité quelques articles qui pourraient le laisser penser) une certaine nostalgie de l'Ancien régime et de la monarchie absolue. Cette hypothèse ne semble pas absurde au vu du contexte de l'époque, dont la naissance de nos deux journaux était d'ailleurs directement le fruit, un contexte marqué par les révolutions politiques autant que scientifiques et techniques, dont les conséquences n'étaient pas nécessairement du goût de tous quoiqu'il ne fût pas de bon ton de l'afficher.

En bref, le refus de reconnaître à la mer le statut de lieu socialisé se révélait assez commode parce que ce déni rendait possible un retour périodique au temps d'"avant", sans entraver ouvertement la marche vers le progrès.

Les représentations qui émergent du folklore populaire, puis des archives de la presse périodique du dix-neuvième siècle concourent à donner l'impression que l'ambiguïté de la mer est en fait constitutive. Comment cette ambivalence a-t-elle évolué depuis ?

S'est-elle résorbée ? Accentuée ? Transformée ? C'est ce que je propose de considérer dans la section qui suit, consacrée aux mutations culturelles et sociales du vingtième siècle.

- Deuxième section -

L'utopie du voyage, les crises, la nouvelle
politique de l'environnement:
Les frontières nomades du sauvage
des années charnières au XX^e siècle
finissant

Peut-être avons-nous en tête des images qui nous permettent de décrire, de parler du fond des mers comme d'un paysage, une réalité offerte aux regards (dans les médias, les panneaux publicitaires, les spectacles, etc.) et l'on oublierait facilement qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Il nous faut donc faire un effort d'abstraction lorsque nous nous projetons plus d'un siècle en arrière pour tenter de reconstituer la genèse et l'évolution d'une vision alors toute nouvelle de ces espaces immergés (qui allaient bientôt devenir des territoires à conquérir), pour mettre entre parenthèses toutes les images rendues possibles par l'expérience visuelle.

Comment nos arrière-arrière grands parents se représentaient-ils le fond de la mer ? Nous aurions sans doute tort, lorsque nous abordons ces périodes déjà anciennes, de chercher à y trouver des descriptions au sens propre, fondées sur un vécu ou sur l'imagination. Ces représentations imagées existaient certainement¹, mais nous en apprendraient sans doute beaucoup moins que ce qui se dessine en creux, dans le détail des faits divers, des anecdotes et des informations quotidiennes, qui n'ont pas nécessairement pour fonction de décrire la mer mais qui laissent cependant entrevoir comment celle-ci était pensée, découvrir quelles pratiques lui étaient associées, quels sentiments elle inspirait.

La tempête, les naufrages, les corps des noyés : trois thèmes récurrents dans la presse d'hier (dans celle d'aujourd'hui aussi, quoique dans une moindre mesure), qui évoquent plusieurs variantes de l'échange entre la mer et les choses humaines : submersion, engloutissement, déglutition. A l'échelle de notre terrain, nous avons commencé à voir le rôle joué par la mer dans la structuration des pouvoirs et dans l'établissement des hiérarchies entre les différentes forces en présence.

À ce propos, l'anthropologie sociale nous rappelle :

« L'histoire est le produit de la rencontre de ces deux logiques, de ces deux ensembles de forces intentionnelles et inintentionnelles, de l'action consciente des hommes – qui souvent s'interrompt et parfois aboutit à ses fins – et de l'action

¹ On en a parlé en évoquant le folklore mais on a aussi vu que le légendaire de la mer était plus pauvre que l'on aime le penser, en tout cas relativement à la richesse des traditions orales recueillies par les folkloristes qui ont préféré battre la campagne.

ininterrompue des propriétés de leurs rapports, action sans intention, propriétés sans but². »

Maurice Godelier, *L'Idéal et le Matériel*, 1984, p. 93.

Dans *l'Idéal et le matériel*, dont sont extraites ces quelques lignes, Maurice Godelier développe l'idée que pour se transformer sans s'autodétruire, une société doit être en mesure de gérer les contradictions qui apparaissent lorsqu'elle passe « d'une forme sociale à une autre ». Quand des changements surviennent de façon brutale, en effet, de nouvelles manières de faire émergent, qui risquent de se révéler incompatible avec les structures existantes, forgées dans des contextes différents³.

La Révolution industrielle, qui sert d'arrière plan à notre discussion, en serait un bon exemple. Au dix-neuvième siècle, c'est d'abord un fait technique qui semble avoir tout mis en branle, avec à son fondement la découverte que l'homme pouvait se rendre maître de la production d'énergie en quantité considérable, grâce à la combustion de matières fossiles pouvant paraître à peu près inépuisables à l'époque. La mise au point de machines permettant d'exploiter la puissance ainsi générée a irréversiblement redéfini la valeur du travail, avec des conséquences en chaîne pour la quasi-totalité des secteurs de production. Il s'agissait donc d'un nouveau mode d'accès à la nature qui, selon la théorie formulée par Maurice Godelier (dans la perspective d'un matérialisme historique d'inspiration marxiste), impliquait non seulement un renouvellement des institutions, mais aussi un redécoupage des rapports de domination et de consentement, qui organisent sur le plan symbolique les hiérarchies entre les individus et les groupes. Enfin ces changements appelaient aussi une redéfinition des idées que les hommes en question se faisaient de leur capacité d'intervention sur le monde qui les entourait.

Appliquée à notre terrain maritime, cette analyse suggère que les changements survenus sur le plan matériel (concernant les techniques de navigation par exemple), et sur le plan institutionnel (comme la réforme de l'Inscription maritime, la réorganisation de la formation, etc.), ont aussi eu un impact sur les représentations que

² Je reformule sa pensée telle que je l'ai comprise mais en des termes que je parviens davantage à m'appropriier, au risque de perdre en précision. Cf. GODELIER, M. *L'Idéal et le matériel, pensée, économies, sociétés*, Paris, Flammarion, Coll. « Champs essais », 2010, p.93.

³ *Ibid.* p.90.

les différentes catégories de populations se faisaient de la mer et de sa mise en exploitation. Pour le dire d'une autre façon, si la société change, cela signifie que les frontières entre les groupes sont aussi appelées à se déplacer : en même temps que les représentations évoluent, il peut arriver qu'elles circulent de l'un à l'autre, contribuant ainsi à redéfinir les identités collectives. Nous avons déjà commencé à repérer les effets de ces changements, pour ce qui est des tous premiers temps de la période industrielle, on va en voir maintenant les prolongements au vingtième siècle.

Trois chapitres, permettront de mettre chacun l'accent sur un axe thématique associé à l'exploitation de la mer (exploitation matérielle mais aussi symbolique). Dans le chapitre cinq je mettrai l'accent sur la place de la mer dans une sorte de hiérarchie des désirs, en m'intéressant à ce qu'Alain Corbin et d'autres chercheurs travaillant dans la même mouvance ont proposé appeler « l'avènement des loisirs ». Le chapitre six sera l'occasion d'envisager la fonction stratégique de l'océan, en prêtant tout particulièrement attention aux moments de crise mais aussi aux grandes découvertes qui en sont le pendant. Enfin, le chapitre sept sera consacré à l'évolution des techniques d'exploitation des richesses naturelles : de la pêche à l'aquaculture en passant par les diverses activités de collecte de ressources spontanées, et par l'émergence de la chasse sous-marine.



- Chapitre cinq - La valeur de l'authenticité

*Où l'on voit que l'**ambiguïté** de la qualification des activités de collecte des ressources spontanées offertes (ou rejetées) par la mer se **maintient** tout au long du vingtième siècle sous l'effet d'une **tension** persistante entre deux tendances opposées : l'une issue du paternalisme social et qui s'inscrit dans une mouvance **progressiste** volontiers évolutionniste, l'autre **nostalgique** et primitiviste, faisant du mythe du bon sauvage une **valeur refuge** face à une civilisation urbaine industrialisée jugée amoralisée et stressée.*

1. Les années charnières

1.1. Circulation

Maurice Godelier appelle « système d'information » la conscience qu'ont les individus et les groupes qui composent une société de leur capacité à agir sur les « modes de représentation et de perception⁴ » qui en assurent la cohérence logique. Et ce serait donc selon lui « seulement en tenant compte de la transparence et l'opacité des propriétés [des] systèmes sociaux que l'on [pourrait] comprendre les conduites des individus et des groupes » qui y sont immergés, afin d'expliquer leurs actions, et d'en « mesurer l'efficacité » à influencer le cours des choses.

Tel qu'il se laisse deviner à travers ce que nous avons vu jusqu'à présent, le « système d'information » qui structure notre terrain semble avoir concentré l'essentiel des capacités d'intervention consciente entre les mains d'un petit nombre, tenant les masses à l'écart des lieux de décision. La presse provinciale, les historiens l'ont noté, est longtemps restée censitaire⁵. Le tirage de l'*Armoricaïn* ou de l'*Océan* restait donc sans doute confidentiel comparativement à celui de leurs successeurs. Il s'agissait, comme on l'a dit, d'une presse politique influente auprès d'une population francophone de migrants (pour la plupart volontaires : militaires, administrateurs, négociants, etc.) c'est à dire d'une minorité de gens instruits et probablement aisés. Là aussi les années charnières entre les deux siècles innovent⁶.

La naissance de la *Dépêche de Brest et de l'Ouest*, quotidien local d'inspiration républicaine, participe en ce sens d'une démocratisation de l'information, favorisée par

⁴ GODELIER, M. *L'Idéal et le Matériel*, op. cit. p. 47.

⁵ Ainsi que l'a noté l'historien Michel Lagrée (qui s'appuie sur les travaux de Michel Denis concernant la diffusion de la presse dans les campagnes de l'ouest au dix neuvième siècle) Cf. LAGREE, M. *Religion et Cultures en Bretagne*, Fayard, 1992, p. 382.

⁶ Cf. CORBIN, A. (dir.) *L'avènement des loisirs 1850-1960*, Paris, Flammarion, Coll. « Champs histoire », 1995, voire notamment l'article de Roy Porter « Les anglais et les loisirs » où il remarque que « le chemin de fer fut le plus puissant instrument de transformation sociale au XIX^e siècle et que son apparition révolutionna l'usage du temps libre mais qu'en dehors des trains, les bateaux à vapeur notamment ont joué un rôle non négligeable, nous aurons l'occasion d'en reparler.

un accès plus large à l’instruction d’une part, et d’autre part par une accélération des mouvements de populations ; le tout facilitant l’échange des regards entre des catégories sociales autrefois séparées par un mur presque opaque⁷. Son successeur, le *Télégramme*, dont nous parlerons aussi, est encore très influent au niveau régional, où il devance largement les publications nationales⁸.

1.2. « Géopoétique »

Associés à l’art de dresser des cartes, les toponymes forment une catégorie de signes grâce auxquels les groupes humains disent le monde qui les entoure, et de la même façon que nommer une personne revient implicitement à la reconnaître comme un interlocuteur potentiel, nommer un lieu semble constituer une manière de l’apprivoiser. Observons les occurrences toponymiques dans la presse quotidienne de la fin du dix-neuvième siècle : le contraste est assez flagrant au regard des séries de noms auxquelles étaient habitués les abonnés de *l’Armoricain* et de *l’Océan* (on s’en souvient : Southampton, Rotterdam, Bristol, Swansea, Valparaiso, Gorée, Fort Royal, Tonkin, Terre-Neuve, Panama ; ou sans aller si loin : le Havre, Bordeaux, Dunkerque, Nantes etc.) Dans la *Dépêche de Brest et de l’Ouest* le breton semble retrouver une nouvelle jeunesse, quoique souvent sous une forme francisée. On nous parle donc de *Pors Liogan*, de la baie de *Poulmic*, du banc du *Capelan*, de la côte de *Rosegal*, de la pointe de *Penn al Land* ou du *Doubidy*, des baies du Moulin blanc, de *Lauberlach*, du

⁷ *La Dépêche de Brest* a connu une évolution rapide. Son tirage qui était de vingt mille exemplaires à la fin du dix-neuvième siècle passe à plus de soixante mille en 1940, signe d’une implantation locale conséquente et d’une influence non négligeable auprès de la population finistérienne, d’autant plus que sa zone géographique de diffusion s’accroît après le premier conflit mondial.

⁸ *L’Ouest France*, son concurrent dans le Finistère, est un peu plus porté sur l’international et moins attentif aux faits divers local (ce qui alimente un débat animé entre les “supporters” respectifs des deux quotidiens vendus dans le Finistère.)

⁹ Ce sous-titre est directement inspiré d’un article de Martin DE LA SOUDIERE « Lieux dit, nommer, dénommer, re-nommer » p. 67-77, *Ethnologie française*, 2004, vol. 34, dans lequel l’ethnologue développe les idées sur lesquelles je m’appuie ici mais à partir d’un exemple contemporain.

Fret et de *Roscanvel*, de *Tinduff*, et encore *Pontaniou*, *Portusval*, *Roc Amadour*, *Kermenn*, *Kerandraon*, *Feunteun Velen*, *Tou-al-lan*, *Kerivarch*, *Paraluchen*, etc. la liste pourrait être longue. Tous ces noms, qui ne désignent parfois qu'un hameau, un rocher ou une zone de quelques mètres de côté, résonnaient sans doute différemment aux oreilles, que ceux rappelés juste avant. Mais semblaient-ils moins exotiques pour autant? Rien ne nous autorise à l'affirmer. En fait, tout laisse penser que c'est justement en raison de leur consonance un peu insolite qu'ils ont commencé à retenir l'attention au point de mériter cette dénomination insistante, mais derrière laquelle on devine un certain "enthousiasme" esthétique¹⁰. Pour un public de francophones (la *Dépêche* était imprimée à Brest, dont on a dit la particularité linguistique), ces "bretonnismes" pouvaient en effet avoir un côté un peu pittoresque qui signalait immanquablement leur appartenance au Léon environnant, vis-à-vis duquel on a vu que les citadins s'étaient jusque là tenus à distance. La mise en mots des espaces maritimes proches, traduit un intérêt nouveau pour cet "ailleurs" en fait très proche, de la part des populations urbaines.

Mais comment expliquer cette volonté soudaine de créer des attachements ? Précisons un peu, avec quelques exemples. Dans certains articles, bien que les lieux auxquels ils font référence soient désignés par leur nom français dans le langage courant, les journalistes insistent pour donner leur nom breton, voire pour mentionner l'existence d'une appellation étrangère. On rappelle donc que « Ouessant » est « *Enez Eussa* » en breton et on en indique la traduction littérale avec une délectation frissonnante : l'« île de l'Epouvante ». « *Ourshamps* », le nom que lui donnent les Anglais, ajoutent encore un peu à son côté énigmatique, en laissant planer le doute quant à son appartenance à la France. L'emploi de toponymes autres que ceux dont on use habituellement participe à l'élaboration d'un imaginaire qui crée de la distance, mais pour favoriser

¹⁰ « « Nomination » et « dénomination » ont un sens voisin : le premier désigne plutôt l'acte de donner un nom ou d'attribuer une distinction ou une fonction à quelqu'un, le second se rapporte plutôt à qui, ou à ce qui a déjà été nommé ». Cette mise au point effectuée en note par l'auteur de l'article cité m'invite à choisir d'employer de préférence « dénomination » ici dans la mesure où tous les toponymes repris par la presse étaient les termes en usage parmi les populations d'un littoral qu'elles s'étaient quant à elles déjà approprié. Ce qui change à la toute fin du siècle c'est que les citadins à leur tour commencent à vouloir les faire leurs, nous allons nous interroger sur les raisons de ce revirement dans les pages qui suivent. Cf. DE LA SOUDIERE, M. « Lieux-dits », *op.ci* . p. 75 (note 1).

l'attraction cette fois. Dictons et proverbes viennent parfois se surajouter pour produire le même effet :

« Ouessant

La mer lumineuse est en fête. Rien ne dit l'abominable catastrophe. Dans l'air léger, sur l'horizon qu'aucune brume n'apaise, la silhouette d'Ouessant se découpe avec une netteté remarquable. Là où montaient des cris d'angoisse c'est maintenant le silence et le calme. Le grand linceul vert a bâillonné à jamais les bouches qui criaient dans la nuit le suprême appel.

Cruelle et vaine coquetterie ! La mer d'Ouessant a beau se faire câline, elle reste la perfide trompeuse. Sous le soleil qui la paillette de pointes lumineuses, elle manque masque mal sa couronne de récifs. Cachées sous la lune, les roches semblent à l'affût. Leurs pointes aiguës guettent les carènes. Viennent la brume et le mauvais temps, elles sèment la mort autour d'elles.

Car la mer d'Ouessant est toujours terrible. *Enez Eussa*, l'Ile de l'Epouvante, dit le Breton. Et comme si cette qualification ne suffisait pas, voici le *Fromveur* (*From* grand, *Veur* effroi) la passe du grand effroi.

Qui voit Belle Île voit son île, qui voit Groix voit sa foi, qui voit Ouessant voit son sang » dit un proverbe de chez nous. »

La Dépêche de Brest, Dimanche 21 juin, 10^e année, n°3440.

On repère dans ce texte l'allusion à une « abominable catastrophe ». De quoi s'agissait-il ? L'article cité est paru en 1896, dans les semaines qui ont suivi le naufrage d'un paquebot anglais, un peu au large de Molène. La couverture journalistique de la l'évènement a pris une telle ampleur qu'il me paraît impossible de ne pas en parler, d'autant plus que l'épave du navire en question, accessible aux plongeurs un peu expérimentés, fait partie des principales célébrités locales. Mais cette renommée dépasse largement le cadre de la plongée. Pour quelles raisons ? Quels sont les ingrédients qui permettent à un naufrage d'accéder à la postérité ? À partir de cet exemple on pourra peut-être commencer à voir se dégager quelques pistes de réflexion à ce sujet.

1.3. Chronique macabre

« Terrible catastrophe » : sous ce titre, la *Dépêche de Brest* du 19 juin 1896 annonçait à ses lecteurs la disparition, signalée la veille, d'un navire britannique qui croisait au large de l'archipel de Molène avec deux cent cinquante personnes à son bord. Les informations manquaient encore concernant les circonstances du sinistre, mais le journal pouvait déjà affirmer que le *Drummond Castle*, un paquebot anglais de

trois mille six cent tonneaux, armé par la compagnie londonienne *Curry*, avait coulé à l'ouest de l'île dans la nuit du 17 au 18, et que seuls trois hommes avaient pu être sauvés.

« Un seul survivant a été recueilli à Ouessant. Deux autres ont été ramenés à Molène. On suppose tous les autres noyés.

À l'heure actuelle, sept cadavres ont déjà été retrouvés, les recherches continuent.

Les survivants et les cadavres ont été recueillis par les pêcheurs. »

La Dépêche de Brest, Vendredi 19 juin 1896, 10^e année, n°3408.

Dans les semaines qui suivent, une sorte de chaîne médiatique “spontanée” se met en place, reliant presque directement les petites îles de la Pointe du Finistère, à Brest, à Paris, à Londres¹¹ :

« Ajoutons que la nouvelle du naufrage a produit à Paris et à Londres une émotion énorme. A Londres, elle était connue à sept heures et demie du soir. Immédiatement, plusieurs de nos confrères anglais nous téléphonaient pour nous demander des renseignements. Nous n'avons pu que leur confirmer la triste nouvelle, qui ajoute une terrible page à l'histoire déjà trop longue des sinistres maritimes. »

La Dépêche de Brest, Vendredi 19 juin 1896, 10^e année, n°3408.

La rapidité de la submersion - « moins de trois minutes », l'ampleur du drame, la présence de plusieurs femmes et d'enfants parmi les corps repêchés ont bouleversé l'opinion, donnant lieu à un traitement médiatique sans commune mesure avec ce que les lecteurs avaient l'habitude de trouver dans leurs journaux¹². Fatalisme, compassion, admiration pour les sauveteurs, incompréhension etc., les journaux ont exploité à fond le registre de l'émotion, reprenant les uns après les autres les témoignages des survivants, qui relataient à la demande les derniers instants du navire.¹³. On découvrait

¹¹ Le *Drummond Castle* était un vapeur colonial parti de Cape Town le 28 mai à destination de Londres. Lancé en 1881, il effectuait régulièrement l'aller retour vers la colonie, à une époque où la découverte de gisements d'or et de diamants voyait s'intensifier continuellement les flux migratoires vers l'Afrique, il servait de transport de passagers et de navire postal : « Outre les émigrants, les militaires, les hommes d'affaires et bien évidemment le courrier, les navires de Donald Currie transportent toutes sortes de marchandises et de produits manufacturés nécessaires au développement de la colonie. Les cargaisons de retour sont constituées de minerais, laine, sucre, céréales et fruits. » MILLOT, G. « La tragédie du *Drummond Castle* », *Le Chasse Marée*, n°92, septembre 1995. p.35.

¹² Je me suis concentrée sur *la Dépêche* et *le Courrier du Finistère* mais la remarque aurait pu valoir aussi pour les autres périodiques diffusés à l'époque dans la région.

¹³ On lisait par exemple dans *Le Courrier du Finistère* (un hebdomadaire brestois imprimé par la même société à laquelle appartenait *l'Océan*) « Le concert donné à bord pour fêter un

par exemple comment ceux-ci avaient vu les rares passagers qui avaient d'abord échappé à l'engloutissement se faire à leur tour happer par la mer¹⁴. Le récit de cette « nuit d'angoisse » cédait la place à celui du sauvetage et de la récupération des corps. Envoyé sur place, le chroniqueur de *La Dépêche* a laissé le témoignage d'un parcours ponctué par des découvertes macabres. Comme ces faits ont été maintes fois documentés je ne m'attarderai pas sur des exemples, il existe toute une littérature sur le sujet¹⁵:

« La plus vive émotion règne à Ouessant : parmi les cadavres, on remarquait celui d'une femme tenant encore son enfant convulsivement serré dans ses bras¹⁶. »
La Dépêche de Brest, Vendredi 19 juin 1896, 10^e année, n°3408.

1.4. Le retournement des stigmates

a. Paysages

La diffusion de ces “images” terribles a eu des effets assez inattendus, car elle a contribué à réhabiliter le monde sauvage aux yeux des populations urbaines locales, manifestement de plus en plus sensibles à l'esthétique marine dont Alain Corbin a

retour qui ne devait pas s'effectuer pour beaucoup hélas ! avait pris fin à 10h ¼ du soir .M. Marquart descendit ensuite dans le fumoir ; mais au même instant, il lui sembla que le navire frôlait un quai. Il se précipita sur le pont et peu après il vit le bateau commencer à s'enfoncer ; il se saisit aussitôt de son pardessus et de sa ceinture de sauvetage. » entonnait le journal avant de retranscrire le récit de l'engloutissement du paquebot recueilli auprès de ce Macquart, unique rescapé parmi les passagers.

Le Courrier du Finistère, Samedi 27 juin, 18^e année, n°908.

¹⁴ « Le paquebot englouti, M. Marquart se cramponna à une traverse ; sept ou huit autres naufragés prirent place à côté de lui. Quand le jour parut, ils n'étaient plus que trois, M. Marquart, le lieutenant Ellis et un passager.

Le passager, à bout de forces, disparut bientôt tandis que le grillage sur lequel se tenait le lieutenant Ellis et qu'il avait attaché à la traverse se détacha et les deux survivants furent séparés par les vagues. »

Le Courrier du Finistère, Samedi 27 juin, 18^e année, n°908.

¹⁵ Pour citer quelques titres d'ouvrages dans lesquels ces événements sont racontés : PERON, F., *Ouessant l'Île sentinelle*, Brest/ Paris, Editions de la Cité, 1985, 445 p. FOUCAULT, B., *Chasse aux trésors en Bretagne et mer Celtique*, Saint-Malo, Cristel Editions, 2013, 171 p. Les offices du tourisme des nombreuses communes où ont échoué des cadavres y consacrent généralement un article de leurs sites internet, on peut aussi se rendre à Molène pour visiter le musée du naufrage.

¹⁶

dégagé les grandes caractéristiques à une échelle plus globale. L'image des cadavres et de la mer "scélérate" qui engloutit les navires et leurs passagers, se sont dès lors vus associer au courage et à la bonté d'âme des gens des côtes. Le récit du naufrage du *Drummond Castle*, est en fait rapidement devenu prétexte à une énumération toponymique, dont on a déjà signalé l'émergence dans la presse de l'époque, permettant aux lecteurs de s'approprier le paysage du drame mais aussi, du même coup, à faire de ces lieux le paysage dramatique par excellence. Je m'explique : cette fois, la mer ne disparaît plus à l'arrière plan, comme un élément accessoire relégué dans le fond du décor, au contraire, la mise en narration du naufrage et de ses suites exige un cadre approprié, qui soit à la mesure de l'évènement. Mais à travers cette représentation scénographique, les référents réels de ces toponymes se voient ici, en quelque sorte, réduits à des signes, chargés d'évoquer une histoire dramatique. Une telle représentation de la mer était déjà en vogue depuis plus d'un siècle parmi les Romantiques, mais elle ne se diffusait guère au-delà des frontières de la haute bourgeoisie. Et même dans ce cadre, ainsi que l'a fait remarquer l'historienne Karine Salomé dans un article sur les îles bretonnes au dix-neuvième siècle, les espaces maritimes étaient diversement appréciés. Elle rappelle certes que « les îles [ont connu] une fréquentation croissante au cours du XIX^e », mais que « si Bréhat et Belle-Ile [faisaient déjà] figure de Hauts-Lieux touristiques, bien d'autres îles, à l'exemple de Molène, [étaient encore] dédaignées¹⁷. » Elle cite pourtant plusieurs exemples qui montrent qu'à la toute fin du siècle, soit un peu après le naufrage du paquebot anglais Ouessant et Molène commencent à leur tour à faire leur apparition dans les notices à destination des touristes. Je lui emprunte le suivant :

« Le trajet revêt enfin la dimension de voyage d'expérience, et ce d'autant plus qu'il induit une soumission aux aléas météorologiques et suppose d'encourir des dangers, comme l'attestent ces quelques lignes extraites d'une notice touristique :
« Ce qui sépare Ouessant si étrangement du reste du monde, ce ne sont pas les quelques heures nécessaires pour gagner ses côtes, c'est la hauteur monstrueuse

¹⁷ SALOME, K. « Les îles bretonnes au dix neuvième siècle, entre dépaysement et isolement » p. 435-441 in *Ethnologie française*, Volume 36, n°3, 2006. p. 436. Cf. de la même auteur *Les îles bretonnes. Une image en construction (1750-1914)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes. 2003.

des vagues qui l'entourent, ce sont les vagues dont la mer est semée (Gruyer, 1899). »¹⁸ .»

Cette citation, de même que les recueils des folkloristes, sont contemporains du naufrage du *Drummond Castle*. On peut citer l'extrait d'un reportage produit en 1898 par Anatole Le Braz, venu chercher inspiration dans les mêmes parages :

« Vous avez vu tout à l'heure les Pierres Noires. Là-bas dans le suroît, ces lames qui brisent ce sont les Pierres Vertes. Je ne leur jetai d'ailleurs qu'un distrait coup d'œil. Elles n'étaient encore que des récifs quelconques qui n'avaient pas fait parler d'eux, et dont rien ne présageait la notoriété sinistre. La grande célébrité de ces parages à cette époque, c'était la Jument. C'est elle, elle seule, qu'aux approches d'Ouessant, passagers et marins, nous cherchions des yeux. Elle apparut enfin, dressant au raz des eaux sa crinière pétrifiée de monstre de la mer. Sur sa croupe écumante, aux trois-quarts noyée, un énorme paquebot achevait d'agoniser, de se disloquer pièce à pièce, avec des craquements funèbres. La proue semblait se raidir comme pour essayer de s'arracher à l'effroyable étreinte¹⁹. »

La conclusion de l'article l'amène à passer du particulier, à l'idée de naufrage en général. Ces quelques exemples incitent à penser que *Enez Eussa*, *Ourschamps*, le Fromveur, et d'autres toponymes emblématiques de la pointe du Finistère étaient en passe de devenir les noms donnés à un archétype : celui du paysage de l'épouvante. Je cite de nouveau Anatole le Braz :

« Le navire dévoyé, saisi dans un étau mystérieux, oscille, se débat, s'engourdit. Vieille histoire lamentable qui, chaque année, s'augmente, hélas, d'un nouveau chapitre. Et que de drames inconnus, dont les suaires mouvants du Fromveur, n'ont jamais laissé transpirer le secret.

Jamais auparavant, la beauté des parages ouessantins ne semble avoir été célébrée aussi bruyamment. Il est particulièrement intéressant de constater que tous ces textes sont parus précisément dans les quelques années qui ont suivi le naufrage du *Drummond Castle*. En fait, à peine quelques jours après le drame, on lisait déjà dans *la Dépêche de Brest* des descriptions très semblables à celles que nous venons de

¹⁸ Ibidem. Citant GRUYER Paul, « Ouessant. Enez Eussa. L'île de l'épouvante », *Le Tour du monde illustré*, 24 juin 1899 p. 25.

¹⁹ LE BRAZ, A. « Qui voit Ouessant voit son sang ; Le mouvant suaire du Fromveur », cité au chapitre des légendes pour *Bretagne Magazine* « Contes et légendes de la mer », juillet 2009, p.28.

reprendre. On peut à cet égard insister sur le fait que l'on dépasse désormais le cadre restreint des élites: le reporter du quotidien brestois s'adressait à des citadins, certes, mais son lectorat s'étendait déjà aux classes moyennes voire peut-être même populaires :

« Nous rasons les côtes. Quel aspect inhospitalier ! Jamais je ne vis accueil plus farouche, et cependant le ciel est pur, la mer est belle.

Le spectacle de ses vagues immenses, sans écume, presque huileuse, semblables à des collines aux pentes adoucies, est d'une indescriptible beauté, et en même temps d'une mystérieuse puissance. On se sent en proie à une vague terreur en songeant à ce que doit être cette mer pendant les grandes tempêtes. »

La Dépêche de Brest, Dimanche 21 juin 1896, 10^e année.

Tout se passe comme si c'est le naufrage qui avait rendu ces lieux dignes d'être admirés, qui leur avait donné le droit d'exister. Car parallèlement à cette mise en forme touristique, les cadavres continuaient à arriver. Et ce sont les mêmes toponymes qui servaient de repères à la chronique macabre parue alors dans les journaux. Dans l'extrait qui suit, on peut en repérer plusieurs : *Camaret*, *Roc Amadour*, les *Pierres Noires*, dont certains ont déjà été cités et qui allaient tous bientôt se voir parés d'un prestige nouveau en tant que sites d'attractivité touristique :

« On nous écrit de Camaret, le 23 juin :

Vendredi dernier a été enterré à Camaret, vers 8 heures du soir, le cadavre d'un enfant de 10 à 11 ans. Il a été trouvé en mer par le nommé Kespern.

Hier 22 juin, un marin-pêcheur nommé Vigouroux, demeurant à Kermenn, a trouvé aux Pierres Noires un autre cadavre qu'il a débarqué à la pointe de Roc Amadour vers 6 heures du soir. On l'a transporté au quai dans une cabane dépendant de l'abri du bateau de sauvetage. C'était un bel homme, mesurant 1m 80. Il portait un costume noir, des brodequins, des chaussettes en laine jaune sombre, avec les initiales PK en fil rouge. Les moustaches et les cheveux, bien fournis, étaient d'un beau noir. Il paraissait âgé de 38 à 40 ans. On a trouvé sur lui un chapelet, une montre, à laquelle pendait une médaille de la Vierge, un porte monnaie contenant 120 francs. »

Le Courrier du Finistère, Samedi 27 juin 1896, 18^e année, n°908.

L'« histoire » que nous sommes en train de découvrir ici raconte en fait comment la société industrialisée locale, formant l'essentiel du lectorat de *la Dépêche de Brest*, a redécouvert la mer. Il semblerait donc en quelque sorte, qu'il ait fallu, que la presse de Paris et de Londres s'y intéresse pour que les chroniqueurs locaux se mettent à leur tour à contempler le spectacle qui s'offrait à leurs yeux. Ce seraient donc des journaux

parisiens ou étrangers, des folkloristes, des personnalités aussi prestigieuses que la Reine Victoria²⁰, des touristes venus spécialement pour contempler un spectacle sublime, dans ce qu'il avait de plus terrible et de plus dangereux, qui auraient appelé l'attention des Brestois sur les îles qui se trouvaient pourtant à leurs portes.

b. Coutumes insulaires

Ce ne sont pas seulement les lieux qui accèdent ainsi à la reconnaissance. Sous l'effet de cette mise en lumière, on voit également reparaître ces « gens des îles » et des côtes sauvages : ceux là même dont on lisait encore en 1846 qu'ils n'hésitaient pas apparemment pas à achever les naufragés. Mais on ne trouve plus rien de semblable quarante ans plus tard dans *la Dépêche*. Le cliché semblant s'être complètement renversé. Ce qui a le plus impressionné l'opinion, en France et en Angleterre, c'est le dévouement des populations locales vis-à-vis des corps, qu'ils se sont spontanément chargés de porter en terre, après leur avoir admonesté les rites d'usage - « comme s'il s'agissait des leurs » (c'est la version qui a été officialisée par la presse et par tous les commentaires et publications qui ont suivi). Pour illustrer le revirement qui semble s'être opéré, on peut observer la façon dont la gestuelle déployée par les Ouessantins autour du cadavre d'une fillette d'un ou deux ans a été portée sur le devant de la scène²¹ servant ainsi en quelque sorte d'*exemplum* pour « révéler » aux représentants du monde civilisé, que les insulaires n'étaient finalement pas (ou plus) aussi sauvages qu'ils l'avaient cru. On se plaisait désormais à raconter comment les Ouessantines, loin de dépouiller les morts, avaient été jusqu'à sacrifier les vêtements de fêtes de leurs propres enfants pour revêtir le cadavre d'une petite anglaise inconnue. Alain Corbin a décrit quelque part la « tardive [prise de] conscience du pittoresque marin²² ». Parler

²⁰ L'exemple n'est pas choisi au hasard, les témoignages de gratitude adressés en cette occasion par la Couronne britannique font partie des principales « accroches » des offices de tourisme chargés de vanter les charmes de Molène et de Ouessant.

²¹ Un exemple de commentaires parus à l'époque : « Quelques cierges sont allumés. Le bébé a été placé dans un berceau tout garni de fleurs, dans la chambre de Mme veuve Couillandre. » On trouve des tableaux qui représentent la veillée du corps.

La Dépêche de Brest,

²² CORBIN, A. *Le Territoire du vide*, op.cit. p. 158.

de scène « pittoresque » serait peut-être discutable ici, en raison de son côté pathétique, mais elle évoque malgré tout la banalité quotidienne des îliens, ce qui m'incite à conserver ce terme. Avec le naufrage du *Drummond Castle*, on découvre qu'au début du vingtième siècle, l'enthousiasme pour les usages vernaculaires était manifestement déjà en train de gagner les classes moyennes provinciales. Cette conclusion d'un journaliste de *la Dépêche* me paraît éloquente :

« On connaît trop peu, même parmi nous, le paysage de rêve mélancolique où les cadavres du *Drummond Castle* viennent d'atterrir ; pour dormir leur dernier sommeil. On connaît trop peu surtout la vie des « gens des îles ». Qu'un sinistre soit signalé, tous sont prêts à lutter contre la mer pour lui arracher sa proie.

La reine d'Angleterre vient de rendre publiquement hommage aux vaillants marins de Molène et d'Ouessant. C'était justice, et tout le monde l'applaudira. »

La Dépêche de Brest, Dimanche 21 juin 1896, 10^e année

Si je me suis attardée sur le naufrage du *Drummond Castle*, c'est parce qu'il me paraît révéler l'émergence d'une attention nouvelle pour les « côtes barbares » et leurs habitants, dans les années charnières entre les deux siècles, où l'on découvre que les sauvages ne sont finalement pas si sauvages que cela...mais qu'ils le sont encore suffisamment pour conserver au “tableau” son caractère tantôt sublime, tantôt pittoresque. Il me semble pourtant qu'il ne faudrait pas surestimer l'évènement en tant que tel, car il s'agit peut-être plus d'un “catalyseur” que d'un véritable déclencheur²³. Au-delà du naufrage, les conditions de sa médiatisation semblent avoir joué un rôle prépondérant, en tant qu'elles reflètent le jeu d'une dynamique sociale propre à cette époque, et que les spécialistes de l'histoire des mentalités (Alain Corbin ou encore Roy Porter entre autres) associent volontiers à l'avènement de l'ère des loisirs. Cette dynamique résulterait d'une mobilité toujours plus importante des hommes et des informations qui, en favorisant l'échange des regards entre différentes catégories en même temps que la « circulation sociale des pratiques », aurait bousculé les représentations de l'“Autre”, renversé certains stigmates et contribué ainsi à déplacer les frontières de l'inconnu et du “sauvage”. Mais si les représentations associées au “sauvage” changent de sens, celui-ci ne disparaît pas pour autant, au contraire :

²³ En chimie, un catalyseur provoque ou simplement accélère une réaction mais n'apparaît pas dans l'équation bilan : il ne fait partie ni des réactifs ni des produits.

autrefois combattu il sera désormais délibérément entretenu et considéré comme une valeur refuge, face à une civilisation urbaine industrialisée de plus en plus décriée.

2. La mise en tourisme de la mer d'Iroise au vingtième siècle : entre paternalisme social et nostalgie primitiviste

La réhabilitation du “sauvage” par la civilisation industrielle semble remettre en question le principe de polarité dont les anthropologues ont souligné l'influence sur le monde occidental, au moins jusqu'à l'époque moderne²⁴. Cette mise en lumière participe en effet de stratégies de développement territorial, qui supposent à la fois des travaux d'aménagement, et une sorte de conditionnement des populations qui, bon gré mal gré, se retrouvent au cœur du processus. Mais il paraît évident que la construction culturelle de la nature brouille les catégories usuelles de l'anthropologie traditionnelle, fondées sur la dichotomie entre nature et culture, domestique et sauvage, etc. Un coup d'œil aux publications spécialisées de ces dernières années montre d'ailleurs que la question interpelle les ethnologues : on repère ainsi de nombreux titres d'articles et de contributions qui évoquent la « construction du sauvage », l'« invention de la tradition », ou encore « l'inversion de la filiation » (etc.), dénotant l'idée d'intervention hiérarchique, ou encore celle de court-circuitage des extrêmes. Comme l'a fait observer Pierre Cornu, dans une contribution sur la notion de *terræ incertæ* -le principe de “non intervention” imposé à certains terrains, ne peut évidemment être qu'artificiel. Les Hautes Terres du Massif Central, dont le cas sert de support à sa réflexion, serait marqué selon lui par un processus d'« eremitisation », selon un

²⁴ « Pendant longtemps l'Occident a organisé ses représentations officielles de l'espace autour de l'opposition domestique/sauvage » rappelle Sergio Dalla Bernardina dans *Terres Incertaines*, il mentionne à ce propos les travaux de l'historien Geoffroy Lloyd, qui aurait montré, l'importance, de ce « principe de polarité » dans le monde grec à savoir, je cite « l'attraction pour les pôles – attraction de type classificatoire – [qui] nous pousse à diviser la réalité en deux champs juxtaposés et à cataloguer les êtres et les choses, sur la base de couples antinomiques du genre nature/culture, sacré/profane ». Cf. DALLA BERNARDINA, S. « De l'opportunité d'ignorer », p. 9-23 in *Terres incertaines ; Pour une anthropologie des espaces oubliés*, DALLA BERNARDINA, S. (dir.) Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014. p.11. D'après LLOYD, G..*Polarity and analogy. Two types of argumentation in early Greek thought*, Bristol Classical Press, 1966.

néologisme forgé pour l'occasion et dont il précise le sens. Je le cite en soulignant les passages sur lesquels je voudrais insister :

« Faute de concept disponible, on proposera le néologisme d'érématisation pour qualifier le processus de transformation du vide matériel et démographique laissé par la déprise, en « plein » symbolique et spirituel. C'est en effet davantage à l'*eremos* monastique, lieu d'oubli du monde, qu'au désert de la géographie physique, lieu de faiblesse maximale de la vie biologique, que se réfèrent ceux qui discourent sur la désertification des années d'après guerre.

Il est toutefois clair que la forme du néologisme proposé suppose qu'il correspond à **une action sociale déterminée**, que l'*eremos* n'est pas le résultat d'une évolution fatale mais le produit d'un travail, autrement dit que les producteurs de discours agrarien et régionaliste, notamment, ont d'une certaine manière **construit le désert dans l'ordre symbolique, avec la visée de le séparer du monde de l'individualisme et du capitalisme** mais aboutissant au **résultat paradoxal** d'une ouverture à une économie de la consommation immatérielle impulsée par la ville²⁵. »

Avec les Hautes terres du Massif Central, l'historien propose d'envisager, non pas « un exemple représentatif d'une quelconque normalité, mais tout au contraire paroxystique de la marginalité territoriale ²⁶ ». Cette restriction ne semble pas nous interdire de nous inspirer du modèle pour appréhender la situation observée sur notre terrain. Dans une perspective très proche de celle de Pierre Cornu d'ailleurs, Alain Corbin le premier a montré que le « territoire du vide » des Modernes, s'est progressivement « rempli » de représentations nouvelles, et diverses. Du coup, si le caractère insondable de la mer demeure proverbial, ce ne peut être que le résultat d'une construction culturelle. Nous n'ignorons pas en fait que les scientifiques envoient des sondes cartographier le fond des océans, et que l'imagerie satellitale nous en fournit également des relevés ultra précis. Il en découle que l'érection de la mer en bien culturel commun, propriété de tout le monde, autrement dit de personne, est aussi le fruit d'un travail sur la mémoire collective et sur les pratiques, qui implique d'occulter toutes les stratégies déployées depuis plusieurs siècles par les hommes pour se la partager en zones d'influence. Je propose donc de revenir sur les modalités de cette mise en ambiguïté, pour ce qui est du vingtième siècle.

²⁵ CORNU, P. « Les espaces du sauvage, une approche historique de l'érématisation de Hautes Terres du Massif Central » p. 27-52, in DALLA BERNARDINA, S. (dir.) *Terres incertaines*, *Op.cit.* p.39-40. J'ai souligné les passages qui me paraissent les plus importants pour notre propos.

²⁶ *Ibid*, p. 29.

2.1. Le désensauvagement des côtes sauvages : entre hygiénisme paternaliste et toilettage entrepreneurial

S'agissant de l'apprivoisement des marges, nous avons repéré un peu plus tôt l'insistance de la presse quotidienne de la fin du siècle sur les toponymes locaux. Notons que nous aurions pu également signaler une attention du même type portée aux patronymes cette fois : en se reportant aux articles cités concernant le naufrage du *Drummond Castle*, on s'apercevrait que les sauveteurs et les habitants qui se sont le plus investis pour ensevelir les morts sont personnellement nommés. Ces observations incitent à faire le parallèle entre ce qui se passe durant ces années charnières, et la situation contemporaine décrite Martin de la Soudière dans un article consacré aux processus de nomination et de dénomination de territoires, dont l'ethnologue constate la recrudescence actuelle. Derrière cette prolifération, il décèle un « désir de territoire », dont il précise la portée : « Par [son] emprise sur l'espace » écrit-il, le nom se fait le « médiateur entre un groupe social et le territoire qu'il occupe » et tend ainsi à « conférer à l'un comme à l'autre consistance et surcroît d'identité²⁷. » Pour le formuler un peu différemment, mettre l'espace en mots serait une manière de marquer un territoire, mais procéderait, en plus de cela, d'une mise en scène identitaire de la part du ou des groupes qui en revendiquent la propriété. De la même façon que la créativité toponymique d'aujourd'hui est censée répondre à des enjeux propres à notre époque, la multiplication des toponymes locaux dans la presse du début du siècle apparaît également comme le reflet d'une politique alors inscrite dans l'air du temps. Quels en étaient les enjeux ? Nous avons remarqué que l'engouement nouveau pour les noms de lieux avait pour corollaire une remise à l'honneur de la langue bretonne dans les journaux. Or les chercheurs qui se sont intéressés à l'histoire de la presse provinciale en Bretagne ont mis en évidence le fait que l'usage du breton était conçu comme une stratégie « offensive » de propagande en direction des catégories populaires. Selon leurs analyses, cette politique de proximité reflétait d'un côté le volontarisme

²⁷ DE LA SOUDIERE M. « Lieux dit, nommer, dénommer, re-nommer », *op. cit.* p.72.

militant des milieux cléricaux pour “arracher” les masses populaires à l’influence des journaux républicains²⁸, et de l’autre la riposte des journaux en question, parmi lesquels *la Dépêche de Brest*. Ainsi, l’arrimage des marges côtières à la civilisation du progrès semblait devoir passer par un paternalisme hygiéniste, destiné à domestiquer et à instruire les “sauvages” (qui n’était pas dépourvu d’ambiguïté, dans la mesure où ce toilettage s’avérait indispensable pour l’accueil des visiteurs²⁹).

Ce désensauvagement partiel semblait en effet nécessaire, car il ne se serait pas agi d’effrayer ou de faire fuir les touristes, en leur présentant une réalité trop éloignée de ce que les clichés pouvaient les faire espérer. Ainsi, la vie quotidienne des « gens de mer », signalée aux classes moyennes et aisées locales par les voyageurs soucieux d’admirer les beautés sauvages de la pointe de Bretagne qui lui tenaient lieu de décor, est devenue un thème non négligeable de la presse d’information régionale, dès le début du vingtième siècle. On voit ainsi la pêche, la collecte du goémon et autres activités du bord de mer s’émanciper de la tutelle des chroniques judiciaires ou de la rubrique des faits divers, pour devenir un sujet d’attention quasi quotidienne : que pêche-t-on ? en quelles quantités ? quelles sont les réglementations concernant l’exploitation - la « récolte »- des algues en fonction des techniques utilisées, des saisons ³⁰? etc.

²⁸ Comme l’ont montré plusieurs historiens spécialistes de la culture religieuse en particulier. A ce propos on peut se référer à l’article de Jean-Yves Jézéquel « Un hebdomadaire à la fin du XIX^e siècle : « Le Courrier du Finistère », p.57-69 dans Etudes sur la presse en Bretagne aux XIX^e et XX^e siècles, Cahiers de Bretagne Occidentale n°3, CRBC/UBO, 1981. Voir aussi Michel Lagrée, Religion et culture en Bretagne, 1850-1950, Fayard, 1992, notamment p.381-403.

²⁹ Dans le même ordre d’idée, on se souvient des commentaires parus dans *l’Armoricaïn* à l’occasion du passage à Brest du Prince de Joinville.

³⁰ On peut en donner quelques exemples pour l’illustrer : « **Plougonvelin** - Coupe des goémons -La coupe des goémons de rive est fixée au 12 mars, au lever du soleil, jusqu’au 12 juin, au coucher du soleil sur tout le littoral de la commune, s’étendant de Porsmilin au Coazel. Elle est interdite pendant la nuit. » *Le Courrier du Finistère*, Samedi 14 février 1914. « Guipavas - Coupe de Goémon - La coupe du goémon de rive sur le littoral de Guipavas aura lieu jeudi 26 et vendredi 27 février courant. » *Le Courrier du Finistère*, 21 février 1914. « La récolte du goémon -La deuxième coupe du goémon de rive en 1914 sur le littoral de la commune de Roscoff, est fixée comme suit ; pour les gens à mannes, brouettes, civières et paniers, les vendredis 1^{er}, samedi 2 et lundi 4 mai prochains ; pour les gens ayant charrettes,

En conséquence de cette mise en lumière, les citadins ont été amenés à prendre de plus en plus conscience de la précarité des conditions d'existence des habitants du bord de côte. Inspirés par le paternalisme social, ou encore par l'humanisme chrétien, quelques esprits éclairés se sont alors convaincus de la nécessité de prêter assistance à ces voisins moins favorisés qu'ils ne l'étaient eux-mêmes. L'historien britannique Roy Porter a noté une corrélation étroite entre l'avènement des loisirs et l'émergence de mouvements progressistes de lutte contre la misère³¹. D'ailleurs, dans l'introduction donné à l'ouvrage collectif où figure la contribution à laquelle, je vais me référer, Alain Corbin a lui aussi fait observer que les changements sociaux qui se sont opérés en Europe à partir du dix-neuvième siècle, et qui se sont prolongés ensuite jusqu'à nos jours, ont largement été impulsés par l'accession à la société des loisirs de plusieurs générations de philanthropes, d'humanistes, de réformistes et d'intellectuels. Ces représentants des classes intermédiaires cultivées auraient eu à cœur, en effet, de consacrer une large part du temps libre ainsi gagné à mettre en place des mécanismes destinés à aider leurs prochains, mais aussi à encadrer les loisirs de ces derniers. En Angleterre, remarque Roy Porter, « se manifestent, tout à la fois, une vive détestation de l'oisiveté et un fort désir de modeler le loisir de l'autre, considéré comme un inférieur, naturellement soumis à l'immoralité, au désordre des instincts, à la pulsion immédiate et au risque de misère³². » Cette perspective moralisatrice aurait selon lui servi de toile de fond à la gestion du temps libre par les intellectuels (qui auraient conservé le monopole de la question jusqu'au tournant du vingtième siècle). Il développe en particulier le cas de Thomas Cook, dont ce serait l'engagement dans la

bateaux, ou faisant des drômes les mardis 5, mercredi 6 et jeudi 7 et jusqu'à la fin du mois pour les deux catégories. »

La récolte du lichen ou goémon blanc ne sera tolérée dans la commune de Roscoff que du 1er mai au 25 octobre inclusivement.

La récolte du fillit ou lacets se fera comme les années précédentes aux équinoxes d'automne, aux jours fixés par la municipalité. » *Le Courrier du Finistère*, 28 février 1914.

³¹ Pour ce qui est de l'Angleterre dans le cadre de ses travaux.

³² CORBIN A. « Introduction » in CORBIN, A. *L'avènement de l'ère des loisirs, 1850-1960*, Paris, Flammarion, Coll. « Champs Histoire », p. 13. [Paris, Aubier, 1995]

lutte anti-alcoolique qui aurait été à l'origine de l'essor du voyage à bas coût (notamment ferroviaire)³³. D'après Roy Porter :

« Il [Thomas Cook] entreprit de devenir l'intermédiaire universel ; il convenait parfaitement à ce rôle ; il mêlait les affaires à une autre moralité et à un souci de l'amélioration du peuple, à ses yeux, le tourisme était un moyen de devenir meilleur, et l'organisateur de celui-ci en quelque sorte le tuteur de ses voyageurs. En un temps de liberté et de démocratie, Cook était convaincu que la circulation des populations favoriserait la paix internationale et la compréhension entre les peuples³⁴. »

Dans la première moitié du vingtième siècle la question de l'accueil des touristes en Bretagne est bientôt devenue centrale. Il est intéressant de constater que l'intervention, puis le stationnement des troupes étrangères à Brest après 1917, ont eu pour effet de faire redécouvrir leur rade aux habitants de la cité portuaire : « c'est la rade de l'Europe », « une rade magnifique, la plus belle du monde » peut-on lire dans *la Dépêche de Brest*, qui précisait citer *le Journal de Genève*³⁵. «[L'] avenir [de Brest] se dévoile avec une clarté impressionnante dans le sillage de ces centaines de paquebots³⁶» commentait encore le journaliste : alors que les commerces de la ville vendaient des cartes postales et des « souvenirs pour Américains », que les jeunes Bretonnes se laissaient photographier aux bras des Rangers ou des Tommies anglais, les édiles locaux se demandaient comment exploiter « la beauté de notre région », et se posaient la question du tourisme et de l'industrie hôtelière. De nombreux articles partent du même constat : les Américains semblent être venus à Brest, en apportant dans leur sillage de nouvelles pratiques, de nouvelles manière de consommer et de profiter du temps libre. On lit ainsi :

³³ « Le Josiah Wedgwood ou le Mathew Boulton de l'industrie touristique fut Thomas Cook (1820-1890) un baptiste militant né dans le Derbyshire : curieusement, la première grosse entreprise de voyage du monde fut le fruit du combat mené contre l'alcoolisme par un homme de l'est des Midlands. » PORTER R. « Les Anglais et les loisirs » in CORBIN, A. *L'avènement de l'ère des loisirs, 1850-1960*, Paris, Flammarion, Coll. « Champs Histoire », p. 39. [Paris, Aubier, 1995]

³⁴ *Ibid.* p. 40.

³⁵ « L'intervention américaine et la rade de Brest », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 32^e année, n° 12 049, Jeudi 1^{er} août 1918. A titre illustratif, je joins l'article en annexe.

³⁶ « Bretagne Amérique », *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, 33^e année, n°12 196, samedi 28 décembre 1918. Egalement joint en annexe

« Et voici que sous l'impulsion américaine, ces paquebots apportent en six jours à la Bretagne et par elle à la France, les effusions ardentes d'un peuple prodigieusement jeune, actif, généreux et sympathique... Et ces paquebots eux-mêmes ne sont qu'une puissante avant-garde car le progrès exige que, dans quelques mois, se posent sur les plateaux du Finistère, mouettes fatiguées de leur vol, les grands ailés qui franchissent à tire d'aile cet océan que Christophe Colomb mit trois années à parcourir. »

La Dépêche de Brest, 33^e année, n°12 196, samedi 28 décembre 1918

« La moralité de ses habitants et leurs autres qualités de labeur, d'économie, de ténacité constituent une excellente base d'action » assurait le journaliste de *la Dépêche*. Le message qui affleure de ces propos est assez explicite : outre l'aménagement de locaux destinés à accueillir les touristes attendus, il est apparu nécessaire de soigner l'image de la région, et en particulier celle de ses habitants. De ce point de vue, le ton paraît légèrement hésitant³⁷, une sorte de complexe d'infériorité se laisse deviner derrière l'évocation de clichés peu mélioratifs (paysan « bouseux » qui cache ses piécettes dans ses « bas de laine », jeunes filles exilées à Paris et menacées par la prostitution...En bref : archaïsme, naïveté, goût immodéré pour l'alcool etc.) La lutte anti-alcoolique, justement, s'est imposée comme un instrument essentiel de l'encadrement du peuple et de l'usage qu'il pouvait faire de son temps vacant. Le combat contre l'alcool n'est donc pas seulement le fruit du paternalisme social et de l'humanisme chrétien, il est aussi liée à l'influence d'un hygiénisme "entrepreneurial", motivé par le souci de veiller au confort des visiteurs en soustrayant à leur vue toute démonstration de sauvagerie alcoolisée ou de violence sociale carnavalesque comme il pouvait s'en trouver dans les milieux populaires, maritimes en particulier³⁸. Ainsi, dans un travail sur les Bretons et l'alcool aux dix-neuf et vingtième siècles l'historien Thierry Fillaut, constatait que « parmi les actions de propagande antialcoolique, celles entreprises à l'égard des marins revêtent un intérêt particulier », dans la mesure où « elles se singularisent par une volonté de prendre en compte dans leur globalité les besoins et les aspirations de cette communauté à l'issue d'une

³⁷ Idem, voir en annexe.

³⁸ « Les plus alcoolisés : les marins ? », dans Thierry FILLAUT, *les Bretons et l'alcool, XIX-XX^e siècle*, Ecole nationale de la Santé publique ed., Rennes 1991, p. 92-100.

analyse relativement détaillée de ses besoins et de ses aspirations³⁹.» Notons que le peuple, qui faisait donc manifestement l'objet de toute l'attention des philanthropes du premier vingtième siècle, même d'extraction rurale ou littorale, était pensé comme déjà à demi-corrompu par une trop grande proximité avec la civilisation industrielle, dans ce qu'elle avait de plus avilissant et de plus aliénant à leurs yeux⁴⁰. De ce point de vue, l'action entreprise dans le sillage de la fondation des *Abris du marin* au tout début du siècle rappelle l'idée « révolutionnaire⁴¹ » de Thomas Cook, évoquée un peu plus haut en référence à Roy Porter. L'initiateur du concept, Jacques de Thézac, que certaines sources décrivent comme un aristocrate à la santé fragile mais passionné de yachting depuis son plus jeune âge⁴², envisageait son action comme un « apostolat laïc⁴³ », destiné à développer une approche globale du monde des gens de mer. C'est en tout cas ce que l'on peut lire aujourd'hui dans *l'Almanach du Marin*, auquel il avait donné naissance en 1898⁴⁴. Les « Abris » se présentaient comme « des lieux de vie et

³⁹ T. FILLAUT, *Les Bretons et l'alcool*, p.149

⁴⁰ Cf. Ouvrages cités de Thierry Fillaut, Michel Lagrée, Roy Porter notamment.

⁴¹ Roy Porter écrit « La **révolution** des loisirs fit intervenir non seulement les nouvelles techniques de transport, mais aussi l'esprit d'entreprise et le sens des affaires. » Ce serait grâce au rail que l'entrepreneur anglais commença, à partir de 1841, à organiser des voyages en « voitures découvertes de troisième classe » permettant aux passagers de faire l'aller-retour jusqu'à Loughborough « pour un shilling seulement » et participer ainsi à un « grand gala anti-alcoolique et à un pique-nique ». PORTER R. « Les Anglais et les loisirs » in CORBIN, A. *L'avènement de l'ère des loisirs, 1850-1960*, Paris, Flammarion, Coll. « Champs Histoire », p. 39. [Paris, Aubier, 1995]

⁴² Je m'appuie ici sur les travaux de Michel LAGREE, *Religion et cultures en Bretagne, 1850-1950*, Editions Arthèmes Fayard, Paris, 1992 ; et sur ceux de Thierry Fillaut que je cite : « Cet homme, Jacques de Thézac, naît en 1862 à Orléans mais passe son enfance en Charente Inférieure pour des raisons de santé. C'est alors qu'il prend goût à la navigation de plaisance. En 1888 il a déjà fait deux fois la traversée Arcachon-Le Havre. Douze ans plus tard, il se fixe en Bretagne après s'être marié avec Anne de Lonlay, originaire de Lanriec. A partir de cette époque et jusqu'à sa mort en 1936, il consacrera sa fortune et ses efforts à l'amélioration de la vie des populations maritimes qu'il côtoie. » FILLAUT, T. *les Bretons et l'alcool, XIX-XX^e siècle*, Ecole nationale de Santé publique ed. Rennes 1991.

⁴³ *Almanach du marin breton* - 114^e édition, l'œuvre du Marin Breton ed. Brest, 2012.

⁴⁴ En 1902-1903, une série d'intempéries avait éloigné les sardines des côtes bretonnes, provoquant une crise majeure. De proche en proche, tout le système économique fut ruiné, notamment à Douarnenez où les pertes de matériel s'ajoutaient aux pêches infructueuses qui ont contraint les conserveries à la fermeture. Michel Lagrée qui s'est intéressé aux « Œuvres de la mer » dans le cadre de son travail sur les rapports entre religion et culture en Bretagne remarque qu'une « misère absolue frappe [alors] la population » [provoquant] des cas de

de sociabilité », dont le but affiché consistait à encadrer les loisirs des marins et des pêcheurs, lorsqu'ils étaient à terre. *L'Almanach du marin breton*, une sorte d'encyclopédie de poche à destination des usagers de la mer, complétait cette entreprise de moralisation hygiéniste, tout en fournissant un nombre appréciable d'informations et de renseignements pratiques (instructions nautiques, cartographie marine, moyens de sauvetage, reportages liés à l'évolution technique; mais également des dictons, mises en garde anti-alcoolique ou, suivant les époques, diatribes anti-communistes⁴⁵).

Les dictons qui apparaissent en haut et bas de chaque page suffisent à donner le ton.

On peut en citer un florilège :

« Pour être fort sois pur », « Heureux qui dit en se levant, je veux être aujourd'hui meilleur qu'hier », « Tout excès se paye, tôt ou tard les organes et la vitalité s'en ressentent », « Les vraies joies ne sont pas pour les riches de bourse mais pour les riches de cœur », « Esprits forts esprits faux, esprits fats, que de bêtises l'orgueil fait faire ici bas », « La boisson prend tout au buveur, Tout, Argent, Force, Esprit,

dénutrition et de propagation de maladies épidémiques qui émeuvent l'opinion française. » LAGREE, *Religion et cultures en Bretagne*, op.cit.p.178.

⁴⁵ Le sommaire ou la table des matières permettent de voir que les informations sont reprises et mises à jour chaque année: Ephémérides, Saisons, Eclipses, Coefficients de la Marée, Calendrier avec indiqué les heures et hauteurs des pleines mers du matin et du soir pour La Rochelle, Saint-Nazaire, Port-Louis, Brest. On trouve aussi systématiquement une liste des « feux et phares des côtes du Nord et de l'Ouest de France depuis Dunkerque jusqu'à l'Espagne » ainsi que des renseignements utiles pour les Inscrits maritimes : Service dans la Flotte, Nouveaux tarifs des pensions Caisses de Prévoyance ; Conditions des Examens pour être reçu patron au Bornage, Capitaine au Cabotage, Pilotes ou Aspirants Pilotes, Pilotes de la Flotte ; Ecole des Mécaniciens de Lorient, des Pupilles Ecole professionnelle des Marins (ancienne Ecole des Moussets). S'y ajoutent également chaque année un éditorial intitulé « Lettre aux Marins », un rappel des services rendus par les Abris du marin. Les autres titres varient suivant les années, ils constituent un ensemble varié de cartes et de fiches techniques mais aussi de mises en garde vis-à-vis et de conseils pour mener une vie bonne et saine que ce soit au travail ou en famille. Dès l'origine, la sécurité en mer apparaît comme la première des priorités de *l'Almanach* et l'effort de pédagogie déployé à cette fin s'en ressent. Les exposés sont didactiques, assez épurés et le plus souvent illustrés. Le ton est souvent paternaliste pour s'adapter à un public généralement peu instruit voire presque illettré (c'est justement cette représentation de « l'autre » qui incite les concepteurs de *l'Almanach* à le croire vulnérable aux tentations malsaines). On trouve donc de nombreux articles sur la manière de se protéger contre les maladies vénériennes – recommandant tout particulièrement l'abstinence – d'autres rappellent le taux d'alcool pur contenu dans diverses boissons. Des bandes dessinées et des histoires brèves illustrent ces mêmes propos. Dans les années 1925, vient se greffer un discours politique inédit jusque là, alimentant la crainte du bolchevisme. Pour achever cet effort de propagande catholique et hygiéniste, des maximes et dictons, en en-tête et pied de page rappellent au marin comment bien se comporter.

Honneur », « Le Chrétien pratique la fraternité sans se vanter, le païen se vante de fraternité sans la pratiquer », « O progrès, que de bêtises on commet en ton nom ⁴⁶! ».

De façon un peu paradoxale, les Œuvres de la Mer, pourraient avoir en même temps contribué à fixer le cliché du marin, ivrogne invétéré. C'est en tout cas l'impression qui ressort de cette institution à la fois didactique et moralisatrice, où sont constamment rappelés les méfaits de la boisson. En somme, si autrefois, la figure emblématique du "sauvage" des bords de mer était celle d'un être tout juste sorti de l'état de nature, qui se ruait sur les morceaux d'épaves échoués sur le rivage ; dans la première moitié du vingtième siècle, la sauvagerie des gens de mer est surtout associée à une des penchants immodérés pour l'alcool, et s'applique également aux catégories urbaines ou urbanisées. Dans les deux cas, le sauvage est renvoyé à une image de déviant, incapable de mesurer sa consommation, et en proie à des déchaînements chroniques de violence débridée.

L'Almanach du Marin Breton, de même que les Abris, visaient bien l'encadrement du temps libre des populations maritimes. De ce point de vue, ils semblent bien s'inscrire dans la mouvance décrite par Roy Porter. Ceci étant dit, pour les lecteurs de *l'Almanach*, la mer n'était pas un espace ludique mais un lieu de travail. Le temps des loisirs pour eux, était avant tout le temps passé à terre. Si ces « gens de mer » "participent" à l'essor de l'engouement pour les plaisirs de la mer c'est en fait plutôt en tant qu'éléments du décor, comme autant de personnages pittoresques, dont la tendance à abuser de l'alcool et l'esprit bagarreur, bien que combattus par la morale, pourraient aussi avoir exercé une force d'attraction sur les candidats au tourisme maritime. Parce qu'il ne faut pas négliger le côté un peu voyeur du voyageur d'une part, mais aussi parce que cette rusticité sauvage, à condition de ne pas déborder du cadre du tolérable, permet d'entretenir l'ambiguïté de ces espaces de « liberté » aux

⁴⁶ Cf. *L'Almanach du Marin*, éditions des oeuvres de la mer, publication annuelle (les dictons sont toujours les mêmes d'une année sur l'autre, je n'ai même pas repéré de changement de ce point de vue depuis les premiers numéros, le reste par contre, a été adapté à la modernisation de la société).

yeux de ceux qui viennent en profiter pour s'évader de la société urbaine et de sa bureaucratie policée.

2.2. Esthétique de la drague, du scoubidou, et autres « *pincées* » sauvages

a. La balnéarisation par l'image et en image

Après la première guerre mondiale, les premiers congés payés ont impulsé une dynamique qui, interrompue ou en tout cas sérieusement entravée par les années d'occupation, a repris de plus belle après la seconde guerre mondiale, période qui a vraiment vu l'avènement de la société des loisirs de masse. Le tourisme balnéaire s'est rapidement imposé comme l'un des principaux leviers d'action dans la stratégie de développement de la région (la Bretagne était alors en pleine reconstruction, après plusieurs années de bombardements aériens quasi-quotidiens). Notons, avec Roy Porter encore une fois, que les décennies qui ont suivi le conflit ont vu le camp de vacances « devenir la première forme de vacances de masse » (des camps dont l'historien nous dit qu'ils étaient « bon marché mais [permettaient] aux gens de se baigner et de s'amuser⁴⁷ »). À en juger par les documents consultés, la mode de la villégiature maritime repérée en Angleterre par le spécialiste, semble avoir gagné la France à peu près au même moment.

Sur ce plan, l'optimisme semble l'emporter dans la presse locale. On lisait ainsi en 1961, par exemple, que, « en l'an 2000, grâce à l'automation, la durée des vacances [serait] de 344 jours par ans ». Il y avait dans ces analyses de quoi inciter les collectivités territoriales à soutenir les projets du « Comité Départemental du tourisme », lequel, lit-on encore dans *le Télégramme* de l'époque, envisageait la création de villages de vacances⁴⁸ destinés à accueillir tous ceux qui décideraient de meubler le temps épargné sur le labeur en venant profiter des plaisirs de la plage et des rivages. Un peu partout dans le Finistère, les communes du littoral s'apprétaient donc pour accueillir des touristes⁴⁹ : « Telgruc (commune de 1954 habitants qui veut rester

⁴⁷ PORTER R. « Les Anglais et les loisirs », p.67.

⁴⁸ À Concarneau pour ce qui est de l'article cité.

⁴⁹ Pour les mêmes raisons mais sur un thème différent, on ne compte pas les concours de « villes fleuries » signalés dans *le Télégramme* sur toute cette période.

active se tourne vers le tourisme et le progrès » (1970),), « un balnéologue roumain découvre la Bretagne » (sur la même page), « 82 160 passages contre 71 800 en 1970 » (1971), « Le Trez Hir s'équipe pour devenir la plage parfaite des vacances familiales » (1965), « Lanildut à l'heure du tourisme » (1965), etc. ces quelques exemples de titres, glanés ici et là, permettent de vérifier l'importance économique croissante du tourisme pour les petites localités. Mais plus encore que les titres et articles associés, ce sont sans doute les images qui parlent. La mise en scène fait d'ailleurs émerger un aspect très intéressant de la politique touristique en Bretagne, où dès les années d'après guerre, un volontarisme marqué a trouvé à s'exprimer pour ce qui est de l'organisation de la confrontation entre les visiteurs et la population autochtone. Et si l'arrivée des touristes était attendue (notamment par les promoteurs touristiques), leur départ était également salué :

« Le départ des derniers touristes :

Fin d'été à Bestréès, les derniers touristes reviennent de l'île de Sein et le port minuscule appartiendra tout entier bientôt aux casiers des pêcheurs »

« Un dernier regard

Avant de repartir vers la ville, la foule, le Métro, un dernier regard vers la Baie de Trépassés »

« Fin d'été au Conquet

Le port où l'eau frissonne doucement est le paradis des enfants : on s'y baigne, on lit, on bavarde avec les camarades tandis que les canots attendent les pêcheurs »

« Derniers bains ? »

Comme on peut le constater, la fin des vacances était signalée dans la presse sous la forme d'une sorte rituel de clôture, annonçant le retour au calme aux "véritables" propriétaires des lieux. Mais les guillemets s'imposent ici, car il semble que les pêcheurs, goémoniers, dragueurs de maërl et coquilliers, n'étaient déjà plus tout à fait les seuls à pouvoir revendiquer l'usage des infrastructures portuaires. Celles-ci – c'est également les archives de presse qui nous le disent (en particulier des articles portant sur les investissements en matière d'aménagement du territoire) – ont d'ailleurs en partie été conçues pour accueillir des plaisanciers, et pas seulement pour aider à la manutention. L'alternance des saisons semble donc être aussi celle des légitimités : l'esthétique photographique permettant de neutraliser les effets de la transition, sans doute beaucoup mieux que ne pourraient le faire de longues palabres engagées, et fondées (part exemple) sur un rationalisme pragmatique. Ajoutons que si cette transition pouvait encore paraître saisonnière, elle annonçait en fait déjà le passage d'une économie à une autre. Le caractère irréversible de la substitution des classes de loisirs à la population des travailleurs de la mer apparaît de plus en plus manifestement à mesure que l'on avance dans le temps. Un indice un peu acide de ce changement : dans la presse régionale, au gré des crises, des grèves, des levers de boucliers et des tentatives de restructuration avortées, les représentants de l'artisanat côtier traditionnel passent de la rubrique « actualité » à la rubrique « culturelle ».

b. La réhabilitation du « droit de pense »

Vu d'aujourd'hui, on peut s'autoriser à penser que si les « traditions » étaient ainsi mises en valeur, c'était bien le signe de leur perte d'influence au regard de l'économie des loisirs qui, par contre, gagnait rapidement du terrain⁵⁰. Du point de vue des

⁵⁰ Sur ce thème de la mise en mémoire des traditions, au moment même de leur basculement dans un passé révolu, on peut se référer à Marc Augé (par exemple) : « Ce besoin soudain de se constituer une mémoire, qui correspond aux dures nécessités, aux dures menaces auxquelles se trouve confrontée une société qui se défait n'implique pas qu'elle fonctionnait comme mémoire lorsque le problème ne se posait pas. [...] On oppose trop hâtivement un âge de la mémoire à un âge de l'oubli qui lui aurait succédé, c'est plutôt l'inverse : une époque où le passé se vit au présent, dans la fidélité à la tradition, bascule dans une période où ce passé prend toute l'allure d'un passé et doit, dès lors, être enregistré par la mémoire. » AUGÉ, M.

visiteurs, cette scénographie répondait à des besoins (ou des désirs) abondamment documentés et étudiés depuis par les spécialistes des sciences humaines: quête de l'« authenticité », utopie du retour aux sources, à la nature, etc. (les manières de le formuler ne manquent pas). L'influence économique de ces métiers étant de plus en plus réduite, et leur image, ainsi que celle des usages et pratiques qui leur étaient associés servait désormais d'abord de « valeur refuge ».

Ce changement de statut s'inscrit dans une dynamique dont on repère déjà de nombreux signes dans les années soixante (je parle ici au niveau local, d'après ce que les sources consultées permettent de constater). Dans un article de 1961 par exemple, la « recherche de la nature » est décrite comme un moyen de « compenser la vie pathogène des grandes concentrations urbaines ». Pour les observateurs (un panel d'experts en tourisme), « les îles bretonnes pourraient bénéficier de ce qu'on a appelé le « complexe d'insularité » ». Ce complexe d'insularité⁵¹ (qui prolonge au vingtième siècle le « complexe de péninsularité » exprimé autrefois par ceux qui identifiaient Brest à une colonie isolée au bout du monde), désigne un sentiment d'abandon exprimé par les habitants des îles, qui correspond à la fois à une notion d'isolement géographique et à une construction symbolique de l'éloignement (lequel est à la fois spatial et social). Ainsi, comme le faisait remarquer Karine Salomé dont j'ai mentionné les recherches un peu plus tôt, certains visiteurs (mais pas tous) raillaient le côté arriéré des insulaires et [déploraient] leur mysticisme exacerbé, leur refus de toute innovation ». Aux côtés d'images beaucoup plus positives, cette stigmatisation opérée par le regard et le discours des voyageurs du dix-neuvième siècle, aurait favorisé

« La force du présent ; entretien avec Nicole Lapierre » (p.43-55) in *Communication*, n°49, 1989, p. 45-46.

⁵¹ Par extension, il renvoie également, quoique dans une moindre mesure au sentiment d'abandon dont se disaient victimes les élites brestoises du dix-neuvième siècle. Il s'agirait dans leur cas d'un complexe de « péninsularité » et non d'insularité. L'éloignement étant à la fois une dimension géographique et une construction symbolique, les deux situations peuvent être rapprochées l'une de l'autre si l'on se concentre sur le sentiment des populations d'autant plus que comme le fait observer Karine Salomé, c'est paradoxalement dans un contexte d'amélioration des communications et de fréquentation accrue que le thème de l'éloignement fait l'objet d'une attention croissante. Sa remarque concerne les îles, les archives de la presse brestoise de la seconde moitié du dix neuvième siècle semblent appeler le même constat. SALOME, K. « Les îles bretonnes au dix neuvième siècle, entre dépaysement et isolement » *Ethnologie française*, Volume 36, n°3, 2006. p.

l'entretien, si ce n'est l'émergence, d'un sentiment d'infériorité aigu chez les habitants des îles (ou « complexe d'insularité »). Pour le dire simplement, si l'on a pu parler d'un « retournement des stigmates » sur le plan général, dans le détail, il faudrait sûrement nuancer car le regard des autres continue (même aujourd'hui) à agir sur la perception d'eux-mêmes des îliens⁵².

Dans la deuxième moitié du vingtième siècle la quête du dépaysement semble avoir gagné les masses, et c'est là ce que les experts réunis en 1961 autour de la question du développement touristique de la Bretagne entendaient révéler : ils prenaient acte du besoin exprimé par les candidats au tourisme de se ressourcer et, pragmatiques, étaient prêts à mettre en œuvre une entreprise de « non-mise en valeur de terrains » comme mode d'aménagement des paysages qui tait son nom.

Dès ce moment, la culture insulaire a pu bénéficier d'un nouveau regain d'intérêt (car ce n'était pas le premier on l'a vu), et c'est jusqu'au fameux « droit de *pense* », qui s'est vu en partie délester de son identification à un acte barbare de déprédation pour devenir une originalité culturelle digne d'être scénarisée et portée au musée. La consécration universitaire est venue un peu plus tard parachever ce changement de perspective : sous la plume de Françoise Péron par exemple, c'est une toute nouvelle vision de la pratique ouessantine de la récupération d'épaves qui apparaît. Dans *Ouessant, l'île sentinelle*, la géographe a décrit dans le détail non seulement les aspects « techniques » de cette « cueillette » un peu particulière, mais aussi le devenir des objets - le « *pense an aod* » selon l'appellation locale - ainsi récupérés. Le retournement du stigmate est manifeste dans ces descriptions dont on peut apprécier l'intérêt ethnographique, quoique l'on puisse y repérer certains partis pris (que l'auteur ne prétend pas nier). Elle explique donc comment les îliens accouraient en masse sur la plage lorsque un navire venait se mettre à la côte, et s'efforçaient d'attirer à eux les débris de l'épave et les restes des cargaisons qui arrivaient à leur portée (précisant que leur premier mouvement consistait à porter secours aux éventuels rescapés). Ils se servaient pour cela d'un outil spécialement adapté à cet usage, le *pech*, décrit comme

⁵² Plusieurs séjours à Ouessant, dont un effectué véritablement pour les besoins de l'enquête m'ont permis de le vérifier (D'après les témoignages d'habitants de l'île, et en particulier des pensionnaires de la Maison de retraite).

un « croc à doubles pointes recourbées, emmanché d'un morceau de bois, dans lequel coulissait un filin. » Je reprends ici ses propos :

« Dès que les débris du bateau apparaissaient, ainsi qu'une partie de la cargaison que le flot rejetait à la côte à la marée montante, c'était la population entière qui tentait de s'emparer de cette manne portée par les vagues et que la marée suivante pouvait tout aussi bien reprendre.

Ces épaves : bois, caisses de farine, conserves diverses, barils de vin ou de liqueur, mobilier du bateau, constituaient le pense qu'il fallait se hâter de remonter en haut de la falaise⁵³. »

On découvre alors que le procédé que les citadins du siècle passé considéraient comme la preuve de la sauvagerie et de l'archaïsme des îliens et autres représentants de la « plèbe » littorale, était à la base d'une structure économique atypique, mais relativement élaborée. Selon l'analyse de la géographe, toute la culture matérielle traditionnelle des Ouessantins avait pour origine les débris récupérés de cette manière. « Tout, absolument tout était récupéré » insiste-t-elle, précisant que si le ramassage de bois flotté était une pratique commune sur toute la côte du Finistère « ce qui [était] propre à Ouessant, c'[était] l'importance économique de ces apports dans la vie close de l'île⁵⁴. » Une anecdote plaisante lui permet de conclure et de synthétiser une description minutieuse de tous ces usages. Elle mérite d'être rapportée :

« Un instituteur du siècle dernier, demandant à ses élèves d'où venait le bois reçu une unanime réponse : « De la grève m'sieur ⁵⁵! »

Ainsi réhabilitée, la pratique du « droit de *pense* » a pu devenir à son tour une attraction touristique. Il semblerait d'ailleurs qu'un glissement orthographique (et sémantique) se soit opéré avec le temps et que du « pense an aod », on soit passé aux

⁵³ PERON, F. *Ouessant, l'île sentinelle*, Brest-Paris, Editions de la Cité, 1985, p. 134 *et passim*.

⁵⁴ « Les épaves permettaient aux Ouessantins de faire provision de tout ce dont l'île était dépourvue : savon, bougies, alcool, oranges... pour ne faire allusion qu'aux naufrages les plus connus du siècle dernier, et d'une façon encore plus extraordinaire de mobilier et de vaisselle. » Françoise Péron donne plusieurs exemples concrets de réemploi des restes de naufrage et en particulier du bois flotté. On apprend ainsi que les mâts étaient récupérés et sciés pour servir de poutres, que les membrures étaient utilisées dans les charpentes, et que les planches servaient à construire les cloisons intérieures des maisons où l'on trouvait également des commodes, buffets d'office, fauteuils. Les manches d'outils, les barrières, les fermetures de portes et tous les menus objets en bois étaient fabriqués à partir des épaves » PERON, F. *Ouessant, l'île sentinelle*, *Op. cit.* p.134 *et passim*.

⁵⁵ *Ibidem*.

« pincées », (terme qui semble connoter également l'idée de prendre, de saisir quelque chose qui passe à portée) qui désignent une catégorie d'objets parfois vendus dans les magasins de souvenirs, voire par des particuliers, artisans de métier ou artistes amateurs, réalisés à base de galets, de coquillages, de bois flotté et de toutes les « *res nullius* » ce que l'on peut récupérer en flânant sur la plage ou dans les rochers...⁵⁶

XX

Du bon et du mauvais "sauvage"

Dans ce chapitre, nous avons vu s'opérer un renversement de perspective assez radical, transformant ce qui au milieu du dix-neuvième siècle était considéré comme des agissements violents et barbares en une pratique ludique et créative (du « *pense* » aux « pincées »). On aura pu constater qu'il a moins été question de la mer en tant que telle que de politiques sociales appliquées à un univers maritime en mutation. La mer apparaît ici comme le lieu de rencontre entre deux catégories de populations ceux pour qui elle représentait un lieu de travail d'une part, ceux qui en jouissent à la manière du consommateur de l'autre. On a vu le monde du travail et celui des loisirs se retrouver autour de la mer, et le second commencer à empiéter progressivement sur le territoire du premier, sans se départir de sa bienveillance et de sa moralité. Ce chapitre me paraît important pour ce qui va suivre dans les deuxième et troisième parties, car c'est dans ce contexte de réorganisation des rapports à la mer que vont apparaître les plongeurs d'une part, et que les anciens outils de travail de ceux qui reculent vers l'arrière de la scène, vont se voir charger de témoigner de l'histoire de ces derniers. Mais n'anticipons pas trop, reprenons plutôt très schématiquement les différents moments de cette transition.

Elle a été progressive : il a d'abord fallu que les citoyens découvrent que les "sauvages" qui peuplaient les côtes pouvaient, à l'occasion, révéler leur « humanité » (c'est le terme qui était employé), et qu'ils étaient capables de faire preuve d'empathie vis-à-vis de noyés étrangers. Cette prise de conscience, concomitante d'une

⁵⁶Cf. <http://fortunedemer.free.fr/>

fréquentation plus régulière et plus marquée des îles et des bords de mer par les habitants des villes, a engendré chez ces derniers un élan de sympathie, qui les a conduit à s'engager, individuellement ou collectivement. Cet "encadrement du petit peuple" avait à la fois pour objectif de lui prêter assistance (d'améliorer ses conditions d'existence) et, dans le cadre d'une stratégie régionale de développement du tourisme, de le rendre présentable, en veillant à son instruction et à la moralisation de ses pratiques. Enfin, devenue valeur refuge pour des citadins en quête d'un "ailleurs" qui leur permettrait d'oublier le métro et la vie trépidante des grandes villes (c'est caricatural, je l'accorde), la "sauvagerie" désormais domestiquée des insulaires et des habitants des villages qui viennent toucher les stations balnéaires, a pu être mise en scène, esthétisée, et servir de modèle à de nouveaux usages du rivage. Et on a vu les voyageurs et les badauds se mettre à leur tour à arpenter les grèves, pour y récupérer des objets venus du large, imitant ainsi des comportements "ancestraux" tacitement réhabilités. Le statut incertain du ramassage de bois flotté et autres bris – « Est-ce vraiment licite ? Dans quelle mesure les objets trouvés peuvent-ils être considérés comme des *res nullius* ? » On préfère généralement ne pas se le demander - ajoute un peu de piment à une pratique qui, de toute façon, est assez largement tolérée. On peut le vérifier dans cet article récent de *Ouest France*, paru sous le titre « Pêche miraculeuse sur les côtes bretonnes » :

« Des conteneurs échoués dans le Finistère et les Côtes-d'Armor ont déversé fruits, légumes et tabac sur les plages, à la suite de la tempête. Des dizaines de personnes se sont ruées sur la manne (...) »⁵⁷

En fait, l'ambiguïté de la qualification des activités de collecte des ressources spontanées, offertes (ou rejetées) par la mer, s'est maintenue tout au long du vingtième siècle, sous l'effet d'une tension persistante entre deux tendances apparemment contradictoires : paternalisme social à la fois progressiste et évolutionniste d'une part, nostalgie primitiviste et quête de l'ensauvagement d'autre part.

En fait, ce que nous avons vu porte à croire que, à mesure que les frontières de l'inconnu reculent, les critères qui servent à désigner le sauvage, le marginal, se déplacent aussi et, par un effet de rétroaction, instaurent une nouvelle version de

⁵⁷*Ouest France*, « Pêche miraculeuse sur les côtes bretonnes », 11 décembre 2007.

l'inconnu de façon à ce qu'il subsiste toujours un lieu pour s'adonner à des pratiques imperméables à la norme officiellement approuvée. La notion de *Terræ incertæ*, que je reprendrai ici, s'inspire de la compilation de travaux *Terres incertaines, pour une anthropologie des espaces oubliés*. La problématisation du rapport à la mer, telle qu'elle se dessine lentement au travers de la reconstitution historique que j'ai voulu proposer ici m'ayant incitée à m'inspirer de ces travaux à plus d'un titre. Dans le prochain chapitre notamment, nous verrons comment le rapport à la mer paraît osciller entre le désir de connaître et le refus de savoir. Cette thématique plus portée que la précédente sur la stratégie et sur les politiques d'envergure globale (avec une attention particulière pour les crises) implique une nouvelle traversée du vingtième siècle, mais vue sous un angle différent donc.



- Chapitre six -

Le monde du silence

Entre désir de connaître et volonté d'oublier

Où l'on voit que, à l'échelle globale, les **guerres**, les **catastrophes** écologiques, les scandales divers (concernant des rejets « pirates » de substances toxiques ou des naufrages inexpliqués et alimentant presque inévitablement la fantasmagorie du complot) et autres crises typiques de la civilisation post industrielle, **bousculent** les conceptions traditionnelles du rapport à la mer, mais que si la **prise de conscience** qui en résulte déplace les frontières de l'inconnu, elle ne va pas jusqu'à la remettre en question ; l'indispensable **opacité** des profondeurs est donc **entretenu**, pour des raisons stratégiques d'abord (voir sans se faire voir, cacher ou se cacher, etc.) esthétiques dans une moindre mesure.

D'après les spécialistes, il serait plus que jamais nécessaire de repenser le rapport entre l'homme et son milieu de vie⁵⁸. Dans une perspective philosophique, Catherine et Raphaël Larrère expriment la volonté de mettre leur travail de recherche au service d'un questionnement global sur la manière la plus soutenable d'user de la nature. Ils partent du constat que, au cours des derniers siècles, l'idée que l'homme aurait entièrement et définitivement asservi la nature s'est imposée insidieusement dans les esprits. J'écris insidieusement parce que la « thèse de la fin de la nature » qui en découle serait selon eux « dangereuse », car elle nous incline à penser que nous maîtrisons sans difficulté les conséquences de nos actions. Dans l'introduction de leur ouvrage, *Du bon usage de la nature, pour une philosophie de l'environnement*, ils observent

« Pas plus que ne le font l'agriculture et la foresterie, l'industrialisation et l'urbanisation n'interrompent les processus naturels : elles les infléchissent [...] Il n'y a pas de technosphère, mais une technonature, qui comprend nos œuvres : celles que nous construisons avec les processus naturels, et celles qui nous quittent et dont le devenir naturel échappe à notre maintenance⁵⁹. »

Ce qui semble le plus préoccupant aux yeux des deux chercheurs, c'est que cette cécité empêcherait de prendre à bras le corps des problèmes dont les sociétés humaines seraient directement ou indirectement à l'origine. Comment espérer traiter le problème si toute la stratégie envisagée consiste à le nier ? (si je peux reformuler la problématique qu'ils proposent d'explorer telle que je l'ai comprise). La mer fait partie de ces portions de nature qui, au vingtième siècle, semblent avoir été presque entièrement conquises par les sciences et les techniques. Or l'actualité nous rappelle

⁵⁸ Pour Maurice Godelier, « il est devenu de plus en plus manifeste qu'une rationalité économique fondée exclusivement sur la règle des profits à court terme entraîne un gaspillage gigantesque des ressources de la planète, et s'accompagne d'une pollution croissante de l'environnement qu'il devient urgent de combattre et de réduire » et c'est ce qui rend à ses yeux nécessaire l'analyse qu'il propose des « conditions de reproduction et de non reproduction des systèmes économiques et sociaux qui existent à la surface de la planète et qui sont tous subordonnés à la domination, soit du système capitaliste, soit du système « socialiste ». Godelier, M. *L'Idéal et le Matériel*, op. cit. p.43. Mais on penserait peut-être encore plus immédiatement à Claude Lévi-Strauss, notamment dans *Tristes Tropiques*, LEVI-STRAUSS, C. *Tristes Tropiques*, Paris, Plon, coll. « Terres Humaines », 1955.

⁵⁹ LARRERE, C. & R. *Du bon usage de la nature, pour une philosophie de l'environnement*, Paris, Flammarion, Coll. « Champs essais », 2009. [Aubier, 1997]. p. 10.

fréquemment que les réactions du milieu aux interventions anthropiques sont mal maîtrisées (de la fonte des glaces à la prolifération d'espèces « invasives » en passant par l'érosion littorale et les épizooties fulgurantes qui frappent les élevages conchylicoles). On essaiera de voir dans ce chapitre comment la société locale a absorbé ces évolutions, et comment les manières de penser le rapport à la mer s'en sont trouvées modifiées.

1. Voir sans se montrer : la première guerre mondiale, première guerre sous-marine

Beaucoup des épaves accessibles à la plongée sont associées aux périodes de conflit. Replacées dans leurs contextes respectifs et racontées à des plongeurs par d'autres plongeurs, les péripéties traversées par ces navires offrent à ceux qui s'y intéressent un point de vue assez original sur l'histoire du vingtième siècle. Il me paraissait intéressant de poser quelques points de repères de façon à situer ces épaves par rapport à un contexte généralement connu.

En parcourant les archives des journaux parus entre 1914 et 1918, on peut prendre la mesure de l'effet de surprise qu'a constitué le recours massif aux armes sous-marines. A en juger par ce que l'on peut lire, l'Etat Major des forces navales françaises s'était préparé à des combats conventionnels de surface, et la Marine avait donc placé tous ses espoirs ou presque dans la construction de croiseurs cuirassés, considérés comme le *sumum* de la modernité à l'époque. On peut citer, à titre d'illustration, une description du croiseur cuirassé *Flandre*, sorti de l'arsenal de Brest en 1914. Muni de trois « tourelles quadruples pour canons de 35 cm », son armement constituait, d'après le journal, un progrès notable par rapport aux modèles précédents. C'est en tout cas ce qui nous est dit dans l'extrait d'article suivant :

« Les 4 canons de la tourelle quadruple sont dans le même plan horizontal et jumelés par paires dans des berceaux couplés. La chambre de tir est séparée en deux par une cloison médiane légèrement blindée, isolant les deux groupes de pièces l'un de l'autre et leur permettant de tirer séparément ; c'est en quelque sorte deux tourelles doubles réunies en une seule moins lourde que la somme de deux tourelles isolées [...] » le commandement de la tourelle avant a été augmenté sur le *Flandre*, de 1m 87 par rapport à celui de la Bretagne et le commandement de la tourelle arrière de un mètre. La charpente de soutien des tourelles a pu être

utilisée pour constituer le cloisonnement vertical des soutes de 34 cm ce qui éloigne le plus possible les soutes de la coque et, par suite de l'effet de l'explosion d'une torpille sur cette coque.

Le pointage positif vertical des 34 c/m qui n'était que de 12° sur la Bretagne, a été porté à 15° sur le *Flandre*, ce qui permet d'utiliser plus longtemps la grosse artillerie si le bâtiment vient à donner de la bande par suite d'avaries dans le combat. » février 1914. »

La Dépêche de Brest, Dimanche, 8 février 1914, 28^e année, n°10 422.

Dans les mois qui ont précédé le déclenchement des hostilités, tous les articles dédiés à la flotte française tendent à donner l'impression que la Marine France était sûre de ses forces. Les spécialistes d'histoire maritime montrent que les noms portés par les bâtiments à une période donnée de l'histoire renseignent sur les idéologies ainsi que sur les personnages qui comptent ou ont compté. D'autres sont associés à une région, une ville : de la même façon que les toponymes dont nous avons parlé au chapitre précédent, les noms des bateaux possèdent une charge identitaire forte, ils le plus souvent porteurs d'idéaux, de projets. Quelques extraits permettent de s'en convaincre :

« Notre flotte en 1914

Par l'entrée dans la première armée navale de dreadnoughts *Courbet* et *Jean-Bart*, se trouve constituée l'escadre à huit unités décidée au mois d'octobre dernier.

A l'heure actuelle, la première armée navale comprend la première escadre avec le *Courbet*, le *Jean-Bart* et les six *Danton*. La deuxième escadre est formée des cinq cuirassés type *Patrie*, plus une division de complément composée des cuirassés *Waldeck Rousseau*, *Ernest Renan*, *Edgar Quinet*, *Léon Gambetta*, *Victor Hugo* et *Jules Ferry*.

La première armée navale possède en outre six escadrilles de six torpilleurs d'escadre et de deux escadrilles de sous-marins.

Le Courrier du Finistère, 17 janvier 1914

L'article se poursuit avec des *Suffren*, *Charlemagne*, *Jauréguiberry*, *Mirabeau*, *Diderot*, *Condé*, *Amiral-Aube*, *Gueydon* et *Dupetit-Thouars* mais aussi *France*, *Paris Marseillaise*, la liste serait longue s'il fallait tous les citer. On peut constater ici qu'à travers les noms qu'elle donne à ses navires, une nation met en valeur les faits marquants de son histoire, délimite son territoire ou met en avant des traits supposés caractériser les gens du pays, leur état d'esprit. Dans un travail portant sur la période qui va de 1661 à 1815, l'historienne Martine Acerra fait observer que, outre le thème de la mer⁶⁰, c'est le thème guerrier, belliqueux qui s'avérait le plus souvent exploité :

⁶⁰ Qui selon son analyse signale « l'aspect dangereux et néfaste des longues traversées », et « montre la crainte ancestrale des hommes face aux éléments indomptables ». Il me semble

« Destinés à combattre, à dominer, à vaincre sur mer, les noms des vaisseaux et des frégates de ligne portent logiquement des noms en référence avec les qualités militaires d'agressivité, de courage, de puissance. Il faut impressionner l'adversaire par des adjectifs marquants⁶¹. »

Il est intéressant de constater qu'en l'espace d'un siècle, la crainte des éléments s'est apparemment atténuée, cédant la place dans la hiérarchie des thèmes au monde des hommes de lettres, symboles d'un pays cultivé, qui semble avoir pu s'élever au-delà de la dépendance vis-à-vis de la nature, et qui peut presque l'ignorer désormais pour se consacrer à des conquêtes plus spirituelles. La dimension belliqueuse reste présente, mais elle est moins représentée par des adjectifs - du genre *Indomptable*, *Triomphant*, *Conquérant*, *Béliqueux*, *Méchante*, *Sauvage* ou *Farouche* (pour citer un florilège des noms repérés par l'historienne) que par des noms de personnages qui se sont illustrés au cours d'un combat, de la conquête d'un territoire ou d'une île quelconque - *Dupetit-Thouars*⁶², *Jean Bart*. Enfin, on pourrait dire que la République rendait aussi hommage à ses pères fondateurs en faisant honneur aux héros de la révolution de 1789 (*Diderot*, *Danton*) sans compter ceux qui se situent dans l'entre-deux. Le côté offensif, sanglant, est présent derrière ces noms là également. Cette personnification peut être interprétée comme le signe d'une importance plus grande accordée aux individus qu'auparavant, tout en insistant sur le caractère anthropomorphe du navire qui paraît transcender les époques. On passe aussi en revue les différentes provinces, ce qui nous ramène à la comparaison proposée un peu plus tôt entre les toponymes et les noms de bateaux: derrière *la France* et bien sûr *la Patrie* viennent aussi *la Bretagne*, *la Provence*, *la Loire* et *la Lorraine*⁶³ (choix inédit selon *le Courrier du Finistère* qui commente dans un article dédié à la mise en chantier de « trois cuirassés de 23 000 tonnes » prévue pour 1912. Telle qu'elle se laisse lire dans cette presse, la symbolique des noms de bâtiments paraît être celle d'une puissance conquérante mais qui - contrairement à ce qui était le

que ce commentaire s'accorde assez bien à ce que nous avons dit plus tôt : pendant la période moderne, la mer réelle est occultée sur le plan symbolique par les bateaux. L'interprétation de Martine Acerra suggère que cette neutralisation pourrait être une manière de conjurer la peur.

⁶¹ ACERRA, M. « La symbolique des noms de navires de guerre dans la marine française (1661-1815) » in *Histoire, économie et société*. 1997, 16^e année, n°1. *La Marine XVII^e -XX^e siècle* .p. 45-61.

⁶² Il était contre-amiral en 1843 et chef d'expédition au moment de la prise des îles Marquises, à l'époque c'est bien de l'homme que l'on parlait dans les journaux, soixante ans plus tard le nom désigne un bateau.

⁶³ Martine Acerra remarque cette tendance intéressante, en certaines périodes à « continentaliser » la Marine française en donnant aux vaisseaux des noms de batailles terrestres ou de province (qu'elle associe à l'Empire, Napoléonien dans le cadre de son étude)

cas dans le passé, où la frénésie guerrière était encore portée par des navires baptisés *Farouche*, ou *Sauvage* – semble avoir su faire plier la nature (du moins le pensait-on, à en juger par l'assurance avec laquelle on prétendait que les croiseurs cuirassés étaient « insubmersibles »). A l'époque (ce serait probablement vrai aussi de l'autre côté de la frontière) tout semblait prêt pour mettre la raison et l'industrie au service de la destruction de l'ennemi : on reste dans une logique belliciste, mais associée désormais à des calculs méthodiques. En somme, de brutale et passionnelle, la violence se fait rationnelle et technique.

On peut survoler la « drôle de guerre » sans nous attarder : dans la presse de 1917, on constate que l'arrogance belliqueuse des premiers temps a cédé la place à l'anxiété. La Marine française est devenue la cible des critiques des parlementaires, parfois relayés par les journalistes, pour avoir mésestimé la force de l'ennemi. Dans *la Dépêche de Brest* une rubrique spécifiquement dédiée aux « interpellations sur la guerre sous-marine » fait son apparition, alors que les titres entretiennent un sentiment de menace permanente :

«Le torpillage des neutres », « comment l'ennemi reçoit ses instructions », « encore un navire-hôpital coulé », « Les pertes de la marine norvégienne », « les sous-marins boches sur les côtes d'Espagne », « Le paquebot français Annam torpillé ; il n'y a pas de victimes », « Croiseur anglais coulé, l'équipage est sauvé », « les sous-marins allemands entre Cadix et Huelva ». « Vapeur danois coulé sans avertissement », « le torpillage du *Danton* » « Le paquebot *Mongolia* coulé par une mine » ... etc.

« Torpillage du ..., tant de tués », « Le ... saute sur une mine, le navire perdu corps et biens » deviennent en quelque sorte des formules types. Le registre de l'opacité, exploité de façon plus ou moins consciente sans doute, renvoie à des images de la mer qui ont traversé les siècles : celles d'une immensité insondable et secrète où sont tapis les monstres⁶⁴. Les monstres, en l'occurrence, ne sont pas des hydres ou des krakens, sortis droits d'un roman de Jules Verne, mais des sous-marins : « La flotte allemande continue à demeurer cachée en lieu sûr; mais ses sous-marins agissent⁶⁵ », « On se demande d'où vient la mine qui, si loin des eaux européennes, a fait sauter la

⁶⁴ Cf. CORBIN, A. *Le Territoire du vide*, *Op.cit.*

⁶⁵ *Le Courrier du Finistère*, Samedi 24 octobre 1914, 35^e année, n° 1814.

*Mongolia*⁶⁶ », « La divagation des mines est un danger actuel qui continuera après la guerre⁶⁷ ». Pour la première fois, les trois dimensions de l'espace aquatique ont été exploitées de façon systématique, ce qui a considérablement modifié la perception de la menace, puisque l'ennemi devenait invisible, alimentant cette psychose collective nettement perceptible.

Les sources consultées témoignent de l'effort de propagande patriotique déployé pour mobiliser les populations et pour assurer les combattants du soutien de la nation. Les procédés employés par l'ennemi sont dénoncés comme des actes de « banditisme inexcusable⁶⁸ » et on parle quotidiennement de la « guerre des pirates », des « procédés odieux » et de « lâcheté » imputables à l'ennemi (les U-Boot sont désignés par exemple comme les « lâches qui se cachent »⁶⁹). Il s'agit de rhétorique : lorsque les Français ont commencé à envisager d'avoir recours aux mêmes techniques de destruction, il n'était plus question de « procédés odieux », mais de lutte « ardue », d'« efficacité », d'« habileté ». On peut s'en apercevoir dans des articles semblables à celui-ci :

« La méthode n'est pas nouvelle : *similis similibus surantur* (les semblables guérissent les semblables). Déjà plusieurs branches de l'activité humaine l'ont mise en pratique et les succès obtenus lui ont apporté la consécration de l'expérience. Le contre-torpilleur est venu à bout du torpilleur : le sous-marin-contre-sous-marin détruira le sous-marin. La lutte sera plus sournoise et partant plus ardue ; mais s'il est prouvé qu'elle est plus efficace ne doit-on pas l'envisager dans toute son ampleur en cherchant les moyens propres à l'améliorer ? Déjà les écouteurs rendent des services inappréciables : l'oreille est employée dès que l'œil devient impuissant, et l'observateur, après quelques exercices, acquiert une habileté surprenante.

À l'heure actuelle, la question la plus troublante en matière de navigation sous-marine semble être celle du moteur. Il est pénible de constater qu'aucun progrès réel n'a été réalisé chez nous dans cette voie. Le moteur marin brûle du mazout : son fonctionnement n'offre ni l'élasticité, ni la sécurité, ni la régularité du fonctionnement d'un moteur à essence. Il exige des conducteurs à la fois instruits et rompus à leur métier. »

⁶⁶ *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, vendredi 29 juin 1917, « La divagation des mines »

⁶⁷ *Ibid.* Parmi les épaves de la première guerre mondiale encore visibles et fréquentées par les plongeurs, on peut signaler celle du *Kleber*, croiseur cuirassé victime d'un mouilleur de mine alors qu'il rentrait à Brest pour y être désarmé. Nous aurons l'occasion d'en reparler.

⁶⁸ En référence aux protestations des journaux espagnols cités par *la Dépêche de Brest*.

⁶⁹ Expression repérée au départ dans un poème patriotique attribué à Saint Pol Roux parmi d'autres qualificatifs peu élogieux. *La Dépêche de Brest*, lundi 28 mai 1917, 31^e année, n° 11 620.

On peut donner un autre exemple qui va dans le même sens, où il n'est plus questions de submersibles cette fois mais de nageurs de combat, un autre mode d'exploitation des profondeurs marines à des fins de destruction :

« Comment fut torpillé le *Viribus Unitis*

Le chef de l'état-major de la marine communique les détails suivants sur la destruction du *Viribus Unitis*.

Le flotteur dont Rossetti et Pauleri se servirent était de très petites dimensions et portait un moteur à air comprimé et deux torpilles à retardement qu'on pouvait fixer à la coque des navires ennemis.

Le déplacement minime du flotteur ne leur permettait de prendre à bord aucun homme. Aussi les deux officiers durent-ils rester dans l'eau vêtus d'un vêtement imperméable se faisant remorquer par le flotteur, dont ils dirigeaient la marche. Pour atteindre leur but, les deux officiers durent se livrer à un très rude entraînement.

Dans la nuit du 31 octobre, l'appareil dut franchir sept lignes de barrages et éviter tout bruit. Etant arrivé près du *Viribus Unitis*. Dans la nuit du 31 octobre, l'appareil fut mis à la mer très près des barrages extérieurs de Pola.

Pour rentrer dans le port, il dut franchir sept lignes de barrages et éviter tout bruit. Etant arrivé près du *Viribus Unitis*, Rossetti, à la nage, alla attacher une torpille à la coque du cuirassé.

A l'aube, nos héros furent découverts et portés sur le *Viribus Unitis*. Par un sentiment d'humanité, ils avertirent le commandant du danger imminent, afin de sauver l'équipage. Beaucoup de marins se jetèrent à la mer. Le commandant fit transporter les deux officiers italiens sur un autre navire. Peu après, la torpille éclatait, coulant le *Viribus Unitis*. »

Suivant l'angle d'approche, la guerre apparaît tantôt comme une force de destruction, tantôt comme un incubateur d'innovations : jamais encore on n'avait pu aller aussi loin dans l'exploitation de la nature. Le monde sous-marin n'était pas sous contrôle certes, mais il semblait se laisser domestiquer, et s'il restait encore en partie insondable, opaque et mystérieux, ces caractéristiques (qui semblaient autrefois seulement négatives) pouvaient désormais presque se révéler des atouts quand il s'agissait de se cacher, de protéger ou de se protéger. Sans multiplier les citations, on a pu repérer les indices d'une émulation guerrière, qui se traduit en partie par une attirance marquée pour les armes et la technique, une fascination pour les engins de destruction – donc pour la mort et la violence sous ses formes diverses – que ne masquent pas tout à fait les discours propagandistes aux accents manichéens, qui renvoient toujours la cruauté du côté de l'ennemi. On aurait pu noter au passage la mise en scène de l'« humanité » des nageurs de combat italiens, une « humanité » qui s'oppose de façon radicale à tous

les clichés véhiculés à l'époque à propos des Allemands, « brutes », « pirates », « bandits », « lâches », « monstres », « bêtes de proies », « assassins », « carnassiers » et j'en passe : l'ennemi, assimilé à un prédateur est rejeté du côté du « cru », de la sauvagerie, par contraste avec les « amis », rattachés quant à eux au côté du « cuit » (si je peux me permettre de reprendre ici ce modèle de l'anthropologie classique qui s'accorde assez bien avec le jeu des métaphores au travers duquel l'Allemand apparaît sous les traits d'un féroce « viandard » : « carnassier », c'est le terme employé). L'article qui suit (propagande patriotique, cela va sans dire) fait ressortir cette dualité entre la brutalité sauvage d'un côté, la civilisation de l'autre :

La guerre sous-marine
Un brave mousse

Paris 24 mai,

« Parmi les citations à l'ordre de l'armée, citons celle-ci : Le Moyec (Maurice Marc Théodore), mousse (14 ans) la Rochelle 1 182-593 : tué au cours d'une attaque de sous-marin, en faisant vaillamment son devoir.

Ainsi, dans cette guerre dont l'ennemi a accru l'horreur avec un sinistre plaisir, tous ceux qui ont eu à subir ses méthodes, enfants femmes, vieillards, soldats, ont accepté l'épreuve et fait simplement leur devoir. Rien ne saurait mieux [l'attester] que la mort obscure et glorieuse du petit mousse à bord de son bateau de pêche, face au pirate. »

La Dépêche de Brest, 25 mai 1917, 31^e année, n° 11 617.

2. Nouveaux fronts de mer: la rade de Brest dénudée par la science

Durant la première guerre mondiale, la mer paraît avoir fait office de gigantesque laboratoire, mis au service d'une industrie de la destruction de plus en plus performante. Les innovations en matière de guerre sous-marine en sont un exemple parmi les plus parlants. Elle a aussi servi de cadre à de nombreux projets et à de nouvelles conquêtes, souvent déjà présents dans les têtes, mais encore jamais mis en œuvre. En ce sens, la guerre a pu être perçue comme l'un des moteurs du progrès, que ce soit sur le plan matériel ou sur celui des mœurs, elle aura inévitablement transformé les manières de penser et de se définir par rapport au monde, par rapport au passé, à l'avenir. À Brest, à en juger par les sources consultées, l'idée paraît s'être imposée dès

la signature de l'armistice, que l'avenir serait lié à la mer. La préparation de la « politique navale de demain⁷⁰ » s'est immédiatement vue porter à l'ordre du jour:

« La victoire remportée par l'Entente met en pleine clarté l'importance des mers. C'est non seulement sous les coups répétés de nos armées que nos ennemis tenaces ont succombé mais aussi parce que les mers leurs étaient interdites, et cela on ne saurait trop le dire et le répéter.

Même si nos armées de terre n'eussent pas été victorieuses, les Empires centraux devaient être vaincus dans un temps plus ou moins long, parce que les mers étaient impraticables pour leurs navires marchands et parce qu'un étroit blocus les enserrait.

La guerre continuant, sans la liberté de la mer pour nos ennemis, c'était l'étouffement total qui les guettait : ils avaient compris depuis un an au moins que leur défaite était inévitable, aussi ont-ils demandé au plus tôt l'armistice, alors que leurs armées étaient à même de résister encore quelques temps.

Les préliminaires de paix ne seront pas encore signés que déjà chaque nation maritime tournera ses regards du côté de la mer : après cette formidable guerre, la mer sera plus que jamais indispensable. La vie politique et économique des nations, celles qui n'auront pas de façades sur la mer seront des nations mortes.

Or la situation maritime géographique de la France dont les côtes forment plus de la moitié de ses frontières, est très favorable pour lui permettre d'avoir une politique navale conforme à ses intérêts économiques et politiques et digne de sa gloire et de ses traditions. »

La Dépêche de Brest et de l'Ouest, Mercredi 18 décembre 1918, n°12 196.

« Tous les regards se tournent vers la mer », « les nations qui n'ont pas de façade maritime sont des nations mortes »... Jusque là, le discours ressemble beaucoup à celui que déclamaient déjà *l'Armoricaïn* ou *l'Océan* plus de soixante-dix ans en arrière. Ce n'était donc pas la première fois que ce mot d'ordre affleurait: l'idée revient en fait chroniquement, presque toujours associée à la dénonciation de l'indifférence passée (sur le mode du « cette fois-ci ça y'est ! »). Mais entre temps, l'homme s'était donné les moyens d'aller beaucoup plus loin dans l'exploitation de la mer, en investissant toute la colonne d'eau⁷¹.

« Comme après toutes les guerres, chaque doctrine maritime trouvera certainement dans ces résultats des arguments en sa faveur. Aussi pourrions-nous dire que tous les navires d'hier, perfectionnés, adaptés avec une défense plus

⁷⁰ *La Dépêche de Brest et de l'Ouest*, Mercredi 18 décembre 1918, n°12 196.

⁷¹ On parlera plus tard des scaphandriers mais s'il est vrai que l'aventure sous-marine a débuté bien avant le dix-neuvième siècle (on peut la faire remonter au Moyen-Age voire à l'Antiquité selon les critères retenus pour la qualifier) il s'agissait encore d'avant-gardes, marginales pour la plupart, et qui n'étaient jusque là pas véritablement parvenues à attirer l'attention de la presse.

efficace contre la torpille ou munis de moyens d'attaque plus précis, seront encore les navires de demain, les nations maritimes auront encore des cuirassés, des croiseurs, des monitors, des destroyers, des conducteurs d'escadrille, des sous-marins et aussi des croiseurs submersibles et mouilleurs de mines auxquels s'ajouteront des sous-marins, des dirigeables, des hydravions (...).

La Dépêche de Brest et de l'Ouest, Mercredi 18 décembre 1918, n°12 196.

Les aménagements à prévoir devaient coûter cher, mais les édiles locaux étaient convaincus de la vocation de Brest à devenir l' « un des principaux ports de commerce du monde ! ». « l'intervention américaine » ayant, entre autres effets, fait redécouvrir leur rade aux Brestois.

« L'intervention américaine et la rade de Brest »

Sous ce titre, *le Journal de Genève* publie l'éditorial suivant :

Une conséquence inattendue de l'intervention américaine a été la découverte de la rade de Brest, « C'est la rade de l'Europe » a dit l'amiral qui commande les forces navales des Etats-Unis dans les [eaux] des Alliés. Les Français semblaient ne pas s'en être aperçus. Cette rade magnifique, la plus belle du monde avec celle de Rio de Janeiro, se trouve précisément à l'extrémité de l'Armorique, c'est-à-dire à l'endroit le plus rapproché de l'Amérique. Ces deux conditions favorables la prédestinent à être effectivement le port de l'Europe, le port le mieux situé pour monopoliser les communications rapides entre l'ancien et le nouveau continent. On peut être sûr qu'après avoir fait cette découverte, les Américains sauront en tirer parti et qu'après la guerre la rade de Brest servira de point d'aboutissement aux lignes de grands paquebots rapides par lesquels les ils comptent rester en contact avec la France. »

La Dépêche de Brest et de l'Ouest, 32^e année, n° 12 049, Jeudi 1^{er} août 1918.

D'une certaine façon, on peut dire que la première guerre mondiale a fait naître les paysages sous-marins aux yeux du monde, le regard tactique ayant vraisemblablement précédé le regard scientifique (sans même parler du regard esthétique). Ceci étant dit, dans les années vingt, les océanographes semblent avoir pris le relais des stratèges, pour passer la rade au crible, mettant la science au service de l'aménagement territorial cette fois. Et c'est notamment le projet d'extension du port de commerce, principal fer de lance des municipalités de l'époque (si je me fie à ce que j'ai pu lire dans la presse d'information générale comme dans les revues spécialisées), qui paraît au cœur des préoccupations. Plusieurs articles parus en 1919 dans les *Annales géographiques* faisaient ainsi état des dernières études réalisées dans la rade par les spécialistes, lesquels nous apprennent qu'elle avait d'abord été creusée par un réseau

hydrographique dont ils avaient pu repérer d'anciens méandres en observant la bathymétrie, puis ennoyée par les eaux, lors d'une élévation sensible du niveau marin (qu'il s'agissait alors de dater)⁷².

Suivant un principe élémentaire de la science moderne selon lequel science et puissance sont indissociablement liées⁷³, il s'agissait, pour ces pionniers de l'océanographie contemporaine, de décrire et de comprendre les grands processus naturels pour en canaliser les effets. L'essai de géomorphologie sous-marine d'Antoine Vacher sur lequel je m'appuyais à l'instant⁷⁴ avait entre autres avantages, celui de permettre d'assurer les entrepreneurs de projets (et leurs bailleurs de fonds) que les reliefs immergés de la rade étaient suffisamment stables, et l'envasement suffisamment limité, pour pouvoir aménager le site de façon durable, sans risquer de voir les installations d'un futur port de commerce se retrouver à pieds secs après quelques années (on s'aperçoit de l'importance de ce mobile à la lecture de l'article qui suit directement, dans la même publication⁷⁵). En résumé, la guerre semble avoir mis à jour de nouvelles frontières et le retour à la paix devait permettre d'engager de nouveaux combats, mais contre la nature cette fois.

⁷² Selon les travaux du géomorphologue Antoine Vacher. VACHER, A. p. « La rade de Brest et ses abords, essai d'interprétation morphogénique » *Annales de Géographie*, tome 28, n° 153, 1919, p. 117-207.

⁷³ Je pense à une citation de Francis Bacon, théoricien du dix-septième siècle à l'origine de la « méthode expérimentale » selon qui « Science et puissance humaines aboutissent au même car l'ignorance de la cause prive de l'effet. On ne triomphe de la nature qu'en lui obéissant ; et ce qui dans la spéculation vaut comme cause, vaut comme règle dans l'opération » Francis Bacon, *Novum Organum* (1620)

⁷⁴ VACHER, A. p. « La rade de Brest et ses abords, essai d'interprétation morphogénique » *Annales de Géographie*, tome 28, n° 153, 1919, p. 117-207.

⁷⁵ Cf. LEVAINVILLE, J. « Le port de Brest » *Annales de Géographie*, tome 28, n° 153, 1919, p. 208-225. Dans la magnificence de cette rade, il faut signaler deux bas fonds : le banc de Saint Marc et le banc de Saint Pierre. Ni l'un ni l'autre ne peuvent nuire à l'avenir du port. Ils sont formés d'une vase argileuse grise, produite par la décomposition des schistes charriés par l'Elorn et la Penfeld, et aussi par les quantités de coquilles des madrépores apportées du large par les vents du SW. Jusqu'ici aucun sondage n'a constaté l'exhaussement de ces bas fonds, ils sont d'une excellente tenue. (Voir l'article précédent et la planche V .) »

3. *L'origine du monde et sa plus grande poubelle...*

(Entre parenthèses)

Après juin 1940, la période d'occupation semble avoir mis la mer entre parenthèses pour les habitants du Finistère : désertée par la flotte juste avant que les Allemands n'investissent Brest, elle est redevenue pour beaucoup le « territoire du vide », au sens où tout contact était interdit par l'instauration d'un cordon littoral, entièrement militarisé, ce qui interdisait aux journaux d'en parler. Mais malgré, ou en raison de ce silence, l'ambivalence se maintient. Car bien que devenue l'une des chasses gardées de la Kriegsmarine, la mer restait tout de même le lieu des tentatives d'évasion, réussies ou avortées⁷⁶. Elle était donc à la fois synonyme de mort et de destruction (parce que les combats font rage, et s'il y a quelque chose qui transparaît même dans la presse ce sont les tonnes de navires coulés) et symbole de liberté. Pour le dire autrement, l'oubli de la mer ne signifie pas qu'il ne s'y soit rien passé, mais toute cette histoire intéresse l'*après*, car ce n'est que plus tard que l'on commencera à en parler. D'ailleurs, passée cette mise en suspens, la *libido dominandi*, retrouve sa vigueur d'avant guerre (et ce malgré le choc provoqué par l'explosion de la première bombe atomique⁷⁷).

⁷⁶ L'un de mes informateurs, résistant pendant la seconde guerre mondiale racontait avoir eu le projet de gagner l'Angleterre par la mer (témoignage de Roger Priol, Plougonvelin, août 2010).

⁷⁷ Et les craintes déjà exprimées par certains notamment des intellectuels (le premier exemple qui me vient à l'esprit est celui d'Albert Camus) concernant les revers du « progrès ». « Le monde est ce qu'il est, c'est-à-dire peu de chose. [...] On nous apprend, en effet, au milieu d'une foule de commentaires enthousiastes que n'importe quelle ville d'importance moyenne peut être totalement rasée par une bombe [...] La civilisation mécanique vient de parvenir à son dernier degré de sauvagerie. Il va falloir choisir dans un avenir plus ou moins proche entre le suicide collectif ou l'utilisation intelligente des conquêtes scientifiques. » Albert CAMUS, éditorial du journal *Combat*, 8 août 1945.

...La percée des mystères (et autres secrets)

3.1. La conquête des dernières *Terræ incognitæ* ou le « réceptacle des divines merveilles » (version vingtième siècle)

La presse des années cinquante et soixante reflète donc un enthousiasme fervent pour les nouvelles conquêtes de la science, (que ce soit dans le domaine spatial ou sous-marin d'ailleurs). On peut donner l'exemple du « Projet Mohole », annoncé aux lecteurs du *Télégramme* en avril 1961. Il résume assez bien la façon dont nos grands-parents⁷⁸ pouvaient alors se représenter le fond des mers:

« Le projet Mohole

Le fond des océans est constitué par des sédiments qui s'y sont déposés au cours des âges ; les uns sont terrigènes et comme leur nom l'indique proviennent de la terre : des particules de roches, des sables, des poussières apportés par les courants et les vents, les autres sont pélagiques, formés au fil des millénaires par les débris d'animaux et de végétaux qui vivaient dans la mer. Grâce aux procédés modernes de sondage par ultrasons on peut désormais mesurer l'épaisseur de ces sédiments mais on n'en connaît la nature qu'en surface : les carottes les plus longues rapportées par les navires océanographiques ne dépassent pas quinze mètres, soit d'après les savants une période représentant 2 millions d'années : peu de choses par rapport à l'âge de la terre. [...] »

Le Télégramme, mardi 11 avril 1961, n°5032.

Le chroniqueur du *Télégramme* fait ensuite descendre ses lecteurs un peu plus en profondeur : sous l'écorce terrestre, à la découverte du *manteau* dont la limite supérieure a, lit-on, été identifiée par un savant yougoslave du nom de Mohorovicic, d'où son appellation de « Moho » (qui avait donné son nom au projet « Mohole » lequel faisait apparemment « grand bruit dans la presse américaine »). La théorie de la tectonique des plaques était encore inconnue (en dehors de quelques cénacles scientifiques) mais l'hypothèse de la « dérive des continents » avait commencé à faire son chemin, et l'on pressentait déjà que l'origine de la vie sur terre pourrait bien un jour se voir révéler par l'exploration du fond des océans. C'est en tout cas ce que suggère la fin de l'encadré :

⁷⁸ Je laisse à ceux dont les parents ont été nés le soin d'adapter.

« La réussite du projet permettrait de déterminer l'âge des couches traversées, le développement de la vie au cours des âges, l'origine des tremblements de terre, et de découvrir bien des richesses ignorées. »

Le Télégramme, mardi 11 avril 1961, n°5032.

Un rapide survol des titres révélerait pêle-mêle qu'une « patrouille internationale des glaces [faisait alors] la chasse aux icebergs avec des moyens sans cesse perfectionnés », que « des savants [s'employaient] à percer le mystère de la force qui rive nos pieds sur le sol ⁷⁹ » et que les soviétiques avaient même envisagé faire fondre la glace des pôles⁸⁰ pour tenter de provoquer un réchauffement climatique, qui aurait facilité la navigation aux hautes latitudes...et le Commandant Cousteau et son équipe alimentaient la chronique avec des projets utopiques de « maison sous la mer » (« Un logis somme toute confortable avec télévision (pour les liaisons avec le monde extérieur) bureau, canapé »...), une « maison » donc, installée en septembre 1965 à 350 mètres du Cap Ferrat, par 100 mètres de profondeur⁸¹. La conquête des océans, on s'en aperçoit, était porteuse de promesses multiples, qui ne laissaient pas indifférents les citoyens modernes et responsables (les qualificatifs sont sous-entendu). Si d'après les membres de l'Unesco réunis en congrès en septembre 1966, beaucoup restait encore à faire - « nous connaissons mieux la surface de la Lune que le fond des Océans » rappelaient-ils – ils ne désespéraient pas de pouvoir bientôt y remédier. Comme on peut le constater :

« Parmi les problèmes majeurs des sciences exactes et naturelles, figure l'étude de l'océan qui, de toute évidence, influence nos climats, nos ressources naturelles et minérales, notre vie courante elle-même, se prête naturellement à la coopération internationale, coopération d'autant plus nécessaire que jusqu'à présent nous en savons davantage sur la surface de la Lune que sur le fond des mers. »

À peu près au même moment, des « colloques sur l'océanographie » se tenaient un peu partout dans les pays du Nord, et là encore c'est l'idée d'une confiance presque totale

⁷⁹ On lisait ainsi : « Les uns et les autres croient que l'explication de cette force ne résistera pas plus que celle de l'électricité ou de l'atome aux efforts des hommes. Le but des chercheurs s'oriente dans le sens suivant : transformer la force gravitationnelle en une autre force utilisable directement : force électrique ou force lumineuse. » *Le Télégramme*, Jeudi 11 avril 1963, n°5631.

⁸⁰ *Le Télégramme*, mardi 28 juin 1966.

⁸¹ *Le Télégramme*, mercredi 22 septembre 1965, n°6585.

dans les progrès rendus possibles par l'évolution des sciences et des techniques qui ressort:

« Du 2 au 9 novembre prochain aura lieu au centre commercial américain de Franckfort sur le Main (Allemagne Fédérale) une exposition consacrée à l'océanographie. En même temps, se tiendra un colloque dirigé par d'éminents spécialistes européens et américains.

Les hommes de sciences prédisent qu'au cours des prochaines années, les océans tiendront une place encore plus grande dans l'expérience humaine. Actuellement du pétrole et d'autres matières premières sont extraites des fonds marins, mais ce trésor sous-marin pourra, pense-t-on, fournir dans l'avenir des denrées alimentaires et pratiquement toutes les matières premières nécessaires à la population mondiale. »

On le voit : la connaissance des océans devenait presque un leitmotiv. Les ambitions de la recherche constituaient du reste un argument de poids pour justifier de nombreux investissements. Le public était de ce fait régulièrement informé des acquisitions d'équipements et de matériel nouveaux, du développement de prototypes d'engins divers dédiés à l'exploration des océans, des allées et venues des navires océanographiques, des résultats des missions scientifiques. Les exemples ne manquent pas : prenons celui du « Griffon », un sous marin de poche lancé en 1971 et « embarqué sur son « bateau mère », le bâtiment d'intervention et d'expérimentation sous-marin (BIESM) *Triton* » :

« Le « *Triton* » qui est arrivé samedi à Brest, venant de Lorient, est destiné, on le sait, à diverses missions d'observations et d'exploration dans le milieu marin, il possède pour cela deux engins particuliers : une tourelle de plongée en mesure de descendre des plongeurs à 250 m de profondeur et le sous marin *Griffon*. Tourelle et sous marin peuvent être utilisés le cas échéant pour le sauvetage des sous-marins (en fonction de la profondeur des fonds) et pour la récupération de matériels secrets ou coûteux tombés à la mer. »

Le Télégramme, Mardi 28 septembre 1971, n°8245.

Selon l'article, le Griffon devait être muni de hublots d'observation, et avait été conçu pour plonger à 600 mètres de profondeur, avec deux hommes à bord (eux-mêmes reliés par téléphone au bâtiment de surface). Les prototypes qui retenaient l'attention des journaux dans les années soixante et soixante dix étaient ainsi « dotés de moyens perfectionnés » du type « compas gyroscopiques », « sondeurs », « sonars panoramiques », « appareils de communication par ondes radio et ondes ultrasonores », « caméras », « projecteurs », « bras manipulateurs » etc. Bref, l'intérêt pour les moyens de propulsion, qui dès les années de guerre avait commencé à céder un peu

de terrain à une fascination comparable pour les armes meurtrières, faisait cette fois encore un peu de place à un engouement tout aussi grand pour la haute technologie et les instruments de télédétection (acoustique, électronique, etc.). On peut aussi, à la lecture de ces articles, mesurer le rôle essentiel que jouaient désormais les organismes chargés de piloter cet effort de recherche appliquée : CEMA, CNEXO, COMEX (respectivement *Centre d'études marines avancées*, *Centre National d'Exploitation des Océans*, *Compagnie Maritime d'Expertise* - ainsi que par l'Institut français du pétrole, dans le développement des technologies mises au service de la conquête des profondeurs). L'exploration exigeait le déploiement de moyens considérables et les investisseurs potentiels devaient disposer de budgets colossaux (l'Etat faisant partie des premiers contributeurs dans la plupart des cas⁸²). Ils devaient par ailleurs être certains de pouvoir en récolter les bénéfices ce qui explique que la prospection pétrolière ait été l'un des principaux catalyseur de l'océanographie moderne⁸³...

⁸² Cf. Par exemple GUILCHER, A. *Précis d'hydrologie marine et continentale*, Paris, Masson & C^{ie}, 1965, p.7-11.

⁸³ L'un de mes informateurs a évoqué cet aspect à l'occasion d'un entretien, confirmant cette influence des grandes firmes pétrolière qui apparaît dans la presse de l'époque (il avait été employé par la Comex pour assurer la couverture photographique des travaux sous-marins de ses scaphandriers et participer ainsi à la stratégie de communication de l'entreprise. Yves Gladu, Brest, juillet, 2011.

3.2. Un « récipient abyssal de détritits »

... Mais alors même que l'on apprenait à connaître, on s'efforçait aussi de dissimuler, de se débarrasser de matériel et de substances devenus trop encombrants, voire trop dangereux pour pouvoir être conservés en surface sans susciter d'angoisses. On trouve à peu près autant d'exemples de déversements et de torpillages de navires frappés d'obsolescence, que d'articles portant sur les nouvelles réalisations et les nouvelles conquêtes de l'océanographie. D'un côté on découvre, on met à jour, de l'autre on cache, on jette, on cherche à faire disparaître. Pour ce qui est de la période préindustrielle, Alain Corbin a distingué plusieurs images associées à la mer : « réceptacle des divines merveilles⁸⁴ » pour certains, « récipient abyssal de détritits⁸⁵ » pour d'autres. Le schéma paraît avoir traversé les âges sans encombre, et l'ambivalence semble s'accommoder parfaitement de la nouvelle donne. Dans l'après guerre, des dizaines de sous-marins allemands auraient ainsi été envoyés par le fond au large de l'Irlande, ainsi que l'indique la légende d'une photographie publiée par le *Télégramme* où l'on voit les submersibles prêts à partir pour leur « dernière plongée » :

« Leur dernière plongée

Au nord de l'Irlande ont été coulés par la marine britannique 110 sous-marins allemands, la photo montre le sous-marin U 2361 qui va être remorqué vers la haute mer pour y être coulé⁸⁶. »

Interrogé sur le thème des épaves polluantes, Georges Peigné, ingénieur au CEDRE, faisait observer que, depuis déjà quelques années, les spécialistes se sont aperçu que beaucoup de ces épaves coulées durant et après la guerre commençaient à fuir, ce qui préoccupe les autorités compétentes (en particulier le CEDRE donc, le Centre d'étude, de documentation, de recherche et d'expérimentation sur les pollutions accidentelles des eaux). Sauf qu'à l'époque on avait, pense-t-il « d'autres soucis que d'aller

⁸⁴ CORBIN, A. *Le Territoire du vide*, *Op.cit.* p.34.

⁸⁵ *Ibid.* p.14.

⁸⁶ *Le Télégramme* septembre 1945.

recupérer tout ce qui était dans le navire, ou dans l'épave au moment où elle a coulé ». Il parlait des navires perdus de façon accidentelle (ou par faits de guerre) mais rien dans la presse ne laisse penser qu'il en est allé différemment des bateaux que l'on a fait disparaître parce qu'ils étaient devenus gênants, ni de ceux qui ont servi de cible pour expérimenter de nouvelles techniques de destruction, comme on en donne un exemple ici:

« On va expérimenter la bombe atomique sur objectif mouvant
L'épave du Normandie servira de Cobaye.

« Washington 14- Selon le Times Herald « *Normandie* » servirait de cible à l'occasion des expériences qui vont être entreprises quelque part dans l'Atlantique pour déterminer exactement l'étendue des dommages que peut provoquer la bombe atomique sur un objectif mouvant. Par ses dimensions, le transatlantique géant se prête parfaitement aux expériences envisagées.

La publication américaine ajoute qu'en dépit des travaux onéreux dont il a été l'objet, le navire reste utilisable.

Au ministère de la Marine, à la commission maritime et à la mission navale française on n'a cependant donné aucune confirmation officielle ajoutant que le cas juridique soulevé par le Normandie n'avait pas encore été résolu⁸⁷. »

Un article daté de 1965 synthétise assez bien la situation, et permet de sonder les réactions générées par la révélation des pratiques de ce genre, considérées d'un point de vue pragmatique (celui des autorités) ou déjà plus critique. Le journaliste, qui entendait se faire le porte parole des craintes de l'opinion, s'insurgeait de ce qu'« une fois de plus, la mer bretonne [allait] se voir imposer les bien ternes fonctions de dépotoir national ». D'après l'article, c'est une indiscretion qui avait permis à la presse d'avoir vent de ce qui aurait dû rester secret : l'immersion de 1700 barils d'« Yperite » à 130 miles des côtes bretonnes par 1000 mètres de fond. Les fûts faisaient en fait partie des surplus militaires utilisés, non pas pendant la seconde guerre mondiale mais pendant la première, ce qui exclut d'invoquer le « cas d'urgence ». L'Yperite, décrit ici comme « le poison le plus violent qu'il soit », correspond à ce que l'on appelle plus communément le « gaz moutarde » (Il est assez étonnant que ce soit sous ce nom que les substances en question soient désignées. S'agissait-il d'une stratégie destinée à alimenter le mystère (et donc les craintes) ou au contraire à euphémiser l'affaire ? Difficile d'en décider.) On s'aperçoit en tout cas que les

⁸⁷ *Le Télégramme* septembre 1945.

autorités avaient manifestement conscience que la population n'était pas - ou plus - disposée à accepter que la mer serve ainsi de poubelle sans protester. On lit en effet:

« A 16h30, un train complet de 38 wagons venant d'Angoulême est entré en gare avec un chargement de 1000 tonnes de rebut réparties en barils bétonnés, de 200 litres, pesant chacun 600 kilos, pour être aussitôt bifurqués sur l'arsenal, et cette opération qui aurait dû se dérouler dans le plus grand secret, celui des opérations militaires tout à fait confidentielles, dont nous n'avons eu connaissance qu'à la suite d'une indiscretion faisant d'ailleurs l'objet d'une enquête de la sécurité militaire laisse entendre qu'il ne s'agit pas d'un transfert exceptionnel et il est assez vraisemblable de croire que les fonds du Golfe de Gascogne sont depuis un certain temps déjà l'immense décharge de nos déchets stratégiques les plus dangereux. »

Le Télégramme, samedi 20, dimanche 21 mars 1965

Apparemment, c'est surtout la santé publique qui motivait les protestations. Le commandant de la Marine, interviewé par les journalistes, s'efforçait d'être rassurant de ce point de vue en indiquant que les « 1000 tonnes de déchets » ne séjourneraient que « durant très peu de temps » à Lorient (par où ils devaient transiter), qu'ils seraient immergés très profondément, bien en deçà de la limite de drague des chalutiers, et qu'ils se déposeraient sur des fonds de vase sur lesquels ils ne « [tarderaient] pas à s'enliser. » Vu la teneur de l'argumentation, le principal souci était clairement de tenir les déchets à distance : la mer pouvait donc convenir (toujours selon le raisonnement) à condition que la profondeur soit jugée suffisante... Mais malgré ces paroles d'apaisement émanant des autorités, le journaliste restait méfiant, ce qui est peut-être le signe qu'une certaine forme de sensibilité environnementale était en train de naître, que la mer commençait à apparaître comme une entité qu'il fallait soigner pour elle-même, indépendamment des risques courus par la société⁸⁸ :

« La mer doit être défendue contre les salissures

Mais il n'en reste pas moins qu'on ne peut assister à cette opération sans faire entendre sa réprobation, car on ne peut nier que cet yperite va se dissoudre plus ou moins rapidement dans la mer et contribuer à sa pollution.

Par 1000 mètres de fond, c'est-à-dire à une pression de 100 kilos au centimètre carré, l'enveloppe de béton et de fer de ces dangereux déchets se révèlera poreuse et leur contenu, automatiquement, passera dans l'océan.

⁸⁸ Notons encore que le débat se déplace vers le champ de la politique et qu'il s'agit, en fin d'article, de dénoncer la « paresse » des laboratoires : l'environnementalisme naissant viendrait donc peut-être "habiller" un discours sur les administrations, le budget, etc. comme c'est souvent le cas dans les conversations de café.

Le phénomène d'osmose est d'ailleurs voulu et on aura beau affirmer que quelques centaines de kilos de poison dissout dans quelques milliers de kilomètres cubes d'eau ne présentent pas le moindre danger, que cela est scientifiquement prouvé, nous ne nous insurgerons pas moins contre ce procédé car cette nouvelle opération lorientaise n'est qu'un commencement.

La mer bretonne doit être défendue contre ces salissures qui seront de plus en plus envahissantes en raison de la solution de facilité que la mer offre à la paresse des laboratoires en matière de répurcation. »

Le Télégramme, samedi 20, dimanche 21 mars 1965

3.3. Les saveurs cachées de la théorie du complot

Les révélations de ce genre semblent avoir contribué à alimenter une forme de psychose collective. Mais peut-être faut-il garder une certaine réserve, car les chercheurs en sciences humaines, habitués à décrypter la production du sens commun, ont montré que les angoisses générées par la prolifération d'espèces invasives par exemple, ou par d'autres catastrophes du même genre, peuvent "retomber" à peu près aussi rapidement qu'elles avaient "gonflé"⁸⁹. La mer semble se prêter particulièrement bien à l'élaboration médiatique de mythes modernes, initialement causés par la mise à jour d'un dysfonctionnement suspect, qui déclenche toute une série d'hypothèses concernant ses causes, jouant la surenchère, et permettant généralement de dénoncer la malveillance d'un tiers (un musée dans le cas de la Caulerpe, un laboratoire, les Américains, les Soviétiques, et autres figures habituelles de la « théorie du complot, etc. »)⁹⁰. Pensons au *Koursk*, ou au *Bugaled Breizh*, à un naufrage inexpliqué de façon générale ou au transfert de tonnes de déchets soi-disant presque inoffensifs comme dans l'exemple de l'Ypérite (etc.): l'idée qu'il se passe en mer des choses que l'on nous cache "prend" facilement. L'enquête de terrain m'incite néanmoins à la prudence, car s'il est vrai que mes informateurs citent très souvent des histoires de ce genre (phoques empoisonnés par les déversements radioactifs des Soviétiques en

⁸⁹ Comme l'a montré Sergio Dalla Bernardina à partir de l'exemple de la Caulerpe. DALLA BERNARDINA, S. L'obsolescence médiatique de « *Caulerpa taxifolia* ». In: *Communications*, 76, 2004. p. 181-202.

⁹⁰ Voir également, BARON, S. « Invasions biologiques et paysages sous marins » in DALLA BERNARDINA, S. *Analyse culturelle du paysage : le paysage comme enjeu*, Editions du CTHS, Coll. « Actes des congrès des sociétés Historiques et Scientifiques », 135^e édition. Neuchâtel, 2010.

Arctique, navires grecs venus s'échouer par dizaines sur les côtes bretonnes pour que leurs armateurs puissent toucher la prime à l'assurance⁹¹) j'ai rarement repéré dans leur discours l'expression d'une angoisse quelconque. En fait, tout laisse penser que, s'ils en parlent, c'est avant tout parce que ces "légendes contemporaines" ont une saveur assez plaisante, qui pousse à les colporter (sur le mode du « Eh, tu ne connais pas la dernière !... »). Ainsi, le témoignage qui suit n'est qu'un exemple parmi tant d'autres : la réaction qui se révèle la plus fréquente n'est pas la peur, ni même forcément la colère, mais plutôt la curiosité, voire le plaisir de lever le voile sur un mystère, d'avoir démasqué une entourloupe :

« [...] On avait toujours soit des points qui nous avaient été donnés... je me rappelle d'un point qu'on avait eu par un gars de l'UBO, il travaillait au centre de lutte contre le pétrole, contre les marées noires, le CEDRE. Et il avait un point qu'il avait eu par des militaires. Alors on était allés voir et effectivement on avait fini par trouver. C'est marrant d'ailleurs parce que c'était sur quarante mètres de fond et toute la partie cargaison avait été recouverte par du ciment, un peu comme si il y avait une cargaison toxique. Et d'ailleurs dans le ciment on voyait des fûts. C'était peut-être une cargaison toxique. »

Un plongeur, décembre 2012.

Le fait que les militaires soient susceptibles d'avoir immergé des cargaisons de produits toxiques à proximité des côtes, n'est pas jugé scandaleux comme on aurait pu s'y attendre, mais : « marrant ». Je le répète, ce témoignage n'est pas exceptionnel. Si le *Monde du silence* est un titre poétique, censé exprimer l'idée de paix et de beauté qui apparaît à l'écran grâce à la caméra de Cousteau c'est aussi le nom que l'on peut donner à un "monde" où l'on déverse discrètement toutes sortes de choses...en silence justement (ou presque). J'ajouterais que, dans la plupart des cas, ce sont des symboles de violence que l'on cherche ainsi à faire taire, violence exercée par l'homme sur d'autres hommes pour ce qui est des engins de guerre (épaves et stocks de substances du genre « Ypérite »), violence exercée par l'homme sur le milieu dans d'autres cas. Ce qui tend à suggérer que notre société n'est pas tout à fait transparente pour ce qui est de son rapport à la brutalité, la cruauté, la férocité, bref, tous ces comportements qui laissent planer la menace d'un retour à l'"antimonde".

⁹¹ Comme l'*Elektra* ou le *Ioannis Carras*, (sources personnelles).

4. *Torrey Canyon, Tanio, Amoco Cadiz, Erika & Co : la liste noire des combats environnementaux*

La désinvolture, parfois teintée de fatalisme, que certains affectent devant le fait avéré (du moins c'est l'idée qui prévaut) que l'on nous cache toujours quelque chose n'exclut pas, de temps à autres, des levées de boucliers tonitruantes, abondamment couvertes par les médias (d'où le "presque" en silence dont il était question à l'instant). Le cas de *l'Amoco Cadiz* en constitue un bon exemple. Là encore cependant, comme l'a souligné l'ethnologue Florence Ménéz à l'occasion du 135^e Congrès des Sociétés Historiques et Scientifiques (CTHS), la montée aux créneaux n'est pas dénuée d'ambivalences. Dans la communication qu'elle présentait, elle insistait en effet sur l'ambiguïté de « l'exploitation du désordre » généré par la marée noire, en commençant par rappeler que certains avaient su tirer profit des subventions versées en dédommagement et n'avaient donc finalement pas été aussi "perdants" qu'on aurait pu s'y attendre. Mais elle montrait aussi, et c'est peut-être le point essentiel, que même l'engagement passionnel des bénévoles cachait parfois quelque chose d'inavouable, relevant du voyeurisme ou d'une délectation vaguement macabre de charognard (suscitée par la vision de tous les cadavres d'animaux morts dont certains auraient rempli leurs congélateurs). Je la cite :

« L'évènement draina aussi une cohorte de volontaires et de curieux, pleins de bonne volonté et de compassion, mais également galvanisés par la fierté de se retrouver au cœur d'un drame, par le plaisir de prendre part au spectacle » « Dans la reconstitution des événements par les interlocuteurs et les ouvrages, le nettoyage des plages prend l'allure d'un camp de vacances : on parle volontiers des fêtes improvisées, le soir, des grandes tablées et du retour, quelques années après des « bébés Amoco », dont les parents se sont rencontrés au printemps 1978⁹². »

Les archives de presse que j'ai eues sous-les yeux m'incitent à la suivre lorsqu'elle décrit cette ambiance joyeuse de « camp de vacances ». On peut d'ailleurs à mon sens proposer d'étendre l'analyse à l'ensemble des manifestations environnementalistes qui

⁹² MENEZ, F. »Le spectacle de la marée noire ; un regard ambigu sur la transformation du paysage », in DALLA BERNARDINA, S. *Analyse culturelle du paysage : le paysage comme enjeu*, Editions du CTHS, Coll. Actes des congrès des sociétés Historiques et Scientifiques », 135^e édition. Neuchâtel, 2010.

avaient déjà commencé à prendre de l'ampleur. En fait, avant même la marée noire de 1978, le naufrage du pétrolier *Torrey Canyon* avait précocement initié une nouvelle mode en matière de tourisme balnéaire, et vu émerger la figure de l'estivant responsable, profitant de ses vacances pour venir nettoyer les plages bretonnes. Parallèlement, les collectivités territoriales s'organisaient pour encadrer les riverains, et les inciter à aller eux aussi nettoyer les grèves en vue de l'arrivée des mêmes estivants. Je retiens l'idée du « camp de vacances » car elle me semble exprimer parfaitement l'idéal « pédagogique » qui caractérise à mon avis la politique locale des années soixante et soixante-dix en matière d'aménagement et d'exploitation des espaces maritimes, à savoir une politique culturelle progressiste, axée non seulement sur la jouissance raisonnée des plaisirs aquatiques, mais aussi sur le développement spirituel des jeunes (des moins jeunes aussi, mais les enfants et les adolescents sont les premiers ciblés). Les titres sont assez éloquents - « 6000 enfants en classe de mer, cinq centres permanents fonctionneront au cours de l'année scolaire 1971-1972 » (1965), « A Moulin mer, le maître d'école est un bon copain qu'on embrasse (1966), « La Bretagne doit attirer les enfants des pays qui n'ont pas de côtes » (1966) « Les classes de mer sont l'une des vocations du Finistère » (1970) – ils expriment en fait toute une philosophie, pour laquelle la connaissance de la nature est mise au service du développement harmonieux de la jeunesse, grâce à un panel d'activités ludiques et éducatives au travers desquelles les enfants doivent apprendre à devenir des gestionnaires responsables de l'environnement⁹³.

La presse s'est fait le véhicule de cet humanisme environnemental, qui combine le souci de l'humain et celui de la planète. On peut donc suivre, dans le journal, l'avancée des recherches (du CNEXO puis de l'IFREMER entre autres, pour s'en tenir à des acteurs très présents dans la région), depuis leur programmation jusqu'à la publication des premiers résultats. Le dynamisme local était aiguillé de ce point de vue par des tendances plus globales, dont la presse attestait à travers l'annonce de colloques internationaux (on apprend par exemple que le Centre Océanologique de Bretagne participerait prochainement au programme « Décennie internationale pour

⁹³ Un peu comme dans ces jeux vidéos où l'on doit construire et gérer un hôpital, une petite ville, un zoo, une ferme ou quelque chose du genre.

l'exploitation des océans » lancé sur une initiative du président des Etats-Unis⁹⁴ - et supervisée par la « Woods hole oceanographic institution » (U.S.A)). La curiosité était alimentée par la diffusion de nombreux encarts signalant l'inauguration d'une exposition, la tenue d'une conférence ou toute autre manifestation axée sur le thème de la mer.

Une rubrique intitulée « Connaissance et exploitation des Océans », prise en charge par un certain Emile Postel, invitait les lecteurs à s'intéresser aux mœurs des créatures marines, et à l'exploitation qu'en ont fait les hommes à travers les âges et les régions. De cette façon et sans avoir à passer par des publications spécialisées, les abonnés du *Télégramme* avaient ainsi accès à des articles de vulgarisation scientifique portant par exemple sur les vers annélides, les limaces de mer, les hippocampes, et à plus forte raison, sur toutes les espèces de coquillages (palourdes, praires, pétoncles, bigorneaux, couteaux, etc.) qu'ils pouvaient être amenés à observer (et à ramasser) sur les plages. Les classes de mer avaient pour mission de parachever cet effort de pédagogie en direction des "profanes", en ciblant tout particulièrement les enfants:

« Pour les classes de mer lancées en 1964 dans le Finistère par Jacques Kerhoas, un amoureux de l'océan, l'âge de raison est arrivé. L'ère des pionniers du système D des lendemains incertains mais qui était aussi celle de l'enthousiasme, s'est achevée en 1971 par la prise en main effective du ministère de l'Education nationale. Celle-ci s'est traduite par la création en Bretagne de cinq centres permanents à l'île de Batz, Logonna Daoulas, Crozon, Tala ar Goas, Beg Meil et Moëlan sur Mer, par la mise en place de cinq postes d'instituteurs détachés dans chacun des centres et d'un sixième à l'inspection académique chargé de la coordination des activités dans les trois départements bretons. »
Le Télégramme, Vendredi 24 septembre 1971, n°8241.

L'implantation des centres était pensée « rationnellement ». Il s'agissait de rendre les classes de mer opérationnelles, propres à mettre en place la « culture de la mer » dont il était sans arrêt question (réitération d'un mot d'ordre déjà repéré naguère). Equipements, moyens, volonté, aucun effort ne semblait devoir être ménagé pour veiller à ce que les enfants soient élevés aux savoirs qui allaient leur permettre de construire l'avenir sur des bases solides (le leur et celui de la collectivité), qu'ils viennent de Bretagne ou d'ailleurs :

⁹⁴ Truman à l'époque.

« De nombreux élèves étrangers à la Bretagne

D'autre part, l'Education nationale a entrepris, cette année, un effort financier sérieux pour l'équipement des centres en mobilier scolaire et en matériel pédagogique alors que jusqu'à présent la plupart des ressources financières apportées aux classes de mer provenaient essentiellement de subventions votées par les conseillers généraux.

On attend de nombreux élèves étrangers à la Bretagne C'est ainsi qu'à Moëlan Kerlany, dans des locaux appartenant à la Mutualité sociale agricole de l'Isère, on se prépare à accueillir six classes en octobre et novembre d'établissements de la région grenobloise. A Moëlan Brigneau, on attend pour le mois d'octobre deux classes de Maison Lafitte A Beg Meil on compte sur la présence de jeunes Rémois, à Moulin Mer, tout est prêt pour la venue de deux classes de Fontenay aux Roses et de trois classes d'un institut parisien. A l'île de Batz, les élèves de deux classes de Châtillon sous Bagneux vont découvrir une forme nouvelle d'enseignement.

Ces arrivées massives prouvent combien les classes de mer sont maintenant entrées dans les mœurs et justifient amplement la décision de l'Education nationale d'instaurer des centres permanents. »

Le Télégramme, Mardi 28 septembre 1971, n°8245.

Après avoir été une route, un empire, un champ de bataille, un laboratoire géant ou un immense dépotoir – pour faire allusion à des images évoquées précédemment – la mer était peut-être en train de devenir une « école ». Les journalistes l'affirmaient en tout cas et cette conception était visiblement dans l'air du temps :

« En réalité, la mer est une école permanente

« Nous n'en saisissons pas toujours l'enseignement, alors que, tout proche d'elle, notre société occidentale se meurt. Elle se meurt d'abord et avant tout par son refus et par son hésitation à donner la vie, elle se dessèche aussi en voulant ignorer voire combattre les valeurs spirituelles, elle s'asphyxie enfin en rêvant de vivre comme une assistée tout azimut et de ne se sentir ainsi plus jamais responsable de rien.

Or la mer, voisine et familière apprend à retrouver le sens de la liberté et celui de la responsabilité. Elle apprend, ô combien, la patience et la prudence. Elle apprend l'effort, elle apprend le courage, l'obstination. Demandez au pêcheurs, aux plongeurs, à tous les navigants. »

Le Télégramme, septembre 1979

On voit reparaître ici l'idée de la nature - "valeur refuge" - déjà repérée au chapitre précédent, qui nous avait amenés à discuter de la façon dont la perception esthétique de la mer avait évolué tout au long du vingtième siècle, sur un fond de mise en tourisme des "espaces du sauvage", le tout pour les besoins d'une société des loisirs de plus en plus hégémonique. Ces processus révèlent des changements profonds qui ne

peuvent être décrits sous la forme de cheminements linéaires, entre un pôle et son contraire, loin de là. Dès le départ, on assiste à une mise en ambiguïté des schémas oppositionnels classiques, qui se reconfigurent tout au long du siècle, pour s'adapter aux nouvelles conditions d'existence des groupes en présence, mais qui ne se départissent jamais de cette ambivalence de départ. Dans ce sixième chapitre, à travers l'engouement généré par les découvertes d'une part, la fascination pour la machinerie propre à la civilisation industrielle de l'autre nous avons vu gonfler, jusque dans l'après guerre, une sorte de "culte du progrès" (représenté par des engins allant des turbines à vapeur aux instruments de télédétection satellitale embarqués, en passant par les torpilles, tourelles, chapelets de mines et autres engins de destruction etc.)

Cette confiance inconditionnelle dans le génie de la science, semble cependant avoir marqué un temps d'arrêt à partir des années soixante, soixante-dix. Plusieurs facteurs semblent converger : disqualification de la guerre conventionnelle, prise de conscience des risques sanitaires, des dégâts environnementaux ou encore esthétiques et paysagers. Le discours écologiste, qui serait donc la résultante de ces dénonciations en cascade paraît donc être à la fois une réaction contre les excès de la science (et son exploitation violente), et l'expression d'une quête hédoniste visant la beauté, le confort et le bien-être (ce qui n'exclut pas une version plus ascétique de l'écologisme, le confort recherché étant alors spirituel avant tout).

XX

De l'Amoco au Castel Meur L'émergence de la conscience environnementale

Le cinquième chapitre avait en quelque sorte été placé sous le patronage de l'épave du *Drummond Castle*. S'il fallait en choisir une seule pour représenter celui-ci, on pourrait proposer celle de *l'Amoco Cadiz*. Mais si l'histoire de celle-ci symbolise assez bien la montée en puissance de la problématique environnementale à une époque où les préoccupations liées à la défense militaire semblent perdre de leur vigueur, il serait tout de même réducteur de résumer l'histoire d'un siècle à partir d'un seul emblème. A l'échelle de notre terrain, c'est en fait plutôt la mise au regard de ces différentes épaves

qui dessine un paysage signifiant, porteur d'un ensemble de traces chargées d'histoires dont l'entrée en résonance raconte une évolution.

En bref, en l'espace de cent ans, les guerres et les catastrophes écologiques semblent avoir travaillé en profondeur les conceptions traditionnelles du rapport à la mer, en jouant sur les ambiguïtés, et en alimentant un imaginaire fondé à la fois sur le désir de merveilleux et sur la suspicion du complot. Mais si la pénétration sans cesse plus poussée des espaces sous marins paraît avoir déplacé les frontières de l'inconnu, elle n'est manifestement pas allée jusqu'à les remettre en question : l'opacité des profondeurs, autrefois entretenue pour des raisons stratégiques, semble l'être désormais pour s'accommoder d'une esthétique hédoniste pour laquelle la « nature sauvage » devient une valeur refuge.

Dans le chapitre qui terminera cette première approche historique du terrain je voudrais m'arrêter sur l'instauration d'une nouvelle conception de l'exploitation des ressources marines fondée sur la gestion des stocks et sur la régulation des « prélèvements », conformément à l'idéal environnementaliste dont nous venons de signaler l'influence grandissante. Ce sera l'occasion de discuter de l'introduction et de la diffusion de la chasse sous-marine dans le Finistère, parmi d'autres activités ludiques et/ou sportives de cueillettes et de capture pratiquées "en amateur" par les autochtones comme par les visiteurs.



- Chapitre sept -

La Chasse sous marine ou l'invention du pêcheur épargnant

*Où l'on voit que, à l'échelle plus locale, la prise de conscience environnementale, associée à l'essor du tourisme, des pratiques de **plein air**, convergent pour instaurer une nouvelle conception de la « **bonne pêche** » et de la collecte des fruits de la mer, une conception fondée sur la gestion des stocks et sur la **modération** des « prélèvements » (on ne tue plus pour le plaisir ou pour manger : on prélève pour la beauté du geste et pour le sport voire pour rééquilibrer les rapports de forces entre les créatures de la mer) qui s'oppose de manière radicale à la mentalité des sociétés de pêche traditionnelles, volontiers **prédatrices**, opportunistes (ainsi que les spécialistes de l'anthropologie maritime nous l'ont montré), et tendues vers l'espoir de réaliser un gros coup ou encore une **pêche miraculeuse**.*

Nous venons de voir, au travers des deux chapitres qui précèdent, comment, en l'espace d'un siècle, la société locale s'est accommodée du passage d'un monde industriel globalement sédentarisé et laborieux, à une société post-industrielle, voyageuse pour ne pas dire nomade, portée sur la jouissance et les plaisirs. D'un système fondé sur le travail, on passe à une économie du temps libre ; de la guerre patriotique à l'internationalisme scientifique ; de la belligérance à l'écologie et à la pédagogie : pacification, moralisation, instruction, seraient devenus les "maîtres mots" d'une idéologie nouvelle... A en juger par la teneur de certains discours, on pourrait penser que notre société, libérée du dictat des passions humaines telles que la faim, la violence, la haine, tendrait vers un idéal proche de la paix perpétuelle dont parlait Kant⁹⁵... En est-on vraiment là ? Il est permis d'en douter.

Au dix-neuvième siècle, en Bretagne, perduraient encore des traditions de pêche et de cueillette, pratiquées directement sur l'estran ou dans des eaux peu profondes, qui alimentaient une économie encore essentiellement fondée sur l'autosuffisance et étroitement liée au travail de la terre. C'est du moins ce que laissait entrevoir les sources dont nous avons rendu compte au tout début de ce parcours. La société occidentale estimait apparemment avoir laissé le monde des chasseurs cueilleurs derrière elle depuis déjà longtemps. Pourtant, nous avons constaté que l'on pouvait encore trouver, ici et là, des modes d'existence où la cueillette, la chasse et la pêche conservaient une influence notable⁹⁶. Au vingtième siècle, ces techniques de prélèvement de ressources spontanées se sont assez bien maintenues, ou se sont adaptées pour être plus exact, car elles ont "changé de bord", si l'on peut dire : "apanage" des pauvres dont elles contribuaient à assurer la subsistance jusqu'à une date assez avancée, elles sont désormais essentiellement pratiquées pour le plaisir ou par jeu (ce qui n'exclut pas de consommer le produit de sa pêche ou de sa collecte,

⁹⁵ KANT, E, *Vers la Paix perpétuelle*, 1795.

⁹⁶ De ce point de vue, la pêche industrielle constitue peut-être une bizarrerie dans le monde d'aujourd'hui mais cette question nous éloignerait de notre sujet.

notons-le, mais c'est désormais un luxe, une source de fierté⁹⁷). Ces nouvelles formes de prédation – « nouvelles » non en soi mais dans les motivations qui les suscitent – combinent les différentes tendances dégagées plus haut : avènement de l'ère des loisirs et du plein air, de la jouissance, et montée en puissance de la valeur esthétique, associée à une sorte de nouveau culte de l'« authenticité ». Ces pratiques s'inscrivent ainsi dans une dynamique générale, favorable à la moralisation des mœurs, à la responsabilisation des actes et à la modération des prélèvements. C'est vrai en tout cas en paroles, on pourra discuter de la mise en œuvre de ces principes incritiquables dans la suite du développement⁹⁸.

Dans ce septième chapitre, je voudrais donc proposer une sorte de synthèse de ce que cette première approche du terrain nous a permis de dire du rapport à la “prédation” et aux autres collectes maritimes⁹⁹. Après nous être intéressés à ces modes d'exploitation du monde vivant, nous aurons terminé notre tour d'horizon passerons, avec la plongée sur épaves, à une autre forme de “saisie” des richesses immergées, inertes celles-là.

1. Quand l'appétit du pêcheur-cueilleur se heurte à son aversion pour le bain de mer

Poussés par le besoin de nourriture ou simplement aiguillonnés par l'instinct de chasse, les hommes n'ont pas hésité à entrer dans l'eau. »

(Claude RIFFAUD, *La Grande aventure de l'homme sous la mer*, 1988¹⁰⁰)

⁹⁷ Il revient sûrement moins cher à ceux qui sont dans le besoin d'acheter un paquet de pâtes au supermarché du coin que d'aller à la pêche à la crevette.

⁹⁸ Cf. DALLA BERNARDINA, S. *Le retour du prédateur, mises en scène du sauvage dans la société post-rurale*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Coll. « Essais », 2011. p.54.

⁹⁹ Bien que je ne le cite pas, je ne voudrais pas donner l'impression de négliger l'intérêt que pourraient avoir les travaux de l'ethnologue Gilles Raveneau concernant aussi bien l'exploitation des ressources sous-marines (recherches réalisées auprès des pêcheurs de corail de Méditerranée) que la pratique des sports extrêmes et le rapport au danger. J'ai lu avec intérêt son article sur la neutralisation du risque en plongée. RAVENEAU G., « La plongée sous-marine, entre neutralisation du risque et affirmation de la sécurité », p. 613-623 *Ethnologie française* 2006/4, Tome XXXVI.

¹⁰⁰ RIFFAUD, Cl. *La Grande Aventure des hommes sous la mer ; du temps d'Aristote à l'âge du nucléaire*, Albin Michel, Paris, 1988, p.14.

Malgré ce que nous dit cet auteur à propos des débuts apparemment prometteurs de la « Grande aventure des hommes sous la mer », l'enquête de terrain suggère que les prédateurs du littoral atlantique se sont en fait longtemps tenus à distance respectueuse de l'eau de mer : ramassant les algues et coquillages sur la grève à marée basse ou pratiquant la petite pêche côtière, mais en évitant dans la mesure du possible de mettre la tête sous l'eau. Les travaux des historiens invitent à la méfiance quant à la tentation de faire remonter très loin la prédisposition des Bretons à pénétrer sous la mer¹⁰¹. Alain Croix, par exemple, qui s'est intéressé aux causes de mortalité accidentelle au Moyen Age, a pu voir se dégager une surreprésentation des noyades qui laisse deviner que les habitants du bord de côte de l'époque ne savaient probablement pas nager. La situation ne semble pas avoir beaucoup évolué par la suite : les peuples de marins ne seraient pas nécessairement fertiles en nageurs¹⁰². C'est d'ailleurs à partir de ce constat que, au début du vingtième siècle, les abris du marin s'étaient vus confier la mission de promouvoir, entre autres, l'apprentissage de la natation auprès des pêcheurs. Nous en avons un peu parlé. À propos des courses de natation organisées à cet effet, l'historien Thierry Fillaut fait observer:

« Celles-ci remportent un grand succès. Organisées par certains abris et ouvertes à tous les marins de la commune, elles peuvent avoir lieu soit en tenue de bains, soit en tenue de travail, avec cirés et bottes ; et il suffit de savoir que bien peu de pêcheurs ont appris à nager pour comprendre la portée de telles initiatives dans un milieu où les naufrages sont une calamité¹⁰³. »

Mais on peut noter que le bain de mer, même dédramatisé sous cette forme ludique (Thierry Fillaut parle d'un « esprit de saine émulation »), n'était pas motivé par le plaisir d'évoluer dans l'eau : il s'agissait d'une mesure de sécurité bien plus que d'une

¹⁰¹ Cf. CASSARD, J.-C. *Les Bretons et la mer au Moyen-Age, des origines au milieu du XIV^e siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1998 (200 p) p. 142.

¹⁰² En 1965, la géographe Annick Moign signalait encore une aversion des pêcheurs pour le bain de mer. Cf. MOIGN, A. « Installée dans ses méthodes artisanales, la profession goémonière a peut-être trouvé un moyen de survivre », in *Noroi*, n°47, 1965, p.364-368. CROIX, A. *La Bretagne aux XVI^e et XVII^e siècles ; La vie, la mort, la foi*, Op.cit.p.

¹⁰³ FILLAUT, T. *les Bretons et l'alcool, XIX-XX^e siècle*, Ecole nationale de la Santé publique ed., Rennes 1991, p. 151.

distraction sportive ou hédoniste. Et si Paul Sébillot a pu évoquer les bains des petits pêcheurs en Haute Bretagne (sachant qu'il a réalisé sa collecte à la fin du dix-neuvième siècle, donc assez tardivement) je n'ai guère trouvé d'allusions à une pratique courante du bain de mer dans la presse des années 1840, excepté dans les classes supérieures de la société¹⁰⁴.

2. *L'ascèse de l'homme poisson : un idéal de tempérance et de régulation*

Il a en fait fallu attendre au moins les années vingt pour voir vraiment s'affirmer, dans la presse, une attirance de type populaire pour le milieu aquatique. La *Dépêche touristique et sportive* (il s'agissait d'un supplément hebdomadaire du journal d'information générale que nous connaissons, apparu dans l'après première guerre mondiale), ne relevait pas du même état d'esprit que *l'Almanach du marin breton* (qui servait de véhicule imprimé aux messages professés dans les Abris, ceux-ci étant très proches des milieux cléricaux). Car pour les lecteurs de l'hebdomadaire sportif - des citadins coupés du monde des « gens de mer » pour une partie d'entre eux si ce n'est la majorité - il ne s'agissait plus de vivre la mer comme un lieu de travail mais comme un espace de loisirs, un milieu dans lequel l'individu pouvait chercher à se dépasser à des fins ludiques et sportives. La plongée n'était pas encore d'actualité, mais la plaisance et le yachting pouvaient déjà justifier d'une longévité de près d'un siècle, et la natation commençait également à retenir l'intérêt des Brestois (par l'entremise de l'équipe de Water Polo notamment). Le nouveau rapport à l'eau que ces pratiques supposent, semble avoir pris un certain élan dans l'entre deux guerres, expression d'un idéal recentré sur les besoins d'individus en quête de plaisirs cénesthésiques, occupés à inventer de nouvelles manières d'éprouver à la fois leurs corps et leurs esprits. Loin d'apparaître propice à la libération des pulsions sauvages (comme dans le cas des « pillleurs » d'épaves), le contact avec l'eau semble, dans les années vingt, fournir l'occasion idéale pour s'assurer de la maîtrise parfaite de son propre corps, en lui imposant des contraintes inhabituelles, et donc stimulantes.

¹⁰⁴ Cf. Voir en annexe

Les techniques développées par un certain « De Lalyman » en particulier, auraient beaucoup retenu l'attention à l'époque, du moins si l'on en juge par la place concédée à ses performances dans l'hebdomadaire local¹⁰⁵ : le chroniqueur sportif commentait ainsi pour ses lecteurs « l'exploit magnifique » réalisé par ce plongeur que l'on disait « hors de pair », qui pouvait aller « rechercher des objets par 8 mètres sans inconvénient » et rester ainsi plusieurs minutes sans refaire surface¹⁰⁶. Quelques exemples de « gestes de l'existence courante » que le plongeur était capable d'effectuer sous l'eau suivaient la présentation, à savoir : « se raser, s'étendre au fond, faire des exercices de culture physique et même y boire et y manger ».

Mais au-delà du spectacle, la promotion de la natation sous tendait aussi une certaine représentation de l'idéal humain, un modèle de volonté et d'auto-discipline :

« La natation sportive développe en effet à la fois qualités physiques et qualités morales exigeant d'un côté l'effort, la puissance, la souplesse, motivant d'autre part un suprême degré la ténacité, le courage, la volonté, la confiance en soi, le mépris du danger et la discipline. »

Selon la doctrine véhiculée ici, l'apprentissage de la nage était conçu comme une adaptation à un milieu autre », qui impliquait d'astreindre l'organisme humain à un régime sévère et à une préparation intense, le tout fondé sur un principe de progressivité, qui était seriné à longueur d'articles. Notons que l'opposition entre l'homme et le milieu dans lequel il se plonge est réitérée à chaque phrase dans le passage qui suit :

« Le nageur [...], doit s'adapter au milieu dans lequel doit s'accomplir sa performance. L'homme n'est pas fait pour vivre dans l'eau. Ce n'est que par un effort de sa volonté et de son intelligence qu'il réussit à s'adapter à un milieu pour lequel il n'a pas été créé. Il lui faut une éducation supérieure de sa musculature pour lui rendre possible des gestes propulsifs qui ne lui sont pas naturels. »

¹⁰⁵ De Lalyman auquel *l'Almanach du marin* breton consacre également un article : le phénomène était national bien qu'il ait eu une résonance au niveau local et que c'est à celle-ci que je m'intéresse ici. Jacques de Lalyman est pratiquement tombé dans l'oubli mais dans les années vingt et trente il avait acquis une certaine renommée en parcourant la France pour y donner de nombreuses conférences et vanter les mérites de sa technique. En tant que maire de Meugin, il s'est par ailleurs beaucoup investi dans la promotion des sports d'eau dans les milieux populaires (en défendant des projets d'aménagements urbains permettant la construction de piscines notamment).

¹⁰⁶ *La Dépêche sportive et touristique*, Mercredi 15 août 1923, n°39.

Malgré les bienfaits supposés de la natation, sur la moralité comme sur la santé du plongeur, les témoignages de ce genre laissent transparaître une assez grande méfiance s'agissant des effets de l'immersion sur les parties internes de l'organisme :

« Il lui faut surtout accoutumer ses viscères, cœur, poumons et système nerveux au milieu liquide, car ne l'oublions pas, si les muscles font le travail apparent, ce sont cependant les organes internes, centres nerveux, cœur et poumon, qui sont le véritable moteur de l'athlète. »

La Dépêche sportive et touristique, Mercredi 29 août 1923, n°41.

Ce nageur là ne semble pas avoir grand-chose à voir avec les pêcheurs professionnels et autres prédateurs des bords de mer : tout occupé à surveiller les influences du milieu sur son métabolisme, le nageur de l'entre deux guerres ne paraît pas avoir été attiré par la possibilité de mettre ces techniques nouvelles d'immersion au service de la poursuite des poissons. Ce qui l'intéressait, c'était visiblement avant tout de mieux comprendre ce qui se passait à l'intérieur de son corps, et d'apprendre à moduler sa consommation, autant qu'à retenir sa respiration (c'est en tout cas ce qui ressort des interviews de médecins et autres encarts destinés à mettre à la portée des lecteurs le compte-rendu des dernières découvertes scientifiques en la matière). Autrement dit, l'apnéiste brestois des « Années folles » ne s'était apparemment pas découvert une âme de pêcheur ou de chasseur. Ces discours sont, en revanche, parcourus par des considérations qui peuvent être interprétées comme les signes avant-coureurs d'une « culture de l'extrême », laquelle ne s'est véritablement imposée que plus tard. Le modèle du nageur se laisse portraiturer ici sous les traits d'un ascète, économe de son énergie et de ses ressources, et qui cherche à minimiser les imprévus. En effet, l'idée affleure que cette espèce de fakir amphibie devait bannir de son régime tout ce qui ne serait que superflu. On peut donner un exemple du genre de prescriptions qui étaient alors diffusées:

« Nous avons un moyen excellent de connaître la ration exacte de chaque sujet. Il consiste simplement à observer pendant un certain temps la quantité de chacun des aliments qu'il ingère sans être soumis à aucune contrainte. Il sera ainsi très facile grâce à quelques pesées, de savoir quelle est en moyenne le nombre de grammes de pain, de viande, de légumes verts, de farineux, de fruits etc. qu'il a l'habitude de consommer. On cherchera alors à opérer très graduellement et progressivement des réductions sur ces différentes quantités, on arrivera ainsi avec un peu de doigté à connaître les rations minima satisfaisant l'appétit du sujet et maintenant ses forces et son poids à l'état normal. »

La Dépêche sportive et touristique, Mercredi 29 août 1923, n°41.

Selon une opinion apparemment en vogue dans ces années là « on ne se nourrit pas de ce que l'on mange mais de ce que l'on digère ». À en croire ces discours, rien ne servirait de trop absorber puisque le surplus sera de toute façon soit évacué, soit stocké, mais inutilement dans le second cas: «Toute quantité d'aliments ingérée en plus de ce qui est nécessaire à réparer les pertes de l'organisme et fournir un travail musculaire est non seulement inutile mais nuisible¹⁰⁷. »

Tel qu'on le voit se dessiner dans cette presse magazine du premier vingtième siècle, le portrait idéal du nageur est celui d'un homme neuf, qui défie la nature grâce aux lois de la physique, de la médecine et de la chimie, en agissant de façon consciente sur son métabolisme pour l'adapter à la vie dans l'eau. On peut remarquer que ce modèle s'oppose de façon quasi diamétrale à la mentalité des usagers traditionnels des espaces marins, pour lesquelles la consommation était d'abord soumise aux aléas des prises et pour lesquels s'il y avait de quoi manger : tant mieux ! Autant faire des réserves avant que la ressource ne disparaisse. Nous l'avons vu plus tôt lorsque nous avons évoqué la découverte de nouveaux gisements d'huîtres, par exemple, qui pour les habitants du littoral était de nature à susciter une véritable "ruée vers l'or". Pour employer un raccourci : il s'agissait manifestement de récupérer avant le voisin ce qui pouvait être pris. Ainsi, déjà peu enthousiasmés par la perspective de plonger la tête sous l'eau comme on l'a dit, les pêcheurs, les ramasseurs de coquilles et autres arpenteurs des grèves n'avaient vraisemblablement pas davantage de raisons de se laisser séduire par l'éthique ascétique promue par les pionniers de la plongée en apnée¹⁰⁸. L'émergence de la chasse sous-marine sur le littoral armoricain semble donc avoir été beaucoup moins "naturelle" qu'on ne pourrait se le figurer si l'on raisonnait à partir des

¹⁰⁷ Ceci étant dit, le nageur ainsi décrit avait tout de même le droit de rester gastronome et d'apprécier la viande rouge, le bon vin, le café : il ne s'agissait ni de prôner l'abstinence (en matière d'alcool) ni le "végétarisme", loin de là, mais de maîtriser les quantités consommées. En résumé : ce nageur avait le droit d'être gourmet, le tout étant qu'il ne soit pas gourmand.

¹⁰⁸ Ils ne partageaient peut-être pas les mêmes espaces mais tous pratiquaient leurs activités respectives en milieu marin : il n'y avait pas de piscine à Brest à l'époque, les courses de natation comme les matchs de Water polo avaient lieu dans les bassins du port, dans de l'eau de mer à température ambiante.

considérations de Claude Riffaud cité un peu plus tôt. D'ailleurs, la démarche comparative a permis aux anthropologues de constater que la notion de nourriture était une variable éminemment culturelle. Avant que des populations ne se risquent à exploiter une capacité nouvellement développée à des fins alimentaires (ou, pour le dire autrement, avant de s'aventurer sur un terrain méconnu pour y chercher à manger), il faut déjà qu'elles se soient laissées convaincre que ce qu'elles pourront ainsi obtenir se révélerait "mangeable".

3. La mer comme garde-manger ; Ou le retour du prédateur

Pour illustrer cette dernière remarque, je propose que l'on se reporte aux travaux de Jean-Christophe Fichou, géographe et historien, sur les pêcheurs bretons durant la seconde guerre mondiale. Dans l'ouvrage auquel je me référerai ici, ce spécialiste de culture maritime démontre que, pour une large part de ce que l'on appelle aujourd'hui « fruits de mer », le caractère « comestible » est en réalité une découverte récente. Il note :

« Il a fallu attendre les restrictions alimentaires de 1940-1943 pour prouver aux Français que les quatre mers qui baignent leurs côtes constituaient des viviers inépuisables¹⁰⁹. »

La suite de l'analyse lui permet de développer cette idée, et de montrer comment, à l'échelle de notre terrain, la « faim » a pu, en plein milieu du vingtième siècle, avoir des conséquences étonnantes sur la transformation des habitudes culinaires des populations¹¹⁰. Les « petites pêches » (ces collectes dont nous avons parlé) étaient certes encore répandues en France en 1939 nous dit-il, mais le début du conflit et les

¹⁰⁹ FICHOU, J.-C. *Les pêcheurs bretons pendant la seconde guerre mondiale*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Coll. « Histoire », 2009, p.222.

¹¹⁰ Ce qui ne revient pas tout à fait à dire que la culture ne serait que la réponse donnée par les hommes aux plaintes de leurs estomacs, selon l'hypothèse fonctionnaliste formulée notamment par Malinowski, que Claude-Lévi Strauss récuse expressément dans l'introduction de *La Pensée sauvage*. Cf. LEVI STRAUSS, Cl. *La pensée sauvage*, Paris, Plon, Coll. « Agora » pocket, 1962, p.14

difficultés du ravitaillement leur auraient donné un nouvel élan, incompréhensible dans son ampleur n'eurent été ces circonstances :

« [...] Sur toutes les côtes ouvertes au public en France, leur nombre ne cesse d'augmenter ; on ramasse des praires, des palourdes, des coques, des berniques. Sur les rochers, la cueillette des moules, des huîtres et des bigorneaux, occupe une population nombreuse, surtout féminine et enfantine. Sur les grandes plages de sable, on pousse des haveneaux pour attraper les crevettes, on ratisse pour récupérer les lançons et les équilles, on gratte pour prélever les couteaux, les amandes et les coques¹¹¹. »

Il montre donc, documents à l'appui, comment les règlements édictés avant la guerre ont été massivement transgressés durant le conflit et même plus tard, et ceci sans que les autorités n'interviennent véritablement¹¹². Mais ce qui retient tout particulièrement mon attention, ce sont les précisions qu'il fournit plus loin, et qui permettent de voir les pratiques des Français évoluer dans des directions que l'on n'aurait jusque là eu du mal à imaginer, prélude à une sorte de "révolution des goûts" dont on n'a plus conscience aujourd'hui (la consommation de ces produits étant entrée dans les mœurs et devenue banale). Certaines marchandises ont disparu des étals à peu près aussi rapidement qu'elles y étaient apparues (les rognons ou la cervelle de phoque par exemple). Mais on apprend aussi que c'est durant ces années de guerre que d'autres, comme la lotte par exemple, ont acquis leur renommée¹¹³. Cet extrait permet à mon avis d'apprécier les conséquences de la pénurie :

« Le classement des poissons opéré par le secrétariat d'Etat en trois catégories – les poissons fins, les poissons moyens et les poissons communs – permet de dresser la liste de tout ce qui se vend : gobies, blennies, loches, chiens de mer, poulpes... autant de produits introuvables avant la guerre car refusés par les poissonneries. Pour améliorer l'ordinaire, les citadins peuvent essayer d'acheter des produits encore en vente libre comme les huîtres mais qui restent très chères, ou choisir parmi les nombreuses propositions allant des pâtés de poisson, de la seiche ou encore des bigorneaux, aux tranches de dauphin, de marsouin, de beluga, en passant par la viande de phoque, présentée comme celle d'un cétacé ;

¹¹¹ FICHO, J.-C. *Les pêcheurs bretons pendant la seconde guerre mondiale*, op. cit, p.203.

¹¹² « Les Français [avaient] faim » remarque-t-il « et les autorités de Vichy ne [voulait] pas courir le risque de s'aliéner une population littorale à la recherche du moindre apport alimentaire. » *Ibid.* p. 204

¹¹³ *Ibid.* p.223

mais même pour ce produit de rebut, le gouvernement est obligé d'intervenir pour taxer les prix des filets et des abats comestibles car les prix s'envolent¹¹⁴. ».

L'ampleur du phénomène, dont les effets ne se sont pas limités aux habitudes des seuls pêcheurs professionnels, mais ont affecté le marché en général, laisse supposer que les choses n'ont pas pu revenir à leur état initial une fois l'occupant parti. Les habitants des côtes, qui avaient visiblement pris l'habitude d'aller récupérer de quoi manger sur les plages ou dans les rochers, ne semblent pas avoir abandonné ces pratiques quand le besoin s'en est fait moins ressentir. En fait, c'est manifestement plutôt l'inverse qui s'est produit : absorbée par l'économie des loisirs, la pêche à pied est assez rapidement devenue un élément important de la politique régionale de développement, une sorte de symbole des « vacances en Bretagne », qui n'est toujours pas passée de mode¹¹⁵.

On peut constater que, durant ces périodes troubles, dans les classes moyennes et populaires, on avait manifestement un peu oublié l'intérêt suscité par la discipline ascétique à laquelle s'astreignaient les nageurs, pour « revenir » à des modes de consommation plus conformes à la mentalité des “chasseurs-cueilleurs” (la logique du « gros coup¹¹⁶ », de la chance qu'il faut saisir sans attendre qu'elle ne vienne à tourner). On peut faire l'hypothèse qu'une sorte de télescopage pourrait s'être produit après la guerre entre, d'une part, des pratiques apparues dans une société émancipée du besoin immédiat (la natation et la plongée en apnée apparues dans les années vingt) ; et d'autre part le resurgissement, dans cette société d'abondance, de mécanismes plus adaptés au retour à des conditions matérielles propres au “monde d'avant”. La guerre n'aurait cette fois pas seulement révélé une tendance : en nivelant les différences, elle aurait contribué à faire circuler les pratiques d'une catégorie sociale à une autre, et redistribué les cartes pour créer un jeu inédit. C'est une première hypothèse, je resterai donc tout de même prudente n'osant rien affirmer de façon trop péremptoire.

¹¹⁴ *Ibid.* p.224.

¹¹⁵ Il suffirait d'ouvrir n'importe quel dépliant touristique pour s'en convaincre.

¹¹⁶ A ce propos, Cf. JORION, P. « Adjuration du hasard et maîtrise du destin. Éléments de l'idéologie d'une vie productive hasardeuse : la pêche artisanale dans l'île de Houat (Morbihan) en 1973-1974 » in *L'Homme*, tome 16, n°4, 1976. p. 95-104.

4. L'apport extérieur

Le témoignage de l'un de mes informateurs, ancien résistant et retraité de la marine marchande (Roger Priol était âgé de quatre-vingt huit ans le jour de l'entretien) oblige à nuancer. Si une telle lecture n'est probablement pas absurde, l'essor de la pêche sous-marine a été lent, et d'autres paramètres entrent également en ligne de compte. Pour qu'ils convergent et se combinent, il fallait un ou plusieurs déclics. Or, de l'avis de beaucoup des personnes sondées, ce déclic « ça a été Cousteau ». Ceci dit les remarques des anciens invitent à la méfiance car il pourrait s'agir d'une lecture *a posteriori*. Et de fait : à peine avais-je prononcé ce nom - Cousteau -, que mon interlocuteur s'est empressé de protester :

« Bouh là là... Il est venu dix ans après !... Il est venu dix ans après ! Mais Cousteau c'est la Marine Nationale qui l'a lancé, mais c'était dans les années cinquante, cinquante-cinq. »

Roger Priol Plougonvelin, août 2010.

À en juger par ces paroles, l'influence de Cousteau ne se serait fait sentir qu'avec un certain temps de retard, en tout cas sur notre terrain. Retenons tout de même l'idée qu'il fallait un modèle, que quelqu'un se jette à l'eau (cette fois c'est le cas de le dire), pour que les autres suivent. D'après ce que raconte Roger Priol, ce seraient avant tout des marins, embarqués comme lui sur des navires de commerce, qui se seraient inspirés de techniques de pêche qu'ils avaient vues à l'œuvre lors à l'occasion de leurs escales dans les mers chaudes. Une fois de retour, ils auraient ensuite emprunté aux Rangers américains leurs palmes et se seraient bricolé le reste de leur équipement avec ce qu'ils avaient sous la main (arbalète, masque, etc.) Monsieur Priol se souvenait : en particulier s'être fabriqué son masque en utilisant des morceaux de chambre à air :

« Alors le masque c'est facile, on découpait un hublot, une chambre à air de voiture, un cercle en ferraille et on mettait ça. C'était pas brillant comme système mais ça nous permettait de voir et après il y a eu les masques ... masques et palmes sont venus avant les combinaisons, masques et palmes on les a eus assez rapidement. Mais ça c'est dans les années quarante hein : quarante six-cinquante...

Alors y avait pas de combinaison : Y avait rien ! L'armée en avait ! Mais alors, tenez-vous bien, je crois me souvenir - alors j'vous parle des anciens francs hein, les francs de la guerre ! - c'était dans les 80 000 francs ! Et on n'en gagnait pas

20 000 par mois ! C'était impossible pour le commun des mortels, d'en acheter... Ils mettent pas quatre mois pour avoir une combinaison ! Après c'est venu dans le domaine public... Comme y en avait pas c'était très cher ! »
Roger Priol, Plougonvelin, août 2010.

Il racontait que l'un de ses collègues avait même demandé à sa femme de lui tricoter une combinaison en laine... À la même époque, un autre témoin qui participait aux efforts de déminage (sensiblement du même âge mais militaire pour sa part, on en parlera dans la deuxième partie) décrivait un accoutrement qui devait alors être considéré comme des plus modernes à l'époque :

« On avait une tenue en flanelle dessous, jusqu'aux pieds, un pantalon étanche de nageurs de combat italiens je crois ou quelque chose comme ça. Le dessus aussi, coincé là. Etanche également. Et entre les deux il y avait une jupe, qu'on mettait l'une sur l'autre, on les roulait et on mettait une ceinture en caoutchouc. Vous avez connu ça ? [...] Et comme cagoule un bonnet de laine. On plongeait comme ça. J'ai une photo mais je ne sais pas où je l'ai foutue... dans un album. Alors l'inconvénient c'est que c'était à fine peau. La combinaison en laine dessous, c'était comme ça quoi, cette épaisseur. Quelques fois ils avaient des câbles électriques, des câbles au fond. Ça faisait des petits trous. Alors quand vous remontiez vous aviez des pissous partout quoi. Ça ressortait [...] Heureusement il y avait les palmes. Vous vous rendez compte ? Pas de cagoule, rien. On ne s'en rendait pas compte, hiver comme été. »

Pierre-André Moulet, Tal ar derc'h (Crozon), septembre 2013.

Le froid semble en avoir découragé beaucoup parmi ceux qui ne pouvaient pas s'offrir de combinaison. C'est l'une des raisons qui m'incite à penser que la présence de nombreux militaires dans les premiers clubs d'amateurs, pourrait avoir joué un rôle non négligeable sur l'essor de la plongée, étant donné qu'ils étaient les seuls à pouvoir se procurer leur équipement sans se ruiner, et à bénéficier d'une formation adaptée (aux normes de l'époque s'entend). Celui auquel je laissais la parole à l'instant par exemple, s'est personnellement investi dans la formation, et a contribué à la création du club de Camaret. De nombreux détails, repérés ici et là dans les témoignages, ainsi que dans les documents d'archives, semblent indiquer que les activités subaquatiques se sont structurées à partir d'une « circulation » des techniques, du matériel et des savoirs entre des individus issus de catégories professionnelles diverses – médecins, universitaires, militaires, entrepreneurs, ingénieurs, pour citer quelques exemples- et dont les motivations initiales pouvaient varier.

5. *Pêcheurs professionnels versus plongeurs amateurs*

On aurait pu imaginer que ceux qui pratiquaient des activités de pêche et de collecte dans un cadre professionnel auraient été eux aussi tentés de se mettre à la plongée sous-marine, et de faire de cette pratique un métier à part entière, orienté vers l'exploitation artisanale des ressources sous-marines. La presse locale fait état d'expérimentations allant dans ce sens, soutenues par les collectivités territoriales, par les comités des pêches et même encouragées par quelques bailleurs de fonds un peu audacieux. Les résultats semblent cependant avoir été très mitigés. Prenons l'exemple d'un projet destiné à accompagner les mutations de la profession goémonière, dont les archives du *Télégramme* permettent de suivre les évolutions sur plusieurs années. L'initiative avait d'ailleurs ensuite été synthétisée par la géographe Annick Moign dans un article publié en 1965 par la revue *Noréis* (Annick Moign était d'ailleurs membre d'un club local, on en parlera)¹¹⁷. Il s'agissait, selon la description qu'elle en donne, de faire descendre un plongeur sur des champs de laminaires : muni d'une faucille et relié à un bateau spécialement conçu pour la manœuvre par un « narghilé », celui-ci était chargé de faucher les algues de façon méthodique tout en « [guidant] la tête [d'une suceuse] qui [déversait] sur le chaland le produit de la récolte¹¹⁸ ». L'expérience avait donc été tentée mais, selon l'universitaire, elle n'avait apparemment pas su convaincre, et ceux qu'elle était supposée aider à s'adapter aux nouvelles exigences de la société avaient finalement laissé tomber :

¹¹⁷ La première expérience de récolte sous-marine des algues qui a duré six mois, prenait fin le 26 septembre 1963. Réalisée dans le cadre du Plan de Relance des Pêches, elle a suscité une certaine réticence dans le milieu goémonier de la côte Nord du Finistère. La vie traditionnelle du ramasseur de goémon allait s'en trouver affectée et cette innovation explique le malaise provoqué par un bouleversement dans les habitudes établies depuis de nombreuses générations. Ce métier de ramasseur de goémon, pittoresque pour l'observateur ou le touriste, mais rude et ingrat dans son exercice avait-il des chances de s'intégrer à la vie moderne ou bien allait-t-il continuer à vieillir pour finalement disparaître ? Là se situait le problème dont les données premières sont fournies par des chiffres. Actuellement, dans le quartier de Brest, 30 goémoniers seulement ont entre 21 et 30 ans, alors que 89 ont dépassé 50 ans. » MOIGN, A. « Installée dans ses méthodes artisanales, la profession goémonière a peut-être trouvé un moyen de survivre », *Op.cit.*p. 364.

¹¹⁸ *Ibid*, p. 365.

« Pendant l'été 1963, ont coexisté deux formes d'exploitation différentes : l'une traditionnelle, l'autre d'avant-garde, comme c'est souvent le cas pour les innovations et les goémoniers n'ont pas voulu, ou plutôt pas osé prendre en charge l'exploitation du Tali [...] »¹¹⁹

La géographe se montrait donc assez réservée quant à la possibilité d'exploiter le scaphandre autonome pour récolter les algues (notons que l'on ne parle pas de pêche ici, où l'usage de l'air comprimé est rigoureusement proscrit). « Echec donc sur le plan humain ? » concluait-elle, en observant que « seuls deux goémoniers avaient appris à plonger ». Elle soulignait néanmoins que cet effort lui paraissait « déjà assez extraordinaire [...connaissant] l'aversion du pêcheur pour les bains de mer »¹²⁰.

Cet exemple nous renvoie par ailleurs aux difficultés traversées par le monde maritime en général, dans un contexte de restructuration « à marche forcée », pour reprendre une expression de Gérard Premel et Geneviève Desbos¹²¹. On constate en effet, dans la presse de l'époque, que le monde des gens de mer était alors constamment sous tension - sous l'effet conjoint de la conjuncture économique, de la construction du marché commun, des diverses crises environnementales (marées noires entre autres) ainsi que des épizooties qui ont sérieusement sinistré les élevages conchylicoles, etc. – le tout favorisant l'entretien d'un climat de méfiance voire d'hostilité à l'encontre des nouveaux arrivants sur le terrain (plaisanciers, touristes, plongeurs etc.)¹²².

Comme nous l'avons vu plus tôt, l'opacité de la mer est généralement propice à la germination d'angoisses et de fantasmes, alimentant des théories plus ou moins

¹¹⁹ *Ibid.* p. 367.

¹²⁰ *Ibidem.* Ce qui montre que les efforts entrepris dès le début du siècle pour convaincre les inscrits maritimes d'apprendre à nager, et notamment les pêcheurs, n'avaient manifestement pas véritablement eu les résultats escomptés. Il semblerait que les choses n'aient pas énormément changé depuis mais je n'ai pas rencontré suffisamment de pêcheurs pour pouvoir l'affirmer.

¹²¹ PREMEL G. DESBOS, G. « La Bretagne et ses pêcheurs, une mutation à marche forcée » *Sociétés Contemporaines*, n° 22/23, 1995, p. 145-167.

CANEVET C. « L'économie des pêches en Bretagne en 1984 » *Noröis*. n°124, 1984. Octobre - décembre 1984. p. 646-650 ; PIRIOU N., COULIOU J.-R. « De crise en crise, les pêches de Bretagne méridionale ne sont-elles pas sur la voie de la déstructuration ? » *Noröis*. n°165, 1995. p. 185-204..

¹²² « Partout les côtes sont ravagées, certains disent « les marins ne nous aiment pas » ils sont jaloux. Faites en sorte que les marins gagnent leur vie ils vous estimeront ai-je pu dire à certains » (un inscrit maritime, *Le Télégramme*, 1965).

fondées suivant les cas (il ne s'agit pas toujours d'affabulations, ce n'est pas ce que je veux dire). Recyclant en quelque sorte la hantise générée en temps de guerre par les sous-marins (les « lâches qui se cachent »...), les accusations fondées sur l'idée que la pêche sous-marine ne respectait pas les normes approuvées en matière d'accès aux ressources faisaient, cette fois, porter la responsabilité de la raréfaction de certaines espèces consommables aux pêcheurs sous-marins. On peut s'arrêter sur le cas des ormeaux :

« Après ceux de la Corse, d'Houédic, d'Houat, de Saint-Quay-Portrieux, les petits pêcheurs de Brest protestent contre les abus des *pêcheurs sous-marins*. Il y a quelques années disent-ils, nous pouvions gagner notre vie en pêchant des rougets, petits lieux, mulets, soles, palourdes, crevettes, aux îles de l'archipel des Glénans, îles Vertes, baie de la Forêt, Pouldohan. *Partout nous rencontrons la pêche sous-marine, détruisant tout, épouvantant le poisson*. Plus de crevettes ni de palourdes aux Glénans. »

Et ce serait apparemment autour de cette question de la pêche sous-marine que les plongeurs amateurs auraient eu leurs premiers accrochages avec les professionnels de la mer auxquels ils venaient disputer leur terrain (des « conflits d'usage » pour employer une expression en vogue actuellement¹²³). Le ton semble avoir commencé à monter dans le courant des années soixante, comme on peut le voir en 1965 avec la décision prise par les autorités maritimes d'interdire aux plongeurs de ramasser des ormeaux. On voit en cette occasion le président d'un club de plongée influent localement¹²⁴, prendre ouvertement position pour défendre les intérêts des chasseurs, qualifiés de « militants de base »:

« Nous avons tout d'abord à défendre les droits de nos militants de base que sont les chasseurs sous-marins. Ceux-ci ont été injustement frappés par l'interdiction de récolte des ormeaux qui est survenue alors que nul incident n'avait eu lieu dans notre région et que, d'autre part les vrais pêcheurs professionnels ne sont pas intéressés par ce genre de pêche. Nous ferons certainement tous nos efforts pour que cette interdiction soit rapportée (*sic*) et que les chasseurs sous-marins voient leurs droits défendus¹²⁵. »

¹²³ Pour citer un ouvrage de référence, Cf. CALLON, M., « Eléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », in *L'année sociologique*, 1986.

¹²⁴ Le GMAP, nous serons amenés à en reparler.

¹²⁵ Au cours de l'Assemblée générale annuelle, il dressait le bilan des activités du club en 1964 (formations à la plongée en scaphandre et excursions en mer mais également chasse sous-marine et natation) et revenait sur la décision d'interdire aux plongeurs de ramasser des

À partir des années soixante, alors que les premiers clubs proposant des formations à la plongée en scaphandre ont commencé à faire leur apparition (le GMAP ici), on voit aussi se multiplier les articles de presse signalant l'organisation d'un championnat de pêche sous-marine, ou annonçant quelques jours plus tard les résultats du challenge¹²⁶. Parmi noms des vainqueurs, on peut repérer ceux de personnes connues localement pour avoir également pratiqué la plongée à l'air, ce qui laisse présumer qu'il était courant de passer de la chasse à l'exploration. Ce n'est bien sûr pas exclu aujourd'hui mais il semble pourtant, on le verra bientôt, que le fossé se soit creusé entre les partisans du scaphandre et les autres. À l'époque en tout cas, la chasse sous-marine restait étroitement associée aux autres activités des clubs et on peut donc en déduire que ces amateurs de sports sous-marins appartenaient tous plus ou moins au même monde. Le fait qu'ils aient parlé d'une seule voix pour répondre aux attaques des inscrits maritimes qui les accusaient de détériorer les fonds renforce cette impression. À ce propos, et dès les premiers temps, leur stratégie semble avoir consisté à renvoyer leurs détracteurs à leurs propres responsabilités, et à insister sur le caractère sélectif de la chasse sous-marine, entendu comme une preuve de son innocuité. Parmi les nombreux adeptes de la récolte des coquillages, crustacés, échinodermes et poissons des bords de côtes, les « pêcheurs sous-marins » auraient ainsi été au nombre des premiers à adopter le principe d'un prélèvement mesuré¹²⁷, prônant la qualité des captures et la beauté du geste, non la quantité. La tenue de championnats de chasse sous-marine devenait l'occasion de mettre en avant les valeurs auxquelles souscrivaient ses pratiquants. On peut ainsi voir se dessiner la figure d'un chasseur sous-marin, écologiste de la première heure, dénonçant volontiers les techniques de

ormeaux, prise peu de temps auparavant par les autorités. « Le Groupe Manche Atlantique de plongée dresse le bilan de ses activités de 1964 », *Le Télégramme*, Lundi 22 mars 1965, n°6228.

¹²⁶ Certains de mes informateurs étaient même surpris de découvrir que la chasse sous-marine était déjà pratiquée dans les années soixante, lorsque je leur ai présenté les documents sur lesquels je me fondais pour l'affirmer.

¹²⁷ Tant du point de vue du nombre de spécimen remontés que de la taille réglementaire en deçà de laquelle la prise doit être systématiquement relâchée.

pêche dès lors considérées comme passéistes et rétrogrades de ses antagonistes sur le terrain¹²⁸.

«MM Jacques Fesard et Michel Cloatre du GASM de Quimper vainqueurs pour la troisième fois consécutive, à Douarnenez, du championnat de chasse sous-marine. Ils étaient 38 et 26 équipes représentant 12 clubs du Havre à Quimper au championnat de Bretagne-Normandie de chasse sous-marine, hier en baie de Douarnenez, 38 qui ramenèrent 70 poissons au total. Ces chiffres à eux seuls démontrent que leur activité est bien moins nuisible que, par exemple un concours de pêche à la ligne, moins nuisible, certes, mais plus sportive. [...]»¹²⁹.

Les témoignages recueillis durant l'enquête vont dans le même sens. Comme en attestent les propos de cet informateur, champion de chasse sous-marine à l'époque et aujourd'hui instructeur national de plongée, qui dénonçait l'irresponsabilité des pêcheurs, qualifiés ici de prédateurs, qui prélèvent sans compter et surtout sans « semer », autrement dit sans penser à l'«après»:

« Ah oui, autant nous on voit, on veut que ce soit propre. Moi je suis contre l'écologie. Je dis : apprendre à connaître, on préservera ! Ce qu'on appelle : L'écologie pour l'écologie c'est comme ... je jette jamais un bout de papier par terre. Le papier il va dans ma poche. Je ne jette jamais dans l'eau. Mais quand je vois ce que font les pêcheurs... les pêcheurs sont des prédateurs. Ils jettent tout, c'est des prédateurs, ils ne sèment pas. »

Tout en restant prudente, l'enquête menée auprès des plongeurs (et en particulier des anciens), m'incite à penser que les premiers chasseurs sous-marins étaient, pour la plupart, soit des plongeurs convertis à la pêche, soit des individus issus de milieux sociologiquement très proches de ceux auxquels appartenaient les adeptes du scaphandre autonome¹³⁰, et dont les conceptions du rapport à la mer se seraient assez rapidement avérées inconciliables avec celles des représentants du monde maritime traditionnel.

¹²⁸ Notons que l'argumentaire, qui vise à démontrer l'innocuité de la pratique, se fonde ici uniquement sur les quantités « prélevées » lors du championnat, chiffres implicitement considérés comme représentatifs de l'ensemble des prises.

¹²⁹ « MM Jacques Fesard et Michel Cloatre du GASM de Quimper vainqueurs pour la troisième fois consécutive, à Douarnenez, du championnat de chasse sous-marine », *Le Télégramme*, Lundi 5 juin 1967

¹³⁰ Et non l'inverse, à savoir des pêcheurs professionnels qui auraient pu voir dans la plongée une innovation opportune.

6. De la pêche à la chasse sous-marine, la naissance d'un prédateur « New age », sur fond de retour à la « wilderness »

Il est intéressant de repérer le glissement sémantique qui s'est assez rapidement opéré, transformant la « pêche sous-marine » en « chasse sous-marine ». Si l'on considère les choses un peu plus en détail, on s'aperçoit que les termes « chasse » et « chasseurs » sont apparus très tôt dans les discours des plongeurs, et semblent aujourd'hui avoir pris l'ascendant (bien que les textes officiels continuent à préférer le terme « pêche »). C'est peut-être le signe que cette manière d'appréhender la plongée, en l'associant à un motif de prédation, était en train d'acquérir une identité à part, distincte de la « pêche », mais aussi de la plongée en scaphandre (on va le voir).

« Chasse ou pêche » ? Encore récemment, le débat était assez animé, sur Internet notamment. La question a en particulier été posée au moment de décider du titre à donner à l'entrée de l'« Encyclopédie libre Wikipédia ». Finalement, les deux termes ont été retenus, au motif que si le terme « pêche » - « le plus correct étymologiquement¹³¹ », selon l'initiateur de la discussion – reste employé, celui de « chasse » paraîtrait apparemment mieux convenir aux principaux intéressés. En 2010, on se dirigeait manifestement vers un texte de compromis :

« Bonjour, en pratique, il n'existe aucune différence entre la chasse sous marine et la pêche sous marine. Chaque pratiquant utilise le terme pour lequel il a le plus d'affinité, mais ces deux dénominations font exactement référence à la même activité. [...] Sauf objection, je propose donc de revenir à la version initiale, à savoir: « La chasse sous-marine (CSM) ou pêche sous-marine est un sport nautique qui consiste à capturer sous l'eau certains poissons, crustacés et mollusques¹³². »

En dépit de cet arrangement « à l'amiable », les partisans d'une appellation comme de l'autre continuent à rivaliser d'arguments pour défendre leur position. Pour certains, le terme « chasse » qui semble renvoyer au milieu terrestre ou aérien, serait de ce fait peu approprié ce qui inviterait à opter pour son abandon :

¹³¹ «Herman», 6 juillet 2005, 14h 46.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Discussion:Pêche_sous-marine

¹³² «Calcineur» 23 novembre 2010, 18h. *Idem*.

« Ne faudrait il pas plutôt parler de pêche sous marine ? En effet, la définition de chasse (dans wikipédia) est la suivante : La chasse désigne l'action de chercher dans leur milieu naturel terrestre (par opposition à la pêche) et le plus souvent tuer des animaux (généralement pour se nourrir, mais ce peut être aussi pour la peau ou pour une partie particulière de l'animal, partie à laquelle on attribue des vertus pharmaceutiques ou une valeur de trophée.)¹³³ »

Pour les autres en revanche, le fait que le plongeur doive rechercher activement sa cible exigerait que l'on mette en valeur l'idée d'effort qui ne serait pas suffisamment explicite dans l'expression « pêche sous-marine » d'après eux. Il faudrait d'ailleurs distinguer la « chasse » des poissons (au moyen d'une arme), du ramassage et de la cueillette des coquillages et crustacés. C'est en tout cas ce qu'explique cet internaute:

« Bonjour, Une action de chasse (sous-marine) ou terrestre implique une recherche active de la cible, son identification, et enfin sa capture par le tir d'un fusil (arbalète); par contre on peut parler de "pêche sous-marine" pour un prélèvement à la main de coquillages ou de crustacés. C'est pourquoi selon moi, le terme "chasse sous marine" est le plus approprié dans la mesure où l'activité principale des "chasseurs sous marins" reste la capture de poissons à l'aide d'un fusil, le ramassage ou la cueillette de mollusques ou crustacés étant la plupart du temps secondaire¹³⁴. »

On retrouve très souvent cette idée d'une *chasse* qui serait plus « sportive » et plus « aventureuse » que la *pêche*. C'est notamment le cas ici, dans l'introduction d'une discussion proposée par un plongeur, concernant le caractère écologique ou non de la pratique en question :

« En France, la chasse terrestre n'est globalement pas très populaire sortie de son cercle de pratiquants. Ses adeptes sont souvent perçus comme des brutes tuant lapins, sangliers ou cerfs pour leur seul et unique plaisir. La chasse sous-marine, elle, est régulièrement exposée aux critiques mais conserve une image « sportive » et plutôt aventureuse¹³⁵. »

En France, chasseurs et plongeurs sous-marins sont tenus par un même principe législatif, qui interdit catégoriquement l'utilisation d'un équipement respiratoire, quel qu'il soit, à des fins de capture. Cette règle est appliquée depuis le tout début des

¹³³ "Heman", 29 juin 2005, 14h25. *Idem*.

¹³⁴ "Calcineur", 11 août 2010, 16h36. *Idem*.

¹³⁵ Olivier, 14 février 2013. <http://aroundtheworld.fr/la-chasse-sous-marine-pratique-ecologique-ou-passe-temps-cruel/>

années soixante : elle figurait déjà à l'article 5 de l'Arrêté du 1^{er} décembre 1960 « fixant la réglementation de la pêche sous-marine sur l'ensemble du littoral métropolitain¹³⁶ » (À l'époque, une dérogation pouvait être accordée par le directeur des affaires maritimes pour un usage professionnel ou scientifique. Cette nuance n'apparaît plus dans les textes récents). Notons que les autorités maritimes, assez soupçonneuses de ce point de vue, ont pris un peu plus tard la précaution d'interdire également « la détention simultanée à bord d'un navire ou embarcation d'un équipement respiratoire et d'une foëne ou d'un appareil spécial pour la pêche sous-marine¹³⁷ », interdiction qui est de toute façon rarement remise en cause (que ce soit par les plongeurs pratiquant l'immersion en scaphandre ou par les chasseurs). L'idée générale qui émerge des discours, consiste à mettre en avant le fait que l'usage d'un appareil respiratoire créerait un déséquilibre des forces, nettement favorable à l'homme dans son corps à corps avec l'animal. *A contrario*, la chasse en apnée réinstaurerait un certain équilibre entre le prédateur et sa proie. C'est ce qu'expliquait l'internaute cité à l'instant (dont il convient de préciser qu'il n'admettait pas complètement la validité de l'argument)

« En France, la loi interdit la chasse avec scaphandre et c'est là un des arguments massue des chasseurs sous-marins. La chasse sous-marine serait une sorte de face à face sauvage entre l'animal et l'homme qui, privé de système de respiration artificiel, serait donc à égalité avec la faune¹³⁸. »

Schématiquement : face à l'alternative qui leur est laissée, les uns renonceraient à tuer (si tant est qu'ils aient été tentés) et se contenteraient de jouir du spectacle offert à leurs yeux, quand les autres retiendraient leur respiration pour pouvoir poursuivre les poissons. Respirer ou saisir : il faut choisir, pourrait-on dire. Tout se passe donc comme si les poissons et les autres créatures marines étaient protégés par une convention qui relèverait presque du "tabou", fondée sur l'adhésion quasi unanime à

¹³⁶ Je n'ai pas pu retrouver le texte de l'Arrêté du 4 juin 1951 que celui-ci venait remplacer et n'ai donc pas pu vérifier si l'interdiction était antérieure à cette date. http://reglementation-polmer.chez-alice.fr/Textes/arrete_du_01.12.1960.htm

¹³⁷ Décret n°90-618 du 11 juillet 1990 relatif à l'exercice de la pêche maritime de loisir (modifié par le Décret n° 2009-727 du 18 juin 2009). Sources : <http://www.legifrance.gouv.fr/>

¹³⁸ Olivier, 14 février 2013. <http://aroundtheworld.fr/la-chasse-sous-marine-pratique-ecologique-ou-passe-temps-cruel/>

un discours « éthique », prônant le respect de l'autre, de l'environnement, ainsi que le refus de la souffrance animale. Dans les vidéos diffusées sur le net, le spectateur est amené à suivre le chasseur dans ses évolutions sous-marines au milieu des poissons, et peut ainsi vérifier que celui-ci sélectionne effectivement ses cibles, et qu'il remet à l'eau les femelles de homards grainées¹³⁹. Evidemment, il faut rester prudent quant au caractère probatoire de ces images, dans la mesure où ce sont les chasseurs qui tiennent la caméra, et peuvent donc sélectionner les images autant que les poissons. Toujours est-il que le prestige du chasseur sous-marin semble être fondé sur la qualité des prises - assimilées à des trophées - et non sur la quantité (qui laisserait penser qu'il pratique une cueillette « facile » donc peu virile et sans grand intérêt).

Corollairement, le même chasseur aime mettre en scène le « face à face sauvage » auquel faisait allusion celui que j'ai cité à l'instant, en présentant la mer comme un milieu hostile dans lequel le corps de l'homme serait soumis à rude épreuve. Je reviens sur les réflexions de l'internaute qui s'interrogeait sur la nature écologique de la chasse sous-marine, qui semblait dans une certaine mesure partager ce point de vue¹⁴⁰:

« Première différence notable, la chasse sous-marine nécessite une condition physique minimum et des aptitudes précises : nage, apnée, visée et autre. En cela, elle nécessite un entraînement régulier et sérieux. Ses adeptes s'immergent généralement entre une et trois minutes, en apnée, fusil au poing. Cet aspect sportif polie l'image barbare que la chasse peut avoir au premier abord¹⁴¹. »

Si le propos a une visée rhétorique, et que celui qui le tient n'en endosse pas complètement la responsabilité, ce n'est plus le cas du commentaire suivant, où le chasseur sous-marin assume en revanche personnellement le point de vue exprimé :

¹³⁹ Cf. « Homards à gogo ! Araignées et tourteaux dans ce jardin secret sous-marin », Arno Man Mer, 11 juillet 2012. (<https://www.youtube.com/watch?v=AZ3oEHxNErU>)

Le lieu de la partie de chasse est tenu secret : « Sud Bretagne, Nord Bretagne, Belle-île, Quiberon, Glénans, Crozon, Bréhat, Minquiers, Chausey, Ecréhous, Normandie, allez savoir... Un petit coin comme cela, ça se protège ! Pour nous, c'est un endroit fabuleusement riche : notre jardin ? »

¹⁴⁰ Il reproduit en fait des clichés en vogue dans l'univers des chasseurs sous-marins tout en précisant qu'il ne cautionne pas leur discours.

¹⁴¹ Olivier, 14 février 2013. <http://aroundtheworld.fr/la-chasse-sous-marine-pratique-ecologique-ou-passe-temps-cruel/>

« Bonjour a tous. Je suis halluciné d'avoir lu tout ça la haut*!!!! Ça me fait marrer les gars qui parlent d'un truc sans en connaître ni les pratiques ni l'état d'esprit. MOI je suis breton et passionné de CHASSE SOUS MARINE car OUI c'est de la chasse pure et dure. C'est de la chasse dans un élément hostile car pour flécher (et oui je dit flécher ou taper)un poisson il faut se faufiler entre les laminaires(c'est une espèce d'algue...) par exemple ou rester a l'agachon planqué derrière un bloc rocheux le plus longtemps possible!voila pour les commentaires précédent. Pour revenir a ce que dit le gugus juste avant soi-disant « c'est violent » et tout ça : le poisson ne ressent rien, aucune douleur (comme les crabes d'ailleurs c'est fou hein!) si il se débat c'est juste qu'il se sent prisonnier de la flèche. Et avant d'oublier la chasse sous marine ce n'est pas une juste activité mais un sport bien réel, Une passion et ceux qui la pratique (comme moi:)) respectent énormément la mer. J'ai passé des moment incroyables sous l'eau .et je me suis senti obligé de vous dire tout ça quand j'ai lu les commentaires rédhibitoires avant, dommage que je sois le seul a savoir de quoi je parle. KENAVO ¹⁴²»

Ce chasseur sous-marin ne va pas jusqu'à se réclamer d'origines barbares¹⁴³ comme le font certains groupuscules en milieu terrestre¹⁴⁴, mais souligne ostensiblement une appartenance bretonne qui pourrait être interprétée comme une référence implicite à des ancêtres, dont on a évoqué plusieurs fois les représentations pittoresques. « Je suis breton », « je respecte énormément la mer », s'apparentent ici à des ingrédients presque indispensable de ce genre de démonstrations de virilité prédatrice.

Ainsi le chasseur sous-marin, tout écologiste qu'il puisse être, ne semble pas prétendre être un adepte de la non violence. Il s'en trouve peut-être qui pratiquent la pêche (ou la chasse) « *no kill* » en apnée, et tous ou presque admettent l'idée d'une chasse sélective, mais au vu de ce que l'on peut lire sur les forums, les chasseurs sous-marins n'entendent pas prétendre habiter un monde pacifiste où les hommes et les bêtes vivraient en amitié. L'échange suivant donne le ton de ce qui se lit sur ce type de forums (à propos d'un phoque) :

* En référence au débat « chasse ou pêche » dont on a cité des extraits plus haut.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Discussion:Pêche_sous-marine

¹⁴² Anonyme.

¹⁴³ Cf. A ce propos, DALLA BERNARDINA, S. *Le retour du prédateur op.cit.*, p. 50-56 en particulier.

¹⁴⁴ Je n'ai pas repéré de revendications idéologiques extrémistes en menant cette recherche mais le sujet mériterait des approfondissements car mon enquête de terrain s'est limitée au témoignage et à l'observation des plongeurs « en scaphandre » (dont je parlerai dans les deux prochaines parties).

« 'MIKACBR', (le) 22 Mai 2012 - 09:42, a écrit :

Si il veut attaquer, l'homme n'a aucune chance!!!! mise à part son pétard et son couteau encore faut il ne pas avoir un rageur en tous cas moi je ne réfléchirai pas il gouterai à une devotto balancé par l'arbalète 110 j'pense que ça le détendrait!!!! n'empêche que ça craint

Réponse : Ouai ben si tu le tue pas sur le cou tu peux dire au revoir a ton fusils !!! Et quel réaction il aura sachant qu'un animal blaissé peu être dangeureux !!! Et puis Bardot risque de s'en occuper enfin bon si elle avait 40 ans de moins je me demande si je ferais pas exprès de taper un phoque pour qu'elle s'occupe de moi¹⁴⁵. »

Quoique les chasseurs sous-marins ne se réclament pas d'idéologies extrémistes dans le genre néo-nazies et autres, ils affichent leur non-conformisme sur un ton mi-sérieux, mi-ludique, en écorchant volontiers la « bonté moraliste » contemporaine (et la langue française) à coup de blagues sexistes et de fanfaronnades “animalicides” :

« Jsuis sur qu'un bon steack de phoque ça le fait...(Et sa graisse peut servir de combustible.... 🐻) »

Qu'il faut manifestement le plus souvent prendre au second degré :

« ouais bah si t'as qu'une flèche t'as pas intérêt a te louper... je dirais : tir derrière l'oreille à remonter vers l'avant du crane (donc sur un animal qui tourne le dos c'est limite) ou essayer je choper le coeur bref vaut mieux sortir de l'eau 🐻 . »

Cette histoire de phoque permet de faire ressortir l'antagonisme de principe qui semble opposer les chasseurs sous-marins à ceux qu'ils surnomment les « bulleux » (autrement dit les plongeurs qui « font des bulles » : ceux qui utilisent un équipement respiratoire). Pour resituer les choses dans leur contexte, la discussion avait été initiée suite à la parution d'un article du *Télégramme* dans lequel il était question de l'expérience désagréable d'un chasseur qui avait rencontré un phoque apparemment agressif – un « mâle à tête noire » dont ce n'était apparemment pas la première

¹⁴⁵ L'orthographe est d'origine.

“bavure” selon le journal¹⁴⁶. Les commentaires n’avaient pas tardé à fuser sur les forums, en particulier ici sous le titre « Sa chie à Tregana » (sic), où un certain « Oursin noir » mettait explicitement en cause les plongeurs à l’air, accusés de contrevenir aux lois de la nature en cherchant à domestiquer les créatures sous-marines

« C'est la faute aux bulleux ! Ils jouent et nourrissent les animaux ! C'est pas dangereux avec les hippocampes. Mais les phoques ont ensuite des comportements dangereux pour l'homme, et par conséquent les pouvoirs publics sont obligés d'abattre ces animaux qui ont pris parfois goût à la chair humaine.

Pour la sauvegarde des phoques (requins, dauphins), faut instaurer sur nos côtes de larges « réserves de pêche » où les plongeurs loisir en scaphandre seront interdits.

Parce que la mer n'est pas un zoo.

Protégez la mer des touristes en scaphandre ! Signez la pétition !

Les preuves ?

Bulleux apprivoisant un phoque en lui apprenant à lever la patte et le nourrissant de croquettes

Résultat : attaque du phoque contre un pêcheur sous-marin :

N'oublions pas qu'un phoque est un tueur sanguinaire plus dangereux qu'un requin! »

Notons que si « Oursin noir » condamnait le comportement des plongeurs qui, par leur trop grande proximité avec les prédateurs sous-marins, contribueraient en quelque sorte à brouiller les catégories, c’était bien *en tant qu’il se révélerait dangereux pour la nature*, ce qui l’incite donc assez logiquement (du moins dans cette perspective) à se proclamer le défenseur de ces animaux. Ce serait donc par respect pour leur “altérité”, que les chasseurs sous-marins refuseraient le contact¹⁴⁷, ce qui n’empêche pas, en revanche et toujours en considération de leur identité, de considérer les prédateurs sous-marins comme des adversaires, à pourchasser pour les manger.

À les en croire, les chasseurs sous-marins se feraient en fait les porte-parole d’une éthique environnementale différente de l’écologisme ambiant (mais plus sincère, c’est implicite dans ce genre de discours), fondée sur un « rapport animal » (à la *réalité* ? la

¹⁴⁶ « LocMaria Plouzané, Un phoque agressif à Trégana », *Le Télégramme* (Edition des Côtes d’Armor), 22 mai 2012. Consulté en ligne :

<http://www.letelegramme.fr/ig/generales/regions/cotesarmor/locmaria-plouzane-un-phoque-agressif-a-tregana-22-05-2012-1710772.php?xtmc=Tr%C3%A9gana&xtcr=2>

¹⁴⁷ En effet, si l’ « on doit pas jouer pas avec la nourriture »

nature ? le référentiel n'est pas toujours clairement précisé¹⁴⁸) qui les inciterait à « fléchir pour manger » : comme du temps des “chasseurs-cueilleurs”, et contrairement à la logique moderne capitaliste dominée par les supermarchés, qui sont très souvent la cible des critiques de ces prédateurs écologistes. On lit par exemple :

« Les poissons pêchés/chassés par le chasseur de loisir sont consommés (en famille). Quand il mangera son poisson, il n'aura provoqué la mort que de ce seul poisson. Et à ce repas là, il ne mangera ni poulet ni cochon.

A l'inverse, la consommation d'un seul poisson acheté en supermarché ou chez le poissonnier implique la mort de dizaine d'autres poissons : les 50% de rejets sur le bateau du pêcheur (car trop petit ou espèce pas vendable), les poubelles du poissonnier/supermarché (invendus périmés), les fonds marins labourés par les chaluts, etc¹⁴⁹. »

XX

Recettes faciles pour sauver les morues

De la même façon que les chasseurs qui exercent leur art en milieu terrestre s'estiment plus écologistes que les « écolos » et affirment veiller à la régulation des équilibres entre les espèces¹⁵⁰, leurs homologues subaquatiques également, entendent se faire les défenseurs des “faibles” en luttant contre la prolifération des nuisibles, des espèces invasives et des grands prédateurs marins (etc.) S'il le fallait, certains seraient d'ailleurs prêts à chasser les phoques... pour sauver les morues. C'est en tout cas ce que l'on peut lire sur certains forums, lesquels nous renvoient à des sites proposant des recettes intéressantes comme celle du « pavé de phoque à la moutarde et crème de pomme », dont la présentation s'accompagne d'une justification éthique et responsable :

Pavé de phoque à la moutarde et crème de pommes

¹⁴⁸ Il ne l'est pas en l'occurrence dans la réponse de l'internaute à qui j'emprunte cette formulation.<http://aroundtheworld.fr/la-chasse-sous-marine-pratique-ecologique-ou-passe-temps-cruel/>(« Yvan », 14 juin 2013)

¹⁴⁹ <http://aroundtheworld.fr/la-chasse-sous-marine-pratique-ecologique-ou-passe-temps-cruel/>(« Ironie », 23 juin 2014)

¹⁵⁰ DALLA BERNARDINA, S. « L'invention du chasseur écologiste, un exemple italien », *Terrain*, n°13, 1989.

par Martin Gagné
(49 avis)

«Selon Ottawa, on compte aujourd’hui près de huit millions de phoques le long de la côte est du Canada, soit trois fois plus que durant les années 1970. Pour rétablir l’équilibre écologique, 300 000 devraient être abattus chaque année au Canada, sinon c’est la morue, principale nourriture des phoques, qui sera bientôt en voie de disparition¹⁵¹.»

Prédateur écologiste, le chasseur sous-marin est donc un adepte de la nouvelle cuisine... « nouvelle » bien que ses « chefs » se réclament d’inspirations traditionnelles, et entendent, grâce à leurs talents, faire revivre la culture culinaire des chasseurs cueilleurs du Canada :

« Ma cuisine se base sur les produits des chasseurs-cueilleurs, plantes, viandes et poissons sauvages du Québec comme le caribou, le fenouil boréal, le thé du Labrador l’omble chevalier ou le phoque. Les recettes traditionnelles et la culture des peuples autochtones d’Amérique sont ma principale source d’inspiration¹⁵². »

Les chasseurs sous-marins ne chassent donc pas pour se nourrir car quoi que l’on en dise, nous n’appartenons plus à ce monde là. Par contre, ils peuvent toujours chasser pour expérimenter de nouvelles recettes, à base de viandes (ou de chairs) “alternatives” qu’ils pourront déguster (*déguster* et se *nourrir*, c’est bien là la nuance) après avoir pris la photographie rituelle qui permet de présenter le trophée sur un forum ou sur Instagram...

On a évoqué un peu plus tôt le divorce manifeste, dès les années soixante, entre plongeurs d’une part (apnéistes ou équipés d’un scaphandre), et d’autre part pêcheurs professionnels et autres représentants du monde des travailleurs de la mer. Cet antagonisme “primordial” pourrait avoir favorisé la solidarité observée à l’époque entre adeptes du scaphandre autonome et chasseurs sous-marins. Tout se passe ensuite comme s’il avait fallu que cette première rupture soit consommée pour qu’une nouvelle fracture apparaisse, avec comme pomme de discorde la question du rapport à l’animal, séparant ceux qui tuent de ceux qui ne tuent pas. Mais n’en déplaise aux chasseurs sous-marins, qui se moquent volontiers des « bulleux » on l’a dit (qui leur

¹⁵¹ Sources : <http://recettes-de-chefs.ca/martin-gagne/pave-de-phoque-a-la-moutarde-et-creme-de-pommes/>

¹⁵² <http://recettes-de-chefs.ca/chef/martin-gagne/>

rendent d'ailleurs la pareille) ils appartiennent eux aussi au XX^e siècle et leur "réensauvagement" n'est pas moins artificiel que celui des autres (dont nous faisons d'ailleurs probablement aussi partie). Et s'il est de bon ton sur les forums de prétendre avoir pour équipement une « combi en peau de congre », des « palmes en os de seiche » ou encore un « cure dents pour requin », il est tout aussi valorisant de posséder une « combi Omer 7mm », un « fusil Beuchat » ou une « arbalète sporasub instinct pro »¹⁵³. Bref : le chasseur sous-marin s'identifie volontiers à la figure du prédateur, mais il reste témoin de son temps. Il ne se reconnaîtrait sans doute pas avec beaucoup d'enthousiasme dans cette description de l'utopie postmoderniste, telle qu'elle émerge d'une observation flottante de la contemporanéité, et pourtant, ce que nous avons vu dans ce chapitre semble suggérer qu'il n'en est pas très éloigné :

« Sous le signe du retour aux sources, parcourant une nature de plus en plus embrigadée, contrôlée, rationalisée, rentabilisée, une nature pleine de puces électroniques, de panneaux signalétiques, de modes d'emploi et autres dispositifs didactiques, d'une nature où les écomusées disputent l'espace aux sentiers ethnographiques, bons et méchants, connaisseurs et naïfs récitent en chœur (tout en croyant avoir le rôle du soliste), une pièce d'origine anglo-saxonne. Elle s'appelle, nous le savons déjà, « *Wild is beautiful* » et on pourrait la sous-titrer : « Du bon usage de la sauvagerie »¹⁵⁴. »

Tel qu'il se laisse dessiner au terme de cette première partie, notre terrain semble finalement très proche de ceux qui apparaissent dans *l'Appel du sauvage*, entre autres publications récentes centrées sur le rapport entre l'homme et la nature. On y retrouve les mêmes "ingrédients" : les mêmes types de personnages (touristes, groupes scolaires, adeptes des sports extrêmes, bénévoles enthousiastes et naturalistes amateurs, photographes, prédateurs écologistes, pêcheurs à pied, etc) les mêmes discours éthiques associées à la même relégation des exploitants traditionnels de ces espaces dans le fond du décor¹⁵⁵. Cette première approche, construite à partir du survol de la presse locale essentiellement, permet de prendre la mesure des changements

¹⁵³ Sources : <http://www.chasse-sous-marine.com/forums/topic/42670-sa-chie-a-tregana/>

¹⁵⁴ DALLA BERNARDINA, S. *Le retour du prédateur*, op.cit. p. 50

¹⁵⁵ A propos de la dépossession des autochtones dans un contexte de mise en tourisme des espaces "naturels" voir DALLA BERNARDINA, S. « Mauvais indigènes et touristes éclairés. Sur la propriété morale de la nature dans les Alpes » p. 9-25 in *Revue de géographie alpine*. Tome 91 n°2. 2003.

survenus aux dix-neuf et vingtièmes siècles avec l'avènement de la civilisation industrielle et celle qui lui a succédé. Après avoir rêvé de soumettre la nature, notre société paraît vouloir lui insuffler un nouveau souffle de vie, et on se met à rêver d'un retour, même fantasmatique, au temps d'avant le stress de la ville, du métro et autres clichés du même genre. On peut résumer cet idéal en parlant de *Wilderness* : nous avons vu ici les espaces maritimes attirer de plus en plus de touristes, tous candidats au ressourcement, pratiquant la chasse sous-marine ou la collecte sur l'estran, ramassant des objets flottés comme le faisaient autrefois les Ouessantins ; bref, mimant la scène du retour au temps des « chasseurs cueilleurs ». L'idéal environnementaliste qui soutend toutes ces pratiques semble directement lié à la remise en cause du culte du progrès et du rendement, dont on a pu retracer très grossièrement l'histoire, pour voir comment on est passé de l'enthousiasme au doute, et bientôt à la dénonciation. Mes informateurs paraissent *a priori* très bien placés pour raconter ces changements : du *Kléber* au *Castel Meur* et à la *Perle*, en passant par le *Swansea Vale*, le *Vauquois*, l'*Emile Allard*, l'*Elektra*, le *Peter Sif*, on peut s'exercer à “renflouer la mémoire” du vingtième siècle, ce qu'ils affirment effectivement vouloir faire en cherchant, par l'intermédiaire de ces épaves, à s'ouvrir à l'histoire. Mais alors pourquoi m'a-t-on avertie, dès le début de mon enquête, que la question du rapport à la nature était hors sujet ? Quelle est l'histoire que l'on raconte via le traitement en patrimoine des épaves de la mer d'Iroise ? Sous quel angle l'aborde-t-on ? Seule l'enquête de terrain est susceptible de pouvoir nous le dire. Dans la suite de la discussion, et tout en gardant à l'esprit ce contexte, qui me semble garder un rôle essentiel, je voudrais interroger le point de vue de ceux qui construisent et valorisent le « patrimoine immergé » de la mer d'Iroise.

**

Partie deux

La consécration du patrimoine immergé de
la mer d'Iroise

Une mémoire lacunaire

**

- Introduction -

Paysages, identités, histoire : les ingrédients de la patrimonialisation

Le recours aux archives de presse nous a permis de constater que la « vocation maritime de Brest » – de façon plus générale la relation privilégiée que les habitants du Finistère sont censés entretenir avec l'espace marin – n'était pas une invention du vingt-et-unième siècle. Elle procéderait en fait d'une construction lente, dont on a pu reconstituer la progression, en limitant notre remontée dans le temps au dix-neuvième siècle. On ne peut bien sûr pas nier que la mise sur pieds de réseaux d'acteurs autour de Brest Métropole Océane, du Parc Marin d'Iroise ou du Pôle de Compétitivité Mer Bretagne, marque l'avènement d'une nouvelle étape dans ce processus, mais cette institutionnalisation apparaît bien plus comme le produit d'une dynamique, que comme sa cause ou son origine.

Cette identité maritime s'est d'ailleurs révélée beaucoup moins spontanée qu'on le laisse parfois entendre, et on a vu le rôle déterminant joué par la presse dans son affirmation. Allons plus loin, ce pourrait bien être sous l'effet de cette médiatisation, qu'un territoire aurait commencé à se matérialiser, pour donner une certaine assise à l'identité maritime locale et générer ainsi un sentiment d'appartenance commune, qui aurait ensuite pu s'étendre, depuis son berceau brestois vers un lectorat de plus en plus hétérogène et de plus en plus dispersé. Aujourd'hui, cette identité locale semble pouvoir être vécue différemment selon l'endroit où l'on habite : Ouessant, Le Conquet, Landerneau ou le centre de Brest, etc. Mais tout en restant très fluide, elle paraît s'être imposée comme une réalité tangible, au gré d'événements ponctuels habilement mis en scène (armistices, visites officielles, accidents et drames maritimes, catastrophes

écologiques etc.) qui correspondent pour la plupart à des moments de transition dans l'histoire de la région (passage de la navigation à voile au règne du fer et de la vapeur, première et deuxième guerres mondiales, je n'y reviens pas) et qui ont ainsi servi à impulser de nouveaux mouvements fédérateurs. Cette intégration n'est jamais totale ni linéaire, Elle peut subir des revers et n'empêche pas le maintien de particularismes locaux¹. Ainsi l'identité maritime peut avoir une certaine consistance suivant les individus, la position qu'ils occupent, le moment, l'humeur... Un peu comme la brume, elle peut parfois "draper" le paysage d'un voile uniformisant, donner lieu à des représentations communes, mais elle reste toujours impressionniste, vaporeuse, et donc susceptible de se dissiper, laissant à chacun le soin d'apprécier la réalité en fonction de sa sensibilité. Pour le dire de façon plus prosaïque, la création du Parc Marin d'Iroise a fait l'objet de nombreux débats, principalement portés sur la question de la légitimité historique et culturelle du territoire institué.

Ce que nous avons dit jusqu'ici devrait nous permettre d'appréhender cette question avec un peu de recul, c'était d'ailleurs l'un des objectifs essentiels de ce premier volet qui faisait la part belle au contexte. Il en ressort que, d'un côté, il semble que l'on ne puisse plus occulter l'interdépendance croissante de la frange littorale qui borde la Mer d'Iroise, ni une certaine tendance à l'homogénéisation des pratiques et des styles de vie. Mais de l'autre, il serait tout aussi arbitraire de vouloir minimiser l'importance que peut avoir pour quelqu'un le fait d'être « de Ouessant » et non « de Molène », « du Conquet » et non « de Brest » ou « de Saint-Renan » (voire d'habiter le « Trez Hir » plutôt que « Plougonvelin »). L'identité, les frontières identitaires, sont des questions complexes et, sans renoncer à les poser (car ce serait aussi une erreur je pense), la peur de "trahir" le terrain en en donnant une représentation subjective et trop schématique oblige à la prudence.

¹ Frédérique Chlous-Ducharme en donne un exemple assez parlant dans « L'Archipel de Molène et l'autre bord » où elle rappelle qu'en général, un Molénais vivrait comme une offense le fait d'être confondu avec un habitant d'Ouessant. CHLOUS DUCHARME F. « L'Archipel de Molène et l'autre bord », *Ethnologie française*, Vol. 34, n°1, 2004, p. 113-122.

Le patrimoine sous le regard des sciences humaines : un « phénomène d'actualité vive² »

Derrière les discours militant pour la reconnaissance du patrimoine sous-marin, affleure l'idée que les épaves, considérées comme des vestiges du passé, témoigneraient de la richesse de cette culture centrée sur la mer. D'après ce que j'ai pu observer, les promoteurs de cette mise en exergue un peu originale du passé, en admettent généralement assez volontiers la complexité (sachant qu'ils sont souvent assez proches des milieux de la recherche et des universitaires)³. La pluralité des identités maritimes reparaît de toute façon bien vite dès que l'on commence à vouloir replacer les ruines sous-marines dans un contexte, celui de leur construction, celui qui a accueilli leur carrière de navire, puis celui de leur naufrage, ou bien encore celui dans lequel elles se retrouvent maintenant intégrées. Le patchwork d'images qu'elles sont susceptibles d'évoquer dessine alors le portrait d'une société hétérogène, qui se renouvelle et se transforme constamment, sous l'effet d'apports extérieurs, de brassages d'hommes et de cultures (mouvements qui sont souvent liés à la présence de la mer d'ailleurs). Tous les plongeurs ne se revendiquent pas militants du patrimoine immergé, mais le fait qu'un nombre non négligeable d'entre eux s'engagent personnellement ou collectivement dans la mise en valeur de ces « Mémoires d'Iroise⁴ », me paraissait impliquer que l'on accorde une part essentielle de la discussion à l'engagement patrimonial, sachant que même ceux qui ne se sentent pas plus que cela concernés n'y échappent jamais tout à fait.

À propos de l'« inflation patrimoniale », à laquelle nous ne pouvons plus vraiment échapper⁵, depuis déjà quelques années, de nombreux chercheurs en sciences humaines estiment que le phénomène a peut-être été injustement dénigré, notamment

² TORNATORE, J.-L. « L'esprit de patrimoine », *Terrain* n°55, *Transmettre*, 2010, p. 108.

³ L'originalité est relative, certes.

⁴ D'après le nom d'une exposition de clichés sous-marins qui tourne régulièrement dans le Finistère; Sources : <http://www.memoiresdiroise.fr/index.php/lesexpositions>

⁵ Expression repérée chez Véronique DASSIE *Objets d'affection, ethnologie de l'intime*, Paris, Editions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, coll. « Le regard de l'ethnologue », n°22, 2010, p.23.

par les universitaires⁶. Beaucoup de spécialistes de l'étude des mondes contemporains, considèrent aujourd'hui que, comme tout autre fait culturel, les dynamiques patrimoniales méritent l'attention, car leur étude s'avère quasiment indispensable pour comprendre la société dans laquelle elles prennent naissance, celle qui les anime et les fait fonctionner. D'après Tzvetan Todorov notamment, cette prise en considération serait synonyme d'un apaisement dans les milieux de la recherche, elle semblerait d'ailleurs favoriser un renouvellement de la réflexion sur notre rapport au temps et à l'histoire, associé à un dynamisme épistémologique tout aussi fécond⁷.

On parle aujourd'hui de la « patrimonialisation » comme d'un système en construction, qui mettrait en résonance plusieurs « régimes d'historicité » (selon une expression empruntée à François Hartog et Gérard Lenclud⁸), et ceci de façon plus ou moins harmonieuse selon les cas. En effet, d'après les enquêtes menées sur des terrains multiples par différents chercheurs, chacun de ces « régimes » aurait ses propres référents, symboliques et identitaires, lesquels opéreraient à des niveaux différents les uns des autres, n'ayant pas nécessairement les mêmes statuts, ni les mêmes degrés de légitimité. La notion de « mémoires plurielles⁹ » ainsi définie tend à concéder à l'objet patrimonial une complexité et une profondeur plus grandes que celles qui lui étaient reconnues par le passé.

Le concept d'« objet frontière » a été forgé pour rendre compte de la nébulosité qui résulte de toutes ces trajectoires culturelles. D'après les chercheurs américains qui l'ont proposé, il est censé désigner n'importe quel objet « abstrait ou concret, suffisamment robuste pour être saisi en commun par plusieurs acteurs et suffisamment souple pour être en même temps approprié par chacun d'eux et adapté à son monde

⁶ Par exemple Pierre Nora, Paul Ricœur, Henri-Pierre Jeudy et bien d'autres encore. Cf. TODOROV, Tzvetan. « La mémoire devant l'histoire », *Terrain*, n°25 Des sports, p.101-112.

⁷ Il existe une littérature abondante sur le sujet. Beaucoup des sources consultées ici m'ont au départ été indiquées par la bibliographie des travaux de Jean-Louis Tornatore qui ont en quelque sorte servi de point d'appui pour penser cette deuxième partie.

⁸ HARTOG F. & LENCLUD G. « Régimes d'historicité » p. 18-28. in DUTU, A. & DODILLE N. *L'état des lieux en sciences sociales*, Paris, L'Harmattan, 1993. HARTOG, F. *Régimes d'historicité, présentisme et expérience du temps*, Paris, Editions du Seuil, 2003, p. 166.

⁹ Selon le titre d'un numéro de la revue *Ethnologie française* qui permet d'apprécier la pluralité des recherches actuelles concernant la mémoire. « Mémoires plurielles, mémoires en conflit » (Introduction de Michel BAUSSANT), *Ethnologie française*, Vol. XXXVII, n°3, 2007.

social¹⁰». La définition a l'avantage d'être générale et permet d'embrasser toutes les catégories d'objets que le patrimoine pourrait incorporer. Jean-Louis Tornatore, à qui j'emprunte ces références, fait cependant observer que le flou entretenu par cette définition, qui tend à mettre surtout en avant la « fonction de pacification » des mouvements de reconversion patrimoniale, aurait tendance à nous faire sous-estimer le « coût de l'investissement » induit par le changement de statut. Ses travaux lui ont en effet permis de montrer, à partir de plusieurs exemples, que la fixation d'une mémoire supposée consensuelle dans un lieu, un objet ou un monument, impliquait très souvent d'oublier, de passer sous silence, ou de laisser s'évaporer tout ce qui, dans son histoire, pourrait contrarier le processus de stabilisation sociale.

Notons encore que ces concepts de « mémoires plurielles » ou encore de « régimes d'historicité » laissent aussi supposer que, derrière cette formalisation d'une mémoire délocalisée et orientée vers un objectif uniforme de gestion de la modernité, chaque contexte est susceptible d'engendrer ses propres trajectoires patrimoniales, en fonction de son histoire, et des rapports que les différents groupes « concernés¹¹ » entretiennent avec leur passé. D'où l'intérêt d'aller au-delà de la dénonciation un peu facile d'une mémoire désincarnée (une mémoire prête à consommer diraient les plus critiques), pour envisager chaque « action en patrimonialisation » comme l'expression de besoins, d'aspirations mais aussi de tensions et d'angoisses, spécifiques à chaque contexte et qui réclament l'attention.

Le monde maritime est aujourd'hui engagé dans un processus de reconversion qui trouve son origine dans la crise de plusieurs secteurs d'activités parmi lesquels les industries de la Défense, le secteur pétrolier, la pêche industrielle et semi-industrielle,

¹⁰ TORNATORE, J.L. « L'invention de la Lorraine industrielle », *Ethnologie française*, vol. 35, n°4, 2005, p. 681. STAR, S. L. et GRIESEMER, J. « Institutional ecology, translation and boundary objects, Amateurs and professionals in Berkeley's museum of Vertebrate Zoology, 1907-1939, *Social Studies of Sciences*, n° 19, 1989, p.387-420.

TORNATORE J.L. « Le patrimoine comme objet frontière », *De la connaissance à la gestion du patrimoine*, Actes des régions rencontres entre parcs régionaux de France et Services de la Direction de l'Architecturale et du Patrimoine (La Roche Guyon, 17-18 mars 1999) Paris, services des PNR, Ministère de la Culture, Ministère de l'aménagement du territoire et de l'environnement et, 2000 p. 21-24.

¹¹ Dans le sens que Michel Callon donne à cette notion de « concernement ».

notamment, qui ont joué un rôle fondamental dans le décollage économique de la pointe de Bretagne. La situation qui résulte de leur déclin relatif, potentiellement anxiogène, suscite presque inévitablement des résistances chez ceux qui en subissent les conséquences. Vu le contexte, on peut semble-t-il proposer une comparaison avec la situation rencontrée par les régions de l'est de la France, où le démantèlement des industries lourdes a donné lieu à des tentatives de requalifications territoriales plus ou moins bien vécues selon les cas. Le traitement en monument des vestiges d'une période qui reste considérée comme un âge d'or pour ces régions a manifestement ses partisans, mais aussi ses détracteurs, et les résultats se sont avérés assez mitigés¹². La réaffectation des sites emblématiques de l'industrie brestoise – liée à la construction navale et à la Défense maritime en particulier – avec notamment le « traitement scénographique » du plateau des Capucins¹³, me semble participer d'une logique « compensatoire » similaire. En effet, d'après Jean-Louis Tornatore, qui reprend à Jean-Yves Trépos cette formule de vision du monde « compensatoire » :

« Pour le dire schématiquement, la gestion de la modernité et le traitement de la perte d'un cadrage holiste traditionnel aboutirait à la production compulsive de monuments historiques, c'est-à-dire des monuments médiatisés par un discours historien, conçus dès lors comme autant de lieux de mémoire ¹⁴ ». »

On peut encore ajouter que, en Bretagne comme en Lorraine, la pression exercée sur l'environnement par l'exploitation des matières premières, ou plutôt les critiques qui en ont résulté, ont contribué à « verdier »¹⁵ le paysage idéologique, un vert qui, s'agissant de notre terrain, tire d'ailleurs très fortement sur le bleu. Cette remise en question du passé industriel a poussé des secteurs entiers vers la reconversion, avec pour conséquence la réaffectation des hommes vers d'autres métiers, vers le chômage ou la retraite anticipée, et corollairement, la désaffectation des anciens lieux de travail. Il n'est pas lieu ici de plaider la cause des « perdants », mais même en cherchant à rester

¹² TORNATORE, J.-L. « Beau comme un haut fourneau, le traitement en monument des restes industriels » p.79-119, in *L'Homme*, éditions de l'ESHSS, n°170. 2005/2.

¹³ <http://www.brest.fr/culture/patrimoine.html>

¹⁴ En référence à TREPOS, J.-Y. « L'expertise comme équipement de la société civile » p. 7-18, *Questions de communication* n°2, 2002. cité par Jean-Louis TORNATORE, « Beau comme un haut fourneau, ... » *op.cit.* p.81

¹⁵ *Ibid.* p.91.

neutre, on ne peut pas occulter l'ambiance de crise qui découle de ces bouleversements. L'extension du champ patrimonial aux vestiges de l'ère industrielle fait des espaces de déprise des candidats sérieux pour une revalorisation prochaine (ou déjà en cours). Est-ce la même logique qui s'applique aux épaves de métal, ces « vieilles tôles » qui bénéficient désormais elles aussi d'une mise en valeur dont elles avaient été écartées jusque là ? À moins que leur réhabilitation ne s'inscrive plutôt dans le prolongement d'une archéologie subaquatique qui paraît élargir toujours plus profondément son champ de compétences ? Patrimoine archéologique ou patrimoine industriel ? La question peut se poser, sachant que les deux logiques ne participent pas nécessairement tout à fait du même état d'esprit.

Qu'est-ce qui fait patrimoine aujourd'hui¹⁶ ? Cette définition, empruntée une fois de plus à Jean-Louis Tornatore, m'a paru constituer une belle entrée en matière pour aborder le sujet :

« Le patrimoine est un système unique de dévolution de biens collectifs ou pour un collectif censé lui assurer son identité dans le temps en usage dans les sociétés occidentales [...] Hier travaillant à l'installation de la nation et à la célébration d'une culture nationale. Aujourd'hui, à la faveur des extensions du patrimoine – du monument au patrimoine culturel, de la culture à la nature et au vivant – et de sa libération politique, réévaluée et mise au service d'une éthique de la responsabilité à l'égard des générations futures¹⁷. »

Les travaux réalisés depuis plusieurs années tendent à prouver que la diversité des paramètres qui doivent converger pour que la proposition d'élever un objet ou un champ d'objet au rang de patrimoine ait des chances de succès fait de la « patrimonialisation » un patchwork d'intentions qui ne se laisse pas facilement déchiffrer. On peut s'interroger sur l'efficacité commémorative de tous ces bâtiments ou de tous ces sites qui se voient soudainement promus à un statut jusque là improbable. L'*Amoco Cadiz*, par exemple, fait-elle partie du patrimoine au même titre que la Tour Eiffel, la Grotte de Lascaux ou les Châteaux de la Loire ? Et à supposer

¹⁶ GARAT, I. « Qu'est-ce qui fait ou ne fait pas patrimoine ? L'exemple du domaine militaire du Château neuf de la Nive » à Bayonne » p. 139-150 *Noroi*, n°185 « Patrimoine et environnement, les territoires du conflit », 2000, 1.

¹⁷ TORNATORE, J.-L., « L'esprit de patrimoine », *op.cit.* p. 108.

que la métamorphose s'opère avec succès “de qui” ou “pour qui” ces restes immergés sont-ils appelés à « faire patrimoine »?

Je propose de découper cette réflexion en trois temps, à partir de trois questions: À qui profite le patrimoine subaquatique ? Quels sont les acteurs dont et la légitimité se fondent sur leur expertise patrimoniale, sur leur capacité à en décréter l'institution? Et qui enfin doit sortir de scène pour que la transition se fasse sans fausse note et sans perturbation ?

Le premier chapitre concernera le traitement scénographique des épaves récentes et l'exploitation de leur potentiel touristico-culturel dans le cadre d'une stratégie de développement régional en mutation.

Puis je m'intéresserai aux mécanismes scientifiques et politiques mis en place pour cautionner et accompagner cette transition - ce qui m'amènera à parler du DRASSM (Département des recherches archéologiques Subaquatiques et Sous-Marines), de ses missions et de leur évolution depuis l'origine de l'archéologie subaquatique française jusqu'à ses développements récents (archéologie des grandes profondeurs, extension du champ d'expertise aux épaves de la période récente, tentations pluridisciplinaires)-. Ce deuxième chapitre m'amènera à soulever la question d'éventuelles incompatibilités entre l'approche touristique et commerciale des “entrepreneurs de mémoire” – qui misent sur l'exploitation des dimensions affectives et sensualistes des objets - et le point de vue scientifique des archéologues, supposé rationnel, objectif et désengagé.

Dans un troisième et dernier chapitre, on évoquera l'histoire non écrite des épaves de l'Iroise, celle de toutes ces carcasses métalliques qui ne reparaîtront jamais car elles ont été entièrement mises en pièces, ce qui nous amènera à amorcer la transition vers la dernière partie de ce travail, dans laquelle je m'efforcerai de me dégager de la perspective politique et institutionnelle, pour approfondir la question des rapports symboliques à la mer et aux épaves et de leur évolution au cours du temps.

**

- Chapitre un -

Donner un avenir à notre passé

LA RECONVERSION DES EPAVES DE L'IROISE EN POLES D'ATTRACTIVITE
TOURISTIQUE ET CULTURELLE

1. Le patrimoine subaquatique et ses consommateurs

Dans le prolongement de la mode des bains de mer et de l'esthétique des grèves¹⁸, la plongée sous-marine est pratiquée aujourd'hui pour ses vertus revitalisantes mais aussi morales, valorisée comme un passe-temps utile et responsable, adapté à la soif de découverte des hommes de notre temps.

On a parlé de l'essor du tourisme et des loisirs de masse au vingtième siècle, nous voilà rendus au début du vingt-et-unième, et l'on peut déjà faire observer que la tendance ne s'est pas inversée, loin de là. À en croire les témoignages publiés par les revues spécialisées (mais que l'on rencontre désormais presque aussi fréquemment dans les pages « loisir et culture » de la presse d'information générale), la plongée en scaphandre autonome n'a plus grand-chose à voir avec l'activité « sportive et militaire » dont les “anciens” acceptent encore de parler¹⁹. Même dans les eaux de la Manche et de l'Atlantique, qui ne sont pourtant pas réputées pour être les plus accueillantes (du point de vue des températures notamment), la plongée « récréative » est désormais perçue comme une pratique ludique et instructive, accessible à tous « de

¹⁸ CORBIN, Alain, *Le Territoire du vide, l'Occident et le désir du rivage (1750-1840)*, Paris, Champ Flammarion, coll. « Histoire », 1990. 399 p.

¹⁹ Entretien avec Camille Gélébart, instructeur national (dont les premiers pas en plongée remontent aux années soixante), Brest, avril 2012.

8 à 88 ans » (selon la FFESSM, Fédération Française d'Etudes et de Sports Sous-Marins) et à tout moment de l'année. De « Bienvenue sous l'eau ! » - d'après le titre d'un article paru durant l'été 2013 dans le périodique gratuit « Côté Ouest » - à « Moi je plonge à l'Ouest ! » - Slogan de la campagne de promotion du CIBPL (Comité interrégional Bretagne Pays de la Loire de la FFESSM) pour l'année 2013 -, les fédérations sportives, les structures commerciales et les offices de tourisme font un effort de communication intense pour convaincre que « le plaisir est sous l'eau ! », et pas seulement dans les mers chaudes. « Chacun peut y trouver sa place ! » assurent les brochures diffusées régulièrement par les antennes départementales de la FFESSM (« n°1 en France avec 2500 clubs et structures » rappelle son site) : en bref, l'image d'une pratique plutôt élitiste et essentiellement réservée aux hommes²⁰, semble avoir fait long feu. On n'exige plus les mêmes performances physiques que par le passé, en tout cas pas des débutants, et sur le plan théorique également, la technologie et l'instrumentation électronique viennent bien souvent pallier les lacunes. À en juger par la tendance actuelle à la « démocratisation », la plongée « récréative » ne doit surtout pas être vécue comme une contrainte²¹. Agréable ne veut pourtant pas dire inutile : l'objectif n'est pas de donner du plongeur l'image d'un « consommateur d'espaces²² », oisif et égoïste. Si l'on en croit le discours tenu par ses adeptes, il s'agit beaucoup plus de rechercher un équilibre entre la quête du bien-être individuel et la participation à un projet de société, centré sur la découverte, la connaissance et le partage. La FFESSM²³ a

²⁰ Le CIBPL (Comité Interrégional Bretagne Pays de la Loire), se dit alerté par la faiblesse du taux de représentation des femmes dans les sports subaquatiques, toutes disciplines confondues (« Au niveau national, il y a 31.25% de femmes parmi les licenciés de la FFESSM et 26.79% en Bretagne et Pays de la Loire. Seulement 19.51% parmi les encadrants des différentes commissions. Et même dans les commissions très féminisées, les chiffres n'atteignent pas la moitié : 32% en Environnement et Biologie, 26% en Nage avec Palmes) Le CIBPL qui a cependant « initié un travail pour féminiser les pratiques subaquatiques dès 2009 » estime que les résultats sont encourageant. Rapport de presse « Moi je plonge à l'ouest », CIBPL/FFESSM, 2013.

²¹ Cf. Entretien avec Camille Gélébart, Brest, avril 2012..

²² Cf. URBAIN, J.-D, « Lieux, liens, légendes, Espaces, tourisme, tropisme » p.99-107 in *Communications* n°87, 2010, p.102.

²³ L'autre fédération de référence, la FSGT est une fédération unisport qui n'est donc pas exclusivement tournée vers les sports et activités subaquatiques. Son influence est moindre pour ce qui concerne la plongée mais n'est pas négligeable pour autant. Dans les grandes lignes, l'esprit est plus ou moins le même bien que certains licenciés FSGT justifient leur choix

ainsi pour principaux mots d'ordre la responsabilité et l'implication (« pour le développement durable », la veille technologique, l'ouverture aux femmes, aux jeunes, aux « seniors », aux handicapés, contre la précarité, etc.²⁴). On trouve donc sur son site, tout ce qu'il faut savoir de la réglementation, la formation, de l'attitude à adopter pour participer efficacement à la préservation du milieu, sous forme de brochures et de communiqués souvent téléchargeables au format PDF, ce qui facilite grandement leur diffusion. « Moi je plonge à l'Ouest ! » derrière ce slogan, une ambitieuse stratégie de lobbying se dessine, qui cible en particulier le nord ouest de la France, comme on peut s'en douter. La photographie et la vidéo sont abondamment exploitées: à l'image, le plongeur a l'air épanoui et heureux. C'est, par exemple, un homme d'âge mûr au léger embonpoint et dont le visage émergeant tout juste à la surface promet le récit d'une expérience palpitante, ou encore une fillette, dont la mine insouciante semble là pour prouver que la plongée se pratique à tout âge et en toute sécurité²⁵. Elle connaît très certainement sur le bout des doigts la liste des « éco-gestes » grâce auxquels les jeunes licenciés « donnent l'exemple et qui font d'eux de véritables acteurs éco-responsables du monde aquatique²⁶. Peut-être participe-t-elle même au projet d' « observateurs sous-marins », qui sont organisés en réseau sur le modèle des mécanismes de veille également mis en place en milieu terrestre ou aérien²⁷, et se donnent pour mission d'assurer une vigilance de tous les instants sur le capital faunistique, algal et géologique à transmettre aux générations futures. Et pour démentir les clichés selon

en critiquant le côté « commercial » de la FFESSM. Je n'ai pas à les départager et si je cite de préférence la FFESSM ici c'est seulement parce qu'en tant que Fédération délégataire du Ministère de la jeunesse et des sports c'est celle qui sert de référence et oriente tout le reste.

²⁴ « Orientations Commission Nationale, Olympiades 2013-2017, Marseille aéroport, 7-9 juin 2013 » <http://www.ffessm.fr/ckfinder/userfiles/files/pdf/CDN/10-orientations-Commissions-Nationales-2013-2017.pdf>

²⁵ Je me permets une présentation un peu impressionniste pour tenter de retranscrire l'ambiance qui émane de ces brochures conçues pour plaire et pour faire rêver.

²⁶

http://www.ffessm.fr/ckfinder/userfiles/files/pdf/toutjeunes/Fiche_EcoGestes_FFESSM.pdf.

²⁷ Et par l'intermédiaire desquels des milliers de bénévoles se tiennent à l'écoute de la planète, observant les variations météorologiques pour les uns les papillons ou la flore urbaine pour les autres. Cf. CAPEL, C. « Qui sont les observateurs bénévoles de météo France », *Ethnologie française*, vol. XXXIX, 2009 n°4, p. 631-637. CLAVEL M. et BONNIN, P. « Quand la nature s'urbanise » Introduction *Ethnologie française* vol.XL, 2010, n°4, p. 581-587. Voir en particulier la contribution d'André Micoud. MICOUD, A. « Place aux petites bêtes », p. 669-671.

lesquels les eaux de la Manche et de l'Atlantique seraient toujours troubles, c'est le bleu qui domine : un bleu lumineux et apaisant, sur lequel se découpent les silhouettes de plongeurs agiles, entourés de créatures colorées. Arrêtons-nous là : on l'aura compris, si l'on trouve encore des gens pour rappeler que le fond des mers reste malgré tout un milieu inquiétant, cette " peur de l'eau " n'apparaît en tout cas pas sur les photos.

Les collectivités territoriales apportent généralement leur soutien (moral et financier) à ces campagnes de promotion. Dans une région comme la Bretagne, où la fréquentation estivale est souvent soumise aux aléas climatiques, le tourisme subaquatique « accessible à tous et toute l'année » est appelé à jouer un rôle non négligeable (quand je parle de « tourisme » ou de « touristes » j'emploie ces mots au sens large, je devrais dire « usagers du temps libre » ou quelque chose du genre). La FFESSM n'oublie d'ailleurs pas de rappeler que le CIPBL représente deux cent un clubs associatifs et trente structures commerciales agréées, regroupant 15 177 licenciés, soit 10% du total national (ce qui fait du CIPBL le 3^{ème} Comité de France), et 80 977 pratiquants, ce qui équivaut donc à un total de 96 154 plongeurs effectuant 696 576 plongées par an, et génèrent ainsi un chiffre d'affaire de 15 820 599 euros²⁸.

Dans la région du « Grand Ouest », les épaves sont presque omniprésentes sur les fonds. Comme il n'en subsiste parfois que des débris, elles ont tendance à se fondre dans le décor, mais cette capacité à s'intégrer à leur environnement leur confère une valeur paysagère supplémentaire, qui se superpose à leur « intérêt historique », et brouillant ainsi quelque peu les catégories entre patrimoine culturel et patrimoine naturel (on aura l'occasion d'y revenir). Ceci dit, c'est tout de même la valeur mémorielle qui est considérée comme leur principal atout (elles sont, lit-on, le reflet « de l'histoire tumultueuse de la navigation depuis des siècles et tout particulièrement des deux guerres mondiales²⁹ »). L'engouement pour le passé, tel qu'il se manifeste ici

²⁸ Chiffres issus de l'Observatoire du nautisme léger en Pays de la Loire en 2012 et des Chiffres clés 2007 de Nautisme en Bretagne. Cités dans le rapport de presse 2013 du CIBPL « Moi je plonge à l'ouest ». On peut noter le souci de décompter le nombre de plongeurs et de plongées effectuées à l'unité près, assez intrigant à mon avis.

²⁹ <http://www.cibpl.fr/wpFichiers/1/1/Ressources/file/CIBPL/DOSSIERS/PRESSE/2013%20dossier-de-presse-moijeplongelouest.pdf>.

a ses caractéristiques propres à la période contemporaine, mais il a aussi des racines plus profondes. La version touristique de la plongée sur épaves semble ainsi parachever le mouvement d'éducation à la mer que nous avons vu se mettre en place dans la première partie de notre discussion, dont on a dit qu'il prolongeait, à de nombreux égards, la *libido sciendi* des voyageurs des siècles passés (ceux qui arpentaient les grèves dans le but de s'élever à la connaissance des mystères de la nature et des temps anciens³⁰). Mais si Alain Corbin a écrit que le processus de massification observé alors, palpable dès les années 1820, aurait « [dégradé] l'aventure en excursion, l'archétype en stéréotype, la production en consommation et le récit fondateur en anecdotes infinies³¹ », aujourd'hui (après une période de méfiance vis-à-vis de cette vulgarisation des savoirs à des fins ludiques donc), ethnologues et sociologues semblent être revenus à une certaine « empathie » et entendent désormais montrer que « touristification » peut rimer avec « émotion », « attention », et pas seulement avec Bidochon³²...

De nos jours d'ailleurs, nous sommes quasiment tous devenus des “intermittents du tourisme” et, corollairement, “le touriste” a tendance à se sentir un peu partout chez lui. De ce fait, les plongeurs qui viennent explorer les fonds de la rade de Brest n'ont plus beaucoup à craindre de la colère des inscrits maritimes³³ qui, au même moment ont souvent déjà déserté la Bretagne pour aller chercher le soleil en Grèce, au Maroc, à la Réunion ou en Indonésie, etc. Il ne s'agit pas vraiment d'une caricature même si la formulation est un peu simpliste : de nos jours, la machinerie touristique est l'un des principaux piliers de l'économie post-industrielle, et son fonctionnement est étroitement associé aux processus de reconversions territoriales, en particulier la

³⁰ CORBIN, A., *Le Territoire du vide*, *op.cit.*. Voir en particulier le chapitre sur « La lecture des archives de la terre ».

³¹ *Ibid.* p. 155. Nous avons déjà pu suivre la progression de ces pratiques d'auscultation du paysage « naturel » et humanisé tout au long du vingtième siècle jusqu'à l'apparition, après les années soixante dix, de revues spécialisées entièrement consacrées aux traditions et aux vieux métiers.

³² Je demande par avance pardon pour cette formulation triviale mais elle me semble beaucoup plus parlante qu'une longue paraphrase. Cf. Urbain, J.-D. « Lieux, liens, légendes » *op.cit.*, voir aussi, du même auteur, *L'Idiot du voyage, histoires de touristes*, Paris, Plon, 1991, 271.

³³ Cf. *Infra*, Partie un chapitre sept. p. 211.

patrimonialisation. Au niveau local, les clubs et structures commerciales relaient donc le discours des collectivités territoriales et de leurs partenaires scientifiques.

Ainsi, après tout juste quelques séances de formation en piscine, tous ceux qui rêvent de sensations intenses ou d'expériences enrichissantes - culturellement et émotionnellement – se voient promettre l'accès aux trésors immergés de la rade de Brest : un vaste territoire qui, lit-on, « regorge d'épaves fascinantes ³⁴ ». Et même si tout le monde ne peut pas plonger sur le *Kléber* ou le *Drummond Castle*, réservées aux initiés en raison de leur profondeur³⁵, ne serait-ce que dans l'espace médian (zone comprise entre 0 et -20 mètres), de nombreuses « canonnières » datant de la dernière guerre sont accessibles aux débutants, et même quelques épaves célèbres comme par exemple celle de l'*Amoco Cadiz* en face de Portsall.

2. « *Machines à rêver* » ou le mythe du trésor

Il faut tout de même garder un œil un peu critique sur ce qui motive ces consommateurs de patrimoine, d'un patrimoine historique livré à un désir de savoir qui se révèle en partie construit par les médias, et dont on ne peut chercher à estimer l'effectivité qu'avec une grande prudence. Le profane, avouons-le, n'associe pas toujours immédiatement le mot « épave » à l'Histoire, et pensera peut-être plus volontiers à des histoires d'aventures et chasses au trésor de fabuleuses, à Rackham le Rouge, à Long John Silver ou un autre pirate du même acabit³⁶. C'est un vieux rêve qui ne nous laisse pas forcément insensibles - même à notre corps défendant -, et qui tend à faire de la mer une sorte de caverne d'Ali Baba, où seuls les plus téméraires et les plus ingénieux pourraient pénétrer à leur guise avec l'espoir d'en ressortir vivants.

³⁴ « Bienvenue sous l'eau », *Côté Brest*, n°58, 17 juillet 2013, p.11.

³⁵ Nous avons eu l'occasion d'en parler plus tôt, je reviendrai dans la troisième partie sur les raisons qui placent ces épaves jugées « mythiques » au sommet de la hiérarchie établie par mes informateurs et reprise sur les forums de discussion comme dans les revues spécialisées.

³⁶ Cf. L'interview de Michel L'Hour citée plus bas « La tête au carré » présentée par Mathieu Vidart sur France Inter.

Nous savons, bien sûr, que le danger est aujourd'hui plus ou moins maîtrisé, mais nous aimons encore faire comme si ce n'était pas le cas, pour le plaisir de mieux frissonner. Historiens et archéologues l'accordent à tous ceux d'entre nous qui nous imaginons que les fonds sous-marins sont jonchés de coffres remplis d'or et de pierres précieuses : nous ne sommes pas les seuls, ni les premiers à nous être laissés mystifier. Dans *la Mer pour Mémoire*, Patrice Enault et Gérard Brousquet rappellent effectivement que « l'histoire de l'intervention sous-marine est traversée de figures pittoresques, d'individus courageux et déterminés, prêts souvent à tout pour récupérer des cargaisons englouties³⁷ » (ces « figures pittoresques », s'étant en partie vues réhabiliter à mesure que disparaissaient leurs représentants véritables, remplacés aujourd'hui par des figurants, des acteurs de théâtre ou de cinéma³⁸). Le Directeur du DRASSM, Michel L'Hour, n'entend pas davantage le nier : depuis des temps vraisemblablement très reculés « les épaves sont d'extraordinaires machines à rêver », ce sont ses propres termes.

S'il fallait retracer l'histoire du « sauvetage » de cargaisons englouties depuis ses origines, nous aurions à remonter loin, bien avant l'invention du scaphandre autonome (et même du scaphandre tout court) étant donné que les premiers textes de loi connus à ce sujet datent du III^e siècle avant notre ère, avec la loi de Rhodes notamment (qui prévoyait de récompenser le « sauveteur » en fonction de la profondeur à laquelle il avait dû plonger pour récupérer les objets³⁹). De la « cloche d'Aristote » au « détendeur à deux étages⁴⁰ » en passant par le « tonneau de Lethebridge⁴¹ », une

³⁷ ENAUT, P. et BOUSQUET, G. « Jean Guérin, un pionnier méconnu de l'intervention sous-marine XIX^e siècle », p.74, in L'HOURL. M., VEYRAT, E HULOT, O TOULGOAT M. (dir.), *La Mer Pour Mémoire*, Somoqy, éditions, 2005.

³⁸ Dans les parcs d'attraction type Disneyland où l'on peut se faire photographier à côté du Capitaine Crochet ou encore sur les quais, à l'occasion des fêtes du patrimoine (Brest 92, 96, etc.) ou même des « Jeudis du port » (manifestations musicales organisées à Brest sur le port de commerce pendant l'été).

³⁹ La loi de Rhodes défendait les droits du propriétaire tout en prévoyant de récompenser le « sauveteur » en lui cédant une part de la cargaison remontée, en fonction de la profondeur d'immersion des objets remontés. C'est le principe qui a prévalu ensuite en droit français depuis une ordonnance de Colbert de 1681 jusqu'en 1961.

⁴⁰ Il s'agit du détendeur utilisé par les plongeurs d'aujourd'hui. L'air pressurisé est d'abord ramené à une pression intermédiaire pour ensuite être de nouveau décomprimé pour que le plongeur puisse respirer à la pression ambiante.

myriade d'inventions ont émaillé les siècles depuis l'époque d'Alexandre Le Grand (dont on dit qu'il aurait été l'un des premiers à descendre sur le fond au moyen d'un tonneau) : des stratagèmes plus ou moins farfelus, plus ou moins efficaces selon les cas, mais tous conçus dans le but avoué de permettre la récupération de trésors et de chargements disparus. Avant même l'époque moderne, des personnages aussi célèbres qu'Aristote ou Léonard de Vinci auraient apporté leur contribution à la conquête des mondes engloutis, annonçant des aventuriers moins connus mais dont l'histoire est à peu près toujours conforme au même modèle : William Phipps⁴², les frères Deane⁴³, ou Jean Guérin. Ce dernier mériterait peut-être que l'on précise un peu, car Patrice Enaut et Gérard Bousquet ont retrouvé sa trace sur notre terrain : en baie de Morlaix en 1878⁴⁴, puis ensuite au large du Conquet, de Saint-Brieuc, de l'île de Batz et enfin vers Ploumanac'h, où il aurait terminé sa vie et sa carrière de chasseur de trésors à plus de quatre-vingt ans (en remontant avec ses petits fils des saumons de plomb provenant de la cargaison de *la Marie*, disparue non loin des Triagoz en 1853⁴⁵). Ce Jean Guérin pourrait-il être l'ancêtre des chercheurs d'épaves dont j'ai fait la connaissance pour les besoins de cette enquête, ou au moins celui de leurs prédécesseurs ? Aurait-il semé le désir d'aller voir ce qui se passe sous la mer chez d'hypothétiques aventuriers locaux ?

⁴¹ Reprenant à son compte une idée du physicien italien Giovanni Alfonso Borelli - lui-même inspiré par les travaux de Pascal, de Boyle et de Mariotte -, Lethbridge invente un coffre rempli d'air à la pression atmosphérique suffisamment spacieux pour qu'un homme puisse s'y tenir enfermé. Des essais en mer prouvèrent que « le tonneau de Lethbridge » pouvait résister à la pression extérieure et permirent à son inventeur de l'employer à des travaux de renflouement d'épaves. Celle du *Slotter Hoogte*, pour le compte de la Compagnie des Indes néerlandaises, fit sa fortune et sa notoriété. Cf. RIFFAUD, Cl. *La grande aventure des hommes sous la mer, du temps d'Aristote à l'âge nucléaire*, Paris, Albin Michel, 1988, p.99-101.

⁴² Connu dans le monde des chasseurs de trésors pour être entré dans la Tamise en 1687 avec trente quatre tonnes d'argent en barres et en pièces, quelques lingots d'or, des perles, des bijoux et des objets précieux, ce qui lui valut d'être anobli par le roi d'Angleterre Jacques II et érigé en héros national. *Ibid.*, p.91.

⁴³ Qui récupérèrent la cargaison de l'épave du *Royal Georges* dans les années 1840. *Ibid.* p.145

⁴⁴ « Capitaine de la goélette *Le Plongeur* avec laquelle il effectua des missions pour le compte des Ponts et Chaussées et renfloua les canons du corsaire malouin l'Alcide, naufragé en 1747 près de Carantec » ENAUT, P. et BOUSQUET, G. « Jean Guérin, un pionnier méconnu de l'intervention sous-marine XIX^e siècle » *op.cit.*, p.74.

⁴⁵ Parmi ses autres "chantiers" Patrice Enaut et Gérard Bousquet mentionnent également la frégate *l'Amazone* (1811), les carcasses de la *Hougue* (1692), le *Georges Sand* (1845) etc. *Ibid.*

En fait, les archives de la presse ne m'ont pas vraiment permis de mettre en évidence la naissance d'un engouement quelconque pour la chasse au trésor au dix-neuvième siècle, et les premiers scaphandriers « sauveteurs d'épaves » que j'ai pu repérer étaient des Anglais. Cet article très bref est extrait du journal *L'Electeur du Finistère*, les faits qu'il rapporte remontent aux alentours de 1880⁴⁶ :

« **Le Conquet-** On annonce que le fameux couteau à manche en argent ciselé et qui se trouvait à bord du *Cadix* naufragé dernièrement à Bannec près d'Ouessant et dont les hardis plongeurs anglais opèrent le sauvetage en ce moment, a été retrouvé par eux samedi dernier. Ce couteau estimé 175 000 francs a été déposé chez Monsieur le Guay, commissaire à l'inscription maritime du Conquet, qui l'a envoyé hier matin au bureau de la marine à Brest, où il sera remis à son propriétaire contre justification et paiement de la prime de sauvetage. Cette prime se monte, pour ce seul couteau, à la somme de 8 750 francs⁴⁷. »

Il ne s'agissait pas ici de gens « du coin », mais d'étrangers, des Anglais en l'occurrence. Si d'après mes sources, le renflouement d'épaves a été pratiqué très tôt dans les environs de Brest (on en connaît des exemples datant de la Révolution⁴⁸ et il arrivait, de temps à autres, que les journaux se fassent l'écho de tentatives effectuées pour « sauver » un bateau échoué à proximité des côtes), dans de pareils cas, il s'agissait vraisemblablement de travaux exceptionnels, dictés par les circonstances, et non d'entreprises de récupération menées par des chasseurs de trésors à temps plein⁴⁹. Ceux qui s'y employaient ne disposaient sans doute que de matériel rudimentaire. Malgré tout, on peut recueillir auprès des plongeurs un nombre assez important de légendes locales dont certaines reposent sur des éléments vérifiables, même si le “bouche à oreille” contribue à coup sûr à les distordre et peut-être à exagérer les faits. La vaisselle du *Colombian*, l'ivoire de *l'European*, le « trésor du Kléber » (sa coque était doublée en teck), les diamants du *Drummond Castle*, (etc.) D'après mes

⁴⁶ Je le cite seulement à titre indicatif car je n'avais pas pris le soin d'en relever la date exacte.

⁴⁷ Probablement dérivée du droit romain, une ordonnance royale promulguée du temps de Colbert et que je citerai de nouveau un peu plus tard dans ce chapitre codifiait également le droit des épaves et attribuait au sauveteur un tiers de sa découverte.

⁴⁸ Ainsi de l'épave du *Rhône* par exemple. Cf. *Infra*. Partie deux chapitre deux.

⁴⁹ Plusieurs indices laissent cependant supposer qu'en raison de la fréquence des accidents, l'organisation des travaux sous-marins a été relativement précoce, quoiqu'elle soit restée assez peu médiatisée. On peut même constater que dans les jours qui ont suivi le naufrage du *Drummond Castle*, la préfecture maritime de l'époque avait prévu d'envoyer des scaphandriers en repérage.

informateurs, les défenses d'éléphant qui se trouvaient à bord de *l'European* quand il a fait naufrage aurait alimenté des trafics importants dans la deuxième moitié du vingtième siècle. Certains prétendent qu'il en reste encore un certain nombre, inaccessibles ou presque depuis que la coque s'est effondrée. L'histoire de l'or de *l'Egypt* est sûrement la plus connue, on peut la résumer brièvement : les autres, sont toutes aussi savoureuses mais ce n'est pas le lieu de toutes les raconter. Pour ce qui est de *l'Egypt*, il s'agissait d'un paquebot de la Peninsular Oriental Company faisant régulièrement la jonction entre Londres et Bombay. Parti d'Angleterre le 19 mai 1922, il se serait perdu dans la brume en entrant dans le Pas-de-Calais, et c'est là qu'il aurait été abordé par un cargo français, *la Seine*. Pris dans son élan, il aurait tout de même continué sa route pendant vingt minutes encore, et ce n'est qu'arrivé à vingt-deux milles du phare d'*Armen* (par 48° 10' de latitude Nord et 5 °30' de longitude Ouest) qu'il aurait définitivement sombré, emportant avec lui cent deux membres d'équipage et passagers...mais aussi « une centaine de caisses de lingots, représentant des sommes de 839 000 livres en or et 250 000 livres en argent destinées à des banques égyptiennes ». Et c'est sans doute ce qui a fait sa notoriété. Si la légende a surtout retenu l'exploit des Italiens qui sont finalement parvenus à récupérer le trésor (en tout cas une partie), dans les années vingt et trente, la recherche du trésor paraît avoir passablement mobilisé les énergies locales, et attiré près de Brest des plongeurs venus de l'Europe entière⁵⁰. Elle a même coûté la vie à plusieurs d'entre eux, ainsi que l'on peut le lire, par exemple, sur le site Internet de la Société d'Archéologie Maritime du Morbihan :

« La grande tempête d'équinoxe de septembre 1930 a contraint l'*Artiglio* à abandonner le chantier de *l'Egypt*, pour se consacrer au dérasement d'un grand vapeur américain, le *Florence-H*, coulé en 1917, en baie de Quiberon, et chargé d'explosifs de guerre. Le travail consiste à démanteler l'épave à la dynamite. Il traîne en longueur. Le 7 décembre 1930, l'*Artiglio* est mouillé à proximité de la carcasse du cargo. Comme chacun des jours précédents, Alberto Gianni, le chef scaphandrier, a confectionné un chapelet de dynamite qu'Alberto Bargellini doit aller positionner sur un grand morceau de la carcasse encore intact. A 14h20, Gianni déclenche la mise à feu électrique. Une gigantesque explosion due aux tonnes d'explosifs restés dans les cales du *Florence-H* engloutit l'*Artiglio* et 12 de ses 18 membres d'équipage⁵¹. »

⁵⁰ Voir en annexe un article paru dans *la Dépêche de Brest* en 1930.

⁵¹ <http://www.archeosousmarine.net/artiglio.html>.

La fin tragique de cette première équipe de récupérateurs n'a pas découragé la « Sorima » et en 1932, ce sont bien des Italiens qui sont parvenus à mettre la main sur le magot et à sortir de l'eau la majorité des lingots...ce qui n'empêche pas les plongeurs d'aujourd'hui de continuer à rêver du reste de la cargaison.

Le mythe du trésor se marie très bien avec la quête d'espaces inexplorés (ou prétendus tels) menée par une société que certains ont décrite comme privée de racines, caractérisée par ses excès et par la distance qui l'éloigne toujours davantage de la réalité concrète. L'engouement récent pour la plongée sur épaves – dont, ceci dit, nous n'avons pour l'instant repéré l'émergence que sur papier glacé ou sur écrans pixellisés⁵² – va également dans ce sens : l'homme postmoderne est épris d'aventure, même s'il sait – peut-être justement *parce qu'il sait* – que celle-ci s'arrête dès que l'on décide d'arrêter de jouer :

« Il y a aussi peut-être le côté aventure où on se dit ben, un peu, ben c'est, un peu comme un aventurier quoi. Comme dans les films peut-être...Il y a ce côté-là c'est vrai que quand on arrive sur une épave on a l'impression d'être un peu tout seul, d'être à l'aventure, de découvrir quelque chose même si il y a des épaves... (il rit) par exemple dans le sud, en Méditerranée, il y a une épave qui s'appelle le *Donator*, c'est une épave qui fait deux cent plongeurs par jour quoi, c'est vraiment l'industrie de la plongée sur épave, c'est le symbole de cette épave... Bon ben là c'est des bateaux qui arrivent, qui mouillent, qui mettent à l'eau, ça revient, ça repart et ça ramène les plongeurs à la côte ça revient, enfin c'est vraiment pour... mettre du plongeur sur cette épave parce qu'elle est vraiment très très bien conservée [...] C'est vrai qu'une épave comme ça, même si t'as 200 plongeurs qui plongent par jour quand toi t'arrives dessus t'as vraiment l'impression de découvrir un monde qui est protégé, qui n'est pas secret mais qui à l'air inexploré... »

Un plongeur, 2010.

L'interprétation « patrimoniale » ajoute une dimension morale au rêve et à l'expérience qui en découle. Ainsi, lorsque l'on regarde les choses depuis le vingt-et-unième siècle, et si l'on accepte de se fier aux discours ambiants, la rencontre entre les loisirs subaquatiques, l'éthique patrimoniale et la recherche archéologique paraîtrait presque aller de soi. On reviendra plus tard sur la maturation progressive qui a abouti à

⁵² En réalité, dans les faits, l'engouement est plus mitigé.

cette convergence. Mais dans cette deuxième partie j'ai fait le choix de reprendre l'histoire à rebours en commençant par l' "épilogue". Nous venons de voir qui sont les "consommateurs" désignés du patrimoine subaquatique, intéressons-nous maintenant à ceux qui le produisent.

**

- Chapitre deux -

Le temps des archéologues

L'ARCHEOLOGIE SUBAQUATIQUE A LA CONQUETE

DU PONANT

Dans la perspective d'une gestion de la modernité de type « compensatoire » (je me permets de renvoyer à la définition citée plus tôt à ce sujet), la geste patrimoniale se présente, certes, comme un témoignage de reconnaissance adressé par les hommes d'aujourd'hui à ceux d'hier ; mais c'est aussi désormais une activité de production à part entière, fondée sur l'exploitation d'un matériau déjà “travaillé” : le passé. Ce n'est sans doute pas le hasard qui conduit les spécialistes d'une approche ethnologique du patrimoine à privilégier les terrains marqués par des processus de reconversions économiques et culturelles profondes. Ils insistent sur le fait que la métamorphose des anciens lieux de travail en sites touristiques passe inévitablement par un transfert de légitimité⁵³, souvent mis en scène de façon spectaculaire, c'est-à-dire abondamment couverts par la presse et cautionnés par des consortiums politico-scientifiques soigneusement présentés. Le schéma s'applique assez bien à notre terrain. On vient de parler des visiteurs (ceux auxquels s'adressent les opérations de séduction de la FFESSM et des collectivités territoriales), on peut maintenant s'intéresser à ceux qui font office de « médiateurs » : les « experts » chargés d'instruire la valeur patrimoniale des objets⁵⁴.

Pour ce qui est des épaves, la référence incontournable s'avère être le DRASSM, dont la légitimité est rarement contestée (même pas par les amateurs qui ont pourtant parfois

⁵³De celle des « hommes d'hier » (les paysans, les ouvriers, etc.) à celle des futurs visiteurs-spectateurs. Cf. TORNATORE, J.-L. « Beau comme un haut fourneau » *op.cit.* p.84.

⁵⁴Ibid, p.84.

le sentiment que leur propre action n'est pas suffisamment reconnue⁵⁵). Ce sont d'ailleurs ces archéologues professionnels mandatés par le ministère de la culture qui sont les interlocuteurs privilégiés du responsable du patrimoine de la Marine Nationale, et non les groupes de passionnés qui parcourent pourtant l'Iroise à longueur d'année, munis de sondeurs et à la recherche d'un écho. En tant que représentant du monde officiel, Hervé Bedri doit sélectionner ses partenaires, comme il l'expliquait en entretien:

« Alors, l'ambiguïté de ma position c'est ça, c'est que moi je suis un officiel hein, je suis institutionnel donc forcément je ne travaille qu'avec le DRASSM et l'ADRAMAR, je ne sais pas si vous connaissez l'ADRAMAR. C'est le bras amateur du DRASSM, voilà. Donc je travaille essentiellement avec ces gens là. »
Hervé Bedri, responsable du patrimoine de la Marine nationale à la Préfecture Maritime, août 2010.

L'autorité du DRASSM, service annexe du Ministère de la Culture, repose avant tout sur des critères institutionnels, mais ne peut se passer d'autres arguments, sans quoi sa légitimité se verrait probablement bousculer par les « autochtones » (ce qui est encore le cas même si les altercations se raréfient).

Les plongeurs laissent souvent entendre que la stratégie du DRASSM est fondée sur la communication, du moins selon son orientation actuelle (il est d'ailleurs assez facile de le vérifier). Michel L'Hour, son directeur, intervient assez régulièrement à la radio, et ne semble pas non plus fuir les plateaux de télévision. Ces apparitions médiatiques lui permettent, entre autre chose, de souligner ce qui distingue l'archéologue professionnel du plongeur amateur. Ainsi, interrogé par un reporter de France Inter (à l'occasion de la mise à l'eau de l'*André Malraux*, navire spécialement conçu pour donner une impulsion nouvelle aux travaux du DRASSM), il insistait fermement sur son statut d'« archéologue subaquatique », qui était bien celui que stipulait son passeport, comme il le faisait observer, et qui était d'ailleurs selon lui « beaucoup plus proche de la réalité » (au risque de décevoir le journaliste qui semblait trouver plus attrayant

⁵⁵ Je pense notamment au témoignage de Jean-Louis Maurette, fondateur d'une association consacrée à la valorisation du patrimoine immergé, qui se plaignait d'un manque de reconnaissance généralisé mais qui continuait d'affirmer que le travail des gens du Drassm « très très compétents », selon ses termes « faisait honneur à la France ». Jean-Louis Maurette, Brest, juin 2010.

celui de « scaphandrier professionnel »). Le quotidien d'un archéologue ne relève pas de la chasse au trésor ou du sauvetage de cargaisons fabuleuses. D'après Michel L'Hour, la réalité est plus prosaïque, elle serait faite d'expertises et d'études scientifiques avant tout. À ses yeux, évidemment, cette rigueur n'en diminue pas la valeur (car toujours selon lui « les chasseurs de trésor rencontrent plus souvent l'échec que le succès » alors que les archéologues verraient presque toujours leurs efforts récompensés⁵⁶).

Cette interview radiodiffusée avait amené le journaliste et son invité à discuter de la fascination exercée par les épaves, de leur potentiel onirique. Il est intéressant de voir que l'archéologue avait immédiatement renvoyé à sa dimension lucrative l'attrait pour les épaves dites « mythiques » évoqué par le journaliste, semblant ainsi nier tout de go la possibilité d'une approche relativement plus complexe de la part des « chasseurs de trésor ». Aux yeux de l'expert, le profane ne pourrait être qu'imperméable à la quête intellectuelle, qui caractériserait le seul initié. L'altérité de principe, qui est postulée par le spécialiste est-elle véritablement prouvée ? Les témoignages recueillis durant cette enquête, quoiqu'ils relèvent également de la rhétorique (c'est inévitable), m'inciteraient à rester un peu plus nuancée, quant à distinguer aussi radicalement l'approche du professionnel de celle du « plongeur d'épaves » autoproclamé.

Le témoignage de Michel L'Hour laisse néanmoins entendre que si l'intérêt qu'un individu peut témoigner pour les épaves serait légitime et louable lorsqu'il entre dans des cadres institutionnels autorisés, il deviendrait suspect dès que l'on ferait mine de s'en écarter. Sur ce terrain comme sur d'autres⁵⁷, le processus de mise en patrimoine semble produire ses experts, et le faire suivant des normes et des schémas en dehors desquels la légitimité devient discutable⁵⁸.

⁵⁶ « L'archéologie sous Marine », La tête au carré, une émission présentée par Mathieu Vidart, France-Inter, 30 mai 2012, <http://www.franceinter.fr/emission-la-tete-au-carre-archives-2012-l-archeologie-sous-marine>.

⁵⁷ Cf. Références citées *infra*.

⁵⁸ Ce sont ces schémas qu'étudient de façon privilégiée les spécialistes de la sociologie des réseaux : les mécanismes d'intéressements réciproques entre acteurs de nature et de statuts variés est généralement apte à rendre compte. Suivant la conceptualisation des liens sociaux proposée par les fondateurs de cette théorie, Michel Callon notamment, les « non-humains » peuvent légitimement entrer dans la catégorie des acteurs dont le sociologue doit tenir compte. (Cf. CALLON, M., « Eléments pour une sociologie de la traduction. La domestication

Les travaux réalisés sur ce thème par les chercheurs en sciences humaines, tendent à montrer que l'élévation d'un objet ou d'un endroit quelconque au rang de « bien culturel commun », passe par une série de conventions qui structurent le monde dans lequel nous vivons. La manœuvre exigerait en particulier des spécialistes mobilisés qu'ils se prêtent à un travail de mise à distance vis-à-vis des objets à "traiter", et qu'ils recherchent donc un équilibre entre « démodalisation et concernement » (selon une terminologie proposée par Dominique Cardon, Jean-Philippe Hertin et Cyril Lemieux⁵⁹), c'est-à-dire à s' « engager » mais sans le revendiquer clairement⁶⁰. On voit ainsi se dessiner un mécanisme structuré autour de ce qui ressemble fort à une idéologie nouvelle qui prendrait le nom de « patrimoine », exploitant ainsi le potentiel symbolique d'un terme pourtant détourné de son sens originel. Les institutions « mobilisées dans la cause patrimoniale » (Ecole du patrimoine, du corps des conservateurs du patrimoine, de la Direction de l'architecture et du patrimoine, de l'Inventaire du patrimoine, des conseillers culturels du patrimoine dans les DRAC⁶¹. Pour coller à notre sujet, on pourrait prolonger cette liste en y ajoutant le DRASSM (et même dans une certaine mesure le poste de « responsable du patrimoine de la Marine Nationale », créé au début des années 2000), dont la seule existence semble témoigner du même souci d'institutionnalisation, d'inventorisation et de gestion des biens placés sous la protection de l'Etat⁶², c'est ce que nous tenterons de vérifier dans ce chapitre où l'on s'intéressera à l'origine, mais surtout aux ambitions, du DRASSM et des

des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », in *L'année sociologique*, 1986.) « Aucun acteur », écrit également Bruno Latour « n'est plus grand qu'un autre sinon par une transaction (une traduction) qu'il faut étudier ». AKRICH M. CALLON M. & LATOUR B. (éd.), *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris, Mines Paris, les Presses, « Sciences sociales », 2006.

⁵⁹ CARDON D., HEURTIN J.-P. LEMIEUX C. « Parler en public ». *Politix*. Vol. 8, N°31. Troisième trimestre 1995. p. 5-19.

⁶⁰ Jean-Louis Tornatore ajoute que l'engagement ainsi défini, « ne se revendique pas comme tel » TORNATORE, J.-L. « Beau comme un haut fourneau », *op.cit.* p.81-82.

⁶¹ *Ibid.* p.82.

⁶² Cf. Témoignage d'Hervé Bedri qui en a la charge pour la façade Manche Atlantique, août 2010.

organismes qui gravitent autour, et enfin à la progression tous azimuts du champ d'expertise de l'archéologie subaquatique⁶³.

1. Les territoires du patrimoine subaquatique: entre conquête disciplinaire et "drassmatisation" de l'expertise

Le DRASSM donc, s'est vu confier la mission de gérer le patrimoine archéologique immergé dans les eaux territoriales françaises. Notons que la « catégorie de patrimoine culturel subaquatique » est déjà assez ancienne, puisque elle jouit d'une reconnaissance officielle depuis les années soixante. C'est André Malraux, alors Ministre de la Culture, qui avait décidé de doter le Ministère d'une « Direction des Recherches Archéologiques Sous-Marine » (la DRASM, créée en 1966) chargée dès cette époque de piloter la recherche, l'interprétation et la conservation des vestiges archéologiques engloutis en territoire français. Le DRASSM, qui lui a succédé en 1996 (devenu Département des recherches Archéologiques Subaquatiques et Sous-Marines), a hérité de ses prérogatives. D'après Michel L'Hour:

« Le cœur de métier du DRASSM c'est d'abord de faire le recueillement des données et de dresser l'inventaire, ce que l'on appelle la cartographie de l'ensemble des vestiges humains qui se trouvent sur le fond de la mer donc les vestiges d'origine anthropique. Et au-delà de cette cartographie, bien sûr, il ne s'agit pas simplement de poser des points sur une carte du SHOM⁶⁴, mais il faut aussi faire l'expertise de ces sites, dresser un compte-rendu, un état de bilan de ce qui se trouve sur le fond: nature des vestiges, chronologie potentielle, extension... les mesures qui mériteraient d'être prises pour conserver ou protéger ce site et éventuellement commencer le sondage voire en réaliser la fouille... La tâche de l'archéologue sous-marin se termine lorsque l'épave a été entièrement

⁶³ Je m'appuierai pour cela sur une série d'interviews radiodiffusées du directeur du DRASSM Michel L'Hour qui m'aideront, entre autres choses, à remettre en contexte l'émergence de ce que l'on appelle aujourd'hui l'« archéologie du Ponant ». « L'Archéologie sous-marine », dans « La tête au carré » par Mathieu Vidard, 30 mars 2012. « Exploration sous-marine, Toujours plus profond », dans « On verra ça demain », par Daniel Fiévet, 11 juillet 2012. « Michel L'Hour, archéologue sous-marin », dans « Les savanturiers », par Fabienne Chauvière, 18 janvier 2014.

⁶⁴ Service Hydrographique et Océanographique de la Marine.

étudiée, publiée, et quand les collections ramenées au jour ont été traitées, restaurées, étudiées, et présentées dans une collection muséographique⁶⁵. »

En l'espace d'un demi siècle, l'archéologie subaquatique française a considérablement évolué. Non seulement elle s'est diversifiée, en élargissant son domaine de compétences aux épaves modernes voire contemporaines, mais elle a aussi étendu son champ d'action vers les grandes profondeurs, des terrains plus difficilement accessibles que ceux auxquels elle était autrefois cantonnée. Elle a désormais recours à des technologies de plus en plus sophistiquées, que ce soit du point de vue de la géolocalisation, de la fouille ou du traitement des matériaux. Il apparaît donc clairement que l'action du DRASSM avance avec son temps, et reste même à la pointe du progrès. Michel L'Hour le résume par une formule assez élégante, en affirmant que la mission du DRASSM consiste aujourd'hui à « donner un avenir à notre passé ».

Cette attitude conquérante ne manque pas de faire naître des rivalités entre experts, même discrètes, mais également entre archéologues officiels et plongeurs amateurs⁶⁶. Les susceptibilités sont d'autant plus vives qu'il est généralement malaisé de définir l'expertise en matière de « patrimoine », et que la légitimité de chacun sur ce terrain - sinon miné, en tout cas glissant - est toujours sujette à controverses. Dans ses réflexions sur le patrimoine (centrées sur le patrimoine maritime, qui lui était familier) François Chappé a bien insisté sur le fait que le caractère officiel d'un organisme – le DRASSM en serait un exemple - ne suffit pas à fonder *ipso facto* la légitimité de l'approche retenue suivant ses critères⁶⁷. On peut d'ailleurs noter que cette situation n'est pas propre à l'archéologie subaquatique, et que l'ethnologie, en particulier, a suivi une trajectoire analogue. Depuis que ses terrains d'enquête traditionnels se sont en partie refermés, elle s'est en effet confrontée aux mêmes types de défis⁶⁸, obligeant

⁶⁵ « L'archéologie sous Marine », La tête au carré, une émission présentée par Mathieu Vidard, France-Inter, 30 mai 2012, <http://www.franceinter.fr/emission-la-tete-au-carre-archives-2012-l-archeologie-sous-marine>.

⁶⁶ Ce serait en fait vrai de toute revendication « territoriale dans le champ scientifique ». Cf. TORNATORE, J.-L. « Beau comme un haut fourneau », *Op. cit.* p.5.

⁶⁷ CHAPPE, F., *Histoire, Mémoire, Patrimoine, du discours idéologique à l'éthique humaniste*, Rennes, PUR, coll. « art et société », 2010. p.71.

⁶⁸ Voir par exemple le numéro anniversaire de *l'Homme* paru à l'occasion des vingt ans de la revue. On peut citer un extrait de la contribution de Gérard Lenclud : « L'anthropologie ne se

ceux qui en avaient fait leur métier à repenser leurs méthodes et leurs objets⁶⁹. La position des archéologues du DRASSM serait donc assez similaire à celle que les ethnologues connaissent : ils sont eux aussi contraints de défendre leurs terrains face à des acteurs multiples, dont il n'est pas facile de contester la légitimité – ni très bien vu⁷⁰ -, et sont donc poussés à adopter une démarche consensuelle, une stratégie de la “main tendue” dirigée tant vers les experts, spécialisés dans d'autres domaines, que vers les profanes. Pour ce qui est de la collaboration avec les premiers, elle passe assez naturellement par la mise en commun des compétences de chacun, réunis pour cela sur un « même bateau⁷¹ » pour reprendre un clin d'œil de Michel L'Hour, allusion au fait que le *Malraux* (il s'agit du bateau du DRASSM, comme on l'a dit) aurait « vocation » à

laisse définir ni par ses méthodes ni par ses objet si l'on entend par là des domaines de la réalité qui lui appartiendraient en propre ». LENCLUD G. « Etre ou ne pas en être, l'anthropologie sociale et les sociétés complexes », *l'Homme*, vol. 26, n° 97-98, p. 144-153. Je le cite : « L'anthropologie ne se laisse définir ni par ses méthodes ni par ses objet si l'on entend par là des domaines de la réalité qui lui appartiendraient en propre », p. 144. Cf. Dans le même numéro : ABELES, M. « L'anthropologue et le politique », p.191-212. DELAPORTE Y., « L'Objet et la méthode, quelques réflexions autour d'une enquête d'ethnologie urbaine », p.155-169. SINDZINGER, N. « L'Anthropologie, une structure segmentaire ? », p. 45-, TESTART A., « L'Objet de l'anthropologie sociale », p. 141. Le débat reste intense encore aujourd'hui, parmi les titres relevés dans la presse spécialisée de ces dernières années je mentionnerai par exemple « L'Europe et ses ethnologies » (Martine SEGALIN, *Ethnologie française*, vol XXXVIII, 2008/4, p. 581-582), « Choix et défis en revue » (Jean CUISENIER, *Ethnologie française*, vol. XXXVII, 2007/1, p. 5-9), « Anthropologie sociale en France, dans quel état ? » (Charles J.H. MACDONALD, *Ethnologie française*, vol XXXVIII, 2008/4), les titres de la presse spécialisée relativement récente confirment l'idée de fragmentation déjà manifeste dans les années quatre-vingt. Enfin, pour une approche générale des enjeux de l'ethnographie contemporaine on peut aussi se reporter à l'ouvrage bien connu de Marc AUGE, *Le métier d'anthropologue*, Galilée Paris, 2006

⁶⁹Ils se sont donc trouvés confrontés non seulement aux historiens, aux géographes, aux sociologues (dont l'expertise était déjà fondée pour ce qui est de l'étude du monde occidental), mais aussi à tous les acteurs sociaux qui commençaient à réclamer un droit à la parole après s'être laissés convaincre qu'ils n'étaient pas des « idiots culturels ».

⁷⁰A ce propos voir par exemple Harold Garfinkel : « Les sociologues conçoivent l'homme-en-société comme un homme dépourvu de jugement...L'acteur social des sociologues est un “idiot culturel” qui produit la stabilité de la société en agissant conformément à des alternatives d'action préétablies et légitimes que la culture lui fournit. » GARFINKEL, H. « Arguments ethnométhodologiques », *Problèmes d'épistémologie en sciences sociales*, III, Paris, CEMS-EHESS, 1984. Cité par Sergio DALLA BERNARDINA, " 'Je interdit'. Le regard presbyte de l'ethnologue", dans RAVIS-GIORDANI, G. (dir.), *Ethnologie(s) Nouveaux contextes, nouveaux objets*, nouvelles approches, Paris, Editions du comité des travaux historiques et scientifiques, 2009, p. 19-40. (Le regard de l'ethnologue, n° 21).

⁷¹<http://www.franceinter.fr/emission-la-tete-au-carre-archives-2012-l-archeologie-sous-marine>.

accueillir non seulement des archéologues mais aussi des biologistes, des géologues, et d'autres spécialistes de l'environnement marin. Implicitement, les projets sont menés dans une perspective pluridisciplinaire, axée sur la « gestion intégrée⁷² » de ressources dont on notera la diversité. Mon enquête s'étant limitée sur le terrain, à l'observation de l'expérience banale et habituelle des plongeurs de la région d'Iroise, je ne m'étendrai pas davantage sur les enjeux de cette archéologie des grandes profondeurs. Il me paraissait néanmoins important d'en dire quelques mots, car l'évolution de l'archéologie subaquatique, et les processus d'auto-légitimation qu'elle implique, ont des répercussions sur la manière dont ses représentants sont perçus, tant par le grand public que par des plongeurs amateurs plus ou moins engagés.

L'un des grands défis pour le DRASSM consiste donc à convaincre du bien fondé de sa mission, et à imposer son autorité. En Atlantique, cette légitimation n'est pas automatique dans la mesure où elle ne semble pas pouvoir se justifier par une présence ancienne et durable : certains aiment rappeler que, pendant longtemps, les « officiels » sont restés à Marseille, et ne s'intéressaient qu'aux épaves de la période antique. Les apparitions désormais fréquentes du Directeur du DRASSM sur les devants de la scène médiatique semblent avoir entre autres fonctions celle de construire cette légitimité, ou de la renforcer. Les parutions récentes d'ouvrages, très remarqués pour leurs qualités à la fois documentaires et esthétiques, iraient aussi dans ce sens. Je pense en particulier à *De l'Archéonaute à L'André Malraux, portraits intimes et histoires secrète de l'archéologie des mondes engloutis* (33,2 x 27,4 x 2,6 cm) ou à *La Mer pour Mémoire : archéologie sous-marine des épaves atlantique* (28,4 x 26,2 x 3 cm)⁷³ : grands formats, photographies couleurs et papier glacé. En écrivant l'histoire de l'archéologie subaquatique, et du combat de ses représentants officiels pour arracher les épaves non seulement à l'oubli, mais aussi au pillage, le DRASSM entend attester de l'ampleur et du bien fondé du travail entrepris, que le lecteur est implicitement censé

⁷² VAN TILBEURGH, V. « Quand la gestion intégrée redessine les contours d'une aire protégée : le cas du Parc Marin en Mer d'Iroise », *VertigO, la revue électronique en sciences de l'environnement*, Volume 7, n°3, décembre 2006.

⁷³ L'HOUE, M., VEYRAT, E., HULOT, O. & TOULGOAT M. (dir.), *La Mer Pour Mémoire*, Somoqy éditions, 2005, 364 p.

approuver lui aussi. L'archéologie dite « du Ponant » (pour la distinguer de sa “grande sœur” méditerranéenne), est en effet considérée aujourd'hui comme « l'un des secteurs les plus forts de la discipline », l'un de ceux qui ont permis à « la recherche archéologique sous-marine française [de se hisser] au premier rang dans le monde⁷⁴ ». N'en déduisons pas trop vite que l'expansion du champ patrimonial aux « biens culturels maritimes » (et plus particulièrement aux épaves récentes en ce qui concerne plus particulièrement le terrain étudié), procèderait uniquement du volontarisme étatique⁷⁵. Elle a aussi pour origine un second mouvement, ascendant celui-là, issu de la société civile, et avec lequel l'administration a dû composer pour que s'établisse un « régime de paix en justesse » (selon une expression de Luc Boltanski⁷⁶), fondé sur la collaboration entre les amateurs locaux et les archéologues mandatés par l'Etat⁷⁷. Je le note déjà mais je réserverai l'essentiel de ce qui concerne l'action et les mobiles de ces “militants de base” pour la troisième partie.

⁷⁴ Cf. L'HOURL, M. & VEYRAT, E. « Le temps des archéologues », p. 82-85, *La Mer pour mémoire, op.cit.*

⁷⁵ Selon un concept proposé par Jean-Yves Trépos, le « processus d'équipement politique », sert à décrire les interventions de l'Etat dans la sphère publique (suivant un mouvement descendant) et qui ont pour objectif d'« équiper » la société civile de « répondre à un besoin, une demande ». On peut rapprocher cette dialectique (« politisation » / « cristallisation ») du couple « stratégie »/ « tactique » de Michel de Certeau. DE CERTEAU, M. *L'Invention du quotidien, Tome 1 Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990 (1^e édition 1980) ; TREPOS, J.Y. L'expertise comme équipement politique de la société civile, *Questions de communication*, n°2, 2002, p.7-18 ; « La circulation de la confiance dans les dispositifs d'expertise : une pragmatique sociologique », in AUBERT, F, SYLVESTRE J.-P. & Institut national de recherches agronomiques (ed.) *Confiance et rationalité*, Actes du Colloque de Dijon 5-6 mai 1999, Paris, Editions de l'Inra, 2001, p. 173-184.

⁷⁶ BOLTANSKI, L. *L'amour et la justice comme compétences: trois essais de sociologie de l'action* Paris, Editions Métailié, Coll. « Leçons de choses », 1990, 381 p.

⁷⁷ Je n'oublie pas que même les dispositifs étatiques sont animés par des hommes qui ont, c'est presque un truisme, une sensibilité liée à leur passé, à leur histoire. Michel L'Hour, qui évoque volontiers ses origines nantaises, sa fascination pour les épaves modernes et pour la guerre de course – il raconte que sa vocation d'archéologue est née de la lecture des mémoires de Guerneray, de Trelawney- est connu pour avoir personnellement œuvré pour faire reconnaître la valeur de cette archéologie des épaves atlantiques. Pour mes informateurs, en tout cas pour certains d'entre eux, « Michel L'Hour, qui est Breton » ne fait pas complètement figure d'intrus.

2. L'édification d'un « régime de paix en justesse »

La mise en place d'un espace de dialogue, qui donne voix au chapitre aux amateurs, n'est probablement pas un geste entièrement désintéressé. Car pour octroyer à un objet ou un lieu le statut de « bien commun », il s'avère indispensable que ceux qui sont le plus directement concernés par cet acte de dévolution en admettent le principe, et même qu'ils y participent. Les ethnologues qui ont enquêté sur ce type de reconversions, ont clairement montré que le transfert suppose de délester les lieux de toute une partie de leur histoire, de les *délocaliser* en somme. L'efficacité du processus dépendrait beaucoup de la volonté des uns et des autres à favoriser la « stabilisation de la confiance entre les acteurs » et à célébrer cet esprit de concorde à l'occasion d'événements souvent habilement médiatisés. Mes interlocuteurs s'accordent à dire qu'au contraire de tous ces « gens de l'administration » qui auraient « un certain recul vis-à-vis des gens qui pratiquent les épaves », Michel L'Hour serait « facile d'accès⁷⁸ » : il « manage ça de façon un peu particulière » observait l'un d'entre eux, dont le point de vue m'a semblé assez généralement partagé. Si Michel L'Hour paraît à son aise devant les journalistes, il ne le serait donc pas moins lorsqu'il s'agit de gérer les relations avec les amateurs, selon lesquels son arrivée à la tête du DRASSM aurait eu des conséquences notables :

« Ça s'est beaucoup amélioré parce qu'actuellement ils organisent des réunions avec des plongeurs amateurs. Ça vient du nouveau directeur du DRASSM, Michel L'Hour, quelqu'un qui a fait toute sa carrière dans l'archéologie sous-marine, alors qu'en général on avait des directeurs du DRASSM qui venaient de l'archéologie générale terrestre, passaient quelques temps en archéologie sous-marine et tentaient de remettre leur vision d'archéologues terrestres sur l'archéologie sous-marine. Et L'Hour, l'intérêt qu'il avait c'était peut-être qu'il avait toujours baigné dans ce milieu là et qu'il avait peut-être compris qu'il y avait peut-être des informations à tirer des plongeurs sans forcément les braquer tout de suite. »

Un plongeur, avril 2010.

Une autre chose, qui apparaît implicitement dans ce témoignage, c'est le fait que les plongeurs soient visiblement convaincus que, sans leur aide, le travail des archéologues s'avèrerait beaucoup plus compliqué qu'il ne l'est. Dans la mesure où

⁷⁸ Un plongeur, Plougonvelin, 4 août 2010.

eux connaissent particulièrement bien le terrain, c'est souvent grâce aux indications qu'*ils* fournissent « spontanément » que les épaves sont repérées et ensuite répertoriées. J'écris « spontanément » entre guillemets car, quoique ce soit bien le mot qu'employait Michel L'Hour à l'occasion de l'une des émissions radio sur lesquelles je m'appuie pour le « faire témoigner »⁷⁹, la loi leur fait de toute façon obligation de déclarer d'éventuelles découvertes dans les quarante huit heures, et les amendes sont lourdes en cas de refus d'obtempérer ou d'« omission » avérés. Les plongeurs ne pouvant ignorer ce à quoi ils s'exposent, la « spontanéité » se révèle un peu forcée...

Quoi qu'il en soit, toujours au nom de la défense du patrimoine subaquatique, les agents du DRASSM ont favorisé la mise en place d'un réseau de partenaires assez dense, relativement bien organisé si l'on se fie à son dynamisme, et présent sur tout le territoire national. Sur la façade atlantique, c'est l'ADRAMAR (Association pour le Développement de la Recherche en Archéologie Maritime, créée en 1993) qui sert de principal relais, et qui assure la coordination des activités menées localement par les amateurs. Même si elle est soumise au même régime juridique que toutes les autres associations à but non lucratif engagées dans ce type d'activités, elle est si étroitement liée au DRASSM que certains plongeurs n'hésitent pas à la désigner comme le « bras amateur » du service ministériel⁸⁰. C'est d'ailleurs le DRASSM qui chapeaute le projet « Atlas » que l'ADRAMAR est chargée d'orchestrer – précisément « Atlas archéologique des biens culturels maritimes de l'arc atlantique » - sachant que c'est là l'un des principaux projets archéologiques de grande envergure menés jusqu'à présent en Atlantique. Ce travail vise à réaliser l'inventaire de tous les vestiges immergés sur la côte occidentale, à les localiser, et à réaliser une base de données précise, accessible à tous. Le projet mobilise un très grand nombre d'« amateurs éclairés ». En attestent les remerciements adressés par l'association à ses partenaires dans son rapport d'activité 2011 par exemple:

⁷⁹ « Les savanturiers », par Fabienne Chauvière, 18 janvier 2014.

⁸⁰ Suivant l'expression employée par Hervé Bedri qui, en sa qualité de chargé du patrimoine historique de la Marine Nationale à la Préfecture Maritime est souvent amené à coopérer avec les représentants de l'un comme de l'autre. Témoignage de Hervé Bedri, août 2010. C'est d'autant plus vrai que plusieurs salariés de l'association ont parfois été cooptés par le DRASSM. Un mouvement de va-et-vient du personnel s'opère ainsi de l'un à l'autre. Cf. Témoignage de Yves Gladu, août 2010.

« Nous adressons toute notre gratitude à tous les passionnés d'Histoire et d'épaves qui ont contribué à bâtir ce projet en partageant leurs données. Ces derniers se reconnaîtront à travers les associations et clubs de plongée cités ci-après : AAA, ADANAC, ARCHISUB, ASEB, AVVAS, BRP, CAPS, CNP, FFESSM, GRIEME, GRIZZLY, HISTOSUB, Musée sous-marin du pays de Lorient, Ouessant Subaqua, SCP, SCY, SMPE⁸¹. »

Durant cette enquête, j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'accompagner les membres de BRP lors de sorties en mer, ce qui m'a permis de voir à l'œuvre cette collaboration. Par exemple en août 2013, lorsque l'association s'était vue confier une mission de repérage sur l'épave du *Rhône*, expédition liée à ce travail d'inventaire et de cartographie des épaves de l'Atlantique. Pour information, le *Rhône* était une gabarre française, coulée près des *Tas de Pois* en 1792. Il n'en subsiste aujourd'hui plus que quelques débris, localisés au pied d'un petit rocher que l'on appelle le *Pohen* et que le navire aurait heurté de plein fouet alors qu'il allait arriver à Brest. Avant cette « campagne » les plongeurs de BRP avaient déjà collecté un certain nombre de renseignements sur ce naufrage, et cette « mission » ponctuelle, effectuée pour le compte du DRASSM, s'inscrivait dans la continuité de recherches réalisées en amont⁸². Concrètement, l'opération consistait à mouiller au dessus de l'épave (dont ils connaissaient déjà l'emplacement, ce qui aurait pu ne pas être le cas) et à descendre dans une dizaine de mètres d'eau, armés de faucilles, pour dégager le site envahi par les laminaires (*laminaria saccharina*). Une fois ce défrichage effectué, ils avaient posé

⁸¹ Dans cette liste on peut repérer la FFESSM et BRP ainsi que plusieurs noms et sigles que nous rencontrerons un peu plus tard. ADRAMAR, Rapport d'activité 2011.

⁸² Des documents d'archives rapportent que l'équipage aurait pu être sauvé grâce au courage d'un homme présent à bord, qui serait parvenu à mettre tout le monde à l'abri sur un des rochers se trouvant à proximité. Vu la taille du *Pohen*, il est plus vraisemblable que le rocher en question ait été le Lion, situé tout de même à quelques dizaine de mètres, ce qui laisse imaginer combien la manœuvre a dû être périlleuse, sachant que l'accident s'est produit par un jour de gros temps. Je parle de « campagne et de mission mais je ne voudrais pas donner l'impression d'exagérer le côté officiel de la « manip », car tout en faisant un effort pour que le travail soit correctement effectué, les plongeurs présents n'avaient pas l'intention de se prendre eux-mêmes au sérieux. D'ailleurs, mes plongeurs présents sur le bateau affirmaient agir en tant que « pilleurs officiels », manière de tourner en dérision cette soi-disant « mission » tout en laissant entendre qu'ils n'étaient pas dupes de la subjectivité de la définition du « pillage ».

un cadre de fabrication artisanale⁸³, de façon à effectuer un relevé précis de la zone et à faire l'inventaire des objets qui s'y trouvaient. La carcasse de l'épave ayant été « sauvée » peu de temps après son naufrage, il ne subsistait au fond que des pièces du chargement, dont un certain nombre de canons.

Au sommet de la falaise qui fait face au rocher du *Pohen*, le sémaphore de la pointe du *Toulinguet* rappelle l'omniprésence des autorités maritimes, chargées d'assurer une veille constante et de seconder le DRASSM dans sa mission de police des épaves⁸⁴. Vu la nature de l'expédition, les plongeurs disposaient ce jour là d'une justification écrite, validée par le DRASSM, à présenter aux responsables du Parc Marin ou aux représentants de la Marine nationale en cas de contrôle⁸⁵. Cet exemple, j'aurais pu en détailler encore un ou deux autres mais les observations auraient été globalement les mêmes, permet de voir se dessiner la structure synaptique décrite ci-dessous par le responsable du Patrimoine de la Marine. Hervé Bedri définissait son propre rôle comme celui d'une « courroie de transmission ». En matière d'épaves, sa mission consiste avant tout à repérer, surveiller et transmettre des informations susceptibles d'intéresser les nombreux partenaires de la Marine Nationale, dont le DRASSM:

« Les amateurs constituent un vivier très utile pour le repérage. Un amateur qui plonge, s'il est honnête, déclarera son invention d'épave aux Affaires Maritimes et l'information remonte jusqu'à moi. Mon rôle c'est aussi de celui de courroie de transmission et de facilitateur. »

Hervé Bedri, responsable du Patrimoine de la Marine nationale, août 2010.

Grâce à ces postes d'observation, semés un peu partout le long du littoral, la Marine a constamment l'œil sur ce qui se passe en surface, et se tient prête à intervenir en cas de mouvement suspect :

⁸³ Que j'avais été chargée de monter... l'une des rares occasions pour moi de remplir mon rôle d'« observateur participant ».

⁸⁴ Sur le plan réglementaire, on distingue en général la plongée en structure, que ce soit sous forme de clubs associatifs ou à finalité touristique et commerciale d'une part, et les plongeurs individuels d'autre part. Tous ne sont pas soumis au même régime normatif. La plongée individuelle est beaucoup plus permissive, sans être totalement libre pour autant.

⁸⁵ Dans ce cas précis le document était surtout très formel parce que le site n'est pas interdit à la plongée (comme l'est par exemple celui de *l'Armorique*, qui se situe en terrain militaire et où j'ai également accompagné Hugues Priol et quelques autres membres de BRP en juillet 2011).

« La Marine joue aussi un rôle quand il y a une épave intéressante mais que le DRASSM ne peut pas plonger dans l'immédiat : on a installé un certain nombre de sémaphores sur la côte. Et en fait les sémaphoristes doivent veiller à ce qu'il n'y ait aucun plongeur à aller plonger dessus. C'est donc un rôle de protection de site. »

Hervé Bedri, août 2010.

La mer a beau être un « espace de liberté » - c'est en tout cas ce que l'on aime penser – cette liberté est conditionnelle, et assez illusoire en réalité. Je me souviens d'une remarque d'Eric Alfonsi, doctorant en biologie marine⁸⁶ et qui avait passé son « niveau un » de plongée avec le service sportif de l'université :

« [...] il y a tellement d'endroits où en fait c'est trop tard. Je ne sais pas, la rade de Brest, tout ce qui est drague, ça a du passer au moins une fois partout dans toute la rade. Quelque part je ne sais pas s'il y a un fond de la rade qui est encore vierge. On a souvent... (C'est mon point de vue vraiment personnel donc souvent c'est de la merde) mais on a souvent tendance à croire que, ce qu'on voit, c'est naturel et tout... Mais l'homme est passé par là depuis au moins cinq mille ans. Il n'y a plus une forêt qui est naturelle... Au fond de la mer, on espère encore qu'il y a des endroits naturels mais j'ai peur qu'en France plus trop déjà, ou alors il faut aller chercher... En tout cas tout ce qui est visible en plongée, tout ce qui est au dessus de vingt cinq mètres de profondeur il n'y a plus trop d'endroits où c'est vraiment naturel. Ça reste des animaux qui sont venus s'installer dans des endroits où ça a du être détruit à un moment ou à un autre. »

Eric Alfonsi, doctorant en biologie marine, Brest, Bibliothèque Universitaire de la faculté des lettres (UBO), juin 2010.

Quoiqu'il n'ait rien osé affirmer de façon péremptoire, le point de vue de ce témoin semble en fait assez fondé. Comme il le faisait observer, que ce soit en surface ou sous l'eau, la rade de Brest est constamment surveillée, sondée, parcourue, par des engins de détections divers, ou par des équipes de plongeurs. Le témoignage d'Hervé Bedri paraît en tout cas lui donner raison : les « plongeurs démineurs [de la Marine Nationale] font beaucoup d'entraînement, ils sont équipés de sonars, de véhicules sous-marins et ils repèrent parfois de grosses concrétions, de grosses formations... ». Et lorsque c'est le cas, les choses s'enchaînent :

« On plonge dessus : entraînement, reconnaissance d'objets sous-marins, éventuellement destruction si ce sont des mines anciennes. Mais une fois sur trois ce sont des canons anciens, des boulets ... donc ça remonte jusqu'à moi et je

⁸⁶ Il a obtenu son doctorat depuis.

transmets au DRASSM. Je joue aussi le rôle de facilitateur quand il veut venir par exemple vérifier l'importance d'une épave ou d'un écho [...] »
Hervé Bedri, août 2010

3. L'humanité face à son patrimoine englouti : une approbation mitigée

Pour le DRASSM, qui regroupe en tout une trentaine de personnes qualifiées, l'établissement d'un système de confiance mutuelle est indispensable. Mais en dehors de l'encadrement des amateurs, et des opérations de police destinées à prévenir les atteintes que pourraient porter des plongeurs peu scrupuleux à ce patrimoine immergé, il s'avère également nécessaire de convaincre les non-plongeurs. La protection d'un patrimoine ne semble en effet prendre de sens qu'à partir du moment où ceux au nom de qui elle est censée se faire en reconnaissent la valeur. Cet extrait de conversation entre un passionné d'épaves (HP) et son épouse (MP), prouve que l'« humanité » tout entière n'est pas nécessairement convaincue de la nécessité de défendre le « patrimoine immergé » :

« M.P : Moi je ne dirais pas que c'est du patrimoine les épaves.

H.P. : (*Faussement menaçant*) Tu vas rentrer à pied toi ! (*rire général**)

M.P : Un patrimoine c'est quelque chose qui appartient à un groupe de personnes. Les épaves euh...

H.P : Ça appartient à un groupe de personnes ! (*ton de protestation*)

M.P. : Non ça n'appartient pas ! Déjà, ça n'appartient pas, et ensuite, le groupe de personnes, c'est plutôt des individus. Ce ne sont pas des groupes... Ou à partir de deux on est un groupe ? »

La "femme du plongeur" soulève un problème central parmi ceux que pose la conversion d'un site en « bien commun ». Son commentaire nous donne en effet des clefs pour comprendre les nombreux échecs de la patrimonialisation : les soi-disant destinataires de l'action patrimoniale portent-ils effectivement un intérêt aux objets

* Il s'agissait d'une conversation informelle autour d'un apéritif qui s'est prolongé par un repas, mon interlocuteur était venu en compagnie de son épouse donc, et mon ami était également présent. Juillet 2011.

érigés en « biens culturels »? Restant focalisés sur la moralité de leur entreprise, les militants du patrimoine semblent parfois oublier de se poser cette question⁸⁷. Dans l'esprit de l'épouse, qui exprime un point de vue partagé par beaucoup de nos contemporains extérieurs au milieu des plongeurs – milieu somme toute restreint-, les épaves “appartiennent” de *facto* à ceux qui les fréquentent et qui ont la possibilité d'en jouir de façon concrète. Notons qu'elle ne cherche pas à défendre d'hypothétiques titres de propriété dont les plongeurs pourraient se réclamer (ce qui aurait pu être le cas vu la position du mari) : elle constate simplement que, pour tous ceux qui n'ont pas accès aux épaves, parler de patrimoine n'a pas nécessairement de sens. Son point de vue est compréhensible, et trouve d'ailleurs un certain écho au niveau des autorités qui cherchent justement à ce que ces épaves deviennent accessibles, de façon à ce qu'elles puissent acquérir de la valeur aux yeux de l'ensemble de la communauté, à travers la promotion de la plongée de loisir et du tourisme subaquatique. Ainsi, à tous les niveaux - international, national et local - les autorités publiques et les structures privées, les archéologues et les militants bénévoles, estiment qu'il faut « encourager un accès responsable et inoffensif du public au patrimoine culturel subaquatique⁸⁸ ». Dans le droit fil de cette orientation, l'article 10 de la Convention de 2001, qui au niveau international constitue le texte de référence en la matière, stipule expressément que cette mise en valeur doit, dans la mesure du possible, être réalisée « *in situ* à des fins d'observation ou de documentation, afin de favoriser la sensibilisation du public à ce patrimoine⁸⁹ ». Autrement dit, en facilitant l'accès aux sites, les autorités misent sur l'éducation au patrimoine (la « pédagogie du lieu » ou du « monument » selon la terminologie proposée par Jean-Louis Tornatore). Le Parc Marin et les Fédérations de plongée sont parties prenantes à cette « mission en responsabilisation », et la FFESSM a dès le départ assuré de son soutien ceux qui se sont investis dans la mise en valeur des épaves dispersées sur le territoire maritime métropolitain, y compris celles de navires

⁸⁷ Ce qui pose d'ailleurs d'autres problèmes au niveau de ceux qui, en revanche, se retrouvent lésés sur le plan pratique aussi bien que symbolique, ceci dit sans vouloir me faire le porte-parole des “perdants”.

⁸⁸ <http://www.unesco.org/new/fr/culture/themes/underwater-cultural-heritage/2001-convention/official-text/>

⁸⁹ *Ibid.*

datant de l'époque industrielle, devançant en ce sens l'action entreprise aujourd'hui par le DRASSM. La FFESSM s'est d'ailleurs dotée d'une commission spécialisée⁹⁰ : « Archéologie sub », relayée sur tout le littoral au niveau des comités départementaux par des « membres référents », chargés de coordonner le dynamisme associatif local (qui s'exprime à travers la diffusion de « fiches épaves », la conception de brochures et de panneaux d'informations, l'organisation d'expositions, de soirées d'informations, de forums etc.). Tous ceux qui se passionnent pour les « vieilles tôles⁹¹ » sont donc incités à venir partager non seulement leur intérêt pour l'histoire, mais aussi leurs connaissances des sites : des savoirs liés à la pratique et à l'expérience et qui peuvent être exploités dans un objectif culturel et/ou lucratif. Ajoutons que le public ne se limite d'ailleurs pas aux archéologues amateurs, ni aux férus d'histoire et d'architecture navale : les biologistes sont parfois eux aussi curieux de savoir quel type d'espèces peuplent les épaves, ce qui s'accorde relativement bien avec le souci de préserver l'environnement cher à notre temps⁹².

Mais les spécialistes nous apprennent que l'écriture de l'histoire est sélective⁹³ et que pour faire de la place aux « visiteurs-spectateurs » d'objets ou de sites nouvellement patrimonialisés (engloutis ou non), il faut aussi que leurs anciens usagers s'effacent de la scène. Il ne s'agirait pas ici de chercher à réparer une « injustice mémorielle » ou quoi que ce soit du même genre, mais simplement de signaler qu'une partie de l'histoire des épaves de l'Iroise n'a jamais véritablement été écrite, et de poser donc la question de ce que pourrait révéler ce silence. Le troisième chapitre de cette seconde partie sera donc consacré à un thème un peu oublié, associée à la Reconstruction de Brest et que les archives désignent comme celui du « Renflouement ».

⁹⁰ Pour assurer efficacement la promotion des activités subaquatiques la FFESSM décentralise son action et propose des formations diverses permettant aux plongeurs de se spécialiser dans un domaine privilégié une fois formés aux rudiments de la plongée et après avoir acquis les notions élémentaires de sécurité. Il en existe quatorze actuellement dont « Archeologie sub ».

⁹¹ <http://www.cibpl.fr/codep-29/commission-archeologie.aspx>.

⁹² En général il s'agit surtout d'espèces animales, la plupart des algues se trouvent surtout à faible profondeur.

⁹³ Cf. VEYNE P., *Comment on écrit l'histoire, essai d'épistémologie*, Paris, Le Seuil, 1971, 349 p. pour citer un ouvrage de référence sur la question (il y en aurait d'autres)

**

- Chapitre trois -

Dans la nuit de la mer

LES CHANTIERS DE L'APRES GUERRE⁹⁴

1. La Commission locale de renflouement (CLR)

Que l'on interroge les "anciens" ou que l'on épluche la presse des années qui ont directement suivi la Libération, on peut s'étonner de ne trouver que de très rares allusions, souvent évasives, aux travaux effectués à l'époque dans la rade et dans le port. Les habitants des villages de la côte avaient certainement beaucoup à faire⁹⁵ mais il est tout de même frappant que toute cette activité sous-marine soit passée quasiment inaperçue. Entre le départ précipité de la flotte devant l'avancée des Allemands, et les bombardements Alliés qui ont ciblé Brest quatre années durant, comment ne pas avoir idée, au moins intuitivement, de l'ampleur du chantier ? Les nombreux témoignages qui n'ont pas tardé à essaimer juste au sortir de la guerre rendent compte de la présence de centaines d'épaves mais laissent la suite de l'histoire aux soins de l'imagination

⁹⁴ Les documents d'archives auxquels je fais référence dans ce chapitre et dans le suivant sont conservés au Service Historique de la Défense à Brest (série 2 W : « Renflouement des épaves gisant dans le port de Brest et de sa région » 1944-1977).

⁹⁵ Le témoignage de Roger Priol est intéressant à cet égard : ancien résistant, il racontait comment parallèlement à la Reconstruction de Brest, la remise en état des visages alentours, également dévasté par les bombardements, avait été prise en charge par les habitants. Cf. Roger Priol, Plougonvelin, août 2010.

Finalement, tout se passe comme si personne ou presque ne s'était demandé ce qu'il était advenu de tous ces navires coulés. Le fond d'archives sur lequel je m'appuierai dans ce troisième chapitre puis encore a quelques reprises dans la suite du développement est toujours conservé au Service Historique de la Défense à Brest mais, étrangement, il ne paraît pas avoir été beaucoup consulté, voire quasiment pas. Au vu de l'intérêt affiché pour le patrimoine brestois, c'est assez étonnant. On y trouve des quantités de documents très divers : cartes, instructions officielles, échanges de courriers entre les services chargés de l'administration des travaux, renseignements relatifs aux contrats passés avec les entreprises, aux conditions de travail des ouvriers, aux indemnités qu'ils recevaient, au matériel utilisé et même quelques notes internes, lettres, et rapports manuscrits. Le tout nous renvoie à ce que nous avons pu constater plus haut concernant toutes ces *choses que la mer nous cache* et qui peuvent parfois reparaître, lorsque l'on s'y attend le moins. Dans le cas présent, le travail a été mené jusqu'à son achèvement, et ceux qui y ont participé se sont en quelque sorte évanouis dans le paysage⁹⁶.

Replaçons rapidement les choses dans leur contexte. À la Libération, la première préoccupation des autorités maritimes a été de dégager la « Rade-Abri », les bassins du port et l'embouchure de la Penfeld, des centaines d'épaves auxquelles j'ai fait référence à l'instant, qui rendaient impossible la reprise des activités portuaires. Brest n'était d'ailleurs pas la seule ville concernée : une Commission interministérielle (CIR) avait ainsi été créée par instruction du 1^{er} octobre 1944 (modifiée par l'arrêté ministériel du 12 mars 1945⁹⁷), de façon à coordonner les travaux au niveau national.

⁹⁶ Si on les pousse un peu, certains de mes informateurs pourraient encore en dire quelques mots, mais même là il n'est pas certain qu'ils trouvent toujours une oreille pour écouter les anecdotes qu'ils peuvent raconter à ce sujet.

⁹⁷ Elle se composait du Directeur central des Constructions et Armes Navales, du Directeur du Budget, du secrétaire général à la marine marchande et du Directeur des ports maritimes. Elle avait été placée sous la responsabilité de l'ingénieur général du génie maritime (Kahn). La Section centrale des renflouements (service intégré à la DCAN) était chargée de l'organisation administrative, juridique, technique et budgétaire au niveau central, établissait le programme des travaux et répartissait les rôles. Elle faisait également office de comité d'organisation des entreprises. Une ordonnance du 11 décembre 1944 (modifiée par l'arrêté

La Commission Locale de Renflouement (CLR) affectée à Brest, avait été instaurée quelques semaines plus tard, sur ordre de l'Etat Major, le 28 octobre 1944 précisément⁹⁸.

Le rôle de cette Commission consistait à préparer le programme des travaux, à répartir les moyens, approuver ou non les contrats qui lui étaient soumis, ainsi qu'à superviser les activités des chantiers. À partir de l'année 1946⁹⁹, elle est devenue également un lieu de rencontre et de concertation, où étaient traitées les questions relatives au renflouement, au déminage, à la réparation et à la vente des épaves (ou, à défaut, leur désossage).

Au tout départ, la DCAN (Direction des Construction et des Armes Navales) et la Direction du port de Brest ont pris en charge les travaux les plus urgents. À mesure que le travail avançait, plusieurs entreprises privées ont ensuite été sollicitées pour prendre le relais et achever ainsi le déblaiement (par exemple les Sociétés Océanic, Neptune, Gourio, Les Abeilles etc.). Le « Service des Renflouements » proprement dit était dirigé par l'ingénieur Thiennot, représentant local de la DCAN, qui était chargé d'examiner les propositions, de répartir les marchés et de veiller à la bonne marche des travaux, le tout dans le respect des prérogatives des services des Ponts et Chaussées¹⁰⁰. Dans l'immédiat après-guerre, il n'existait pas, dans l'arsenal, de spécialité ouvrière spécifiquement affectée aux travaux sous-marins. La DCAN s'est donc visiblement retrouvée prise au dépourvu¹⁰¹, et a été contrainte de transférer en urgence plusieurs ouvriers vers le service tout juste créé. Trois chaudronniers-fer et un soudeur ont ainsi endossé le scaphandre sans avoir réellement été formés à leur nouveau métier, alors que toute une équipe se voyait chargée d'assurer leur sécurité, et de prendre la relève

du 18 mai 1945) prévoyait les dispositions relatives au renflouement et à la récupération des épaves.

⁹⁸ 171 EM4 COMAR Brest.

⁹⁹ Loi du 10 mai 1946 qui proroge ses compétences jusqu'au 1^{er} septembre 194.

¹⁰⁰ A en juger par les échanges entre l'Ingénieur Général Thiennot et son homologue des Ponts et Chaussées Maurice Piquemal, les relations entre la Marine et le pouvoir civil étaient particulièrement tendues.

¹⁰¹ On peut d'ailleurs en prendre la mesure en jetant un œil aux cartes fournies à l'Etat Major en prévision des travaux (voir en annexe). Cf. Télégramme de la DCAN 10 exemplaires de chacune des cartes des fonds en Penfeld en prévision de l'exécution des travaux de renflouements (458 S/DCN, 17 février 1945)

une fois les travaux sous-marins achevés. Le renflouement ne se limitait effectivement pas aux gestes effectués sous l'eau et les « pieds lourds » étaient, du reste, entièrement dépendants de l'équipe de surface.

J'aimerais dire quelques mots de ces savoir-faire que l'on n'a pas l'habitude de pouvoir observer, et à propos desquels ces archives fournissent des précisions documentaires intéressantes. On pourra mesurer le fossé qui sépare ces ferrailleurs de l'après guerre pourtant pionniers de l'exploration sous-marine de la région des touristes subaquatiques d'aujourd'hui, en tout cas sur le plan du rapport à la mer et aux épaves.

Pour découper la ferraille, il existait alors deux grandes catégories d'instruments¹⁰². Il semble qu'à Brest, ce soit celui de l'arc électrique qui ait été retenu, préféré à celui de la flamme de chauffage¹⁰³. Les archives décrivent un système d'électrodes alimentées depuis la surface, par un courant d'intensité variable suivant les modèles. Il est précisé que, à basse intensité, un jet d'oxygène associé au courant achevait de brûler le métal (procédé de « découpage par l'oxy arc ») alors que dans l'autre cas les électrodes assuraient seules la combustion, sans apport de gaz (procédé appelé quelques fois « coupage par arc métallique »)¹⁰⁴. On apprend encore que le processus opératoire consistait à placer l'électrode perpendiculairement à la surface à découper, ouvrir la soupape d'oxygène et mettre le courant grâce à un interrupteur placé à proximité du « guide de scaphandrier », qui suivait la manœuvre depuis la surface. Une fois l'arc établi, le scaphandrier devait introduire l'électrode d'environ trois millimètres dans le métal et la déplacer en suivant la ligne de coupe tout en la maintenant constamment

¹⁰² Soit à l'aide d'une flamme de chauffage soit d'un arc électrique. Circulaire S/DCN, 11 mars 1947.

¹⁰³ La flamme était alimentée par un mélange d'oxygène et d'hydrogène, le jet d'oxygène de coupe servant à brûler et à chasser les déchets et le métal fondu. Le chalumeau pouvait être utilisé à différentes profondeurs et permettait de découper des tôles allant jusqu'à 100 millimètres d'épaisseur. La Marine en avait commandé 90 (genre Picard H7) pour l'approvisionnement des différents chantiers de renflouement.

¹⁰⁴ Les électrodes étaient alimentées par un groupe générateur capable de fournir une intensité de trois à quatre cent Ampères (de type Sarazin M 400 précisément, la Marine en avait commandé 30 à répartir entre les différents chantiers). Ces électrodes étaient creuses et servaient à conduire le courant d'oxygène de coupe. Le générateur fournissait un courant continu dont le pôle négatif était relié à la pince, le pôle positif au métal à couper.

perpendiculaire au plan de découpe. Comme ces électrodes s'usaient rapidement, elles devaient être remplacées régulièrement.

L'arc électrique ne servait pas seulement à découper de la tôle, il était aussi fréquemment employé pour les travaux de soudure sous-marine qui permettaient de renflouer les épaves sans avoir à les « désosser », notamment dans les cas où l'on espérait pouvoir les réparer. Cette méthode du « renflouement à l'air comprimé » consistait à colmater les brèches et à étanchéifier les coques, qui pouvaient ensuite être dirigées vers les chantiers terrestres, où elles étaient remises en état. De façon plus générale, tout levage « en force » d'objets à la fois volumineux et massifs impliquait de poser des « pitons » pour y faire passer les « élingues » grâce auxquelles ils étaient tirés de l'eau au moyen de treuils ou de grues¹⁰⁵. On peut citer l'exemple du *Waldeck Rousseau*, jugé totalement irrécupérable, et donc mis en pièce avant d'être « enlevé ». Les échanges entre la Marine et les entrepreneurs privés de la société « Océanic », qui en avait été chargée, révèlent que l'épave avait d'abord été « sectionnée en tronçons de 2000 tonnes », lesquels ont ensuite été tirés de l'eau un par un au moyen d'un appareil de levage, puis « déplacés progressivement au cours des marées successives, pour être amenées sur les hauts fonds, près de la côte¹⁰⁶ ». C'est seulement à partir de ce point qu'ils ont enfin pu être dégagés. Le choix du lieu d'échouage avait donc une importance capitale. Au vu des difficultés rencontrées par les équipes de ferrailleurs, dont rendent compte ces documents, il leur fallait constamment composer avec la marée et les courants (ceci étant dit, dans certains cas, comme celui-ci, la force de l'eau pourrait avoir aidé à la manœuvre plus qu'elle ne l'aurait entravée). On constate par ailleurs que la méfiance réciproque entre les protagonistes de cette histoire n'a sans doute pas facilité la tâche des ouvriers, les échanges entre les différents services (entre le service des Ponts et Chaussées et les représentants de la Marine militaire

¹⁰⁵ « Pour le relevage en force de certaines épaves, la soudure sous marine a été employée pour la fixation sur la coque de pitons pour le passage des élingues.

L'effort sur chaque piton était de 50 tonnes.

La soudure sous-marine a aussi été employée pour le renflouement à l'air comprimé et les résultats d'étanchéité ont donné entière satisfaction. » (Le document, manuscrit, n'est pas référencé mais l'en-tête indique qu'il concerne bien les chantiers brestois)

¹⁰⁶ 1630 S/DCN

notamment) laissent transparaître des tensions importantes, liées à des différences de statuts, de hiérarchie, de degré d'autorité¹⁰⁷.

Pour ce qui est du matériel, il était en réalité assez peu différent de celui qui était utilisé en surface par les chantiers de réparation navale. D'après ce que l'on peut lire en effet, la seule grande particularité résidait dans la nécessité d'isoler soigneusement toutes les parties métalliques, de façon à éviter les accidents. Les rapports de chantiers révèlent qu'il était en fait possible d'employer des électrodes ordinaires, à condition de les avoir revêtues au préalable d'un enduit de paraffine, de gomme laque ou de vernis cellulosique, appliqué quelques heures avant l'emploi¹⁰⁸. Toujours pour assurer la sécurité des ouvriers, il fallait veiller à ce que les câbles d'alimentation soient très courts, de section importante, et surtout que la pince plongeant dans l'eau soit recouverte d'une gaine isolante étanche.

L'équipement de base des scaphandriers¹⁰⁹ se composait d'un « habit » (surnommé « peau de bouc » ou de « bique ») d'une chape de bronze boulonnée sur les épaules - d'un casque muni d'un hublot, d'un lest de plomb, et de brodequins également lestés (d'où le surnom de « pieds-lourds »). Sous le vêtement étanche, il fallait encore enfiler des lainages (le « pyjama ») destinés non seulement à les protéger contre le froid et la rugosité de la « peau de bouc », mais aussi à limiter la formation de buée sur le hublot

¹⁰⁷ Sur les relations entre le pouvoir civil et le pouvoir militaire dans l'après-guerre et notamment autour de tout ce qui concerne la reconstruction je renvoie à la thèse de Pierre LE GOÏC, *Brest en reconstruction, Antimémoires d'une ville*, Presses Universitaires de Rennes, Centre de Recherche Bretonne et Celtique, coll. « Histoire », Rennes, 2001, 168 p.

¹⁰⁸ « La pince porte électrode pour soudure sous-marine, différente de la pince de soudure ordinaire doit être bien isolée de façon à n'offrir aucune possibilité de contact métallique soit avec la pièce à souder, soit avec le scaphandrier, soit avec l'eau. »

¹⁰⁹ Je me réfère à des données plus générales.

du casque. L'équipement pesait au total entre quatre-vingt et quatre-vingt dix kilos¹¹⁰. Il était très souvent importé depuis l'étranger¹¹¹.

2. Etre scaphandrier ferrailleur sur les chantiers du renflouement ou « mettre à gras » les vestiges de la guerre

Ce pourrait donc être au cœur des chantiers de l'Arsenal, dont on a pu apprécier l'influence en parcourant la presse ancienne, que seraient apparues les premières équipes de plongeurs. Bien qu'il se soit inscrit dans le prolongement de leurs anciennes activités, le travail confié aux chaudronniers et soudeurs convertis à la plongée s'en distinguait à plusieurs égards, et pas seulement en raison du milieu dans lequel il devait être effectué. On peut s'interroger sur la manière dont cette réorientation a été pensée, organisée, et vécue (les ouvriers en questions se l'étant visiblement plus ou moins vus imposer...). Ajoutons qu'il s'agissait très souvent de détruire, de mettre en pièce, autrement dit de réduire à néant les efforts d'autres ouvriers, de « désosser » d'anciens navires sur lesquels des hommes avaient travaillé et navigué (même si dans le cas d'épaves jugées récupérables, les navires ont pu être « sauvés »). On peut donc supposer qu'une opération de ce genre n'était pas anodine pour des employés de la construction navale.

Ceci étant dit, les sources restent assez peu loquaces de ce point de vue, les questions techniques, pragmatiques, prenant le pas sur toutes les autres considérations. Les informations qui y figurent sont pourtant révélatrices de certaines tendances et d'un

¹¹⁰ Cf. DIOLE, P. *Chantiers dans la mer*, Paris, Editions André Bonne, Coll. « Documentaires illustrés », 1961 <http://www.scaphandrier.ch/les-pieds-lourds.php>. Merci à Thierry Goël, l'auteur de ce site, pour les précisions fournies au sujet de l'habillement des scaphandriers (en particulier sur l'origine de l'appellation « peau de Bouc »).

¹¹¹ C'est une information que l'on peut le relever au passage au travers des réclamations du Syndicat d'Entrepreneurs de Travaux Sous Marins, qui demande aux autorités de lever les entraves aux échanges transfrontaliers :

« Importation du matériel de renflouement

Les précisions apportées par les entreprises font apparaître que la plupart du matériel de renflouement commandé à l'étranger est bloqué en France à son arrivée.

Or les entreprises de renflouement manquent actuellement de matériel et notamment de scaphandres.

Le Syndicat ne saurait donc réclamer avec assez de force aux pouvoirs publics de bien vouloir faciliter l'achat par les entreprises d'un tel matériel

état d'esprit singuliers qui valent la peine que l'on s'attarde quelques instants. On découvre ainsi quelles étaient les conditions de travail des scaphandriers, ce qui lève un peu le voile sur les relations hiérarchiques associées, les rapports de force entre les individus, mais aussi les conceptions du travail, de l'urgence, du risque sur ces chantiers.

2.1. Les risques du métier

A priori, on pourrait imaginer que le problème des chutes (fréquentes dans les arsenaux et souvent mortelles¹¹²), disparaîtrait sous l'eau, vu que la pesanteur y perd beaucoup de son influence. En fait, c'est loin d'être le cas, car pour un pieds-lourds, toute variation de pression peut être fatale, dans la mesure où elle suffit à créer un déséquilibre entre l'intérieur du casque et le milieu extérieur. D'après des descriptions que j'emprunte à Philippe Diolé, qui a mené une enquête riche en précisions de type ethnographique sur ces ferrailleurs de l'après guerre, lorsque la profondeur augmente trop rapidement, l'accident survient presque inmanquablement : la pression de l'air à l'intérieur de l'habit n'équilibre alors plus celle de l'eau à l'extérieur, le vêtement se plaque et comprime le thorax du plongeur. Une dépression peut également se former à l'intérieur du casque, aspirant tout le sang vers la tête (d'où l'expression « coup de ventouse »). Au même moment, toujours d'après le même enquêteur, « les vaisseaux se congestionnent », « les poumons se vident de leur air » et le corps se retrouve « partiellement enfoncé dans le casque »¹¹³ (les Anglais utiliseraient le mot « squeeze », qui évoque ordinairement le jus de fruits pressés). Dans la mesure où beaucoup des travaux étaient effectués à partir d'échafaudages fixés sur le flanc des épaves, il fallait veiller à ce que ceux-ci soient installés solidement, de façon à assurer une stabilité maximale.

A l'opposé des risques de chute, les dangers d'une remontée trop rapide étaient aussi à craindre. C'est ce que rappelait le journaliste Gilles Millot dans un article paru dans la revue *Chasse Marée*, où il rapportait le témoignage d'un ancien pieds-lourds, qui avait d'abord participé au renflouement des épaves dans le port de Dunkerque, pour terminer ensuite sa carrière dans le Finistère (où il s'était installé lorsqu'il avait dû prendre sa retraite, suite à un accident justement). Pour illustrer la description de ce

¹¹² On le voit dans les archives de presse sur toute la période étudiée. Voir aussi TORNATORE, J.-L. « Etre ouvrier de la Navale à Marseille, Technique(s), vice et métier », p.88-105 in *Terrain*, n°16, Savoir faire, 1991. p. 96.

¹¹³ DIOLE, P. *Chantiers dans la mer*, *op.cit.* p. 24-25.

que l'on appelle « coup de pression », l'auteur de l'article cédait la parole à l'ancien scaphandrier:

« Le premier, c'était dans la rade de Brest à la *Cormorandière*, à 27 mètres. Il y avait un ponton à relever pour un ferrailleur. Il a fallu remonter en vitesse à cause du courant, heureusement que le guide que j'avais était du métier.[...]

J'ai commencé à voir le goémon défiler rapidement, je n'ai pas été long à être en drapeau sur le câble, quatre à cinq nœuds de jus facile. Je remontais main sur main, en faisant appel avec mon guide de corps pour signaler : « ça ne va pas trop fort ». Le guide, bien sûr, ne tirait pas comme une brute, car il ne s'agit pas de couper le boyau ni le guide de corps, parce que là, vous vous retrouvez en dehors de la rade. Je suis remonté.

C'est la nuit que ça a commencé à me travailler. En général, l'effet d'azote se porte dans les parties où vous avez le plus travaillé. Ce jour-là c'étaient les bras. C'était comme si on m'écartelait. On m'a mis au caisson de décompression à Brest, heureusement qu'il y en avait un. J'ai passé à peu près sept heures dedans. Il aurait fallu que sur le pont il y ait un cahier où soient notées les heures de plongée et les heures de remontée. Maintenant ils le font mais à cette époque-là, on faisait les paliers à la sauvette ; on manquait de temps ; il fallait toujours faire vite¹¹⁴. »

Au vu des documents que j'ai eus sous les yeux, il ne semble cependant pas que les chantiers brestois aient eu beaucoup d'accidents sérieux à déplorer (le seul décès mentionné ne concernait pas le port de Brest mais celui de Toulon. Il était d'ailleurs évoqué pour justifier une révision des normes de sécurité, généralisée à l'ensemble des chantiers français). Ce qui ne remet pas en question le fait que les scaphandriers aient été quotidiennement exposés à de nombreux risques, et que les conséquences sur leur organisme de ces immersions prolongées— immersions au contact de matériaux potentiellement dangereux le plus souvent - pouvaient s'avérer lourdes, voire fatales, à plus ou moins long terme.

Aux accidents liés à la pression – qui menacent tous les scaphandriers indépendamment de la mission qui leur est confiée -, s'ajoutaient les risques spécifiques liés à l'utilisation d'appareils électriques dans un milieu conducteur. Si d'après le rapport joint au mode d'emploi, l'« oxy arc ne présente pas de danger », la tête et les mains des ferrailleurs sous-marins devaient toutefois être soigneusement protégées par des matériaux isolants épais, et il fallait « éviter que l'électrode ne

¹¹⁴ MILLOT, G. « Les risques du métier, déboires d'un pieds-lourds », p.26-29 in *Le Chasse Marée*, n°27, 1987, p.29.

touche les parties métalliques du scaphandre ». Les plongeurs devaient aussi faire très attention à tous les explosifs disséminés un peu partout, non seulement en rade et dans le port, mais aussi sur tout le pourtour du littoral. À ce sujet, je pourrais m'appuyer sur le témoignage de l'un de mes interlocuteurs, Pierre André Moulet, qui aurait personnellement participé au déminage et fait partie des toutes premières équipes brestoises de nageurs de combat¹¹⁵. Il confirmait que, vers 1950, plonger dans le Goulet revenait à s'aventurer en terrain miné (au sens propre du terme donc). Le « chaland du Dellec », dont il sera question dans une minute, est coulée à quelques mètres de profondeur¹¹⁶ non loin de l'ancienne base de sous-marins allemands. Pierre André Moulet expliquait que l'on y trouvait à l'époque des engins qui se mettaient à flamber immédiatement au contact de l'air (d'après Hugues Priol, avec qui j'avais fait le chemin jusqu'au domicile du vieux plongeur et qui participait aussi à la discussion, il s'agissait probablement de phosphore). Cinquante ans après les faits, l'ancien démineur, avait toujours du mal à s'expliquer ce phénomène singulier:

« Un marin avait sorti ça une fois et paf ! Non de Dieu de non de Dieu ! Je ne sais pas ce que c'était. »

Pierre André Moulet, Tal ar derc'h (Crozon) septembre 2013.

A la même époque, une « Commission d'Etude Pratique de la Guerre des Mines » avait été chargée d'enquêter sur le fonctionnement d'engins abandonnés par les Allemands et qualifiés de « pièges hydrostatiques ». Pendant de nombreuses années, les pièges en question auraient continué à empoisonner la vie de ceux qui fréquentaient le littoral breton, et en particulier des pêcheurs qui risquaient à tout moment de remonter dans leurs filets ces sortes de "bombes à retardement", qui explosaient instantanément en faisant surface. On peut trouver dans les archives des informations détaillées sur leur fonctionnement :

¹¹⁵ Enregistré dans le cadre d'un entretien, il passait d'un sujet à l'autre et il me serait difficile de dire précisément en quoi son rôle consistait, mais ce n'est pas essentiel pour ce qui suit. Entretien avec Pierre André Moulet, plongeur démineur après la guerre et dans les années cinquante (il a occupé de nombreuses fonctions, dans la Marine Nationale et dans le civil), Tal ar derc'h (Presque île de Crozon), septembre 2013.

¹¹⁶ Aujourd'hui elle sert souvent pour les plongées en mer qui permettent aux débutants de valider leur premier niveau. De façon générale, c'est un site assez fréquenté par les clubs des environs, accessible aux débutants et intéressant du point de vue de l'exploration.

« Ces pièges sont commandés par un ressort. Lorsqu'on remonte la mine, le ressort du piston en se détendant ferme le circuit d'une pile intérieure à la mine et agit sur le détonateur. Cette pile de volume important pour une faible tension, se trouvant dans un milieu parfaitement étanche ne se polarise que très lentement. On peut donc penser que le ressort du piston bloqué par la vase molle s'est trouvé libéré lorsque la vase s'est desséchée après un certain temps d'exposition à l'air, déclenchant ainsi le mécanisme d'explosion¹¹⁷. »

Serait-ce un engin de ce type que notre interlocuteur décrivait? Toujours est-il que, en plus des scaphandriers employés aux travaux de soudure et de découpage, il a aussi fallu former des plongeurs spécialisés dans les opérations de déminage, le plus souvent choisis parmi les artificiers cette fois, toujours au sein de la DCAN. Le rapport qui suit, adressé au service de pyrotechnie, faisait état des résultats de l'instruction de deux ouvriers sélectionnés pour être transférés depuis leur service d'origine vers la section des Renflouements¹¹⁸. On y apprend que les deux candidats retenus avaient suivi un stage d'entraînement, tel que « [prescrit par le] manuel d'instruction des scaphandriers de la Marine », juste après avoir subi les visites médicales réglementaires. Le stage se faisait en deux temps, il comprenait un volet théorique - instructions sur le fonctionnement des appareils, l'habillement, les signaux conventionnels -, et des travaux pratiques - plongée à faible profondeur, montée et descente au ralenti pour entraînement du système pulmonaire, descente et entraînement à la marche sur le fond, orientation des déplacements (soit par signaux, soit par téléphone), plongée sur une épave, recherche et élingage de corps-. L'évaluation finale comportait trois exercices, précisément décrits là aussi :

« a. Enlèvement d'une grenade sous-marine amorcée dans la Passe Sud de la rade abri

Ce travail consistait en une visite de l'engin et éventuellement à l'élingage pour l'enlèvement

b. Recherche d'une mine dans les déblais des caissons de construction de l'ex bassin 10 de Laninon.

c. Enlèvement de 2 mines magnétiques précédemment déplacées de la passe sud
Le travail consistait en la visite des deux engins, leur éventuel désamorçage et leur enlèvement à l'aide d'une grue après élingage. »

¹¹⁷ Circulaire 1013 EM/4 du 29 octobre 1945

¹¹⁸ Port de Brest DCAN service des renflouements 11 décembre 1946, note pour la pyrotechnie de Saint Nicolas, repère à rappeler n°6995 S/DCN.

Toujours d'après le rapport, l'un des deux candidats avait été « indisposé par des troubles physiques, notamment une grosse fatigue et des maux d'oreilles ». Mais le médecin chargé de l'analyse ne semble pas y avoir vu une contre-indication à la pratique de la plongée, puisque tous deux avaient été déclarés aptes à devenir scaphandriers (et donc « à percevoir dès maintenant les indemnités afférentes à cette profession et prévues par la circulaire 108 DPC/Mat du 27 février 1946 » est-il précisé). On considérait en effet que « la pratique du métier [devrait] faire cesser ces difficultés », selon une idée conforme à un état d'esprit manifestement répandu dans le monde maritime, où il faut savoir endurer (le froid, le vent, la pluie, le mal de mer etc.).

2.2. Moyens de fortune et Système D

Ces descriptions autorisent à penser que le travail des scaphandriers opérant au contact direct des épaves était « physique » avant tout. J'emploie ici ce terme en référence à un article de Jean-Louis Tornatore¹¹⁹ sur les savoir-faire mobilisés par les ouvriers de la réparation navale à Marseille, dans lequel il soulignait la distinction faite par ses informateurs entre travaux « physiques » et travaux « techniques ». Les travaux « physiques », parmi lesquels on trouverait la chaudronnerie et la soudure, seraient généralement peu valorisés. Le passage au milieu aquatique ne semble pas remettre en question cette disqualification relative, le travail demandé aux scaphandriers ferrailleurs présentant *a priori* un faible niveau de technicité.

Essentiellement physique, et considéré plutôt comme un travail de force, le métier de scaphandrier n'exigeait sans doute pas non plus un niveau d'instruction très élevé. Il est intéressant de constater que les documents officiels, rédigés par des chefs de chantiers qui n'étaient vraisemblablement ni chalumistes, ni soudeurs sous-marins, combinaient souvent des informations techniques décontextualisées concernant le matériel - visiblement particulièrement difficile de se procurer - avec des descriptions

¹¹⁹ TORNATORE, J.-L. « Etre ouvrier de la Navale à Marseille, Technique(s), vice et métier », *Terrain*, n°16, Savoir faire, 1991, p.90.

minutieuses des « procédés de fortune » imaginés localement pour pallier la situation de pénurie. Tout se passe comme s'il s'agissait, pour les auteurs de ces rapports, de se distinguer de leurs subalternes, en réaffirmant la supériorité de la « technique » sur le « physique ». On peut donner un exemple, s'agissant ici des électrodes utilisées avec l'oxy arc :

« Note : La fabrication de fortune de ces électrodes à l'aide de tubes 3 x 8 en aciers peut être réalisée de la façon suivante :

Prendre une longueur de 35 cm de tubes et la recouvrir aux extrémités avec plusieurs couches de papier collées entre elles

On peut employer :

4 couches de papier journal ou

3 couches de papier emballage ordinaire ou

3 couches de papier à écrire.

L'isolement peut se faire en spirale ou en cylindre (comme une cigarette)

Après séchage de la colle les électrodes sont isolées électriquement par immersion dans une laque étanche ou bien dans une solution de 60 gr de celluloïde par litre d'acétone (deux immersions suffisent généralement) A défaut on peut les recouvrir simplement par une couche de vernis, de gomme laque, de peinture ou de cire.

La DCAN de Brest fabrique des électrodes par ce procédé. »

On voit l'idée de prévoyance, d'organisation et de calcul, refaire surface (quoi que l'on ne puisse pas être totalement dupe de la manipulation qui tend à transformer en procédés réfléchis et rationnels, des astuces qui relèvent avant tout du "système D"). Je voudrais encore citer un rapport manuscrit concernant la soudure sous-marine, qui mettait une fois de plus en valeur cet "art du bricolage", appliqué dans le cas présent aux pièces de l'équipement destinées à assurer la protection du scaphandrier :

« Equipement du scaphandrier

1. Isolation

Le casque de modèle courant doit être adapté de façon spéciale pour la soudure sous-marine, les parties de faible épaisseur doivent être isolées pour éviter que sur un faux mouvement du scaphandrier, le casque se trouvant au contact avec l'épave, donc à la masse, rencontre une partie mal isolée du porte électrode ou l'extrémité de l'électrode forme un arc qui traverserait le casque et pourrait occasionner des accidents graves.

Pour éviter cet inconvénient nous avons isolé le casque en recouvrant les parties métalliques, et surtout celles de faible épaisseur, de vernis cellulosique ou, à défaut, de gomme, laque et vernis.

2. Protection de la vue

Pour protéger la vue du scaphandrier de l'arc électrique un dispositif spécial a été aménagé sur la glace de face, comprenant un cadre métallique tenant les verres colorés ; ce cadre est facilement amovible, ayant pour axe un des cadres de la glace et étant croché sur l'autre.

Les verres colorés sont de couleur jaune et rouge, les verres spéciaux de fabrication SAF pour la soudure en surface s'avérant trop sombres.

Gants : Pour les travaux de soudure et de découpage sous marin, les scaphandriers portent des gants de caoutchouc.

Le reste de l'équipement est le même que pour les travaux courants sous-marins

Note : Nous mettons en ce moment au point un nouveau procédé d'isolation du casque consistant en une couche assez épaisse de bitumastic mélangé à de la sciure de bois sur laquelle est collé du caoutchouc laminé puis de la toile apprêtée pour réparation des costumes de scaphandre et le tout recouvert d'une nouvelle couche de vernis¹²⁰. »

Le contraste entre le ton formel – approprié au caractère officiel du document - et le côté assez peu orthodoxe de la “trouvaille” pourrait faire sourire : un bricolage de matériaux hétéroclites érigé au statut de « procédé » résultant d'une « mise au point », le tout formulé de la façon la plus naturelle qui soit... On perçoit presque, dans cette note, la “jubilation” du bricoleur qui a pris l'ascendant sur la matière, et prouvé ainsi son ingéniosité. Il a le « vice du métier », pourrait-on dire pour paraphraser de nouveau Jean-Louis Tornatore, qui rappelle l'importance de la contingence, et donc de la capacité d'adaptation, dans l'organisation même du travail à l'usine ou sur les chantiers¹²¹. Parce qu'il « n'est pas réductible à des actions techniques formalisées et transparentes, le « vice » se laisserait difficilement saisir de façon nette et tranchée. Plutôt fait de « trucs », il serait le produit d'une expérience, d'une pratique, à partir d'un niveau commun et standard de connaissances techniques. ». D'après son enquête, cette capacité à s'écarter de la norme, pour s'adapter à la situation au moment où elle se présente, serait particulièrement valorisée dans le milieu de la réparation navale¹²².

¹²⁰ Document manuscrit non référencé.

¹²¹ Mise en évidence par d'autres spécialistes des cultures industrielles également. Cf. MOREL A. & VALLERANT, J. « Anthropologie industrielle : recherche en développement », *Terrain*, n° 2, p. 3-4. 1984. COPANS, J. et BERNIER, B. (dir.) « Travail, Industries et classes ouvrières », *Anthropologie et sociétés*, Volume 10, n°1, 1986. TORNATORE, J.-L. « Etre ouvrier de la Navale à Marseille, ... » *op.cit.* p.90.

¹²² *Ibid.*

Nous en avons apparemment un bon exemple ici. D'ailleurs, si je me fie aux rapports et comptes-rendus divers que j'ai pu retrouver, les compétences des scaphandriers étaient estimées à l'aune de leur habileté et de leur expérience, ce qui oblige également à nuancer un peu l'idée d'un travail simplement physique. Les capacités "d'analyse" des plongeurs ne relevaient pas tout à fait du même registre que celles de leurs chefs de chantier, mais elles étaient aussi fondées sur la capacité à évaluer une situation, et à élaborer des solutions. Celles-ci consistaient à mobiliser une gestuelle « physique » certes, mais en l'adaptant chaque fois aux conditions du terrain. Et une fois sous l'eau, les plongeurs ne pouvaient pas compter sur les directives d'un supérieur, même plus qualifié, ce qui paraît revaloriser leur savoir-faire et leur expérience par rapport à ce que serait un travail de force pur et simple. L'article de la revue *Le Chasse-Marée* déjà cité me semble aller dans le sens de cette interprétation:

« Plusieurs techniques de renflouement sont utilisées, selon l'importance des bateaux, leur état, le matériel dont on dispose. Lorsque les coques ne sont pas trop gravement endommagées, on procède par pompage et insufflation d'air comprimé à l'intérieur des navires. Le rôle des scaphandriers est alors de mesurer très précisément les brèches pour la préparation des panneaux d'étanchéité, d'obstruer toutes les ouvertures, de brancher les divers tuyaux nécessaires : opérations qui réclament compétence et dextérité, d'autant plus qu'elles s'effectuent le plus souvent dans l'obscurité complète, au sein de l'eau limoneuse des estuaires¹²³. »

L'auteur, insiste sur la pénibilité des travaux, en partie liée au milieu apparemment peu engageant dans lequel ils étaient effectués – « l'eau limoneuse des estuaires » - ainsi que sur le fait qu'ils soient physiquement exigeants. Mais il insiste aussi sur l'importance de l'expérience. Il poursuit :

« La méthode du « relevage en force » - celle qui a failli coûter la vie à Gilbert Audouy¹²⁴ – est utilisée sur les épaves dont les blessures sont trop importantes pour être colmatées. Le travail de préparation consiste à placer au dessus de l'épave un engin muni de caissons qui peuvent être remplis d'eau puis vidangés à la demande. Des élingues sont passées sous l'épave puis raidies et fixées aux allèges. Sur fond de roche, la mise en place de ces élingues est relativement aisée : deux bâtiments de servitude les font progresser sous la quille de l'épave en tirant de part et d'autre chacun à son tour, c'est la méthode dite du sciage. Mais

¹²³ MILLOT, G. « Les risques du métier », *op. cit.* p. 29.

¹²⁴ En référence au témoignage du scaphandrier qui, nous dit l'article, a failli se retrouver « enseveli sous une épave ». *Ibid.* p.29.

l'intervention des scaphandriers devient indispensable lorsque les navires sont enfoncés, et souvent de plusieurs mètres dans la vase. Il faut alors creuser un tunnel sous le bateau pour faire passer dans un premier temps un fil, nommé passeresse. Un filin un peu plus gros est alors fixé à cette passeresse, que l'on ramène de l'autre côté du bateau. On renouvelle alors l'opération avec des filins de plus en plus gros jusqu'à parvenir à mettre en place l'élingue¹²⁵ de diamètre voulu (en général de 70 à 80 mm)¹²⁶. »

Quoique les techniques mises en œuvre puisse être décrites de façon assez minutieuse, il paraît assez clair que le « tour de main » ne vient pas d'un coup d'un seul, et qu'avant de pouvoir évoluer ainsi sous l'eau il faut un certain temps d'acclimatation. (C'est peut-être là que mon expérience de la plongée me sera le plus utile, car je sais que les gestes simples comme respirer, s'équilibrer et équilibrer la pression qui règne près des tympan n'est pas facile pour un débutant. Je ne parle donc pas de déplacer une suceuse au fond de l'eau pour creuser des tunnels ou encore découper de la tôle au chalumeau). Ce sont des gestes que l'on apprend, mais pour reprendre une formulation de Jean-Louis Tornatore, extraite de l'article cité ci-dessus, « les conditions du faire sont inséparables du faire¹²⁷ ».

Si ces astuces relevant du bricolage et de l'intuition réactive me paraissent singulières, c'est que la hiérarchie était visiblement associée au détournement du matériel fourni, ainsi qu'aux autres écarts légers vis-à-vis du cahiers des charges. Ceci laisse supposer que cette prise de liberté était encouragée, mais, du même coup - ce qui pourrait paraître un peu paradoxal – qu'elle était également normalisée et donc encadrée. En fait, loin de remettre en question l'ordre établi, elle semble avoir confirmé l'autorité des supérieurs mis dans le « secret » de la manipulation (supérieurs aux chefs de chantiers cette fois, à savoir les ingénieurs, officiers, représentants de la haute hiérarchie, jusqu'au préfet maritime parfois). Les documents que j'ai eus entre les

¹²⁵ Une élingue est un accessoire de levage souple (en cordage ou en sangle, en câble métallique ou en chaîne, généralement terminé par des composants métalliques tels que maille, crochets, anneaux, manilles) utilisé aussi bien sur les bateaux (cordages, arrimage), hélicoptères que sur les chantiers de constructions (gréage) et même dans les transports, quand il s'agit d'arrimer une charge sur un camion (élingue d'arrimage). D'après wikipedia.

¹²⁶ MILLOT, G. « Les risques du métier » *op. cit.* p.29.

¹²⁷ *Ibid.* p.96.

maines - ainsi que des témoignages divers souvent spontanés¹²⁸ - m'incitent à penser que, dans la Marine, les rapports entre les hommes sont particulièrement complexes, complexité qui tiendrait à la manière dont officiers et subalternes s'accommodent de la dualité entre « violence et consentement » (selon le couple proposé par Maurice Godelier¹²⁹), entre mise au défi et loyauté, obéissance et courage, respect des règles et transgression, etc... La comparaison entre ce système d'organisation et celui de communautés guerrières traditionnelles semble se tenir. Je pense en particulier à un commentaire de Roger Caillois à propos de la cryptie lacédémonienne¹³⁰, dont il explique qu'elle se caractérisait par des « institutions rigides combinant savamment démocratie et despotisme », et associant la compétition (*agôn*) et le hasard (*alea*)¹³¹. Sans trop forcer le trait, cette complémentarité des rôles semblerait avoir un caractère structurant dans la Marine.

Mais au sein même d'une équipe d'ouvriers, les rôles et les statuts n'étaient apparemment pas identiques et pas non plus répartis n'importe comment. Si une trentaine de personnes travaillaient ensemble au Renflouement, seul un petit nombre, finalement, "descendait" sous l'eau (cinq ou six en moyenne suivant les années). Au sortir de la guerre, les plongeurs n'étaient absolument pas autonomes, comme ils le seront plus tard, une fois abandonnés les casques et les lourds « brodequins » qui ont donné leur nom aux « pieds-lourds ». Mais si les scaphandriers restaient des ouvriers peu qualifiés et entièrement dépendants de la structure *ad hoc* à laquelle ils étaient rattachés, leurs conditions de travail leur ont conféré un certain prestige, ambigu comme on le verra, mais néanmoins réel.

¹²⁸ Je n'ai pas toujours pu enregistrer les entretiens.

¹²⁹ Cf. GODELIER, M. *L'Idéal et le matériel, pensée, économie, société*, Paris, Flammarion, coll. « Champ », 2010, p.24.

¹³⁰ Décrite entre autres par Georges Dumézil, Pierre Vidal Naquet, Jeanmaire VIDAL NAQUET, P. *Le Chasseur noir. Formes de pensées et formes de société dans le monde grec*, François Maspero, 1981.

¹³¹ CAILLOIS, R. *Les jeux et les hommes*, Paris, Folio, Essais, p. 204.

2.3. Un travail pénible mais rémunérateur

En raison des risques encourus, mais aussi des conditions exceptionnelles (je parle ici du contexte général propre à cette période), ceux qui ont dû endosser le scaphandre ont pu jouir d'une honorabilité particulière, qui semble avoir bouleversé les hiérarchies habituelles de la DCAN, peut-être pas en profondeur mais suffisamment pour retenir notre attention. Ce prestige passait notamment par l'attribution de primes, la médiation de l'argent aidant peut-être, en quelque sorte, à "instrumentaliser" les corps des hommes chargés de ces travaux, nécessaires mais peu gratifiants. Cette hypothèse repose sur l'impression générale qui émerge des « fiches de renseignement » et « bulletins individuels » concernant les scaphandriers, où ceux-ci sont évalués selon leur « zèle », leur « moralité et conduite », leur « rendement », etc. Si l'on se fie à ces rapports, il apparaît clairement que l'on attendait de ces hommes qu'ils obéissent aux ordres sans discuter: qu'ils soient « dociles » et « faciles à commander », puisque ce sont les expressions employées.

Malgré l'espèce de mépris affiché à leur encontre par la hiérarchie, les primes ont pu avoir une influence non seulement sur la volonté des hommes à endurer des conditions de travail difficiles, mais aussi, sur le plan "identitaire", en favorisant la constitution d'un groupe professionnel atypique et assez vindicatif (qui n'était ceci dit pas appelé à durer en tant qu'entité stable).

Les archives révèlent que pour permettre une reprise rapide des activités du port, le personnel affecté au dégagement des épaves a eu à travailler presque sans relâche durant toute la première année des travaux. Ce n'est donc apparemment qu'à partir du mois de février 1946 que la cadence a pu ralentir et les congés revenir à la normale¹³². On a vu plus tôt que, dans l'urgence, des ouvriers avaient dû être transférés

¹³² « En raison de l'urgence des travaux du bassin n°9, une partie du personnel des services de renflouement n'a pu bénéficier avant février 1946 de la totalité des permissions auxquelles il avait droit pour la période 1945 » nous apprend une directive. Pour la situer dans son contexte, le chef de chantier avait fait savoir par courrier au délégué de la DCAN que le Bureau des Salaires (qui dépendait du Service de Renflouement) refusait de faire porter sur l'année précédente les permissions n'ayant pu être prises avant le 1^{er} février 1946 sans un Ordre exprès du Directeur, d'où la suite : « Exceptionnellement, le personnel visé ci-dessus

d'un service à un autre¹³³. Ce statut ne pouvant être que transitoire, il a rapidement fallu régulariser leur situation, en créant pour eux une spécialité *ad hoc*, ce dont témoigne la missive qui suit¹³⁴:

« Objet : changement de spécialité des scaphandriers DCAN.

A la demande du service MO, j'ai regroupé les renseignements que je possédais au sujet de la situation et des états de service des plongeurs du service Renflouement. La reconnaissance d'une spécialité « scaphandrier » venant d'être établie par le Ministère de la Marine, ces ouvriers qui jusqu'à présent gardaient leur classement dans leur spécialité d'origine (chez nous trois chaudronnier-fer et un soudeur électrique) doivent voir leur situation régularisée dans un délai de 2 ans au maximum. Je vous communique les renseignements pour qu'avec votre assentiment on puisse les transmettre au service MO qui fera le nécessaire pour leur changement de spécialité. »

Les directives applicables aux travaux sous-marins qui existaient alors ayant été jugées peu adaptées aux circonstances, il a été nécessaire de les modifier. Les primes, notamment, ont presque immédiatement été revues à la hausse, et dès le 4 décembre 1945, une circulaire portait à 18 000 francs de l'époque l'indemnité dont devaient être gratifiés les scaphandriers chargés des travaux de renflouement¹³⁵ (uniquement ceux-là, on verra les questions que cette directive a pu soulever). Un Arrêté du 5 mars 1948 (modifiant celui du 26 avril 1920) concernant l'ensemble des « travaux pénibles et dangereux » effectués par le « personnel ouvrier des Arsenaux et Etablissements de la Marine » est venu un peu plus tard compléter cette législation. Il était, certes, plus général dans son champ d'application, car il traitait aussi des manœuvres effectuées à l'air libre, mais il comportait plusieurs titres applicables aux travaux sous-marins, dont je reproduis quelques extraits:

« **Section II, tarif ferme :**

Travaux sous-marins effectués à l'aide d'un scaphandre

Les scaphandriers perçoivent :

-Le salaire de leur profession d'origine

est autorisé à prendre après le 1/2/1946, les journées de congé qui lui restent à prendre au titre de 1945 » (Brest, 12 mars 1946, ordre du Directeur n°125 - DCAN Service Renflouement.)

¹³³ Voir ci-dessus le cas des artificiers.

¹³⁴ Il s'agit visiblement d'un brouillon car elle n'est ni signée ni référencée

¹³⁵ Je retiendrai seulement l'idée car je n'ai pas trouvé de précisions concernant la valeur antérieure de l'indemnité. Circulaire n°1721 M/SA sur les « modalités d'application de l'arrêté du 12 juin 1945 (qui fixait les statuts de la CIR instaurée par une instruction du 1^{er} octobre 1944) au personnels des arsenaux de la Marine Nationale.

- Une indemnité journalière pour travail de scaphandre
- Une indemnité horaire de plongée

L'indemnité journalière pour travail de scaphandre est payée pour chaque journée durant laquelle l'ouvrier a été appelé à plonger, elle n'est payée qu'une fois même lorsque plusieurs descentes ont été effectuées dans cette journée.

Son taux est de 400

L'indemnité horaire de plongée est fixée à 305

pour une plongée inférieure à 17 mètres.

Ce taux est majoré de 50 % pour les plongées comprises entre 17 et 30 mètres et de 100% pour les plongées effectuées au-delà de 30 mètres¹³⁶. »

Pouvaient s'y ajouter des indemnités supplémentaires pour des travaux effectués « dans l'air comprimé » (section IX), dont les montants variaient, là encore, en fonction de la profondeur (à raison de 32 francs l'heure lorsqu'elle était inférieure à dix mètre, 40 entre dix et vingt mètres et 52 entre vingt et trente mètres). Ces suppléments étaient, lit-on, « payables intégralement pour la première descente quelle que soit sa durée et par fraction individuelle de 10 minutes à partir de la fin de la première heure. » S'agissant des indemnités visées par la section XI - section relative aux « travaux qui obligent l'ouvrier à avoir une partie du corps sous l'eau ou dans la vase » -, leur taux était fixé en tenant compte à la fois du temps passé dans ces milieux peu amènes, et de la météo :

« Pendant la première heure ou fraction d'heure, par heure 20

Pendant la seconde heure, par heure 12

Note : il doit être tenu compte, pour la fixation de ces allocations, de la saison à laquelle ces travaux s'exécutent¹³⁷. »

Enfin, une indemnité spéciale de neuf cent francs était versée par les entreprises pour que les scaphandriers puissent se procurer leurs « lainages », dont on a vu qu'ils servaient de rempart contre le froid mais aussi d'isolants électriques (les syndicats des Entrepreneurs de Travaux Sous-Marins n'étaient d'ailleurs pas content de se voir

¹³⁶ Arrêté du 5 mars 1948 concernant les travaux pénibles et dangereux.

¹³⁷ *Idem*.

contraindre par la loi de verser l'indemnité en question à leurs salariés, et ont protesté auprès de l'administration maritime en réclamant qu'elle leur soit remboursée¹³⁸).

Compte tenu de ces nombreuses primes, le métier pouvait, en définitive, se révéler assez attractif. Aussi, malgré la pénibilité des travaux à effectuer, et en dépit également des risques encourus, la perspective de gagner beaucoup d'argent, et en très peu de temps, a fait de ce poste l'un des plus enviables et des plus convoités. Les lettres adressées à la DCAN de Brest par des candidats à l'embauche sont là pour le prouver : si pour beaucoup de gens, cette vaste entreprise est passée inaperçue (mais peut-être aussi que certains ne voulaient pas voir), dans les milieux maritimes et ouvriers, certains savaient à quoi s'en tenir. Je donne ici deux exemples :

« Petit Querilly, le 8 janvier 1947,
A Monsieur le Directeur des Constructions et Armes Navales du Port de Brest

Monsieur,

Lors d'une récente entrevue dans les bureaux du service du Renflouement de la Marine à Paris, j'ai appris qu'il y avait certains travaux de renflouement et de découpage à effectuer dans le port de Brest.

C'est la raison pour laquelle je me permets de vous adresser la présente lettre pour vous faire mes offres de service.

Apte à tout travaux (d'art) et de renflouement je suis surtout spécialiste de découpage sous-marin tant à l'arc qu'au chalumeau.

Je dispose également de plusieurs matériels de scaphandre pour le cas où vous en auriez besoin.

Je vous serais très reconnaissant, si vos équipages sont au complet, de bien vouloir transmettre, le cas échéant, mon adresse aux Entreprises qui auraient des travaux à effectuer.

Vous remerciant, je vous prie d'agréer Monsieur, mes salutations distinguées.

Drouan »

XXX

« Guerlesquin, le 10 mars 1947

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous faire parvenir ces quelques mots pour vous solliciter, si cela vous était possible, un petit renseignement me concernant. Je suis actuellement sans travail, ayant quitté la marine militaire après le mois de juin 46

¹³⁸ Dans un courrier annonçant aux autorités Maritimes la création d'un syndicat des Entrepreneurs de Travaux Sous-Marins leur représentant précisait : « Le syndicat demande que l'indemnité de 900 francs prévue par l'arrêté du 12 juin 1945, et que les entreprises payent aux scaphandriers pour leurs lainages soient remboursées par l'administration. »

Copie d'une lettre au Ministère de la Marine annonçant la création d'un Syndicat des entrepreneurs de bateau (20 décembre 1945) transmise par la DCAN le 15 février 1946, n°1080 CIR.

et comme je suis scaphandrier, ayant pratiqué énormément le métier dans la marine je désirerais entrer de nouveau au service des renflouages des bâtiments coulés pendant cette guerre dans votre port, ou alors comme je suis de même maçon, vous refaire les quais, digues etc. Je suis sorti premier de l'école de scaphandriers de Toulon. Veuillez bien Monsieur le directeur me donner une réponse, les démarches à suivre pour obtenir cet emploi, l'engagement qu'il faudrait prendre, la somme que je pourrais gagner par mois, si on est logé, etc. Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, Mes sincères salutations.
Brigand Yves Marie¹³⁹. »

2.4. Tous soudeurs, tous soudés ! De la lutte des classes à l'identité

Les primes ne doivent pas masquer le fait que les scaphandriers n'étaient pas véritablement estimés par la hiérarchie militaire (dont les commentaires rappellent qu'elle les voyait comme des subalternes utiles à la condition qu'ils soient « zélés » et « faciles à commander »). Certains se sont pourtant manifestement laissés mystifier : encouragés par les sommes promises, les plongeurs ont cru se voir octroyer un prestige largement supérieur à celui dont ils jouissaient réellement aux yeux de leurs supérieurs, et à plus forte raison à ceux du reste du monde (qui avait tout juste conscience de leur existence). En fait, rapidement, les candidatures reçues par la DCAN de Brest ont excédé ses besoins¹⁴⁰. A en juger par la tonalité de certains courriers, l'enjeu majeur pour la Marine était avant tout de reprendre pied sur son territoire. Une fois celui-ci sous contrôle, elle a vite fait de déléguer ces travaux pénibles (et onéreux ne serait-ce que si l'on considère les primes) à des entreprises privées.

S'agissant des scaphandriers embauchés par les sociétés gérées par des civils justement, les échanges internes prouvent que, pendant toute la durée des travaux, la hiérarchie militaire est restée très méfiante à leur égard, et manifestement assez réservée à l'idée de les voir circuler librement à proximité d'installations jugées sensibles, comme notamment la Base aéronavale de Lanvéoc Poulmic. À en croire les auteurs de certains courriers, des altercations entre les ouvriers d'une part, les élèves

¹³⁹ Cf. L'original en annexe, je n'ai pas repris les erreurs.

¹⁴⁰ Ainsi, le représentant de la DCAN indique à un scaphandrier du chantier de Toulon, qui demandait à être muté à Brest que « L'importance des travaux de renflouement diminuant, les effectifs de la DCAN vont à brève échéance devenir excédentaires » et qu'il ne peut donc pas satisfaire sa requête.

de l'Ecole navale ou les autres militaires étaient à craindre en cas de contacts trop fréquents, d'où la vigilance dont ils ont cru devoir faire preuve au moment de décider d'accorder ou non un droit de passage et/ou de stationnement aux bâtiments de servitude des entreprises de renflouement¹⁴¹. En résumé, si à partir de la fin de l'année 1946, ce sont surtout des entreprises privées qui ont assuré la mise en œuvre des chantiers, le travail est resté sévèrement encadré jusqu'à la fin, soit assez tard dans les années cinquante¹⁴².

Ceci étant posé, les scaphandriers semblent avoir rapidement pris de l'assurance, et se seraient visiblement très vite constitués en un véritable corps de métier avec son identité propre. Dès les toutes premières années, leur participation active à l'activité syndicale aurait entériné leur insertion dans la culture ouvrière locale (particulièrement marquée par l'influence de la CGT pour ce qui est de l'Arsenal). Apparaissent donc non seulement des techniques et savoir-faire spécifiques – avec ses « trucs » et ses « combines » - mais également un esprit de corps, une certaine solidarité entre les hommes, avec des espaces pour exprimer leurs revendications. Du côté des « patrons », et dès 1946, on peut également repérer l'émergence d'un syndicat d'Entrepreneurs de Travaux Sous-Marins avec des revendications spécifiques (concernant les lainages entre autres, mais aussi la répartition des chantiers, la diffusion des appels d'offre, la levée des restrictions à l'importation de matériel étranger etc.). Ce syndicat patronal pourrait avoir joué le rôle de l'antagoniste, propre à renforcer les solidarités ouvrières. Certains indices permettent de ne pas écarter cette idée. La même année en effet, le groupe des scaphandriers et guides de scaphandriers de la CGT locale, commençaient eux aussi à donner de la voix, comme en témoigne cet extrait de compte rendu de séance, daté du mois de janvier :

¹⁴¹ Le Capitaine de Vaisseau O Neill Commandant de l'Ecole Navale à Monsieur le Capitaine de Corvette Abel Commandant de la base Aéronavale de Lanvéoc Poulmic, 19 février 1952, n° 200 EN.

¹⁴² En 1955 la société Océanic n'avait pas encore achevé de dégager l'intégralité de l'épave du cuirassé Waldeck Rousseau (des tronçons de 50 à 200 kg de tôle, difficiles à élinguer, restaient encore à demi enfoncés dans la vase mais n'étaient cependant plus considérés comme dangereux pour les navires susceptibles de « mouiller » à proximité de la « souille » de l'épave. D'après un courrier adressé par la société au Directeur de l'Arsenal de Brest. 4 Juillet 1955, Lanvéoc, n° 1839, Ref. 05678- S/DCN.

« Syndicat des marins du port de Brest

Procès verbal de la séance du 28 janvier 1946

Les scaphandriers et guides scaphandriers du port de Brest réunis en Assemblée générale le 28 janvier 1946 décident de faire auprès des compagnies les revendications suivantes :

Ne retenir que les 50 heures prévues sur le fixe pour les 26 jours ouvrables au lieu de 58 quand le scaphandrier a plongé 4 dimanches dans le mois, les heures effectuées le dimanche étant des heures supplémentaires et le dimanche jour ouvrable.

Demandent du matériel neuf pour réparer les appareils de plonge et non être forcés de le faire par les moyens du bord comme les compagnies ont pris l'habitude de le faire faire.

Les 15 % pour les guides exactement comme pour tout autre homme travaillant au renflouement ; ces 15% avec effet rétroactif au 15 mars 1945, date à laquelle ils ont été supprimés pour ceux-ci.

Décident que si satisfaction n'était pas donnée pour ces revendications d'ici quinze jours, c'est-à-dire au plus tard le jeudi 14 février 1946, les scaphandriers et les guides cesseront le travail jusqu'à ce que satisfaction leur soit donnée. »

On notera l'allusion qui est faite, là encore, à l'art de la débrouille, dont les ouvriers se plaignent ici qu'il soit exploité par les patrons (mais non sans une certaine fierté tout de même). Les autres griefs qui apparaissent dans ce document renvoient aux inégalités de statuts qui distinguaient les salariés des entreprises privées de ceux de la DCAN, nettement privilégiés au point de vue des primes. Mais même parmi ces derniers, il semble que des distinctions se soient assez vite opérées entre ceux qui étaient exclusivement chargés des travaux de renflouement et les autres, non spécialisés. On apprend par exemple que, sur certains chantiers, les mêmes plongeurs travaillaient au ferrailage et à d'autres tâches indépendantes du renflouement, qui n'étaient donc pas concernées par la prime de 18 000 francs mentionnée plus haut. Dans un télégramme destiné au Préfet Maritime de la 1^e région¹⁴³, le chef de chantier en poste à Cherbourg insistait sur le fait que, jusque là, les dix scaphandriers dont il supervisait les travaux effectuaient « tantôt des travaux de renflouement, tantôt les travaux normaux des équipes de plonge d'un arsenal [...] suivant les circonstances et leurs capacités ». Il se demandait alors ce qu'il adviendrait si, en application de la circulaire, il fallait en affecter certains aux travaux les plus rémunérateurs, quand les

¹⁴³ Dont dépend Cherbourg.

autres se verraient relégués à des tâches tout aussi pénibles, mais beaucoup moins bien récompensées. Il faisait observer :

« Je précise qu'étant donné les travaux de renflouement que Cherbourg a eu à exécuter, il est courant que les travaux normaux (bassins, visite de coques, etc...) soient plus difficiles et plus dangereux que les travaux de renflouement¹⁴⁴. »

Son point de vue s'accordait d'ailleurs avec celui qu'exprimaient également les syndicats ouvriers, qu'il citait en appui de son argumentation¹⁴⁵ :

« Les délégués ouvriers ont été d'accord pour reconnaître que les conditions de travail des scaphandriers de la Marine ne sont pas les mêmes que celles des scaphandriers civils qui travaillent dans des conditions plus pénibles et avec des garanties stabilité d'emploi et de sécurité bien inférieures¹⁴⁶. »

Il finissait donc par conclure qu'une augmentation des indemnités de plonge lui aurait donc paru plus équitable que les modalités d'attribution des primes alors en vigueur car elle aurait eu pour avantage de « conserver la proportionnalité du gain à l'effort¹⁴⁷. ». Je ne saurais pas dire quelle était exactement la situation dans le port de Brest, mais la seule existence de courriers internes atteste des inquiétudes des responsables du personnel, quel que soit le chantier considéré.

2.5. Entre cuirasse et carapace: l'armure de l'ouvrier aux pieds plombés

On constate que le statut des pionniers de l'aventure sous marine version brestoise était ambigu à plusieurs égards (rapport à la hiérarchie, aux qualités professionnelles, à l'argent et à la gloire, etc.) Il semble ainsi que les conditions de travail particulières de ces “guerriers du fer oxydé” - isolés du milieu naturel à l'homme par leur cuirasse de métal, et par les quelques mètres d'eau qui les séparaient de la surface -, ont en définitive eu pour principal effet de les marginaliser, à la fois vis-à-vis de la société

¹⁴⁴ Plaintes concernant la circulaire 1721 M/SA du 4 décembre 1945 sur la rémunération des scaphandriers utilisés au renflouement. Sous direction CN repère n° 503, Cherbourg 4 janvier 1946.

¹⁴⁵ Il fait référence à une Commission Paritaire qui s'était tenue à Cherbourg le 21 août 1945.

¹⁴⁶ CN n°503, Cherbourg, 4 janvier 1946.

¹⁴⁷ *Ibid.*

« normale » et au sein du monde ouvrier. Marginalisé ne veut pas nécessairement dire méprisé, car le fait de transgresser les limites consacrées par l'usage peut conférer à celui qui s'y risque un certain prestige¹⁴⁸, mais la distance qui sépare « l'homme des marges » de ses contemporains reste souvent un handicap. Dans le cas présent, l'ambivalence du regard posée sur les hommes, si elle ne s'y résumait peut-être pas, paraît avoir été solidaire du statut également ambigu du « dépeçage » des épaves (pour reprendre un mot parfois rencontré), indispensable mais symboliquement chargé, du fait de leur histoire et de leur rapport aux périodes troubles que les Brestois venaient de traverser.

Sans encore parler de symboles, le caractère « pénible et salissant » des travaux réalisés au contact des épaves, déjà atténué par les primes pouvait également être compensé par des satisfactions morales, au rang desquels les témoignages de reconnaissance officiels de la hiérarchie. On constate ainsi que, en certaines occasions, le Ministre de la Marine a pris la peine de saluer en personne le « dévouement » des scaphandriers brestois :

« Le Ministre au préfet de la 2^e région
Objet Attribution de récompense

Comme suite à votre lettre citée en référence je vous fais connaître que par décision du 17 octobre 1946 les récompenses suivantes ont été accordées :

Remerciements :

Au capitaine de frégate Guillermit (J.J.) Pour avoir coordonné, dirigé et mené à bien les travaux des différents services placés sous ses ordres pour le renflouement des épaves du port de Brest.

Des félicitations :

Au premier maître de port Guennou

Pour avoir mené à bien le renflouement de nombreuses épaves et montré le plus grand dévouement au cours des travaux du SB9.

Aux scaphandriers
Thon (Marcel)

¹⁴⁸ Pour une réflexion théorique sur les rapports entre marginalité et pouvoir on peut se reporter à l'essai de Marie DOUGLAS, *De la Souillure ; essai sur les notions de pollution et de tabou*, Editions la Découverte/ Syros, coll. « Sciences humaines et sociales, Paris, 2001, A propos des marges et de leur fonction sociale, notamment dans les rites initiatiques Cf. VIDAL NAQUET, P. *Le Chasseur noir. op.cit.*

Masson (Léon)
Pansard (Guillaume)
Menesguen (Alain)

Pour avoir participé de façon très courageuse au travail dangereux de dégagement de fûts dans l'épave du SB9. »

Parler de « courage » peut servir dans le cas d'une action valorisante mais, ici, l'usage du mot traduirait plus vraisemblablement une certaine ambivalence des autorités maritimes, oscillant entre la répugnance et le soulagement de voir les symboles d'un passé jugé peu glorieux (fuite, sabotage, etc¹⁴⁹.) disparaître du paysage. Ce pourrait donc être d'abord à ce titre que les scaphandriers méritaient la gratitude de la Marine. Bien que peu agréable à accomplir, leur travail était indispensable, non seulement d'un point de vue purement pragmatique (il s'agissait de désencombrer le port on l'a dit) mais aussi au niveau symbolique (effacer les traces de la déconvenue subie par la Marine française durant la seconde guerre mondiale). Ces épaves rappelaient un peu trop la fuite, la lâcheté de certains officiers, la collaboration, la défaite, etc. En bref, des choses que tous préféraient oublier.

Dans ce contexte parcouru d'ambiguïtés, la reconnaissance officielle a néanmoins pu servir à entretenir un certain esprit d'émulation entre les ouvriers au sein de milieux maritimes et militaires, qui tout en étant bien enracinés dans la vie locale restaient relativement fermés, à part donc. Certains documents laissent transparaître de façon assez nette comment la Marine construisait alors ses "héros". L'exemple qui suit met en scène une sorte de "Stakhanov brestois", spécialisé dans le relevage de mines. Le « Gustave Mesnil » dont il est question est un illustre inconnu, et pourtant, à un niveau très local, il a pu un jour faire office de modèle de bravoure et de zèle, un exemple que tous ses collègues auraient dû avoir à cœur d'imiter :

« Brest, 1^{er} août 1949
Proposition d'attribution de prime exceptionnelle à un agent technique
Je propose au département d'attribuer à l'agent technique Mesnil Gustave du service de renflouement, la prime exceptionnelle de dix mille francs pour les faits suivants

¹⁴⁹ Cf. Par exemple VULLIEZ, A. *L'Enfer de Brest*, Editions France-Empire, Paris, 1985.

Le 11 mai 1948 l'enlèvement d'une mine magnétique gisant à l'intérieur de l'épave du Clémenceau par 20 m de fond n'a pu se faire qu'avec le concours de l'agent technique Mesnil.

L'enlèvement de cet engin a permis de terminer les travaux de renflouement de cette épave dans les délais prévus ce qui a évité à la Marine des frais importants.

Le 21 mai 1948, une bombe anglaise envasée jusqu'à l'ogive était découverte sous l'épave du cargo *Sudentenland* par 25 mètres de fond.

Le personnel de la compagnie s'étant refusé à continuer les travaux tant que la bombe ne serait pas enlevée, l'agent technique Mesnil s'est offert pour dégager l'engin et l'amarrer ce qui a permis son enlèvement le jour même.

Ainsi le déplacement de l'épave a pu se faire le lendemain comme prévu, sinon l'opération aurait dû être retardée de 15 jours pour attendre une nouvelle marée propice.

Le 31 mars 1949 une bombe était repérée en rade par 20 mètres de fond et en un endroit où le courant est assez violent.

Après plusieurs plongées, l'agent technique Mesnil est parvenu à placer au contact de l'engin une charge de destruction dont l'explosion a entraîné celle de la bombe. J'attire votre attention sur le fait que l'agent Mesnil s'est offert chaque fois pour plonger et effectuer ces travaux dangereux sans être particulièrement qualifié mais parce qu'il n'y avait pas de personnel compétent (scaphandriers, artificiers) chaque fois il a permis d'éviter l'arrêt complet des chantiers ou a permis la destruction d'engins dans des endroits particulièrement gênants¹⁵⁰. »

Dans le même temps, si l'on consulte la presse d'époque, on s'aperçoit vite que la reconnaissance en question ne semble pas avoir porté beaucoup au-delà des portes de l'arsenal¹⁵¹. Impossible de nier que ces travaux de ferrailage ont nécessairement eu lieu (les épaves coulées pendant la guerre auraient-elles pu disparaître toutes seules ?...) Mais qui en était chargé ? Où et comment ont-ils été effectués ? Très peu de gens ont su me renseigner lorsque j'ai posé la question, et c'est seulement grâce à ce fond d'archives que j'ai pu obtenir des informations un peu précises. Tout se passe en effet comme si on avait voulu effacer de la mémoire locale toute trace de l'entreprise de dépeçage, de dragage et de déminage, qui s'est pourtant déroulée sous la surface pendant plus de dix ans, presque à l'insu des habitants. « Le silence se fait invite »

¹⁵⁰ n°4127 S/DCN. Proposition d'attribution de prime exceptionnelle à un agent technique.

¹⁵¹ Il est même assez intrigant de constater le peu d'importance que l'histoire locale a consacré au renflouement, alors que, en revanche, la Reconstruction a fait couler énormément d'encre, que la culture ouvrière brestoise se voit aujourd'hui ostensiblement porter sur les devants de la scène – érigée en richesse patrimoniale avec en particulier toute l'entreprise de réaffectation du plateau des Capucins¹⁵¹ –, et que même les épaves qui subsistent encore après cette période jouissent désormais d'une notoriété nouvelle. Aucun projet de ce genre ne prévoit de rappeler la mémoire des anciens chantiers sous-marins, du moins pas à ma connaissance.

pourrait-on dire pour emprunter sa formule à Alain Corbin¹⁵² ... si je me suis un peu attardée sur ce dossier c'est à la fois sous l'effet de la curiosité et parce qu'il m'a semblé que cette amnésie avait quelque chose de singulier qui méritait d'être approfondie.

Un peu plus tôt, j'ai mentionné un ouvrage de Philippe Diole intitulé *Chantiers dans la mer*. Il compte parmi les rares témoignages de type ethnographique sur les scaphandriers, avec en particulier une longue partie sur le ferrailage des épaves restées dans le port de Toulon après le sabordage de la flotte en 1942. L'auteur parle de « durs boulots effectués *dans la nuit* de la mer¹⁵³ ». La formule est parlante en ce qu'elle évoque des images semblables à celles qui viennent à l'esprit quand on consulte le fond d'archives du SHD¹⁵⁴ : celles d'activités menées dans l'ombre, un peu comme en cachette, et reléguées dans des zones situées en marge des lieux de vie collectifs. L'ensemble laisse le sentiment que tout se passe dans un milieu sale, glauque et visqueux. La façon de classer ces travaux – « qui obligent l'ouvrier à avoir une partie du corps sous l'eau ou dans la vase¹⁵⁵ » - donne à réfléchir sur les mécanismes culturels, qui instaurent la frontière entre le propre et le sale, l'ordre et le désordre, la vie et la mort¹⁵⁶. De nombreuses études anthropologiques, centrées sur le rapport au corps, insistent sur la façon dont la combinaison de ces catégories peut servir à élaborer des systèmes complexes de représentations, assignant aux uns et aux autres les places qui leur conviennent dans une société donnée. Dans le prolongement de la réflexion initiée par les travaux de Alain Corbin, de Georges Vigarello ou de Mary Douglas (pour citer des références généralement connues¹⁵⁷), l'ethnologue

¹⁵² CORBIN, A. *Le miasme et la jonquille, L'odorat et l'imaginaire social, XVIII-XIX^e siècles*, Flammarion, Coll. « Champs histoire », 2008. [Aubier Montaigne, 1982], p.10.

¹⁵³ C'est moi qui souligne, DIOLE, Ph. *Chantiers dans la mer*, *Op.cit.*p.13.

¹⁵⁴ Service historique de la Défense

¹⁵⁵ Cf. *Infra*.

¹⁵⁶ Difficile de ne pas songer à la notion de « souillure » ici, et par conséquent à l'ouvrage de référence Mary Douglas sur le sujet.

¹⁵⁷ Cf. CORBIN, A. *Le Miasme et la Jonquille*, Paris, Flammarion 1986 ; *Le Territoire du vide ; L'Occident et le désir du rivage (1750-1840)*, Paris, Champs Flammarion, 1990 ; [Aubier, 1988 et *Le Temps, le Désir et l'horreur*, Paris Aubier, 1991. DOUGLAS, M., *De la Souillure ; essai sur les notions de pollution et de tabou*, Editions la Découverte/ Syros, coll. « Sciences humaines et sociales, Paris, 2001[1966]. VIGARELLO, G. *Le propre et le sale, l'hygiène du corps depuis le Moyen Age*, Paris, Le Seuil, 1985.

Agnès Jeanjean a mené une enquête auprès des employés des morgues et des égouts, et montré comment la société institutionnalise une « frontière du dégoût ¹⁵⁸ » qui les sépare de « ceux qui n'effectuent pas ces activités » (au travers de l'agencement de l'espace entre autres). Insistant sur l'ambivalence des sentiments exprimés par ses informateurs, elle nous dit comment ces derniers sont à la fois conscients d'être tenus à distance et fiers de savoir leur travail nécessaire au fonctionnement de la société. Leur tâche, quoique nécessaire, est également indésirable parce qu'elle « dit l'échec ¹⁵⁹ » (c'est en tout cas l'analyse qu'en font les personnes qu'elle a pu interroger) : elle est tolérée mais à la condition de rester invisible. De façon un peu paradoxale donc, leur mission consiste, nous dit-elle, à faire « fonctionner des installations qui produisent et encadrent le rejet », à instaurer l'ordre en « [tenant] séparés la vie de la mort, le propre du sale » mais aussi à effectuer des actes qui justement « transgressent cette séparation ¹⁶⁰ ». Transposée au ferrailage des épaves, son analyse ouvre des pistes de réflexion intéressantes. Le contact avec la vase dans une eau trouble et huileuse, avec la saleté voire éventuellement des cadavres, le risque de contamination et d'altération de zones vitales de l'organisme lié à l'emploi de substances nocives (les primes prouvent que le « risque chimique » était à la fois pris en compte et accepté), le fait d'avoir à manipuler des explosifs susceptibles de se déclencher au simple contact de l'air : tout concourt à faire du scaphandrier un être à part, à dresser une barrière entre lui et la communauté des vivants. Dans le témoignage de Philippe Diole, on constate que le « spectre » de la mort est omniprésent. Compte tenu des circonstances, ses observations menées dans le port de Toulon semblent pouvoir être transposées au cas brestois :

« J'ai plongé dans les bassins de l'arsenal de Toulon et c'est peut-être un des plus mauvais souvenirs de ma vie. Dans une eau grasse, huileuse, opaque et qui a la consistance d'une soupe, on descend lentement les doigts en avant, tâtonnant le long des murs gluants. On ne voit pas à vingt centimètres devant son nez. Imaginez ce que dut être pendant des mois, le labeur de centaines d'hommes qui, jour après jour s'immergeaient dans cette eau bouchée, saturée de mazout, où

¹⁵⁸ JEANJEAN A. « Travailler à la morgue ou dans les égouts », *Ethnologie française*, « Dégoûts » Vol. XLI, n°1, 2011, p.59-66.

¹⁵⁹ Ibid, p.60.

¹⁶⁰ *Ibidem.*.

pointaient des ferrailles meurtrières et où à tout instant ils mettaient la main sur une grenade, une bombe non éclatée ou une mine plus redoutable encore¹⁶¹. »

La mort, c'est celle à laquelle s'exposent ceux qui travaillent sous l'eau parmi les bombes et les produits chimiques, mais c'est aussi celle des autres, à laquelle ils risquent de devoir faire face : tous ces cadavres que l'on suppose enfermés dans les épaves et auxquels certains plongeurs ou scaphandriers se sont effectivement trouvés confrontés. Cette fois encore c'est au témoignage (indirect) de Philippe Diole que je me fie. Il relate l'expérience d'Elie Monier qui serait descendu sur *la Bretagne* (un navire français coulé dans le port de Mers-El-Kebir) et aurait été tellement choqué qu'il ne serait jamais remonté :

« Pendant des années cette coque retournée et inclinée devait rester là comme un mauvais souvenir et comme le témoignage d'une tragique mésentente. On n'avait pas à Mers-el-Kebir les moyens nécessaires pour régler le sort d'une pareille épave qui pourtant encombrait la rade et conservait les corps de plusieurs centaines de marins français.

Pourtant en mai 1941, un ingénieur du Génie Maritime, Elie Monier, voulut au moins tenter une reconnaissance. Entraîné à plonger en scaphandre, il se fit descendre sur la *Bretagne*, cette descente devait lui coûter la vie.

Que se passa-t-il ? On ne l'a jamais bien su. Y eut-il une fausse manœuvre ? Commit-il une imprudence ? A-t-il glissé sur cette coque dangereusement inclinée ? La remontée fut-elle trop rapide ? Les bruits les plus divers ont couru. On a même prétendu qu'Elie Monier ayant réussi à pénétrer dans l'épave aurait aperçu tant de cadavres, un spectacle si horrible, que cette vision lui aurait fait perdre son sang froid et aurait provoqué l'accident qui le tua¹⁶². »

Les témoignages de ce genre nous ramènent à des représentations fermement enracinées, communes à la culture chrétienne et au folklore plus localisé, qui associent la mer au monde des morts. Nous en avons parlé, je n'y reviens pas plus longuement.

Ce que ces documents révèlent par ailleurs, c'est qu'une fois l'urgence des premiers temps passée, ce sont des hommes jeunes, soucieux de veiller aux nécessités du quotidien qui ont travaillé : les besoins avaient vraisemblablement créé un "appel d'air", et incité les entreprises à recruter du personnel en dehors des ouvriers déjà

¹⁶¹ DIOLE, P. *Chantiers dans la mer*, Paris, Editions André Bonne, 1961, p.76.

¹⁶² *Ibid.* p.154.

formés sur les chantiers navals terrestres. Pour ces hommes, la relation à l'épave, mais aussi à la plongée (au « pied lourd » à l'époque) semble s'inscrire avant tout dans le présent. La « ferraille » a donc pu être au fondement d'une fierté identitaire, distincte de celle des ouvriers de l'Arsenal, sans pour autant en être complètement dissociée. Toujours au vu des documents consultés, cette fierté semble avoir été liée à la maîtrise de savoirs et de savoirs faire spécifiques, à l'effectuation de travaux qui leur permettaient de donner la preuve de leur courage, leur sens du devoir et leur esprit de sacrifice : des attitudes valorisées par la société de l'époque. La confrontation permanente avec le danger faisait partie des caractéristiques fondamentales de leur métier. Et, dans un univers à la fois maritime et militaire, où le rapport au risque est source de prestige, elle a pu contribuer à façonner une mentalité singulière, plus ou moins autonome vis-à-vis des rapports de hiérarchie habituels¹⁶³. Qu'est devenu l'esprit de corps ainsi formé une fois le travail achevé ? Et les hommes qui en étaient chargés ? Transfert vers d'autres chantiers, dans l'off shore ou à l'étranger (Une note datant de 1954 fait appel à d'éventuels volontaires pour travailler au renflouement des épaves dans le port de Diego Suarez¹⁶⁴) ? Retour vers leur profession d'origine pour ceux qui l'avaient quittée ? Reconversion dans d'autres secteurs ? On perd leur trace dans les années soixante, mais de nombreux indices incitent de toute façon à penser que cet oubli était en fait programmé : silence de la presse, méfiance et tensions suscitées par la mise en œuvre des chantiers, ambivalence des autorités, désignation des travaux effectués etc. J'en donnerai un dernier exemple en citant un informateur, l'ancien plongeur démineur que j'ai déjà présenté, qui racontait que, dans bien des cas, ce sont en fait les prisonniers allemands qui ont été chargés du « sale boulot ». Ces prisonniers étaient d'ailleurs encasernés dans un lieu assez emblématique du mystère et du secret : la fameuse base des U Boot que l'on a décrite plus tôt, et qui durant toutes les années de guerre a été considérée comme une forteresse quasiment

¹⁶³ Dans un article déjà cité, Jean-Louis Tornatore constate que la symbolique du navire prend une part déterminante dans la construction de l'identité ouvrière, du fait de l'investissement physique, « synonyme d'engagement total » qu'il implique. Associés à sa démesure, les risques de chute, d'explosion, et d'écrasement, les contorsions qu'il impose aux ouvriers participent de cet « univers signifiant. TORNATORE, J.-L. « Etre ouvrier de la Navale à Marseille », *op.cit.*p.96.

¹⁶⁴ Note de la DCAN au Service Renflouement, 9 avril 1954. M.O. 621

imprenable par les Alliés. La remarque de ce témoin renforce encore l'idée d'une histoire destinée à être effacée des mémoires avant même d'avoir été écrite :

« Heureusement qu'il y avait les prisonniers allemands ; C'est eux qui faisaient le boulot quoi. Les prisonniers on leur demandait de déminer... Ah oui : tous les prisonniers, ils logeaient dans la base sous marine, tout à fait en haut dans le fond. Vous savez, même si ils s'échappaient, personne ne faisait gaffe à eux. Qu'est ce qu'ils auraient fait ? »

Pierre André Moulet, Tal ar derc'h, septembre 2013.

Partie trois

Du chalumeau à l'appareil photo

Collectionneurs, amateurs, connaisseurs



Introduction

Voir l'invisible¹ : le patrimoine et le sens du sacré.

Si l'on a pu signaler la présence de plongeurs et de releveurs d'épaves en Mer d'Iroise bien avant la seconde guerre mondiale – des scaphandriers pieds-lourds exclusivement à l'époque – ces apparitions étaient assez rares. La plongée sous-marine était encore loin d'apparaître comme une activité socialement significative, pour qu'elle le devienne, il a fallu attendre la fin du conflit, et la mise en œuvre des grands chantiers de renflouement dont nous parlions à l'instant. La situation semble avoir évolué rapidement ensuite, et la pratique a connu une progression continue liée à la mise au point du scaphandre autonome, mais aussi à l'élévation du niveau de vie, qui en a favorisé la diffusion dans le domaine public civil.

On peut aujourd'hui prendre la mesure de la distance qui nous sépare de cette plongée des origines. En l'espace d'un demi siècle, on est passé d'une activité professionnelle jugée dangereuse et éprouvante à une pratique ludique et culturellement enrichissante, sportive mais accessible au plus grand nombre. Pour la grande majorité de ses adeptes, la plongée ne représente pas un travail rémunéré, mais un plaisir ou un luxe que l'on s'offre.

Des changements notables peuvent donc être repérés, tant sur le plan du matériel et des techniques que du point de vue de la sécurité, de la formation, de l'organisation. Assez

¹ Expression que j'emprunte de façon très libre au philosophe et phénoménologue Michel Henry pour son ouvrage *Voir l'invisible ; essai sur Kandinsky*, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige Grands textes », 2004 [Bourin, 1988]. Si j'emploie ce terme d'invisible ici c'est parce que dans le courant de la discussion, j'aurai l'occasion de me référer à l'usage qu'en fait Krzysztof Pomian pour exprimer le rapport complexe qui s'établit entre notre univers palpable et quotidien et un « ailleurs » assez difficile à définir mais avec lequel, selon le philosophe, celui qui collectionne les objets du passé tente d'entrer en communication.

vite, en effet, les plongeurs se sont constitués en réseau, pour former une structure officiellement reconnue, chargée d'assurer la coordination des activités et de répondre à la demande de chacun.

Les changements survenus depuis le début du décolllement industriel sont notoires, notamment dans la manière dont les hommes appréhendent leurs rapports avec la planète. Les spécialistes remarquent à ce propos que la notion d'environnement, à laquelle nul n'échappe désormais, n'a même pas un siècle. Elle semble par ailleurs converger aujourd'hui avec celle de patrimoine, elle aussi relativement récente, et qui tend par ailleurs à se décliner à l'infini ou quasiment². Ces mutations d'ordre global ont inévitablement des répercussions sur l'appréhension à la fois concrète et symbolique des lieux désormais accessibles à la plongée.

Comment la patrimonialisation des épaves de l'Iroise s'insère-t-elle dans les mouvements de transformation des goûts et des mœurs que l'on observe à large échelle et sur des terrains très divers? Quelles en sont les particularités "locales"? Ce sont les questions que j'ai voulu approfondir dans cette troisième partie, en me détachant un peu du contexte institutionnel, pour m'intéresser de plus près aux dynamiques « ascendantes », qui émergent de la société civile et « cristallisent » sous la forme de mouvements d'expression populaires, souvent considérés comme plus « créatifs » et plus « spontanés ». Ces qualificatifs sont néanmoins sujets à caution, car l'analyse de la production du sens commun nous invite à toujours parler de "spontanéité" avec une certaine réserve. Ce qui est vrai de façon générale l'est aussi à très petite échelle et il n'y a pas de raison pour que nos informateurs soient moins habiles que les autres à manier l'art de la mise en scène³.

L'expansion du domaine couvert par la notion de patrimoine a commencé à sérieusement interpeller les chercheurs à partir des années soixante-dix⁴. Affublé de

² Cf. BABELON J.P. et CHASTEL, A. *La notion de patrimoine*, Paris, Liana Lévi, Coll. « Opinion art », 1994 [1980], p. 11.

³ TORNATORE, J.-L. « Beau comme un haut fourneau, le traitement en monument des restes industriels » p.79-119, in *L'Homme*, éditions de l'ESHSS, n°170. 2005/2. p. 79-80.

⁴ HEINICH N. *La fabrique du patrimoine, de la cathédrale à la petite cuillère*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Coll. « Ethnologie de la France », 2009. p.15

qualificatifs divers (patrimoine historique, artistique, archéologique, matériel ou immatériel ; local, régional, national, voire mondial ; culturel ou naturel ; ethnologique, biologique, génétique⁵, et j'en passe), ce « concept nomade⁶ » poursuivrait une carrière à ce point « retentissante⁷ » que certains chercheurs n'hésitent pas à parler de « croisade⁸ » ou de « culte⁹ ». L'approche, généralement critique, fait ressortir l'idée d'un rapport avec le sacré qui force l'attention, et interdit de prendre à la légère ce que l'on aurait pu être tenté d'assimiler à une simple mode.

Brandi comme un *leitmotiv* par les instances officielles dès qu'il s'agit de légitimer une politique publique, le « patrimoine » fait désormais partie de notre quotidien à tous, et l'adjectif « patrimonial » tend à devenir un synonyme quasiment interchangeable de « culturel ». Or, si ces deux mots sont aujourd'hui présents sur toutes les lèvres, on peine en fait à en donner une définition univoque. Dans un ouvrage paru en 2006 sous le titre *L'héritage de nos pères*, l'anthropologue Jean Cuisenier illustre ce constat en donnant pour exemple la Déclaration de la Haye de 1954 (considérée comme un texte fondateur), au travers de laquelle les membres de l'Unesco avaient tenté, pour la première fois, de définir la notion générique de « bien culturel ». Remarquant combien les mots choisis avaient dû être « rabotés, polis, ajustés », pour paraître acceptables à l'échelle universelle, Jean Cuisenier marquait son exaspération face à ce texte, qu'il jugeait « consternant de platitude ». En conclusion, il notait :

« Les experts internationaux ne parviennent en effet à élucider le concept de bien culturel que par l'énumération d'exemples et la vague référence à une grande importance. Les biens en question renvoient au patrimoine culturel sans que ce dernier soit précisément défini. Le patrimoine culturel à son tour renvoie à l'intérêt historique, artistique que présentent ces biens sans que les autorités

⁵ Cf. notamment POULOT D. *Une histoire du patrimoine en Occident, XVIII^e-XXI^e ; Du monument aux valeurs*, Paris, Presses Universitaires de France, Coll. « Le nœud gordien », 2006. p.2.

⁶ STENGERS I. (dir.) *D'une science à l'autre. Des concepts nomades*, Paris, Le Seuil, 1987, cité par Françoise CHOAY, *L'Allégorie du patrimoine*, Paris, Le Seuil, Coll. « La couleur des idées », 1992. p.9.

⁷ *Ibidem*.

⁸ LOWENTHAL, D. *The Heritage Crusade and the Spoils of History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.

⁹ CHOAY, F. *L'Allégorie du patrimoine*, *Op.cit.* p.9.

habilitées à se saisir des biens ainsi qualifiés soient elles mêmes déterminées. On tourne en rond¹⁰. »

La notion de patrimoine pose donc problème, mais pas seulement aux instances officielles et aux autres décideurs chargés de réaliser l'inventaire et d'assurer la protection des fameux biens. Elle semble tout aussi difficile à manipuler pour les chercheurs qui auraient presque autant de mal à donner une représentation cohérente du phénomène et des questions qu'il soulève. Dans l'introduction d'*Une Histoire du patrimoine en Occident*, Dominique Poulot, faisait ainsi observer que « si le patrimoine connaît une actualité spectaculaire [...¹¹], l'enquête à son propos oscille entre l'évocation d'un ineffable – les valeurs de la civilisation – et l'attention exclusive portée aux institutions et aux professionnels du secteur¹². » Un peu plus loin, l'historien poursuivait sa critique en remarquant que, trop souvent, soit le chercheur « devient un expert en matière de normes patrimoniales » et se fait en quelque sorte le chantre des instances officielles, soit il s'investit dans une espèce de combat militant, visant justement à contester la légitimité de leur approche. Enrôlé par ses commanditaires ou alors par ses informateurs, il se priverait de la possibilité d'interroger leurs motivations de façon véritablement critique. Toujours selon Dominique Poulot, la référence à l'héritage relèverait finalement d'une sorte d'« impératif moral¹³ » auquel il deviendrait quasiment suspicieux de vouloir déroger. La réflexion sur le sujet se retrouverait “prisonnière” d'une cohérence illusoire, construite *a posteriori* « en rassemblant sous le terme « patrimoine » des éléments qui n'en relevaient pas naguère. ¹⁴ »

¹⁰ CUISENIER, J. *L'héritage de nos pères, Un patrimoine pour demain ?*, Paris, Editions de la Martinière, 2006, p.26.

¹¹ « [Liée aux investissements de toute sorte (politiques, financiers) qu'il suscite] »POULOT, D. « Histoire, Mémoire, Patrimoine » p. 1-24 in *Une histoire du patrimoine en Occident*, *op.cit.* p.2.

¹² POULOT, D. « Histoire, Mémoire, Patrimoine » (p. 1-24) in *Une histoire du patrimoine en Occident*, *op.cit.* p.2.

¹³ *Ibidem*.

¹⁴ En bref, d'après l'historien, l'une des grosses difficultés qui se posent à l'analyste en définitive, et qui explique le maintien de ces habitudes de travail, tient au fait que « le patrimoine détermine lui-même les conditions concrètes de son approche, de sa communication et de son contrôle », et qu'il « engage le chercheur au sein d'un système de valeur qui s'affirme incontestable. *Ibid.*p.2-3. Notons que ce chercheur encourt un risque

Enfin, il remarque que l'autre difficulté majeure que soulève la réflexion sur le patrimoine résulte de l'éclatement de l'objet d'étude et de la « profusion sémantique » qui en découle, rendant de plus en plus incertaine l'unité des nombreuses recherches consacrées au phénomène¹⁵. Les contours du « patrimoine » demeureraient à la fois flous et fluctuants et, en définitive, le terme serait invoqué à tort et à travers sans que l'on sache trop de quoi il est vraiment question. Pour Dominique Poulot, en conséquence de ce manque de rigueur, beaucoup de chercheurs passeraient à côté du fait que le patrimoine « n'est pas le passé », qu'« il n'a pas pour but de redoubler la réalité¹⁶ ». Sa fonction consisterait bien davantage, pour une société donnée, à représenter seulement ce que son passé a de meilleur : d'« attester [son] identité et d'affirmer [ses] valeurs, de célébrer des sentiments¹⁷ ». Il ne faudrait en attendre ni un compte rendu exhaustif des événements, ni un retour critique sur le passé, mais c'est peut-être là précisément ce qui lui vaut l'attention des ethnologues, pour lesquels les croyances, et leur efficacité à orienter les comportements importent autant voire plus que la « vérité historique » en soi.

Le mot « patrimoine » pourrait en fait servir à organiser les rapports entre les hommes d'aujourd'hui et ceux d'hier, les objets jouant alors le rôle d'intermédiaires. En tant

que Sergio Dalla Bernardina a lui aussi pointé du doigt dans l'introduction de *L'Utopie de la nature*, où il met l'enquêteur en garde contre les revers de l'observation participante et en particulier sur l'idéalisation du « terrain » : « enthousiasmé par le contact mais dépourvu du recul suffisant » le chercheur finirait par « [se limiter] à collectionner des stéréotypes. » DALLA BERNARDINA, S. *L'Utopie de la nature, Chasseurs, écologistes, touristes*, Paris, Imago, 1996, p.17.

¹⁵ Cf. POULOT, D. *Une histoire du patrimoine, op. cit.* je ne fais que reformuler en inversant l'ordre des mots

¹⁶ Il illustre cette remarque par une analogie avec la « carte dilatée » décrite par Jorge Luis Borges, dans une œuvre littéraire où l'écrivain met en scène le cas d'une représentation du territoire à l'échelle 1 : 1 qui, explique Dominique Poulot « avait le format de l'Empire et qui coïncidait avec lui point par point ». Les conséquences de cette fidélité apparemment trop grande sont les suivantes : « délaissée par les générations suivantes parce qu'inutile, la carte est abandonnée dans le désert et investie par les animaux et les mendiants. BORGES J.-L. « De la rigueur de la science », *Histoire universelle de l'Infamie/Histoire de l'éternité*, Paris, UGE, Coll. « 10/18 », 1994, p.107. Cité par POULOT, D. *Ibid*, p.3.

¹⁷ *Ibidem*. Je souligne.

qu'agrégat de représentations, il participe du « système d'information » en vigueur dans notre société¹⁸.

Un certain consensus paraît se dessiner actuellement dans le monde de la recherche : une sorte de mise en résonance de travaux multiples visant à établir un dialogue stimulant pour aborder un terrain comme le nôtre. Les processus qui ont conduit à attribuer aux épaves le statut de *vestiges d'intérêt historique* dans un premier temps, puis rapidement celui de *patrimoine archéologique*, et qui consacrent désormais la notion de *paysage culturel subaquatique*, reflètent une évolution de la sensibilité à l'égard du passé opérante à l'échelle locale mais qui paraît s'arrimer solidement à celle, plus générale, que nous venons d'évoquer. Au risque d'encourir le reproche adressé par Dominique Poulot à la communauté des chercheurs, j'ai jusqu'ici surtout prêté attention au contexte institutionnel et aux conflits ou désaccords que la requalification des espaces maritimes pouvait générer entre des acteurs toujours plus nombreux sur un terrain dont tous entendent jouir à leur guise. J'ai donc admis une définition du « patrimoine subaquatique » qui tendrait à en faire le résultat d'un travail d'inventaire, mené conjointement par les instances habilitées à le faire et par leurs partenaires locaux. Cette définition me semble en réalité trop restrictive pour aborder le phénomène dans sa complexité. Pour chercher à comprendre quand et comment s'est opérée la révolution des regards qui fait que l'on pénètre aujourd'hui dans les

¹⁸ Pour citer Dominique Poulot, le patrimoine fonderait « une représentation de la civilisation au sein du jeu complexe des sensibilités à l'égard du passé, de ses appropriations diverses et de la construction des identités ». Maurice Godelier utilise l'expression « système d'information » dans un cadre plus général mais elle me semble très bien s'appliquer ici (GODELIER, M. *L'Idéal et le matériel, pensée, économies, sociétés*, Paris, Flammarion, Coll. « Champs essais », 2010, p.47). Toujours selon Dominique Poulot « le patrimoine se définit à la fois par la réalité physique de ses objets, par la valeur esthétique et documentaire le plus souvent, mais aussi illustrative, voire de reconnaissance sentimentale, que leur attribue le savoir commun, enfin par un statut spécifique, légal ou administratif. Il relève de la réflexion savante et d'une volonté politique, sanctionnées toutes deux par l'opinion. » (POULOT, D. *Une histoire du patrimoine, op. cit.* p.5). On peut noter que cette manière d'aborder la topique patrimoniale reprend une idée déjà avancée dans les années quatre-vingt dix par Françoise Choay, pour qui le « culte rendu au patrimoine historique », devait être entendu comme un « révélateur d'un état de société et des questions qui l'habitent ». Encore aujourd'hui, beaucoup de chercheurs voient dans *L'Allégorie du patrimoine* une référence quasiment incontournable.

épaves, muni non plus d'un chalumeau, mais d'un appareil photo, il faut certainement aller un peu au-delà.

Dans cette troisième partie je voudrais tenter d'apporter une contribution à la réflexion anthropologique sur l'évolution des goûts et des valeurs, en m'intéressant en particulier aux mécanismes de protection, conservation, restauration, valorisation, (voire éventuellement de destruction), élaborés par des sociétés « postmodernes » qui s'occupent de construire leur avenir en sélectionnant et en transformant en symboles certains vestiges de leur passé. Pourquoi précisément *ceux-là*, à l'exclusion de tant d'autres¹⁹? Les objets découverts sous l'eau (récupérés ou laissés en place) semblent bien s'apparenter aux « chronotopes²⁰ » dont parle Dominique Poulot, ou encore aux « sémiophores²¹ » de Krzysztof Pomian, à savoir des « *objets qui n'ont point d'utilité* » mais qui « sont dotés d'une *signification* » qui ne sont pas destinés à être « manipulés mais exposés au regard²² ». Dans un essai paru en 1987, sur la collection d'objet²³, le philosophe soutenait ainsi l'hypothèse selon laquelle ce serait le sentiment du sacré qui donnerait son sens à la passion du collectionneur et aux pratiques associées²⁴, consistant à amasser des objets apparemment dépourvus d'utilité et à les exposer. Dans une perspective assez comparable, on peut mentionner également les travaux récents de Véronique Dassié, qui ne formule pas les choses en termes de “sacralité”, mais préfère

¹⁹, et en m'inspirant, entre autres, des travaux de André Chastel et de Jean-Pierre Babelon, de Françoise Choay, Dominique Poulot et François Chappé

²⁰ POULOT, D. « Histoire mémoire patrimoine », *op.cit.* p. 24.

²¹ POMIAN, K. *Collectionneurs, amateurs et curieux ; Paris, Venise, XVI-XVIII^e siècle*, Paris, nrf Gallimard, 1987, 368 p. p.42.

²² C'est lui qui souligne, POMIAN K. *Collectionneurs, amateurs, curieux*, *op.cit.* p.42. Pour Krzysztof Pomian les sémiophores « représentent l'invisible ».

²³ Sous entendu ici l'action qui consiste à collectionner plus que l'ensemble d'objet qui résulte de cette activité de collecte.

²⁴ Ainsi, dans l'introduction à La notion de patrimoine, Jean-Pierre Babelon et André Chastel remarquent que « Dans toute société, dès la préhistoire, comme l'indique la belle étude de André Leroi-Gourhan, le sens du sacré intervient en invitant à traiter certains objets, certains lieux, certains biens matériels comme échappant à la loi de l'utilité », ils font ainsi le lien entre le thème de leur propre étude – la « notion de patrimoine » - et ce « sens du sacré. On peut d'ailleurs remarquer que, comme Krzysztof Pomian l'a lui aussi fait mais plus tard, ils s'arrêtent sur le fait que les objets « sacrés » échappent à la « loi de l'utilité ». BABELON J.P. et CHASTEL, A. *La notion de patrimoine*, Paris, Liana Lévi, Coll. « Opinion art », 1994 [1980], p. 11-12.

parler d'affectivité ou d'émotion²⁵. Ceci dit, on peut se demander si dans une société laïcisée, les rapports dits « affectifs » ou « émotionnels » que nous entretenons avec les êtres et les choses sont très différents de ce que l'on aurait appelé « sacré » ailleurs et en d'autres temps. Son travail sur l'« ethnologie de l'intime », qui invite à embrasser d'un seul regard la valorisation du patrimoine dans l'espace public, et la mise en scène des « objets souvenirs » dans les intérieurs domestiques, ouvre des perspectives intéressantes pour aborder le versant intimiste de « l'inflation mémorielle » qui se manifeste sur le terrain.

Je proposerai donc de sectionner cette dernière partie en quatre chapitres, en commençant par revenir un instant sur des périodes déjà évoquées : celle des chantiers de renflouement et de la politique « de la table rase » qui leur est associée. Le deuxième chapitre, nous portera ensuite à la rencontre des premiers adeptes du scaphandre autonome finistériens. Au travers de leur expérience, nous découvrirons l'émergence d'un engouement inédit pour les objets divers découverts au fond de la mer, enthousiasme assez comparable à celui d'une armée conquérante qui s'approprierait les trésors « pris » à l'adversaire au fur et à mesure de son avancée en territoire « barbare ». Un troisième chapitre m'amènera à parler de la consécration de l'épave en tant que monument historique. Enfin, nous verrons que ce n'est plus seulement l'épave qui est aujourd'hui objet d'admiration, mais *l'épave dans son contexte* (*in situ* pour reprendre la formule consacrée par l'Unesco) c'est à dire un paysage sous-marin intégrant désormais le cadre naturel environnant, ainsi que les différentes espèces de faune et de flore qui s'y développent.

²⁵ DASSIE V. *Objets d'affection, ethnologie de l'intime*, Paris, Editions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, coll. « Le regard de l'ethnologue », n°22, 2010.

- Chapitre un -

Ruines sous-marine : Témoins gênants

Carcasses de navires à achever ou à ressusciter au chalumeau

1. Table rase, mémorisation, remémoration

L'idée que les épaves de l'Iroise font partie de « notre patrimoine » ne semble pas soulever beaucoup de protestations. L'opinion semble s'être largement laissée convaincre de la nécessité de les protéger, contre le pillage mais aussi de plus en plus contre l'indifférence et l'oubli. Ceci étant dit, personne ne songerait pour autant à accuser de vandalisme ceux qui ont organisé la destruction quasi systématique de celles qui gisaient dans la rade et dans le port au sortir de la deuxième guerre mondiale. Les « ferrailleurs » de l'époque auraient-ils pu prévoir que ces carcasses métalliques, assimilées à des déchets qu'il fallait évacuer d'urgence pour rendre son dynamisme à la région de Brest, pourraient un jour se voir requalifier en biens d'intérêt culturel ? Leur en faire grief serait évidemment anachronique. Comme nous avons déjà situé le contexte, nous allons à présent pouvoir nous intéresser directement au traitement à la fois matériel et symbolique de ces épaves envisagé à la lumière des attitudes générales de la collectivité de l'époque vis-à-vis de la guerre et des cicatrices qu'elle avait laissé.

Notons qu'au lendemain de la Libération, au-delà du contexte finistérien qui nous occupe ici, la vision des villes dévastées par la guerre a provoqué un choc traumatique dont beaucoup d'historiens estiment qu'il aurait servi de terreau aux politiques de protection du patrimoine urbain et architectural développées par la suite. André

Chastel et Jean-Pierre Babelon ont en fait élargi le constat¹ et fait observer que, quelles que soient les époques ou les sociétés considérées, les désastres, les crises, les malheurs en tous genres se révélaient presque toujours nécessaires pour éveiller l'attention sur ce qui disparaît : « comme si l'on abordait toujours trop tard des situations auxquelles on s'était mal préparé ² ». Les destructions de la guerre auraient donc eu l'effet d'un détonateur. Pourtant, la réaction semble s'être souvent produite avec un certain retard et il a notamment fallu qu'une dizaine d'années se soit écoulée pour que les pays européens parviennent à s'accorder sur le texte d'une convention culturelle chargée de définir un « héritage commun de l'Europe³ », la Déclaration de la Haye dont nous parlions un peu plus tôt. À l'échelle de notre terrain, de nombreux témoignages attestent de la consternation des Brestois revenus dans une ville dont on se plaît encore aujourd'hui à rappeler l'anéantissement quasi complet suite aux années d'occupation et de bombardements. Et pourtant, il ne semble pas que tous ceux auxquels on doit ces discours en forme d'éloges funèbres⁴ aient vraiment songé à se lamenter sur la perte de monuments ou d'édifices anciens. La consultation des archives révèle que ce que les Brestois déploraient avant tout, c'étaient des bâtiments, des installations, en bref des équipements *fonctionnels* qui auraient dû servir à construire l'avenir. Au milieu des ruines de Brest libéré, pour reprendre le titre d'un reportage paru dans *le Télégramme* au sortir des années d'occupation, personne ne paraît avoir eu à l'esprit la valeur historique de ce qui avait été détruit. Ce qui, par contre, était vu comme un scandale, c'est le fait que, en fuyant, les vaincus aient fait "sauter" tout ce qui aurait pu faciliter le travail de reconstruction. Les regards étaient manifestement surtout tournés vers l'avenir, et ce qui émouvait l'opinion, c'est que cet avenir était chargé d'incertitudes. Voilà le genre de choses que l'on pouvait lire dans la presse quotidienne de l'époque :

¹ « Combien de villes se sont découvertes elles-mêmes dans la ruine [en 1940 et en 1944] ? » CHASTEL, A. BABELON, J.-P. *La notion de patrimoine, op. cit.* p. 88-89.

² *Ibidem.*

³ Cf. *Infra*, à propos de CUISENIER, J. *L'héritage de nos pères, op.cit* p.26

⁴ Par allusion à un texte relativement célèbre d'Yves LE GALLO, « Images d'une ville, la morte et la vive » p. 10-55, in LE GALLO, Y. (dir.) *Brest Alias Brest, Trois siècles d'urbanisme*, Liège, ed. Madraga, 1992.

« Aujourd'hui tous les sous-marins boches ont quitté l'ancrage. La rage destructrice des vaincus a mis à mal les installations qui auraient pu être *de quelque utilité* à une autre flotte⁵. »

Je voudrais insister sur le terme « utilité » car il reparaît à de nombreuses reprises tout au long du reportage, ce qui me semble devoir appeler notre attention. On peut le vérifier dans l'extrait suivant :

« Les installations *utilitaires* ont sauté. Il n'en reste pas moins l'abri, mais sera-t-il un jour de quelque *utilité*, la flotte et l'aviation allemande ayant complètement disparu ? »

Quelles sont les conditions pour qu'émerge et s'affirme une conscience patrimoniale susceptible d'être suivie d'effets ? Pour en parler, je propose de quitter Brest un instant, et de remonter par ailleurs le cours du temps pour revenir au moment d'origine du « monument historique » (que les spécialistes ont coutume de fixer au XV^e siècle, c'est-à-dire quand les papes ont réintégré Rome suite à leur exil à Avignon). La comparaison doit aider à saisir le sens que, dès le début de l'époque moderne, les sociétés occidentales ont voulu donner à leurs politiques de préservation du bâti. D'après Françoise Choay⁶, cette attitude encore inédite aurait été le fruit du développement d'un « climat intellectuel nouveau », généré par la vision de « ruines antiques » dont certains humanistes⁷ « [pleuraient] la splendeur et [condamnaient] le saccage⁸ ». Pour ces avant-gardistes du patrimoine, les vestiges en question auraient eu

⁵ « Une visite à la base sous-marine de Brest entre d'acier et de béton », *Le Télégramme*, article paru en plusieurs morceaux entre le samedi 4 et le dimanche 12 novembre 1944 (n°41, 42, 43, 44 et 47).

⁶ « Après l'exil d'Avignon (1305-1377) et au lendemain du Grand Schisme (1379-1417), Martin V vient rétablir le siège de la papauté dans la ville démantelée à laquelle il veut restituer son pouvoir et son prestige. » CHOAY, F. *L'Allégorie du patrimoine*, op.cit. p.

⁷ Elle cite notamment le cas de Poggio Bracciolini. *Ibid.*

⁸ « Dans le cadre de la révolution du savoir que vit alors l'Italie, cette même image ruinée d'une Antiquité tout juste redécouverte à la lumière éblouissante des textes oblige quasiment le regard à donner aux monuments romains une dimension historique. C'est dans ce contexte mental, sur ces lieux et sous la désignation plurielle d' « antiquités » qu'il faut situer la naissance du monument historique. » *Ibid.* p.35.

vocation à « [parler] d'histoire et [à confirmer] le passé fabuleux » de la ville, Rome en l'occurrence⁹.

Rien de tel ne semble avoir été observé sur notre terrain en 1944-45. En effet, contre les relectures nostalgiques qui ont prévalu plus tard, l'historien Pierre Le Goïc a montré que Brest avait toujours plus ou moins fait figure de mal aimée, et que ce n'est que dans la dernière moitié du vingtième siècle que l'on aurait commencé à pleurer la perte de la ville morte sous les bombes. Mais ce "paradis perdu" n'aurait en fait jamais existé telle que le dépeint le "mythe" forgé dans le sillage de la Reconstruction¹⁰. Les sources auxquelles il s'est référé décrivaient plutôt une ville grise et triste, mal famée, qui correspond assez bien à ce qui ressort des archives de presse consultées dans le cadre de notre enquête, dont on a vu qu'elles reflétaient l'ambiguïté des habitants vis-à-vis de leur ville¹¹. Les Brestoises de 1944 ne paraissent pas avoir regretté la disparition d'édifices qui auraient eu pour eux un intérêt historique, plus prosaïquement, c'est la dévastation de leurs maisons qui l'emportait sur toute autre préoccupation. À l'époque si l'on parlait du « martyrologue des cités bretonnes¹² », ce n'était pas dans la perspective d'une évocation nostalgique et passéiste d'un urbanisme breton traditionnel et original (ou quoi que ce soit du même genre). L'expression traduit bien davantage le sentiment de révolte des Bretons face à la destruction de ce que la région avait de plus moderne : ses universités, ses industries, et évidemment aussi de nombreuses vies humaines parmi lesquels des jeunes, des enfants : autrement dit l'avenir du pays, ses « forces vives ».

Les destructions ne seraient donc manifestement pas suffisantes pour éveiller le type de sensibilité à l'égard du passé sur laquelle reposent les pratiques de préservation¹³ dans certains cas, à défaut d'un « contexte mental » prêt à prendre en charge la

⁹ *Ibidem*.

¹⁰ LE GOÏC, P. *Brest en reconstruction, Antimémoires d'une ville*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Coll. « Histoire », 2001, 352 p.

¹¹ L'affirmation de l'identité brestoise semblant avoir toujours été mêlée d'un sentiment de honte et d'infériorité par rapport aux centres, comme on l'a dit plus tôt.

¹² Expression repérée dans la *Dépêche de Brest* (donc encore en période de guerre).

¹³ Françoise Choay n'est pas la seule à avoir souligné le rapport entre le sentiment de perte et l'émergence de pratiques de conservation. Dominique Poulot constate lui aussi que les destructions ont souvent pour effet de « redoubler » la « conscience patrimoniale », ce qui laisse néanmoins entendre qu'il faut que cette conscience préexiste.

sauvegarde de ce qui aurait pu faire l'objet d'une protection particulière, c'est une politique de la « table rase » qui a même été privilégiée. Jean-Pierre Babelon et André Chastel citent par exemple le cas du Havre, celui de Brest est très comparable¹⁴. » Pragmatiques avant tout, les municipalités concernées auraient donc concentré leurs efforts sur ce qui leur paraissait le plus urgent : impulser un dynamisme économique jugé salubre pour endiguer la crise, et mettre fin à la situation de pénurie¹⁵.

Il faut à mon avis avoir à l'esprit ce « contexte mental » pour appréhender le regard posé, à l'époque, sur les épaves. Dans les tous premiers numéros du *Télégramme* (qui a succédé à *la Dépêche* dès la Libération), un journaliste qui avait été autorisé à entrer dans la base sous-marine allemande désertée par ses anciens occupants¹⁶ faisait part de ses premières impressions dans un long reportage courant sur plusieurs jours. Il y insiste à plusieurs reprises sur la flotte ou, plus exactement, sur son anéantissement. Toutes ces navires incapables de flotter¹⁷ se sont retrouvés entassés les uns sur les autres, en obstruant les voies de navigation¹⁸. Peut-être faudrait-il ici distinguer la flotte ennemie, c'est-à-dire celle des vaincus, de la flotte française qui avait fui la ville au moment de la prise de Brest, soit quatre ans plus tôt car si l'on en juge par les témoignages d'époque, le souvenir du départ semble avoir généré des sentiments de

¹⁴ « La grande incertitude des esprits, au moment des reconstructions, est caractéristique d'une société brusquement mise en présence d'un problème que, faute d'une culture appropriée, elle sait mal maîtriser. L'ampleur des travaux à accomplir n'a eu d'égal que le manque de cohérence, le caractère improvisé, parfois audacieux, souvent médiocre, des résultats » CHASTEL A. BABELON, J.-P. *La notion de patrimoine, op. cit.* p. 88-89.

¹⁵ C'est donc un état d'esprit différent non seulement de celui des humanistes du XV^e siècle, mais aussi de celui qui prévaut actuellement.

¹⁶ Une bombe de cinq tonnes en avait transpercé le plafond « Reconnaissez-vous les Quatre Pompes, l'école navale 1944 ? Vous y accédez par des routes chaotiques et nues, sans talus, sans arbres, qui vous laissent découvrir un paysage tourmenté, fait de blockhaus déchiétés, de ruines et de fortifications.

Un dur visage après « Navale » - une bombe de 6 tonnes y a creusé un cratère de 23 mètres. Et voilà la boîte aux U Boote. (La boîte : Pourrait-on appeler autrement cette masse parallélépipédique de béton et d'acier sans ouverture ?) D'autres blocs plus petits, des bunkers l'encadrent, nous en reparlerons. » « Dans l'antre des U Boot, des dizaines de sous-marins s'abritaient dans les formidables aménagements de la base de Brest », « Une visite à la base sous-marine de Brest antre d'acier et de béton », *Le Télégramme*, article paru en plusieurs morceaux entre le samedi 4 et le dimanche 12 novembre 1944 (n°41, 42, 43, 44 et 47).

¹⁷ Peut-être faudrait-il ici distinguer la flotte ennemie, c'est-à-dire celle des vaincus, de la flotte française qui avait fui la ville au moment de la prise de Brest, soit quatre ans plus tôt.

¹⁸ De nombreux témoignages attestent de l'ampleur des dégâts et les archives, notamment les cartes, le confirment (Voir en annexe).

gêne et de honte mêlées, qui auraient continué pendant de longues années à “hanter les esprits” des marins¹⁹ ! »

Mais j’insiste tout de même sur le fait que le sentiment dominant semble avoir été la révolte face à la politique de la terre brûlée pratiquée par les Allemands au moment du départ. La lecture de la presse d’époque indique que ces épaves et ces installations portuaires dévastées inspiraient vraisemblablement moins la honte que la colère.

2. *Le statut incertain des navires moribonds*

Les témoignages nous renvoient toujours au même point, à savoir le vide laissé par ce qui aurait pu être « *de quelque utilité* ». La redondance de la formule est significative, elle invite à distinguer la valeur d’usage, celle des objets et édifices dont on déplore le saccage ; des valeurs historique, esthétique ou « d’ancienneté » (celles qui, lorsqu’elles sont combinées, constituent l’objet en bien patrimonial). Or c’est bien l’utilité qui était expressément au fondement de la politique de renflouement : si les navires étaient trop endommagés pour être remis à flots, ils perdaient tout intérêt. Pour d’autres, un espoir pouvait subsister, mais la valeur qu’ils prenaient alors, fonctionnelle ou affective peu importe dans ce cas, était celle attribuée à un navire et non à une épave²⁰. Dans la mesure où le passage du statut de navire à celui d’épave n’est pas toujours très net, il est intéressant de consacrer quelques pages au traitement réservé à toutes ces “*presque épaves*” au statut incertain.

Les chiffres fournis par Philippe Diolé concernant le port de Toulon nous donnent un ordre d’idée de ce qui a pu être récupéré dans les autres ports, et notamment à Brest : à

¹⁹ Alfred Vulliez par exemple raconte cet épisode dans *L’Enfer de Brest*, je le cite : « La fumée, poussée par le vent, poursuivait l’armada en fuite... Il y en avait sur tout l’Atlantique... C’était notre honneur qui brûlait. » VULLIEZ, A. *L’Enfer de Brest*, Editions France-Empire, Paris, 1985.

²⁰ Dans l’article du *Télégramme* : « C’est ainsi qu’à travers l’eau claire, on aperçoit, à l’entrée de chaque abri, des remorqueurs coulés. On nous a même dit qu’à certaines ouvertures, il y avait des remorqueurs empilés les uns sur les autres qui ne seraient pas trop difficiles à renflouer. Tant mieux ! » *Le Télégramme*, article paru en plusieurs morceaux entre le samedi 4 et le dimanche 12 novembre 1944 (n°41, 42, 43, 44 et 47).

savoir des centaines voire des milliers de bateaux, pour des millions de tonnes de matériel²¹. La tendance à estimer les travaux en termes de tonnage interpelle, car elle réduit la flotte à du matériau brut, une matière non pas réellement “première”, mais à récupérer en vue d’un recyclage. Le navire n’est pas envisagé comme un ensemble fonctionnel et cohérent, mais plutôt comme un assemblage de ferraille et de pièces détachées, susceptibles d’un réemploi. Il est également intéressant de remarquer que les épaves ne sont pas désignées par leur nom, mais par un numéro. Cette habitude justifiée, par un raisonnement pragmatique certes, contribue à renvoyer tous ces bateaux à l’anonymat. Beaucoup des épaves entassées les unes sur les autres dans le port et dans la rade étaient apparemment difficiles à identifier, c’est en tout cas l’argument invoqué dans cette note circulaire, datée du 12 février 1945:

« De nombreuses confusions se produisent actuellement dans la correspondance aussi bien que dans les relations directes entre Services au sujet des épaves. Cela tient au fait que les épaves sont désignées pour la plupart du temps soit par leur nom propre, soit en faisant référence au lieu où elles gisaient avant renflouement, toutes indications qui ne sont pas forcément connues des différents services intéressés.

Désormais pour éviter toutes confusions, chaque épave devra être obligatoirement, en toutes circonstances, désignée sous le n° repère (précédé de la lettre E) qui lui a été donné sur le plan général des épaves du Port²². »

Ce document force à nuancer l’idée d’une réduction totale des épaves à leur équivalent en tonnes de matériaux. Même anonymes, affublées d’un numéro unique, elles devaient dans l’idéal pouvoir être individualisées, en particulier lorsqu’elles étaient

²¹ « Ce qui s’est passé à Toulon s’est produit dans presque tous les ports français. Simplement, à Toulon, le spectacle était plus tragique qu’ailleurs. A la Libération, 2700 navires interdisaient l’entrée des estuaires et des passes un peu partout sur nos côtes, soit qu’ils aient été coulés intentionnellement, soit qu’ils aient sauté sur des mines ou qu’ils aient été bombardés par l’aviation. Une première estimation permet de dénombrer 393 navires de plus de 1000 tonnes, représentant un total de 1 380 000 tonnes à renflouer ou à découper au fond [...] »

En 1946, 140 000 tonnes de bâtiments de commerce récupérables avaient été remis à flot. Il fallait y ajouter 60 000 tonnes de matériel portuaire dont huit docks flottants indispensables. En comptant le tonnage militaire, la France avait, dès février 1946, sorti de l’eau 497 000 tonnes de navires, plus du tiers des épaves dénombrées. À la fin de 1949, le total atteignait 824 000 tonnes, 47 000 tonnes étaient en cours de renflouement et il restait 320 000 tonnes au fond. » DIOLE, P., *Chantiers dans la mer*, Paris, Editions André Bonne, Coll. « Documentaires illustrés », 1961.

²² Note circulaire du 12 février 1945, 366 S/DCN.

susceptibles de faire l'objet d'une réclamation de la part d'un prétendu propriétaire. Ces considérations portant sur la dénomination des coques à ferrailer ou renflouer nous renvoient presque inévitablement à la charge symbolique des noms de bateaux dans la plupart des sociétés maritimes. Nous en avons parlé plus tôt en référence notamment à un article de l'historienne Martine Acerra²³. J'y reviens seulement ici pour marquer le fait que l'acte de baptême, associé au choix du nom, participent d'une tendance générale à la personnification des navires qui rappelle l'existence de liens affectifs entre les hommes et leur outil de travail (de la même façon que l'on peut donner un nom à une maison, une locomotive, etc.). Cette tendance transparait également dans les termes employés pour parler des *épaves* cette fois, assimilées, dans le jargon des plongeurs, à des « carcasses » qui « gisent » ou « reposent » sur les fonds, et dont le « ferrailage » est parfois désigné par un synonyme : « désossage » ou « dépeçage » par exemple. Bref, même s'il relève de l'implicite, le rapport symbolique entre le fait de remettre à flot une épave, et celui de rendre la vie à un être animé ne peut pas complètement être occulté. Il est donc intéressant de constater que les auteurs de la circulaire citée à l'instant ont apparemment cherché à ménager d'éventuelles sensibilités, en acceptant que les navires identifiés gardent leur nom, à la condition cela dit qu'il soit précédé du numéro permettant de les situer sur le plan.²⁴

Les spécialistes de l'anthropologie maritime ont abondamment documenté ce thème du rapport entre les hommes et les bateaux qui leurs sont familiers, avec lesquels ils entretiennent un contact physique, presque charnel, qu'ils connaissent “de l'intérieur”²⁵. Sans chercher à approfondir car ce sont bien les *épaves* qui nous intéressent, *a fortiori* dans cette troisième partie, il me paraissait cependant important d'en dire quelques mots, dans la mesure où cette attache émotionnelle pourrait

²³ Cf. Infra, partie un chapitre six.

²⁴ Il est donc précisé : « [...] Ceci n'empêche pas lorsque l'épave porte un nom propre de l'ajouter ; par exemple les désignations seront données sous la forme suivante : Epave E-231 Charbonnière A. »

Dans les faits, il semble que la circulaire en question ait été suivie de façon très hétérogène suivant les cas. (D'après les documents consultés).

²⁵ Je renvoie à ce propos à l'article déjà cité de Jean Louis Tornatore, où il décrit le symbolisme de l'univers « du bord ». TORNATORE, J.-L., « Etre ouvrier de la Navale à Marseille, Technique(s), vice et métier », p.88-105 in *Terrain*, n°16, « Savoir faire », 1991, p.

justement avoir des répercussions sur les sentiments procurés par la confrontation à l'épave, envisagée comme un bateau "mort". Comment les ouvriers de l'Arsenal de Brest se sont-ils acquittés d'un travail qui, implicitement s'apparentait en quelque sorte à celui du fossoyeur? Les documents conservés au SHD sont assez peu diserts sur ce point, je ne peux donc que renvoyer au témoignage de Philippe Diolé, qui invite à penser que la dimension affective pourrait avoir agi sur les scaphandriers. Dans le passage qui suit, il raconte la première descente effectuée par l'un d'entre eux dans le port de Toulon:

« Il haussa les épaules sous sa pèlerine, plissa ses petits yeux habitués aux ténèbres des fonds et s'engagea sur le pont de l'épave la plus proche. Il resta une heure, découvrit une énorme brèche au centre du navire, caressa longuement la coque avec ses mains rugueuses, de l'avant à l'arrière, atteignit la seconde épave sur laquelle la première reposait²⁶. »

3. Renflouement, ferrailage et recyclage

Dans l'après guerre, les navires pouvaient donc à la rigueur entrer dans la catégorie des biens culturels et les rapports affectifs que des hommes entretenaient avec *leurs bateaux* pourrait sans doute avoir poussé certains à "tenter le diable" pour les faire revivre. Rien à voir cependant avec la valeur que peuvent aujourd'hui prendre *in situ*, les quelques rares épaves qui ont échappé aux chalumeaux et arcs oxyhydriques. Dans l'après guerre les conditions n'étaient pas réunies pour que les épaves se voient conférer une valeur historique, et les Brestois ne paraissent pas non plus avoir voulu leur faire porter un message quelconque à l'adresse des générations futures (comme ils auraient pu, par exemple, les charger de la mémoire des troubles qu'ils venaient de traverser)²⁷. Les vestiges de la seconde guerre mondiale, encore visibles aujourd'hui

²⁶DIOLE, P., *Chantiers dans la mer*, *op.cit.* p.79. On pourrait s'interroger sur la fiabilité du témoignage et se si ce ne sont pas parfois ses propres représentations que l'enquêteur projette sur ce qu'il a pu observer (Sachant qu'il aurait lui aussi plongé pour réaliser son enquête, selon les informations données en quatrième de couverture).

²⁷ A titre d'exemple de ce genre d'intervention sur la mémoire, on peut citer les cas du centre de Varsovie reconstruit à l'identique pour rappeler à la fois l'identité séculaire de la nation polonaise et la volonté d'anéantissement qui animait ses ennemis ou celui des camps de concentration chargés de conserver vivant le souvenir du judéocide de la Deuxième guerre mondiale. Voir à ce propos notamment CHASTEL A. BABELON, J.-P. CUISENIER J. ou Ann

autour de Brest, qui ont été appelés à remplir une fonction de remémoration l'ont été de façon rétrospective pour l'essentiel (Je pense en particulier à l'ancienne base sous-marine, au Fort Montbarey ou encore aux innombrables blockhaus qui émaillent le sentier des douaniers tout le long du littoral²⁸). Mais c'est surtout le passage du temps qui peut nous inciter à faire cette lecture, car si les édifices en question n'ont pas été détruits en même temps que la grande majorité des épaves, c'est certainement encore une fois pour des motivations très pragmatiques : il aurait été autrement plus coûteux de chercher à les faire disparaître que de s'accommoder de leur présence, dans la mesure où ils n'entravaient pas la reprise économique. Autrement dit, il ne s'agit pas de *vrais* monuments « intentionnels », c'est-à-dire des monuments dont la destination aurait été « assumée a priori et d'emblée²⁹ » (au sens qu'Aloïs Riegl donne à ce terme). Dans les années cinquante et même jusqu'au milieu des années soixante, à une époque où le point de vue utilitariste dominait manifestement à Brest, le recyclage et le réemploi seraient presque devenus une obsession. On en a de nombreux exemples dans la presse, et les témoignages de ceux de mes informateurs qui ont connu ces années de pénuries le confirment³⁰. Pour ces anciens (et encore aujourd'hui d'ailleurs), le gaspillage reste presque intolérable³¹. Tout paraît donc avoir été mis en œuvre pour

GRYNBERG (Cf. bibliographie) Ceci dit, en dépit du traumatisme que les bombardements ont pu provoquer chez les habitants, le contexte brestois, ne peut évidemment pas être mis sur le même plan que l'extermination systématique des Juifs ou la négation de la nation polonaise..

²⁸ En fait la plupart de ces fortifications sont beaucoup plus anciennes que ne le laisse penser leur association à la seconde guerre mondiale, et la fonction mémorielle dont elles se sont vues affubler depuis. Le fort Montbarey, construit par Vauban, abrite aujourd'hui un musée sur l'histoire du Finistère pendant la seconde guerre mondiale. Il a effectivement été investi par les Allemands sous l'occupation. Sources : http://fr.wikipedia.org/wiki/Fort_Montbarey

²⁹ Cette distinction entre monuments intentionnels et monuments non intentionnels a d'abord été théorisée par Aloïs Riegl pour être ensuite abondamment reprise par des chercheurs plus contemporains. CHOAY, F. *L'Allégorie du patrimoine*, p. 21.

³⁰ Je cite un extrait d'entretien, à valeur d'illustration : « Sur la Junon, sur le sous marin, on avait des boîtes de conserve qui dataient depuis je ne sais pas combien de temps mais il ne fallait pas les jeter, fallait les remiser et c'était là à rue de la Porte qui avait un centre militaire qui récupérait toutes les boîtes de conserve qui étaient sur les sous-marins. Fallait pas les jeter.

Qu'est-ce qu'ils en faisaient après ?

Ah je ne sais pas, on les remisait là et ils nous donnaient des bons pour en avoir d'autres. »

Pierre André Moulet, Tal ar derc'h, septembre 2013.

³¹ Chez ceux que j'ai rencontrés pour cette enquête mais ce serait également vrai des « anciens » que j'ai côtoyés par ailleurs, cela ressemble à une sorte de principe moral. (« On

réinsérer les épaves, les matériaux dont elles étaient constituées, et les instruments qui se trouvaient à bord, à l'intérieur des circuits économiques, le tout traduisant non seulement l'absence de toute distanciation historique, mais aussi le *refus* de les ériger en symboles³². Je suis tentée de proposer une nouvelle analogie avec des périodes relativement lointaines, en citant une fois de plus Françoise Choay, qui nous parle de la façon dont les gens, dans la civilisation chrétienne du Moyen Age, se sont réappropriés les vestiges antiques présents sur leurs territoire ³³ :

« [...] En ce qui concerne les objets ou les monuments de l'Antiquité, quels que soit le savoir de ceux qui en disposent, ils sont directement assimilés et introduits dans le circuit des pratiques chrétiennes, sans qu'aient été ménagés autour d'eux la distance symbolique et les interdits qu'aurait imposés une mise en histoire³⁴. »

On voit en fait les épaves, subir à peu près le même traitement, et selon la même logique. Restées en place après le départ de l'occupant elles ne sont pas davantage envisagées avec la distance nécessaire à une « mise en histoire ». Leur « altérité » n'était pas assumable pourrait-on dire pour paraphraser encore Françoise Choay, qui insiste bien sur le fait que la « conscience historique » ne peut intervenir qu'à partir du moment où la rupture entre le présent et le passé apparaît de façon manifeste, et renvoie ce dernier à des temps révolus, sans retour possible. Je la cite de nouveau³⁵:

ne jette pas ! » il faudrait une enquête plus approfondie pour savoir si tel est effectivement le cas).

³² Autrement dit des « sémiophores » pour reprendre les idées de Krzysztof Pomian, selon qui les « choses » sont à distinguer des porteurs de signes parce que ces sémiophores, sont nécessairement maintenus « hors du circuit économique », et ce ne n'est qu'à cette condition qu'ils pourraient « dévoiler pleinement leur signification » POMIAN, K. *Collectionneur, amateurs et curieux*, op. cit. p. 43.

³³ Elle fait référence à des travaux de Erwin Panofsky et de Richard Krautheimer. PANOFSKY E. *Renaissances and Renascences in Western art*, Stockholm, Almqvist und Wiksells, 1960 traduction française *La Renaissance et ses avant courriers*, Paris Flammarion, 1976. KRAUTHEIMER, R. *Rome, profile of a city*, 312-1308, Princeton, Princeton university press, 1980 ; PANOFSKY E. *Renaissances and Renascences in Western art*, Stockholm, Almqvist und Wiksells, 1960 traduction française *La Renaissance et ses avant courriers*, Paris Flammarion, 1976.

³⁴ CHOAY, F. *L'Allégorie du patrimoine*, op.cit. p. 32.

³⁵ Elle prend pour exemple le regard posé sur les ouvrages datant de l'Antiquité par les hommes du Moyen-âge, qui contrairement à ceux qui leur ont succédé, ne cherchaient pas encore à se définir par rapport à ceux de l'Antiquité

« Meubles ou immeubles, les créations de l'Antiquité ne jouent pas le rôle de monuments historiques. Leur préservation est, en fait un réemploi. Elle se présente sous deux formes distinctes : réutilisation globale, assortie ou non d'aménagements, fragmentation en pièces et morceau, utilisables à des fins et en des lieux divers³⁶. »

De la même façon, les archives des chantiers de renflouement font état soit de la réparation et de la remise à flot des épaves récupérables, soit de la récupération de leur ferraille. Pour celles qui sont promises à une nouvelle vie, la transformation subie n'est plus suggérée que par un numéro, peint en gros caractère sur la coque. Je renvoie à la circulaire citée plus haut à propos de l'identification des épaves:

« Pour éviter les difficultés de l'identification des épaves après renflouement, dès qu'une épave aura été renflouée, le Service ou la compagnie ayant effectué l'opération devra aussitôt peindre sur la coque en gros caractères, le numéro repère de l'épave, toujours précédé de la lettre E. »

Voir là une forme de stigmatisme serait aller à l'encontre des justifications données par les sources. Et si l'on peut toujours imaginer qu'une certaine volonté de remémoration a pu venir à l'esprit de certains, elle n'a en tout cas jamais été revendiquée, et restera de ce fait de l'ordre du non-dit.

En ce qui concerne les matériaux prélevés sur ces véritables gisements sous-marins, les cahiers de correspondance du Service des renflouements contiennent des indications intéressantes, relatives aux cours des métaux notamment. On apprend par exemple que les « conditions à demander [...] » au 18 janvier 1945 (à propos de l'épave du « *Sunderland* »), étaient les suivantes : pour les 730 tonnes de fonte, « 1,30 frs le kg » ; pour 750 kilogrammes de bronze, « 50 fr le kg » et pour 1 tonne 600 « d'antifriction », « 80 fr le kg ». Parmi les travaux et états de services mentionnés au titre des « comptes-rendus trimestriels d'activité des différents ateliers », figure également de façon récurrente le « contrôle de l'exploitation des ferrailles » (il est précisé à plusieurs reprises que ce contrôle se faisait au niveau de la « Darse du Château »). Les mêmes documents fournissent des données assez précises sur les commandes de matériel en tout genre, et font ainsi apparaître de façon assez flagrante

³⁶ CHOAY, F. *L'Allégorie du patrimoine*, op.cit. p. 32. et passim.

les difficultés rencontrées par les services concernés pour se procurer des outils³⁷. Du temps de la CLR, la décision de renflouer ou de ferrailer une épave, dépendait à la fois de ce que l'on pouvait espérer en retirer et des dépenses occasionnées. Ces conditions étaient par ailleurs subordonnées à la nuisance que la présence de chaque épave pouvait représenter pour la navigation car pour Brest, l'enjeu fondamental était peut-être moins la remise à flot des navires et la reconstitution de la flotte que le désencombrement du port et de la rade³⁸.

xx

Mémoire versus patrimoine

En résumé, si une page de l'histoire s'était peut-être tournée, les épaves semblent avoir été considérées comme des témoins ayant traversé la guerre plus que comme des vestiges. Pour ceux de la génération qui a regagné Brest après 1944, et à plus forte raison pour ceux qui n'ont pas quitté la ville, même durant le siège et les bombardements, elles étaient peut-être trop immédiatement présentes pour pouvoir représenter le passé. Mais ils ne paraissent pas non plus avoir songé à faire porter aux vestiges des navires détruits la mémoire des années de conflit, de les ériger en « monuments intentionnels³⁹ » ou en « sémiophores⁴⁰ ». En les réinsérant dans le circuit des activités économiques sous forme de ferraille et de pièces détachées, en en faisant systématiquement disparaître la trace, ils leur ont même interdit de jouer ce rôle. C'est l'impression générale qui ressort des documents consultés. Jamais je n'ai eu le sentiment de voir s'opérer la mise à distance temporelle qui serait la condition nécessaire pour une élévation au rang d'objet du patrimoine. Celle-ci ne sera réalisée que beaucoup plus tard. Même les témoignages des plus âgés de mes informateurs

³⁷ En approfondissant l'étude de la remise en circulation des métaux dans l'après guerre, des historiens pourraient vraisemblablement découvrir qu'une partie non négligeable des matériaux qui ont servi à la reconstruction de la ville a peut-être été prélevée sur les épaves qui gisaient encore dans cette vaste carrière sous-marine qu'était devenue la rade de Brest.

³⁸ Ce qui pouvait l'être vu depuis les centres nationaux par contre.

³⁹ Cf. RIEGL. A. *Le culte moderne des monuments, op.cit.*

⁴⁰ Cf. POMIAN K. *Collectionneurs, ...op.cit.*

vont dans ce sens : les anciens paraissant en effet douter de la possibilité de transmettre la mémoire de cette période. C'est le cas de Roger Priol, ancien résistant on l'a dit, qui exprimait son incapacité à faire comprendre aux « autres⁴¹ » ce qu'il avait vécu :

« Les filles avaient dit enfin de compte, ça n'a duré que quatre ans, sur une vie c'est rien du tout ! J'ai dit mais c'est quatre ans qui ont compté beaucoup⁴². »

« Vous ne pouvez pas vous rendre compte » il a répété plusieurs fois cette phrase, alors que je l'interrogeais sur son vécu. Elle traduisait un sentiment que beaucoup partagent, qui invoquent eux aussi des « conflits de générations⁴³ ». La référence que font les anciens à ce « fossé générationnel » est troublante car elle oblige à s'interroger sur la nature et sur le sens d'un « patrimoine » que l'on prétend avoir reçu en héritage, alors même que nos « aînés » (en tout cas ceux d'entre eux qui sont encore là pour témoigner), affirment ne pas être en mesure de nous communiquer. Ce pourrait être un des grands paradoxes que soulève le phénomène patrimonial.

⁴¹ Ses belles-filles ou ses petits enfants probablement car il n'a eu que des fils. Roger Priol est le père de Hugues Priol, l'un de mes principaux interlocuteurs pour ce travail.

⁴² Roger Priol, Plougonvelin, août 2010.

⁴³ « Avant, dans le temps on faisait attention. Ce n'est pas une histoire de radinisme... Mais l'argent avait de la valeur. On a connu... Mon père, quand il a commencé, il prenait le vélo... Il a arrêté, il avait cinquante garages... Mais un sou est un sou ! J'exagère un peu mais, maintenant, si t'as pas la marque, le gamin, il n'est pas content ! A une certaine époque c'était « Tu prends ça et si tu n'es pas content tu iras cul nu ! » J'exagère un peu mais vous voyez un petit peu : on ne jette pas ! « Tu prends, si tu ne veux pas prendre tu ne prends pas mais ce que tu as mis dans ton assiette : tu mange ! » Donc il y avait la notion de responsabilité. Vous voyez un petit peu ? Moi un morceau de pain ne va jamais à la poubelle. Si je ne le mange pas, il va aux oiseaux. Maintenant le pain on joue avec, moi je ne peux pas supporter ça. Vous voyez, on sort, on se retrouve un peu avec des conflits de génération... »
Camille Gélébart, Brest, avril 2012.

- Chapitre deux -

Les sculptures du temps

Curiosités et « valeur d'ancienneté »

« [...] J'avais donc sous les yeux des poteries élaborées selon des techniques attestées depuis la fin du paléolithique supérieur. Ce jour là, je conversais avec les femmes qui les avaient fabriquées, mes contemporaines, mais des femmes vêtues de robes bleues intemporelles, parées de bijoux et tatouées des mêmes motifs que ceux qu'elles appliquaient à leur poterie. Comment ne pas m'interroger sur les motifs décoratifs qu'elles imprimaient sur des supports les plus divers : leurs poteries, les tissus enveloppant leurs corps, les tatouages imprimés sur leurs fronts, sur leurs mains, sur leurs jambes et sur leurs pieds et peut-être ailleurs, sur des parties plus intimes¹. »

Jean Cuisenier, *L'Héritage de nos pères*, 2006.

Curiosité scientifique et avisée ou bien alors naïve ? Voyeuriste ? Ou peut-être vaguement lubrique ? Qu'est-ce qui se cache derrière le "désir d'objets" auquel l'ethnologue ne prétend pas échapper ? Ces quelques lignes de Jean Cuisenier, introduisent une réflexion sur la « fascination de l'objet », développée dans *L'Héritage de nos pères ; Un patrimoine pour demain ?* On notera que l'enquêteur refuse ici de se montrer dupe de l'ambiguïté de sa propre position, et s'interroge donc :

« Est-ce l'objet qui me fascine, l'objet, cette construction de l'esprit ? N'est-ce pas plutôt la source intarissable d'informations qui émane des pièces de poteries elles-

¹ CUISENIER, J. « La fascination de l'objet », in *L'Héritage de nos pères, un patrimoine pour demain ?* Paris, Editions De La Martinière, 2006. p.72.

mêmes, telles qu'elles se donnent à la perception présente « en chair et en os » selon la belle formule de Merleau Ponty² ? »

Les archéologues, seraient-ils mieux armés que les ethnologues pour résister à ce type de pulsions ? L'histoire des sciences humaines a sa part de légendes et de récits plus ou moins rocambolesques, où l'on voit des aventuriers-chercheurs partir à la rencontre de l' "Autre" pour les uns, du "passé" pour les autres... pour en fait se mettre à profaner des tombes, piller des sanctuaires, dépouiller des temples, et ne ramener en définitive que l'image de ce qu'ils prétendaient vouloir atteindre. "On" pourra toujours plaider les exigences de la science, la noblesse des intentions, ou d'autres alibis du même genre, censés faire office de circonstances atténuantes. Il n'empêche : les musées occidentaux sont remplis d'objets récupérés de façon plus ou moins avouable, que la législation internationale tend d'ailleurs désormais souvent à ramener vers leurs anciens propriétaires³. Ironiquement peut-être, cette tendance contemporaine semble confirmer la théorie élaborée par Marcel Mauss à partir de l'observation des sociétés primitives, qui suggère que les objets possèderaient une force spéciale impliquant que ce qui a été donné doit nécessairement être rendu ou échangé contre quelque chose d'équivalent ou de plus précieux⁴. Ces restitutions suggèrent du reste que le principe du « don contre don » pourrait s'appliquer aussi aux objets "pris" ou "volés" : « donnés » mais sous la contrainte, ou inconsciemment, ou involontairement⁵. Les périodes de conquête recèlent donc visiblement d'expériences peu orthodoxes, de récits pas très honorables voire carrément scandaleux parfois (selon les critères en vigueur à notre époque). Or l'histoire qui nous intéresse est bien celle d'une conquête, puisqu'il s'agit de raconter comment des hommes ont pris possession de la partie

² *Ibid.* p. 73.

³ Cf. <http://www.ehess.fr/fr/enseignement/enseignements/2012/ue/252/>; PIERRAT, E. *Faut-il rendre les œuvres d'art ?* Paris, Editions du CNRS, Coll. « Débats », 2011, 128 p. VAN DER BEURDEN, J. "Looting, Theft and Smuggling of Cultural Heritage : A Worldwide Problem", in Juliette VAN KRIEKEN PIETERS, *Art and Archaeology in Afghanistan: Its Fall and Survival*, BRILL, Leiden, 2006.

⁴ MAUSS, M. Essai sur le don : Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques p. 149-279 In *Sociologie et Anthropologie*, Paris, PUF, Coll. « Quadrige », 1973, 552 p. GODELIER, M. *L'Enigme du don*, Paris, Flammarion, Champs, 1996. p.19 -23.

⁵ Evidemment, l'emploi du verbe "donner" est à employer avec précaution ici et ne va pas sans une légère ironie.

immergée du plateau continental (limité ici à la mer d'Iroise). Presque immédiatement, une remarque s'impose: c'est qu'il ne saurait être question de vol ou de pillage au sens où nous m'entendions à l'instant, dans la mesure où le territoire "conquis" est un espace vide d'hommes, une *terra nullius* en somme, d'où le fait que, appréhendé sous cet angle, ce qui s'y trouve doit logiquement pouvoir être assimilé à un ensemble de *res nullius*, appropriables de façon spontanée. Pourtant, nous savons que le pillage sous-marin existe et préoccupe d'ailleurs beaucoup les autorités. Mais il concerne des objets qui n'ont pas été produits sous la mer : ce sont en fait des objets perdus, dont on ne considère pas véritablement qu'ils sont à leur place en ces lieux, et dont le statut s'avère en vérité ambigu, intermédiaire entre les ressources spontanées et les propriétés publiques ou privées. Le droit est relativement clair en général⁶. mais sa mise en application est souvent hasardeuse, sachant qu'il n'existe pas de réglementation uniforme en la matière⁷. On verra donc dans les prochains chapitres comment la conquête des fonds sous-marins s'est accommodée de la tension entre le "désir d'objets" d'un côté, et de l'autre les interdictions qui protègent les biens inappropriable.

Lorsque le scaphandre autonome est apparu, il existait deux grandes tendances dans la façon de pratiquer les épaves en mer d'Iroise. Nous en avons parlé, la première relevait de la chasse au trésor - c'est l'exemple de l'or de l'*Egypt*, relaté au début de la deuxième partie - alors que l'autre s'apparentait davantage à une entreprise de génie civil, et restait étroitement associée aux chantiers de renflouement. À cette époque, la plongée sous-marine était encore globalement conçue comme un moyen et non comme une fin. Il semblerait que ce soit dans les années cinquante et soixante, autrement dit la

⁶ MATTEI, Cl. « Les épaves maritimes en droit français », Mémoire de DESS en droit des transports, Université de Droit, d'Economie et des Sciences d'Aix – Marseille, Faculté de Droit et de Sciences Politiques d'Aix – Marseille, Centre de droit maritime et des transports, 1998-1999, 88 p.

⁷ Ce qui semble être une caractéristique du Droit international de la mer en général. Je m'appuie ici sur les cours de Droit International Public que j'ai suivis à l'Institut d'Etudes Politiques de Lille, dispensés par le Professeur Vincent Coussirat-Coustère. Sur le droit des épaves Cf. LE GURUN, G. « Du droit du littoral : l'évolution du droit maritime et l'Unesco », p. 92, in *La Mer pour mémoire*, L'HOUE M. & al. (dir.), *La Mer Pour Mémoire*, Somoqy éditions, 2005, 364 p.

période à laquelle nous sommes rendus, que les dimensions scientifique, esthétiques, ludiques, ont commencé à prendre le pas sur les aspects purement utilitaires. D'une besogne harassante et répétitive, peu stimulante intellectuellement et socialement marginalisante, on est passé en très peu de temps à une activité de loisir axée sur la découverte et le plaisir. Est-on vraiment en train de parler de la même chose, lorsque l'on met au regard la plongée professionnelle et militaire des années cinquante d'un côté, et de l'autre la pratique contemporaine? On peut s'interroger.

Et pourtant, si je me fie aux témoignages de mes informateurs, ce serait bien du côté des militaires et notamment des "pieds-lourds" qu'il faut commencer à chercher les origines de la "plongée bouteille". C'est un point sur lequel insistait Camille Gélébart, instructeur national de plongée (le plus ancien encore en activité tenait-il à préciser). Selon lui, tout aurait commencé avec les "pieds-lourds", et ce serait la mise au point du « détendeur ⁸ » - inspirée au départ par la mécanique automobile - qui aurait tout fait changer :

« [...] C'était la Marine ! C'était la Marine parce que le matériel était à la Marine. Dans la Marine il y avait les plongeurs et en plus de ça, ceux qui ont découvert la base c'était aussi la Marine. Au départ on part du "pieds-lourds". Le "pieds-lourds" c'est-à-dire qu'on n'est pas autonome. On est relié à la surface, par quelque chose. Moi j'ai plongé au "pieds-lourds", avec le casque et tout [...] Donc on partait sur le scaphandrier toujours "pieds-lourds" : on met l'habit, on est au sec dedans, avec des très grosses chaussures. Mais on était limité au niveau de la profondeur, et aussi de l'autonomie. [Donc] c'était les pieds-lourds qui ont travaillé, parce qu'il n'y avait pas ce qu'il fallait... Le premier détendeur ça a été le CG 43. Et même avant, ça partait du détendeur à gaz et gazogène... Vous voyez ce que c'est les gazogènes ? C'est-à-dire que, pendant la guerre, il n'y avait pas d'essence. Et les camions étaient équipés : entre la benne derrière et la cabine, il y avait comme un grand poêle, on mettait du bois dedans et qui fournissait du gaz pour alimenter le moteur, et à partir de ce moteur là il y avait un détendeur détendre l'air parce que c'est vrai que c'était sous pression, donc il fallait le détendre pour alimenter le moteur [...] Ils se sont inspirés de ça. Donc à partir de là... tout part de là. Vous voyez un petit peu ? »

Camille Gélébart, Instructeur national de plongée, Brest, avril 2012

Camille Gélébart commence par évoquer le fait technique, mais il ne s'arrête pas là. L'intérêt du « détendeur » dont il parle résiderait dans le gain d'autonomie qui en

⁸ Voir en annexe la collection de détendeurs et de bouteilles (ou "blocs") de Pierre André Moulet.

découle. Or cette nouvelle liberté est fréquemment associée à un symbole : un film qui aurait joué un rôle déterminant dans la propagation de l'engouement pour l'exploration sous-marine. Je veux parler ici du *Monde du Silence* qui a rendu célèbre le Commandant Jacques-Yves Cousteau. Pour Camille Gélébart, « ça a été le déclic », et c'est de là que lui-même serait parti. Ceci tend à signifier que, si le « mythe du trésor » peut encore être considéré comme un moteur essentiel de l'aventure sous-marine, le mot « trésor » s'entend de diverses manières car les « trésors » de mes informateurs pourraient sembler dérisoires à tous ceux qui s'attendraient à des histoires de cargaisons miraculeuse semblables à celle de l'*Egypt* évoquée plus tôt. C'est donc ce que je propose de voir maintenant.

1. Premiers clubs : les débuts de l'exploration sous-marine en mer d'Iroise

Dès le tout début des années soixante⁹, les plongeurs ont commencé à faire des apparitions, d'abord timides, puis de plus en plus fréquentes, dans la presse locale. Les journalistes se sont très vite montrés attentifs aux initiatives des habitants de la région dans ce domaine, s'empressant de saluer la naissance des premiers clubs et continuant plus tard à suivre leur progression avec le même enthousiasme. Les projets et engagements de ces nouvelles associations, et bientôt leurs « bilans annuels », ont donc souvent été synthétisés et retranscrits par que le quotidien local. Il en ressort une impression de dynamisme que l'on pourrait dire « juvénile », motivé par le plaisir de la découverte d'un monde nouveau, que l'on imaginait plein de secrets à percer et de mystères à déchiffrer. Au début de l'été 1961¹⁰, par exemple, on annonçait la constitution imminente à Concarneau d'un groupe de plongeurs, par des hommes à « l'esprit curieux » (selon l'expression employée) et qui, expliquait le journaliste, entendaient à la fois mettre leur passe temps au service du monde maritime et de se lancer dans une « exploration » plus orientée vers le savoir et la connaissance.

⁹ Et même à la fin des années cinquante mais de façon anecdotique encore.

¹⁰ *Le Télégramme*, jeudi 6 juillet 1961.

1.1. Des journaux enthousiastes, mais qui demandent à voir...

À Brest, soit un peu plus au nord, le Groupe Manche Atlantique de Plongée, est assez rapidement devenu une célébrité locale, dont les lecteurs du *Télégramme* pouvaient suivre les « aventures », de la même façon qu’il leur était possible de s’intéresser aux activités du club nautique de la Marine, à celle du « Dojo brestois », ou d’autres associations emblématiques de la ville, ce qui paraît témoigner d’une implantation réussie pour le club, bientôt connu sous ses initiales : GMAP.

Certains de mes informateurs ont commencé à plonger dans ces années là. D’après leurs témoignages, il y avait encore très peu de structures à proposer des activités subaquatiques. Le cas du GMAP mérite sans doute une attention particulière car il a été le seul club brestois pendant plusieurs années, et reste encore de loin le plus important. Notons que, en juillet 1961, les quelques « sportifs » de Concarneau interviewés par le journaliste du *Télégramme* à l’occasion de la constitution de leur groupe, ne parlaient encore que de projets. En revanche, en 1965, le GMAP pouvait déjà justifier de plusieurs années d’activité, et son président se féliciter d’une vitalité qui ne semblait pas se démentir. « Effectifs en progression : 365 licences dont 47 de plongeurs ; développement de l’école de plongée ; nombreuses sorties du bateau du club » : le journaliste en concluait que « les activités de 1964 [avaient] été tellement multiples », « qu’on ne [pouvait] que les énumérer très brièvement. ». J’ai déjà cité l’article auquel je fais référence ici dans la première partie¹¹. Ceci étant, si le matériel de base était devenu plus accessible (palmes, masques, combinaisons), la plongée en scaphandre autonome - « sport difficile s’il en est » selon l’auteur de l’article sur le groupe de

¹¹Au moment de signaler les différends qui n’ont pas tardé à apparaître entre les professionnels de la mer et ces associations d’amateurs, autour de l’accès et de l’utilisation des espaces maritimes. Nous avons pu constater que les pêcheurs sous-marins étaient alors considérés comme les « militants de base » des clubs de plongée. C’est l’une des raisons qui pourrait expliquer la différence entre le nombre de licences et celui des « plongeurs » : la pratique de l’apnée est inévitablement plus accessible que la plongée à l’air, sur le plan technique aussi bien que réglementaire, ainsi qu’au niveau du budget Cf Infra partie un chapitre sept. p. 211-212.

Concarneau - restait sans doute assez élitiste, et réservée à une petite minorité¹². C'est peut-être d'ailleurs aussi l'un de ses principaux attraits - le sentiment ou l'espoir de participer à une aventure un peu hors du commun - qui fascinait apparemment les journalistes et probablement leurs lecteurs, au point de faire assez régulièrement la une de l'actualité¹³.

Projets encore à l'étude à Concarneau en 1961, ou déjà en cours de réalisation à Brest en 1965 : ceux-ci étaient divers et témoignent d'une curiosité « tous azimuts », où la « chasse aux épaves¹⁴ » jouait un rôle non négligeable, mais venait se greffer à d'autres rêves et à d'autres ambitions. Comme on vient de le lire, le GMAP possédait déjà sa propre « école de plongée », et son action était résolument axée sur la formation. La recherche de la performance sportive et celle de la compétence technique n'étaient pas en reste, mais une attention toute particulière était consacrée à l'effort de pédagogie, ainsi qu'au soutien du progrès scientifique. D'après ces articles, le « plongeur type » se distinguait des autres représentants du monde maritime (professionnels ou amateurs) par le regard qu'il portait sur ces milieux tout juste devenus accessibles aux regards : il est « avant tout un amoureux des fonds marins » entonne ainsi le journaliste, « il aime ces lieux de silence qui lui dévoilent de merveilleux spectacles inconnus du commun des mortels¹⁵. ». Mais bien que le reporter du *Télégramme* ait semblé disposé à se laisser convaincre, il racontait sa rencontre avec l'un des fondateurs du groupe de Concarneau en des termes qui pourraient tout de même suggérer une légère circonspection :

« M Yvonnou, instituteur, nous racontait ses découvertes, ses étonnements, ses joies, avec une foi qui nous donnait envie d'y aller voir¹⁶. »

Les attentes du journaliste, ses interrogations, trahissent une certaine ambiguïté dans son jugement. On peut le supposer fidèle au point de vue des populations locales de

¹² Voir également en annexe « Trois candidats sur sept ont réussi le difficile brevet de second degré de scaphandrier autonome ».

¹³ Actualité locale, il faut peut-être le préciser.

¹⁴ En référence au titre d'un article paru dans *Ouest France* « Les chasseurs d'épaves de la mer d'Iroise » Olivier Mélenec, *L'Ouest France*, Mardi 16 mai 2006.

¹⁵ « Concarneau, Un groupe de plongée sous-marine en formation » *Le Télégramme*, jeudi 6 juillet 1961.

¹⁶ *Idem*.

l'époque, partagées entre la curiosité et la perplexité vis-à-vis d'une pratique dont elles ne comprenaient peut-être pas tout à fait l'« intérêt », quoiqu'il fut de bon ton de prétendre le contraire (pour ne pas perdre la face devant les élites qui faisaient des kilomètres pour venir s'y essayer¹⁷). Comme si plonger pour le plaisir représentait une idée séduisante, mais fantasque, la constitution d'un groupe ou d'un club devant dès lors rester subordonnée à quelques projets « utiles ». Un indice qui tend à le laisser penser : le reporter en revient toujours aux services que les « hommes-grenouilles » pourraient rendre à la collectivité :

« La baie conserve les épaves de navires coulés durant la guerre. Non loin du Cochon¹⁸, il y aurait un dragueur allemand que les plongeurs ont déjà recherché. Un filet sous-marin séjournerait encore à gauche du phare. Le groupe pourrait établir une prospection systématique des fonds, aidé en cela par de vieux marins¹⁹. »

Etait-il vraiment convaincu de l'intérêt « historique » du dragueur allemand auquel il faisait allusion ? Et du filet sous-marin ? Difficile de le dire, mais il y a tout lieu de penser que, dans l'esprit de bien des gens, et pour des années encore, l'intérêt que pouvait avoir la recherche de ces vestiges sous-marins consistait à les repérer pour mieux s'en débarrasser. À preuve, cet extrait de correspondance, repéré dans les archives (l'anse de Pouldohan dont il est question étant justement située à l'entrée du port de Concarneau) :

« Objet : Port de Concarneau

Evacuation des épaves à Pouldohan

J'ai l'honneur de vous faire connaître que, voici une dizaine d'années, le Service des Ponts et Chaussées a fait évacuer dans l'Anse de Pouldohan (littoral de la Commune de Trégunc) de nombreuses épaves encombrant le port de Concarneau.

A l'époque, cette opération n'offrait aucun inconvénient, l'anse en question étant pratiquement inutilisée. Depuis lors, la situation a toutefois évolué, du fait

¹⁷ *Le Télégramme* annonçait chaque année le passage des examens de 1^{er} et 2^e niveau de plongée à l'école de plongée du GMAP. Le nombre de Brestois parmi les candidats n'atteignait pas la moitié. En 1965 : « On compte sur des plongeurs de Reims (1), Paris (2), Lorient (2), Lannion (2), Brest (5 dont 2 militaires), Nantes (1) ». Yves Gladu, l'un de mes informateurs, parmi les plus « anciens », a découvert la plongée à Paris lors des salons nautiques et c'est pendant ses vacances dans le sud Finistère qu'il a réussi à convaincre quelques amis de faire équipe avec lui.

¹⁸ C'est le nom d'un rocher.

¹⁹ « Concarneau, Un groupe de plongée sous-marine en formation » *Le Télégramme*, jeudi 6 juillet 1961.

notamment de l'implantation d'une école de voile (centre de nautisme et de Plein Air de Pouldohan). Nous avons ainsi été saisis de réclamations et il apparaît que trois épaves s'avèrent effectivement gênantes, ce qui nécessite leur démolition. Faute de moyens matériels et de personnel spécialisé, nos tentatives s'avèrent pratiquement inopérantes. Aussi suis-je amené à solliciter une fois de plus, le concours bienveillant de la Marine Nationale pour la solution de ce problème²⁰. »

Comme bien souvent en pareils cas, la demande des collectivités avait été ignorée par la Marine nationale (cette indifférence de l'administration pour ce qui ne concernait pas directement les voies d'accès stratégiques ressort assez nettement des archives du fond consacré au renflouement).

Pour résumer, globalement enthousiastes, la presse et l'opinion publique locale semblent avoir réservé aux premiers clubs un accueil chaleureux, mais attendaient encore des preuves de l'utilité sociale et du sérieux de ces nouvelles pratiques des espaces maritimes, qui pouvaient vite venir entraver leurs propres activités, si les nouveaux venus se montraient trop sûrs d'eux. S'ils n'étaient pas nécessairement assimilés à des touristes, ces plongeurs pouvaient néanmoins faire figure d'intrus, dans un univers maritime assez jaloux de sa légitimité de ses "droits à l'espace", consacrés par l'usage²¹. Or, les premiers articles consacrés à l'émergence de la plongée par la presse finistérienne, dressent le portrait d'individus apparemment sympathiques mais pas forcément très sérieux (si l'on veut lire entre les lignes). L'un des premiers reportages du *Télégramme* à faire état d'une campagne locale d'exploration sous-marine, par exemple, était de nature à générer des réactions diverses. Pour les lecteurs un peu dubitatifs, il devait être rassurant de savoir que le chef de l'Expédition (et auteur du reportage) était ingénieur en aéronautique, et qu'il avait fait ses classes au Lycée de Brest avant de sortir diplômé de l'Ecole Centrale de Paris. Mais dans le même temps, tel qu'il est présenté, le projet avait surtout de quoi faire sourire : on apprenait ainsi qu'un certain Jean Bronnec²² s'était mis en tête, à l'occasion de ses

²⁰ Lettre du 18 mars 1965, de l'ingénieur en Chef du département (Ponts et Chaussées) au préfet maritime de la 2^e région.

²¹ Cf. *Infra*. Partie un chapitre sept.

²² Jean Bronnec a joué un rôle non négligeable dans le développement de la plongée dans le Finistère (au vu des documents consultés – articles de presse ou de revues spécialisées – et des témoignages de mes informateurs) Ingénieur en aéronautique chez Dassault en 1957 lorsqu'il monte ce projet, il était diplômé de l'école Centrale. Il est ensuite devenu le directeur des

vacances au Trez-Hir²³ de reproduire en quelque sorte le modèle fourni par Cousteau et les expéditions de la Calypso en mettant sur pied un projet de reportage sous marin baptisé « Expédition Gradlon ». Ce nom pouvait être interprété comme un clin d'œil malicieux à la culture folklorique locale, mais aussi comme les élucubrations d'un touriste fantasmant sur les légendes bretonnes de cités englouties (sachant que Gradlon est le nom du roi de la ville d'Is²⁴). Le petit groupe d'explorateurs, qu'il avait pu constituer autour de lui dès 1957 s'était en tout cas donné pour mission de partir à la recherche de vestiges des temps anciens, immergés sur les côtes du Finistère²⁵. Jean Bronnec, qui avait pris à sa charge l'article paru dans le télégramme, semblait cependant suffisamment lucide pour ne pas se prendre trop au sérieux, et maniait assez plaisamment l'autodérision. L'aventure semble e tout cas avoir beaucoup plu à l'époque, au point de justifier plusieurs articles parus sous forme de feuilleton dans *le Télégramme*.

« Forges de l'Ouest (selon le témoignage de mes informateurs, en fait Etablissements Généraux de Mécaniques de l'Ouest EGMO). Il avait de nombreuses passions, la plongée et la prise de vue sous-marine mais aussi le bricolage : il a mis au point un détendeur qui a fait concurrence au Mistral du Commandant Cousteau et d'autres prototypes dans des domaines divers. C'est à mon avis un personnage très intrigant qui a laissé un souvenir très vif dans la mémoire de ceux qui l'ont connu. Voir <http://www.centraliens.net/promotions/promo1952/textes/nouvelles.html>

²³ Où il avait gardé des attaches, il semble que l'information puisse avoir aussi son importance pour ne pas disqualifier tout de suite ce centralien, qui résidait sans doute probablement encore à Paris à l'époque, aux yeux des "gens du coin". Le Télégramme, janvier 1957.

²⁴ Cf. *Infra*.

²⁵ Outre Jean Bronnec, l'Expédition comptait un couple de ses amis, domiciliés à Brest, accompagnés de leur petit garçon. En somme, pour ceux qui auraient voulu être un peu critiques ou moqueurs, s'ils avaient été accompagnés d'un chien, leur joyeuse équipée aurait pu rappeler celle du club des cinq. Au cours de leurs recherches, les plongeurs d'Expédition Gradlon avaient découvert, près de la plage de Pors Liogan au Conquet, ce qu'ils pensaient être un ancien quai romain et, caméra sur l'épaule, se proposaient d'en faire profiter un public le plus large possible.

1.2. Le GMAP : école de plongée et université du temps libre...

Cette ambiance ludique ne doit pas occulter les efforts entrepris très tôt par les clubs pour soigner leur image, et apparaître crédibles aux yeux de la collectivité. Si l'on feuillette un peu *le Télégramme*, on constate que les membres du GMAP en particulier, ont tout de suite mis un point d'honneur à souligner l'utilité de leurs activités. On remarque ainsi la présence de l'adjoint au maire aux Assemblées générales annuelles, à quoi s'ajoute la figure du Dr. Guillerm, son président, dont la fonction avait quelque chose de rassurant²⁶. Bref, tout semble concourir à donner du GMAP une image de respectabilité, celle d'un organisme reconnu d'intérêt public, associant la promotion des sports à la recherche scientifique, et la formation technique à la pédagogie, ainsi qu'à l'éducation à l'environnement. Et pour ne rien oublier, le club brestois s'engageait résolument dans une discipline qui connaissait alors ses premiers succès (en Méditerranée notamment) à savoir l'archéologie sous-marine :

« Le GMAP a poursuivi en 1964 toutes ses recherches, revu et fouillé à la suceuse tous ses chantiers de fouilles archéologiques et a poursuivi ses études d'économie marine. Il a en outre lancé une opération inédite : l'opération "Forêts sous la mer", qui a permis de repérer sur toute la côte nord-Finistère de très nombreuses tourbières préhistoriques immergées²⁷ ».

Le Télégramme, Lundi 22 mars 1965, n°6228

bien qu'ils n'aient agit qu'en tant qu'amateurs bénévoles, ceux qui mettaient ces projets en œuvre les prenaient visiblement au sérieux. Notons que, pas une seule fois dans cet article, il n'est explicitement question d'épaves. Même sous l'intertitre « archéologie sous-marine » (des précisions sont en effet fournies un peu plus bas dans

²⁶ On pourrait en dire presque autant des statuts professionnels et sociaux de toute la petite équipe d'initiés qui n'avait pas tardé à se former autour de lui, constituée de médecins donc (le Dr. Mérier), mais aussi d'universitaires (les époux Moign), d'entrepreneurs dynamiques (Jean Bronnec, le directeur des Forges de l'Ouest), de représentants de la Marine Nationale (Pierre André Moulet) ce sont des noms qui reviennent constamment dans la presse. (Annick Moign faisait partie de l'équipe du Professeur Guilcher et a participé à plusieurs expéditions aux Iles Spitzberg à propos desquelles elle a soutenu une thèse d'Etat et Pierre André Moulet avait été chargé d'assurer sa protection lors de ses plongées sous la banquise, voir document en annexe).

²⁷ « Le Groupe Manche Atlantique de plongée dresse le bilan de ses activités de 1964 », *Le Télégramme*, Lundi 22 mars 1965, n°6228.

le texte), c'est de nouveau le projet « Forêts sous la mer » qui retient l'attention, associé à des programmes d'« expérimentations scientifiques » destinés en particulier à faire progresser les connaissances en matière de « cultures littorales ». Quant aux autres projets, le Docteur Guillerm n'en disait pas plus, préférant promettre à ses lecteurs des surprises heureuses en cas de succès²⁸. Cette sélection de projets en nombre limité, basée sur un programme rigoureux, et établi sur la base d'objectifs clairement prédéfinis, semble tendre vers un idéal propre à la science. Le GMAP des origines a clairement été conçu comme un instrument de recherche scientifique, imaginé par un consortium de gens engagés et instruits, qui travaillaient dans des secteurs et des disciplines différents mais non antagonistes. Cette impression est confirmée par l'intervention de l'adjoint au maire dont l'allocution est reprise par le journal :

« M Lucas

M Lucas, adjoint au maire, délégué aux sports, assure le GMAP de la sympathie de la municipalité :

Votre avenir, dit-il, sera d'autant plus important qu'un centre océanographique va être créé à proximité de Brest et que vos activités pourront s'inscrire dans le cadre de cette réalisation. »

Compte rendu de l'assemblée générale faisant le bilan des activités de 1964) *Le Télégramme*, Lundi 22 mars 1965, n°6228

L'intérêt pour la plongée, manifeste ici ne peut manifestement pas être compris indépendamment de la vigilance croissante de la société de l'époque à l'égard de la dépendance des activités anthropiques vis-à-vis de la partie immergée de la planète . Il dérive directement de la volonté de faire avancer les connaissances relatives à un milieu encore énigmatique, mais que l'on pensait être sur le point de conquérir. Le

²⁸ « Archéologie subaquatique

En ce qui concerne nos activités d'ordre archéologique ou scientifique, nous avons l'intention de nous limiter cette année à un programme précis. Cependant nous continuerons la recherche des tourbières immergées de la côte Nord-Finistère. Tous les chasseurs sous-marins peuvent nous rendre service en nous signalant tous les endroits où ils voient émerger sinon des arbres, du moins de la tourbe. Pour le reste, nous avons des projets extrêmement précis, tant sur le plan technique que sur le plan de l'expérimentation des cultures littorales. Ces projets sont trop importants et d'une réalisation trop délicate pour que nous puissions en parler maintenant. Nous préférons rester dans une certaine discrétion en espérant vous apporter de bonnes surprises en cours de saison. »

Le Télégramme, Lundi 22 mars 1965, n°6228

« centre océanographique de Bretagne », puis plus tard le CNEXO, l'Ifremer, l'Institut polaire, le CEDRE participeront tous de ce mouvement. Pour compléter le tout, associé au désir de savoir, celui de transmettre avait aussi une importance capitale. La volonté de mettre à la portée de tous, ce qui restait encore le privilège d'une élite est palpable à travers toutes ces manifestations publiques. Ainsi, le GMAP entendait promouvoir les activités subaquatiques au niveau local, et donner accès à une formation de qualité au public breton et comparable en ce sens à celle dont pouvaient bénéficier les Méridionaux. C'est de nouveau le Dr. Guillerm, le président du club, qui s'exprime ici :

« Une école nationale de moniteurs à Brest

Nous avons, d'autre part, l'intention de faire de Brest un grand centre atlantique de plongée, qui fera le pendant des centres de la Méditerranée. Bien que les Marseillais se fassent un peu tirer l'oreille, nous avons demandé que soit créé prochainement à Brest une école nationale de moniteurs. Pour cela évidemment il nous faudra une infrastructure. J'espère que nous pourrons trouver une petite place dans le cadre des installations du futur port de commerce²⁹. »

Le Télégramme, Lundi 22 mars 1965, n°6228.

L'effort d'ouverture n'était pas uniquement tourné vers les adultes. À une époque où les classes de mer avaient le vent en poupe, et où une attention particulière était donc prodiguée à la jeunesse, et le Dr. Guillerm songeait déjà à une formation à la plongée sous-marine adaptée pour les scolaires. Les aménagements urbains prévus dès 1965 incitaient d'ailleurs à l'optimisme, avec la promesse de l'ouverture prochaine d'une piscine:

« En ce qui concerne les activités de plongée, notre rôle éducatif va être largement favorisé par l'ouverture d'une piscine à Brest. Nous pourrons donc y travailler tout l'hiver et nous adresser non seulement aux adultes mais encore aux jeunes. Et ce projet de plongée scolaire que nous avons lancé il y a déjà 2 ou 3 ans, et que nous avons dû laisser un peu au ralenti du fait des circonstances va pouvoir certainement prendre toute son ampleur du fait de la mise à disposition des Brestois d'une piscine. »

Le Télégramme, Lundi 22 mars 1965, n°6228

La plongée sous-marine aurait donc en grande partie été conçue au départ comme un soutien "amateur" à la recherche scientifique, et la plupart des clubs associatifs

²⁹ Les locaux du GMAP se trouvent toujours sur le port, en arrière de la Crieée.

apparus dans les décennies qui ont suivi se sont inspirées de ce modèle, le GMAP ayant en quelque sorte donné le ton.

En résumé, nourri par un idéal progressiste, et constitué autour d'un noyau dur d'intellectuels et de savants convertis à la plongée pour les besoins (ou pour l'amour) de la science, le GMAP se serait donc donné assez rapidement les moyens d'attirer le maximum d'adeptes possible, et d'assurer leur formation, leur instruction, leur éducation. L'essor et le dynamisme de la plongée finistérienne, semblent donc donner la preuve de l'efficacité d'une forme nouvelle de "militantisme" humaniste qui, dans la deuxième moitié du vingtième siècle aurait encore entretenu l'image de la mer comme lieu propice aux expérimentations sociales audacieuses³⁰.

2. Le temps des repêcheurs de canons

Les exemples abondent de découvertes archéologiques qui se révèlent avoir été avant tout le fruit du hasard³¹. Un coup d'œil à la presse des années soixante suffit pour constater que, dans les campagnes bretonnes, les travaux d'aménagement du territoire, et notamment de remembrement, ont permis de mettre à jour des vestiges divers datant de périodes également variées : un tombeau gallo-romain à Loquirec³², un cimetière gaulois à Lannilis³³, d'autres vestiges gallo-romains à Plonévez Porzay ou alors un

³⁰ Qui rappelle, sur le mode laïc, l'humanisme du début du siècle avec les Œuvres sociales et les Abris du Marin ou plus tard l'insertion par le sport dont on a effleuré le sujet en parlant de la promotion de la natation. Les loisirs, encore une fois, sont conçus ici comme une sorte d'école du temps libre, et censés encadrer les masses en les orientant vers des passe-temps stimulants intellectuellement et physiquement.

³¹ Malgré tout le sérieux et toute la rigueur avec lesquels les archéologues entendent convaincre que leur discipline est une science et non un bricolage.

³² « Découverte à Loquirec d'un tombeau gallo-romain ; un ouvrier voulait « arroser « l'évènement, son verre explose », *Le Télégramme*, Mardi 2 avril 1963.

³³ « Un petit cimetière gaulois mis à jour à Lannilis », *Le Télégramme*, Mardi 2 avril 1963. (Les deux découvertes ont été annoncées le même jour mais celle de Loquirec date du samedi précédent –soit le 30 mars 1963 – celle de Lannilis du 17 mars 1962).

souterrain datant de l'âge de fer à Concarneau³⁴ (et je n'ai cité pour l'instant que des exemples concernant l'archéologie terrestre...)

2.1. Prises sous-marines

À la même époque, le plateau continental, révélait également de nombreuses surprises aux adeptes du scaphandre autonome, le plus souvent alertés par des pêcheurs, voire parfois par des promeneurs. C'est par exemple le cas avec le « statère d'or de Cyrène » de Lampaul Plouarzel, dont on peut rapidement résumer l'histoire, qui a fait l'objet de plusieurs publications, et semble en quelque sorte faire partie de la “préhistoire” de l' « Archéologie du Ponant » (que les archéologues font débiter beaucoup plus tard, en 1983, avec la découverte de l'épave dite de Ploumanac'h³⁵).

L'inventeur de la pièce d'or, un officier de marine en retraite, l'avait récupérée “par mégarde” pour ainsi dire, dans des circonstances assez étonnantes : résidant à Brest, il venait régulièrement sur la côte de Lampaul Plouarzel, pour y ramasser du goémon, destiné à amender la terre de son jardin. Ce n'est qu'une fois chez lui, et après avoir épandu les algues, qu'il avait découvert un statère en or parmi les thalles³⁶ desséchées. Sollicités pour expertise, les spécialistes avaient constaté que le goémon était solidement fixé à la pièce, et en avaient déduit que l'algue avait servi de flotteur pour la ramener jusqu'à l'estran, depuis un lieu probablement situé à une faible profondeur. Il n'en fallait pas plus pour suspecter qu'un navire avait dû faire naufrage en cet

³⁴ Est-ce la cave d' « Astérix » que l'on a découverte près de Concarneau, *Le Télégramme*, octobre 1966. Le commentaire du journaliste du *Télégramme* résume la situation : « Il est assez fréquent, lorsque l'on procède à des arasements de talus ou à la construction de nouvelles routes de découvrir certains vestiges intéressant l'archéologie. Le cas a été maintes fois constaté dans le sud Finistère ». J'ai cité des découvertes effectivement repérées dans les journaux de l'époque mais à titre d'exemples illustrant un phénomène général, l'intérêt suscité par l'archéologie (dont témoigne aussi le dynamisme de la Société archéologique du Finistère, déjà vieille de plus d'un siècle à l'époque) En fait, peu importe le nom des sites.

³⁵ L'HOUE, M. « Les premiers pas dans l'Atlantique, l'épave de Ploumanac'h (IV^e siècle) » in L'HOUE, M. (dir.) *La Mer pour mémoire*, op.cit. p.86.

³⁶ On parle de « thalle » pour désigner « l'appareil végétatif des plantes inférieures » (Larousse), je le note car, personnellement, je l'ignorais.

endroit, à une époque qui restait à déterminer³⁷. Ceci étant dit, les trouvailles de ce genre sont restées assez rares, car comme le rappelle Michel L'Hour (par exemple, il n'est pas le seul³⁸), les conditions de mer en Atlantique ne sont pas propices à la conservation des épaves anciennes, ni de leur chargement : privé de l'enveloppe protectrice fournie par le bois des coques, celui-ci se retrouve la plupart du temps dispersé puis enfoui, ce qui le rend presque indécélable pour un œil non averti.

En revanche, les épaves d'époque moderne ont parfois été suffisamment bien conservées pour qu'il en soit encore resté quelques traces lors de l'arrivée des plongeurs. Des scènes comparables à celle que l'on va lire étaient vraisemblablement assez communes dans la période qui nous occupe : période de découvertes enthousiastes pour les adeptes de la plongée :

« Les plongeurs sont allés tout d'abord en reconnaissance auprès de l'épave. Lorsqu'ils remontaient tour à tour, ils avaient les mains chargées qui de plats en étain, de casseroles ou de briques réfractaires, qui de boulets « à chaîne » ou de menus autres objets³⁹. »

Le Télégramme, lundi octobre 1966, n°6711.

Les objets remontés à la surface de cette façon entreraient sans difficulté dans la catégorie des curiosités « amassées au hasard des guerres, des rapines, des voyages ou des héritages par les curieux de toute sorte ⁴⁰ » dont parle Françoise Choay. Les scènes de “pillage” désinvolte qui leur sont associées s'opposent en tout point à l'attitude des premiers véritables “patrimonialisateurs”, beaucoup plus rigoureux et plus systématiques dans leurs sélections. Nuançons tout de même le propos car dans le cas présent, la manœuvre était cautionnée par toute la communauté, et se serait

³⁷ BOUSQUET, J. « Une stratère d'or de Cyrène sur la côte du Finistère », *Compte rendu de l'académie des Belles Lettres*, 1960, Volume 104, n°1, p. 317-323. « Une monnaie d'or sur la côte de l'Armorique », *Annales de Bretagne* 1961.

³⁸ Qui a d'ailleurs relaté cette histoire de statère dans *La Mer pour Mémoire*. S'agissant de la désintégration rapide des épaves sous l'effet de la houle et des courants, mes informateurs confirment à l'unanimité.

³⁹ « Trois des canons d'un navire ancien qui repose par 10 mètres de fond dans l'anse de Porsmoguer ont été ramenés à la surface par le GMAP », *Le Télégramme*, lundi 10 octobre 1966, n°6711. Voir illustrations en annexe.

⁴⁰ CHOAY, F. *L'Allégorie du patrimoine*, Paris, Editions du Seuil, Coll. « La couleur des idées », 1992. p.26.

manifestement déroulée dans l'allégresse, par un après-midi d'automne ensoleillé (le journaliste notait ainsi que « le temps était clément (le vent léger, la mer calme) ce qui a facilité grandement les opérations⁴¹»). Les autorités suivaient donc les opérations d'un œil bienveillant, secondées par les nombreux spectateurs venus applaudir les plongeurs au moment de la remontée des canons:

« [...] Puis ce fut le moment des derniers préparatifs, M Auguste Tanguy, aidé de deux ou trois camarades, immergea un caisson de renflouement afin de faciliter la remontée des canons.

Mais ceux-ci furent sortis de l'eau au moyen du mât de charge du *Naja*⁴², la cuve d'air n'ayant pu être utilisée à la suite d'un incident. Il était 16 heures environ lorsque la première pièce, à laquelle s'accrochaient encore un ormeau ou quelques algues, apparut aux occupants du bateau et aux nombreux spectateurs qui regardaient depuis la côte⁴³. »

Le Télégramme, lundi 10 octobre 1966, n° 6711.

Comme on peut s'en apercevoir à la lecture de ces coupures de presse, l'attitude des pionniers de la plongée sous-marine en mer d'Iroise renvoie assez clairement aux moments de débauche festive dont nous avons parlé plus tôt à propos de récupération plus ou moins licites de bris de naufrages et autres cueillettes de ressources dites « spontanées ».

⁴¹ « Trois des canons d'un navire ancien qui repose par 10 mètres de fond dans l'anse de Porsmoguer ont été ramenés à la surface par le GMAP », *Le Télégramme*, lundi 10 octobre 1966, n° 6711.

⁴² Il s'agit du bateau à bord duquel étaient montés les plongeurs, propriété d'un certain Victor Elies qui, tout comme son bateau d'ailleurs, reste assez célèbre parmi les plongeurs (et quelques autres) pour ses activités de ferrailleurs. Cf. ci-dessous.

⁴³ *Ibid*

2.2. La caution communautaire

À la lumière de cette pratique du « droit d'épaves » ou de « bris », que les habitants des marges littorales revendiquent désormais plus ou moins ouvertement comme relevant de la « tradition »⁴⁴, on peut se demander ce que sont devenus ces canons et objets divers, que les plongeurs du GMAP ont remontés de l'anse de Porsmoguer. Allaient-ils être intégrés au décor des habitations finistériennes, de la même façon que le mobilier des navires échoués sur les plages de l'archipel de Molène a pu, dans le passé, venir trôner au milieu des pièces de vie des Ouessantins? En fait, la présence de plusieurs sommités ce jour là – le président du club, le Dr. Guillerm, le président du Comité de Bretagne⁴⁵ le Dr. Mérer, les vice-présidents MM. Jean Bronnec et Louis Coat – se justifiait surtout par le fait que les objets récupérés devaient faire l'objet d'une analyse, destinée, si possible, à identifier l'épave :

« A la disposition des spécialistes

Tous les plongeurs regagnèrent alors le bateau. Ce butin allait être suffisant pour permettre éventuellement aux connaisseurs d'en déterminer l'origine. *Le Naja* rentra finalement en fin d'après-midi au port de Lampaul Plouarzel. Les canons ont ensuite été déposés chez M. Victor Eliès où ils sont dès à présent à la disposition des spécialistes intéressés par le problème⁴⁶. »

Le Télégramme, octobre 1966.

Nous serions donc en réalité en présence, non pas d'un acte de vandalisme ou d'une scène de pillage, mais bien d'une fouille archéologique, conduite par les plongeurs du GMAP sous le regard attentif et bienveillant de leur "chef", le Dr Guillerm, et de celui de quelques érudits locaux. Soit, mais l'ambiance de "kermesse" qui paraît avoir présidé à la manœuvre, tout comme l'emploi du mot « butin » dans l'extrait cité à l'instant –lapsus révélateur?- autorise à émettre quelques doutes sur la manière dont les participants au "spectacle" entendaient eux-mêmes l'opération. Et en effet, sans

⁴⁴ Cf. *Infra*, Partie un, chapitres deux, trois et cinq.

⁴⁵ Il s'agit probablement du Comité de Bretagne de la FFESSM, ancêtre du CIPBL dont on a parlé dans la partie deux.

⁴⁶ « Trois des canons d'un navire ancien qui repose par 10 mètres de fond dans l'anse de Porsmoguer ont été ramenés à la surface par le GMAP », *Le Télégramme*, lundi 10 octobre 1966, n°6711.

même remettre en question leur bonne volonté, il n'est pas certain que tous parmi eux aient été convaincus de la valeur historique des objets. Notons que cet épisode ne constitue qu'un exemple parmi d'autres d'« inventions » assez similaires de vestiges engloutis (« invention » étant le terme consacré). Le même mois d'ailleurs, le GMAP révélait au *Télégramme* la découverte d'une autre épave, trouvaille datant en fait de l'hiver précédent, mais tenue secrète jusqu'à ce jour, de peur d'attirer les curieux (selon le journal). Dans ce cas comme dans celui des canons de Posrmoguer, un inventaire avait été établi et associé à des dessins légendés permettant de localiser précisément l'endroit où se situaient les différentes pièces désignées. En voici la liste retranscrite dans *le Télégramme*, conjointement à un dessin annoté :

« Quatorze canons reposaient par 7 à 10 mètres de fond, trois d'entre eux ont été remis à la surface dimanche. On voit ici le relevé des lieux : 1. canon en fonte long de 2,90 m (diamètre moyen 28 cm) ; 2. débris de coque ; 3. Meules (25 cm.) ; 4. boulets de 12 cm. et 20 cm. ; 5. objets divers (étain, poteries, verres, etc. ...) 6. feuilles de plomb, de cuivre et de zinc⁴⁷. »

La nature des objets remontés a son importance car, comme on le verra, la sélection opérée par les amateurs d'épaves a varié suivant les époques. L'orientation des regards joue certainement un rôle déterminant : on comprendrait mal sinon que, en certains moments, les plongeurs ont surtout découvert des canons, mais jamais rien qui semble avoir moins d'un siècle. Or il est évident, que les chaudières, treuils et autres machines propres à la civilisation industrielle qui suscitent aujourd'hui leur intérêt ne sont pas apparus entre temps. Mais n'anticipons pas sur ce qui fera l'objet des chapitres à venir. Toujours est-il que parmi les membrures de la coque de la *Sylphide*, dont on lit qu'il s'agissait d'une corvette française coulée au large de Camaret en 1794, les plongeurs du GMAP avaient trouvé des objets très proches de ceux répertoriés sur l'épave de Porsmoguer⁴⁸. Les deux relevés sont signés du même Pierre Moulet, dont on a déjà dit

⁴⁷ « L'épave découverte par le GMAP dans l'anse de Porsmoguer pourrait être celle de la gabare Le Rhône, coulée en l'an II » *Le Télégramme*, mardi 11 octobre 1966, n°6712.

⁴⁸ « Localisation de l'épave par l'auteur de sa découverte : 1) canons de 1,80 m ; 2) briquettes réfractaires ; 3) disques de pierres ; 4) bois et amalgames, fer, rouille (coque) ; 5) débris divers parmi galets ronds ; 6) manchons en T en laiton et cuivre, plaques de cuivre ...zinc ; 7) mâture en plusieurs morceaux ; 8 et 9) ancres sans jas ; 10) partie coque et mâture ; 11) moules à eau ; 12) lingots plombs. » « Ces bateaux morts que la mer nous cache ; le maître

quelques mots plus tôt quand nous avons parlé des premières équipes de plongeurs de la Marine⁴⁹. Nous le retrouvons ici dans le civil, pour apprendre qu'il était aussi moniteur de plongée, archéologue à ses heures et qu'il mettait volontiers ses talents de dessinateur au service de ses collègues du GMAP.

Le journal précisait que le travail de repérage réalisé en amont de ces inventaires avait pour objectif final l'identification du navire. Pour l'épave « mystérieuse » de l'anse de Porsmoguer :

« Une fois débarrassés de leur gangue, ces vestiges seront examinés minutieusement par des spécialistes qui tenteront d'identifier aussi le bâtiment qui les portait. Celui-ci aurait semble-t-il coulé après avoir heurté la roche *Ifol* tout proche, à l'époque de la Révolution ou de l'Empire. Cette découverte, on le voit, est fort intéressante⁵⁰. »

Rétrospectivement *Le Télégramme* rapportait également les circonstances de la découverte de la *Sylphide*. On lit donc qu'en janvier 1966, le maître Moulet était occupé à s'entraîner⁵¹ sur des fonds rocheux quand quelque chose avait retenu son attention. Voilà comment la scène était décrite :

« Les courants se heurtent à l'endroit où le maître Pierre Moulet avait choisi de s'entraîner. Sous les remous violents se cachent des rochers, des cailloux comme disent les marins. Dans cette marmite en ébullition si l'on peut dire, M. Moulet plongea à plusieurs reprises. L'eau n'était pas très claire, aussi évoluait-il presque en aveugle.

Cependant, il crut discerner parmi le chaos des roches les vestiges d'un navire. Des débris de bois et de métal jonchaient le sol. Le Maître Moulet venait de découvrir une épave. Ce n'était pas la première d'ailleurs. L'immense cimetière de navires que sont les parages de nos côtes lui a fourni l'occasion maintes fois de repérer des cadavres de bateaux, squelettes misérables dans un univers féérique.

Moulet, (moniteur du GMAP) a découvert l'épave de la *Sylphide*, corvette qui coula en 1794 au large de Camaret », *Le Télégramme*, samedi 8 et dimanche 9 octobre 1966, n°6710.

⁴⁹ Il a fait partie des FNFL durant la guerre, et participé dans la rade aux travaux de déminage. C'est lui qui décrivait le costume de plongée hérité des nageurs de combat italiens et qui racontait aussi avoir découvert des chapelets de mines et de nombreux explosifs dans la rade durant l'après guerre. Cf. *Infra*, Partie deux chapitre trois.

⁵⁰ « Trois des canons d'un navire ancien qui repose par 10 mètres de fond dans l'anse de Porsmoguer ont été ramenés à la surface par le GMAP », *Le Télégramme*, lundi octobre 1966, n°6711.

⁵¹ L'article précise que le CNRS avait « [fait] appel à ses services et à sa compétence », pour qu'il accompagne une équipe de chercheurs aux îles Spitzberg. On note encore une fois l'étroite imbrication entre le monde de la recherche scientifique, la plongée amateur et la Marine Nationale.

« Je reviendrai la voir » se dit le Maître Moulet⁵².»
Le Télégramme, samedi 8 et dimanche 9 octobre 1966, n°6710.

On pourrait croire à un roman d'aventure, et c'est probablement l'effet recherché, car il s'agissait entre autres choses de retenir l'attention des lecteurs, et de les tenir en haleine jusqu'au dénouement de l'histoire. Mais l'aventure en question ne devait pas rester celle d'un plongeur solitaire : le reste de la communauté est donc ensuite mis dans le secret et associé à l'enquête, apportant à celle-ci sa caution :

« Il ne revint pas seul. Le moniteur du GMAP demanda à deux des meilleurs plongeurs de Bretagne. MM Gustave Van Litsenborg de Landerneau et Daniel Belle (horloger à Brest) et à un jeune plongeur très doué de Brest, M. Guilbert, de l'accompagner.

« Une dizaine de fois, mettant à profit ses propres permissions, M. Moulet plongea avec ses amis. C'était en janvier et en février 1966. A demi enfouie dans le sable ou reposant sur les galets apparaissaient toute sorte de débris : briques réfractaires, disques de pierres, morceaux de ferraille, plaques de cuivre et de zinc, une mâture brisée en plusieurs morceaux, deux ancres sans jas, une meule à eau, une faible partie de la coque, huit canons en bronze. Etc. Minutieusement, les plongeurs procédèrent à la localisation exacte de l'épave, relevé de fond, croquis à la boussole, inventaire, etc⁵³. »

Le Télégramme, samedi 8 et dimanche 9 octobre 1966, n°6710.

Le style narratif et les accents lyriques révèlent un goût pour l'écriture littéraire, sur lequel on peut s'arrêter car il rappelle des procédés discursifs repérés ailleurs, qui pourraient donc permettre une comparaison assez intéressante avec des terrains pas si éloignés.

2.3. Récits d'*invention(s)* et résonances discursives

Les quelques articles parus dans la presse durant l'automne 1966 interpellent par le côté systématique des comptes-rendus, et rappellent en ce sens les récits de chasse analysés par Sergio Dalla Bernardina dans *l'Utopie de la nature*. « Quiconque a une certaine familiarité avec ce genre de récits ne peut qu'être frappé par leur caractère

⁵² « Ces bateaux morts que la mer nous cache ; le maître Moulet, (moniteur du GMAP) a découvert l'épave de la *Sylphide*, corvette qui coula en 1794 au large de Camaret », *Le Télégramme*, samedi 8 et dimanche 9 octobre 1966, n°6710.

⁵³ *Idem*.

répétitif⁵⁴» écrit-il : « on dirait que, au lieu d'évoquer des épisodes ayant réellement eu lieu, le narrateur se contente de recycler un scénario, de mettre en scène une série de figures standardisées⁵⁵. » Pour l'instant, notre "corpus" serait un peu mince pour déjà parler de stéréotype, mais on peut cependant repérer l'insistance sur les conditions de mer pas toujours favorables. Sur un ton qui mêle le sérieux et l'humour, les reportages du *Télégramme* mettent également en scène ce qui ressemble fort à des aventuriers de l'extrême⁵⁶. On peut reprendre le reportage de Jean Bronnec que nous avons mentionné plus tôt, qui datait de 1957, où il était déjà question de l'attitude téméraire des explorateurs:

« Les algues sont arrachées partout, et leurs débris troublent l'eau. Je m'aperçois que mes coéquipiers ne m'ont pas suivi. Ils ont renoncé à se mettre à l'eau et maintenant, du haut de la falaise, me font de grands signes. Je finirai par comprendre qu'il ne faut pas, surtout, essayer d'accoster sur la grève (Je n'en ai d'ailleurs nulle envie) et sur leurs indications, je finis par découvrir un repli du rocher où la houle se calme un peu, j'atterris épuisé, serrant fortement la caméra qui vient de filmer les sars... »

Le Télégramme, mardi 8 et mercredi 9 janvier 1957

L'autodérision est palpable mais on retrouve l'environnement hostile (violence des courants, manque de visibilité lié aux particules qui troublent l'eau), l'idée de camaraderie et enfin, ce contexte spatial et social étant fixé, le ou les objets insolites découverts au fond, dont le protagoniste postule presque immédiatement l'ancienneté:

« Pas de doute, voilà un quai ! Un plateau rocheux continu couvert d'une forêt d'algues très claires, qui s'arrête brusquement sur une coupure verticale rectiligne dominant de quelques mètres un fond de sable et de petits cailloux. Orienté E-W sous peu de mètres d'eau à basse mer, il est bien repéré, il est à nous ! Enthousiasme de courte durée, l'exploration détaillée en scaphandre autonome nous montre que notre « quai » n'est qu'une roche naturelle dont la forme régulière nous avait trompés.

Mais j'ai encore un doute ; retourné sur les lieux, j'écarte à nouveau les larges feuilles de lamineuses et j'émerge de l'eau, radieux. Nos plongées suivantes le confirment : au pied de notre « quai », des pierres, en forme de parallélipèdes

⁵⁴ DALLA BERNARDINA, S. *L'Utopie de la nature, chasseurs, écologistes et touristes*, Paris, Imago, 1996, p.11.

⁵⁵ *Ibidem*.

⁵⁶ Les témoignages des plongeurs recueillis sur le terrain vont d'ailleurs dans le même sens. Je pense en particulier à celui de Pierre André Moulet dont il est question dans cet article

réguliers apparemment taillées, jonchent le sol sous un manteau d'immenses algues⁵⁷. »

Le Télégramme, mardi 8 et mercredi 9 janvier 1957

Dans notre première partie, nous avons parlé assez longuement de l'ambiguïté de la mer, et de la profusion des représentations et des fantasmes qui en découlent. Cette plurivocité, qui permet d'y voir à peu près tout et son contraire, n'est pas propre au milieu marin : elle vaudrait en fait aussi pour la montagne, la forêt, le désert (etc.)⁵⁸. Les ethnologues qui ont enquêté sur les terrains de ce type ont ainsi remarqué que les discours qui émergent de la pratique d'activités impliquant un contact privilégié avec la nature (ou supposé tel), loin de se réduire à de simples « appendices de l'expérience », en seraient « une composante essentielle »⁵⁹, voire la raison d'être. Cette idée est également présente dans les écrits de Marc Augé, à propos non plus de textes mais d'images. Dans *Le temps en ruines* en particulier, il fait observer à l'activité photographique tendrait de plus en plus à devenir l'un des principaux objectifs d'un touriste pris entre les images qu'il a vues avant son départ et celles qu'il contempera après son retour. Selon son analyse, pour ne pas risquer de décevoir ce consommateur de clichés, « le réel [devrait] ressembler à son image ». La réflexion de Sergio Dalla Bernardina se rapproche beaucoup de la sienne, quoiqu'il pousse peut-être un peu plus loin le développement en suggérant que le caractère stéréotypé des récits cynégétiques (dans son cas, mais il pourrait en aller de même de la photo ou d'autres types de comptes-rendus d'expérience) pourrait avoir une fonction protectrice. Je le cite :

« [...] Tant qu'elle se limite à reproduire des séquences connues, le chasseur ne risque pas, en effet, d'accomplir des gestes arbitraires passibles de quelque

⁵⁷ « Ces chasseurs sous-marins de l'expédition Gradlon », *Le Télégramme*, mardi 8 et mercredi 9 janvier 1957, n° 3737-3738.

⁵⁸ L'impression que les discours des plongeurs ont quelque chose d'un peu stéréotypé, m'a poussée à tenter de relire mes matériaux au regard de la réflexion proposée dans *l'Utopie de la Nature* à propos des récits de chasse, et de travailler dans une perspective comparative. Sergio Dalla Bernardina étant mon directeur de recherche et qu'il me paraissait naturel, de faire mes premiers pas en ethnologie en m'inspirant de ses travaux et de ses méthodes d'analyse.

⁵⁹ DALLA BERNARDINA, S. *L'Utopie de la Nature*, Op. cit. p.11.

sanction. Dans ce sens, le récit de chasse prépare l'acte cynégétique fixant d'avance tout ce que le chasseur a le droit de voir, de faire et de se rappeler⁶⁰. »

Nous ne pouvons pas ignorer la suspicion qui plane autour de la plongée sur épaves. Si j'ai d'abord voulu laisser de côté le thème du pillage, qui me paraissait très glissant, il a fini par me rattraper au travers des questions et des allusions de mes interlocuteurs. J'ai donc entrepris de l'aborder dans le cadre d'une réflexion sur les pratiques de cueillette, collecte, ramassage et autres formes de "capture". C'est donc dans cette perspective que je proposerai de comparer l'attitude des plongeurs d'épaves à celle des chasseurs, qui s'efforcent de maquiller l'acte sanglant qui est pourtant au cœur de leur pratique, en le réinsérant dans une série de gestes élaborée par avance, et récitée ensuite devant un panel de spectateurs qui ne seraient dupes qu'à moitié. Pour autant, et afin de ne pas distordre ses propos, d'après Sergio Dalla Bernardina, « le récit de chasse ne saurait être réduit à un système d'autodéfense sophistiqué », », il contient aussi des messages d'ordre normatif, « concernant la société, son état actuel et son « devoir être » ⁶¹ ». C'est un discours ambivalent permettant de revivre des expériences troublantes, voire transgressives, en leur donnant une connotation morale. Cela vaut peut-être aussi pour nos touristes subaquatiques, également amateurs de *Wilderness*, comme les chasseurs écologistes de *l'Utopie de la nature* et d'autres textes du même auteur.

2.4. L'exhibition des trophées

Les coupures de presse nous révèlent que, dans le contexte qui servait de cadre aux expéditions des premiers adeptes du scaphandre autonome, le discours n'était souvent pas celui du plongeur mais celui de la collectivité (le club, les journalistes et les curieux venus observer le spectacle). Tout se passe comme si les populations autochtones attendaient en quelque sorte que ces pionniers se chargent de régler les rapports entre l'homme et les "marges" sous-marines qui échappent à la domestication (mais plus pour longtemps). Sans forcer la comparaison, le parallèle entre le relevage

⁶⁰ *Ibid.* p.11.

⁶¹ *Ibidem.*

des canons évoqués plus haut et cette remarque tirée de *l'Utopie de la nature* semble se tenir :

« Chaque fois qu'il rentrait vainqueur de ces régions, il était salué par la collectivité, comme si cette dernière avait elle-même remporté la victoire : le chasseur exhibait la proie dans l'attitude de celui qui a accompli un haut fait, et la communauté complétait la mise en scène en exprimant son approbation⁶². »

Certes, en ce qui concerne notre terrain, le désir de faire ployer la nature devant la force de l'homme ne s'affiche pas comme tel et s'habille d'une justification intellectuelle et scientifique. La *libido dominandi* paraît plus nettement dans le discours du chasseur mais la nuance s'estompe lorsque l'ethnologue en vient à parler la société postmoderne, dans laquelle les passionnés de chasse arriment leur discours à celui de la morale écologiste ambiante et revendiquent le statut de gestionnaires de nature et de gibier. Transposé à notre terrain subaquatique, le schéma semble également s'appliquer, sauf que ce n'est pas vis-à-vis de la figure du chasseur traditionnel que nos plongeurs doivent prendre leurs distances mais de celles des chasseurs de trésors et des pillers d'épaves (le chasseur "éclairé" par rapport au braconnier). Dans la presse, dès les années soixante, on constate que les adeptes du scaphandre autonome affichaient volontiers une relation de symbiose ou d'harmonie avec l'élément marin. Comme les "chasseurs écologistes" qui ont pris possession des montagnes italiennes, les amateurs de sports subaquatiques se sont imposés dans le Finistère en tant que "gestionnaires vigilants" des richesses du plateau continental, dans une attitude "paternelle" et bienveillante à l'égard de ses autres exploitants. La quête du savoir sert ici de justification morale à une implantation durable sur des territoires, sorte d'alibi à ce qui ressemble fort à un transfert de légitimité. Officiellement, c'est dans le but de réaliser une expertise scientifique que les canons et les autres objets ont été remontés mais dans les faits, les résultats ont été peu probants.

⁶² *Ibid.*p.13.

On peut noter que le journaliste insiste fortement sur le fait que les objets remontés restaient à la disposition des spécialistes⁶³, les plongeurs espérant visiblement que ces derniers valideraient les informations qu'ils avaient eux-mêmes glanées⁶⁴. Pourtant, tout laisse croire que les scientifiques n'ont pas jugé utile de trop s'y attarder, refusant en quelque sorte de reconnaître à ces découvertes la valeur « scientifique » que leurs inventeurs voulaient leur faire porter. Pourquoi cette divergence ? L'hypothèse la plus probable suggère que le mépris relatif des hommes de sciences pourrait être une sorte de prise de distance de leur part, vis-à-vis des méthodes peu orthodoxes de ces amateurs autodidactes : un trop grand enthousiasme de leur part aurait pu donner un signe d'ouverture en direction de profanes et, à terme, menacer leur autorité. Les controverses érudites qui ont jailli plus tard autour la question du patrimoine⁶⁵ autorisent à retenir cette piste. Ainsi, de même que les environnementalistes refusent souvent d'entendre les arguments des chasseurs, amoureux déclarés de la nature, les “vrais” historiens auraient ici, par leur silence, repoussés les amateurs vers les marges de la science à laquelle ils prétendaient pouvoir accéder⁶⁶.

⁶³ Cf. « L'épave découverte par le GMAP dans l'anse de Porsmoguer pourrait être celle de la gabare Le Rhône, coulée en l'an II » *Le Télégramme*, mardi 11 octobre 1966, n°6712 :
« Les canons, nous le savons, sont à la disposition des spécialistes. »

⁶⁴ Quelques jours après la remontée des canons on lisait encore:
« L'épave découverte par le GMAP dans l'anse de Porsmoguer pourrait être celle de la gabare de l'Etat *le Rhône*. Cette intéressante information qui sera vérifiée bien entendu dans les prochains jours »

...et un peu plus loin encore

« ...les érudits trancheront peut-être le problème. »

Le journaliste s'inquiétait d'ailleurs de la lenteur des experts à se saisir de la question et indiquait que l'expertise devait être menée dans l'urgence car les objets sortis de l'eau (« ces intéressants vestiges que l'on ne pourra malheureusement pas conserver longtemps à l'air libre ») étaient déjà en train de se désagréger.

Cf. « L'épave découverte par le GMAP dans l'anse de Porsmoguer pourrait être celle de la gabare Le Rhône, coulée en l'an II » *Le Télégramme*, mardi 11 octobre 1966, n°6712.

⁶⁵ D'après les spécialistes, le patrimoine a eu et a toujours de nombreux détracteurs. J'ai déjà cité un article de Tzvetan Todorov car il me paraît constituer une synthèse intéressante sur le sujet et qu'il contient de nombreuses références qui permettent d'approfondir si besoin Cf. TODOROV Tz. « La mémoire devant l'histoire », p.101-112, *Terrain*, n°25 « Des sports », 1995.

⁶⁶ Cet extrait de *La Mer pour Mémoire*, signé par Michel L'Hour, comporte une sorte d'hommage posthume à Emile Guillermin, qui devrait pouvoir être lu comme un aveu en demi

Pour autant, l'indifférence des spécialistes ne semble pas avoir découragé les amateurs et ceux-ci ont finalement passé outre pour conférer aux objets arrachés à la mer une valeur qui pourrait s'apparenter à la « valeur d'ancienneté » d'Aloïs Riegl⁶⁷. D'après Dominique Poulot, l'auteur du *Culte moderne des monuments* (ouvrage considéré comme fondateur de la réflexion contemporaine sur le sujet)⁶⁸ aurait cherché à « rendre compte de la démocratisation » qu'il pensait avoir repéré « dans l'attachement aux monuments et dans la défense de leur authenticité » à travers l'introduction de la « valeur d'ancienneté », parmi les différents types de valeurs dites de « remémoration » déjà attachées aux objets d'art. Commentant le sens donné à cette nouvelle distinction, François Choay fait observer que la « valeur d'ancienneté » serait manifesterait donc comme un « sentiment vaguement esthétique », lié à l'âge que les marques imprimées par le temps au monument suggèrent de lui attribuer mais ne renverrait donc pas à un savoir. Pour Aloïs Riegl, c'est donc le regard de l'individu, indépendamment du statut de celui-ci (spécialiste ou profane), qui, de plus en plus, allait être appelé à « constituer le monument » : à lui conférer sa légitimité en tant qu'objet d'art⁶⁹. La valeur d'authenticité ainsi dégagée, qui serait donc

teinte du fait que l'action du président du Gmap n'aurait pas été justement prise en considération par la Drasm de l'époque ni même par les universités :

« En dépit de l'étonnante découverte, à l'Aber Benoît, en 1960, d'un statère d'or de Cyrène daté du dernier quart du IV^e siècle av. J.-C., les efforts accomplis dans les années 1960 par le Dr Emile Guillermin pour stimuler l'éclosion de l'archéologie sous-marine en Bretagne ne trouvèrent de ce fait aucun relais et s'éteignirent avec lui en 1976

L'Hour, M.. « Les premiers pas dans l'Atlantique, l'épave de Ploumanac'h (IV^e siècle) » p.86 in *La Mer pour mémoire*, L'Hour, M, & al. (dir.), *La Mer Pour Mémoire*, Somoqy éditions, 2005, 364 p.

⁶⁷Les spécialistes s'accordent en général sur l'importance des travaux de l'historien viennois qui aurait selon eux été le premier à prédire l'avènement de la figure du spectateur, bien avant que celui-ci ne soit véritablement effectif d'ailleurs. Cf. RIEGL, A. *Der modern Denkmakultus*, Vienne, 1903, trad. Fr. Par D. Wieckzorek, *Le Culte moderne des monuments*, Paris, Le Seuil, 1984.

⁶⁸ *Ibidem*.

⁶⁹ Dès la fin du dix-neuvième siècle d'ailleurs, sachant que le mouvement ne s'est véritablement produit que dans la deuxième moitié du vingtième : les artistes contemporains ont largement exploité cette nouvelle manière d'appréhender l'œuvre comme le troisième pôle d'un rapport triangulaire entre le créateur, le spectateur et leur création.

« immédiatement perceptible par chacun ⁷⁰ » correspond assez bien à celle dont les plongeurs du GMAP ont ostensiblement chargé les vestiges qu'ils mettaient alors à jour avec enthousiasme. Ils anticipaient peut-être de quelques années le mouvement de démocratisation du jugement de goût dont l'esthétique contemporaine semble marquer l'avènement. Ainsi, d'après Dominique Poulot :

« Après Riegl le spectateur du monument n'est plus extérieur au monument, mais participe à sa définition, en particulier à sa patrimonialisation : la postérité bascule dans l'immédiateté d'une réception [...] au fur et à mesure du XX^e siècle, la distinction entre œuvre d'art et artefact, doivent disparaître au profit d'un point de vue indiciaire, susceptible de mettre en valeur n'importe quelle trace ⁷¹. »

Un objet, un paysage, un symbole, peuvent être investis de valeur sans pour autant mériter l'appellation de patrimoine. Cela peut paraître tomber sous le sens et pourtant, sous l'effet de la banalisation des notions de « bien culturel » et d'« objets du patrimoine » l'amalgame est de plus en plus fréquent dans le discours ambiant. Il y a de cela trente ans, André Chastel et de Jean-Paul Babelon, faisaient toutefois nettement la distinction ⁷².

En sillonnant le Finistère, en effet, on risque assez fréquemment de tomber sur une ancre, un canon ou des boulets, exposés aux regards des touristes comme des riverains, et signalant l'entrée dans un bourg quelconque (généralement associé à une rangée de plants très bas taillés de façon à dessiner le nom de la commune, un joyeux « kenavo » ou encore « bienvenue »). On peut aussi en découvrir sur les places de certaines mairies ou pour décorer des jardins et espaces verts : à Brest par exemple, juste sous le Cours Dajot qui domine le port de commerce, au bas de l'escalier ⁷³, une torpille et une mine datant de la seconde guerre mondiale ont été installées en guise d'ornementation.

⁷⁰ POULOT, D. *Une histoire du patrimoine en Occident*, op.cit. p.167

⁷¹ *Ibidem*.

⁷² « La notion de bien culturel ne se confond pas ou ne devrait pas se confondre avec celle de bien patrimonial : les objets de collection, les témoins ethnologiques... sont ou peuvent être des biens culturels dignes d'attention ; ils ne sont pas, semble-t-il, pour autant, sinon par métaphore, des éléments d'un patrimoine » CHASTEL, A. BABELON, J.-P. *La notion de patrimoine*, op. cit. p.105.

⁷³ Rendu célèbre par le film *Remorques* réalisé par Jean Grémillon, 1941. Avec Jean Gabin, Michèle Morgan, Madeleine Renaud et Fernand Ledoux.

Concrètement parlant, après avoir été boudés par les érudits, les objets remontés en grande pompe, ont servi à décorer les lieux publics. Notons tout de même que la plupart sont tombés en poussière dans les mois qui ont suivi, faute d'un traitement approprié. C'est un point sur lequel insistait Hervé Bedri, le responsable du patrimoine de la Marine à la préfecture maritime de Brest : aujourd'hui le traitement est devenu obligatoire⁷⁴. Mais il y a une cinquantaine d'années, les règles étaient moins rigoureuses qu'aujourd'hui et diversement appliquées, comme en témoigne cet « aveu » de l'adjoint au maire de Ouessant, où je me suis rendue au printemps 2011 pour enquêter :

« C'est curieux de voir ce qu'ils ramènent. Ici dans la baie là ils avaient pêché une ancre énorme. Elle est devant la mairie là. Elle a rouillé tout de suite. Et on nous a dit : faudrait l'amener traiter je ne sais plus où... une somme astronomique ! On l'a laissée dehors... et celui qui l'a pêchée il a voulu la déplacer... ça tombait plutôt en rouille... un poids énorme⁷⁵. »

Pierre André Moulet, pourrait raconter de nombreuses anecdotes similaires. Il évoque notamment le cas d'un canon du *Républicain*, que la Mairie de Brest avait voulu récupérer à l'occasion d'une inauguration quelconque. Mais ceux qui avaient été chargés du transport avaient sous-estimé le poids de l'objet :

« J'en avais sorti un une fois pour le maire qui m'avait demandé, par l'intermédiaire de... de la Marine, qui avait demandé d'en sortir un pour l'inauguration de la République, d'une République, d'un truc. [...] Et ils avaient demandé le concours de la Marine, du CRP également : la grue pour le mettre sur le ponton... ensuite de ce ponton au port du Château. On l'avait mis sur un camion grue du CRP et on l'avait envoyé derrière l'école des Beaux Arts de Brest. Et quand on a voulu le mettre là : paf ! La grue du camion du CRP a pété, tellement il était lourd. Cassée. Il est tombé là, et il y est resté. Maintenant il n'y est plus je vois. Je ne sais pas où il est parti... Vous vous rendez compte ? Il avait presque l'épaisseur de la table. C'était colossal ! Enorme ! »

⁷⁴ Un certain nombre de communes tirent un avantage de la présence d'une épave plus ou moins célèbre sur leur territoire (Amoco Cadiz à Porsall, Marie Cordelière vers Plougonvelin, Drummond Castle etc⁷⁴), et cherchent parfois à acquérir un objet destiné à rappeler les événements, le naufrage, le contexte (le traitement scénographique varie suivant l'épave considérée). Mais le traitement, le transport, la pose d'un canon coûtent très cher, et beaucoup d'acquéreurs potentiels finissent par renoncer.

⁷⁵ Alexandre Bars, Adjoint au maire de Ouessant, avril 2011.

Le caractère aléatoire de ces premières tentatives de valorisation confirme le côté officieux de la démarche, mais on peut tout de même voir là une première étape du cheminement qui a permis l'élévation des vestiges sous-marins au statut de biens culturels. Si l'on se fie aux souvenirs de ces témoins aussi bien qu'aux archives de presse, il semblerait que les plongeurs aient "décidé" de passer outre les hésitations des scientifiques : encouragés dans leur démarche par les collectivités locales, ils auraient investi leurs "prises" d'une sorte de "valeur communautaire", étroitement liée à la représentation identitaire du groupe alors en train de se former. Celle-ci serait alors moins fondée sur l'histoire véritable des objets, que sur le fait qu'ils aient été retrouvés en des lieux qui commençaient à devenir familiers aux plongeurs, et qui pouvaient dès lors être identifiés au territoire d'une sorte de "tribu" en gestation. La « communauté affective⁷⁶ » issue de l'idée d'un combat remporté collectivement sur la mer, auraient alors métamorphosé ces vestiges en symboles identitaires dignes d'être exposés à la vue de tous, un peu comme on l'aurait fait de trophées de guerre. Leur appartenance supposée au passé maritime de la région ne ferait que renforcer cette charge symbolique, génératrice de nouveaux attachements⁷⁷.

⁷⁶ Cf. HALLBWACHS, M. *La mémoire collective*, Presses Universitaires de France, coll. « Bibliothèque de sociologie contemporaine », Paris, 1967 [1950], 204 p.

⁷⁷ Sur l'emploi de ce terme dans le contexte présent, cf. TORNATORE, Jean-Louis, « L'esprit de patrimoine », *Terrain* n°55, *Transmettre*, 2010, p.109.

2.5. Cabinets de curiosité

Parallèlement, des objets tous juste moins volumineux ont pu revêtir la même fonction dans les espaces privés, où ils ont été amassés de façon un peu plus discrète, mais toujours en tant que témoins d'une lutte menée au contact direct de la nature. Ainsi, l'enquête laisse présumer que les plongeurs ont très souvent entreposé chez eux des artefacts du même genre, en des quantités difficiles à estimer. Ils auraient été récupérés de façon plus ou moins légale selon les cas, mais toujours avec l'accord tacite du reste de la communauté (à l'époque). L'auteur d'un reportage réalisé pour la revue *Océan* dans les années soixante-dix, racontait que cette commande (le journal dépendait de la COMEX), avait été l'occasion pour lui de découvrir le "monde" des amateurs d'épaves, qu'il connaissait assez mal jusque là à ses dires. D'après lui, la plupart d'entre eux avaient tellement amassé d'objets que leurs maisons ressemblaient presque à des musées. Mais déjà les contrôles commençaient à se faire plus stricts, et rapidement, les collections de ce genre ont perdu toute légitimité :

« Et c'est qu'après, pour ce magazine donc le numéro hors série de 200 plus belles plongées en Atlantique, que j'ai écrit en 77, que j'ai vraiment découvert un peu le monde des épaves. C'est-à-dire les gens qui avaient leurs sites qu'ils ne voulaient pas - comment dirais-je ? - montrer aux autres. D'ailleurs c'était assez drôle parce qu'on voyait bien qu'ils pirataient, ils avaient des objets...c'était parfois des musées. Donc voilà ! Et donc ben j'ai eu un certain nombre d'information sur les épaves qui étaient fréquentées par les plongeurs de, au moins de l'Atlantique parce que ça c'était de Brest jusqu'à la frontière espagnole⁷⁸. »

Il y aurait un marché pour tous ces objets. Ce n'est pas une surprise mais la quasi-totalité des gens que j'ai rencontrés le confirment. Certains nuancent -«'Fin, sincèrement y a pas non plus un commerce à en faire !... » - alors que d'autres (mais ce sont parfois les mêmes) évoquent de nombreuses "affaires" de trafics, qui auraient eu un certain retentissement dans les années soixante et soixante-dix - « C'est toujours scabreux, c'est un peu un milieu de pirates ! » - Je citerai ici de nouveau l'adjoint au maire d'Ouessant qui, du fait de son poste d'observation, semble savoir à quoi s'en

⁷⁸ Yves Gladu, professionnel de la prise de vue sous-marine/BRP, plongeur depuis 1963 (ou 64), entretien enregistré à son domicile, Brest, 2010.

tenir (Ouessant serait le « paradis des épaves », selon l'expression d'un autre informateur) :

« Il y a des fois des choses très intéressantes qui peuvent se monnayer très bien. Comme ils ont eu plongé... Je sais qu'il y a une époque y a des plongeurs qui ont eu plongé sur le *Drummond Castle*, le paquebot qui a coulé il y a déjà un bon bout de temps. Et là y avait de la très belle vaisselle, tout ça... et donc ça se vendait bien. Mais ils étaient surveillés, hein ! Parce qu'il n'y a pas le droit de plonger comme ça ! Et de prendre en plus⁷⁹. »

L'existence d'un commerce illégal pourrait donner à penser que la valeur d'échange prévaudrait sur tout autre type d'intérêt. Mes informateurs, non-plongeurs y compris, évoquent assez fréquemment un certain « Toto Elies » (Victor Elies en fait, le patron de la *Naja* : la barge qui avait été utilisée pour relever les canons de l'épave de Porsmoguer⁸⁰), qui se serait rendu célèbre à une certaine époque pour ses activités de ferrailleur (c'est lui qui aurait « travaillé le Kléber » selon certaines sources⁸¹). Ce serait à mon avis un peu court comme explication. Et même là, il faudrait pouvoir identifier qui sont les acheteurs et pourquoi ils achètent. Pour un ethnologue, cela risquerait de s'avérer à la fois long et difficile – « Effectivement il y a des gens ils te feront jamais rentrer chez eux parce que dans les maisons il y a plein de choses » (un plongeur) - Les plongeurs et les trafiquants se faisant déjà très peu confiance entre eux, il est très peu probable qu'ils acceptent d'ouvrir leur porte à un étranger muni d'un dictaphone et d'une carte d'étudiant. Ceci dit, y a tout de même quelques exceptions qui confirment la règle. Un de mes informateurs pouvait donner l'exemple d'au moins une personne susceptible de laisser quelqu'un admirer sa collection d'objets provenant du fond de la mer:

⁷⁹ Alexandre Bars, Adjoint au maire d'Ouessant, avril 2010.

⁸⁰ Cf. article cité : « Trois des canons d'un navire ancien qui repose par 10 mètres de fond dans l'anse de Porsmoguer ont été ramenés à la surface par le GMAP », *Le Télégramme*, lundi 10 octobre 1966, n° 6711.

⁸¹ Voir à ce sujet le chapitre de Mémoires Englouties consacré au croiseur cuirassé *Kléber*. JONIN, B. MAREC, P., *Mémoires Englouties, Plongées-histoires sur les épaves du Finistère*, Quimper, Editions Aseb, 1995 [1994]. p. 142. Mes recherches aux archives m'ont permis de constater qu'un certain Yves Elies avait effectivement obtenu une concession pour remonter du métal de l'épave. Le dénommé Victor a-t-il joué sur l'homonymie pour aller à son tour récupérer des objets ? Toujours est-il que les deux Elies (ou Helies) ont tous les deux existé. Pour compliquer encore un peu les choses, Yves Elies (goémonier de profession) a aussi été l'un des premiers à utiliser le « Scoubidou » pour la récolte des laminaires.

« Claude Guillerm, mon collègue là, qui a quarante cinq ans de plongée derrière lui... Et c'est vrai que Claude, il a chez lui des amphores. Et maintenant c'est illégal. Mais lui, à l'époque, c'est la DRASM qui les lui a données. Parce qu'à l'époque, quand ils découvraient des champs d'amphores ils avaient le droit d'avoir, on va dire, un *quota*. Mais elles sont plombées : c'est-à-dire qu'il est autorisé à les avoir. Mais maintenant c'est complètement interdit. Mais lui il a une autorisation écrite : il me dit « tiens voilà j'ai des amphores et j'ai le droit de les avoir »⁸². »

Claude Guillerm, auquel il est fait référence, est le fils du Dr Emile Guillerm, le premier président du GMAP, qui paraît avoir joué un rôle de premier ordre dans le développement de la plongée à Brest. Je n'ai rencontré ni Emile Guillerm (et pour cause : il est mort dans le courant des années soixante dix), ni son fils, mais j'ai tout de même eu l'occasion de parler avec un plongeur qui l'a bien connu, et qui peut justifier d'une très longue expérience de la plongée. En l'occurrence, il s'agit de Pierre André Moulet. L'entretien avait été enregistré à son domicile en septembre 2013. Plus que la date, c'est le lieu qui importe, car la maison du vieux plongeur - à laquelle il faudrait encore ajouter le jardin, le grenier, la remise, (etc.) - renferme un amas hétéroclite d'objets qui évoquerait à n'importe quel lecteur de Krzysztof Pomian la définition que celui-ci donne du « cabinet de curiosités », dans son ouvrage sur les collectionneurs. La citation est longue mais c'est aussi ce qui fait son intérêt, car l'énumération interminable à laquelle il se livre donne la mesure du nombre d'« *Antiquitez, Raretez, Plantes, Minéraux et autres choses* » contenues dans le cabinet de ce « Maître Pierre Borel », dont il considère le catalogue:

« La nature qui s'offre au regard dans le cabinet de maître Borel reste donc une nature d'avant la révolution scientifique, où le jargon des analogies, des correspondances, des similitudes permet de passer du visible à l'invisible, où, dans une pierre, peuvent apparaître « deux yeux semblables naturellement avec leurs prunelles » ou « un païssage remply d'arbres ». Et pourtant la science moderne en train de naître fait déjà son entrée, représentée par des lunettes à puce ou microscopes qui grossissent fort les objets » ainsi qu'un triangle de verre pour voir l'Arc en Ciel » renvoient de même à une nouvelle façon d'aborder la nature, qui devait à terme en transformer complètement l'image. Mais l'intérêt pour les instruments d'observation, pour la pluralité des mondes et pour la vie de Descartes coexiste chez Borel avec la recherche des livres de philosophie hermétique et des objets rares. Bien qu'il essaye déjà de l'observer, ***il conçoit encore la nature comme un principe de variabilité et de diversité illimitées*** dont la puissance se

⁸² Christophe Lebranchu, enseignant d'EPS/BRP, Brest, juin 2010.

dévoile le mieux dans ce qui est exceptionnel, singulier, voire unique. Car une nature censée être soumise à des lois toujours et partout les mêmes se manifeste vraiment dans le commun, le répétitif, le reproductible. En revanche, ***quand on n'y voit aucune règle, les choses rares passent pour être les seules capables de la bien représenter.***

Telle nature, telle histoire. Des vases, des urnes dont une est supposée provenir de Corinthe – encore une référence à Pline –, des statues, des dieux, des médailles, des monnaies, des gravures, des armes « du temps passé », autant de raretés antiques que complètent les raretés modernes : « un plat d'escorce de cocos, un gobelet de la chine très artistiquement agencé et verni dedans de couleur d'or », « un thermomètre. Plusieurs autres sortes d'instruments de musique, comme une lut d'iuoire, une harpe, etc. », des globes, « une perspective dans un coffret, plusieurs raretez sur verre et autres matières. La poudre de sympathie ». Ajoutons cinquante portraits à l'huile, seize petits tableaux en miniature et vingt autres tableaux, « histoires nudités, hommes illustres, fruitages, païssages, etc. » et, résumons cette partie du catalogue : ***Borel s'intéresse surtout aux événements, à des occurrences rares sinon uniques qui selon lui représentent l'histoire.*** D'où l'importance des portraits de grands hommes mis en série, ils permettent, mieux que tout autre chose, ***d'avoir l'histoire entière devant les yeux***⁸³. »

Que peut-on découvrir chez un plongeur âgé, aujourd'hui de près de quatre-vingt dix ans, qui accumule plusieurs dizaines d'années d'exploration sous-marine (en rade de Brest et sur les côtes finistériennes, mais aussi ailleurs dans le monde, et en particulier au-delà du cercle polaire, dans les îles Spitzberg)? Des objets récupérés en plongée (que ce soit par lui ou par des camarades d'ailleurs) mais pas uniquement : s'y ajoutent une collection intéressante de matériel de plongée, constituée de pièces emblématiques des différentes époques qui se sont succédées depuis la mise au point du scaphandre autonome ; des appareils de prise de vue aérienne et sous-marine, des tableaux (peintures, dessins, gravures) par dizaines, des souvenirs et des objets naturels divers et variés ; des livres, des classeurs remplis de photographies, de courriers, de diplômes et de documents en tout genre : les archives personnelles du vieil homme⁸⁴. Je tente ici une brève synthèse de ce qu'un observateur peut voir presque au premier coup d'œil en traversant le vestibule, pour entrer dans le salon, mais les commentaires de l'hôte, et les diverses précisions apportées permettront de donner davantage de détails sur la nature de ces objets souvent singuliers, dont chacun semble avoir son histoire (parfois

⁸³ C'est moi qui souligne. POMIAN, K. *Collectionneurs, amateurs et curieux, Paris, Venise, XVI^e-XVIII^e*, Paris, nrf Gallimard, Coll. « Bibliothèque des histoires », p.63-64.

⁸⁴ Voir en annexe.

plausible, parfois plus difficile à vérifier, et parfois presque invraisemblable). Je pourrai en donner quelques exemples.

La présence d'un autre plongeur - Hugues Priol en l'occurrence, qui s'intéresse à peu près autant à l'histoire des plongeurs qu'à celle des épaves – a été très précieuse ce jour là, car elle m'a permis de rester en retrait, et de les laisser converser entre eux. C'était une manière commode d'obtenir des informations sur des sujets que je n'aurais pas pu aborder de ma propre initiative, soit parce que je n'aurais pas osé effleurer des question trop sensibles, soit par simple méconnaissance des sujets sur lesquels les deux plongeurs pouvaient se "retrouver". Leur discussion confirmait ce que beaucoup d'autres de mes interlocuteurs m'avaient déjà fait comprendre à mots couverts (étant entendu de façon tacite que je ne les soupçonnerai pas d'être eux-mêmes concernés⁸⁵), à savoir que la récupération d'objets est, sinon systématique, au moins très courante en plongée. Ces objets ont rarement de la "valeur", si on limite l'acception de ce mot à sa seule dimension monétaire, et peuvent même se révéler particulièrement encombrants (comme par exemple une côte de baleine de trois mètres de long, posée debout contre une armoire, dans un vestibule, mais trop peu visible pour que l'on puisse dire qu'elle sert véritablement d'objet de décoration). Il n'empêche que, pour celui qui les conserve, et même s'il les accumule sans vraiment chercher à les "mettre en valeur", tous ces objets semblent avoir une importance, et il ne songerait probablement pas à s'en débarrasser. Pour plaisanter, j'avais demandé à Pierre André Moulet s'il ne se faisait pas « engueuler par sa femme », à force de s'entourer d'un tel capharnaüm⁸⁶. Mais il n'avait même pas relevé la question. Au contraire, il nous avait invité à faire le "tour du propriétaire", et à aller admirer, dans sa remise, son jardin, son cabanon, une partie des objets dont il nous avait parlé de bon coeur pendant les deux heures trente que nous étions restés attablés dans son salon. Dans ses classeurs, il avait dressé le

⁸⁵ De façon très ambiguë : ils disent sans dire sur le mode du « si on te le demande, tu diras que tu ne sais pas ».

⁸⁶ C'était une manière discrète de faire un clin d'œil à celui qui m'avait accompagnée et qui m'avait plusieurs fois expliqué que son épouse n'appréciait que moyennement qu'il revienne de plongée avec des échantillons de chargement- morceaux de charbon, d'ardoise, et autres « merdes » (selon ses propres termes).

journal de ses campagnes en Arctique, où il avait accompagné les chercheurs du CNRS :

« J'ai un tas de fouillis là haut, c'est pas possible ! Parce que j'ai des rapports de mes campagnes polaires, j'ai fait trois années au pôle nord quand même, détaché de la Marine⁸⁷. »

Nous ne sommes pas montés à l'étage mais, déjà au rez-de-chaussée, des dessins et tableaux couvraient les murs, et tout laissait penser que l' "exposition" s'étendait jusqu'au grenier. Certains avaient été réalisés par Pierre André Moulet lui-même, alors que d'autres avaient été récupérés en des occasions diverses (je pense en particulier à des gravures utilisées dans la marine et qui sont à associer aux relevés par triangulation. Elles permettent de localiser un point précis situé en mer en fonction du paysage : « Vous vous rendez compte ? Ils allaient les brûler ! » expliquait-il pour justifier de les avoir récupérées). Comme dans le cabinet de Pierre Borel auquel se réfère Krzysztof Pomian⁸⁸, d'autres semblaient être là pour « représenter l'histoire⁸⁹ », ou du moins une certaine vision de l'histoire : ainsi des nombreux modèles de détendeurs (CG43, CG45, Mistral, Cristal etc.) auxquels il semblait attacher un intérêt particulier :

« J'ai toute la collection des détendeurs de 1945. Et qui fonctionnent ! Et je plonge avec. Quand je vais en piscine ou autre. Euh... pas Mistral, Cristal. Ils sont là. Oh il y a un journaliste du *Télégramme* qui était venu une fois me photographier dans mon jardin. Vous n'aviez pas vu ça ? Cette comment c'était marqué ? Oh c'était toute l'arrière page du *Télégramme*. Avec euh... représentant une photo avec le Mistral⁹⁰. »

Dans le même ordre d'idée, il pouvait sortir de son grenier des appareils photos " de légende", datant de l'époque des frères Lumières:

« J'ai des appareils partout qui peuvent même plus fonctionner. Vous savez une mon père était photographe avant la guerre de quatorze... Il avait un appareil

⁸⁷ Pierre André Moulet (avec la collaboration de Hugues Priol), *Tal ar derc'h*, septembre 2013.

⁸⁸ Cf. POMIAN K. *Collectionneurs, ... op.cit.*p. 64.

⁸⁹ *Ibidem*.

⁹⁰ Pierre André Moulet, Crozon, septembre 2013.

Louis Lumière, qui fonctionne toujours. Je l'ai au grenier ici. Louis Lumière, vous savez, les plaques de verre... Il est là au grenier⁹¹. »

On repèrerait encore un *scrimshaw*⁹² (il s'agit d'une gravure réalisée à l'aiguille sur une dent de cachalot), des plats provenant d'épaves locales (selon son témoignage, une notamment semblait avoir été remontée avec les canons de l'épave de Porsmoguer⁹³), une ancre de la Compagnie des Indes⁹⁴ (ce dont mon accompagnateur semblait douter), des lingots d'étain recouverts par un bric-à-brac d'ustensiles dans un petit cabanon de jardin...

« Oh j'ai pris ça sans savoir ce que c'était, je les ai envoyés à expertiser. Justement je les ai montrés à la fac je leur dit « qu'est-ce que c'est que ça ? » Je croyais que c'était deux ou trois lingots quoi. Ah mais non c'était de l'étain qui venait des exploitations
C'est pour ça j'en ai envoyé un à la fac des lettres⁹⁵. »

Bref, inutile d'aller plus loin mais cette énumération me semblait néanmoins nécessaire pour permettre de se figurer le caractère disparate de la collection ainsi constituée. On peut s'interroger sur le sens que le « collectionneur » - quoiqu'il ne se définisse pas lui-même comme tel -, donne à cet amoncellement d'objets car, bien que je n'ai pas eu d'autres occasions de pouvoir le vérifier de mes propres yeux, le cas du maître Pierre Moulet serait loin d'être exceptionnel.

La façon dont le vieil homme met en scène ses souvenirs pour des visiteurs appelle une référence à l'enquête de Véronique Dassié sur les « objets d'affection » : objets envisagés comme des témoignages de la vie passée de ceux qui les détiennent. Pour l'ethnologue, l'éthique patrimoniale propre à notre époque aurait pour effet collatéral

⁹¹ *Idem.*

⁹² On fait remonter loin dans le passé l'histoire de ces objets qui appartiendraient à la culture traditionnelle des Esquimaux. Ils gravaient leurs dessins sur de l'os ou de l'ivoire de mammifères marins (défense de morse et fanon de baleine) ainsi que sur des bois de rennes. Ils incisaient la matière avec une aiguille dure en os de poisson. Au début du 19^e siècle, les marins et en particulier les baleiniers, ont repris ce mode de sculpture pour occuper leurs soirées ou lorsque le vent était tombé. Leur gravure sur dents de cachalot était réalisée à l'aide d'aiguilles métalliques, d'alènes de voile ou de couteaux.

⁹³ Voir en annexe.

⁹⁴ *Idem.*

⁹⁵ Pierre André Moulet, Crozon, septembre 2013. Il fait référence à l'exploitation de l'étain par les romains, attestée dans la région de Saint-Renan

d'encourager l'exhibition des souvenirs personnels dans le cadre d'un univers domestique qui ne relèverait plus totalement de la sphère privée, dans le sens où il pourrait admettre de temps à autres l'intrusion d' "étrangers". L' « inflation sentimentale⁹⁶ » qui se dégage de ses observations relèverait selon elle du phénomène culturel qui agirait par mimétisme, interdisant d'interpréter les étalages intimes semblables à celui auquel nous avons assisté chez Pierre André Moulet comme l'expression des tendances narcissiques d'un individu isolé. Si narcissisme il y a ce serait avant tout un syndrome collectif, et c'est seulement sous cette forme qu'il retiendra notre attention⁹⁷.

Mais la distance qui sépare le moment de la mise en exposition actuelle des objets souvenirs et celui de leur collecte appelle à la vigilance si nous voulons transposer l'analyse de Véronique Dassié à notre terrain. L'inflation mémorielle repérée aujourd'hui ne permettrait pas véritablement de comprendre pourquoi, à une époque où la conscience patrimoniale était manifestement beaucoup moins forte, notre informateur avait déjà pris soin de se saisir de tous ces objets et de les entreposer chez lui, sans paraître suivre une logique particulière. Il faudrait donc d'abord rechercher parmi les pratiques attestées de longue date, celles qui auraient pu l'influencer dès cette époque dans sa démarche. Confrontée à ce que nous avons dit plus tôt au sujet de l'exposition des « trophées » repris à la mer dans l'espace public, la lecture que fait Krzysztof Pomian de la « culture de la curiosité », s'avère particulièrement convaincante dans le cas présent. Le philosophe s'appuie sur la description approfondie d'une collection parmi tant d'autres (celle de Pierre Borel dans l'exemple proposé) pour montrer qu'un « cabinet de curiosités » est un « microcosme », un « abrégé de l'univers⁹⁸ ». Il y a certainement un peu de cela dans la « collection » de

⁹⁶ DASSIE V. *Objets d'affection, ethnologie de l'intime*, Paris, Editions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, coll. « Le regard de l'ethnologue », n°22, 2010, p.21.

⁹⁷ L'autre versant relèverait de la psychanalyse, ce n'est pas de mon ressort donc je n'en parlerai pas.

⁹⁸ « Le lieu où l'univers comme un tout devient visible par l'intermédiaire des objets susceptibles de représenter les principales catégories d'êtres et de choses et, éventuellement, les classes en lesquelles ces catégories se subdivisent ». POMIAN K. *Collectionneurs...*, *op. cit.* p. 64.

Monsieur Moulet, qui se compose d'objets datant (soi disant) de l'Antiquité romaine pour les uns, du vingtième siècle pour les autres, en passant par diverses périodes de l'histoire. Le fait que la plupart ne soient pas datés, ou que leur datation prête à controverse, de même que leur provenance réelle⁹⁹, ne paraissait d'ailleurs pas le gêner (ce qui nous ramène à la notion de « valeur d'ancienneté » dont Françoise Choay soulignait tout à l'heure le côté « flou »). Pierre André Moulet ne serait-il pas en quelque sorte un « curieux » ? Krzysztof Pomian cite la définition de ce terme donnée par le Dictionnaire de l'Académie française en 1694 :

« Qui a beaucoup d'envie et de soin d'apprendre, de voir, de posséder des choses nouvelles, rares, excellentes, etc¹⁰⁰. »

... Ou à la même époque par Furetière :

« Curieux se dit en bonne part de celui qui a désir d'apprendre, de voir les bonnes choses, les merveilles de l'art et de la nature. C'est un curieux qui a voyagé par toute l'Europe, un curieux qui a feuilleté tous les bons Livres, tous les Livres rares. C'est un Chymiste curieux qui a fait de belles expériences, de belles découvertes.

Curieux se dit aussi de celui qui a ramassé les choses les plus rares, les plus belles et les plus extraordinaires qu'il a pu trouver tant dans les arts que dans la nature. C'est un curieux de Livres, de médailles, d'estampes, de tableaux, de fleurs, de coquilles, d'antiquités, de choses naturelles¹⁰¹. »

Le « curieux » serait donc celui qui vise à « établir un rapport privilégié avec la totalité » grâce à l'entremise des objets les plus divers et les plus insolites qui soient (et rares sont ceux d'entre nous qui possèdent chez eux des côtes de baleine, des lingots en étain et de la vaisselle remontée d'une épave ou encore des photographies ou nous apparaîtrions en costume de bain avant une plongée sous la banquise...) Mais la “ culture de la curiosité ” apparaît aussi clairement liée à l'esprit de conquête qui a joué un rôle fondamental sur la mentalité occidentale (il est presque inutile de le

⁹⁹ Etant moi-même incapable d'en juger, je me fie encore une fois au regard légèrement dubitatif de mon collaborateur du jour, pour qui les lingots d'étain (de même que l'ancre censée avoir été prélevée sur l'épave d'un navire ayant appartenu à la Compagnie des Indes) étaient en beaucoup trop bon état pour être aussi anciens que notre hôte semblait (ou feignait de) le croire.

¹⁰⁰ *Dictionnaire de l'Académie Française*, Paris, 1694. Cité par POMIAN K. *Collectionneurs...* op.cit. p.72.

¹⁰¹ FURETIERE A. *Dictionnaire universel, Contenant généralement tous les Mots François tant vieux que modernes, et les Termes de toutes les Sciences et les Arts* [...] La Haye et Rotterdam, 1690. cité par POMIAN K. *Collectionneurs...*, op. cit.p.71.

rappeler), et qui s'avère particulièrement influent dans les milieux maritimes. Ainsi que le rappelle Jean Cuisenier dans sa réflexion sur la « fascination de l'objet », « Bougainville, Cook, Lapérouse, tous les navigateurs lancés dans les grands voyages de découverte au temps des Lumières avaient pour mission de ramener, à l'appui de leurs explorations, des collections d'objets¹⁰². » Ajoutons que ces missions ont exercé une influence notable sur l'histoire de Brest, avec la création du jardin botanique de l'hôpital maritime à la fin du XVII^e siècle. Hervé Bedri (qui avant de devenir représentant du patrimoine de la Marine a réalisé une thèse d'ethnologie sur la mise en scène de l'identité brestoise à travers ses jardins), signale ainsi une ordonnance importante datée de 1738 et conservée dans les registres du Roi concernant la Marine du Ponant, qui « [recommandait] aux [capitaines] des [vaisseaux] de la Compagnie des Indes d'apporter en France des Plantes qu'on leur remettrait aux Indes pour le Jardin du Roy ». Ce texte aurait ainsi servi de base à la constitution d'un jardin d'acclimatation des plantes exotiques en France¹⁰³. La pratique consistant à prélever, partout où l'on va, quelques spécimens représentatifs des territoires « conquis », certes répandue dans la plupart des cultures, est érigée en doctrine dans le cas de la Marine française (Marine de guerre et de commerce, les deux étant confondues à l'époque). Il n'est donc pas interdit de penser qu'elle a eu une influence sur les pratiques domestiques de nombreux marins, parmi lesquels Pierre André Moulet. (Quoique de façon un peu plus discrète, le père de Hugues, Roger Priol, ancien marin de commerce, conserve dans sa maison des souvenirs amassés ici et là au cours de ses voyages autour du monde, et qui viennent rejoindre et ses outils de bricolages, et le matériel de plongée qu'il a lui-même fabriqué, ainsi que les cartes d'épaves réalisées par son fils, parmi d'autres objets).

Par ailleurs, il est également très intéressant de savoir que Pierre André Moulet a aussi activement participé à l'élaboration du projet d'aquarium géant qui a ensuite donné naissance au centre Océanopolis de Brest. L'idée de ce parc aquatique, témoignage de

¹⁰² CUISENIER, J. *L'héritage de nos pères*, op.cit. p.73.

¹⁰³ BEDRI H., *Mirages identitaires : la mise en scène de la nature dans les jardins publics et privés de Brest au XVII^e à nos jours*, sous la direction de DALLA BERNARDINA, Sergio Université de Brest, 2006, p. 60.

la progression des connaissances humaines dans le domaine des sciences océanographiques, et en particulier de la biologie marine, s'accorde tout à fait avec l'hypothèse inspirée des travaux de Krzysztof Pomian suivant laquelle le besoin irrésistible de « remonter » quelque chose chez les plongeurs, participerait d'un fantasme beaucoup plus général de "maîtrise du tout". Relativement à ce « tout », les profondeurs de la mer feraient en quelque sorte figure de dernier bastion de l'inconnu¹⁰⁴.

On retrouve ici un "problème" qui me paraît décidément se rapprocher du cœur de notre sujet, c'est-à-dire la manière dont l'homme met en scène les rapports qu'il entretient avec la nature. L'enquête de terrain ne me paraît finalement pas infirmer l'hypothèse avancée au tout début de notre parcours.

¹⁰⁴ Accroché au mur, dans le salon de Pierre André Moulet, le visiteur peut admirer un dessin signé de la main de son hôte et qui représente l'aquarium tel qu'il avait été pensé bien avant sa construction (assez semblable à ce qui a été réalisé par la suite, du moins dans un premier temps, avant que le parc ne prenne les dimensions qu'il atteint maintenant). Jointe au reste des instruments en tout genre, objets naturels et œuvres d'art que renferme sa maison, la représentation de l'aquarium est une sorte de mise en abyme de cette « culture de la curiosité », un peu comme les tableaux représentant les cabinets et que décrit Krzysztof Pomian. « De nombreux tableaux, surtout anversoires du XVII^e siècle, montrent les intérieurs pleins de tableaux, de statues, d'antiques, de médailles, d'objets exotiques (armes et habits de sauvages » et naturels (coraux, coquillages, minéraux), et qui parfois sont censés restituer la disposition des cabinets réellement existants et connus des artistes. Un cabinet comme celui de Borel est déjà, comme celui-ci, un « microcosme, un abrégé de l'univers. Un cabinet représenté dans un tableau c'est donc l'univers qui se donne à voir d'un seul coup, c'est l'univers réduit, pour ainsi dire, aux dimensions de l'œil. POMIAN K. *Collectionneurs... op.cit.* p.65.

3. Le recul du « front de mer » et la domestication des marges englouties : Des Peripoloi¹⁰⁵ aux pieds palmés

3.1. Cultures sous-marines

“Culture sous-marine ” peut s’entendre de différentes manières : l’expression peut-être synonyme d’une redécouverte d’un patrimoine englouti, mais aussi du rêve d’une civilisation du futur : une civilisation amphibie où nous serions tous des « hommes-grenouilles », aussi à l’aise dans l’eau que sur terre, et où nous cultiverions des jardins sous-marins, élèverions des ormeaux et puiserions, dans les abysses de quoi satisfaire l’ensemble des besoins de l’humanité... On a envie de sourire. L’espoir est certes illusoire mais il ne paraissait pas aussi saugrenu qu’il peut nous le paraître aujourd’hui à une époque où l’homme non seulement partait à la conquête du ciel mais projetait de construire des maisons au fond de l’océan¹⁰⁶. Nous avons parlé de l’enthousiasme généré par le sentiment d’être sur le point de percer les mystères des dernières *Terræ Incognitæ* de la planète. On verra donc cette fois un peu plus en détail le rôle endossé par les plongeurs dans cette sorte d’épopée scientifique.

À l’époque où nous sommes rendus, les lecteurs du *Télégramme* pouvaient suivre en même temps la progression des enquêtes du GMAP concernant les épaves à canons repérées à quelques mètres de la côte, et les dernières avancées des scientifiques dans l’exploration des entrailles de la terre¹⁰⁷, des grands fonds océaniques et du vide interstellaire. Certaines des ambitions exprimées alors pourraient paraître un peu trop

¹⁰⁵ De *peripolos* (qui tourne autour) en référence aux gardes-frontières dont parle, entre autres, Pierre Vidal Naquet et qui, en Grèce antique occupaient les forts de la frontière et chargés, de ce fait, de veiller au maintien de la distance entre le monde domestique et la nature sauvage. VIDAL-NAQUET P. « Le chasseur noir et l’origine de l’éphébie athénienne » p. 947-964 in *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 23^e année, n°. 5, 1968. p.948.

¹⁰⁶ Voir en annexe le schéma de la « maison sous la mer » du commandant Cousteau.

¹⁰⁷ On constate en effet un engouement assez marquée pour la spéléologie avec des expériences assez curieuses de volontaires partis séjourner le plus longtemps possible loin de la lumière, perdant ainsi toute notion du temps. L’impression qui affleure de ce genre d’articles est qu’il s’agissait, pour des individus normalement constitués (dont un nombre intéressant de femmes sachant que nous parlons ici des années soixante), de franchir leurs propres limites mais aussi de battre des records.

optimistes (et même carrément naïves) pour un lecteur du vingt-et-unième siècle¹⁰⁸. Mais la société des années soixante doutait finalement peu de sa capacité à parvenir un jour à comprendre et à maîtriser tout l'univers. De façon un peu paradoxale, ses angoisses étaient moins liées à la prise de conscience de ses faiblesses qu'à une impression de surpuissance, qui semblait lui prédire un avenir confortable et serein certes, mais peut-être également morne et désenchanté¹⁰⁹. « Déjà blasés ! » : avec ce titre, le journaliste du *Télégramme* (un certain Lucien Hérard) entendait exprimer les interrogations d'une génération de lecteurs qui, avec un étonnement manifestement désapprobateur, voyaient les plus jeunes se désintéresser de la recherche et du progrès:

« Le lancement d'un nouveau satellite n'intéresse plus grand monde. Le retour des deux derniers astronautes américains est venu en troisième position dans le bulletin d'information de la radio. On pressent, au moment où j'écris ces lignes étonnées, une tentative soviétique sans précédent. Dans ce restaurant où nous avons fait halte pour déjeuner, je prêtais l'oreille aux conversations qui se tenaient aux tables voisines. Ce sujet ne tentait personne.

Blasés. Les gens sont blasés. Et vite. Des conquêtes extraordinaires, des exploits sensationnels, six mois après, cela n'intéresse plus. C'est déjà du réchauffé. J'en suis d'autant plus surpris que je garde intacte ma faculté d'émerveillement. J'allais écrire ma faculté enfantine d'émerveillement ! C'eut été une erreur puisque précisément, ce sont les enfants qui s'émerveillent le moins aisément et trouvent tout naturel que les avions sillonnent le ciel (et l'encombrent) que des sons sortent du coffret de radio, que des images s'inscrivent sur l'écran de la télévision, que des satellites d'origine humaine tournent dans le cosmos.

Alors que moi, ces faits continuent à m'impressionner vivement. Sans doute parce que j'ai vécu avant l'aviation, l'ère atomique et la conquête de l'espace. Mais c'est ainsi. Et chaque nouvelle réussite m'emplit d'un enthousiasme stupéfait.

Pourtant, ce qui m'étonne encore plus que l'indifférence blasée du grand public dans ce domaine, c'est l'intérêt qu'il continue de porter à des sujets qui n'offrent cependant rien de bien neuf à sa curiosité. Par exemple les amours tumultueuses de certaines vedettes. En quoi ces coucheries peuvent-elles retenir l'attention ? Qu'apportent-elles d'original ? Que sont-elles sinon la sempiternelle réédition de paroles et de gestes vieux comme le monde ou peu s'en faut.

Je vous le concède le premier homme qui posera le pied sur la Lune, son alunissage attirera un peu plus d'attention que la dernière toquade d'une actrice de cinéma.

¹⁰⁸ Cf. *Infra*, Partie un chapitre six.

¹⁰⁹ Conformément à la thèse désormais bien connue du « désenchantement du monde » (prédit au départ par Max Weber) popularisée par Marcel GAUCHET, *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Paris, Gallimard, Coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1985.

Mais le deuxième... Le troisième son exploit réussi ne pèsera pas lourd je vous le dis, devant une extravagance de Mme Taylor ou le suicide d'une jeune starlette¹¹⁰. »

On peut trouver des éléments de comparaison intéressants chez Alain Corbin, qui a repéré au XVIII^e siècle l'apparition et le "gonflement" d'angoisses d'un type nouveau au sein des classes dominantes, anxiété qui se serait cristallisée sur la perte de « l'énergie vitale » qui touchait apparemment tout particulièrement les femmes et les enfants justement¹¹¹. D'après l'auteur du *Territoire du vide*, à partir de 1645-1660 en Angleterre¹¹² puis un peu plus tard dans le reste de l'Europe, le retour à la nature était perçu comme une manière de lutter contre la débilité qui guette ceux qui se laissaient illusionner par un confort acquis trop facilement. Il commente :

« L'élite de la société craint ses désirs artificiels, ses langueurs, ses névroses. Les fièvres, les passions qui lui sont propres la menacent de mort sociale faute de savoir participer aux rythmes de la nature. C'est dans cette perspective que s'inscrit la montée du désir du rivage de la mer à partir du milieu du XVIII^e siècle. Plus encore que la campagne, répétons-le, l'océan figure la nature irréfutable qui échappe au décor et sur laquelle le mensonge reste sans prise. Ainsi se dessine le paradoxe sur lequel se fonde la mode de la plage : la mer se fait recours, elle nourrit l'espoir parce qu'elle fait peur¹¹³. »

Essayons d'adapter le commentaire à la période qui nous occupe. L'exercice paraît assez convaincant. Sauf que, cette fois, ce n'est plus la retraite rurale qui perd de son effet, mais la conquête spatiale. Le voyage vers la Lune ne séduit déjà plus, ne fait (presque) plus rêver. La mer, par contre, semble préserver encore un peu de son attrait, peut-être parce que, comme le signalait alors les membres de l'Unesco réunis alors en consortium¹¹⁴, les profondeurs de l'océan étaient en quelque façon les derniers espaces encore un peu méconnus, à une époque où la surface de la Lune semblait déjà avoir livré quasiment tous ses secrets.

¹¹⁰ « Déjà blasés », *Le Télégramme* (Editorial par Lucien Hénard), Mercredi 19 Octobre 1966.

¹¹¹ CORBIN, A. *Le territoire du vide, le désir du rivage en Occident, 1750-1840*, Paris, Flammarion, Coll. « Champs Histoire », p.72.

¹¹² *Ibid.* p.73.

¹¹³ *Ibid.* p.76.

¹¹⁴ Cf. *Infra*, article cité : « Jusqu'à présent nous en savons davantage sur la surface de la Lune que sur le fond des mers. » Partie un chapitre six (§ trois). *Le Télégramme*, mercredi 19 octobre 1966.

Nuançons toutefois, car on peut aussi faire observer que, autant Youri Gagarine - ou Liz Taylor - appartenaient à un monde lointain et quasiment irréel, autant les plongeurs du GMAP étaient des gens que les lecteurs du *Télégramme* pouvaient croiser au quotidien : des héros concrets. La conquête des fonds marins pouvait donc dans le même temps sembler plus mystérieuse que celle de la Lune, et à la fois plus proche : plus réelle en somme. *D'un certain point de vue*¹¹⁵, elle se révélait finalement plus palpitante. C'est ce paradoxe – la mer est à la fois mystérieuse et familière – qui semble entretenir son attrait majeur. S'agissant de la conquête de l'espace, on peut être un peu surpris de constater que les commentaires sont somme toute très secs, et les comptes-rendus uniquement factuels. Par contre, dès que l'on passe à celle des reliefs engloutis de la mer d'Iroise, le ton devient quasiment enflammé. Les journalistes du *Télégramme* semblent avoir pris un plaisir réel à raconter les exploits des aventuriers sympathiques à la rencontre desquels ils pouvaient aller¹¹⁶. Il y a tout de même de quoi être étonné quand on constate que, le jour où l'Union soviétique envoyait le premier homme dans l'espace, le journal local consacrait à peu près une demi page à l'évènement (sans compter le titre en une, certes), alors que l'« exploit » de Louis Lourmais (un plongeur qui venait de faire la traversée Ouessant-Brest à la nage), occupait une page entière sous la catégorie des « informations régionales », plus une autre en page brestoise... Il faut dire que Louis Lourmais était Brestois, qualité qui manquait à Youri Gagarine, lequel était présenté en ces termes¹¹⁷ :

« Youri Gagarine que l'on appelle désormais le conquistador de l'espace est un personnage sympathique. Sujet sélectionné pour ses qualités humaines, il a de plus une séduction naturelle incontestable, due à un physique fort agréable. Il semble que si l'on avait voulu réaliser un film d'anticipation sur la conquête de l'espace, et que l'on ait cherché un acteur pour interpréter le rôle principal, on n'eût pas trouvé mieux que Gagarine. C'est sans doute pour cela que les Russes l'ont choisi¹¹⁸. »

Le Télégramme, Lundi 17 avril 1961.

¹¹⁵ J'insiste un peu sur le caractère relatif du propos.

¹¹⁶ Chose que je serai mal placée pour décrire sans indulgence, étant coutumière de cette tendance à me laisser happer par mon terrain.

¹¹⁷ C'est ironique on l'aura compris.

¹¹⁸ « Au cours de sa conférence de presse, le conquistador de l'espace, qui est aussi un fin diplomate, a éludé en souriant les questions indiscretes », *Le Télégramme*, Lundi 17 avril 1961.

La dernière phrase laisse quand même songeur : faut-il être beau pour monter dans une fusée ? Sélectionne-t-on les cosmonautes sur les mêmes critères que ceux qui déterminent le choix des acteurs appelés à jouer les premiers rôles dans des « films d'anticipation » ? C'est peut-être justement là que se noue le « problème » : les exploits du Russe au physique impeccable ne diffèrent pas de ceux des « héros téléculturels¹¹⁹ », dont la société des années soixante était apparemment déjà rassasiée. Alors que Louis Lourmais, malgré ses lèvres gonflées par le sel et son côté un peu « brut de décoffrage », était un héros en chair et en os, de ceux que l'on pouvait porter en triomphe et avec qui on avait plaisir à célébrer la victoire (« *rendez-vous compte* » : la traversée du Fromveur à la nage !...notons que Lourmais avait déjà descendu le Saint-Laurent) :

« Lourmais : quand je me suis mis à l'eau à Ouessant, je me suis dit : « cette fois bonhomme, il n'y a pas de question, c'est marche ou crève »

À son arrivée à Brest, après que 50 000 brestoises eurent acclamé frénétiquement l'homme grenouille un de nos collaborateurs a pu s'entretenir avec lui Il lui a posé quinze questions. Louis Lourmais y a répondu avec gentillesse et bonne humeur¹²⁰. »

Le Télégramme, Lundi 17 avril 1961.

M. Lombard, député-maire de Brest à l'époque, était là pour l'accueillir et lui faire savoir que le ministre délégué à la culture, à la jeunesse et aux sports avait déjà été prévenu de sa réussite. Sur la même page, un autre article titrait : « À la Pointe-Saint-Mathieu, Lourmais avait dû livrer une épuisante bataille contre les courants. Accueil délirant à Brest ». « Pour une fois, le public s'est débarrassé de sa réserve et de sa froideur » notait le commentateur, qui poursuivait :

« C'est jour d'allégresse, tout le monde y participe.

Que salue-t-on en ce moment précis alors que Lourmais abat d'un crawl apparemment désordonné les deux derniers kilomètres de son parcours ? Sans doute une performance extraordinaire mais aussi un Breton, un Brestois de pure

¹¹⁹ Selon le titre d'un article percutant de Marc Augé dans lequel il est d'ailleurs question d'un feuilleton américain où le héros est un être amphibie qui se signale par son ambiguïté (ambiguïté sexuelle entre autres) AUGÉ, M. « Héros téléculturels ou une nuit à l'ambassade », *Réseaux* (Editions Gallimard) Volume 3, n°12, 1985, p.7-18.

¹²⁰ « Lourmais : quand je me suis mis à l'eau à Ouessant, je me suis dit : « cette fois bonhomme, il n'y a pas de question, c'est marche ou crève », *Le Télégramme*, Lundi 17 avril 1961.

souche, un personnage attachant, un homme comme on les aime dans le grand port finistérien.

Lourmais c'est, aux yeux de toute cette foule, un ancien ptit Zeph, dont il a conservé, malgré la vie itinérante, les intonations. On apprécie en lui la simplicité, la gentillesse. On sait qu'il n'hésite pas, si l'occasion se présente, à laper le verre avec le marin ou le docker du port de commerce, et par dessus tout, on aime sa robustesse, son courage, sa persévérance.

Si bien que pour tous ces gens qui l'acclament frénétiquement, Lourmais c'est plus qu'un athlète comme on en trouve peu, c'est en quelque sorte leur « pote ».

D'ailleurs, ils l'appellent Louis à présent. On est entre copains. « Aller Louis, c'est gagné, tu y es. Bravo mon petit Louis¹²¹. »

Le Télégramme, Lundi 17 avril 1961.

Ce qui, aux yeux des Brestois, faisait alors la différence entre cet homme-grenouille aujourd'hui presque oublié¹²² et le « conquistador de l'espace » soviétique, ce serait donc le parler « ptit Zeph », et le fait qu'il n'ait pas hésité à lever le coude en compagnie de ceux qui le considéraient comme leur « pote ». Noter ici que le président du GMAP, le Dr Guillerm était encore une fois présent parmi les premiers édiles locaux accourus pour féliciter Louis Lourmais¹²³. Ce qui se justifie puisque celui-ci entendait dédier sa victoire à la plongée sous-marine, son but étant d'en assurer la diffusion dans la population¹²⁴. Au journaliste qui lui demandait « quelles [avaient] été [ses] pensées, et [ses] réflexions » au cours des trente quatre heures passées dans l'eau à parcourir les soixante dix kilomètres qui séparent l'île du continent, il avait répondu :

« Elles étaient de deux sortes. Je me jurais de ne pas décevoir tous ceux qui m'avaient fait confiance, et puis je pensais à mon métier, à la plongée sous-marine. Je me disais qu'il était absolument indispensable de réussir pour susciter

¹²¹ « A la Pointe-Saint-Mathieu, Lourmais avait dû livrer une épuisante bataille contre les courants. Accueil délirant à Brest », *Le Télégramme*, Lundi 17 avril 1961.

¹²² Louis Lourmais s'était déjà fait connaître en descendant le Saint-Laurent le 21 avril 1959, en 96 heures de nage sur une distance approximative de 240 km entre Montréal et Québec (Selon L'Encyclopédie Atypique Incomplète : « Il avait nagé dans des eaux glacées frôlant les zéro degrés et devait également refouler le courant inversé des marées montantes qui dure chaque fois 5 heures, et ce deux fois par jour, à partir de Trois-Rivières jusqu'à Québec. En ce temps de l'année, il reste ça et là sur la surface de l'eau d'énormes glaçons qui parviennent des affluents en état de dégel... » <http://www.encyclopedie-incomplete.com/?Petit-Histoire-de-la-Nage-en-Eaux>) Voir aussi VIGNES, J. *Louis Lourmais, la mer à bras le corps*, (préface d'Alain Bombard), Paris, Editions Arthaud, 1975, 234 p.

¹²³ « M. Lombard, député maire de Brest : Le ministre a été prévenu de votre réussite », *Le Télégramme*, Lundi 17 avril 1961.

¹²⁴ « Lourmais : quand je me suis mis à l'eau à Ouessant, je me suis dit : « cette fois bonhomme, il n'y a pas de question, c'est marche ou crève », *Le Télégramme*, Lundi 17 avril 1961.

de nouvelles vocations de plongeurs dans la population. A Québec par exemple, trois clubs se sont créés immédiatement après la descente du Saint-Laurent. Il faut développer au maximum ce sport en France, c'est d'une extrême importance¹²⁵. »
Le Télégramme, Lundi 17 avril 1961.

Toutes proportions gardées, car trente ans séparent les deux “défis”, on pourrait être tenté de rapprocher cette traversée « Ouessant-Brest » de celle de l'Atlantique par Guy Delage, analysée par Georges Vigarello dans un article intitulé « Le Grand bleu, la technique et l'alibi ». Dans son article, Georges Vigarello montrait ainsi comment l'utilisation de techniques ultra sophistiquées avait servi de caution morale à l'exploit sportif de Guy Delage :

« Traverser l'Atlantique à la nage et en solitaire » ; le projet, évoqué en quelques mots banals, ne serait pas un acte de monomaniaque ou d'inconscient, ni même un acte de rêveur téméraire ou immature, mais plutôt un acte de calculateur exigeant et informé, une manière d'appriivoiser la démesure et la folie par une recherche sérieuse et concertée¹²⁶. »

L'état d'esprit exprimé par Louis Lourmais devant les journalistes de 1961, était assez comparable. Ceux-ci étaient curieux de connaître ses motivations. Il leur expliquait:

« L'homme, de toute évidence, devra un jour entrer dans la mer. Je suis convaincu en particulier que l'aquaculture entre pour une énorme part dans l'avenir de la Bretagne. Il faut donc des hommes-grenouilles, beaucoup d'hommes grenouilles, encore des hommes grenouilles¹²⁷. »
Le Télégramme, Lundi 17 avril 1961.

Notons que, fois de plus, la mer apparaît en cette occasion sous des traits équivoques. Elle est dangereuse et sauvage (« À la Pointe-Saint-Mathieu, Lourmais avait dû livrer une épuisante bataille contre les courants¹²⁸ »), mais elle représente aussi l'avenir de

¹²⁵ *Idem.*

¹²⁶ VIGARELLO G. « Le grand bleu, la technique et l'alibi » p. 41-49 in *Communications*, n° 61, 1996.. p.41.

¹²⁷ « Lourmais : quand je me suis mis à l'eau à Ouessant, je me suis dit : « cette fois bonhomme, il n'y a pas de question, c'est marche ou crève », *Le Télégramme*, Lundi 17 avril 1961.

¹²⁸ Cette ambivalence apparaît également dans les articles cités précédemment comme par exemple celui qui concernait la découverte de *la Sylphide*, ne serait-ce que dans le titre, mais également à l'intérieur de l'article : « Les membres du Groupe Manche Atlantique de plongée (GMAP) communient avec la mer. Mais tyrannique et versatile elle n'admet pas toujours l'intrusion des hommes en son sein et lutte pour conserver les secrets qu'ils tentent de percer dans ses entrailles fantastiques » « Ces bateaux morts que la mer nous cache ; le maître

l'homme, celui d'une nouvelle civilisation (« L'homme, de toute évidence, devra un jour entrer dans la mer ») d'une nouvelle culture donc, placée sous le signe de l'aquaculture. On retrouve chaque fois des ingrédients typiques de l'esthétique du Sublime, notamment la brutalité sauvage de la mer. Mais si le risque subsiste, il est finalement en grande partie maîtrisé : seul l'émoi subsiste car, au final, l'homme doit nécessairement sortir vainqueur¹²⁹. Certains articles comme par exemple le reportage relatif à la découverte de *la Sylphide* prennent une tournure presque comique par la grandiloquence du ton. Sous la plume du journaliste de 1966, Pierre André Moulet qui nous a raconté ses souvenirs devenait « un ardent plongeur qui se donne entièrement à son amour de la mer ». Et qui, non content de plonger dans la « tyrannique et versatile » mer d'Iroise, « [affrontait également] les eaux polaires du Spitsberg ». Et en tant que « technicien averti à l'esprit aiguïé », il le faisait au service d'une cause noble : celle de la science et du progrès¹³⁰ (de la même façon que Louis Lourmais entendait promouvoir la plongée sous-marine et le développement de l'aquaculture).

Moulet, (moniteur du GMAP) a découvert l'épave de la Sylphide, corvette qui coula en 1794 au large de Camaret », *Le Télégramme*, samedi 8 et dimanche 9 octobre 1966, n°6710.

¹²⁹ CORBIN, A. *Le territoire du vide*, op. cit. p.89.

¹³⁰ L'anecdote qui suit me semble valoir le détour. Racontée par l'intéressé lui-même, elle renvoie à des faits mentionnés par le journal également, qui évoquait des « prélèvements de fond et des observations effectuées pour le compte du collège littéraire universitaire de Brest ». D'après Pierre André Moulet, il s'agissait en d'essayer un appareil de mesure* du courant (vitesse et direction). La scène se passe dans le fond du Goulet, et comme le vieil homme n'a pas cessé de le répéter, elle aurait mérité d'être filmée¹³⁰ :

« Quand je suis descendu au fond : un bruit infernal ! Pire que les Champs Elysées quand il y a des grandes activités ; Vous savez ? Bam bam, il y avait des cailloux qui roulaient ! Hauts comme ça ! Jusqu'aux plus petits... Alors quand j'ai vu ça, moi je dis... Dis donc les chocottes ! Vous vous rendez compte, vous faire écrabouiller par des trucs comme ça ? Infernal ! Ça il faudrait... jamais personne n'a été filmer ça. Ça c'est à voir et à filmer. Vous vous rendez compte un peu ? Mais alors il faut être bien solide hein. »

Pierre André Moulet, Tal ar derc'h (Crozon), septembre 2013.

On notera que le cliché selon lequel il faut être solide pour affronter la mer d'Iroise et ses courants, implicite dans ce témoignage, reste valable actuellement, et qu'il paraît transcender les époques, malgré les progrès de la science et la multiplication des normes de sécurité.

* La description de l'instrument est également intéressante d'un point de vue ethnographique mais elle a davantage sa place en note que dans le corps du texte:

« C'était deux haltères, deux énormes boules à peu près grosses comme ça, reliées entre elles. À peu près deux mètres, deux mètres cinquante. D'énormes barreaux d'aciers pleins dans le milieu, sur lesquels on avait amarré une petite bouteille de - de comment on appelle ça ? - de cire liquide, chaude, avec une boussole à l'intérieur. Cette bouteille qui touchait le fond, elle prenait une inclinaison, suivant l'inclinaison elle donnait la force et à l'intérieur la boussole se

3.2. De l'ambiguïté sociale à la solidarité "intercorpo"

Une autre particularité de la « nature sauvage » et de sa mise en scène, tient à la possibilité qu'elle offre aux uns et aux autres de s'émanciper de leurs statuts sociaux respectifs pour redevenir des égaux¹³¹, dans un cadre jugé plus authentique, plus primitif¹³². Les observations que nous avons pu faire au long de notre parcours indiquent que ce nivellement des différences est une constante qui varie peu au fil du temps. Nous en avons vu des exemples plus ou moins anciens ; rappelons-nous par exemple de tous ces "marginiaux" : corsaires, bagnards, pirates, marins en général (quoi que dans une moindre mesure), tous considérés comme des fauteurs de trouble, souvent porteurs de maladies (notamment des maladies vénériennes¹³³ stigmates associés à des mœurs dissolues). Les archives de presse permettent de constater qu'à la fin du dix-neuvième siècle, tout ce microcosme semblait encore trouver en mer un théâtre favorable à l'entretien de rapports de force fondés sur le prestige personnel, propice également à la confusion des catégories, des statuts, des nationalités¹³⁴. Au vingtième siècle, les choses ont évidemment changé, mais les références à la piraterie et à l'aventure s'imposent encore dans les témoignages (même sous couvert d'autodérision). Les représentations et les fantasmes qui en découlent ne peuvent pas être totalement occultés. On retrouve les mêmes schémas, les mêmes manières de se situer les uns par rapport aux autres : l'univers de la plongée locale est parcouru par

solidifiait. Et ça donnait la direction et la force : c'est pas con hein ? J'avais essayé de la mettre entre le Portzic et le Dellec. Là c'était une marée de cent et des poussières. »
Pierre André Moulet, Tal ar derc'h (Crozon), septembre 2013

¹³¹ Pour nouer ce que Sergio Dalla Bernardina qualifie par un trait d'humour d' « amours ancillaires » (sur le mode : « *Dans la nature on est tous frères...* » ou un autre cliché du même genre) DALLA BERNARDINA S. « La nature sauvage et ses consommateurs : le Game Fair » p. 681-694 in *Ethnologie française*, vol. XXXI, 2001-4.

¹³² J'insiste sur le fait que je parle de constructions imaginaires.

¹³³ C'est un cliché mais il suffit de jeter un œil aux articles de réclame parus dans la presse locale, que ce soit au dix-neuvième ou au vingtième siècle (et jusque très tard), pour constater que les médicaments censés traiter le mal vénérien étaient parmi les plus courus (avec les laxatifs).

¹³⁴ Cf. *Infra*, Partie Un chapitre quatre.

des individus toujours à la frontière de la marginalité. Même les irréprochables présidents de clubs semblent se conformer à ce modèle du *personnage ambigu* : l'*aura* dont ils sont entourés rappelant, quelque part, celle des chefs de clan, ou encore celle de druides ou de sorciers bienveillants¹³⁵. Avec le Docteur Guillermin (et dans une moindre mesure le docteur Merer, qui apparaît aussi régulièrement bien qu'il se soit fait plus discret), on retrouve le modèle représenté par Jacques Thézac au début du siècle (le fondateur des abris du marin), ou encore De Lalyman (« l'homme qui vivait sous l'eau » et qui, en tant que maire d'une petite commune, semblerait avoir beaucoup insisté pour que ses administrés puissent bénéficier d'une piscine¹³⁶). Tous ces hommes sont des « aristocrates éclairés » ou en tout cas des gens instruits, soucieux de transmettre autour d'eux un idéal progressiste d'accès à la connaissance, en privilégiant les faibles, les démunis, tous ceux que la vie n'a pas "gâtés" et pour qui la mer apparaît comme une sorte de refuge, un cadre où ils peuvent s'exprimer sans crainte du regard de l'autre¹³⁷.

Mais dans cet univers, on rencontre aussi d'autres personnages, connus cette fois, au niveau local, pour leur tempérament un peu « farouche », leurs démêlés avec la justice, leurs accidents (etc.). Mes informateurs en parlent généralement avec sympathie, mais tiennent tout de même à prendre leurs distances (en signalant que les choses ont changé, que le monde des plongeurs serait désormais devenu plus policé et autre précautions discursives du même genre). Ainsi, parmi les « ferrailleurs » notoires, le cas de « Toto Elies » est très souvent cité :

¹³⁵ Je pense en particulier à tous ces « Docteurs » qui auraient joué un rôle fondamental dans la diffusion de la plongée sous-marine au niveau local, et qui s'intéressaient à la thérapie par l'eau pour les handicapés et les inadaptés, aux vertus de l'apnée, (etc.). Leur "fonction médicale" n'enlève rien à la mise en intrigue.

¹³⁶ Cf. *Infra*.

¹³⁷ S'agissant de cette dernière remarque je ne peux m'empêcher de penser au cas de Christian Quillivic, qui n'est pas à ranger parmi les faibles mais dont l'infirmité influence inévitablement le regard : pour cet informateur, la plongée sous-marine, associée à la photographie, est une manière de pallier le manque d'une jambe perdue dans un accident de la circulation quand il était enfant. Je ne développe pas ici mais ce témoignage pourrait appeler une discussion intéressante. (A propos de ces gens marqués par un stigmate physique marginalisant mais qui peut devenir une force, on peut se reporter à l'article de Sergio DALLA BERNARDINA « Une place dans la nature ; Boiteux, borgnes et autres médiateurs avec le monde sauvage » p. 59-82 in *Communications*, n°76, 2004.) Je ne développe pas ici mais ce témoignage pourrait appeler une discussion intéressante.

« [...] J'ai une photo de lui, il est décédé il n'y a pas longtemps, Toto Elies. Lui il a fait, avec un certain nombre de gars que je connais, ils ont fait n'importe quoi, sur le *Kléber*, il y a eu des accidents, il y en a qui sont paralysés, ils ont fait n'importe quoi. C'était une joyeuse équipe de drôles...¹³⁸ »

Ces personnes un peu *borderline* semblent favoriser la constitution d'une communauté affective. Le mystère qui les entoure a son utilité, car il leur permet de servir de médiateurs à des plongeurs plus jeunes, débutants ou arrivés tardivement sur le terrain, qui parviennent d'autant plus facilement à se faire une place parmi les autres qu'ils peuvent se réclamer d'un "ancien" dont ils auraient recueilli le témoignage et acquis la confiance (ou auquel ils auraient pu soutirer certains secrets et en particulier des « points d'épaves »). Un exemple qu'il m'est possible de citer, c'est celui du portrait que Michel L'Hour a dressé de Michel Cloâtre (dans la préface d'un ouvrage signé de la main de celui-ci) où l'on voit le directeur du DRASSM se faire "gloire" de l'amitié qui le lierait à un « Ouessantin farouche », qu'il présente délibérément comme un individu à la personnalité un peu sulfureuse, donc de nature à faire naître de nombreuses histoires plus ou moins vérifiées. On voit resurgir ici la figure de l'« homme des marges », qui en *reconnaissant* un alter ego derrière la façade un peu lisse du citoyen avide d'authenticité, l'aide à prouver la légitimité de sa présence sur des territoires qui, sans cette assistance locale, lui resterait certainement fermés¹³⁹.

Nous avons pu repérer plusieurs indices de la mixité sociale à laquelle je me réfère ici, je pense à la manière qu'avait le rédacteur de l'article sur Concarneau d'insister sur

¹³⁸ Brest, août 2011. Il y aurait d'autres exemples mais je n'en parlerai pas parce que mes informations ne sont fondées que sur des rumeurs et parce que les individus en question sont encore vivants, il n'est pas dans mon intention de créer une gêne inutile.

¹³⁹ Cf. DALLA BERNARDINA, S. *L'Utopie de la nature*, *op.cit.* De la même façon (s'agissant toujours de ce genre de solidarités imprévisibles), dans les années soixante, on voyait le médecin s'associer à l'ingénieur en aéronautique pour aller prêter main forte un jour aux goémoniers, le lendemain aux pêcheurs, le surlendemain aux conchyliculteurs ; l'ancien plongeur démineur apportait son concours à la mère de famille (par ailleurs universitaire brillante et qui n'avait pas peur d'aller « affronter » les eaux glacées des îles Spitsberg); le champion de natation se voulait l'ami des aquaculteurs, et n'hésitait pas à trinquer avec le marin ou le docker du port... Tout paraissait se jouer au niveau d'une sorte "d'union sacrée" entre les plongeurs amateurs et les professionnels de la mer : ils s'entraidaient, se prêtaient main forte, élaboraient ensemble des projets. Entre le monde « traditionnel » et les représentants de la classe de loisir – dont on pouvait déjà pressentir le poids qu'elle pèsera à l'avenir – la rupture n'était pas encore consommée.

l'*utilité* que pourrait avoir la constitution d'un groupe de plongeurs pour la collectivité (et en particulier pour les marins). C'est une façon de concevoir la plongée qui dominait encore dans les années soixante, alors que la population semblait attendre beaucoup des plongeurs, et que ceux-ci étaient eux-mêmes convaincus d'avoir un rôle social de premier ordre à jouer. C'est du moins ce qui ressort de la lecture de nombreux articles dans lesquels il est question de la participation du GMAP à un projet innovant, à une expérience prometteuse, à l'expérimentation d'un prototype jugé « révolutionnaire », etc. Cette tendance est particulièrement marquée dans le domaine des « cultures sous-marines », si l'on entend par là non seulement les diverses formes d'aquaculture – en particulier conchylicoles – mais aussi les programmes de repeuplement de certains fonds, les activités de récolte des algues et la détection de nouveaux « gisements ».

Les titres des nombreux articles qui évoquent la plongée durant ces années sont éloquentes de ce point de vue. On peut en donner un ou deux exemples semblables à celui-ci, lorsque le journal nous apprend que « les plongeurs du GMAP allaient entreprendre une campagne de prospection sous-marine afin de découvrir de nouveaux fonds pour les pêcheurs d'oursin¹⁴⁰ » :

« C'est croyons nous la première fois que les pêcheurs bretons font appel aux plongeurs autonomes pour rechercher des zones nouvelles où ils puissent exercer leurs activités professionnelles »

Quelques jours plus tard, les résultats de cette « opération de solidarité » s'étaient avérés un peu décevants. Mais il faut dire que la météo n'a pas été de la partie selon l'article, où il était néanmoins précisé que l'« on » s'était consolé autour d'un verre de l'amitié : un « pot amical » offert aux plongeurs par les pêcheurs.

« Et tous convinrent que cette expérience serait bientôt reprise.
Nul doute cette fois, si le temps est plus clément, de nouveaux bancs seront encore trouvés.

¹⁴⁰ « Les plongeurs du GMAP vont entreprendre une campagne de prospection sous-marine afin de découvrir de nouveaux fonds pour les pêcheurs d'oursins », *Le Télégramme*, Mardi 2 avril 1963.

Cette expérience fera date dans les annales de la pêche côtière en Bretagne¹⁴¹. »

Au moment d'écrire ces lignes je suis tout de même un peu frappée de constater combien ce dénouement heureux se rapproche de celui des contes¹⁴²... Une autre fois, le GMAP s'intéressait à l'élevage de la Coquille St Jacques :

« Au moment où reprend la pêche à la Coquille St Jacques, il est intéressant de parler d'une expérience en cours réalisée par le Groupe Manche Atlantique de plongée sous-marine. Les responsables de ce groupe ont en effet voulu savoir si l'on pouvait envisager l'élevage de la Coquille St Jacques comme on pratique celle de l'huître¹⁴³. »

Cette fois, c'était manifestement de leur propre initiative que les plongeurs s'étaient lancés dans la recherche. Il arrivait aussi que ce ne soit pas tout le club mais seulement l'un de ses membres qui s'engage dans une entreprise innovante (on a parlé plus tôt des expérimentations menées conjointement avec les goémoniers autour de la mécanisation de la récolte des algues : Jean Bronnec ou encore Annick Moign se seraient personnellement investis dans ces actions, dans un cadre professionnel indépendamment de leur affiliation au GMAP). En fait, qu'il se soit agi d'identifier une épave, et éventuellement les circonstances de son naufrage, de dater l'élévation du niveau marin (en étudiant les curieuses tourbières repérées sous la mer ou encore d'anciens quais romains¹⁴⁴, désormais immergés sous plusieurs mètres d'eau), ou

¹⁴¹ « Une opération de solidarité des plongeurs du GMAP », *Le Télégramme*, Mardi 2 avril 1963.

¹⁴² A moins que ce ne soit une forme affaiblie du banquet final dans les Bandes dessinées d'*Astérix le gaulois*, ce qui correspondrait sans doute un peu mieux au tempéramment de mes informateurs.

¹⁴³ « Le GMAP réalise actuellement une expérience intéressante sur l'élevage de la Coquille Saint-Jacques » *Le Télégramme*, Mercredi 19 octobre 1966.

¹⁴⁴ D'après Jean-Pierre Clochon (historien amateur, diplômé du l'UBO) Dans cet article, il retrace l'histoire du Conquet, en particulier des activités de cabotage qui ont longtemps fait la renommée du village) : « L'origine de la vie organisée au Conquet remonte, selon la tradition, au Portus Saliocanus romain, localisé par Ptolémée, (II^e siècle après J.C.) après le promontoire de Gobée. Des plongeurs sous-marins ont reconnu en 1962-64 dans le sud de la baie de Pors-Liogan (entre le Conquet et Saint-Mathieu) un relief naturel en promontoire immergé sous quatre mètres d'eau – par marée basse moyenne – et arrangé en quai par l'adjonction de dalles. Ils ont noté l'emplacement d'orifices qui auraient pu autrefois recevoir des anneaux... (*Premier bilan d'archéologie sous-marine*, Docteur Guillerm, Brest). Cf. CLOCHON, J.-P.. « Le Conquet : un port de cabotage au XVIII^e siècle » *Chasse Marée*, n°2, 1981, p. 25. Jean-Pierre Clochon est également l'auteur d'un blog très documenté sur l'histoire locale. <http://recherches.historiques-leconquet.over-blog.com/>. En 1957, le reportage sous-marin de

d'étudier le développement et la croissance des espèces de faune et d'algues prisées par les communautés du littoral : les plongeurs voulaient tout voir, tout savoir, tout comprendre (et éventuellement aussi ramasser des témoignages de *toutes* ces découvertes, aussi passionnantes qu'énigmatiques aux yeux de ces pionniers enthousiastes). Comme cette *libido sciendi* ne se voulait ni gratuite, ni oisive, s'accompagnait presque systématiquement d'une justification sociale humaniste. À en juger par les sources consultées, en tant que représentants d'une petite élite montante, ces médecins, ingénieurs, universitaires, qui s'étaient laissés séduire par l'appel des profondeurs entendaient mettre leurs efforts au service de ces *alter ego* que représentait pour eux les « gens de mer ».

XX

Les années soixante et l'esprit de conquête

En résumé, les années soixante ont manifestement été marquées par un enthousiasme inédit sur le plan des sciences et des techniques, qui aurait créé un contexte particulièrement favorable à la naissance d'un engouement nouveau pour l'exploration sous-marine, en particulier dans les catégories intellectuellement favorisées. Assez vite, conformément à une forme d'humanisme social, adaptée à l'époque, ceux qui avaient immédiatement répondu aux appels du « Monde du silence ¹⁴⁵ » ont entrepris de rallier les masses à leur cause, en s'engageant activement dans la formation à la plongée, et en faisant la promotion des savoirs liés à la compréhension de l'océan. Ce n'était pas la première fois que ce type d'entreprise était mené, certes, mais le fait qu'une partie non négligeable du plateau continental soit désormais accessible au citoyen moyen changeait indubitablement la donne. La mer devenait de ce fait un lieu propice aux expérimentations scientifiques, mais aussi

Jean Bronnec et de sa petite équipe d'Expédition Gradlon dont j'ai dit quelques mots plus tôt pensait avoir découvert des vestiges romains sur la plage de Pors Liogan. En entretien, Pierre André Moulet affirme avoir lui aussi participé aux expéditions de reconnaissances, en compagnie de Jean Bronnec.

¹⁴⁵ Selon le titre du film qui a rendu célèbre le Commandant Cousteau.

sociales : organisés en clubs, les plongeurs ont pu chercher à promouvoir un nouveau modèle de société, fondé sur l’instruction, la formation, le dépassement de soi *via* la culture et le sport etc. Conséquence de cette mobilisation militante : au niveau local, la découverte de ces fonds immergés paraît avoir suscité l’attention largement au-delà de la seule communauté des plongeurs. Notons à cet égard que la médiation de la presse a visiblement beaucoup aidé, permettant à tous les « curieux » de suivre presque en direct le recul du « front de mer », au fur et à mesure que les adeptes du scaphandre autonome repéraient, sondaient, visitaient, ces espaces tout juste conquis.

En parallèle, et devançant la reconnaissance d’une valeur véritablement « historique », il semble que l’on puisse voir se profiler la consécration d’une « valeur d’ancienneté » applicable aux vestiges découverts au fond de l’eau. Leur mise à jour semble cependant encore être restée de l’ordre de l’épiphénomène (médiatique certes, mais se révélant en réalité être le plus souvent le fruit du hasard). On ne parlait pas encore de patrimoine à propos des épaves : en fait, les plongeurs y voyaient manifestement plutôt des gisements d’objets insolites, qu’ils admiraient et qu’ils respectaient sans doute d’une certaine façon, mais qu’ils ne se privaient pas de dissocier du contexte qui était le leur au moment de leur découverte¹⁴⁶. Ce contexte n’avait pas encore vraiment pris son sens aux yeux de la majorité d’entre eux. En revanche, le nouvel environnement auquel ils les destinaient était vraisemblablement déjà chargé sur le plan des affects et des identités culturelles : c’est-à-dire une collection qui taisait souvent son nom, une sorte de « cabinet de curiosité » domestique, pour citer encore une fois Krzysztof Pomian¹⁴⁷.

¹⁴⁶ La manière dont les plongeurs se sont saisis des épaves – en l’occurrence de morceaux d’épaves – paraît globalement désinvolte, du moins si l’on se réfère aux souvenirs de ces pionniers :

« Ah oui, toutes les épaves allemandes on les connaissait par cœur. Et puis intactes ! On se mettait sur les canons. Assis, on jouait avec. Maintenant ils sont tous par terre.

Il y en a un, le dernier qui reste, qui restait à peu près il était sur le circulaire de ce qu’ils appelaient la RHS là, il y avait un canon comme ça sur le circulaire. Mais il est tombé. Ouais ils sont tous tombés. Alors qu’avant on se mettait dessus. On jouait avec quoi. On faisait les imbéciles quoi ».

Pierre André Moulet, Tal ar derc’h, (Crozon) septembre 2013

¹⁴⁷ Ou pour être un peu plus direct un gigantesque bazar. A la rigueur, on pourrait comparer ce genre d’attitude à celle du conquérant, qui marque son avancée en territoire ennemi en

La référence aux *Peripoloi* et à l'antiquité grecque, proposée dans ce chapitre quoique de façon un peu impressionniste, est en fait assez sérieuse : toutes proportions gardées bien sûr, elle me paraît se tenir, dans la mesure où, comme les éphèbes dont parle Pierre Vidal Naquet, nos plongeurs se singularisent par une certaine marginalité, qui va de pair avec l'ambiguïté des lieux auxquels ils sont rattachés. Cette ambivalence, ne date pas de la période contemporaine, nous l'avons vu plus tôt, et c'est même très certainement elle qui, en traversant les époques, a facilité (et facilite encore) la reproduction de schémas d'organisation des rapports humains. Ces rapports, quels sont-ils ? L'enquête incite à dire qu'ils seraient fondés sur une permissivité assez prononcée, laquelle se révèle manifestement utile car elle semble permettre à des individus, issus d'horizons divers, de trouver leur place au sein d'un collectif qui n'est pas aussi ouvert qu'on pourrait le croire. Beaucoup de mes informateurs manifestent voire revendiquent cette marginalité : « sauvage », « farouche », « un peu ours », « avare de ses paroles », sont des qualificatifs qui reviennent très souvent que ce soit pour parler d'eux-mêmes ou pour décrire quelqu'un d'autre. À en juger par leurs témoignages, mais aussi par une observation flottante de ce milieu¹⁴⁸, il semblerait que pour eux, la conquête des profondeurs ne soit pas seulement une conquête territoriale, ou encore scientifique, mais beaucoup plus une conquête identitaire, sociale, personnelle¹⁴⁹. Les résonances repérées dans les discours suggèrent que l'« ivresse des profondeurs » pourrait être un cas particulier de l'« utopie de la nature » ; et la récupération d'objets, une manière d'attester de cette conquête symbolique, de la matérialiser et, peut-être aussi, de la stabiliser. C'est ce qui ressort du rapport affectif qu'entretient le vieux plongeur avec le bric-à-brac qui encombre ses murs. J'ai donné un exemple qui m'a paru significatif mais, au vu de ce que j'ai pu observer (ne serait-

prélevant, ramassant, récupérant, des objets témoins de son passage en terre inconnue, qu'il pourra faire admirer une fois de retour chez lui

¹⁴⁸ Qui déborde le cadre de l'enquête proprement dite dans la mesure où mes souvenirs d'adolescence m'ont rendue assez sensible aux rugosités des personnages et des lieux. Pour ce qui est de l'expression « rugosité des lieux », je l'emprunte à Martin de la Soudière car je la trouve très, Cf. DE LA SOUDIERE, M., « Avec la géographie pour compagne », p.683-687 in *Ethnologie française*, vol.34, 2004/4.

¹⁴⁹ On aurait pu à ce propos évoquer l'attention très vive témoignée par certains membres du GMAP (en particulier le Dr Guillermin) aux jeunes, aux « enfants inadaptés », aux asthmatiques et à tous ceux qui pourraient trouver, dans l'eau, une autre vitalité.

ce que chez moi) je n'hésiterai pas à généraliser. Tout m'incite à croire qu'il existe, dans la communauté des plongeurs, une sorte de « besoin d'être » (qui confère peut-être parfois au narcissisme¹⁵⁰ et qui attise en général des rivalités interpersonnelles profondes), qui pourrait être la clef pour nous aider à comprendre les rapports que ces hommes entretiennent avec leurs objets. S'il paraît parfois difficile à percevoir dans les discours récents car la référence constante au patrimoine vient désormais s'intercaler entre les individus et leurs objets, ce « besoin d'être » s'exprime assez crûment dans le discours des "anciens".

Mais l'histoire de la plongée brestoise fait partie intégrante de celle d'une civilisation nouvelle, qui commençait alors tout juste à s'imposer en prenant lentement ses distances vis-à-vis de celle qui l'avait précédé. Jusque aux années soixante et soixante-dix, l'utopie de la mer - espace du "non droit", exemple type du "non-lieu" - semblait autoriser encore la mixité sociale, la confusion des statuts et des genres. Mais la réalité de la vie quotidienne pourrait avoir opposé des résistances à ce mythe interclassiste, et au terme de la période envisagée ici, le fossé entre des plongeurs d'une part - appartenant finalement au monde des élites : société des loisirs cultivés, enthousiaste mais idéaliste, pleine de bonne volonté mais paternaliste et moralisatrice, et même un peu duplice, aux yeux de ses détracteurs-, et, d'autre part, les représentants du monde traditionnel des gens de mer, commençait déjà manifestement à se creuser. Cette rupture pourrait-elle avoir accéléré la mise à distance de la dite société maritime traditionnelle, prélude à sa patrimonialisation ? Gardons cette idée en tête pour aborder le chapitre suivant.

¹⁵⁰ Sur le rapport à la mémoire envisagé comme l'expression d'un narcissisme individualiste propre à la société contemporaine, Cf. CHOAY, F., *L'allégorie du patrimoine*, Paris, Le Seuil, 1992.

- Chapitre trois -

Monuments engloutis

*Connaissance et reconnaissance de la valeur historique des
Epaves*

Bref retour sur l'archéologie sous-marine des années soixante

À quand faire remonter l'origine de la patrimonialisation des épaves ? Dans le domaine des transformations des goûts et des mœurs, les coupures chronologiques ne doivent pas nécessairement être prises comme des bornes intangibles, leur portée étant en fait surtout heuristique. C'est en tout cas l'avis de Françoise Choay¹, et ce que nous avons dit jusqu'ici paraît aller dans ce sens : les périodes que l'on distingue plus ou moins arbitrairement, mais pour donner un aspect un peu structuré au compte rendu de nos observations, semblent devoir « être modulées en fonction d'exceptions, d'anticipations et de survivances », de façon à rendre compte le plus fidèlement possible d'un phénomène évolutif, dans sa complexité et sa non-linéarité.

Ceci étant posé, on peut fixer grossièrement au début des années soixante l'émergence d'un intérêt localisé pour les vestiges engloutis. L'univers de la plongée dans la région de Brest, voire à l'échelle de la Bretagne, était alors chapeauté par le GMAP (premier club brestois par le nombre de licences délivrées chaque année, et était déjà très engagé dans la formation et dans la promotion de l'activité plongée²). Mais malgré

¹ Elle n'est bien entendu pas la seule à avoir insisté sur cela mais cette manière de le formuler est directement inspirée de *l'Allégorie du patrimoine*. CHOAY, F. *L'Allégorie du patrimoine*, Paris, Editions du Seuil, Coll. « La couleur des idées », 1992, p. 25.

² Cf. *Infra* : On a vu que le président du club entendait créer à Brest une école de formation des moniteurs capable de soutenir la comparaison avec celles de Méditerranée. Le Dr

l'enthousiasme des pionniers de la recherche d'épaves, on ne peut pas encore déceler l'émergence d'une volonté véritablement systématique d'en assurer la valorisation, ni la protection³.

Une autre observation que l'on peut faire - c'est précisément à ce niveau que les choses vont changer ensuite de façon assez radicale – le navire avait moins été envisagé jusque là comme un *tout* cohérent que comme une sorte de caverne aux trésors, ou de carrière sous marine : comme un *contenant*, dont c'était surtout le *contenu* qui retenait l'attention et qui captivait les explorateurs (nul besoin que le navire ait transporté de l'or : des canons et des « briques réfractaires » suffisaient pour retenir l'attention). De façon générale, et même lorsqu'elle a été menée très sérieusement par des plongeurs zélés, l'enquête relative au passé des objets découverts et prélevés sur ces sites sous-marins s'apparentait beaucoup plus à un jeu de piste qu'à une véritable recherche scientifique. C'est en tout cas le constat que faisaient les esprits éclairés de l'époque, au moment même de la parution d'un ouvrage très attendu de l'archéologue Fernand Benoît⁴, dont les connaisseurs pressentaient qu'il ferait date. Il s'agissait en effet de la première étude scientifique entièrement consacrée à l'archéologie sous-marine, discipline encore assez méconnue et surtout mal comprise, si l'on juge par ce qui nous en est dit. « L'archéologie sous-marine a retenu l'attention des amateurs de plongée sous-marine et même du grand public avant, semble-t-il, que

Guillerm s'est beaucoup investi dans de nombreux projets de ce type. Au-delà de la formation des encadrants, il a aussi milité en faveur d'une ouverture de la pratique en direction des jeunes, des handicapés. Il s'intéressait particulièrement aux effets positifs que pourrait avoir l'apnée sur la santé des asthmatiques (il a même été envisagé de faire de la Bretagne une région de cure). « Un médecin breton aux championnats du monde de pêche sous-marine ; II : Un nouvel espoir pour les asthmatiques » Jacques Eliès pour *le Télégramme*, 1^{er} octobre 1970. Le Dr Guillerm paraît en ce sens bien souvent correspondre à une figure archétypale du « médecin », sorte de sorcier ou de gourou bienveillant, respecté de tous, à la fois omniprésent et omnipotent, tel qu'on en trouve de nombreux exemples dans les travaux d'Alain Corbin. Cf. CORBIN, A. *Le miasme et la jonquille*, Paris, Flammarion, Coll. « Champs Histoire », *Le territoire du vide, le désir de rivage en Occident de 1750 à 1840*, Paris, Flammarion, Coll. « Champs Histoire ».

³ Tout au plus était-il rappelé aux « curieux » que ces épaves appartenaient au domaine public, et que les dépouiller de leur métal, ou des objets qu'elles recelaient était donc un délit. « Trois des canons d'un navire ancien qui repose par 10 mètres de fond dans l'anse de Porsmoguer ont été ramenés à la surface par le GMAP », *Le Télégramme*, lundi 10 octobre 1966, n°6711.

⁴ BENOIT F. *Fouilles sous-marines ; l'Epave du Grand Congloué à Marseille*, Paris, CNRS, 200 p.

les archéologues lui accordent un grand intérêt⁵ » faisait ainsi remarquer Paul Adam dans un compte-rendu de l'ouvrage pour le *Journal des savants*. Selon ce spécialiste, Secrétaire Général de la Commission Internationale d'Histoire Maritime de l'époque⁶, les « deux premières fouilles pilotes du Grand Congloué et du Titan », dont Fernand Benoît s'était attaché à rendre les résultats publics, n'avaient été que « des déblaiements ou des récupérations », et non des « fouilles archéologiques dignes de ce nom ». Tout en exprimant son désappointement, il s'efforçait de rationaliser cet échec en demi-teinte, en rappelant dans quelles conditions les fouilles avaient été réalisées (« des faits bien connus des plongeurs méditerranéens mais inconnus des archéologues » note-t-il), conditions qui expliquaient bien des choses à ses yeux :

« D'abord [...] l'épave du Grand Congloué avait le double avantage de la proximité de Marseille et de la proximité d'un grand récif d'où les travaux pouvaient être menés sans la présence continuelle d'un bateau, que notamment le fond en pente et les circonstances vraisemblables du naufrage avaient en partie disloqué l'épave, qu'en conséquence, un soin particulier aurait dû être apporté aux déblaiements afin de se rendre compte de la nature des déformations, et qu'à ces difficultés se sont ajoutées les nombreuses plongées, dirigées ou non, connues ou clandestines, qui ont abouti à un bouleversement total de ce qui était déjà difficile à situer. Le résultat est que non seulement on ne sait pas où étaient l'avant et l'arrière du bateau mais, en plus, les opinions divergent sur la situation de son axe⁷. »

Dans cet article, Paul Adam n'hésitait pas à comparer le « travail à la suceuse sur l'épave » avec « ce que serait le dégagement d'une ruine terrestre avec un bulldozer⁸ ». Il écrivait malgré tout espérer que le jour viendrait où l'on pourrait « [effectuer] les déblaiements sans détruire la disposition des objets » et appelait donc à une meilleure mise en application des lois déjà en vigueur, ainsi qu'à un renforcement de l'appareil juridique de lutte contre le pillage. « Les épaves sont pillées à une allure telle que la disparition de toutes les épaves actuellement connues sur le littoral méditerranéen peut

⁵ Monsieur Paul ADAM, Paul GILLES, Paul Marie DUVAL, « Archéologie sous-marine », *Journal des savants*, n°2, p. 156-172, 1962.

⁶ Créée le 29 août 1960 à Upsala par une décision de l'Assemblée Générale du Comité International des Sciences Historiques, à l'occasion du IX^e Comité International d'Histoire.

⁷ *Ibid.*

⁸ *Ibid.* Bien que je n'ai pas approfondi la question, les sources que j'ai consulté me laissent penser que c'est souvent ce qui s'est passé (et se passe encore) lorsque de grands travaux d'aménagements urbains ou de voirie sont entrepris. Ce serait justement pour répondre aux questions que cela soulève qu'est apparue la notion d'archéologie préventive.

être envisagé pour un délai de quelques années ⁹» insistait-il encore, saluant au passage la promulgation d'une nouvelle loi qui, selon lui, « [allait donner] une base solide à une répression qui, [était alors] pratiquement illégale¹⁰. »

Il en ressort que, en Méditerranée, quelque chose semblait être sur le point de changer dans la manière d'appréhender la fouille des épaves (le but ici sera de chercher à savoir si cette mutation était également en gestation sur notre terrain). Pour étudier l'émergence de ce nouveau regard et ses effets sur la pratique des plongeurs du Finistère, il nous faudra avoir recours à des sources différentes de celles que nous avons exploitées pour l'instant. Car si les « hommes-grenouilles » n'ont jamais complètement disparu de la presse d'information générale, la question de la recherche des épaves n'était pas un sujet de préoccupation majeur pour *le Télégramme*. En revanche, à partir des années quatre-vingt, l'apparition d'une presse magazine spécialisée dans le domaine de la valorisation des cultures maritimes, puis la parution de quelques ouvrages qui ont entrepris de retracer l'histoire des épaves finistériennes, aident à comprendre les changements qui se sont opérés durant cette période. Pour compléter cette approche documentaire, les témoignages directs permettent de confirmer et/ou d'illustrer ce que ces archives dévoilent, et peuvent donc nous guider également dans notre cheminement.

Dans ce chapitre, je m'efforcerai de repérer différents moments du processus de patrimonialisation et de faire apparaître les articulations entre ces étapes. Pour ce qui est de l'émergence de l'« objet épave » en tant que monument historique, je serais tentée de situer la charnière aux alentours du lancement du magazine *Chasse Marée*, créé en 1981 sous le label « revue d'histoire et d'ethnologie maritime ». Bien entendu il ne faudra voir là qu'un repère car, au risque de nous répéter, les mécanismes qui travaillent à ce résultat sont complexes (dans le sens où ils apparaissent étroitement imbriqués) et pour en démêler les fils, pour repérer les facteurs du changement et les hiérarchies, il faudrait mettre en résonance la transformation du regard sur les épaves d'une part et, d'autre part, les changements politiques, économiques, culturels, idéologiques, ce qui n'est pas toujours aisé.

⁹ ADAM, P. « Archéologie sous-marine », *op.cit.*

¹⁰ *Ibidem.*

1. La naissance d'une culture vivante maritime à la française autour de la revue Chasse-Marée

1.1. 1981 : Une publicité nouvelle pour les épaves et les récits de naufrage

L'ambition affichée du magazine d'origine était de contribuer de façon active à la naissance d'une culture maritime qui, selon ses fondateurs, existait en France de façon latente mais avait besoin d'une tribune pour pouvoir s'exprimer. Il s'agissait donc de réunir autour du *Chasse-Marée* tous ceux qui se reconnaissaient dans l'adhésion à certaines valeurs, liées à l'amour de la mer, des métiers de la mer, et des traditions qui s'y rattachaient. *Le Chasse-Marée* se défendait de toute tendance folklorisante, et affirmait au contraire vouloir donner une image moderne des différentes manières de vivre la mer, dans leur richesse et leur diversité. Il s'engageait donc à promouvoir le concept de « patrimoine vivant », en montrant en quoi des pratiques et des métiers anciens étaient capables de s'adapter aux exigences nouvelles d'une société en mutation. S'ajoutait à cela le souci de veiller au respect d'un héritage qu'il semblait nécessaire de sauver de la destruction, pour le transmettre aux générations de demain (sur le plan des mesures concrètes, il s'agissait avant tout de veiller à la conservation des navires anciens). L'éditorial rédigé par Bernard Cadoret à l'occasion de la sortie du numéro un, explicite clairement les objectifs du nouveau magazine:

« Il s'agit désormais de rendre la place qu'elle mérite à la vie des hommes de mer. Et d'abord à la vie d'aujourd'hui : dans chaque numéro, des articles seront consacrés à un métier actuel, une tradition vivante ou un événement significatif. Pour mieux comprendre ces réalités contemporaines, la connaissance fine du passé peut être un outil décisif ; *le Chasse Marée* va se tourner vers l'histoire des sociétés littorales, celle des mentalités et des techniques, celle des hommes et des bateaux, des maisons, du milieu naturel aussi...¹¹ »

¹¹ CADORET, B. « Editorial », *Le Chasse Marée*, n°1, 3^e trimestre 1981. p. 2. Je ne m'attarde pas pour l'instant sur la dernière partie de cette citation, très intéressante pour nous cependant, nous y reviendrons mais seulement un peu plus tard dans le développement.

On a fait observer un peu plus haut que la presse d'information générale a affiché très tôt une volonté assez semblable de sensibiliser ses lecteurs à la vie quotidienne des travailleurs de la mer, quoi que sans le revendiquer aussi clairement¹². Mais cette mise en lumière a pris une tournure beaucoup plus systématique dix ans plus tard, au moment de la naissance de *Chasse Marée*. On peut préciser que, même si le siège de la revue est implanté à Douarnenez, donc dans le Finistère, elle a rapidement pris une envergure nationale, qui interdit de n'y voir qu'un phénomène local. Les articles et reportages concernent l'Europe entière, avec parfois des incursions dans le reste du monde, et l'attention se porte donc assez largement au-delà des bateaux des côtes de France.

Mais passons sur cette présentation générale. Concernant ce qui nous intéresse plus spécifiquement, parmi les thématiques chères à la revue, on repère deux catégories d'articles explicitement consacrés aux épaves, à leur histoire, leur (re) découverte et leur exploration par les plongeurs. La première de ces séries est dédiée à « l'archéologie navale et sous-marine » ; la seconde aux « naufrages, sauvetages, [et] fortunes de mer ». L'index paru en 1991, à l'occasion du dixième anniversaire de *Chasse-Marée*, permet d'apprécier la quantité des articles rangés sous ces deux thèmes. On trouve ainsi, en « archéologie » :

L'archéologie navale en France, J. Boudriot, n°6, janvier 1983 ;
Navires de pierre en Finistère (I et II), J. Peuziat, n° 8 et n°15, juillet 1983, février 1985 ;
L'évolution des ancres (I et II), J. Gay, n° 10 et n°12, janvier 1984, juillet 1984 ;
Archéologie navale : bibliographie, E Rieth, n°11, avril 1984 ;
Les Graffiti de Redon, J. P. Cébron et J. Peuziat, n°18, juillet 1985 ;
L'Amsterdam : campagne d'archéologie sous-marine, P. Enault, n°19, septembre 1985 ;
La naissance d'un caboteur Vicking, M. Vinner, O. Crumlin-Pedersen, n°30, juillet 1987 ;
Deux épaves romaines à Toulon, J.-M. Gassend, n°33, janvier 1988 ;
L'Alabama sombre devant Cherbourg, P. Enault, n°36, juillet 1988 ;
Une épave médiévale à l'Aber Wrac'h, n°37, septembre 1988 ;
Les épaves de Bouliac, B. Bizot, n°54, janvier 1991 ;
La renaissance du *Batavia*, C. Noury, n° 58, août 1991 ;
Les canots de la Découverte, G. Foster, n°60, novembre 1991

¹² En fait dès les années soixante-dix, voire même un peu avant. Cf. *Infra*, Partie un, chapitre cinq.

La rubrique « Naufrages, sauvetages, fortunes de mer » se subdivise en deux parties :

- *Naufrages* :

Fortunes de mer et manœuvres de port, R. Helmlinger, n°1, Août 1981,
Le naufrage du *ND de Trézien*, n°1, Août 1981;
Le naufrage de la *France*, cuirassé malchanceux, G. Millot, n°3, Janvier 1982 ;
Coup de chien dans la Goule d'enfer, M Duédal, n°4, Avril 1982 ;
Vie et mort du *Normandie*, M. Coquin, n°6, Janvier 1983 ;
Le naufrage de l'*Hilda*, G. Millot, n°9, Octobre 1983 ;
La grande godille, J.S Quémeneur, n°10, Janvier 1984 ;
Un équipage dans la tempête, E Audrain, n°11, Avril 1984 ;
L'abandon du *Mari-Vihan*, J. M. Depagne, n° 12, Juillet 1984 ;
Le naufrage de la *Raymonde*, M. Duédal, n° 18, Juillet 1985 ;
Le naufrage du *Pride of Baltimore*, E. Abranson, n°25, Septembre 1986 ;
L'*Alabama* sombre devant Cherbourg, P. Enault, n°36, Juillet 1988 ;
Le naufrage du *Saint-Philibert*, P. Macquaire, n°37, Septembre 1988 ;
Le naufrage de l'*Afrique*, G. Millot, n°46, Janvier 1990 ;
Le naufrage du *Colombian*, G. Millot, n° 51, Septembre 1990 ;
Le naufrage de la *Sémillante*, n° 54, Janvier 1991 ;

- *Sauvetages*

Le remorquage d'une barge en mer du Nord, J. Bulot, n°13, Octobre 1984 ;
En détresse dans le sud de l'Irlande, E. Guérit, n°16, Mars 1985 ;
Le sauvetage du *Tanio*, J. Bulot, n°19, Septembre 1985 ;
Un sauvetage dramatique à l'île d'Yeu, J. Pillet, n°23, Mai 1986 ;
Un sauvetage en hélicoptère, R. Martin, n° 28, Mars 1987 ;
Les chevaux de sauvetage, A.M. Le Mut, n°34, Mars 1988 ;
Le remorquage de l'*Amoco Cadiz*, J. Bulot, n° 52, Octobre 1990 ;
Le premier canot de sauvetage, A. Osler, n° 57, Juin 1991¹³. »

Pour le moment, nous pouvons nous en tenir à la liste fournie par cet index et aux limites temporelles qu'elle nous impose. Cette énumération de titres suffit pour vérifier que, avec en moyenne un peu plus d'un article par an pour la première, et un peu plus de deux pour la seconde, ces deux rubriques étaient renouvelées régulièrement par l'ajout de nouvelles études. On peut, par ailleurs, observer que l'importance accordée à l'*objet navire* semble avoir crû au fur et à mesure que l'on avançait dans le temps, avec, dans les dernières années surtout, la multiplication des titres commençant par « le naufrage du... » ou « de là... », suivi du nom du bateau. Le fait que le nom soit ainsi précisé dans le titre n'est certainement pas anodin. Pour le profane, *a fortiori* s'il

¹³ *Le Chasse-Marée*, Index des numéros 1 à 60, Douarnenez, 1991.

n'a pas lu l'article, ces patronymes ne disent peut-être rien. Mais on peut faire l'hypothèse que, pour ceux qui s'intéressent de près à l'histoire maritime, il en va déjà différemment. Il s'agit donc de savoir pourquoi ces navires étaient apparemment jugés emblématiques de quelque chose, ou en tout cas pourquoi ils ont, plus que d'autres, attiré l'attention. Autre remarque, inspirée par ce recensement de titres : dans les dernières années, les navires d'époque contemporaine, voire même très récents comme *le Tanio* ou *l'Amoco Cadiz*, commençaient de plus en plus à susciter l'intérêt des passionnés de culture maritime¹⁴. Quel statut leur était-il attribué dans ces articles ? Comment ces apparitions ont-elles été perçues par les lecteurs ? Par les habitants des régions littorales ? Impossible de le savoir *a priori*, ces questions appellent donc une investigation un peu approfondie.

La série des récits de naufrages s'ouvre dès le premier numéro avec celui du *Notre Dame de Trézien* (une gabare¹⁵ en bois) de Lampaul Plouarzel¹⁶. Mais il faut attendre le premier article signé par Gilles Millot, « Le naufrage de *la France* », pour voir véritablement apparaître un nouveau sujet pour des lecteurs soucieux de vivre avec leur temps sans pour autant négliger le passé. C'est du moins la promesse faite dans le chapeau introductif :

« Avec cet article de Gilles Millot, le *Chasse-Marée* s'ouvre aujourd'hui à un double thème : la plongée sous-marine tournée vers la recherche et l'étude des navires naufragés et l'histoire quotidienne des marines modernes. Cette approche du sujet maritime par la recherche subaquatique est très féconde. Elle peut aller de l'analyse scientifique d'un site ou d'une épave antique au récit de naufrage d'un paquebot ou d'un grand voilier. Elle peut être aussi bien le fait de l'archéologue

¹⁴ En menant cette enquête, j'ai été assez surprise de constater que beaucoup de jeunes, nés à partir des années quatre-vingt dix, ne sont pas en mesure d'associer le nom de *l'Amoco Cadiz* à un événement quelconque, ce qui m'incite à être d'autant plus vigilante au moment de chercher à comprendre non seulement quels navires retiennent l'attention mais aussi quels sont ceux qui se sentent concernés. En fait, en dépit de l'effort de propagande réalisé par les collectivités territoriales et leurs partenaires, pour valoriser le patrimoine sous-marin du littoral, celui-ci manque manifestement de visibilité auprès de certains publics dont on ne peut négliger l'importance.

¹⁵ Gabare : la gabare est un type de bateau traditionnel destiné au transport de marchandises. (ex : *Notre Dame de Rumengol*, restaurée et remise à flot en 1996 à l'occasion des fêtes du Patrimoine Maritime).

¹⁶ L'article est toutefois très court et concerne un accident récent, sans rapport apparent avec la plongée sous-marine.

de métier que du plongeur et historien amateur : tous peuvent participer, à leur niveau, à l'élaboration vivante du *Chasse-Marée*¹⁷. »

Précision intéressante : le cuirassé *la France* dont il est question dans cet article aurait coulé un peu au nord de Belle-Île en Mer, après avoir heurté un rocher non signalé sur les cartes, dans le passage de la Teignouse, entre Quiberon et l'île d'Houat. Son épave serait située en Bretagne à proximité des côtes et donc susceptible d'intéresser les plongeurs de la région. On apprend cependant qu'elle aurait été presque entièrement ferrillée, au prix de nombreux efforts d'ailleurs, et à l'issue de multiples péripéties¹⁸. Mais toujours selon l'article, il en serait encore resté quelques vestiges, concrétionnés et colonisés par les algues et la faune. La conclusion est assez typique de ce genre de textes écrits par des amateurs de plongée et d'histoire. On peut la citer en guise d'exemple¹⁹:

« Bien que découpée et en grande partie renflouée, dans le cœur des marins *la France* est toujours présente. De nombreux plongeurs sportifs fréquentent, à la belle saison, le site devenu un lieu de pèlerinage pour les amateurs d'épaves. Il ne reste du cuirassé qu'un vaste champ de tôles et de poutrelles où la flore et la faune sous-marine ont élu domicile. La présence de nombreux obus de 305 mm, parsemant le fond, atteste qu'ici gisent les restes d'un grand navire de guerre²⁰. »

1.2. De la curiosité à la recherche

Rappelons que les articles parus dans le *Télégramme* dans les années soixante désignaient les plongeurs « sportifs »²¹ comme des hommes « à l'esprit curieux ». Ce mot « curieux » était alors employé dans un sens plus ou moins appréciatif selon les cas. Il pouvait en effet tantôt désigner des plongeurs enthousiasmés par leurs découvertes - et donc « curieux » dans le sens « avides de savoir » -, tantôt des

¹⁷ MILLOT, G. « Le naufrage de *la France* ; le cuirassé malchanceux », *Le Chasse-Marée*, n°3, janvier 1982, p. 15.

¹⁸ Le 31 avril 1958 le *Louis Marilly* (Nom du bateau de la Société qui a achevé le ferrillage de l'épave) entrait à Lorient pour la dernière fois. L'épave de *la France* n'existait plus mais il avait fallu 32 années pour en venir à bout. *Ibid.* p. 22.

¹⁹ 250

²⁰ *Ibidem.*

²¹ Un terme qui subsiste ici comme on peut le voir, la plongée étant alors encore considérée comme un sport difficile et dangereux.

plongeurs *un peu trop* « curieux », susceptibles d'aller mettre leurs palmes là où ils ne devraient pas, c'est-à-dire autour des épaves surveillées par les autorités²². Le mot n'apparaît plus ici, l'auteur préférant parler « d'amateurs d'épaves ». Il est intéressant de faire le parallèle entre ce changement dans le choix des termes, et l'opposition repérée par Krzysztof Pomian, dans le *Dictionnaire de l'Académie* du XVIII^e siècle, laquelle refusait à ceux qui s'intéressaient aux coquilles et aux curiosités la « qualité d'amateurs » (ainsi que l'explique le philosophe), au motif qu'ils n'étaient pour elle que de « simples curieux ». Au XVIII^e siècle donc, l'« amateur » se distinguait du « curieux » parce que, contrairement à ce dernier, il s'intéressait à des choses jugées sérieuses, et d'une valeur considérée comme plus élevée par ceux qui détenaient le «monopole du bon goût» (si l'on peut me passer cette expression). Cette opposition reprend celle de la « curiosité » *versus* « studiosité », introduite beaucoup plus tôt par les penseurs chrétiens, et qui permettait par exemple à saint Thomas d'Aquin de « concilier la thèse aristotélicienne [selon laquelle] le désir est naturel à l'homme, et [sa propre] conviction que ce désir doit être surveillé, canalisé, orienté car, laissé à lui seul, il aboutit à des excès²³. » Bien sûr, ce changement de vocabulaire ne prouve pas encore grand-chose en soi, mais il constitue un indice assez clair d'une « mise en morale » de la plongée sur épaves, où la « curiosité » du plongeur conquérant est remplacée par une nouvelle forme de « studiosité », celle de l'amateur d'épaves. Voyons un peu ce que nous dit l'édition 2012 du *Larousse* à propos du terme « amateur »:

« **Amateur, trice**, n. et adj. (lat. *amator*). 1. Personne qui pratique un sport, qui s'adonne à un art pour son plaisir sans en faire profession (par oppos. à professionnel) : orchestre de musiciens amateurs.
2. Personne qui a une attirance particulière pour qqch. : il est grand amateur de peinture. 3. Fam. Acheteur éventuel, notamm. D'œuvres d'art. n.m. Pejor. Personne qui manque de zèle et d'application : C'est du travail d'amateur²⁴. »

L'amateur s'oppose ici, non plus au curieux, mais au professionnel, qui occuperait une place supérieure dans la hiérarchie (si l'on se tient à la définition du dictionnaire). Le

²² Cf. POMIAN K. *Collectionneurs, amateurs et Curieux, Paris et Venise, XVI^e- XVIII^e*, Paris, nrf Gallimard, Coll. « Bibliothèque des histoires », 1987, p. 72.

²³ *Ibid.* 75.

²⁴ *Larousse* 2012 p.38.

professionnel est un expert ; l'amateur est celui qui, malgré un intérêt souvent sincère pour l'art auquel il s'adonne, est le *spécialiste* du travail bâclé (pardon de jouer un peu sur les mots). L'« amateurisme » qui en dérive, peut d'ailleurs prendre une valeur nettement péjorative. Toujours selon le *Larousse* :

« **Amateurisme** : n.m. 1. Situation, statut d'une personne qui pratique un sport, un art en amateur. 2. Péjor. Manque de sérieux, d'application : On critique son amateurisme²⁵. »

Dix ans après sa première intervention dans la revue, Gilles Millot - un « passionné de plongée sous-marine²⁶ » d'après la rédaction, qui est devenu en quelque sorte le spécialiste de la rubrique naufrages et épaves²⁷ - semble avoir laissé tomber le qualificatif « amateur » et n'hésite plus à parler de « chercheurs » lorsqu'il désigne les plongeurs. On peut remarquer que, dans l'article consacré au naufrage de *la France*, il évoquait des « amateurs d'épaves » sans préciser si les « pèlerinages » de ces derniers n'avaient de visée que touristique, ou s'ils s'investissaient également dans un effort de recherche. En 1990, en revanche, il rend compte explicitement de recherches approfondies, effectuées dans les archives et sur terrain, par un groupe de trois plongeurs (dont il faisait d'ailleurs partie). Il s'agissait de celle du *Colombian* que mes informateurs connaissent bien en général²⁸:

« La découverte d'un navire englouti, pour peu qu'elle soit la conséquence d'une patiente démarche intellectuelle, provoque, chez le chercheur, une immense satisfaction. Pour concrétiser davantage son effort, il devra replacer le drame dans son contexte historique en approchant les différentes tendances socio-économiques, technologiques et commerciales de l'époque. Il saura ainsi expliquer et justifier l'existence des matériels retrouvés sur le site qui constituaient l'architecture, l'armement ou la cargaison dudit navire. Le cargo mixte *Colombian* disparu en janvier 1985 à la pointe de Bretagne, fait l'objet depuis quatre années, d'études menées par trois plongeurs : Michel Cloâtre, Jacques Ouchakoff et Gilles Millot. Ce dernier dresse aujourd'hui le bilan provisoire de leurs travaux²⁹. »

²⁵ *Larousse* 2012, p.38

²⁶ Selon la présentation qu'en fait *le Chasse Marée* à l'occasion de sa première contribution.

²⁷ On peut le vérifier en se reportant à la liste des titres d'articles concernant les naufrages de la revue donnée plus haut.

²⁸ Quoiqu'elle soit jugée difficile d'accès compte tenu de la profondeur (il y a quelques années un accident de plongée mortel survenu sur cette épave a accru cette « célébrité »). Sources personnelles. Voir les photographies de Christian Quillivic jointes en annexe.

²⁹ MILLOT, G. « Le naufrage du *Colombian* », *Le Chasse-Marée*, n° 51, Septembre 1990.

C'est bien l'épave en tant qu'entité cohérente, qui ne se réduit pas à la somme de ses parties, qui est l'objet un objet d'investigation et, à ce titre, elle renvoie à une dimension autre. A travers elle, c'est l'ensemble de la société à un moment donné de son histoire qui est censé se laisser saisir, un moment révolu même si comme le précise l'auteur dans cet article, il peut être encore très proche³⁰.

Lorsque l'on commence à se familiariser avec ce genre de textes, on constate assez vite que ce discours répond à un programme implicite qui consiste à dresser la liste des arguments censés justifier la pratique d'une activité. On l'a dit dans le chapitre précédent, dans l'esprit de beaucoup de gens, la plongée sous-marine ne prenait sa véritable utilité qu'à partir du moment où elle permettait de mieux repérer les oursins et les bancs de poissons, ou encore d'éviter d'avoir recours au « slipway³¹ » en cas d'incident. Le plaisir d'être dans l'eau, comme celui de la découverte, semblaient devoir rester subordonnés à cette valeur utilitaire, les études « archéologiques » s'apparentaient plutôt à de la « curiosité » (au sens de l'Académie soit quelque chose de peu sérieux). Si l'on se fie à ces discours, seule comptait la recherche appliquée (et applicable).

1.3. *Le Chasse-Marée* : lieu d'incubation pour une « culture maritime vivante »

Tel qu'il se laisse identifier à travers ces nouvelles références culturelles, le modèle du plongeur des années quatre-vingt et quatre-vingt dix, paraît s'être notablement rapproché de la figure de l'archéologue ou de l'historien, par la rigueur de son travail, la clarté de ses objectifs, et la valeur scientifique de ses réflexions. Le jeu des relations sociales, ainsi que l'ouverture d'un espace de dialogue entre experts et profanes *via* la parution de ces revues spécialisées, a très certainement contribué à accélérer les

³⁰ *Ibid.*

³¹ Selon un intertitre de l'article cité plus haut concernant les plongeurs de Concarneau. Le slipway ou cale de construction, est normalement utilisé pour effectuer des travaux sur les parties immergées d'un bateau.

mutations qui sont alors apparues dans la façon d'envisager la recherche d'épaves. Le *Chasse-Marée* (qui reste aujourd'hui globalement une référence), s'est d'emblée posé comme un unificateur culturel et social, sorte d'équivalent contemporain et français du *Spectator* d'Addison, qu'Alain Corbin considère comme l'un des principaux moteur de la diffusion de l'esthétique du Sublime dans l'Angleterre des années 1700. Evidemment, ce nouveau lieu d'incubation culturelle devait être adapté aux exigences de la fin du vingtième siècle mais citons quand même le passage du *Territoire du vide* dans lequel l'historien définit le public touché par le "phénomène *Spectator*" :

« The *Spectator* joue le rôle d'unificateur culturel ; « mondains et commerçants, monde de Westminster et de la City, habitués des salons comme ceux des cafés », sans oublier un grand nombre de femmes, communient dans la lecture du périodique³². »

On peut comparer ce commentaire à la profession de foi de Bernard Cadoret, dont nous avons déjà cité un extrait. On lit lire, dans l'éditorial du premier numéro du journal qu'il venait alors de lancer :

« La mer en France passionne beaucoup de gens différents. Les spécialistes de l'environnement, de plus en plus inquiets, alertent l'opinion contre la dégradation du milieu marin. Les marins-pêcheurs, en butte à la hausse du coût de l'énergie et à la raréfaction du poisson, se battent pour que survivent les métiers de la côte. Ceux du commerce, qui voient la flotte française se réduire comme peau de chagrin essaient de faire entendre leur voix. De leur côté, les plaisanciers, chaque jour plus nombreux, cherchent, par le contact avec la mer, à trouver un contrepoids aux stress de la vie moderne. Enfin, les passionnés d'histoire et de tradition maritime, réunis en petits cercles actifs, accomplissent un énorme travail presque toujours ignoré, hélas, de la presse nautique, de l'université et des professionnels. Tous ces mouvements procèdent des mêmes motivations profondes, mais ils débouchent sur des discours parallèles. D'un groupe à l'autre, l'information ne circule guère ; sur le terrain, on assiste à des incompréhensions débouchant parfois sur des conflits, voire des heurts (plaisanciers-pêcheurs). A tous ces passionnés, il manque une référence commune : une culture³³. »

³² CORBIN, A. *Le Territoire du vide, le désir de rivage 1750-1840*, Paris, Flammarion, Coll. « Champs Histoire », p. 143. Citation extraite de la thèse d'Alain Bony *Joseph Addison et la création littéraire. Essai périodique et modernité*, thèse, Paris III, 1979, p. 427-428.

³³ CADORET, B. *Le Chasse-Marée*, n°1, p. 2.

Cet extrait synthétise en quelques lignes l'impression laissée par un parcours assez attentif de la presse locale à partir des années soixante. Le discours de « crise » (crise de la pêche, crise de la marine marchande, crise dans l'administration militaire et déjà crise « écologique » et « environnementale » juste après les naufrages de *l'Amoco Cadiz* puis du *Tanio*), dont *le Chasse-Marée* se faisait l'écho en 1981, était déjà perceptible depuis de nombreuses années dans *le Télégramme*, et ne s'est pas atténué dans les années qui ont suivi. C'est un élément important pour notre enquête, qu'il faudra garder à l'esprit.

Le Chasse-Marée se proposait donc de donner vie à cette culture (le mot « vivant » est employé sans arrêt) en offrant aux citadins stressés la possibilité de s'élever aux savoirs des populations maritimes traditionnelles et, dans le même temps, de donner à celles-ci une visibilité nouvelle. La logique qui sous-tend cette mise en lumière de la vie « réelle » des travailleurs de la mer relève manifestement d'une « vision du monde de type compensatoire », qui face à la nécessité de gérer la « modernité et perte d'un cadre holiste traditionnel aboutirait à la production compulsive de [...] lieux de mémoire³⁴. » Le concept proposé par le sociologue Jean-Yves Trépos rejoint l'idée des spécialistes de l'histoire des arts et du patrimoine, qui soutiennent que la conscience historique ne peut se développer pleinement qu'à partir du moment où une société se décide à admettre qu'une page de son histoire s'est définitivement tournée. En bref, ce serait la prise de distance par rapport à nos « pères³⁵ » - un travail de deuil donc - qui rendrait possible la reconnaissance de la valeur de ce qu'ils nous ont légué. « En matière successorale, fait remarquer l'ethnologue Jean Cuisenier dans un chapitre intitulé justement « les biens de nos pères, l'adage le dit clairement “le mort saisit le vif” ». Il précise le sens de cette maxime :

« Délicieusement imagée, la formule évoque la scène du défunt, bondissant du lit de mort, qui s'empare, par la force du droit, d'héritiers trop impatients³⁶. »

³⁴ Je reprends de nouveau la définition déjà citée qu'en propose Jean-Yves Trépos, signalée par Jean-Louis TORNATORE dans « Beau comme un haut fourneau », (p. 79-119) *L'Homme*, éditions de l'ESHSS, n°170. 2005/2, p. 81. Cf. *Infra*. Partie deux.

³⁵ En référence à l'ouvrage de Jean Cuisenier *L'Héritage de nos pères, un patrimoine pour demain ?* Paris, Editions De La Martinière, 2006.

³⁶ *Ibid.* p.27

L'image est en effet assez savoureuse. Appliquée à la mise en patrimoine de monuments et de sites en nombre sans cesse plus important, elle nous force à nous interroger : l' « épilogue » de l'article sur le *Colombian* illustre très bien, à mon sens, l'ambivalence du rapport que les militants du patrimoine entretiennent avec le passé³⁷, qui se double dans le cas présent d'une seconde ambiguïté, touchant à la relation entre l'homme et la mer³⁸ :

« Notre motivation réside dans l'intérêt que nous portons à l'histoire et au patrimoine maritime du XIX^e siècle et au respect que nous éprouvons à l'égard des marins disparus dans cette tragédie. La mer, que nous aimons, ne doit pas garder ce qui ne lui appartient pas, c'est du moins notre opinion. Précisons enfin que les pièces remontées de l'épave du *Colombian* ont été déposées aux Musées de la Marine à Brest et des Phares et Balises à Ouessant. Notre seul vœu : qu'elles témoignent d'un passé trop souvent oublié et pourtant si proche³⁹. »

Arrêtons-nous un peu sur ce passage, et pensons à la manière dont les populations du littoral se comportaient autrefois en présence d'épaves (celles-ci se présentant le plus souvent sous la forme de matériaux divers, rejetés sur la plage après un naufrage). On le voit, le renversement est complet. Folkloristes, historiens et juristes nous ont appris que, jusqu'à une date qui n'est pas si lointaine, les habitants des îles considéraient encore les épaves déposées par la mer comme un « don de la Providence », une sorte de faveur que leur faisait l'océan. Et c'étaient les autorités qui, à leurs yeux, manquaient de légitimité pour réclamer les objets remontés (d'où les entourloupes jouées aux gendarmes par les Ouessantins⁴⁰). Désormais c'est le contraire qui semble se passer : les épaves ne sont plus *généreusement offertes* par la mer, elles lui sont

³⁷ Françoise Choay parle de « culte et Pierre-Henri JEUDY de machinerie *patrimoniale* (JEUDY J.-P. *La machinerie patrimoniale* Paris, Sens & Tonka Coll. « 10-vingt » Série « essais », 2001.)

³⁸ Conformément avec les commentaires d'Hervé Bedri cités ici et que je ne reprends pas pour éviter trop de redondances.

³⁹ MILLOT. G. « Le naufrage du *Colombian* » *op.cit.*

⁴⁰ Cf. *Infra*, en référence à Françoise Péron (notamment) : « Ces naufrages qui amenaient à la côte le bois d'épave, mais aussi une partie de la cargaison des bateaux échoués et brisés, étaient considérés par les insulaires comme de véritables *dots de la Providence*. » PERON, F. *Ouessant l'île sentinelle*, Brest-Paris, Editions de la Cité, 1985. p. 132-133.

arrachées par les plongeurs⁴¹. Et les objets ne sont plus cachés aux autorités : ils sont maintenant déposés dans des espaces publics, attestant de la légitimité que ces autorités et ces musées ont gagné aux yeux des « gens », aux yeux du peuple⁴². Mais s'agit-il du même « peuple », ainsi que l'idée de patrimoine, et à travers elle celle d'héritage, tendent à en donner l'illusion ? Qui sont ces plongeurs et dans quelle mesure peuvent-ils devenir ce qu'ils aspirent à être, c'est-à-dire les dépositaires des traditions des « hommes de mer » ? Ces questions méritent réflexion.

2. *L'avènement de l'archéologue amateur*

Nous avons pu constater qu'il s'avèrerait difficile de définir un profil type du plongeur "des origines": des universitaires côtoient des militaires, les médecins font cause commune avec les géologues d'une part, avec les pêcheurs et les goémoniers de l'autre ; les entrepreneurs de travaux publics ne sont pas en reste, et tout ce petit monde s'intéresse autant aux épaves qu'à la chasse sous-marine, à la culture des algues et à l'élevage des poissons. Dans les années soixante-dix et quatre-vingt, une structure plus "complexe" apparaît manifestement⁴³, avec ses rôles et ses spécialités. C'est en tout cas de cette façon que mes informateurs décrivent leur vision de leur univers⁴⁴.

⁴¹ Comment pourrait-il d'ailleurs s'agir d'un « don » puisque tous ces artefacts culturels « ne lui [appartiennent] pas » ? Ainsi que nous le dit l'auteur du compte-rendu de fouilles cité juste avant. MILLOT. G. « Le naufrage du *Colombian* » *op.cit.*

⁴² Cette façon de voir les choses me paraît rendre convaincante l'analogie que font certains, et qui les incite à assimiler le patrimoine à un culte où les musées apparaîtraient en quelque sorte comme les nouveaux temples d'une religion laïque.

⁴³ A propos des processus qui feraient tendre les sociétés vers une spécialisation et une complexification toujours plus poussée au cours de leur évolution, voir notamment DOUGLAS, M. *De la Souillure ; essai sur les notions de pollution et de tabou*, Editions la Découverte/Syros, coll. « Sciences humaines et sociales, Paris, 2001, p. 108.

⁴⁴ Ces témoignages viennent en appui à ce que nous venons de dire mais ont surtout une valeur illustrative c'est pourquoi je les reproduis en note plutôt que dans le corps du texte:

« Le truc épaves c'est un peu... c'est pas compliqué mais...c'est-à-dire que dans la plongée, la principale commission c'est la commission technique qui apprend la plongée. Et à partir de là il y a des dérivatifs... on fait de l'archéo, de la photographie, on fait l'épave... vous voyez un petit peu ? Donc il y a le tronc principal, c'est la commission technique, on fait la formation de plongeur et après on diversifie, c'est un peu les spécialités quoi. » Camille Gélébart, Instructeur national de plongée, Brest, avril 2012.

2.1. Archéologie navale, archéologie sous-marine : les modèles de l'amateur d'épaves des années quatre vingt

Il semblerait que les passionnés d'épaves notoires aient été "tirés" vers un certain idéal d'érudition et de rigueur par les quelques publications parues sur le sujet dans les années quatre-vingt, notamment par *Chasse-Marée*, qui prônait l'ouverture mais n'entendait pas pour autant "brader" la culture maritime comme s'il s'agissait de quelque chose que l'on pourrait obtenir sans effort. On constate en effet que le magazine revendiquait un certain élitisme intellectuel:

« La création du *Chasse-Marée* correspond à notre volonté de faire partager cette certitude : une vraie culture maritime existe en France à l'état latent. Elle peut se développer comme dans les pays anglo-saxons. Il faut seulement lui donner des moyens d'expression. Nous pensons que le « *Chasse-Marée* » peut être l'un d'eux : accessible et ouvert à tous, mais sans concession à la facilité, il va constituer un outil de réflexion indispensable pour tous ceux qui vivent la mer⁴⁵. »

Ou formulé un peu plus familièrement :

« Bon mais, moi j'ai commencé à faire de la plongée bouteille et t'as un moment où tu t'intéresses... tu fais de la plongée classique et tu t'emmerdes au bout d'un moment, une fois que tu as résolu les problèmes techniques t'as un peu l'impression de voir toujours la même chose. Mais je me suis remis à la plongée, et par les épaves tu trouves, tu cherches. Le principe c'est de se spécialiser après. Soit tu fais de la bio soit tu fais... Arrivé à un moment, plonger pour plonger... » Hugues Priol, BRP, Brest, août 2011.

Précisons que, pour beaucoup d'entre eux, la spécialité « épaves » est associée à un travail fastidieux de recherche en bibliothèque, dont ils saluent l'opiniâtreté, mais qu'ils ne seraient pas forcément prêts à fournir (tous les plongeurs ne seraient donc pas « mordus » d'épaves pour employer un terme souvent repéré dans les discours), comme le fait observer celui-ci :

« La plupart des épaves c'est des gens qui ont fait des recherches en se disant : "ben il paraît que dans ce secteur là il y a une épave qui a été coulée, ou il y a un bateau qui a fait un naufrage en telle année, il faut que je le retrouve"... les mecs ils passent un an ou deux à faire des recherches avec un sondeur ou avec des magnétomètres, des appareils de détection d'épaves... Ensuite, une fois qu'ils ont repéré quelque chose, il faut qu'il y ait l'identification de l'épave, il faut trouver des éléments qui te disent que c'est bien celle là et pas une autre. Parce que quand il ne reste plus que des structures au fond il faut bien que toi t'aies un indice qui te dise que c'est bien tel bateau ... et ensuite une fois que t'es sûr que c'est bien ce bateau, là t'essaies de retrouver ses conditions de naufrage, sa vie, les chantiers qui l'ont fabriqué, à quoi il était destiné, l'histoire du bateau. Et c'est vrai que Paul, lui, ce qu'il a fait dans son bouquin c'est ça. Et ça, c'est un travail de dingues quoi ! » Nicolas Job, photographe, Brest, 2010. (à propos de *Mémoires englouties*, par Marec et Jonin, voir en bibliographie)

⁴⁵ CADORET, B. « Editorial », *Le Chasse-Marée*, n°1, 1981, p. 2.

Et pour faire plus efficacement « souffler la brise du large », pour « briser les carcans corporatistes qui étouffent la sensibilité marine de notre pays » (ce sont les expressions employées), les rédacteurs du *Chasse-Marée* avaient prévu de mettre tout un arsenal documentaire à la disposition de leurs lecteurs. Il s'agissait ainsi de les tenir régulièrement au courant de la tenue des événements auxquels ils auraient intérêt à participer, pour faire progresser leur compréhension du monde des « hommes de mer⁴⁶ » :

« A côté [d'] études en profondeur, *le Chasse-Marée* offre à ses lecteurs des rubriques vivantes : ouvertes à tous, elles vous aideront à saisir toutes les occasions de progresser dans votre recherche personnelle de la culture maritime :

- . Des adresses de musées
- . Des dates de colloques, d'expositions
- . Un compte rendu vivant de la vie du littoral
- . Une bibliographie analytique
- . Une discographie
- . Des rubriques consacrées aux artistes, aux collections (cartes postales, gravures...) aux artisans, à la vie des chantiers et des associations
- . Dans chaque numéro, un plan spécialement conçu pour les modélistes⁴⁷. »

Pour les plongeurs qui entendaient s'intéresser aux épaves, le modèle à suivre était fourni dès le sixième numéro, par un long entretien avec Jean Boudriot, architecte, fils d'architecte et petit fils d'architecte, auteur de plusieurs traités restés célèbres sur l'artillerie navale et très apprécié par les modélistes (qui constituent une part non négligeable, si ce n'est majoritaire, du lectorat de *Chasse-Marée*). Le propos était centré sur l'archéologie navale en France, à laquelle Jean Boudriot avait apporté une contribution majeure, avec un ouvrage sur *le Vaisseau de 74 canons*⁴⁸ :

« Pour le *Chasse-Marée*, la connaissance intime des techniques nautiques est un préalable indispensable à toute histoire maritime. En nous documentant avec précision sur la structure et le fonctionnement des navires du passé, l'archéologie navale nous aide à pénétrer le quotidien réel des hommes de mer. Quelles sont ses méthodes, quels types de sources convient-il d'explorer, comment organiser la

⁴⁶ Bien que ce soit l'expression « hommes de mer » et non « gens de mer » qui soit utilisée ici, les femmes ne sont pas oubliées pour autant comme le révèle le titre d'un des articles paru dans ce premier numéro et qui précise « Hommes et femmes de mer à St Jacut », (DUEAL, M., p. 35-54)

⁴⁷ CADORET, B. « Editorial », *Le Chasse-Marée*, n°1, 1981, p. 2.

⁴⁸ BOUDRIOT, J. *Le Vaisseau de 74 canons*, BOUDRIOT, J. (ed.) Coll. « Archéologie navale française », 1977, 166 p.

recherche à l'échelon national, comment faire connaître ses résultats à un large public ?

En publiant voici quelques années son étude monumentale sur le « Vaisseau de 74 canons », Jean Boudriot a hissé l'archéologie navale française du XVIII^e siècle au niveau des meilleurs travaux anglo-saxons. Il nous livre aujourd'hui quelques unes des réponses à ces questions neuves⁴⁹. »

L'archéologie subaquatique apparaît ici comme une ramification secondaire de l'archéologie navale, tout en étant absolument fondamentale aux yeux du spécialiste, qui insistait sur le « rôle déterminant de l'épave ». « On ne peut pas étudier notre passé d'une manière uniquement théorique » expliquait-il « il faut qu'il y ait quelque chose à palper⁵⁰. »

« Donc, dès qu'il y a fouille, je vais voir si ça correspond à ce que j'ai dit ou à ce que j'ai dessiné. Je crois aussi que cette recherche sous-marine doit pouvoir, en archéologie que j'appellerai récente, disons du XVII^e siècle, nous permettre de bien mieux connaître les objets du bord : ce sont des objets du quotidien qui peuvent nous enseigner beaucoup⁵¹. »

Selon cette méthode, par le jeu des emboîtements successifs, l'architecte parviendrait à remonter de la partie vers le tout, en prenant chaque fois plus de hauteur jusqu'à reconstituer un tableau panoramique de la culture à une époque donnée. On le voit nettement dans cet échange sous forme de question-réponse :

« Question : *La somme de toutes ces recherches permet d'espérer appréhender peu à peu l'ensemble du sujet maritime. Des études en plein développement, comme celle des activités côtières et des voiliers traditionnels qui passionnent bien des lecteurs du Chasse-Marée peuvent-elles selon vous s'intégrer à cette démarche ?*

Réponse : Il est certain pour moi, que la priorité absolue est d'essayer d'organiser ce sujet, qui part de l'étude du littoral et de la petite pêche, pour passer à la grande pêche, et c'est à partir des gens de la petite et de la grande pêche que l'on va constituer des équipages pour la navigation hauturière, pour les vaisseaux du roi, tout ça se tient. C'est parfaitement cohérent et ça ne peut pas être autrement. Cette marine prenant de l'importance, est officialisée par l'Etat qui joue un rôle déterminant, à la fois de promoteur et d'opresseur. Il va attirer à lui, en faisant

⁴⁹ Entretien avec Jean Boudriot, « L'archéologie navale en France », p. 12-21. *Le Chasse-Marée*, n°6, janvier 1983, p.12.

⁵⁰ Entretien avec Jean Boudriot, *Le Chasse-Marée*, n°6, janvier 1983, p.18. La référence aux reliques est implicite, je l'ai également repérée dans le discours de plusieurs de mes informateurs sur le terrain, certains n'hésitent d'ailleurs pas à employer le terme (en faisant allusion au pillage notamment).

⁵¹ Entretien avec Jean Boudriot, *Le Chasse-Marée*, n°6, janvier 1983, p.18.

une marine d'importance, des scientifiques ; il va promouvoir la métallurgie, il va promouvoir toutes sortes d'installations côtières, il y a tout un enchaînement de faits à partir de l'homme qui va pêcher suivant le rythme des marées⁵². »

La question du journaliste aide à situer le point de jonction entre le travail du spécialiste, et la passion des lecteurs du *Chasse-Marée*, modélistes, historiens amateurs, plongeurs (etc.). Quelque chose de nouveau apparaît ici, le spécialiste admet sans détour être en partie redevable au travail de défrichage réalisé en amont par les amateurs. Au regard distancié de l'architecte de métier s'associerait donc le rapport physique – presque charnel peut-être- que les plongeurs ont le privilège d'établir avec l'épave lorsqu'ils pénètrent à l'intérieur. Selon Jean Boudriot, ce serait un avantage indéniable par rapport à celui qui doit se contenter d'un contact indirect avec l'objet⁵³. Mais d'un autre côté, cette absence de distance renvoie leur pratique du côté du jeu, de l'*amateurisme*. C'est du moins ce qui ressort de ces propos, derrière lesquels on sent une bienveillance paternaliste, peut-être mêlée à un soupçon d'envie :

« Ils sont étonnants, vous savez, tous ces gens aux bouteilles dans le dos ». J'observe leur travail avec sympathie et quand ils trouvent des choses, ils viennent me voir pour identifier leurs découvertes. Par exemple les Retornaz, un couple très sympathique qui travaillaient sur le goulet de Brest où se sont perdus plusieurs bâtiments dont le *Golymin*. C'était leur vie, ils connaissaient tout... Je leur ai indiqué les archives. Il n'y avait rien à découvrir, rien à apprendre, mais ce qui est important, ce sont les objets à récupérer et c'est là où cette archéologie relativement récente, prend son intérêt bien qu'elle ne nous apprenne pas grand-chose en matière de construction⁵⁴. »

Le Golymin, l'un de ces « Vaisseaux de 74 canons » auxquels l'architecte avait consacré une dizaine d'année de sa vie, et l'un de ses principaux ouvrages, a coulé dans le Goulet de Brest en 1814. On apprend ici que la fouille avait été organisée par des plongeurs amateurs de la région entre 1978 et 1985. Il est intéressant de noter l'apparition de la DRASM sur le terrain (qui était absente en revanche lors de la

⁵² *Ibidem*.

⁵³ « Dans la fouille, il y a une notion de découverte très importante pour ceux qui fouillent, j'entends physiquement. Ils sont passionnés parce que c'est une espèce de jeu et je crois qu'il y a du bon dans leur manière de faire. C'est l'aiguille dans la botte de foin que l'on va chercher vous comprenez. Ils vont en rêver, ça va les soutenir toute l'année » *Ibid*.

⁵⁴ *Ibid*.

récupération des canons du *Rhône* et ne s'était pas davantage manifestée quand l'invention de la *Sylphide* avait été révélée à la presse on s'en souvient⁵⁵. Pour poursuivre la confrontation de ces deux périodes, on peut relever la liste des objets qui intéressaient désormais plongeurs et archéologues travaillant de concert:

« Boutons d'uniformes, bouteilles en verre soufflé (dont une contient encore son liquide d'origine) ont été remontés ainsi que des réas, vaisselle, platines de mise à feu, espingoles, pierriers et obusiers de 36 (notons que les trois pièces remontées sont très rares puisqu'elles sont les seules connues à ce jour).

La liste est longue et il faut encore citer la cloche de quart, la série des plombs de sonde, des pentures de gouvernail, etc.

A l'issue des travaux, toutes les pièces et documents retraçant l'histoire du *Golymin* et des fouilles, seront présentées de la manière la plus vivante possible au Musée de la Marine de Brest de façon à intéresser le plus grand nombre et peut-être à susciter des vocations⁵⁶. »

L'inventaire fourni est relativement plus précis que ceux qui étaient joints aux comptes-rendus parus dans la presse locale un peu plus de quinze ans auparavant (l'auteur désignait alors le plus souvent les objets récupérés par un terme très générique ou par matériaux dont ils étaient constitués). Le souci du détail pourrait s'expliquer par le fait que l'épave du *Golymin* était mieux conservée que celle du *Rhône* et de la *Sylphide*. Mais c'est aussi le signe de la progression des connaissances des plongeurs dans le domaine de l'archéologie et de l'architecture navale (progrès qui s'explique, si l'on en croît le témoignage de Jean Baudriot, par le fait qu'ils se soient faits guider par des spécialistes). Dans le cas du *Golymin*, l'épave avait véritablement retenu l'attention du monde scientifique et les objets récupérés n'avaient pas été déposés chez des particuliers dans l'attente que des experts daignent les étudier, ils avaient été confiés à la garde de musées et exposés au public. Cette fois, des mesures

⁵⁵ Cf. *Infra*, Partie trois, chapitre deux. Je cite le passage de l'article où la Drasm est mentionnée « C'est après avoir retrouvé les traces dans les documents anciens et entrepris une recherche « *in situ* », qu'une petite équipe de plongeurs amateurs brestois devait aboutir à la découverte de l'épave : celle-ci fut déclarée aux Affaires maritimes, et les travaux supervisés par la Direction des Recherches Archéologiques Sous-Marine (DRASM) avec l'aide de la Marine Nationale, des musées de la Marine et le concours de nombreuses bonnes volontés. » *Ibid.*

⁵⁶ Une note précise que « les personnes désireuses de participer à ces travaux ou d'obtenir des renseignements complémentaires peuvent s'adresser à M. et J.-M. Retornaz, 144 rue du Guelmeur, 29 200 Brest ».

de conservation et de valorisation vraiment efficaces avaient été prévues, il ne s'agissait plus de voir les objets remontés tomber en poussière après quelques années. Les témoignages recueillis auprès des plongeurs suggèrent que les fouilles entreprises sur le *Golymin* au début des années quatre-vingt, ont fait date dans les cercles d'initiés. L'encart cité à l'instant révèle la mise en place d'une collaboration nouvelle entre les professionnels et les amateurs d'une part, entre les différents services de l'Etat d'autre part (civils et militaires, universitaires et administratifs), chose que mes interlocuteurs confirment. On peut fixer à cette date l'origine de la structure institutionnelle de la recherche sur épaves que l'on observe encore *grosso modo* à l'heure actuelle.

2.2. Des bons et des mauvais amateurs

Mais pour les plongeurs, ces premières fouilles supervisées par la DRASM signalent aussi la fixation d'une ligne de démarcation entre une pratique légitime de la fouille, et des activités jugées plus suspectes. Je m'appuie ici en particulier sur le témoignage d'un plongeur avec lequel j'ai eu de nombreuses occasions d'échanger, qui avait entrepris de retracer « l'histoire de la plongée sur épaves, telle qu'il la connaissait ». (C'est-à-dire telle qu'elle lui avait été transmise de la bouche des "anciens" qui avaient été plus ou moins directement impliqués). D'après lui, un petit groupe de plongeurs s'était d'abord formé autour d'un noyau de passionnés⁵⁷. Les remarques qui suivent avaient été suscitées par une question concernant Michel L'Hour : je lui avais demandé s'il l'avait déjà rencontré, et quel genre d'homme il était :

« L'Hour est très facile d'accès il veut faire... il fait beaucoup de relationnel, il est facile d'accès. Mais il est un peu mal vu par les anciens plongeurs...les gens qui ont dix ans de plus que moi, qui avaient fait leurs fouilles à l'époque, parce que c'est lui qui a fait en sorte que, comme en terrestre, du côté des fouilles, tout se fasse sous l'égide de la DRASM, et que plus rien ne se fasse sans leur tampon et selon leurs méthodes. Donc les gens qui ont cherché à l'époque ont un peu de rancune parce qu'on leur a dit "Faut arrêter de faire ça" quoi. Et puis comme eux

⁵⁷ Qui sont d'ailleurs ceux dont les noms apparaissent dans les articles du *Chasse-Marée* : Ogor, Cloâtre, Ouchakoff (il ne parle pas de Gilles Millot) et quelqu'un qu'il appelle « Pam » (lequel se révèle en fait être Pierre André Moulet, que je ne présente plus).

n'ont pas voulu faire ce que leur demandait la DRASM, ben ils ont un peu rangé les carreaux. De toute façon ils arrivaient à des âges... »
Un plongeur de BRP, été 2010. (*)

Les membres des associations de recherche d'épaves qui veulent aujourd'hui participer à l'effort d'inventaire et de mise en valeur chapeauté par le DRASSM *ne peuvent pas ne pas* émettre de réserves quand ils évoquent cette période, et qu'ils rendent compte d'agissements désormais controversés (pour des raisons d'éthique scientifique et patrimoniale : une indulgence trop grande de leur part serait en effet jugée suspecte). Mais le côté informel de l'entretien autorise une liberté de ton un peu plus grande. Mon correspondant (il s'agit ici d'un échange par voie informatique⁵⁸) commentait une photo et un article *du Télégramme* que je lui avais envoyés, concernant le relevage des canons de l'épave de Posrmoguer :

« En fait le changement c'est la structuration de la plongée : en 1960 des « plongeurs- club » sortent trois canons. Ça repose sur le copinage et les bonnes volontés. Les canons sont maintenant dans un jardin, complètement pourris.

En 2010 le GMAP ne fait plus que de la formation et des plongées loisir. Pour sortir des canons il faut une autorisation du DRASSM. C'est des plongeurs pro qui font le travail et la barge sera facturée, les canons seront traités pour quelques milliers d'euro.

Le monde change pour plus de réglementation, de lourdeur et de coût. C'est peut-être mieux, mais moins sympa.

Le BRP est coincé entre les 2 systèmes. »

Un plongeur, 2014, (*)

Ce témoin fait une sorte de “grand écart” si j'ose dire, entre les périodes extrêmes de notre champ d'investigation : les années soixante d'un côté, le présent immédiat de l'autre. Entre ces deux pôles, la fouille du *Golymin* et l'irruption du DRASSM⁵⁹ en Mer d'Iroise constituent en fait visiblement un moment charnière, comme il l'explique ici (au cours d'un entretien enregistré cette fois) :

« Donc Cloâtre, Ogor, Ouchakoff, PAM, alors Pierre, Pierre je ne sais plus quoi, Moulet, André Moulet. Tout ça c'est des gens qui ont fouillé sur le secteur de

⁵⁸ J'ai souvent eu recours aux mails au cours de cette enquête, car cela m'a permis d'entretenir des contacts réguliers avec certains plongeurs, d'obtenir des précisions, de revenir sur des points peu ou mal compris et parfois aussi de pousser un peu plus loin la réflexion sur le champ des affects, de l'émotion et autres choses qui relèvent habituellement du non-dit.

⁵⁹ J'emploie soit l'ancien nom, la DRASM, soit le nouveau, le DRASSM. En essayant de respecter la cohérence chronologique.

Brest à partir des années soixante. Maintenant ... Cloâtre et Ogor tournent toujours actuellement, Ouchakoff il a un peu rangé les carreaux, PAM il doit avoir dans les quatre-vingt... il doit avoir l'âge de mon père alors... mais il fait toujours des conférences en fac de médecine, sur les caissons hyperbares⁶⁰... Et Rétornaz, je le mets un peu à part. Lui, Rétornaz, sa femme tient toujours un cabinet de ... il doit être au bord de la retraite et sa femme tient un cabinet de service comptable. Et c'est eux qui ont travaillé le *Golymin*. Dans le goulet, il y a une épave, un soixante quatorze canons qui a coulé, et eux ils ont tout ressorti : les canons, tout ça. Et lui il a travaillé avec le DRASSM. Et il y a eu une grosse chamaillerie entre PAM et Rétornaz parce que y en a un qui a été écarté.... Il y en a un qui a suivi les directives du DRASSM et pas l'autre. L'autre a dû faire son... Tout ça... c'était Archisub, je ne sais pas si Ogor y était... Archisub c'était le gros truc de recherche à l'époque. »

Un plongeur, 2010 (*)

2.3. La mer comme tribu : des usages et des significations multiples du concept de mer.

On décèle sans trop de peine une certaine nostalgie ou d'envie dans ces propos, qui renvoient à cette période un peu mythique du « copinage et des bonnes volontés » que nous avons associée à des solidarités inter corporatistes, mais dont on s'aperçoit ici qu'elle était aussi celle des rivalités et des “lutes tribales”. Le contexte qui sert de cadre à ces histoires, resurgit implicitement dans le discours. Notons que ce n'est pas la *mer* en tant que matérialité physique qui sert de décor, mais une *mer* qui serait plutôt une sorte de “*lieu* communautaire”, tissé de relations interindividuelles parmi lesquelles seuls les initiés parviendraient à se retrouver. Plusieurs idées sont le plus souvent présentes dans le discours et évoquées par l'emploi du même terme. Deux niveaux de réalité peuvent ainsi se superposer, sans qu'il y ait nécessairement de point de jonction entre les deux. Notons que cette confusion ne paraît pas gêner, elle relèverait de toute façon de mécanismes inconscients consacrés par l'habitude. « Mer »

⁶⁰ Ce qui est exact, Pierre André Moulet a travaillé pendant plus de vingt ans au CHU de l'hôpital Morvan à Brest, où il était responsable du caisson hyperbare qui permet de traiter les accidents de plongée. C'est quelqu'un dont la carrière paraît étonnamment diverse lorsque l'on s'amuse à dresser la liste des fonctions qu'il a occupées et des projets ou « aventures » auxquels il a participé. Pour l'anecdote, il avait été surnommé « l'homme aux trois dimensions » par Philippe Tailliez, le coéquipier de Cousteau, ce qu'il nous confie (preuve à l'appui) en entretien.

serait un de ces termes « polythétiques » dont parle Dan Sperber⁶¹, ou pour le formuler un peu différemment, ce serait un mythe au sens où l'entend Roland Barthes⁶² : c'est-à-dire un concept que l'on peut vider de sa substance pour l'emplir à l'envi de nouvelles significations et de nouvelles histoires. La *mer* se révèle ainsi être un concept particulièrement souple, pour peu que l'on respecte certaines conventions, qui consistent justement, de façon un peu paradoxale, à entretenir l'ambiguïté en la renvoyant⁶³, du côté de l'inconnu, du sauvage, de la brutalité.

Au moment de rendre compte des conditions de fouilles, les archéologues (amateurs) des années quatre-vingt pouvaient donc exploiter tout le panel des représentations associées à la mer, sans se soucier d'éventuelles incohérences. Conformément aux attentes que ces expériences sous-marines sont de nature à générer auprès du public, ils faisaient donc la liste des épreuves qu'ils avaient eues à surmonter pour mener à bien leur chantier : la manipulation leur permettant de préserver le caractère à la fois imprévisible et énigmatique de la *mer*, au moment même où ils expliquaient comment ils parvenaient désormais à lui arracher ses secrets :

« Les plongées se sont effectuées dans des conditions particulières étant donné la position du site, très exposé aux courants, aux vents, et... aux amateurs clandestins ! Durant plusieurs campagnes les interventions ont eu lieu en Zodiac. Après avoir dressé un plan général de l'épave et avoir localisé les objets, les fouilles ont consisté à en sauver un maximum en commençant par les plus légers qui risquaient le pillage et ensuite s'attaquer à ceux qui nécessitaient des manœuvres de déblocage et relevage plus importantes. Les campagnes suivantes, entreprises avec le concours de la Marine Nationale et des moyens plus lourds, ont permis de dégager les parties jusque là inaccessibles⁶⁴. »

Pour en revenir à la mise en perspective suggérée plus tôt, l'auteur de *l'Utopie de la nature* a observé sur des terrains assez comparables l'exploitation de *topoi* discursifs qui permettent de « [chanter] la gloire du vainqueur » et de « [désigner] le vaincu⁶⁵ »

⁶¹ SPERBER, D. *La contagion des idées*, Editions Odile Jacob, Paris, 1996, p.29.

⁶² BARTHES, R. *Mythologies* suivi de *Le Mythe aujourd'hui*, Editions du Seuil, coll. « points essais », Paris, 1957

⁶³ *la* se rapportant à mer, on l'aura compris.

⁶⁴ RETORNAZ, M. et J.-M. « Dans le goulet de Brest, la fouille de l'épave du *Golymin* », *Le Chasse Marée*, n°6, 1983, p. 19.

⁶⁵ DALLA BERNARDINA, S. *L'Utopie de la nature*, op. cit. p.16.

ce qui revient à présenter l'expérience comme une « victoire morale⁶⁶ » dans des lieux où, au départ, la brutalité est censée faire loi. Pour nous, la « victoire morale » pourrait être, celle de l'archéologue sur le pillier d'épaves, ou encore celle de la culture sur la nature, voire des terres émergentes sur les mondes engloutis⁶⁷. Et de façon tout à fait opportune, ce pourrait aussi être celle du *système patrimonial* sur toute autre forme de gestion de la réalité.

Dans le cas spécifique des récits de chasse, le caractère stéréotypé de la mise en narration pourrait, selon le « mythologue⁶⁸ », avoir pour fonction subsidiaire de réduire le « potentiel anxiogène » de la pratique (comme si le héros n'était pas lui-même tout à fait sûr du bien fondé de ses actes, qu'il redoutait d'avoir à prendre conscience de la fragilité d'une légitimité postulée *a priori*). Quels pourraient être, sur notre terrain, les facteurs d'anxiété qui interdiraient au plongeur de se sentir totalement serein, l'obligeant à tenir un argumentaire volontiers agressif à l'encontre de ses homologues, comme s'il était constamment sur la défensive? En fait la frontière qui sépare le « bon » du « mauvais » amateur est ténue et même la catégorie du pillage n'est pas fixée une fois pour toutes : c'est la bienveillance et l'autorisation des autorités qui rend licites les actes de certains, alors que les autres se voient rétrograder au rang de « vulgaires » pilliers. Mais même la légitimité de ces institutions, qui distribuent pourtant les cartes, repose sur des fondements normatifs qui sont eux-mêmes fragiles, et donc susceptibles d'être remis en balance. On comprend ainsi mieux pourquoi les auteurs de ces publications n'ont donc cessé de marteler le caractère presque héroïque de leur combat, dans une mer qui apparaît toujours comme une zone où le droit ne pénètre pas : il s'agit en quelque sorte de démasquer l'ennemi partout où il se trouve pour se rassurer sur le fait que l'on est soi-même du « bon côté ». Dans un article de *La Mer pour Mémoire*, sur « l'évolution du droit maritime et l'Unesco », la juriste Gwennaëlle Le Gurun évoquait l'existence d'un « lobby des chasseurs de trésors » dont la

⁶⁶ Qui garderait malgré tout un « potentiel anxiogène », comme si le héros n'était pas tout à fait sûr lui-même du bien fondé de ses actes, qu'il redoutait d'avoir à prendre conscience de la fragilité d'une légitimité postulée *a priori*.

⁶⁷ Du visible sur l'invisible aussi et donc peut-être, métaphoriquement, de la transparence et de l'honnêteté sur le mensonge, le non dit, le culte du secret. A propos de ces ambivalences, je renvoie à la première partie chapitre six.

⁶⁸ Terme emprunté à Roland BARTHES *Le mythe aujourd'hui*, *op. cit.*

puissance serait apparemment suffisante pour faire “capoter” les plus audacieux des projets de l’Unesco, en matière de protection du patrimoine :

« Dans l’esprit de la loi avant-gardiste de 1989, la France a soutenu la définition globale du patrimoine culturel subaquatique ainsi que les règles d’intervention archéologique contenues dans la Convention sur la protection du patrimoine culturel subaquatique (adoptée par l’Unesco en 2001). Si le puissant lobby des chasseurs de trésors n’a pas permis que cette convention opère une rupture radicale avec l’application du *law of salvage* (droit de la récupération des trésors), le texte de compromis proposé par l’Unesco réalise néanmoins un progrès considérable dans la lutte contre le pillage des biens culturels maritimes. A cet égard, la loi de 1989 et la Convention Unesco de 2001, que la France n’a pas encore ratifié⁶⁹, poursuivent le même objectif et se répondent harmonieusement⁷⁰. »

Dans le même ouvrage, Michel L’Hour renvoyait lui aussi les adversaires du DRASSM à leur “primitivité”, avec une condescendance légèrement paternaliste, ou plutôt indulgente, qui pourrait d’ailleurs faire partie intégrante de la mise en scène :

« Le poids des traditions reste cependant considérable et certains inventeurs persistent aujourd’hui encore à réclamer la propriété des biens qu’ils ont découverts sur le fond de la mer. On peut logiquement les comprendre mais non les excuser. Ils s’expriment de fait en fils déshérités d’une pensée surannée⁷¹. »

L’idée selon laquelle la légitimité du DRASSM surpasserait celle de tous les groupuscules qui gravitent autour des épaves, peut s’appuyer sur le postulat selon lequel son action se déploierait dans l’espace public sous réserve de la distanciation scientifique, les objets mis à jour par les agents du Ministère étant mis à disposition de tous dans le cadre d’expositions publiques ou dans des musées (autrement dit : ils ne vont pas « pourrir au fond d’un jardin » ou prendre la poussière sur un rebord de cheminée, selon un autre cliché du même genre.)

⁶⁹ « Lors de l’adoption de cette convention le 2 novembre 2001, la France s’est abstenue pour des questions liées au droit de la mer (cf. *infra* p.94). Au 29 novembre 2004, le Panama et la Bulgarie ont ratifié ce texte. » (note de l’auteur) Le GURUN, G. « Du droit du littoral : l’évolution du droit maritime et l’Unesco » p. 92, in *La Mer pour mémoire*, L’HOUR. M., & al. (dir.), *La Mer Pour Mémoire*, Somoqy éditions, 2005.

⁷⁰ *Ibidem*.

⁷¹ L’HOUR, M. « Du naufrage, du droit et de l’évolution des mentalités », p.50-51, in *La Mer pour mémoire*, L’HOUR. M., & al. (dir.), *La Mer Pour Mémoire*, op. cit.

Pourtant, dans les faits, même les objets prélevés sous haute garde ou remis aux autorités, pourraient finir par être oubliés⁷². C'est du moins ce que soutiennent la plupart de mes informateurs, pour lesquels la moralisation des pratiques, qui s'est opérée progressivement à partir du moment où la recherche d'épaves sur les côtes finistériennes a pris une tournure officielle, relèverait pour une large part de la rhétorique. Même ceux qui collaborent volontiers avec le DRASSM laissent entendre qu'ils ne sont pas dupes de la porosité des frontières entre les prélèvements autorisés, et la récupération illicite. Indépendamment de leurs discours – qui semblent en revanche avoir effectivement changé dans ces années là - il n'est pas certain que les plongeurs de l'époque aient profondément modifié leurs manières de faire. Ainsi, celui qui a accepté de me raconter dans le détail sa version de l'histoire de « la plongée brestoïse » avait conclu son récit en souriant, avec la formule de quelqu'un qui est plus au courant qu'il n'en a l'air :

« Toute cette bande là, c'est des ex pilleurs d'épaves reconvertis (il rit) quand tu discutes avec eux ... même [untel] qu'il faudrait torturer pour qu'il dise quelque chose, il a chez lui deux trois petites choses intéressantes⁷³. »
Un plongeur (*), 2010.

Les gens dont il était question dans son témoignage étaient en majorité ceux qui avaient vécu ces changements, ceux qui avaient vu la réglementation se durcir. La suite ne le démentira pas : la récupération d'objets transcende les époques. Ce qui change c'est la manière dont elle est perçue, par les intéressés autant que par les “Autres”, dont le regard doit de plus en plus être pris en compte. Or, à partir du moment où la collectivité toute entière est déclarée dépositaire de ce « patrimoine immergé », elle est fondée à s'estimer lésée si un plongeur récupère des objets de « valeur » pour sa jouissance personnelle. Autrefois désinvoltes, les plongeurs se sentent aujourd'hui coupables d'être vus en train de ramasser. Ils semblent avoir intégré l'idée que les collectes d'objets constituent un acte répréhensible, voire honteux, et ne peuvent plus assimiler les épaves et ce qui s'y trouve à des *res nullius*. Pour autant, la “peur du gendarme”, associée à la montée en puissance des institutions

⁷² C'est une critique que beaucoup de plongeurs opposent au DRASSM, en général après que celui-ci a perquisitionné chez des individus « suspects » et parfois les a condamnés à des amendes assez lourdes.

⁷³ J'ai supprimé le nom.

chargées de faire respecter les règles - *est juste ce que dit la loi, blâmable ce qu'elle condamne...* - ne paraissent pas suffire à rendre compte de cette mise en morale, car tout ceci n'explique toujours pas comment le DRASSM est parvenu à s'imposer en Mer d'Iroise face à des plongeurs qui s'y trouvaient déjà depuis de nombreuses années, ni d'ailleurs les raisons qui ont poussé celui-ci à prendre à sa charge la défense d'épaves jusque là restées dans l'ombre. Je veux parler de celles qui datent de l'ère industrielle, dont la valeur culturelle n'a été reconnue que tardivement⁷⁴.

3. Mise en patrimoine et/ou mise au tombeau : les épaves contemporaines, ou l'ambivalence d'une consécration

Jusqu'à une date assez récente, les navires de l'époque contemporaine n'intéressaient pas les archéologues. Ceci n'a rien d'étonnant *a priori*, dans la mesure où l'archéologie est, à l'origine, la science des civilisations disparues. Ce n'est que par extension que l'on a commencé à parler d'archéologie urbaine, industrielle, sous-marine etc. et que les autorités se sont emparées de la problématique.

Sachant que, il n'y a pas bien longtemps, ces épaves étaient encore dépouillées de leur ferraille à coup de burin ou de marteau, il est indispensable pour notre propos d'essayer de comprendre sur quelles considération repose le souci d'en assurer la protection. Mes informateurs rappellent avec trop d'insistance que l'intérêt des amateurs pour les épaves récentes s'est développé *avant* que le DRASSM ne se décide à se saisir de la problématique pour que l'on néglige la portée de cet état de fait. Le mouvement serait donc issu de la société civile, mais pour quelles raisons ? On peut revenir un instant sur les dernières manifestations de l'exploitation quasi industrielle des grandes carcasses en fer, car c'est peut-être là que commence la métamorphose des regards.

⁷⁴ Reconnaissance qui resterait assez ambivalente dans les faits, nous allons en parler.

3.1. Les trophées des goémoniers ferrailleurs

Une fois encore, ce sont les archives relatives au renflouement qui fournissent les renseignements les plus précis sur le sujet⁷⁵. On y apprend que, dans les années soixante-dix, l'administration maritime aurait octroyé des concessions à certains habitants de la côte nord, pour qu'ils puissent récupérer la ferraille de plusieurs épaves, accessibles aux plongeurs mais qui, contrairement à celle de l'anse de Porsmoguer, à la *Sylphide*, au *Golymin*, ou à n'importe quel site évoquant la période moderne, ne semblaient avoir d'intérêt pour personne. Personne ou presque : à une époque où la ferraille se vendait assez bien, quelques individus ont commencé à leur prêter un peu d'attention.

Le premier document intéressant pour notre propos est une lettre datée du 31 octobre 1969, adressée au Préfet Maritime par le Chef du Quartier de Brest qui s'enquiert de la réponse à donner à un « marin pêcheur immatriculé à Brest », du nom de Yves Elies, qui aurait demandé l'autorisation de se livrer, en rade de Brest, à des travaux de « récupération sous-marine de ferraille et métaux non ferreux ». La permission lui ayant été donnée, ce pêcheur de goémon⁷⁶ converti à la récolte de ferraille aurait apparemment cherché à intensifier ses activités. On constate en tout cas qu'il n'avait pas tardé à adresser de nouvelles demandes à l'Etat Major, lequel ne s'y était toujours pas opposé⁷⁷.

Les manœuvres de cet inscrit maritime un peu ingénieux n'avaient pas échappé à la surveillance d'autres pêcheurs et goémoniers des environs, vite séduits par les perspectives offertes par la récupération de métaux. Ainsi, les demandes de concession s'étaient rapidement multipliées, et les intéressés avaient commencé à se faire de la

⁷⁵ Sachant que le fond d'archives couvre une période relativement longue, allant de 1944 à 1977.

⁷⁶ Les archives précisent que son activité principale était la récolte du goémon.

⁷⁷ Le Préfet Maritime précise seulement que « sa responsabilité sera totalement engagée pour tous les travaux qu'il entreprendra, sans qu'il puisse arguer de la présence à bord de matériels dangereux, ni du risque qu'ils créent, pour essayer de diminuer cette responsabilité. » La première des préoccupations de la Marine était manifestement de se décharger de toute responsabilité en cas d'accident. »

concurrence pour l'accès aux gisements de métaux⁷⁸. Toujours selon ces sources, les autorités maritimes (craignant sans doute de voir le contrôle de la zone leur échapper), avaient visiblement fait volte-face, et tenté d'imposer des restrictions en justifiant cette décision par le fait que « la présence de bâtiments immobilisés par une activité de récupération d'épaves » risquait de constituer un danger pour « la navigation aux abords immédiats de Brest⁷⁹ ». Remarquons que les pêcheurs avaient involontairement facilité cette reprise en main, car ils avaient eux-mêmes fait appel à l'administration pour régler leurs différends. Mais au moment où la Préfecture Maritime s'est rendue compte de ce qui était manifestement en train de se passer, les rivalités avaient fait jaillir un esprit d'émulation assez puissant pour que la récupération de ferraille - menée au départ pour des raisons lucratives et utilitaristes essentiellement - commence déjà à se transformer en une sorte de "jeu", dont le but consistait apparemment à récupérer avant les autres tout ce qui pouvait être remonté. Les "règles" étaient imprécises (et devaient probablement le rester), mais on pourrait voir dans cet épisode un peu rocambolesque, l'une des origines de l'engouement pour les hublots, hélices, obus, ancres diverses et autres morceaux de ferraille, qui sont allés rejoindre les canons dans les jardins, et ont à leur tour été assimilés à des sortes de trophées⁸⁰. Il s'agissait d'exploitation et non d'exploration, mais la compétition a pu, involontairement, servir de fondement à la valorisation d'objets jusque là méprisés, qui sont soudain devenus des agents de prestige dignes d'être exhibés.

⁷⁸ Un certain « Cyr Bultiau de Ker Izella » en janvier 1971 puis en février de la même année deux autres pêcheurs de Lampaul Plouarzel (Le Cornec et Le Cocq).

⁷⁹ Elles décidèrent donc de limiter les autorisations à une liste d'épaves, en l'occurrence *La Victoire- le Trane- le Lake Portage- le Drummond Castel- le Star of New Sealand-le Tenbergen-le Valerio-le Lake Borgne-le Throstle-le Saracen-l'Eildon-le Cyller-l'Electra* et « l'épave inconnue située en 48°25 45 N, 05 08 36 W au NW de la Jument ». EM n°159 11 mars 1971, (Objet Concession d'épaves immergées/Références : lettres n°211 du 16 février 1971, n° 243 du 22 février 1971, n°179 du 9 février 1971).

⁸⁰ C'est peut-être le seul moment où l'on peut voir des représentants du monde traditionnel participer pleinement à l'aventure sous-marine.

3.2. La “génération Cousteau”, touristes, vacanciers, Bretons de Paris... et autres aspirants à la redécouverte du monde sauvage

On a dit que la mer semblait autoriser les rencontres imprévues. Il se trouve que les ferrailleurs dont nous venons de parler ont participé, avec les adhérents du GMAP, à des activités diverses de récupération mais aussi à des projets de cultures marines ou d'amélioration des conditions de travail des gens de mer⁸¹. La circulation des pratiques, associée à la ramification progressive de la communauté des plongeurs pourrait avoir facilité la diffusion d'une "esthétique" nouvelle, conférant une valeur affective aux pièces de métal concrétionnées.

Le GMAP n'a pas conservé son hégémonie locale très au-delà des années soixante et de nouveaux clubs n'ont pas tardé à apparaître⁸². Il y a d'abord eu l'USSAM, par exemple, qui était à l'origine le club de l'Arsenal (donc rattaché à la Marine), puis le club du Dellec - issu d'une scission du premier (d'après un informateur elle aurait été causée par des « fâcheries ») – ou encore le club « Léo Lagrange », de Camaret⁸³. Ces clubs ne recrutaient pas forcément dans la population locale : ils attiraient des Bretons de Paris ou d'ailleurs, d'anciens étudiants ou des "émigrés" de retour sur leurs lieux d'origine pour le temps des vacances, voire parfois définitivement (c'est le cas d'un certain nombre de mes informateurs). On pouvait aussi vraisemblablement trouver des incondtionnels de la région, et encore quelques touristes de passage, venus parfois de

⁸¹ Yves Elies dont il était question à l'instant est aussi celui que l'on retrouve dans la presse et dans l'article cité d'Annick Moign, concernant les expérimentations réalisées durant cette période en vue de la mécanisation de l'activité goémonière. Yves Elies ici, « Toto Elies » ailleurs (un homonyme du premier mais apparemment sans lien de parenté, qui avait aidé à la récupération des canons de Porsmoguer). Lorsque les destins s'entrecroisent, et à la condition d'être observés à la lumière du contexte général dans lequel ils s'insèrent, ils peuvent aider à mieux saisir les mécanismes qui favorisent l'échange des regards et la circulation des pratiques (le tout renforce l'impression que les représentations du lieu où se déroule l'intrigue, la mer, se nourrit de ces ambiguïtés, de ces confrontations agonistiques et de ces solidarités interclassistes, qui pourraient dès lors être sciemment favorisées et entretenues.)

⁸² C'est aussi l'époque de l'essor des centres nautiques (qui s'efforçaient d'étendre leurs activités au domaine subaquatique) ainsi que des classes de mer.

⁸³ La liste est loin d'être exhaustive. Il y a des clubs sur la côte nord, à Ouessant, à Audierne. Je cite ici les principaux pour la rade de Brest uniquement.

loin, voire de l'étranger. En témoigne cet extrait du *Télégramme*, à propos du club de Camaret⁸⁴ :

« Les stagiaires de voile du club Léo Lagrange sillonneront la rade jusqu'à début octobre. De même pour les adeptes de plongée qui chaque jour s'embarquent vers le large. Ce sont de jeunes Allemands et Allemandes de l'université de Visburg, Munster, Sarsbrug qui viennent à Camaret pour obtenir un brevet de plongée ou de voile. D'autres jeunes vacanciers venant d'autres régions se joignent à eux tant pour ces deux activités que pour les autres du club. »
Le Télégramme, vendredi 24 septembre 1971, n°8241.

Pierre André Moulet qui a été responsable du club Léo Lagrange, pouvait confirmer l'information. D'après lui, Camaret serait même devenu « le plus grand port européen de plongée »⁸⁵:

« C'est le samedi et dimanche qu'il y avait le plus de monde. Alors on recevait des clubs de Paris. On recevait des clubs de la Manche, on recevait de partout, des Belges, on était l'un des plus grand d'Europe à l'époque ! »
Pierre André Moulet, Septembre 2013.

Son témoignage permet de comprendre, au passage, que ce sont souvent d'anciens membres du GMAP⁸⁶ qui ont entrepris de transmettre leur passion, en s'engageant dans la formation et en participant à la mise en place de clubs répartis tout le long de la côte. D'ailleurs, le club Léo Lagrange, que l'ancien moniteur a contribué à fonder, aurait d'après lui été conçu comme une émanation du GMAP.

À ces clubs, associatifs mais indépendants, il faudrait ajouter les quelques clubs d'entreprises (ou « corpo »), dont les membres, étaient présents toute l'année sur le terrain, auquel les rattachait leur activité professionnelle. Camille Gélébart, (aujourd'hui doyen des instructeurs nationaux de plongée en France), affirme avec avoir participé à la création de plusieurs de ces clubs "corpo": GMO, (une entreprise située sur le port), EDF, Ifremer et Thomson CSF (aujourd'hui Thales), avant de créer son propre club au Conquet. Signalons encore, pour compléter l'inventaire, le

⁸⁴ Touristes « habitués » de la région si je me réfère aux témoignages de mes informateurs, il pouvait s'agir aussi de Bretons ou d'enfants de Bretons partis s'installer ailleurs et qui revenaient pour les vacances retrouver leur famille.

⁸⁵ L'ancien officier de Marine, moniteur de plongée dans le civil, remarque que, selon lui ce qui a fait « la richesse des clubs » c'est de s'être développés sur le principe du bénévolat.

⁸⁶ Dont l'ancien officier de Marine faisait encore partie au moment de la découverte de la Sylphide durant l'hiver 1965.

développement timide de la plongée enfant à partir des années quatre-vingt - « Alors j'ai été l'un des précurseurs de la plongée enfant en France... On est passé à *Thalassa* en quatre-vingt deux, quatre-vingt, quatre-vingt deux⁸⁷» (Camille Gélébart)- ainsi qu'une offre de formation dirigée vers les étudiants dans le cadre de leur parcours universitaire⁸⁸.

Il n'y a donc pas eu de rupture brutale entre la génération des pionniers et les suivantes. En revanche, tous ces clubs se sont lentement éloignés du monde maritime traditionnel. Ce seraient donc des lecteurs de *Chasse-Marée* et *d'Océan*⁸⁹, des admirateurs de Cousteau et des inconditionnels de *Thalassa*⁹⁰ qui seraient venus alimenter les rangs des plongeurs de Bretagne dans les années quatre-vingt. On trouverait quelques marins certes, ou des scientifiques rattachés à ce milieu *via* l'océanographie (qui faisait alors une percée remarquable dans le paysage régional⁹¹),.

⁸⁷ Camille Gélébart, avril 2013.

⁸⁸ « 6000 étudiants à Brest, 6 professeurs d'EPS, 1 gymnase et des espoirs. » *Le Télégramme* Vendredi 9 janvier 1970. . Précision intéressante : le fils du Dr. Guillermin, Claude Guillermin, aurait été l'un des principaux instigateurs de ce mouvement (d'après le témoignage de Christophe Lebranchu, actuel responsable de la formation. Christophe Lebranchu, enseignant d'EPS, responsable de la formation plongée au SUAPS de l'UBO à Brest, entretien enregistré en juin 2010.)

⁸⁹ Une revue appartenant à la COMEX (Compagnie Maritime d'Expertise, spécialisée dans l'ingénierie en milieu hyperbare et l'exploration océanographique à grande profondeur). Je me réfère entre autres au témoignage de Yves Gladu qui a travaillé pour la Compagnie en tant que professionnel de la prise de vue sous-marine.

⁹⁰ Cf. Témoignage de Camille Gélébart. Je reparlerai de l'émission *Thalassa* un peu plus tard.

⁹¹ La création du Centre océanographique de Bretagne (1971) au Technopole à la Pointe du Diable signale le départ d'une intensification des efforts dans ces domaines avec la volonté de créer une synergie entre laboratoires et organisations partenaires travaillant en complémentarité dans le domaine des sciences de la mer. L'ISTPM et le CNEXO fusionnent en pour donner naissance à l'Ifremer (1984), le CEDRE voit le jour dans le sillage du naufrage de l'*Amoco Cadiz* (1978). Notons encore la création (bien plus tardive cependant mais allant dans le même sens) de l'Institut Polaire français Paul Émile Victor (IPEV), un Groupement d'Intérêt Public constitué par neuf organismes publics ou parapublics (Ministère de la recherche, Ministère des affaires étrangères, CNRS, Ifremer, CEA, TAAF, Météo-France, CNES, Expéditions Polaires Françaises). Il s'agit d'une agence de moyens et de compétences au service des laboratoires nationaux rattachés à des structures dont la vocation est la recherche scientifique : Universités, CNRS, CEA, INRA. Son rôle est d'offrir un cadre juridique ainsi que les moyens humains, logistiques, techniques et financiers nécessaires au développement de la recherche française dans les régions polaires. Il a été créé en janvier 1992 sous le nom d'Institut Français pour la Recherche et la Technologie Polaires (IRTPF) par la fusion de la Mission de Recherche des Terres Australes et Antarctiques Françaises (TAAF) et des Expéditions Polaires Françaises (EPF). En janvier 2002, il a été prorogé pour une durée de 12

Les observations de Camille Gélébart révèlent que la brèche étaient alors en train de s'élargir entre les « travailleurs de la mer » d'un côté, et de l'autre les rêveurs, les voyageurs, les scientifiques cherchant à découvrir sous l'océan *autre chose* que ce à quoi ils étaient habitués :

« La plongée en général c'était un peu réservé à la Marine Nationale parce que la mer c'est la Marine. Et là dedans il y a eu... Le grand déclic qu'il y a eu ça a été Cousteau, je crois ... Parce qu'il y a deux choses au monde où les gens se font des idées : c'est en haut et dessous. Vous n'avez qu'à discuter avec les marins. Les marins qui naviguent. La mer ils te racontent ce qu'il y a. Alors qu'ils n'ont jamais vu... Alors qu'ils n'ont jamais été. Et ce sont des dictons, des superstitions, des trucs... ils imaginent des choses. Et en haut c'est pareil. La preuve en est c'est que quand on parle des cosmonautes... très peu peuvent y aller. La mer, on peut y pénétrer. Cousteau a fait démocratiser ces choses par le Monde du Silence. Et moi je suis parti de là. »

Camille Gélébart, Saint-Martin, Brest, avril 2012

3.3. La dynamique patrimoniale et le traitement en biens culturels des engins de propulsion...

... et autres vestiges immergés de l'ère industrielle.

C'est dans ce contexte que des objets qui avaient déjà commencé à se voir parer d'une certaine valeur par les ferrailleurs seraient progressivement passés de ce statut de "trophées" à celui d'objets du patrimoine, officiellement reconnus comme des biens d'intérêt historique et culturel.

Jusque dans les années soixante-dix, et même quatre-vingt, c'était encore souvent la découverte fortuite d'un objet insolite (ancres, canons, débris de vaisselle, on a même parlé de défenses d'éléphants⁹²...) qui servait de déclencheur à une enquête menée de façon relativement libre, dont les résultats parvenaient difficilement à la connaissance de qui que ce soit. Un changement semble s'être opéré dans le courant des années

ans sous le nom d'Institut polaire français Paul Émile Victor. Sources : http://www.institut-polaire.fr/ipev/l_institut.

⁹² La « légende » est fondée : l'*European* a coulé en 1877 avec à son bord une cargaison d'ivoire. D'après mes sources, beaucoup des défenses en question auraient été récupérées à l'époque mais il en resterait encore quelques unes, désormais ensevelies sous la coque du bateau, qui se serait effondrée sous l'effet de la houle et du temps.

quatre-vingt, période durant laquelle la prospection aurait pris une tournure systématique. De véritables campagnes de repérage ont alors été menées, ce dont témoigne ce plongeur, membre de l'ASCI, le club "corpo" de l'Ifremer depuis plusieurs dizaines d'années⁹³ :

« Avec Marc-Elie on avait cherché sur la côte nord, vers Kerlouan... C'était à l'époque où on a trouvé le *T 27*, je pourrais retrouver ça dans mes archives, ça doit faire au moins dix ans. Peut-être plus même. Moi je ne vois pas le temps passer... [...] Avec Paul Marec, on avait fait quinze jours de recherche on avait trouvé treize épaves. »

Marc Wallet, plongeur ASCI, Brest, décembre 2011.

Loin de sonder les fonds "à l'aveugle", dans l'espoir de tomber sur quelque chose d'intéressant (comme le faisaient leurs prédécesseurs), les plongeurs de cette deuxième génération⁹⁴ passaient beaucoup de temps à éplucher les archives, à interroger les pêcheurs, les marins, etc... Une fois renseignés, ils se rendaient directement sur la zone, et tombaient ainsi immédiatement ou presque sur ce qu'ils espéraient trouver. La préparation du travail devenait méthodique, laissant de moins en moins de place à l'à peu près, comme en témoigne celui-ci :

« A l'époque où on a commencé à chercher sur les épaves du Finistère, moi je me suis pelé la presse locale, jour après jour. C'est-à-dire que tu cherches des renseignements sur une épave, tu sais à peu près à quelle date elle a coulé (parce que, ça, quelqu'un l'a trouvé un jour) et puis, en feuilletant, tu vas tomber sur un autre naufrage et là tu te dis : "c'est bizarre, on me dit que le bateau a tapé sur tel caillou et qu'il a coulé immédiatement". Alors quand le caillou est bien identifié, tu vas voir sur le caillou... la première épave qu'on avait trouvée comme ça, c'était avec un des zod d'Ifremer, pardon, du club... Et c'était le *Forest Castle*. Donc l'épave n'était pas connue au départ, parce que [le naufrage] n'avait pas laissé de traces impérissables dans les mémoires locales. Mais on avait la date, on avait un petit récit dans le journal local qui disait qu'elle avait touché la Vandrée, qu'on avait sauvé l'équipage enfin qu'il y a une personne qui était restée dans l'épave, elle était partie chercher ses affaires et le bateau s'était retourné à ce moment là... Et un mois plus tard, par contre, dans le journal, trois lignes enfin un micro paragraphe qui disait "Les pêcheurs de Camaret signalent que l'épave du *Forest Castle*, qui a coulé il y a un mois se trouve au pied nord de la roche de la

⁹³ Dont le local est situé à Saint près du Technopole à Sainte Anne du Portzic.

⁹⁴ Que je propose de surnommer la "génération Cousteau" pour schématiser : si je me fie à leurs témoignages, plusieurs de mes informateurs se reconnaîtraient certainement dans ce constat de Christophe Lebranchu : « Pour quasiment toutes les personnes de ma génération il y a un personnage qui a vraiment marqué c'est l'équipe du Commandant Cousteau. Là ça reste quand même, pour des personnes qui ont quarante- cinquante ans voire plus, ça reste ce personnage. » Christophe Lebranchu, enseignant d'EPS, Piscine Foch, Brest, juin 2010

Vandrée”. Et puis on est allé voir au pied de la roche de la Vandrée et effectivement... »
Paul Marec, Brest, avril 2010⁹⁵.

À chaque époque semblerait donc correspondre un style avec ses objets emblématiques. Les canons des années soixante, symboles de la marine à voile, ont ainsi progressivement cédé la place aux cheminées, aux hélices et aux chaudières :

« De manière générale, enfin en tout cas en Iroise c’est toujours à peu près les mêmes éléments, t’as toujours des treuils, des machines... des hélices et des ancres parfois... Et c’est vrai que pour beaucoup d’épaves, souvent c’est ça un peu qui ressort quoi : « Oh les chaudières elles sont énormes ! Oh la machine elle est énorme »... parce que par ici il y a des épaves dont la caractéristique ça va être des chaudières énormes, d’autres une machine énorme, une autre ça va être des ancres énormes, une autre ça va être une hélice énorme... »
Nicolas Job, BRP, plongeur et photographe, juin 2010.

Cet intérêt nouveau pour les vestiges de l’ère industrielle pourrait en partie avoir été influencé par les sources auxquels ces amateurs d’histoire avaient recours⁹⁶. Nous avons en effet pu voir comment ces machines emblématiques d’une civilisation nouvelle, avaient été mises en valeur par les périodiques locaux du dix-neuvième et du début du vingtième siècle. Mais gardons aussi à l’esprit le fait qu’après la seconde guerre mondiale, plusieurs phénomènes se sont combinés et ont assez brutalement remis en question le rapport que les collectivités locales traditionnelles entretenaient avec la mer. L’idée que le mode de vie issu de la période industrielle fait peser sur le

⁹⁵ Paul Marec a plongé dans différents clubs, dont l’ASCI, et se serait aujourd’hui fixé à Ouessant (club Subaqua) où il organise régulièrement des stages sur les épaves contemporaines. Il a cosigné *Mémoires englouties* avec Bruno Jonin et les plongeurs reconnaissent unanimement ses connaissances concernant notamment les chaudières et les machines à vapeur. Il exerce également des fonctions administratives auprès du comité départemental de la FFESSM et du conseil de gestion du Parc Marin d’Iroise.

⁹⁶ Il y a quelques années, un article paru dans le quotidien *L’Ouest France* résumait en quelques lignes ce que m’ont décrit ceux de mes informateurs qui ont participé et participent encore à ce travail de recherche sur archives : « L’intérêt de la plongée sur épaves ne se limite pas aux sorties en mer « Sans historique, du bateau, ça perd beaucoup de son intérêt ». Vieux journaux, registres de la Lloyds, livres rares et aujourd’hui forums internet. La localisation d’une épave ou son identification exigent des recherches minutieuses dans les archives publiques ou privées « le plaisir de la découverte est amplifié par le savoir, souligne Hugues Priol. Quand on plonge, on remarque des détails qui nous parlent. » Olivier Mélenec, *L’Ouest France*, Mardi 16 mai 2006.

milieu aquatique un poids qui ne serait plus soutenable a commencé à faire son chemin. Progressivement, les critiques portées contre le « gigantisme », contre la dépendance vis-à-vis des énergies fossiles et des conséquences écologiques des accidents liés au transport des pondéreux, contre la « surpêche », et j'en passe, se sont imposées comme une sorte de litanie. Cette nouvelle lecture de la société pourrait avoir contribué à creuser le fossé culturel séparant les plongeurs des usagers traditionnels de la mer. Si cette distance semble avoir été masquée pendant quelques années par la “ politique de la main tendue ” mise en œuvre par le GMAP, elle est manifestement reparue plus tard. Contrairement à ce que l'on avait pu observer durant les « Trente glorieuses », dans les années de crise (paradoxalement peut-être) les solidarités interclassistes n'étaient déjà plus d'actualité. Les illusions du départ ont vraisemblablement cédé la place à l'indifférence, voire aux jalousies et à l'amertume⁹⁷. On peut se demander si, au niveau local, le divorce entre la communauté des plongeurs et les travailleurs de la mer ne pourrait pas avoir favorisé l'éveil d'une conscience patrimoniale autour des épaves récentes, en même temps que ceux dont elles symbolisaient l'existence professionnelle se voyaient de plus en plus repoussés vers les marges de la société post-industrielle.

XX

Les ambiguïtés du patrimoine

N'y a-t-il pas quelque chose d'un peu ambigu voire de “louche” dans la volonté exprimée par les représentants d'une classe de loisirs empreinte d'écologisme et volontiers moralisatrice, de maintenir *vivantes* les traditions de ceux qui, sur le terrain, se révèlent en définitive être leurs antagonistes ? Ce paradoxe en est-il un ou est-ce que le fait de *vouloir maintenir vivante une culture* n'implique pas d'en avoir déjà fait le deuil, de l'avoir renvoyée dans le passé, dans l'univers des choses que l'on regarde avec d'autant plus d'attendrissement que l'on ne craint plus d'en voir surgir des

⁹⁷ Nous avons parlé plus tôt des dissensions qui ont surgi autour de la pêche de loisir, notamment sous-marines. Cf. *Infra*, Partie un, chapitre sept.

concurrents ? De manière générale, cette enquête me laisse le sentiment qu'il existe un lien très fort entre la transformation du rapport à la mer et à l'environnement d'une part, et de l'autre la mise en récit de la façon dont les hommes se sont accommodés de cette relation jusqu'à aujourd'hui.⁹⁸ La mise en patrimoine ne pourrait-elle pas, quelque part, être *aussi* une manière de neutraliser le sentiment de culpabilité généré par la victoire du "postmodernisme" sur ce qui l'a précédé (en l'occurrence ici sur l'exploitation artisanale et industrielle des ressources maritimes) ? Comme le deuil, la mise en scène patrimoniale pourrait être assimilée à une sorte de rite de passage nécessaire (et souvent douloureux). J'aimerais pour cette raison faire une fois de plus référence à l'exemple du traitement en monuments des vestiges de la sidérurgie lorraine décrypté par Jean-Louis Tornatore, qui associait explicitement le processus de patrimonialisation - scandé par des événements très médiatisés, qu'il compare à des rituels de fermeture et d'exposition - à la programmation de l'absence de ceux que l'action ne concerne plus:

« Ainsi notre « événement ritualisé », en tant qu'il est encadré par des rituels de l'avant et de l'après, met en scène une absence programmée, celle des hommes de la machine, absence sans laquelle ne pourrait se réaliser la mise en exposition, «monde utopique» ou plutôt hétérotopique, tourné vers le passé de la machine et désormais occupé à sa représentation⁹⁹. »

Fallait-il que s'opère une mise à distance semblable dans le cas qui nous intéresse ? L'hypothèse que je voudrais défendre est que ce n'est qu'à partir du moment où les plongeurs ont commencé à regarder les pêcheurs, les goémoniers et les autres représentants de l'économie maritime traditionnelle, moins comme des partenaires dans la construction de l'avenir, que comme des symboles d'une culture en train de disparaître (ou en tout cas de se transformer), que la mise en patrimoine des épaves est devenue possible. Cette consécration de l'épave en tant que monument pourrait, par

⁹⁸ Je songe ici en particulier à une remarque de Sergio Dalla Bernardina qui constate, dans *Le retour du prédateur*, qu'une certaine *Piazza dei Martiri* est, avec le temps, devenue *Piazza Martiri*. Certes la chute de l'article est involontaire, remarque-t-il, mais elle facilite l'oubli : « Elle permet de remplacer les martyrs locaux, avec leur histoire tragique et leur mort indécente, par des martyrs génériques ». Cf. DALLA BERNARDINA, S. *Le retour du prédateur*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Coll. « Essais », 2012, p. 8.

⁹⁹ TORNATORE, J.-L. « Beau comme un haut fourneau, le traitement en monument des restes industriels », (p. 79-119) in *L'Homme*, éditions de l'ESHSS, n°170. 2005/2, p.96.

ailleurs, s'inscrire dans le cadre plus général d'une redécouverte de l'histoire maritime (du pays ou de la région), redécouverte prise en charge par les représentants d'une génération post-industrielle qui, justement, se serait retrouvée coupée du "monde d'avant" par la "force des choses" ou, pour le dire autrement, par le passage d'un mode de fonctionnement (et de pensée) à un autre, une génération privée de racines, une génération qui construirait du patrimoine sur le mode de la filiation inversée (pour reprendre une idée de Jean Davallon¹⁰⁰).

¹⁰⁰ DAVALLON J. « Le patrimoine : "une filiation inversée"? ». p. 6-16., in *Espaces Temps*, n°74-75, « Transmettre aujourd'hui. Retour vers le futur », 2000.

- Chapitre quatre -

Ambiances sous-marines

Epaves et paysages à l'heure du numérique : La mer en boîte et sur tablette

Quiproquo

Qu'est-ce qui, confère sa valeur à une épave aux yeux des plongeurs ? Pourquoi s'investir dans la mise en valeur du « patrimoine immergé » ? De quoi parlent les ceux qui s'engagent ainsi, individuellement et/ou collectivement ? Pour amorcer ce dernier chapitre, je voudrais évoquer un *quiproquo* qui en dit long, à mon avis, sur les changements dans la manière dont les plongeurs d'aujourd'hui perçoivent le « travail de mémoire ».

La question avait sans doute été mal posée: j'avais demandé à un membre de l'association BRP¹, quelles étaient les « célébrités locales en matière d'épaves, [qui lui venaient] en premier à l'esprit et pourquoi ». Je n'avais pas relevé le caractère un peu équivoque de la formulation. La réponse de mon correspondant révélait pourtant clairement un malentendu :

« Star locale, le 1^{er} qui vient en tête c'est Paul Marecn ensuite René Ogor, Michel Cloatre, Bruno Jonin, Pierre André Moulet, Ouchacoff,(Finistère), Jean-Louis Maurette, Jacques Lelay.(France)...génération montante Nicolas Job, Benjamin Pepy, je n'ai mis que des gens qui publient quelque chose sinon la liste est longue. » Message informatique du 27 février 2014.

¹Hugues Priol en l'occurrence, une fois de plus. En tant que « meneur » du groupe, il est bien placé pour exprimer, au delà de son point de vue personnel, celui des plongeurs qu'il a l'habitude de fréquenter. (« Meneur » selon les témoignages d'autres membres de BRP, qui est une bande de copains avant d'être une association officielle.)

Alors que je m'attendais à une liste d'*épaves*, il avait fait l'inventaire des *plongeurs qui publiaient sur les épaves*. En fait, sa réponse allait complètement dans le sens de ce qu'il avait déjà laissé entendre à plusieurs reprises. Tout se passe un peu comme si le prosateur ou le photographe, qui s'approprient les épaves en prenant à leur charge leur représentation, prenaient aussi un peu leur place au centre de l'attention. Interrogé sur l'« histoire de la plongée brestoise », le même informateur m'avait raconté des histoires de rencontres, de création de clubs ou d'associations, de chamailleries, de prises de bec, de séparations, d'amertume et de trahisons. Il était amusant de voir qu'il avait illustré son récit par un schéma représentant une sorte d'arbre², aux branches duquel il avait accroché les noms de plongeurs qui avaient tous la particularité d'avoir *fait quelque chose* leur permettant d'émerger dans le microcosme local des amateurs d'épaves. Certains avaient publié un ouvrage, d'autres un article, d'autres encore s'étaient illustrés en récupérant des objets, soit pour le compte du DRASSM, soit pour celui d'un musée. Élément assez significatif pourtant: il ne parlait quasiment pas des épaves, et de la mer jamais !

Comment expliquer cet escamotage de ce qui est pourtant l'objet revendiqué du traitement patrimonial des vestiges immergés? Il est assez tentant de se reporter aux mécanismes décrits par René et qui sont à la base de sa théorie du « désir triangulaire ». Au départ, la thèse développée par le philosophe, repose sur l'analyse d'œuvres littéraires, qui ont en commun de rendre explicite la présence d'un tiers médiateur au fondement de la naissance du désir³. Suivant son analyse, dans les univers mondains décrits par Stendhal, par Proust et par Dostoïevski notamment, les héros sont dominés par des jalousies, rivalités et luttes de pouvoir ou de prestige. Ce serait donc à travers elles qu'il faudrait lire le désir de possession qui anime les individus, et régit du coup la production du lien social. Pour les personnages mis en

² Son dessin m'avait à la fois amusée et intriguée car il évoquait vaguement un modèle de société tribale dans laquelle les hommes – seulement des hommes apparemment – ne seraient pas unis par des liens du sang, mais par les « bouquins » qu'ils produisaient et qui, on pouvait le penser, avaient l'air de s'inspirer les uns des autres.

³ Ce sont les œuvres qu'il appelle « romanesques » par opposition aux « romantiques : « Nous réserverons désormais le terme *romantique* aux œuvres qui reflètent la présence du médiateur sans jamais la révéler et le terme *romanesque* aux œuvres qui révèlent cette même présence. » GIRARD, R. « Mensonges romantiques et vérités romanesques » p. 29-292 in *De la violence à la divinité*, Paris, Editions Grasset et Fasquelles, 2007, p. 47.

scène dans ces romans, l'objectif fondamental serait toujours de se voir ouvrir les portes d'un monde qui, tout en étant proche, serait toujours susceptible de se fermer devant eux. Le désir de l'objet apparaissant alors comme un « désir d'initiation⁴ ».

Dans les deux derniers chapitres, nous avons vu émerger, quasiment *ex-nihilo*, un micro-univers où se combinaient le prestige et la marginalité, fondé sur la pratique d'une activité - la plongée sous-marine - dont le développement s'avère être solidement arrimé à l'ascension de la classe des loisirs. Et nous venons de faire observer que, plus on avance dans le temps, plus le microcosme ainsi formé tend à se refermer derrière lui, à mesure que ladite classe des loisirs, désormais hégémonique, s'évertue à prendre ses distances vis-à-vis de catégories sociales dont le mode de vie se révèle de plus en plus inadapté à l'idéologie postindustrielle. N'aurait-on pas là les ingrédients favorables à l'exacerbation du désir ? Un désir qui se porterait précisément vers des objets dont l'accès et la jouissance seraient synonymes d'appartenance au monde des plongeurs : les épaves. Dans une telle perspective, le discours patrimonial pourrait être relu comme une manière de s'approprier ces objets assimilables à des symboles identitaires (une forme de substitution à leur récupération effective ?) et de donner ainsi la "preuve" que l'on appartient bien au groupe. Les remarques qui suivent me paraissent faire écho aux impressions qui se dégagent de mes propres observations:

« Plus les rivalités s'exaspèrent, plus les rivaux tendent à oublier les objets qui en principe la causent, plus ils sont fascinés les uns par les autres. La rivalité se purifie de tous ses enjeux extérieurs, en somme, elle se fait rivalité pure ou de prestige. Chaque rival devient pour l'autre le modèle-obstacle adorable et haïssable, celui qu'il faut à la fois abattre et absorber⁵. »

Appliquée à notre enquête, cette conceptualisation des rapports liant les hommes aux objets et aux lieux qu'ils fréquentent, mais aussi les hommes entre eux, inviterait à décrire le « patrimoine immergé » comme le « tiers » dont parle René Girard : un tiers

⁴ « Tous les héros de roman attendent de la possession une métamorphose radicale de leur être. [...] L'objet n'est qu'un moyen d'atteindre le médiateur que vise le désir. [...] Chez Proust ce désir d'absorber l'être du médiateur se présente fréquemment sous la forme d'un désir d'initiation à une vie nouvelle : vie de sports, vie rustique, vie « dérégulée ». Le prestige soudain d'un mode d'existence inconnu du narrateur est toujours lié à la rencontre d'un être qui éveille le désir. » *Ibid.* p. 76.

⁵ GIRARD R. « Les choses cachées depuis la fondation du monde » p. 700-1221 in *De la violence à la divinité*, Paris, Editions Grasset et Fasquelle, 2007, p. 734.

que les plongeurs interposeraient entre eux pour donner un support à des passions agonistiques, plus ou moins dissimulées.

Au-delà du temps de la recherche, les sentiments que j'ai pu avoir étant plus jeune, lorsque j'avais quotidiennement accès à cet univers, m'incitent à retenir cette lecture conflictuelle des rapports entre plongeurs. J'ai pu voir à l'œuvre depuis "l'intérieur" les rivalités et les jalousies qui affectaient mon père, et j'ai donc personnellement ressenti leurs effets sur la manière dont un plongeur se comporte dans sa vie de tous les jours, s'efforçant de prouver (et de se prouver) qu'il est "le meilleur" (en tout cas dans la spécialité qu'il se construit et qu'il cherche à imposer). Les observations que j'ai ensuite effectuées sur le terrain ont renforcé cette impression, mais elle m'ont aussi permis de prendre conscience de quelque chose qui m'avait alors échappé: la place occupée par les objets (les épaves et, de façon métonymique, tout ce qui peut leur être rattaché) dans l'expression de ces rivalités.

Cette lecture du terrain s'accorde à mon avis assez bien avec la théorie de Françoise Choay, selon qui l'activité patrimoniale serait devenue une « conduite narcissique⁶ », au travers de laquelle les individus et les groupes chercheraient à fonder leur identité, dans un processus qui relèverait de l'auto-contemplation⁷. La dimension agonistique de la mobilisation n'apparaît pas explicitement dans les travaux de l'historienne. En revanche, on retrouve bien la relation entre la fascination exercée par les objets et une passion identitaire "inquiète". Cette combinaison opère à l'échelle de l'individu qui cherche à s'intégrer au groupe chez René Girard; à l'échelle du groupe, voire de la société contemporaine dans son ensemble, chez Françoise Choay. Les travaux de l'ethnologue Véronique Dassié me semblent donc arriver à point nommé pour relier

⁶ D'après Françoise Choay, « le patrimoine historique semble aujourd'hui jouer le rôle d'un vaste miroir dans lequel nous, les membres des sociétés humaines du xx^e siècle finissant, contemplerions notre propre image [...] Le patrimoine aurait ainsi perdu sa fonction constructive au profit d'une fonction défensive qui assurerait la recollection d'une identité menacée.

On peut en effet interpréter ce besoin éperdu d'une image de soi forte et consistante comme le recours des sociétés contemporaines face à des transformations dont elles ne maîtrisent ni la profondeur, ni l'accélération, et qui semblent mettre en cause leur identité même. » CHOAY, F. *L'Allégorie du patrimoine, op.cit.* (en particulier le dernier chapitre « la compétence d'édifier, p. 181 et passim)

⁷ *Ibid.* p.181.

entre elles ces deux théories, et pour établir également le parallèle entre « l'inflation patrimoniale » d'une part, « l'inflation mémorielle » ou « sentimentale » de l'autre. Comme elle le fait observer :

« Comment saisir l'individuel sans prendre en compte l'environnement social et culturel dans lequel il se déploie ? A contrario, comment apprécier les mobilisations mémorielles d'un groupe sans passer par les pratiques ou la parole de ceux qui la transmettent ?⁸ »

Cherchant à s'émanciper de la « sociopsychologie », comme de la « psychosociologie », Véronique Dassié a donc « fait le pari » d'une ethnologie misant sur « l'immersion [prolongée] sur le terrain du souvenir et de l'intimité ordinaire », pour « saisir le collectif à partir d'une activité banale et singulière ». Sa démarche va ainsi au-delà de la dénonciation distante, et constitue une approche, critique certes, mais néanmoins sensible, du rapport aux objets entendus comme supports de mémoire. La sensibilité revendiquée par l'enquêtrice pourrait être l'une des caractéristiques, et en même temps l'un des apports majeurs de l'ethnologie à un champ d'investigation (l'intervention sur le passé et la mémoire) sur lequel se rencontrent de nombreuses autres disciplines.

1. Les lieux de la transmission

Revenons donc à notre *quiproquo*. Si mon interlocuteur avait pensé aux hommes avant de penser aux épaves, c'est manifestement parce que ce sont ces plongeurs qui assurent la promotion des vestiges engloutis, mais aussi parce que, de façon un peu paradoxale peut-être, ils finissent par laisser leur expérience personnelle repousser dans le décor ce sur quoi le témoignage était censé porter.

On a déjà pu repérer que, pour les plus engagés, l'« immersion dans les archives » vient généralement s'adjoindre à son pendant aquatique concret, au point que l'on peut parfois se demander quelle « plongée » se nourrit de l'autre. Pour Paul Marec, qui a été

⁸ DASSIE V. *Objets d'affection, ethnologie de l'intime*, Paris, Editions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, coll. « Le regard de l'ethnologue », n°22, 2010, p. 20.

l'un des premiers à publier un ouvrage sur les épaves contemporaines⁹, l'émotion première pourrait bien ne pas avoir été provoquée par les objets découverts sous l'eau mais plutôt par le pouvoir de séduction exercé par des documents anciens, entreposés dans une bibliothèque parisienne. C'est du moins ce qu'il laissait entendre, juste après avoir indiqué que la première épave qu'il avait vue ne l'avait pas « interpellé outre mesure » :

« J'ai fait ma thèse à Paris, donc je m'enquiquinais à Paris. Donc je bossais à la fac la semaine et je prenais mon Week End pour aller aux Archives de la Marine [...] et là il y a des choses superbes ! Que ce soit aux Archives Nationales ou aux Archives de la Marine, pour certaines années, tu as des interrogatoires complets de tout un équipage après un naufrage. Donc t'as trente bonhommes à bord d'un bateau, tu sais exactement ce qu'ils faisaient à bord quand le naufrage est arrivé. Bon, il y en a qui étaient sur la passerelle, et qui ont donc une vision un peu plus sexy du truc. Et puis tu en as d'autres qui étaient dans leur lit, qui ont été réveillés et qui se sont retrouvés en caleçon en train de courir. Mais c'était assez fabuleux de retrouver tous ces documents là, qui étaient conservés. »

Paul Marec, Brest, avril 2010.

Nous venons tout juste de voir émerger un intérêt inédit pour ces géants de ferraille, caractéristique de ces dernières décennies. Regardons maintenant à travers quels canaux cet engouement, marginal au départ, s'est progressivement diffusé jusqu'à devenir aujourd'hui aussi naturel aux plongeurs que s'il en avait toujours été ainsi.

1.1. “Epaves de papier” : des archives aux publications

Dans le courant des années quatre-vingt-dix, les livres consacrés aux épaves se sont multipliés, construits à peu près tous sur le même modèle. Sur le plan formel, ils ont en commun de se présenter comme des ouvrages de vulgarisation scientifique, et

⁹ Paul Marec est l'auteur, avec Bruno Jonin, d'un ouvrage entièrement consacré à ces épaves récentes. Interrogé en entretien, il affirmait : « On a du être les premiers à commencer à décrire les différents types de machines ». *Mémoires englouties* a en tout cas été très remarqué à l'époque – déclaré à l'unanimité comme « un must » par mes informateurs – et reste visiblement une référence. Le fait qu'il n'ait pas été réédité et puisse de ce fait être considéré comme une pièce de collection joue sans doute d'ailleurs. Cf. MAREC, P. & JONIN, B. *Mémoires englouties : plongée-histoire sur les épaves du Finistère*, Quimper, Aseb éditions, 1995 [1994].

s'inscrivent presque directement dans la tradition des comptes-rendus de fouilles archéologiques.

Quoique certains chapitres puissent fournir l'occasion de développements assez conséquents, ces livres se caractérisent généralement par une structure répétitive, assez proche de l'inventaire. Le nombre et la longueur des entrées varient suivant les ouvrages, de même que le ton aussi: entre distanciation scientifique et autobiographie romanesque. Le modèle type comporte : l'histoire du navire - depuis sa construction et son lancement jusqu'au naufrage – la mise en contexte historique de l'accident, quelques éléments d'architecture navale, un compte rendu d'exploration, et parfois le récit de l'exploitation de l'épave par d'éventuels archéologues, pilliers, ou encore chercheurs de trésors, le tout agrémenté de quelques images (dessins, schémas, plans, cartes, reproduction de carte postales ou extraits d'archives, photographies, etc.).

1.2. Les clubs : un terreau fertile

Une chose qui apparaît de façon récurrente dans presque tous ces écrits, c'est le rôle joué par la bande d'amis ou de coéquipiers. Contrairement au cliché qui voudrait que "le plongeur" soit un être libre et solitaire (« plongeur devant l'éternel » : on rencontre parfois l'expression¹⁰) la plupart de mes informateurs valorisent la camaraderie et le côté "social " de la plongée, se référant presque systématiquement au club, au groupe, à l'association : c'est-à-dire à une personne morale située à mi-chemin entre l'équipe de recherche et le clan. D'après certains "anciens", cet état d'esprit tendrait à perdre de son influence aujourd'hui. Mais jusque dans les années quatre-vingt dix, et au début des années deux mille, les clubs avaient un poids un peu plus important qu'ils n'en ont maintenant. Dans les clubs "corpo" en particulier, les

¹⁰ Même sous la plume de personnages officiels. Je l'ai repéré dans des articles signés par le Directeur du Drassm (notamment dans sa préface à un ouvrage de Michel Cloatre où il décrit l'auteur comme un « Ouessant farouche », « plongeur devant l'éternel », autant de façon de signaler la marginalité assumée de celui dont l'archéologue se déclare tout de même l'ami. ROUSSEL, Cl.-Y. & CLOATRE, M. *Ouessant, le secret des Atlas, La mystérieuse histoire de deux naufrages au XVIII^e siècle*, préface de Michel L'Hour (p. 7-9), Editions Cristel, 2009, 242 p.

restrictions à l'adhésion¹¹, avait manifestement pour effet d'intégrer le plongeur (et souvent sa famille) au sein d'un microcosme gravitant autour de la plongée, mais qui ne s'y limitait pas. On y organisait donc des « Week ends plongée », des « barbecue plongée », des pots divers et des soirées entre plongeurs, etc¹².

On peut penser que la mise en place de cette sorte de sub-culture a favorisé la diffusion des idées et les goûts, les uns montrant aux autres ce qu'il fallait savoir repérer, et identifier. Le « mimétisme » pourrait alors avoir encore été renforcé par la structure très hiérarchique des clubs et par le côté professoral (certains disent « martial ») de la formation¹³. On peut citer le témoignage de ce plongeur, non pas « moniteur » (ce qui correspond à un stade au dessus) mais « initiateur » :

« C'est plus sympa de plonger avec des gens qui s'intéressent aux mêmes choses que toi. Après, en plus, le fait d'être encadrant: tu guides la palanquée donc tu vas plutôt vers tes centres d'intérêt, avec la connaissance acquise ça te permet, si tu veux, de savoir ce qu'il est intéressant de montrer sur une épave, et peut-être de leur faire découvrir autre chose que ce qu'ils ont l'habitude de voir... Ne pas

¹¹ Chaque club fixe ses normes pour déterminer qui sont les « ayant droits », c'est ainsi que j'ai pu adhérer à l'ASCI en tant qu'enfant de salarié d'Ifremer, mais seulement jusqu'à ma majorité.

¹² Cette tradition festive perdure peut-être encore mais les observations que j'ai pu faire de ce phénomène remontent à la fin des années quatre-vingt dix. Il faut imaginer que les Week ends organisés par l'ASCI à Ouessant rassemblaient alors sans doute près de soixante-dix personnes si ce n'est plus). Aujourd'hui, les manifestations sont plus courtes (expositions, vernissages, éventuellement repas), et se font souvent en petit comité.

¹³ Il l'est toujours partiellement dans les clubs qui restent gérés sur ce modèle mais de nouvelles structures, commerciales essentiellement, sont venues depuis assouplir ce mode de fonctionnement. Cet informateur a un point de vue assez critique (voire partisan), mais ses remarques sont intéressantes pour se faire une idée du contexte dans lequel s'insère notre sujet :

« Ce qui a beaucoup changé chez l'individu c'est que on voit de plus en plus de gens qui viennent pour plonger soit dans les clubs associatifs soit dans les clubs professionnels, ce sont des consommateurs. C'est de pire en pire. Ils paient et à partir du moment où ils ont payé... c'est ça qu'ils n'arrivent pas à comprendre. C'est vrai que dans un club professionnel... vous rangez les bouteilles, c'est pas à moi de les ranger. Club associatif: c'est pas pareil. Ça veut dire que normalement ce que tu paies c'est le droit de participer aux activités. L'activité ce n'est pas que de plonger, c'est ranger ton matériel, plonger, prendre la bouteille, la mettre sur le bateau... Vous voyez un petit peu ? C'est pas le même état d'esprit souvent. Alors que le club professionnel... Alors bon ce qui se passe c'est que bon, on a ça et puis arrivé à un certain âge, même dans les clubs associatifs, un gars qui a cinquante-cinq ans (Je vais être malpoli) : « ils commencent à me faire chier : faut porter la bouteille, faut écouter le discours... Moi ce que je veux : je paye ma plongée, moi le bateau il m'emmène la bouteille, il y a une voiture, un chariot : qu'ils m'emmènent ma bouteille. Je veux pas faire d'effort, je paye, point, je pars. » Vous voyez un petit peu ? Après... On a tout intérêt dans tout club, professionnel ou associatif, de fidéliser les gens. Si les gens s'y plaisent ils reviennent. » Camille Gélébart (qui a aidé à monter plusieurs clubs corporatifs avant d'en fonder un indépendamment de toute entreprise), avril 2012.

s'arrêter systématiquement sur un tourteau parce que les tourteaux on en voit à chaque fois et plutôt à des trucs qui sont plus remarquables. L'intérêt c'est aussi de leur apprendre quelque chose. »

Enfant, j'ai pu voir ces objets caractéristiques de la navigation industrielle apparaître dans l'environnement mental du plongeur au fur et à mesure de sa formation : lorsque mon père s'est soudain mis à parler de chaudières, d'hélices, de treuils, de chadburn, et à employer des termes que je n'avais encore jamais entendus (plus tard, il s'en est assez largement détourné, s'intéressant surtout à ce qui se trouvait fixé sur toutes ces machines). Avec le recul, et en considérant ce qui est noté dans son carnet, il me semble pouvoir repérer l'influence assez marquée de certains de ses « moniteurs », parmi lesquels quelques spécialistes¹⁴. D'autres informateurs confirment l'existence de ce phénomène mimétique, comme par exemple Christophe Lebranchu, qui en tant que membre de BRP, côtoie régulièrement des passionnés de la première heure :

« Je plonge avec des gens comme Hugues, qui ont une connaissance du navire, du bateau en lui-même et quand on plonge, au fur et à mesure, on commence à étoffer son vocabulaire, notamment à reconnaître les différentes parties du bateau donc il te dit ben “ ça c'est un système d'engrenage qu'on trouve plutôt sur tel type de bateau, celui-ci est de telle époque parce que c'est pas soudé, c'est rivé”, et finalement on développe des connaissances sur l'épave en elle-même. »

Christophe Lebranchu, entretien enregistré à la piscine Foch à Brest, en juin 2010.

Les rapports de force ont sans doute une influence majeure, mais les liens d'amitié et les jeux de séduction paraissent en avoir tout autant. Ceci étant dit, la réhabilitation des vestiges industriels relève aussi d'un phénomène global, qui ne se limite pas à notre terrain et ne saurait être le fait de la transmission de “maître” à “disciple” dont nous venons de parler.

¹⁴ Paul Marec notamment, dont il avait acheté le livre dès sa parution. (*Mémoires englouties, op.cit.*)

1.3. Rendez-vous avec la mer : « Vendredi vingt heure cinquante dans *Thalassa* sur France trois »

Pour cette raison, je crois qu'il est intéressant de parler quelques instants de l'émission *Thalassa*, dont la popularité semble être le reflet de ce mariage entre la culture maritime et les aspirations de la société post-industrielle.

Plus accessible que la revue *Chasse Marée* qui réclamait un effort de lecture et même une certaine concentration, l'émission popularisée par la figure emblématique de Georges Pernoud était à la portée de presque tous les budgets, et s'offrait au téléspectateur par la séduction des images, sans qu'il ne soit indispensable d'écouter les commentaires chargés de les expliquer¹⁵ (je ne veux pas dire qu'il n'y a pas besoin de réfléchir en regardant *Thalassa*, mais tout dépend de l'état d'esprit du moment. Même les enfants peuvent s'y retrouver, ce qui n'est pas vraiment le cas de *Chasse Marée*). Toute la semaine, "l'indétrônable" Georges Pernoud invitait les Français à les rejoindre, lui et son équipe, pour des excursions à travers le monde qui leur permettaient de découvrir des manières de pratiquer la mer, des techniques à la fois exotiques et finalement si proches, de suivre les évolutions quotidiennes des pêcheurs du Portugal, du Cap Vert, des îles polynésiennes ou du Grand Nord, des pêcheurs de corail et des chasseurs de phoque du Groenland, mais aussi des sauveteurs en mer, des sémaphoristes, des mécaniciens à bord des supertankers, et encore des passionnés de modélisme, des artistes peintres ou sculpteurs sur bois flotté, des conservateurs de musées, des vendeurs à la criée (etc.) Je cite des exemples pêle-mêle, au gré des idées qui me viennent à l'esprit : *Thalassa* brasse vraiment des sujets très variés. Si je parle parfois au passé, c'est parce qu'il me semble que, même si elle reste encore suffisamment regardée pour perdurer, l'émission a un peu perdu le statut de rendez-vous familial hebdomadaire qu'elle a pu avoir dans de nombreux foyers. « Les je-ne-sais-pas-quoi de la mer, c'est vendredi vingt heure cinquante, dans *Thalassa* sur France Trois » rappelait Georges Pernoud cinq ou six fois par jours, et dès le début de la semaine, pour ceux qui auraient fait mine de l'oublier. Le générique également

¹⁵ Accessible, elle l'est toujours, mais dans les années quatre-vingt et quatre-vingt dix les téléspectateurs n'avaient pas plusieurs centaines de chaînes parmi lesquelles faire leur choix

relève presque du mythe : une musique engageante qui symbolise en quelque sorte l’“appel du large”, et un dessin stylisé qui se transforme au fur et à mesure : le poisson devient bateau, le bateau se change en coquillage, boussole, crabe, casque de scaphandrier et ainsi de suite pendant tout le temps que dure la musique. Les plongeurs comme les autres téléspectateurs du vendredi soir regardaient *Thalassa*, et pouvaient même, un peu comme la consécration d’un travail bien fait, espérer un jour passer eux aussi à la télé, comme ça a été le cas pour Camille Gélébart, en raison de son engagement dans la promotion de la plongée enfant (en 1982 ou 83 selon ses souvenirs). Je cite de nouveau cet exemple parce qu’il me l’a dit en entretien, mais il est probable que d’autres que lui aient fait la même expérience, et ne m’en aient pas parlé. Plus encore que celle de *Chasse Marée*, l’équipe de *Thalassa* était déjà très attentive à la vie des marins d’aujourd’hui, et a donc très fortement contribué à l’esthétisation des paquebots, cargos, supertankers et autres témoins d’une ère industrielle sur le déclin. Les images nous incitaient à poser un regard tendre et déjà nostalgique sur ces géants de fer, dont on pouvait pressentir la fin prochaine au vu des actualités (même s’ils résistent finalement encore aujourd’hui). L’idée faisait déjà son chemin selon laquelle la grande pêche, les superpétroliers et les « navires poubelles » devraient s’effacer pour laisser la place à un monde propre et sans détritiques, où les hommes seraient respectueux de l’environnement (c’est un idéal, certains diront « naïf », mais d’autres continuent d’y croire, ce n’est pas à nous de trancher). Il ne faut pas, je crois, regarder ces deux aspects : esthétisation d’une part, crise de l’autre, comme des phénomènes séparés. Car nous l’avons déjà dit à plusieurs reprises, en référence aux travaux des spécialistes de l’histoire du patrimoine d’ailleurs, c’est manifestement souvent du sentiment de rupture, de l’impression d’une disparition programmée, que naît le besoin de préserver. En somme : la fin prochaine de ce monde, auquel les téléspectateurs s’étaient très vite habitués, semblait appeler le sauvetage de ce qui pouvait encore l’être, et sa mise en valeur¹⁶.

Mais il est encore une chose qui est importante ici, qui distingue là aussi *Thalassa* de *Chasse Marée*, et rapproche encore plus l’émission populaire des tendances très

¹⁶ On a déjà évoqué les problèmes de conflits d’usages qui se cristallisent autour des objets patrimonialisés dans la deuxième partie, je n’y reviens donc pas ici.

actuelles observées dans le monde de la plongée. C'est le fait que les protagonistes des reportages sont souvent des individus clairement identifiés : des chercheurs, des marins, des artistes, que l'on suit sur leurs lieux de travail, mais aussi chez eux, à table, en famille, etc. On peut même à l'occasion les surprendre en train de regarder la « télé ». Il est donc particulièrement aisé, pour le spectateur, de s'identifier personnellement à tel ou tel personnage qui lui a paru sympathique, ou à quelqu'un qui semble partager une passion commune avec lui, ou encore à quelqu'un qui pratique le même métier que lui. Ce parti pris renforce l'efficacité des mécanismes mimétiques, par rapport à un article scientifique qui mettrait en scène un équipage, un corps de métier ou autre : des groupes plutôt que des hommes, des collectifs et non des individus. La parabole sur laquelle j'ai choisi d'ouvrir ce chapitre avait en partie pour fonction de mettre en évidence le phénomène qui transparaît ici : à savoir la montée en puissance de l'individualisme, caractéristique majeure de l'époque postmoderne (ou « surmoderne ») selon beaucoup de chercheurs. Dans un tel contexte, que ce soit au niveau du local des clubs ou plus global de la société prise dans son ensemble, il était presque inévitable que, à un moment ou à un autre, un plongeur commencerait à s'intéresser aux vestiges de la navigation industrielle présents sous la mer, et qu'il aurait l'idée d'en tirer un livre ou un recueil d'images : ce qui nous ramène une fois de plus à notre histoire de *quiproqo*.

Plusieurs facteurs, plusieurs échelles doivent donc être prises en compte pour comprendre les transformations qui ont encore fait évoluer la pratique des épaves au cours des dernières décennies. Nous venons de parler de l'influence des lieux de rencontre (au sens propre et au sens figuré : publications, associations, médias). Intéressons-nous maintenant aux tendances récentes identifiées et décryptées par les spécialistes des « nouveaux patrimoines ». On va voir qu'elles tendent à repousser l'épave dans un décor où elle semble de nouveau se fondre, à mesure que le « paysage sous-marin » acquiert une profondeur culturelle plus complexe, et génère des pratiques individuelles multiples et diverses.

2. La naissance du paysage sous-marin

2.1. Ruines militaires : de la commémoration de la guerre à l'esthétique du béton armé

Le traitement en monument des épaves contemporaines se situe à l'intersection de deux mouvements contemporains de réhabilitation mémorielle, qui peuvent se rencontrer mais ne le font pas nécessairement (l'invention du patrimoine industriel d'une part, celle du patrimoine militaire de l'autre). Les chercheurs qui se sont penchés sur ces thématiques mettent en exergue le fait que ces « nouveaux patrimoines » ont, l'un et l'autre, rencontré un succès mitigé, que ce soit auprès du grand public ou des autorités. Il ne serait donc pas très surprenant que le patrimoine immergé se heurte aussi à une certaine indifférence, voire peut être à des résistances. Et effectivement, mes informateurs admettent que, même parmi les plongeurs, ceux qui s'intéressent véritablement aux épaves ne sont en fait qu'une petite minorité. Jean-Louis Maurette, par exemple, regrettait de ne pas parvenir à mobiliser les énergies autant qu'il l'aurait souhaité (Je le cite : « Expédition Syllias ? Officiellement on est une quinzaine, et puis dans la réalité, il n'y en a que cinq six qui se décarcassent vraiment. ») Il se plaignait également de la frilosité des sponsors, en particulier des collectivités territoriales:

« On publie, chaque fois qu'on a un sujet intéressant pour faire la promotion de ce patrimoine immergé ... montrer aux gens un petit peu ce qu'il y a. Et puis on a remarqué depuis quelques années que les gens vont dans des centres de plongée et plongent sur des épaves, mais ne s'intéressent pas du tout à l'histoire de ces épaves, ils n'ont même pas l'idée... Ils ont le nom mais souvent le nom est mauvais - ça arrive - et puis ils colportent ça pendant des décennies : ils ne savent pas sur quoi ils vont ! C'est ça qui est aberrant ! »

Jean-Louis Maurette, fondateur d'Expéditions Syllias, juin 2010.

Cet extrait d'entretien m'a paru faire écho au témoignage de l'un des informateurs de Jean-Louis Tornatore, un fils d'ouvrier engagé dans une action de « justice mémorielle » (axée sur la patrimonialisation des vestiges de la sidérurgie lorraine). Je reprends le passage qui a retenu mon attention:

« On commençait à parler de l'Europe quand même pas mal déjà : on s'est dit : on a une porte, là, et des migrations saisonnières, des gens qui descendent, des Hollandais en particulier, avec caravane, planche à voile et compagnie, ils vont tous passer maintenant par le Viaduc de Longwy. Ils ne verront plus jamais la vallée et ils ne vont jamais savoir ce qui s'est passé ici pendant un siècle. Et ça ce

n'est pas supportable. Il faut quand même essayer de trouver quelque chose pour attirer leur attention. Et ce droit de mémoire justement, c'est là que prend plein sens ce qu'on avait vécu avant avec nos parents et de dire, ces gens là méritent quand même un petit peu qu'on ne les oublie pas aussi vite que ça¹⁷. »

Dans ces deux témoignages, on peut voir se dessiner une opposition assez nette entre un passé *qu'il ne faudrait pas oublier* ; et la fuite dans le présent de générations tournées vers l'avenir et la jouissance du moment. La "morale patrimoniale" se présente ainsi généralement sous la forme d'un discours réprobateur, un discours de crise¹⁸ qui dénonce à la fois la perte des valeurs, des identités, de la notion des choses, et le mode de vie du citoyen consommateur (jugé « nombriliste » par mon informateur). Et pourtant, en dépit des impressions désabusées que lui inspiraient ses expériences, il estimait que quelque chose était sur le point de changer. Je le cite de nouveau :

« Il y a une nouvelle dynamique aussi là depuis une dizaine d'années, on s'aperçoit que les plongeurs qui plongent sur les épaves aiment bien savoir sur quoi ils vont. Donc le travail est payant. [...] Je pense que ça n'intéresse pas les politiques... Mais je pense qu'en Bretagne ça va bouger, moi je connais un certain nombre d'élus Bretons et je pense qu'il y a une dynamique qui va s'installer en Bretagne - j'espère qu'une dynamique va s'installer en Bretagne ! - au niveau de la recherche sur les épaves contemporaines et de la valorisation du patrimoine immergé. J'ai l'impression qu'il y a une dynamique qui est en train de se mettre en place. Au niveau du Conseil Régional, c'est quelque chose. Ça bouge. J'espère que ça va bouger. Parce que bon, on a un patrimoine qui est là, qui va disparaître un jour, il restera que les écrits, les photos les trucs comme ça... »

Jean-Louis Maurette, fondateur d'Expéditions Syllias, juin 2010.

Sur un terrain assez proche, Isabelle Dégrémont et Thao tran ont repéré des évolutions qui pourraient justifier les impressions de Jean-Louis Maurette, et qui confirment en tout cas l'existence d'un mouvement de réhabilitation des vestiges de guerre. À travers une enquête sur les blockhaus du littoral aquitain, ils s'étaient donné pour objectif de chercher à comprendre, derrière les valeurs véhiculées, « le processus de

¹⁷ TORNATORE, J.-L. « Impressions patrimoniales » p.281-297 in ROUX, J. & PERONI, M. (dir.) *Sensibiliser. La sociologie dans le vif du monde*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 2006, p.285.

¹⁸ Sur le discours de crise, Cf. BERLINER, D. « Anthropologie et transmission », *Terrain*, n°55, « Transmettre », 2010.

patrimonialisation, complet, partiel, voire absent¹⁹ » de ces édifices en béton. Ils remarquent à ce propos que si « les valeur d'histoire et de mémoire [avaient] travaillé à [leur] mise en patrimoine²⁰ », la reconnaissance de ce statut ne s'est imposée que récemment mais pour des raisons qui relèveraient selon eux plutôt de l'esthétique et de l'investissement concret de ces lieux par les populations²¹. D'après ces deux auteurs, les pratiques nouvelles observées autour des blockhaus confèreraient au « patrimoine » une plus grande complexité, mais aussi une plus grande richesse²². Leurs observations tendent à confirmer la prégnance d'une tendance générale à la démocratisation du rapport spectateur-objet²³.

Le parallèle s'impose presque de lui-même avec les épaves contemporaines, qu'elles aient ou non été coulées en temps de guerre d'ailleurs. Si traditionnellement, « les éléments monumentaux ne peuvent être patrimonialisés tout de suite » et doivent pour cela se trouver « déjà dans un passé révolu²⁴ », la reconnaissance de “nouveaux patrimoines” semble opérer suivant des mécanismes inédits, permettant de passer outre cette exigence d'épaisseur temporelle. Restons tout de même prudents car la plupart des travaux portant sur ces nouvelles sous-catégories, révèlent que la révolution des regards n'est pas aussi radicale que ne le laisserait croire certains discours. D'après les deux chercheurs, le Mur de l'Atlantique aurait longtemps souffert « d'un déficit de valeurs », et ceci malgré le fait qu'il cristallise « l'histoire de l'occupation allemande en France » et porte donc la marque d'un moment important « dans la constitution collective de la société²⁵ ». Ils suggèrent donc que les bunkers auraient jusqu'ici “résisté” à la monumentalisation parce que leur histoire est

¹⁹ DEGREMONT I. & TRAN, T. « Les blockhaus, lieux de conflits, patrimoine de l'oubli ? L'exemple du littoral aquitain », p. 73, in MEYNEN, N. *Valoriser les patrimoines militaires, théories et action*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Coll. « Art & Société », 2010. p. 74.

²⁰ *Ibidem.*

²¹ *Ibidem.*

²² *Ibidem.*

²³ Leurs définitions des valeurs d'histoire et de mémoire, d'esthétique et d'usage étant celles d'Aloïs Riegl, dont nous avons parlé plus tôt.

²⁴ *Ibid.* p. 75.

²⁵ *Ibid.* p. 74.

« considérée depuis toujours comme peu glorieuse pour la France²⁶ ». Du coup, leur émergence patrimoniale serait toujours restée incomplète, en particulier sur le plan officiel²⁷. Associées à ce premier argument, s'ajouteraient des raisons plus pragmatiques, liées au fait « qu'après la Seconde Guerre mondiale, les blockhaus du Mur de l'Atlantique sont devenus inutiles et encombrants » et qu'ils ont dès lors été assimilés à des « verrues paysagères » par les touristes comme par les habitants²⁸. On pourrait, faire quasiment le même constat à propos des épaves : « inutiles » et gênantes pour la navigation. Ce serait manifestement à ce niveau que les choses sont en passe d'évoluer. L'approche paysagère, qui incite l'observateur à prendre du recul pour donner de la profondeur à son champ de vision et contempler ce qui l'environne avec un œil d'esthète, paraît désormais s'imposer sous l'eau, comme elle s'était imposée en surface plusieurs siècles auparavant²⁹. Cette sensibilité serait étroitement corrélée à une « esthétique des ruines » remise au goût du jour, ruines qui ajoutent une dimension pittoresque au paysage auquel l'œil du spectateur, et lui seul, fixe des limites. Comme l'a fait remarquer Marc Augé, c'est à partir du moment où un édifice ancien, voire de simples débris, acquièrent une valeur d'intemporalité, qu'ils peuvent prétendre au statut de ruines. Aujourd'hui, comme l'a fait observer, entre autres, Nathalie Heinich, le « *terminus ad quem* ³⁰ », c'est-à-dire la limite à partir de laquelle un objet bascule dans la catégorie des ruines se rapproche sans cesse davantage du présent. Isabelle Dégrémont et Thao Tran le vérifient s'agissant des blockhaus du Mur de l'Atlantique qui, selon leur analyse, n'auraient pu accéder au statut de patrimoine qu'à l'issue d'opérations de mise en oubli, qui les renvoient dans un passé désormais neutralisé³¹:

²⁶ *Ibidem*.

²⁷ « Ce déni de mémoire sur les lieux de conflits créés par une autre puissance militaire que la France amène, dans la continuité du processus, un déni de patrimoine », *Ibidem*.

²⁸ *Ibid*. Mais l'expression « verrue paysagère » n'apparaît pas dans l'article, je me permets de l'utiliser car je l'ai très souvent entendue, appliquée à ces fortifications de béton armé.

²⁹ Cf. CORBIN A. *Le Territoire du vide .op. cit.* J'ai joint en annexe une série de photographies destinées à appuyer ce commentaire

³⁰ HEINICH, N. *La fabrique du patrimoine, de la cathédrale à la petite cuillère*, Paris, Edition de la Maison des sciences de l'homme, Coll. « Ethnologie de la France », 2009.

³¹ Voir carrément sur la plage car du fait de l'érosion côtière, beaucoup de blockhaus se retrouvent ensevelis sous le sable quand ils n'ont pas déjà les pieds dans l'eau.

« Si l'aspect mémoire est pratiqué par certains acteurs publics, il est rarement seul et se dilue dans d'autres valeurs reliées à une pratique plus générale du paysage littoral³². »

Autour des épaves de l'Iroise « l'aspect mémoire » semble aussi se diluer, alors que les pratiques des plongeurs qui les fréquentent régulièrement répondent, de leur propre aveu, à des mobiles variables d'un individu à l'autre. Donnons un exemple avec les stages sur les épaves contemporaines organisés depuis plus de dix ans par le club Subaqua de Ouessant³³. À l'origine, le programme proposé ciblait en priorité les amateurs d'histoire et d'archéologie navale. Mais comme l'organisateur en a fait le constat, ces stages drainent un public beaucoup plus hétérogène qu'il aurait pu s'y attendre vu le libellé choisi : les “stagiaires” veulent voir des épaves certes, mais pour des raisons qui leur appartiennent, et qu'ils ne se laissent pas forcément dicter. Mon interlocuteur expliquait ainsi que ses « topos » sur l'histoire et l'évolution des machines à vapeur intéressaient indéniablement quelques passionnés, mais que beaucoup des participants se révélaient être en quête d'autre chose que ces cours magistraux pour vacanciers cultivés :

« [...] Il y a un public... Et puis les autres personnes font simplement une plongée sur un site qui est plutôt sympa. Et puis, il y a déjà plusieurs années, on s'est dit qu'on allait lancer un stage... parce qu'on sentait bien que tous les plongeurs qu'on emmenait sur les épaves n'étaient pas très très intéressés par la tôle en elle-même et qu'il y a aussi des stages de biologie, et que les biologistes demandaient à aller sur les épaves. »

Paul Marec, Brest, avril 2010.

Si les épaves intéressent les passionnés de biologie pour la richesse de la faune qu'elles abritent, elles attirent aussi les photographes, amateurs ou professionnels. Christian Quillivic par exemple, photographie les épaves depuis une vingtaine d'années déjà : à l'occasion d'une sortie en mer, je lui avais demandé si, de son point de vue, les épaves faisaient partie du patrimoine. Il avait un peu hésité et avait finalement répondu quelque chose comme « on sait bien que c'est du patrimoine » sous entendu : parce qu'on nous le dit et nous le répète... Mais comme il n'estimait pas faire partie de ces spécialistes capables de dire ce qui relève du patrimoine et ce

³² DEGREMONT I. & TRAN, T. « Les blockhaus, lieux de conflits, patrimoine de l'oubli ? L'exemple du littoral aquitain », *op.cit.p.80*.

³³ Cf. Paul Marec, Brest, avril 2010. Voir en *Infra*, Partie deux

qui n'en relève pas, il ne se sentait pas vraiment concerné par ma question : ce qui l'intéressait, manifestement, c'était de prendre de belles photos³⁴. Ce type de relation aux épaves tend manifestement à se généraliser, la valeur esthétique et la mise en scène prenant l'ascendant sur toutes les autres considérations³⁵.

La comparaison avec les blockhaus permet d'interpréter nos observations de terrain comme un cas spécifique, inscrit dans une dynamique plus générale. Même s'il faudrait relativiser le succès de la plongée touristique en mer d'Iroise³⁶, il n'en reste pas moins que la plongée locale conserve un certain dynamisme, à travers la pratique régulière d'adeptes présents à l'année: les adhérents des clubs ou, de plus en plus, des "plongeurs indépendants", réunis ou non en association. L'enquête réalisée auprès de ces "habitués" de la rade et de ses abords permet de voir la pratique photographique s'imposer massivement, jusqu'à devenir quasi omniprésente. C'est un phénomène qui me semble essentiel, et qui tend à confirmer l'analyse d' Isabelle Dégrémont et Thao Tran pour qui les blockhaus deviendraient de nouveaux supports d'art, prétexte à l'expression créative. En quelques années, l'appareil ou la caméra sont devenus des accessoires indispensables de la panoplie du plongeur, au même titre que le phare, le tuba ou le couteau³⁷. Il est d'ailleurs très intéressant de voir quels sont les sujets

³⁴ De la même façon, mon père s'était étonné que je m'adresse à lui, estimant n'avoir rien à dire ou très peu concernant les épaves étant donné qu'il se considérait comme un amateur de biologie marine (et avait tendance à revendiquer une sensibilité naturaliste contre ce qu'il estimait être une forme de fanfaronnade virile).

³⁵ Françoise Choay signalait déjà l'importance de l'acte photographique et le rôle que joue cet art de la mise en scène sur l'inflexion des dynamiques patrimoniales les plus récentes. Cf. CHOAY, F. *L'Allégorie du patrimoine*, op.cit. p. 179 et *passim*. Dans le même ordre d'idée, on peut également se reporter à François CHAPPE, F., *Histoire, Mémoire, Patrimoine, Du discours idéologique à l'éthique humaniste*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Art & Société », 2011

³⁶ D'après ce que j'ai pu conclure de mes observations de terrain (et des réponses fournies par mes informateurs lorsque je les ai interrogés sur la question), il semblerait que le développement du tourisme subaquatique en Bretagne soit un peu entravé par des conditions de mer qui ne sont pas toujours favorables, et peut-être aussi par un déficit d'image, qui incite même les « plongeurs locaux » à préférer les destinations lointaines pour aller mettre à profit leur formation (qui peut par contre avoir été dispensée localement).

³⁷ Sauf que, autant l'appareil photo est effectivement utilisé, autant le tuba et le couteau sont surtout là pour attester que l'on se conforme aux règles de sécurité : beaucoup de plongeurs n'utilisent ni l'un ni l'autre (en théorie le couteau doit servir à pouvoir se dégager si par malheur on se retrouve prisonnier d'un filet ou de quelque chose du genre, quant au tuba,

photographiés, et de chercher à repérer des évolutions au cours du temps. Macro photo ou *fish eye*, effets de lumières divers et variés : chaque photographe combine désormais une ou plusieurs de ces astuces, en fonction de l'effet recherché. Les progrès technologiques et la miniaturisation des appareils ont grandement facilité la tâche, pour les débutants comme pour les initiés. Les portraits d'animaux d'une part, les vues d'ensemble d'autre part, deviennent des sujets classiques, rejoignant de ce fait les plans intermédiaires qui privilégiaient jusque là des objets tels que les chaudières, les hélices, les treuils, etc. plus faciles à cadrer (à l'époque de l'argentique notamment). Ainsi, la progression apparemment irrésistible, de l'activité photographique a favorisé l'émergence de la notion de *paysage sous-marin*, en donnant une nouvelle visibilité à ce qui n'en avait pas avant³⁸. Même les *entrepreneurs de mémoire* "notoires" s'émancipent aujourd'hui du cadre autorisé par les archives, et intègrent désormais une vision "paysagère" du fond des mers, tournant du même coup leurs regards vers ses "habitants". Jean-Louis Maurette, l'auteur des *Gardiens du Silence* et des *Messagères de l'histoire*, que l'on attendrait plus volontiers sur des terrains techniques ou guerriers (au vu de son attirance revendiquée pour les épaves de sous-marins), rapportait ainsi:

« C'est intéressant aussi parce qu'on voit sur des épaves, comme le chalutier Julien Querré qui avait coulé je sais plus en quelle année, dans les années quatre-vingt dix, début 2000 [...] Il y a eu quelques dégâts écologiques parce qu'il y avait du mazout dans ses cuves... On a vu cette épave qui a coulé sur un fond de vingt trente mètres, en très très bon état [...] se coloniser au cours des années...Même maintenant, plus de dix ans après, on voit encore du gasoil qui irise la surface de l'eau, alors que l'épave commence à se disloquer. La première année elle était intacte, la deuxième année, il commençait à y avoir un petit peu de faune fixée, pas de poissons. La troisième année quelques petits poissons, la faune fixée était plus importante, l'épave commençait à se concrétionner et puis au bout de quatre ans, ça y est, la faune arrivait.

On a vu la nature reprendre ses droits sur une épave très récente. En quatre cinq ans la nature reprend ses droits, colonise complètement l'épave, aussi bien la

certain plongeurs trouvent plus commode de l'utiliser lorsqu'ils doivent nager en surface pour regagner la côte ou leur embarcation).

³⁸ Comme les yeux des coquilles Saint-Jacques, pour donner un exemple. Nuançons encore une fois car s'il a fallu attendre ces dernières années pour que l'image devienne banale, certains des pionniers dont nous avons parlé plus tôt s'étaient déjà essayés à la « macro ». Mais le matériel n'était pas le même : beaucoup plus encombrant et requérant une dextérité que n'ont généralement pas les débutants.

faune fixée que les poissons, les crustacés, et tout ça. En quatre cinq ans la nature reprend ses droits. Donc c'est intéressant aussi la plongée sur épaves, d'avoir un suivi comme ça de voir un petit peu l'évolution de... de voir la nature reprendre ses droits sur une épave. »

Jean-Louis Maurette, juin 2010.

Ce témoignage semble refléter un souci réel dans l'observation et le repérage des changements qui s'opèrent au fil du temps. Jusque là, les restes du bateau concentraient toute l'attention, et la mer n'était encore qu'un décor. Il semble que, aujourd'hui, ce soit un peu l'inverse pour beaucoup de plongeurs: l'épave devient un élément inséré dans un ensemble, elle participe d'un sentiment d'« ambiance ». Et à propos d'« ambiance » justement, ce mot a immédiatement capté mon attention dans l'article d'Isabelle Dégrémont et Thao Tran car je l'ai très fréquemment rencontré sur les lèvres des plongeurs, et à peu près aussi souvent dans des publications plus ou moins spécialisées (sur Internet, les administrateurs de sites et les blogueurs tendent à ranger dans cette catégorie « ambiance » tous les clichés où la profondeur de champ permet d'insérer l'épave dans son environnement³⁹). L'avènement de ce terme – « ambiance » - traduit bien la « scénarisation » de l'objet monumentalisé, s'accordant donc parfaitement avec la philosophie qui sous tend la création du Parc Marin d'Iroise, et que l'on a coutume de synthétiser en se référant à la notion de « gestion intégrée »⁴⁰. Par l'intermédiaire de l'épave, c'est désormais la mer qui devient patrimoine.

Le cheminement est assez logique : il nous a fait passer d'une phase de conquête associée à la curiosité pour l'objet insolite⁴¹, à une époque d'institutionnalisation, qui a vu l'élection de monuments historiques permettre de signaler cette emprise sur un territoire désormais sous contrôle. Après la conquête et la stabilisation, on en arrive maintenant à une troisième étape, celle de l'aménagement. Il s'agit désormais de mettre en œuvre une politique de « gestion » du domaine immergé, qui implique aussi

³⁹ Notons que compte tenu des conditions de visibilité en Mer d'Iroise, la profondeur de champs est presque toujours limitée à une quinzaine de mètre grand maximum (en général on parle déjà de visibilité correcte lorsqu'elle est de trois à cinq mètres).

⁴⁰ Cf. VAN TILBEURGH, V. « Quand la gestion intégrée redessine les contours d'une aire protégée : le cas du Parc Marin en Mer d'Iroise », *VertigO, la revue électronique en sciences de l'environnement*, Volume 7, n°3, décembre 2006.

⁴¹ Dont on s'empare pour compléter une collection représentant le monde en miniature (le monde ou l'œkoumène en tant qu'il s'oppose aux déserts et autres *terræ incognitæ*).

d'y ménager des espaces pour pouvoir y mimer une fois de plus le retour à l'«antimonde», y « mettre en scène la violence extra urbaine ». Cette formule, que j'emprunte à l'historien Bertrand Lançon, me paraît appropriée pour rendre compte d'une situation comparable à celle qu'il décrit (quoique le contexte soit fort éloigné du nôtre) : il nous parle en effet des anciens Romains qui organisaient dans leurs amphithéâtres des naumachies spectaculaires, consistant à reconstituer un semblant de sauvagerie marine en plein cœur de la ville⁴². Ne serait-on pas, nous aussi, mis au devant d'une réinvention tardive de la nature par une civilisation industrielle qui semble avoir tout fait pour la congédier ? La comparaison est légèrement provocatrice mais je vais essayer de la justifier.

2.2. Parcs aquatiques et musées sous-marins

« [Les] naumachies apparaissent comme des tentatives de restitution de la vaste nature, terrestre ou océanique, dans un espace urbain totalement extrait de l'état naturel. Un espace clos, et circonscrit par un cercle de spectateurs. Les jeux offrent ainsi au regard une nature ou perdue, ou lointaine, et créent pour les Romains des villes la notion d'exotisme⁴³. »

La tentation est grande de faire le lien entre la nature «amphithéâtralisée» décrite par le spécialiste d'histoire romaine, et celle qui, depuis un quart de siècle s'offre au regard des Brestois et des touristes que draine chaque année le parc *Océanopolis*. Un millier d'espèces de créatures marines différentes y sont représentées, rassemblées dans un complexe constitué d'une cinquantaine d'aquariums remplis d'eau de mer⁴⁴.

⁴² « Le comble du décor reconstitué, cherchant à mettre la nature en amphithéâtre comme une goélette dans une bouteille, est sans doute la naumachie : plusieurs empereurs tels Auguste ou Trajan, font construire un aqueduc pour amener assez d'eau pour inonder entièrement une arène et y présenter des combats navals. Néron pousse la reconstitution jusqu'à donner une naumachie avec de l'eau de mer et des animaux marins. LANÇON, B. « Terres intérieures et terres extérieures chez les romains » p.187-198 in DALLA BERNARDINA, S. (dir.) *Terres incertaines ; Pour une anthropologie des espaces oubliés*, Rennes, PUR, 2014.p. 191

⁴³ *Ibidem*.

⁴⁴ Je dois signaler ma reconnaissance à Anne-Laure Riché-Beulz, étudiante en première année à l'UBO de Brest qui a réalisé un dossier convaincant sur la mise en exposition de l'animal à Océanopolis (à travers l'exemple des phoques gris) sans quoi je n'aurais peut-être pas songé à faire ce rapprochement.

Parmi de nombreux dispositifs interactifs, on peut également repérer une maquette où flottent des bateaux, semblables aux navires qui naviguent aujourd'hui sur la mer réelle, et que l'on peut diriger au moyen d'une manette télécommandée⁴⁵. Souligner le côté voyeuriste de l'aquarium pourrait presque faire figure d'iconoclasme pour un Brestois, qui a peut-être rêvé des heures durant, étant enfant, devant la vitre du bassin des phoques, plongé ses mains avec excitation dans le petit bassin où il a pu palper un « concombre de mer » ou effrayer les Coquilles Saint Jacques en les chatouillant avec le bras d'une étoile de mer ... Et je ne parle ici que du pavillon tempéré, autour duquel sont venus se greffer des espaces d'expositions beaucoup plus spectaculaires et beaucoup plus exotiques que ne pouvaient l'être les aquariums du départ, peuplés par les "habitants" de nos côtes que nous n'avions cependant déjà pas tous forcément l'habitude de voir⁴⁶. Conçu pour « associer étroitement la découverte et la science » le parc océanographique brestois jouit d'une notoriété et d'une réputation telle que l'on pourrait presque se sentir coupable d'en signaler les ambiguïtés. Mais il faut peut-être parfois accepter de jouer les rabat-joie, et même de passer ses rêves d'enfant au crible de la critique. Bref, *Océanopolis* a ouvert ses portes en 1990 et a fêté cette année (2014) ses dix millions d'entrées, il attire des visiteurs venus de la France entière, mais aussi de l'étranger. Il participe notablement au rayonnement de Brest et de ses environs, bien au-delà des limites régionales⁴⁷. À titre de comparaison, le Biodôme de Montréal, créé en juin 1992 pour favoriser l'éveil d'une conscience environnementale planétaire (et qui se présente comme la « réponse concrète de la société Québécoise au défi environnemental ») accueille environ un million de visiteurs par an, soit un ordre de grandeur approximativement identique. Selon Gaëlle Crenn, à qui j'emprunte ces chiffres (fournis dans un article paru dans la revue *Culture et Musées*) « le biodôme se veut le lieu privilégié où se réfléchisse, dans le double sens d'en donner le reflet et de

⁴⁵ Et éventuellement faire se caramboler (sinon ce ne serait pas marrant...)

⁴⁶ Aujourd'hui on peut même admirer des créatures venues des grandes profondeurs, "conservées vivantes" dans des « Abyss box » qui de l'avis des spécialistes sont de véritables concentrés de technologie. Cf. Emission de radio citée. « Exploration sous-marine, Toujours plus profond », dans « On verra ça demain », par Daniel Fiévet, 11 juillet 2012

⁴⁷ Pierre André Moulet a compté parmi les initiateurs du projet, de même que Jean Bronnec si l'on se fie au témoignage du premier. A ce niveau également, on trouve des connexions intéressantes entre la plongée de loisir et l'imaginaire marin local.

la mettre en question, la relation aujourd'hui menacée entre l'homme et la nature [...] où se joue et peut se lire la constitution de l'environnement en patrimoine⁴⁸. ». La sociologue rappelle que cette patrimonialisation de l'environnement « ne va pas de soi et soulève plusieurs paradoxes⁴⁹ ». Elle propose donc de réfléchir en parallèle aux conceptions de l'environnement d'une part, et à celle du patrimoine de l'autre, telles qu'elles se dévoilent dans cette mise en musée de la nature. Le cas d'*Océanopolis*, créé à la même époque que le Biodôme et qui semble s'inscrire dans la même mouvance à la fois éducative et militante, suscite les mêmes interrogations.

Si la mer, telle qu'elle est exhibée à *Océanopolis* sous couvert d'environnementalisme éclairé, rappelle à certains égards la nature "amphithéâtralisée" des naumachies antiques, mais adaptée à un contexte planétaire différent, ne peut-on pas voir l'institution du « Parc Marin d'Iroise » comme le prolongement de cette artificialisation de la nature hors des murs de la cité? Ne s'agit-il pas, avec ce nouveau concept d'« aire marine protégée », de reconstituer un semblant de « sauvagerie » à l'intérieur d'espaces désormais presque entièrement sous contrôle (après avoir été sondés, dragués, cartographiés, analysés, couverts de sémaphores, de laboratoires, de stations d'analyses, etc.), qui peuvent désormais servir de pôles d'attraction touristique, offerts aux plongeurs en tant que sites de plongée récréative, et où ceux-ci sont invités à mimer l'aventure de leurs rêves pour ensuite en matérialiser le souvenir sous une forme pixellisée? Pensons au concept de récif artificiel notamment, qui quoique l'« océanisation » volontaire soit interdite en France et en Europe, bénéficie d'un « capital sympathie » non négligeable, auprès des plongeurs, mais également des scientifiques. Il en existe quelques exemples locaux. Les épaves de la *Perle* et du *Castel Meur* sont sans doute beaucoup moins célèbres que celles du *Drummond Castle* ou de *L'Amoco Cadiz*, mais elles peuvent aussi être considérées comme emblématiques de l'époque postindustrielle. En breton *Castel Meur* signifie « grand château ». C'est sans doute un hasard mais c'est bien ce que cette épave était appelée à

⁴⁸ CRENN G. « La patrimonialisation de l'environnement au Biodôme de Montréal » p. 65-87 in DAVALLON, J. (dir.) *Culture & Musées*. n°1, « Nouveaux regards sur le patrimoine », 2003. p. 65-66.

⁴⁹ *Ibid.* p. 66.

devenir : un grand château pour les poissons⁵⁰. J'ai dit quelques mots du concept de récif artificiel en introduction, le voici expliqué par Stanislas Dubois, chercheur en écologie benthique à Ifremer:

« On va rajouter un support pour des espèces qui n'ont jamais été là avant. Et c'est intéressant pour le biologiste de suivre ces espèces qui vont coloniser. À l'échelle de dix ans, c'est largement suffisant pour voir plein d'espèces venir se fixer là, et se cacher dans les anfractuosités. C'est une problématique qui est vraiment étudiée. Aujourd'hui, par exemple dans le golfe du Mexique où j'ai travaillé, il y a énormément de plateformes pétrolières, et ils se demandent s'ils doivent enlever les structures métalliques ou au contraire les couler pour faire des épaves. Ce qui arrange bien les compagnies pétrolières vu que ça coûte moins cher de couler la structure que de la démonter et de la ramener à terre. Mais ils se sont rendus compte que dans ces environnements qui sont des environnements vaseux - le Golfe du Mexique en particulier - le fait de couler ces plateformes pétrolières et d'avoir ces épaves métalliques au fond de la mer, créait toute une sorte de deuxième écosystème, un attrait pour les poissons en particulier : d'abord des espèces viennent se fixer dessus, il n'y aurait jamais eu ces espèces avant. Ensuite les poissons viennent se nourrir de ces espèces qui sont fixées et ça crée une pêche de loisir. Les pêcheurs viennent pêcher à la ligne autour de ces structures... Et même les pêcheurs professionnels, parce qu'il y a plus de poissons. Donc il y a un intérêt à avoir ces structures sur le fond. »

Stanislas Dubois, 2010

Le concept est séduisant au regard de l'environnementalisme ambiant (mais aussi pour les pêcheurs et les investisseurs en tout genre, notamment les pétroliers) mais il n'en est pas moins ambigu. Car où situer ces espaces hybrides, vestiges de l'ère industrielle destinés à préserver un semblant de nature sauvage dans des fonds que l'on dit menacés de dépeuplement ? A-t-on vraiment envie de voir reparaître la sauvagerie, et dans ce cas sous quelle forme ? En soulevant ces questions, je pense à un article de l'ethnologue Lucie Dupré, où elle constate que, en dehors de « quelques naturalistes audacieux », le retour à la nature n'a, en vérité, pas toujours bonne presse. Elle explique :

« L'instabilité naturelle et le développement anarchique de la végétation renforcent la sensation de désordre et témoignent d'une avancée incontrôlée du sauvage. Celle-ci renvoie à l'inversion du rapport de force entre les hommes et

⁵⁰ Ce chalutier français immatriculé à Douarnenez avait été gravement endommagé par un accident survenu au moment où l'on s'apprêtait à en nettoyer la carène. En 1984, après avoir passé huit ans à pourrir dans le port, il avait finalement été transformé en récif artificiel sur une initiative lancée et soutenue par une association locale, le Groupement Maritime de la Baie.

leur environnement, qui s'établit aujourd'hui au bénéfice d'une nature estimée en tout point excessive, potentiellement hostile car anarchique⁵¹. »

Le culte de la *Wilderness* aurait donc ses limites et, dans les faits, on trouverait encore pas mal de gens pour qui la nature n'est appréciable que sous forme d'échantillon, lorsque des limites précises peuvent lui être imposées. Sur notre terrain, l'excès de nature « sauvage » pourrait être représenté par les proliférations algales et autres apparitions d'espèces "invasives", documentées et étudiées encore récemment par plusieurs ethnologues spécialisés dans l'analyse des rapports entre l'homme et la nature : algues vertes, crépidules (*Crepidula fornicata*), haploops (*Haploops niræ*)⁵², blooms planctoniques (qui désespèrent tout particulièrement les photographes⁵³). On pourrait imaginer que le concept de récif artificiel, qui à en juger par le témoignage du benthologue consisterait à fixer une faune identifiable et surveillée dans un endroit donné, puisse être envisagé comme une réponse à la prolifération exubérante de ces créatures indésirables. Il ne s'agirait donc pas tant de laisser la nature reprendre ses droits, comme certains se plaisent à l'affirmer, que de lui en attribuer. La nuance n'est pas négligeable à mon avis, et signale une fois de plus l'incertitude qui règne autour du statut de la mer. D'ailleurs, dans le même temps, on affecte d'oublier que les espèces invasives ont souvent été introduites suite à des expérimentations de domestication de la nature assez semblables à celle qui sous-tend le concept de récif artificiel, et qui ont ensuite échappé au contrôle humain. On rejoint ici l'idée de « technonature » (autrement dit une nature réinventée par technologie assistée) proposée par Catherine et Raphaël Larrère dans une remarque liminaire à leur ouvrage sur le « bon usage de la nature ».

D'Océanopolis au Parc Marin - dans lequel les épaves deviennent des récifs, ni tout à fait artificiels quand elles n'ont pas été coulées volontairement, ni pour autant naturels

⁵¹ DUPRE, L. « Des friches, Le désordre social de la nature », p. 125-136 in *Terrain*, revue d'ethnologie de l'Europe, « Imitation et anthropologie », n°44, mars 2005, p. 126.

⁵² Il s'agit d'une espèce de petits crustacés marins, espèce dite « ingénieur », qui sécrète des tests calcaires et forme ainsi des colonies pouvant couvrir plusieurs hectares et entraver sérieusement le travail des pêcheurs dans certaines zones. Je m'appuie ici sur le témoignage de Stanislas Dubois, chercheur en écologie benthique à Ifremer.

⁵³ C'est une plainte récurrente : le manque de visibilité lié aux « particules ». Le réchauffement climatique est souvent mis en cause.

évidemment - ne reproduit-on pas, quelque part, l'illusion mise en scène par quelques artistes américains des années soixante et soixante dix, et qui s'étaient donné pour objectif de libérer l'art du carcan institutionnel des galeries et des musées? Je songe en fait à une remarque de Gilles Tiberghien, auteur d'un ouvrage de référence sur le « Land Art »⁵⁴ :

« Sortir des musées c'était une façon de réinventer l'art. Mais sortir de ces espaces c'était aussi les prolonger⁵⁵. »

Comme le faisait observer l'un des instigateurs de ce mouvement⁵⁶, loin de constituer un « retour à la nature », le Land Art révélait en fait le caractère illusoire. Il affirmait que pour lui, la Nature n'existait tout simplement pas (ou plus)⁵⁷ :

« Je pense que nous considérons tous le paysage comme étant coextensif à la galerie. Je ne crois pas que nous envisagions la question comme un retour à la nature. Pour moi, le monde est un musée. La photographie rend la nature obsolète⁵⁸. »

On rejoint d'ailleurs le commentaire de Bertrand Lançon qui, juste après avoir décrit les naumachies romaines, faisait observer que « Ce n'[était] pas la nature qui [était] montrée aux Romains mais une nature amphithéâtralisée, propre à nourrir une fantasmagorie sur le sauvage. » Et “chez nous”, la notion même d' « aire naturelle protégée » ne relève-t-elle pas de l'oxymore ? Tout concourt en fait à laisser penser que, sur notre terrain, les choses s'organisent autour d'ambivalences habilement entretenues, non moins élégamment dissimulées. Et la mer se prête étonnamment bien à cette mise en ambiguïté, qui permet de s'affranchir des normes sociales, tout en contribuant à les renforcer : de transgresser les règles sans pour autant les condamner. On associe volontiers la mer à la liberté...n'est-ce pas aussi un peu une manière de

⁵⁴ Improprement considéré comme un mouvement artistique (selon son analyse). TIBERGHIEU, G. A., *Land Art*, Paris, Dominique Carré éd., 2012 [1993], 368 p.

⁵⁵ *Ibid.* p.38.

⁵⁶ Robert Smithson en l'occurrence, au cours d'une discussion avec Michel Heizer et Dennis Oppenheim. *Ibid.* p.314.

⁵⁷ Notons que ce point de vue est justement celui contre lequel se posent Catherine et Raphaël Larrère dans un ouvrage cité. Mais Smithson est un artiste qui a pu embarrasser par ces prises de positions radicalistes, souvent suivies d'effet. A ce propos je renvoie aux travaux de Gilles Tiberghien.

⁵⁸ *Ibid.* p 314.

dire : « *En mer, fais ce qu'il te plaît* » ? Comme je me suis efforcée de le faire apparaître dans la première partie, en parcourant la presse, j'ai eu l'occasion de tomber sur de nombreux scandales ou faits divers. J'ai cité le cas des stocks d'Ypérite, mais la liste serait longue qui prouveraient que, au fondement de ce principe exorbitant des lois et des coutumes normalement en usage, on trouve des manières de faire et de penser bien enracinées, qui excusent voire encouragent la transgression, tant qu'elle reste discrète et adroitement dosée. Les choses auraient-elles véritablement évolué depuis, comme semblent le laisser entendre les discours de vertu en vogue actuellement ? Les plongeurs sont-ils devenus « adultes », comme ils le proclament parfois. Je cite ici celle de *Mémoires englouties* :

« [...] Enfin, lors des deux dernières décennies, c'est à grands coups de marteaux et de burins que la majorité des épaves accessibles a été minutieusement déshabillée et dépouillée de toute trace de métal jaune. Ces époques héroïques et destructrices sont révolues. Il est temps de tourner une page et de trouver un autre intérêt aux épaves. Pas plus qu'ils ne chassent en scaphandre, les plongeurs amateurs d'aujourd'hui ne pillent les fonds ; ils ont un comportement beaucoup plus policé, plus responsable, plus adulte. La Fédération Française d'Etudes et de Sports Sous-Marins a beaucoup œuvré dans ce sens. Les plongeurs sont devenus plus respectueux, plus curieux aussi, et se contentent de moins en moins de visites passives des fonds sous-marins⁵⁹. »

Mais qu'est-ce qu'être « adulte » dans un monde où la publicité, les médias (l'idéologie dominante de façon plus générale) nous enjoignent continuellement de veiller à conserver une âme d'enfant ? Les époques « héroïques et destructrices » sont-elles véritablement derrière nous, et dans quelle mesure peut-on prendre cet engagement au pied de la lettre ? Qui peut véritablement dire ce qui se passe sous l'eau, en tous lieux et en tous moments ? C'est évidemment impossible, soyons donc moins ambitieux et essayons déjà de voir, dans la manière dont les plongeurs rendent compte de leurs expériences, s'ils sont eux-mêmes convaincus d'avoir atteint cet âge de vertu, et surtout s'ils agissent en fonction.

⁵⁹ JONIN, B. & MAREC, P. *Mémoires englouties*, op. cit. p. 5-6.

3. *Entre-deux*

Après avoir découpé les épaves au chalumeau, après les avoir recherchées pour leurs cargaisons et pour les trésors qu'elles étaient supposées cacher, après avoir voulu en faire des monuments-témoins de l'histoire de la région (des guerres, de la construction navale et de l'âge d'or de la propulsion à vapeur, etc.), les plongeurs seraient donc devenus des esthètes, écolos à leurs heures, sensibles à la beauté des épaves réinsérées dans un « écrin paysager » invisible au reste du monde ? Mais auraient-ils dans le même temps cessé de prélever, ramasser, récupérer, collectionner ce qu'ils trouvaient au fond : autant de termes qui s'apparentent tous à des formes de prédation ? Cela reste quand même à prouver...

3.1. **Ecolos, mais pas trop**

Si on les écoute, les plongeurs donnent l'impression d'avoir particulièrement bien assimilé le discours qui fonde l'idéal de société propre à notre époque, prônant l'auto-discipline et la responsabilisation de chacun. Pour ce qui est du rapport à l'environnement, l'adhésion à ces principes donne lieu à des énoncés assez convenus concernant les « droits » de la nature. Celle-ci tendrait à devenir une sorte de personne morale, suivant un schéma discursif qui conduit, de façon un peu paradoxale, à la renvoyer du côté de la *culture*, alors même que les « droits » en question sont implicitement définis comme le *droit* de rester sauvage. Notons que ce n'est pas la seule contradiction que les mécanismes auxquels nous assistons génèrent. De nouveaux espaces publics seraient-ils en train d'apparaître comme l'a suggéré André Micoud ? Mais des espaces publics situés en pleine "Nature" et qui tairaient leur nom parce que leur institution semble aller à l'encontre du sens commun (lequel associe plus volontiers la notion d'espace public aux réalités urbaines). D'après le sociologue, « les débats actuels au sujet du devenir de la campagne ne [font] que nous acclimater

peu à peu à la nécessaire prise en compte de la nature dans le champ politique⁶⁰ ». Pour appliquer cette observation à notre terrain, il suffirait de remplacer la campagne par la mer, qui se retrouve également au cœur de controverses concernant la meilleure façon d'en assurer la gestion. Historiens et anthropologues nous ont prouvé que la nature est une construction sociale, et que ce que nous appelons « sauvage » n'a guère de véritablement « sauvage » que le nom : que cette « sauvagerie » est donc aussi une institution⁶¹. Bref, contre l'idéalisme romantique et ses déclinaisons actuelles, la nature ne serait plus tout à fait perçue comme ce qui fait obstacle à l'extension continue du domaine de la culture : elle aurait été domestiquée⁶². En fait, pour qu'elle garde un semblant optimal de « naturel » (car c'est tout de même l'un des principaux arguments brandis par les développeurs touristiques, qui vantent à l'envi son charme sauvage) il suffirait, que puisse être maintenue une certaine équivocité⁶³. Et le fond de la mer ferait désormais partie de ces nouveaux espaces publics, soumis à des codes d'usages "indérogeables", mais qui contrairement aux réglementations qui s'appliquent en milieu urbain, devraient rester de l'ordre de l'implicite et du non dit.

Mais quels peuvent être les conséquences concrètes de cette mise en ambiguïté ? S'agissant de la dimension naturaliste des « bonnes pratiques » du territoire immergé, l'enquête révèle, chez de nombreux plongeurs, un engouement incontestable pour la découverte des espèces faunistiques. Sensibles au messages encourageants diffusés dans ce sens par l'agence des Aires Marines protégées, les plongeurs surnommés « plongeurs bio », se chargent de repérer, identifier, nommer, cartographier et photographier, la moindre petite bête observée lors de leur pérégrinations aquatiques

⁶⁰ MICOUD, A. « La campagne comme espace public ? » p.69-73 in *Géocarrefour*, Vol. 76, n°1, 2001.

⁶¹ Cf. Par exemple, BERQUE, A. « Le sauvage construit » *Ethnologie française*, Vol.40, 2010, p. 589-596. CORNU, P. « Les espaces du sauvage. Une approche historique de l'érémisation des hautes terres du Massif Central » in DALLA BERNARDINA, S. (dir.) *Terres incertaines, pour une anthropologie des espaces oubliés*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014. Je ne pourrais pas en donner une liste exhaustive, il s'agit seulement d'indiquer les sources bibliographiques auxquelles je me suis référée.

⁶² Par allusion au titre d'un ouvrage relativement connu de Philippe DESCOLA, *La Nature domestique. Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*. (Publié avec l'aide de la Fondation Singer-Polignac.) Paris, Éd. de la Maison des Sciences de l'Homme, 1986, 450 p

⁶³ C'est l'idée qui sert de point de départ à l'ouvrage collectif tout juste cité: DALLA BERNARDINA, S. (dir.) *Terres incertaines, pour une anthropologie des espaces oubliés*, op.cit.

(le tout dans un esprit de collecte qui rappelle vaguement l'histoire de l'Arche de Noé, à une époque où beaucoup tirent la sonnette d'alarme et prédisent une cinquième phase d'extinction en masse des espèces⁶⁴ « *si l'on ne fait rien* »...). « Ecolos », les plongeurs le sont dans la mesure où ils se montrent sensibles à ce discours de crise, et qu'ils participent activement à l'effort d'inventaire, qu'ils s'efforcent de faire attention à ne pas palmer trop fort pour éviter de perturber les sédiments quand ils évoluent près du fond, qu'ils ne s'agrippent pas des deux mains aux épaves ou aux rochers sans avoir pris le temps de vérifier s'ils ne risquaient pas d'écraser toute une colonie de corynactis (*Corynactis sp.*)⁶⁵... En bateau, ils récupèrent un sac plastique à l'occasion, et dissertent sur le changement climatique⁶⁶, etc.

En somme, ce qui aurait changé depuis les années soixante, c'est que les plongeurs ont été sensibilisés par des catastrophes écologiques, dont la marée noire liée au naufrage de *l'Amoco Cadiz* reste l'exemple emblématique. L'essor de la photographie sous-marine et l'intérêt pour la faune aquatique seraient d'ailleurs étroitement imbriqués. C'est en tout cas l'opinion de ce photographe:

« Moi je ne connais pas un plongeur sous-marin qui fait de la photo sans être intéressé par la faune et la flore. Moi je me souviens [d'un gars] de Thalès qui disait que plonger avec un photographe c'était "les boules" parce que c'était systématiquement : le spirographe... la gorgone, l'oursin... c'est ça les sujets que tu trouves... et puis comme le matériel n'était pas performant c'était plus chiant, plus long pour la palanquée, pour ceux qui s'intéressaient à la bio... Alors après t'as eu toutes ces histoires de la fédé qui a fait des diplômes d'observateurs de biologie... »

Un plongeur, photographe, avril 2014.

⁶⁴ Comparable à la crise Crétacé/tertiaire connue pour avoir mis fin au règne des dinosaures, ou à celle, plus ancienne, qui marque le passage du Permien au Trias.

⁶⁵ Ce sont de petites anémones très prisées par les photographes pour leur parure colorée : on les surnomme les anémones bijoux, elles forment des tapis multicolores parfois très étendus sur les vieilles coques comme sur les rochers. Voir en annexe la plaquette de présentation « Moi je plonge à l'Ouest » du CIPBL (photo de gauche)

⁶⁶ Qui aurait selon eux un effet préoccupant sur la migration de certaines espèces ainsi que sur la visibilité et même sur la longévité des épaves. Ainsi que le remarquait celui-ci : « Elles ont dérouillé hein. Crois moi, cette année elles ont sérieusement dérouillé. Si tu tombes sur une épave, le changement climatique tu le, tu t'en rends compte [...] C'est ratiboisé point ! C'est foutu en l'air, ça s'éparpille dans tous les sens par-dessus par-dessous. Ce qui fait qu't'auras un hublot au milieu de tout. » Un plongeur (photographe)

Ce témoignage tend à confirmer ce que nous disions plus haut concernant la montée en puissance des valeurs esthétiques et de l'investissement corporel qui tendrait désormais à constituer les sites sous-marins en véritables lieux. Les "chasseurs d'images" joueraient manifestement un rôle de premier ordre dans la mise à l'honneur tardive des épaves entendues désormais comme des microcosmes écosystémiques. Effectivement : quel plongeur aujourd'hui oserait aller contre le discours « écolo » ?...

On en trouve, pourtant, qui admettent qu'il est bon d'être un peu « écolo »... mais pas trop. Après tout, rappelleront-ils par exemple, l'écologie a du bon, mais comme toutes les idéologies, elle peut devenir dangereuse lorsque l'on flirte avec les extrêmes. Je traduis un peu librement une idée qui ressort très fréquemment dans les discussions et que confirment les observations faites directement sur le terrain. Ainsi, bien qu'ils affirment être désormais attentifs aux moindres variations suspectes de la température, à l'apparition d'une espèce clandestine, ou à la recrudescence des périodes de prolifération planctonique, les plongeurs ne vont pas jusqu'à totalement sacrifier leur confort à l'avenir de la planète. Plutôt que de s'entasser à quinze par bateau— ce qui dans les clubs notamment permet de partager le coût de l'essence— et de privilégier les petits trajets, les plongeurs un peu aguerris cherchent désormais à acquérir assez rapidement leur propre « canot⁶⁷ » pour aller ainsi où ils veulent, quand ils veulent⁶⁸. Ou bien, s'ils n'en ont pas les moyens, ils iront s'associer à un collègue un peu plus argenté, ou moins économe (certains témoins dénoncent en effet la mentalité de « profiteurs » qui, selon eux, serait en train de se généraliser, ce qui pourrait bien être un indice que le "pillage" et les comportements "prédateurs" seraient en train de resurgir, même sous une autre forme). Dans un cas comme dans l'autre, on assiste inévitablement à une augmentation sensible du nombre d'embarcations, associée à un étirement des distances parcourues⁶⁹. Celui qui s'en plaindrait se verrait probablement

⁶⁷ C'est un terme que j'ai parfois entendu même si j'admets que c'est surtout pour éviter la répétition que je l'emploie ici.

⁶⁸ Et sans avoir à palabrer pendant plusieurs dizaines de minutes pour se mettre d'accord sur le choix d'un site.

⁶⁹ Je dois avouer qu'il m'est arrivé plusieurs fois durant cette enquête de faire l'aller-retour jusqu'à Molène voire jusqu'à Ouessant. Je ne suis donc pas exempte de toute responsabilité.

gentiment taxé d'écologiste primaire, et se ferait très vite rabrouer par des remarques de ce style : *ce n'est rien comparé à ce que consomment les avions*, ou encore : *les plongeurs sont encore loin derrière les pétroliers en matière de production de déchets*, etc. Sous couvert d'arguments de ce genre, la remise en question de l'écologie pourrait être en train de gagner du terrain, avec des répercussions sur les comportements individuels et collectifs : comportements de consommation hédoniste et décomplexée si j'en juge par ce que j'ai pu observer.

Mais mis à part le fait de chercher à rejeter le gros de la « faute » sur quelqu'un d'autre, les plongeurs ont à leur disposition de nombreuses stratégies destinées à dissiper un vague sentiment de culpabilité, lorsqu'ils se sentent pris en flagrant délit de nonchalance environnementale. La plus commune rejoint un peu celle des informateurs de l'ethnologue Jeanne Favret-Saada⁷⁰ concernant la sorcellerie dans le bocage vendéen, tactique qui consiste à s'excuser par avance de sacrifier à l'indulgence fautive (en matière de superstition dans son cas, de pollution ici) sans pour autant essayer de réprimer les tendances mises en cause. Par exemple, un informateur qui venait de remplir d'essence le réservoir de son tout nouveau zodiac, voyant que quelques gouttes perlaient à l'extrémité du tuyau grâce auquel il avait réalisé sa manipulation, secouait celui-ci au dessus de l'eau en s'excusant : « C'est pas bien hein ? » avant d'ajouter presque aussitôt « la mer n'aime pas mais le bateau non plus ». Face au dilemme, il avait privilégié son bateau. Je ne multiplie pas les anecdotes de ce genre, mais il ne s'agit pas d'un cas isolé. Ce serait en fait plutôt la norme, et ceci sans pour autant se départir d'une conscience écologiste de principe qui peut pousser de temps à autres à ramasser un sac poubelle, une canette, ou autre chose du même genre : le risque de souillure semblant visiblement toujours plus important quand les déchets sont ceux des autres⁷¹.

⁷⁰ FAVRET-SAADA, J *Les Mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage*. Paris, Gallimard, NRF, 1977, 332 p. Pour ces paysans, il s'agit de divulguer des informations précises sur la sorcellerie sans jamais se départir de la posture de l'incrédule « Moi je n'y crois pas... » (p.82 par exemple).

⁷¹ Je me permets d'ironiser mais tout en sachant que je ne suis pas plus que les autres exempté critique à ce sujet.

3.2. « Je ne retire pas, je prends ⁷²»

La formule - « *Je sais que ce n'est pas bien, mais...* » - pourrait s'appliquer presque systématiquement à des pratiques très diverses, frisant parfois l'illégalité. S'agissant de la récupération d'objets par exemple, le procédé est particulièrement efficace. Tout se passe comme si la repentance préprogrammée valait absolution, ce qui permet de s'accommoder de l'éthique tant écologiste que patrimoniale, tout en en transgressant les règles presque ouvertement. Les plongeurs, on l'a dit, jurent avoir laissé derrière eux l'époque héroïque du pillage. Dans les années quatre-vingt-dix, les auteurs de *Mémoires Englouties* se défendaient donc de toute volonté d'appropriation exclusive des épaves qu'ils fréquentaient :

« Aujourd'hui, où il n'y a plus qu'une part de rêve, d'émotion, de connaissance et de plaisir à ramener de la visite de la plupart d'entre elles, ce recueil aurait été incomplet si nous n'avions pas communiqué aux plongeurs les moyens de visiter les épaves que nous décrivons⁷³ ».

Beaucoup plus récemment, mais dans le même ordre d'idée, Olivia Hulot (archéologue du DRASSM et responsable de la coordination des activités sur tout le littoral de l'Atlantique, de la Manche et de la Mer du Nord), saluait en ces termes la parution d'un ouvrage consacré aux *Trésors engloutis de Bretagne*, dont elle assurait la préface.

« Forts de leur expérience glanée au cours de longues explorations sous-marines, les auteurs se muent parfois en guides de plongée... Chaque épave révèle alors ses difficultés comme ses particularités que seule une connaissance approfondie du site permet aux auteurs de partager avec le lecteur sans même que celui-ci soit un scaphandrier. La plongée dans l'histoire devient alors plongée d'exploration. Sous leur apparente robustesse, les épaves sont fragiles et souvent menacées de dégradation, de pillage ou de destruction. Cet ouvrage indique où et comment côtoyer l'histoire en allant à la rencontre des sites explorés. Il suscite l'envie d'en savoir plus et livre pour chacun des sites évoqués de précieuses clefs d'analyses dont le secret fut patiemment collecté au fil de longues plongées, en mer ou dans les archives⁷⁴. »

⁷² Cette citation, je l'avoue, est totalement extraite de son contexte mais elle m'a tellement marquée (et fait rire) que je ne résiste pas à la tentation de l'utiliser ici dans la mesure où elle me paraît adaptée au contenu du paragraphe.

⁷³ JONIN, B. & MAREC, P. *Mémoires englouties*, op.cit. p.7

⁷⁴ HULOT, O. (Préface) p. 5-6 in DENIAU, A. GOURVIL, E. & PEPY, B. *Les Trésors engloutis de Bretagne*, tome 1, de Brest à Lorient, Saint-Malo, Editions Cristel, 2013.

Comme leurs prédécesseurs, les auteurs du volume étaient selon elle des passionnés désintéressés, soucieux de partager leur expérience sans verser dans le secret. Prudente malgré tout, la représentante de la « police des fouilles⁷⁵ » insistait bien sur le fait que les objets que renferment les épaves en question et « qui les rendent si attrayantes, ne peuvent retrouver la surface sans l'autorisation du [...] DRASSM⁷⁶ ». La remarque révèle en creux que le mythe du trésor continue visiblement à faire des émules, et que tous les plongeurs ne sont pas aussi honnêtes que certains voudraient le laisser croire. L'auteur d'un recueil historique au titre évocateur – *Chasses aux trésors en Bretagne et mer Celtique* – n'entend pas faire de mystères à ce sujet. Il nous parle de fantasmes, d'une « espérance quasi romanesque » qui continuerait manifestement d'habiter certains « chasseurs de trésors ». L'historien mettait pourtant les rêveurs en garde:

« Toutes ces épaves que l'on recherche en témoignent : sur ou sous l'océan, le danger n'est jamais loin !

Même pour les plus passionnés, pour les plus romantiques, la mer n'est pas fille facile ! Mais on veut aussi ajouter ici, à l'intention de tous les chasseurs de trésors que la mer est un élément fragile qui mérite d'être respecté. Et nous devinons que la prochaine problématique sera de réussir à concilier la préservation du patrimoine sous-marin avec l'exploitation des riches épaves, objets de nos rêves et de ce livre...⁷⁷ »

La représentation traditionnelle de la mer - réalité dangereuse comparée à une femme qui ne se donne pas au premier venu – est mise ici au service d'un discours sur le patrimoine, qui enjoint les amateurs de trésor à contrôler leurs pulsions. Ainsi, le rapport entre le pillage, la prédation et l'érotisme, souvent implicite dans les discours, semble assez bien caractériser la représentation que les hommes se font de la mer (les plongeurs ne faisant pas exception).

On aura noté, dans les deux premiers exemples cités ici, que les plongeurs s'engageaient chaque fois à indiquer la localisation des sites auxquels ils faisaient référence, à « donner les alignements » permettant de les retrouver⁷⁸, pour citer de

⁷⁵ Expression empruntée à Hervé Bedri (entretien)

⁷⁶ *Ibidem*.

⁷⁷ FOUCAULT, B. *Chasses aux trésors en Bretagne et mer Celtique*, Saint-Malo, Editions Cristel, 2013, (Avant propos) p. 7.

⁷⁸ *Ibid*, p. 8.

nouveau *Mémoires englouties*⁷⁹. Cette promesse n'est pas anodine : j'ai pu constater durant mon enquête que certains de mes interlocuteurs n'hésitaient pas à me solliciter pour que j'essaie de faire parler d'autres plongeurs, soupçonnés d'en savoir beaucoup plus qu'ils n'en disaient. Car, en petit comité, il paraît presque évident que tout le monde récupère un *petit quelque chose* de temps en temps :

« Ce qu'il y a à dire sur les points, effectivement il y a des gens qui cachent jalousement des points parce qu'il y a peut-être aussi, entre guillemets, des richesses à récupérer. Bon faut pas espérer y aura pas d'or. Avoir la chance de tomber sur des lingots d'or, bon, c'est pas le terme. Non, c'est de trouver sa petite épave à soi et de remonter des petites choses. Fin, sincèrement, y a pas non plus un commerce à en faire quoi... Y a rien à gratter. »

Un autre était même assez précis dans ses accusations :

« [...] moi je sais où qu'il se trouvait, à peu près. Mais j'ai dit à personne parce qu'on m'a tellement fauché d'épaves. J'ai déclaré aux affaires maritimes... Les premiers à aller dessus, et à faucher tout, c'était les gendarmes et les douaniers. Alors j'ai dit « maintenant terminé, vous vous démerdez ! Tu declares quelque chose et... »

Il y aurait donc quelques failles dans le système qui oblige en théorie les plongeurs à déclarer leurs inventions dans les quarante huit heures⁸⁰. Mais comme le faisait observer celui que je citais juste avant, les objets qui sont effectivement remontés n'ont souvent de valeur que symbolique. En fait, c'est peut-être même le côté transgressif de la manœuvre qui leur confère leur valeur, d'où une certaine ambivalence à leur égard (que je vais tenter de faire apparaître avec l'exemple qui suit).

Il m'est arrivé une fois d'enregistrer un plongeur qui niait récupérer quoi que ce soit, alors que je ne pouvais pas ignorer qu'il trichait avec la vérité. Ce qui est assez intéressant, dans ce cas particulier, c'est qu'il lui était impossible de croire que je ne savais pas qu'il mentait⁸¹. Pourtant, sans se démonter, il expliquait pourquoi il ne

⁷⁹ Les alignements en question sont à peu près l'équivalent des « points GPS » : des indices permettant la localisation géographique d'un site pour faire bref, sachant que les techniques ont beaucoup évolué depuis une quinzaine d'années.

⁸⁰ Il reste sans doute possible, tant que l'on n'a rien récupéré, de prétendre que l'on n'a rien vu (le tout est de ne pas se faire prendre).

⁸¹ Il s'agissait en fait de mon père : je l'avais enregistré dans la cuisine et derrière moi, se tenait une sorte de buffet où il avait posé quelques petites bricoles qu'il avait ramassées en

fallait pas ramasser. (Pour resituer le commentaire dans le contexte de la discussion, je lui avais demandé s'il pensait que le fait de déplacer des objets pourrait avoir un impact sur la faune) :

« On ne ramène rien [...] Non, l'impact sur la faune il doit être limité, mais ça finit par limiter l'intérêt de l'épave en fait. L'épave elle est dépouillée, il n'y a plus grand chose.... des hublots qui ont disparu parce que les gens les ramassaient... bon, du coup, l'épave est moins intéressante, c'est sûr. »
Février 2010.

Cette anecdote m'a laissé le sentiment que, sous l'eau, les plongeurs se comportent un peu comme ils veulent, et prennent des libertés qu'ils ne se privent pas de dénoncer une fois de retour en surface ... mais dont ils se vantent parfois tout de même en privé. On a vu que les ambivalences, de ce point de vue, pouvaient dépendre de l'interlocuteur. Mais ce n'est pas la seule explication possible : entre satisfaction et remords, les récupérateurs semblent parfois être tenus par des représentations contradictoires des objets en question, comme s'ils ne parvenaient jamais à se les approprier tout à fait. Cette tendance à transgresser les règles est très intéressante : l'enquête de terrain, et en particulier l'observation flottante, permet de prendre la mesure de ses ambivalences et de rendre presque palpables les sentiments contradictoires qu'elle procure à ceux qui y cèdent de temps à autres. Pour en donner un autre exemple, la même personne, que je n'aurais pourtant jamais soupçonnée de "braconner", m'a raconté un jour avoir mangé des coquilles Saint-Jacques sous l'eau, crues, avec son couteau⁸². Ce n'était probablement pas le plaisir gustatif qui l'avait poussé à le faire, mais sans doute justement le fait de pouvoir si facilement contourner les interdits (même s'il n'aurait probablement jamais avoué être ainsi tenté par le risque et l'illégalité⁸³).

plongée. Ce n'était rien du tout, mais vu l'insistance avec laquelle il nous avait fait promettre de nous taire quand nous étions petites, j'avais toujours eu l'impression que ces objets lui « brûlaient les doigts » pour employer une image : il ne les cachait pas, et je pense même qu'il éprouvait presque le besoin de les exposer ainsi aux regards (et donc de les avoir sous les yeux) mais une sorte d'accord tacite faisait que nous n'en parlions jamais et feignions de ne pas savoir comment ils étaient arrivés là (même entre nous je veux dire).

⁸² Qui pourrait donc avoir une autre utilité que purement sécuritaire comme l'enseignent les manuels de plongée.

⁸³ La récolte des Coquilles Saint-Jacques est réservée aux apnéistes, en quantité limitée.

Ces derniers commentaires m'incitent à considérer que la question de la patrimonialisation des épaves, et corollairement celle du pillage, doivent être envisagée au regard de celle, plus générale, du rapport à la mer et à la prédation sous ses formes diverses. De nouvelles pistes d'interprétation semblent alors s'ouvrir pour rendre compte d'attitudes pour lesquelles l'intervention sur le passé n'est jamais vraiment indépendante du milieu dans lequel elle a lieu. Les ambiguïtés du statut de la mer, nous en avons déjà assez longuement parlé, semblent propice à des manipulations scénographiques diverses. Derrière celles-ci, en regardant bien, on peut voir transparaître des passions pas toujours aussi innocentes que ceux qui les entretiennent voudraient le laisser croire. C'est sur ce point que je propose de terminer.

4. Nécropoles sous-marines : entre culte postmoderne et profanation des tombeaux

Au chapitre des ambivalences du plongeur, il est donc une dernière question dont il me paraît important de dire quelques mots: celle de la confrontation à la mort et aux morts (limitée ici à quelques observations relatives à la fréquentation des épaves).

La version dominante de l'idéologie propre à notre époque, qui mêle volontiers le pacifisme universaliste à l'hédonisme "écologique", assimile assez facilement l'intérêt pour les armes et la mécanique, voire même parfois pour les sciences, à l'expression d'une fascination morbide pour la violence. Cette disqualification s'étend presque inmanquablement à la passion que certains plongeurs nourrissent à l'égard des épaves, en particulier lorsque, par leur présence visuelle ou par leur histoire, elles signalent la brutalité destructrice de l'ère industrielle. Les démonstrations de bellicisme viril n'ont pas vraiment bonne presse auprès de l'opinion publique, et la plupart des "enfants de Cousteau" entendent tourner le dos aux confréries masculines (entre autres héritages d'un modèle de société désormais jugé décidément rétrograde). En conséquence, une partie des plongeurs tiennent à garder leurs distances vis-à-vis de ceux qui, parmi eux, manifestent un goût un peu trop prononcé pour la ferraille. Même si ce rapport se fait discret, il y aurait un lien un peu gênant entre les épaves et la mort, qu'il serait difficile de complètement occulter. Les amateurs auprès desquels j'ai mené cette enquête ne

l'ignoraient pas, et leur discours révélait une assez grande réserve quand un sujet ou un autre aurait pu sembler malsain à un interlocuteur un peu suspicieux :

« Tu vois t'as un sous-marin qui est complet... On en a plongé en Manche avec Jean-Louis l'année dernière, là à soixante mètres : il est complet. Là tu sais que les mecs ils sont dedans, c'est clair. Un sous marin c'est évident : tu rentres, tu vas trouver des cadavres ... alors tu te dis : "On ne va peut-être pas trop déconner". »

De façon générale, mes informateurs abordent rarement ce genre de questions de façon spontanée, comme pour laisser penser qu'ils parviennent à faire globalement abstraction du côté un peu obscur de leurs lieux de promenade. Habitué à fréquenter les épaves de l'Iroise, celui que je citais à l'instant affirmait ainsi que la présence des cadavres s'y faisait très discrète, comparativement à ce qui serait le cas dans les sous-marins : « [...] Sur des épaves telles qu'elles sont ici : éclatées, t'as pas ce sentiment. » Il admettait pourtant que, en certaines occasions, un détail risquait de venir empêcher les plongeurs d'oublier complètement que ces sites sous-marins, qu'ils pensaient peut-être pouvoir visiter en toute sérénité, sont *aussi* de gigantesques cimetières. C'est ce qui s'appelle "tomber sur un os" si je peux me permettre un trait d'humour: « J'te dis, le seul que j'ai vu c'est ce fameux fémur qui se baladait, qu'on ré enterrait à chaque fois... »

Le principe du refoulement apparaît clairement à travers l'évocation de ce "mort", réduit à son fémur, que l'on ensable pour mieux l'oublier. Le propos trahit le malaise généré par une question qui tend à renvoyer le plongeur à une image de pilleur de tombes ou de charognard qu'il entend congédier. Il refuse donc de laisser son interlocuteur penser qu'il pourrait être tenté de céder à des pulsions morbides, socialement réprouvées :

« Tu vois ici, après le fort de Bertheaume, t'avais une bouée maintenant ils l'ont déplacée. Beuzec, Martel Beuzec, c'était deux bouées maintenant il n'y en a plus qu'une. C'était Martel et Beuzec, tu sais avant, la nuit t'entendais des Brouou... les cornes de brume... C'était Beuzec, enfin c'était Martel, Martel qui faisait du bruit. Et là t'as une canonnière allemande et dans la canonnière allemande on trouvait des ossements. Alors les gens les enfouissaient et à chaque coup de vent elle ressortait⁸⁴. »

Hugues Priol, Plougonvelin, juillet 2010

⁸⁴ Les tempêtes ont des effets en profondeur, d'où le fait que le « vent » soit jugé ici responsable de l'exhumation des bouts de fémur. Il ne s'agit pas d'un lapsus.

On peut noter la réaction consistant à ré-enfouir les ossements dans le sable : sorte de réflexe somme toute très “culturel”, destiné à séparer les morts des vivants. La réapparition systématique du fémur oblige à constater que, sous la mer, des usages très communs dans les sociétés humaines (l’ensevelissement des morts en l’occurrence) ne peuvent pas s’appliquer, ce qui suggère une confusion entre les mondes assez intéressante. Elle renvoie en effet à des représentations traditionnelles de la mer, qui pourraient avoir survécu à l’âge industriel sans finalement véritablement s’altérer.

La répugnance ou le malaise manifesté par la majorité de mes informateurs à l’encontre des cadavres et des ossements ne suffit pas à prouver qu’ils n’éprouvent pas aussi de temps à autres une fascination secrète pour la mort. Elle resurgit en réalité de façon assez nette dans la scénographie organisée autour des épaves, sous couvert de justice mémorielle. Même lorsque l’image est répulsive, son évocation peut procurer une certaine jouissance à celui qui en endosse la responsabilité, qui pourrait être liée au sentiment de se faire le témoin indirect d’un drame généralement émouvant. Pourquoi sinon, publier des descriptions de ce genre, si ce n’était parce qu’elles sont à peu près sûres de trouver un public ?

« [...] En 1929, les Chasseurs et récupérateurs d’épaves de la SORIMA jetèrent leur dévolu sur le *Drummond Castle*. Ils n’eurent aucun mal à localiser l’épave, la position décrite par Mathieu Masson étant précise : « *Le Men Gwen ar Rert par les galets de Balanec et, sur Ouessant, l’ancien moulin d’Harlan par le sémaphore du Stiff.* » Les premières plongées révélèrent que l’épave était en bon état de conservation. Mais la suite fut plus pénible, comme l’expliqua un rédacteur de la *Revue maritime* : « Les scaphandriers eurent d’affreuses visions sur l’épave, ils virent des squelettes coincés dans les hublots des cabines de pont, l’un d’eux portait encore une rivière et des bracelets de brillants⁸⁵. »

Au travers de ces publications⁸⁶, on peut déceler une forte tendance à esthétiser la mort et la guerre, les deux étant souvent étroitement imbriquées⁸⁷. Mais si le succès

⁸⁵ FOUCAULT, B. *Chasse aux trésors en Bretagne et mer Celtique*, Saint-Malo, Cristel Editions, 2013, p. 68.

⁸⁶ Nous en avons parlé, ce sont toutes ces publications auxquelles faisait référence l’informateur que j’ai cité en exergue de ce chapitre.

⁸⁷ Notons que cette esthétisation de la mort n’est pas nouvelle : on se souvient par exemple de la façon dont les journalistes venus couvrir les suites du naufrage du *Drummond Castle* s’étaient attardés sur les descriptions les plus « poignantes » : celle du cadavre de la femme

rencontré par les récits de ce type et par les images qui viennent les illustrer est de nature à trahir l'influence d'une fascination macabre (à laquelle il serait assez présomptueux de penser pouvoir totalement échapper), l'image du squelette couvert de diamants paraît aussi admettre une seconde lecture, sous forme de morale édifiante. « Peut-on s'emparer des biens d'un mort sans crainte de la malédiction? » Semble nous demander ce squelette, qui laisse pourtant admirer son trésor... Mais peut-on même utiliser l'image de ces lieux morbides sans basculer du côté des pilliers de tombes de toutes espèces⁸⁸ ? L'ambiguïté et le malaise que l'on peut percevoir chez la majorité des plongeurs lorsqu'on les interroge sur ce que leur inspire le fait de fréquenter des tombeaux semblent bien reposer autour d'un plaisir refoulé de type nécrophile (ce n'est pas le seul mobile, bien entendu). Plaisir refoulé (j'insiste là-dessus), qui les forcerait à se chercher des alibis dans le cas où ils auraient conscience d'y céder de temps en temps. En tant que professionnel de la prise de vue, Yves Gladu, est relativement bien placé pour apprécier la "plus value" macabre de certaines photographies d'épaves, mais aussi pour savoir que ces images ne peuvent trouver de légitimité qu'à la condition d'être insérées dans un cadre précis, qui disculpe celui qui en use du soupçon d'immoralité. Dans une certaine mesure, c'est un peu son cas :

« Il y a eu des moments où j'ai fait beaucoup d'images des épaves. Aujourd'hui un peu moins parce que le marché a été saturé par ces images d'épaves, et

tenant « convulsivement » son bébé, mort tout comme elle, ou encore celle de la petite fille que les Ouessantines avaient revêtue des vêtements de leurs enfants. Ce genre de fascination un peu scabreuse pour les lieux qui portent la mémoire d'un drame, n'a échappé ni aux chercheurs en sciences humaines, ni aux opérateurs touristiques. Ainsi, dans un article consacré aux nouveaux lieux du tourisme, Jean-Didier Urbain, qui a relevé la publicité qui est aujourd'hui à des itinéraires proposant par exemple de partir à la découverte d'un « Paris glauque et morbide » entend montrer l'émergence d'un voyageur d'un type nouveau « attentif à la narrativité du monde » selon ses propres mots. URBAIN, J.-D., « Lieux, liens, légendes, Espaces, tourisme, tropisme » p.99-107 in *Communication* n°87, 2010. Dans une perspective sensiblement plus critique, l'historienne Anne Grynberg s'interroge sur les difficultés que suppose l'aménagement muséographique de lieux aussi lourdement chargés que le camp d'Auschwitz: peut-on boire et manger sur le site? par exemple. GRYNBERG A., « La pédagogie des lieux », *Les cahiers de la Shoah* n°8, « Enseigner et transmettre », 2004. Citée par TORNATORE, J.-L. « L'esprit de patrimoine » p. 106-127 in *Terrain* n°55, Transmettre, 2010, p.114.

⁸⁸ Pensons par exemple aux tombeaux des Etrusques en Toscane, aux nécropoles égyptiennes « fouillées » par les archéologues et aux légendes qui gravitent autour de ces figures (la malédiction du pharaon ...).

économiquement parlant, à part un où deux films sur certaines épaves exceptionnelles ... »

Yves Gladu, Brest, juillet 2011

Il reste étonnamment prudent dans sa manière de présenter la chose : en commençant par “oublier” (ou feindre d’oublier) le nom de l’épave qu’on lui avait demandé d’aller filmer, puis en insistant sur le fait qu’il a agi sur commande. Le propos laisse entendre qu’il serait imperméable au pouvoir de fascination qu’exercent ces épaves : celles qui sont d’autant plus prisées que le naufrage a fait beaucoup de morts, qu’il y a eu peu de survivants⁸⁹. À l’en croire, il n’était pas plus au courant que ça, et n’avait apparemment pas cherché à l’être. Ses hésitations semblent en tout cas indiquer qu’il était, au fond, tout à fait conscient du côté potentiellement indécent de ces images (l’idée de trophée). Il remarquait que certains Etats, l’Allemagne en l’occurrence ici, s’appuient sur les instances internationales pour protéger les ossements de leurs morts contre les risques de profanation :

«[...] Il y a eu la même chose sur le sous-marin *U-171* à Lorient. C’est pareil il y a eu des scandales, il y avait des gens qui rentraient à l’intérieur de l’épave alors qu’il y a eu quand même quelques personnes qui y sont restées euh... le gouvernement allemand s’en est ému un jour en découvrant certaines images, donc ils ont demandé au gouvernement français d’interdire l’accès à l’intérieur de l’épave.

Quel genre d’images ?

Ben il y a eu des images où... je crois ils montraient euh... moi je ne les ai pas vu ces images là, c’est euh, l’équipe de Lorient, comment il s’appelle [X]? Je ne sais pas si vous avez entendu parler de lui, il a fait un film sur cette épave. Moi je ne l’ai pas vu et je pense que c’est parce qu’ils rentraient à l’intérieur de l’épave et peut-être qu’ils remuaient certains objets et tout et donc ... peut-être même ils ont remué les ossements...là ! Je sais pas trop. »

Yves Gladu, Brest, août 2010.

⁸⁹ Je repousse le témoignage en note pour ne pas surcharger le texte : « ...Comment s’appelle ce bateau qui a eu une fin vraiment tragique avec énormément de morts là ? C’est le ... *Lancastria* ! [...] »

Moi je n’avais jamais plongé sur cette épave, mais il y a quand même des gens qui m’avaient expliqué à l’époque qu’ils allaient quand même dessus, qu’ils prélevaient des objets et tout, de cette épave... Mais bon, c’était quand même très difficile. Et il y a quelques jours on m’a demandé d’aller faire des images sur cette épave. Mais en fait, aujourd’hui, l’épave en question est interdite à la plongée - comment on va dire ? – « touristique » : parce qu’elle est devenue une tombe de guerre. »

Yves Gladu, Brest, juillet 2011

On ne peut donc pas occulter complètement le côté voyeuriste et un peu macabre que sous-tend la fréquentation des épaves, et à plus forte raison le traitement scénographique dont elles font l'objet.

Evidemment l'engagement patrimonial ne se réduit pas à un système d'autodéfense pour charognards amphibies. D'ailleurs, parler d'alibi et de défense ne nous dit rien de ce qui pousse certains de nos contemporains à rechercher le contact avec la mort et ses symboles. J'écris "certains", mais il faudrait peut-être étendre le propos, et se demander si nous ne sommes pas, au fond, tous un peu concernés par ces plaisirs morbides. Que pourrions-nous avoir à exprimer, ou au contraire à cacher, qui pourrait nous pousser à aller chercher auprès des morts des réponses à nos questions ? N'est-ce pas un peu de cela qu'il s'agit ? Le témoignage de Jean-Louis Maurette est intéressant à cet égard. Parmi mes informateurs, c'est sans doute celui qui est le plus résolument engagé dans la promotion du patrimoine immergé. Or on repère assez facilement dans sa démarche la volonté d'établir un contact avec les hommes du passé. C'est très net dans cet extrait :

« L'histoire, c'est intéressant aussi parce qu'on arrive encore à rencontrer des gens. De moins en moins parce que les anciens, les vétérans de la seconde guerre mondiale commencent à prendre de la bouteille, donc ils disparaissent de plus en plus. [Mais] on arrive à rencontrer leurs descendants, on arrive... même avec des disparus, par le biais de l'histoire, on arrive à rentrer un petit peu dans leur intimité, ça c'est bizarre ! Il y a des gens comme – je pense notamment au sous-marin *Narval* parce que je connais bien la fille du commandant Drogou - le fait de discuter avec sa fille et de m'intéresser aux écrits du commandant Drogou... on arrive à avoir une certaine intimité avec des gens qui ont disparu et qu'on n'a jamais connus en fait. »

Jean-Louis Maurette, Brest, juin 2010.

La même volonté de dialoguer avec un monde coupé du nôtre (que l'on interprète ce monde comme étant celui des morts ou de façon un peu plus prosaïque comme celui des hommes du passé) apparaît de nouveau dans cet extrait des *Gardiens du silence*. Cette fois, le même Jean-Louis Maurette relate un « pèlerinage » effectué sur l'épave du U-360⁹⁰ à la demande d'un ancien sous-marinier allemand, vétéran de la seconde guerre mondiale et unique survivant du naufrage. Il s'agissait, nous dit le texte,

⁹⁰ Sous-marin de la U Bootwaffe coulé en 1944 par la Royal Air Force.

d'organiser une cérémonie sous-marine en hommage aux quarante-huit victimes de l'accident :

« Lorsque nous arrivons sur l'épave nous constatons que la visibilité est correcte malgré le manque de luminosité et de grosses particules planctoniques mais un petit courant commence à se faire sentir. Nous nous dirigeons immédiatement vers la partie centrale du sous-marin où nous nous regroupons autour de Christophe qui s'approche du panneau supérieur ouvert et laisse choir à l'intérieur du kiosque le petit bouquet de fleurs blanches que nous apercevons s'enfoncer en virevoltant dans la sépulture d'acier⁹¹. »

Symboliquement, les membres d'Expéditions Syllias avaient apporté un petit bouquet de fleurs. Ce détail ajoute un élément un peu dérisoire à la mise en scène⁹². On peut être tenté de voir dans ces pratiques l'expression d'une nouvelle étape de la domestication des fonds sous-marins, passant par la performance de rituels funéraires : c'est-à-dire des usages cultuels que les sources archéologiques aussi bien qu'ethnographiques situent au fondement des sociétés humaines.

Le patrimoine serait-il en train de prendre la place laissée vacante par la religion dans nos sociétés Occidentales post-industrielles ? C'est ce que de nombreux chercheurs semblent suggérer, en parlant de « culte des monuments⁹³ » ou encore de « croisade patrimoniale⁹⁴ » (parmi d'autres références du même genre). Cette hypothèse me renvoie au témoignage d'un informateur interrogé au début de cette enquête pour les besoins d'une communication présentée à l'occasion du 135^e congrès du CTHS sur le thème « Faire la guerre, faire la Paix ». J'avais proposé de mettre en parallèle, d'un côté les épaves, envisagées comme des sépultures sous-marines, et de l'autre le Mémorial de la Pointe Saint-Mathieu, organisés autour d'un cénotaphe : un tombeau vide (du grec κενotάφιον : *kenos* vide et *taphos* tombeau). J'avais donc rencontré plusieurs bénévoles de l'association « Aux Marins », chargée d'entretenir et d'assurer

⁹¹ MAURETTE J.-L., *Les Gardiens du silence*, op.cit.

⁹² Le tout venant faire écho au comportement des plongeurs dont il était question plus tôt, qui tentaient d'enfouir des ossements qui finissaient toujours par reparaître.

⁹³ Selon le titre de l'ouvrage précurseur d'Aloïs Riegl, auquel se réfèrent la plupart des spécialistes. Cf. RIEGL, A. *Le Culte moderne des monuments*, Paris, Le Seuil, 1984.

⁹⁴ Cf. LOWENTHAL, D. *The Heritage Crusade and the Spoils of History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.

la mise en valeur du Mémorial de la Pointe Saint Mathieu, dédié aux marins morts pour la France. D'après son vice-président :

« Alors voilà donc une démarche, un travail de mémoire, on appelle ça maintenant un travail de mémoire mais c'est une forme de culte mis en place, que l'on est en train de mettre ne place. C'est nouveau : ça vient de sortir ! Mais c'est une forme de culte au même titre que nos ancêtres Plougonvelinois qui enterraient leurs morts du côté de Creach Meur, dans une nécropole réservée à cet effet. Qu'est-ce qui a vraiment changé au fond ? Les pratiques, c'est tout. »

Rémy Le Martret, vice-président de l'association « Aux Marins », Plougonvelin, février 2011.

Dans une telle perspective, l'engagement patrimonial pourrait être une manière, pour les plongeurs, de gérer des angoisses inhérentes à la vie sociale, mais qui trouveraient à se manifester aussi dans le cadre de la pratique de la plongée. En entretien, les discussions dévient en fait rapidement, laissant les épaves de côté pour aborder des questions plus générales, très souvent sur un ton soit critique, soit nostalgique. Mes informateurs entendent ainsi promouvoir l'échange, la rencontre, le courage, la générosité, l'esprit de sacrifice... mais pour mettre en évidence un manque : celui que leur inspire l'absence de ces principes dans notre société⁹⁵. Ce que les plongeurs recherchent, au fond, transparaît de façon assez peu équivoque dans leurs discours : c'est la communication. Dans les témoignages, on repère fréquemment des commentaires enthousiastes évoquant le souvenir d'une *rencontre* enrichissante. Certains comme celui de Jean-Louis Maurette (pour prendre un exemple déjà cité) sont particulièrement éloquents, et révèlent à mon sens la complexité de l'engagement de ces "militants de base" : celle du rapport qu'ils entretiennent avec un patrimoine dont ils paraissent se saisir pour répondre à un manque de repères, dans un monde jugé sur le déclin. Il me paraîtrait difficile de ne pas y être sensible, même en cherchant à garder la distance nécessaire à l'enquête "scientifique". Identifiées à des « sémiophores », les épaves sont perçues comme des médiateurs, permettant de "dégager" un accès vers le passé et donc d'établir une certaine forme de communication avec les morts ; mais elles peuvent aussi devenir un lieu de *rencontre* entre des hommes qui se reconnaissent des intérêts communs. C'est tout aussi

⁹⁵ Opinion manifestement partagée par beaucoup de nos contemporains, à en juger par ce que des oreilles un peu grandes n'arrivent pas à s'empêcher d'écouter.

important à leurs yeux : si mes informateurs m'ont finalement assez peu parlé d'épaves mais beaucoup plus de rapports humains noués *autour des épaves*, c'est vraisemblablement parce que c'est ce qui importe, en dernière instance. C'est ce qui ressort de nombreux commentaires semblables à celui-ci:

« À vrai dire, depuis que tu as pris contact, je me creuse pour trouver pourquoi je m'intéresse aux épaves, et si vraiment je m'y intéresse en fait. Et pour l'instant je n'ai pas vraiment de réponse ... et je n'ai pas l'impression que c'est une question simple pour l'intellectuel de base.

En fait si j'ordonne 4 centres d'intérêts à la plongée, par ordre croissant je pense que je mettrais la bio en dernier (ne le dis pas à Phil), mais je ne sais pas comment positionner les trois autres (épave, technique pure, enseignement). Ca doit dépendre des moment et de l'entourage, et depuis quelques années c'est sans doute plutôt l'enseignement (on se fait vieux). Mais dans la pratique d'une activité il y aussi plein d'autres motivations (convivialité, pouvoir ou compétition, milieu...)

Va savoir ! Si ça se trouve, ce qui me motive ce sont simplement les gens que je rencontre. »

Marc Wallet, message informatique, novembre 2009⁹⁶

Le « patrimoine » pourrait, en quelque façon, reprendre la fonction idéologique et spirituelle de la religion dans l'univers traditionnel. Mais ne va-t-il pas au-delà, en absorbant également le rôle politique et social qu'elles jouaient autrefois? En parlant ici « de religion », je songe en particulier aux travaux de Michel Lagrée⁹⁷, historien des mentalités, qui a montré que l'influence du catholicisme en Bretagne débordait largement la seule question des croyances et des pratiques rituelles, et pesait en fait de tout son poids sur l'organisation des institutions et de la culture. Au terme de cette recherche, il me semble pouvoir dire que l'on voit se reproduire un peu le même schéma avec le « patrimoine ».

L'enquête montre que le « patrimoine » offre de nouveaux cadres d'expression à des institutions et à des structures acculées à la reconversion, dont il s'approprierait les prérogatives (économiques, sociales, idéologiques etc.), tout en prenant dans le même temps à sa charge la transmission de leur *image* aux générations futures. La société

⁹⁶ Marc Wallet est moniteur de plongée, c'est avec lui que j'ai fait mon « baptême » en 1997 et c'est également lui qui a validé mon premier niveau en juillet 2000. « Phil », c'était mon père.

⁹⁷ LAGREE, Michel *Religion et Cultures en Bretagne*, Fayard, 1992.

postindustrielle pousse aujourd'hui vers la porte de sortie tous ceux qui, habitant la région de Brest il y a une cinquantaine d'années, se sont soit tournés vers l'Arsenal, soit embarqués à bord d'un navire de commerce ou d'un bateau de guerre. Les enfants de ces hommes là ont rarement la possibilité d'embrasser la carrière de leurs pères, mais le patrimoine leur offre en revanche une alternative : celle de participer à la mise en mémoire de ce passé révolu, et de le faire -c'est là la subtilité - en reprenant peu ou prou les mêmes principes et les mêmes valeurs, quoique un peu "toillettées" pour être rendues conformes aux idéologies du moment. Ainsi, au sein des associations de plongeurs, on ne sera pas trop surpris de rencontrer un nombre non négligeable d'officiers de marine, de fusiliers-marins, de plongeurs démineurs, et autres représentants de la petite élite maritime locale... ni de retrouver l'ambiance un peu martiale qui caractérisait encore les clubs il y a une petite vingtaine d'année. Aujourd'hui c'est l'engagement patrimonial qui semble offrir à ces gens la structure la plus adaptée pour exprimer leur besoin de solidarité masculine et de rusticité débonnaire. C'est en tout cas ce que je retiens des sorties en mer que j'ai eu l'occasion de faire en compagnie de mes informateurs, excursions rebaptisées « stages », « missions » ou encore « campagnes » de fouilles, et vécues dans une ambiance ni tout à fait sérieuse, ni tout à fait frivole, qui se terminaient presque "rituellement" autour d'un verre pris dans un bar entre "potes". De ce point de vue, et au-delà de la glorification d'une esthétique guerrière qui pourrait sembler socialement suspecte, la réhabilitation du patrimoine militaire pourrait être relue comme l'expression nostalgique d'une représentation idéalisée des confréries masculines et agonistiques, fondées sur l'ordre, le respect mais aussi la camaraderie, la franchise, la solidarité, l'esprit de sacrifice, et j'en passe. L'introduction des *Gardiens du Silence* reflète assez bien cet état d'esprit :

« A la recherche de ces épaves et à vouloir enrichir mes connaissances concernant les anciens types de sous marins, il était indispensable de ne pas s'intéresser aux hommes hors du commun qui insufflaient la vie à ces redoutables et splendides machines de guerre. Ils étaient l'âme de leurs bateaux, partageant sans distinction de grades les mêmes contraintes, les mêmes risques et souvent la même mort. Au fil des lectures mon intérêt et mon admiration ne cessaient de grandir pour ces marins de fer dans des bateaux d'acier. L'attrait initial qu'exerçaient les épaves de sous marin sur ma conscience de plongeur se doublait à présent d'un profond respect pour la mémoire de ceux qui y avaient servi ou qui y reposaient. Ces sous mariniens de toutes nationalités, avaient deux traits de caractères en commun que

partagent avec eux leurs homologues contemporains : un profond sens du devoir et un extraordinaire courage. J'ai écrit ce livre en ayant constamment à l'esprit une pensée pour ces marins d'exception. Puissent les quelques lignes qui suivent leur rendre hommage⁹⁸. »

Evidemment, il s'agit d'un fantasme reconstruit par antithèse... Cette enquête m'a en tout cas obligée à reconsidérer la question du « patrimoine », qui ne m'avait pas sérieusement interpellée jusque là, et à chercher à y voir autre chose qu'un produit de marketing ou un phénomène de mode qui serait dans l'air du temps. Je serais assez tentée de voir, derrière ce terme de « patrimoine », l'expression du modèle de société que la civilisation post industrielle s'est choisie, et qui tendrait à englober tous les autres secteurs de la vie culturelle. En somme, pour terminer avec Maurice Godelier, ce pourrait bien être aujourd'hui les dynamiques patrimoniales qui fonctionneraient aujourd'hui comme rapports de production et comme infrastructure⁹⁹.

⁹⁸ MAURETTE, J.-L. *Les Gardiens du Silence, épaves de sous-marins à travers le monde*, Editions Keltia Graphic, 2006.

⁹⁹ GODELIER, M. *L'Idéal et le matériel*, op. cit. p. 46.

- Conclusion -

L'invention de la notion de paysage culturel sous-marin et sa reconnaissance officielle voient actuellement converger deux tendances majeures propres à notre époque, la topique patrimoniale d'une part, l'idéologie du retour à la nature de l'autre. En ce sens, l'élévation récente des épaves contemporaines au statut de biens culturels, et le choix qui a été fait de promouvoir leur mise en valeur « *in situ* », m'ont semblé offrir un angle d'attaque intéressant pour interroger les aspirations, les désirs et les angoisses du monde de maintenant. L'enquête de terrain qui a permis de récolter les matériaux ethnographiques nécessaires à la réflexion se limite à la région de Brest étendue vers le large à la mer d'Iroise.

Une rapide présentation du terrain nous a dès le départ permis de vérifier que la mer y était omniprésente, sur le plan géographique autant que politique et culturel. Dans un contexte de reconversion des secteurs traditionnels de l'économie maritime, de nouveaux acteurs font leur apparition, et s'organisent en réseaux autour d'instances pilotes : le pôle de compétitivité Mer Bretagne, la communauté de communes Brest Métropole Océane, l'Agence des Aires Marines Protégées. C'est dans ce cadre qu'affleure la question de la mise en valeur du patrimoine immergé de la Mer d'Iroise, à l'entrecroisement de plusieurs problématiques, qui touchent à la gestion des ressources marines et au repeuplement des fonds d'un côté, à la mise en valeur des témoins immergés de l'histoire des hommes de l'autre. Envisagées tantôt comme des récifs artificiels, tantôt comme des lieux de mémoire, les épaves se retrouvent projetées au cœur de dynamiques très contemporaines, à mi-chemin entre la patrimonialisation des espaces naturels, et la mise en scène des identités culturelles. L'observation directe et indirecte, complétée par les témoignages des plongeurs recueillis sur le terrain permettent d'apprécier la pluralité des modes d'appréhension des épaves, et semblent nous inviter à une lecture polyphonique destinée à mettre en

lumière les ambivalences de ces pratiques, ainsi que les stratégies déployées pour gérer ces ambiguïtés.

*

Partie un

Le temps des naufrageurs

Un coup d'œil aux recueils des folkloristes et aux archives de la presse ancienne, nous a révélé que la mer, contrairement au cliché véhiculé aujourd'hui par l'industrie touristique, n'a pas été très féconde en matière de légendes et de traditions orales. Ce constat concorde avec l'analyse des spécialistes de l'histoire des représentations, qui ont rappelé que, dans l'imaginaire chrétien, la mer était une réalité ambiguë, sinon nuisible, à l'égard de laquelle les anciens observaient une grande réserve¹. À l'époque moderne et en particulier pour les Romantiques, elle est devenue le lieu où « l'indécision des frontières » et « l'incertitude des règnes² » favorisaient le passage d'un niveau de réalité à un autre, donnant dès lors libre cours à l'imagination. Les sociétés littorales traditionnelles, qui voyaient quant à elles s'y rencontrer le monde des morts et celui des vivants, ont parfois pris l'habitude de s'y aventurer, mais en cherchant toujours à marquer la distance qui les en séparait. Et si les récits recueillis par les folkloristes font parfois de l'océan un réservoir inépuisable de ressources, dont le renouvellement ne semblait nécessiter aucune intervention humaine, il n'est pas rare non plus dans ces légendes de voir les noyés venir réclamer les objets dont les arpenteurs des grèves avaient cru pouvoir s'emparer.

Au-delà du folklore maintenant, le ramassage des bris de naufrage était d'usage sur les marges côtières, et participait d'une sorte de micro-économie fondée sur l'entretien de rapports de familiarité avec la zone de balancement des marées : espace hybride,

¹ Cf. CASSARD, J.-C. *Les Bretons et la mer au Moyen-âge, des origines au milieu du XIV^e siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1998, 200 p.

² Cf. CORBIN, A. « La lecture des énigmes du monde » p. 115-140, *Le Territoire du vide ; L'Occident et le désir du rivage* (1750-1840), Paris, Champs Flammarion, 1990 ; [Aubier, 1988], p. 115.

tant sur le plan matériel que symbolique. L'incertitude relative au statut des objets récupérés sur l'estran, qui ne pouvaient être assimilés à des *res nullius* sans un escamotage partiel de la réalité, contribuait à marginaliser ceux qui s'accommodaient de cette collecte : des miséreux pour beaucoup d'entre eux, comme on a pu le lire dans la presse de l'époque. Ces pratiques, jugées indignes d'une société fondée sur le travail de la terre et la domestication du bétail, les renvoyaient ainsi du côté du monde sauvage des prédateurs et des "chasseurs-cueilleurs", c'est à dire vers un univers auquel les populations civilisées estimaient avoir tourné le dos depuis longtemps. L'altérité de ces populations des confins pouvait se voir encore renforcer aux yeux des citadins lorsque, suite à un naufrage, la grève devenait soudain le théâtre d'inversions spectaculaires, où les pauvres trouvaient de quoi se vêtir comme des rois, et où la communauté toute entière se laissait aller à la débauche et à l'ivresse collectives.

C'est une des manières de regarder la mer, mais ce n'est pas la seule. L'image associée à ce genre de scènes de liesse débridée a pu, en effet, coexister avec des représentations radicalement différentes de l'océan et de sa mise en exploitation, fondées cette fois ci sur un idéal de prévoyance, de maîtrise des territoires et de contrôle des prélèvements. Pour ceux qui résidaient en ville à la même époque, les références en termes de mer étaient celles de la vie portuaire et des activités associées à une économie guerrière à la fois défensive et conquérante. La troisième étape de notre survol de l'histoire locale a été l'occasion de revenir brièvement sur les particularités de l'identité brestoise, celles d'une ville conçue sur un modèle de type colonial, et perçue comme une sorte d'avant poste militaire, gardien du front de mer. Les études universitaires concernant l'histoire de Brest nous apprennent que la population urbaine locale, issue d'un flux d'immigration perpétuellement renouvelé, a longtemps exprimé un sentiment d'isolement et d'abandon vis-à-vis des centres, mais que ses contacts avec les collectivités léonardes, majoritairement rurales, traditionalistes et bretonnantes étaient également peu fréquents³.

³ Cf. en particulier HENWOOD, P. « L'Arsenal en Penfeld, des origines au second empire » et LE GALLO Y., « Images d'une ville ; la morte et la vive », p. 10-55, in LE GALLO, Y. (dir.) *Brest Alias Brest, Trois siècles d'urbanisme*, Liège, ed. Madraga, 1992.

L'avènement de la civilisation industrielle a eu des conséquences notables sur cette économie portuaire. L'évolution brutale des techniques de navigation, en particulier, a profondément bouleversé les structures institutionnelles et l'organisation du travail, rendant nécessaires de nouveaux aménagements de l'espace littoral. Nous avons pu constater que la presse provinciale s'est alors fait le vecteur de la promotion d'un « esprit maritime » à la française, appuyé sur une « pédagogie descriptive » qui donnait aux bateaux et aux machines une importance majeure, et qui pourrait d'ailleurs avoir servi de base à un « culte » de la mécanique navale et des engins de guerre, dont on ressent encore l'influence dans les discours de ceux auprès de qui a été réalisée cette enquête.

Ces transformations ne semblent pas avoir fondamentalement remis en cause la dichotomie sociale et culturelle entre Brest et le monde environnant. Ceci étant, pour les esprits éclairés de l'époque néanmoins, l'indépendance vis-à-vis des centres devait passer par l'instruction des populations des espaces limitrophes. Le paternalisme social que l'on voit poindre alors aurait ainsi pour objectif non dissimulé de les arracher à leurs mœurs frustes et à leurs pratiques de « sauvages ».

Jusqu'à la fin du siècle, cette représentation de la mer, espace transitoire s'il en est, semble avoir assuré le maintien des ambiguïtés. Dans un contexte de révolution industrielle et scientifique, elle apparaissait toujours en creux, comme un lieu de passage où l'on envoyait des bateaux chargés d'assurer la domination du pays sur la nature et sur les colonies, et dont la surface marquait encore la limite de l'inconnu. On a pu repérer, par ailleurs, une série d'images ambivalentes voire répulsives, qui semblent avoir « collé » à la peau de ceux qui trouvaient refuge à bord des bateaux ou qui s'y voyaient relégués. C'était le monde des quarantaines, des bagnards, des pirates, des corsaires et autres « écumeurs des mers », déchus du statut de citoyen. Le caractère incertain de ces espaces était propice à engendrer des comportements exorbitants des normes urbaines civilisées, rendant de ce fait possible la survivance de principes jugés

in LE GALLO, Y. (dir.) *Brest Alias Brest, Trois siècles d'urbanisme*, Liège, ed. Madraga, 1992.

obsolètes partout ailleurs - « le capitaine est roi absolu à son bord » et autres axiomes en vigueur dans la marine⁴ - ainsi qu'une certaine tolérance à l'égard de pratiques que la norme prétendait pourtant prohiber : pillage, guerre de course, piraterie en tous genres etc.

L'intermède industriel et les fantasmes océaniques de la civilisation interstitielle

Si l'on avance un peu dans le temps, on voit la classe des loisirs étendre progressivement son influence, et imposer son style de vie. Durant les années charnières entre le dix-neuvième et le vingtième siècle, l'industrialisation a occasionné une intensification rapide des flux de toutes sortes (personnes, marchandises, capitaux, informations), avec des répercussions notables sur la diffusion des informations vers un public toujours plus large. En conséquence de cette nouvelle mise en lumière de la vie du bord de mer, nous voyons apparaître dans la presse une "microtoponymie locale", symbole d'une appropriation timide des marges anciennement "sauvages". Nous avons insisté sur le rôle qu'avaient pu jouer des événements qui, comme le naufrage du *Drummond Castle* par exemple, ont marqué leur époque. On a vu en effet comment, en 1896, dans toute l'Europe, les regards de l'opinion publique se sont tout d'un coup braqués sur les îles du Ponant, où les cadavres des naufragés anglais venaient s'échouer par dizaines. La médiatisation de l'évènement et l'esthétisation de la mort a alors projeté une nouvelle lumière sur des paysages désormais reconnus comme « sublimes », prélude à un retournement des stigmates qui semble avoir permis d'arrimer les habitants des « côtes barbares⁵ » à la civilisation du progrès. Dans le courant du vingtième siècle, la mise en tourisme de la mer d'Iroise a donc nettement favorisé l'échange des regards. Mais elle s'est également traduite par la mise en œuvre de politiques sociales dont on a noté les ambiguïtés, oscillant entre un paternalisme hygiéniste volontiers évolutionniste et une tendance à la nostalgie primitiviste pour

⁴ Cf. article cité : *L'Océan*, Mercredi 1^{er} juillet 1846, 1^{ère} année, N°14.

⁵ D'après l'ouvrage de Alain CABANTOUS, *Les côtes barbares, pilleurs d'épaves et sociétés littorales en France, 1680-1730*, Fayard, 1993, 311 p.

laquelle le mythe du bon sauvage, dans sa version moderne, devenait une valeur refuge face à une civilisation urbaine jugée amoralisée et stressée.

Dans le même temps, les conséquences de l'industrialisation ont commencé à peser de plus en plus lourdement sur l'économie littorale. Au vingtième siècle, les régions de l'extrême ouest ont traversé une série de crises, qui les ont incitées à porter un nouveau regard sur l'exploitation de la mer, et à élaborer de nouveaux modèles de gestion, en espérant pouvoir compter sur les progrès de la science et de la technologie. Cette évolution a été progressive et s'est faite en plusieurs temps. Le premier conflit mondial d'abord, a vu la première mise à profit stratégique de l'opacité des profondeurs. On aura noté à ce propos que la propagande qui consistait à rejeter le seul ennemi du côté de la férocité masque mal la fascination exercée par la violence et les engins de destruction. Mais la guerre a aussi eu pour effet de repousser le front de mer en direction des profondeurs, et le retour à la paix a marqué un engagement nouveau dans la conquête des mondes engloutis. Au cours de la deuxième moitié du vingtième siècle, les grandes découvertes de l'océanographie moderne - l'exploration des abysses et du plateau continental – ont eu des répercussions majeures sur la compréhension que les hommes avaient du fonctionnement de la planète, depuis ses origines jusqu'à nos jours, mais ne semblent cependant pas avoir empêché les hommes de déverser, stocker, rejeter, en mer tout ce dont ils ne voulaient pas. Ce n'est donc qu'à partir des années soixante et soixante dix, avec notamment les naufrages du *Torrey Canyon*, puis de *l'Amoco Cadiz*, dont les répercussions sont encore lisibles actuellement⁶, que l'on a pu voir émerger une conscience environnementale inédite doublée d'un renouvellement de l'effort pédagogique généralisé à l'ensemble de la société. Ainsi, pour la civilisation du vingtième siècle, Jules Verne pouvait être considéré comme une sorte de visionnaire, alors que les pêcheurs, goémoniers, sabliers, et autres représentants traditionnels du monde des « gens de mer », se voyaient disputer leurs lieux de travail par des plaisanciers et des groupes scolaires, des chasseurs sous-marins et des pêcheurs à pied, des scientifiques et des bénévoles venus nettoyer les plages,

⁶ Je pense en particulier à la création du CEDRE mais il y aurait de nombreux autres exemples dont je ne ferai pas la liste.

l'appareil photo en bandoulière. On a donc assisté à un regain d'intérêt pour les choses de la mer, doublé d'une moralisation des pratiques de ses usagers. Mais l'observation de terrain oblige à la prudence, car cette mise en morale, qui agit pourtant encore actuellement, ne va pas sans ambiguïtés et semble admettre quelques entorses (le tout étant de rester discret).

Toutes ces mutations, qui ont affecté à la fois les manières de pratiquer et de penser l'océan, semblent concourir pour instaurer une nouvelle conception de la « bonne pêche » et de la collecte des autres fruits de mer, une conception fondée sur la gestion des stocks et sur la modération des « prélèvements » (on ne tue plus pour le plaisir ou pour manger : on prélève pour la beauté du geste et pour le sport, voire pour rééquilibrer les rapports de forces entre les créatures aquatiques). Nous avons d'ailleurs vu que les pêcheurs professionnels ne se sont jamais véritablement laissés tenter par la possibilité d'aller sous l'eau traquer les poissons et les crustacés : leur aversion traditionnelle pour le bain de mer semble les en avoir dissuadés. C'est donc plutôt du côté de la classe des loisirs et des catégories urbaines qu'il faut aller chercher les premiers chasseurs sous-marins. L'essor de la natation et des techniques d'apnée, à partir de l'entre-deux guerres, pourrait avoir marqué une sorte de point de départ. Les circonstances liées à l'occupation ont ensuite également pu jouer, lorsque les restrictions alimentaires ont favorisé le retour à la petite pêche et à la collecte des fruits de mer : on a pu s'apercevoir que les effets sur les habitudes culinaires ont parfois été surprenants. Mais la convergence de ces pratiques nouvelles n'aurait peut-être pas suffi à faire émerger la chasse sous-marine, sans l'influence exercée par des modèles extérieurs, rapportés de leurs voyages par des marins au long cours ou inspirés par les techniques et les équipements des armées en stationnement. Insistons sur le fait que les premiers chasseurs sous-marins et les adeptes du scaphandre autonome étaient vraisemblablement issus de milieux sociologiquement très proches, et qu'avec la chasse sous-marine, c'est moins un héritier des pêcheurs d'antan que l'on voit apparaître, qu'un prédateur *New age*, partisan du retour à l'état sauvage, et dont les conceptions du rapport à la ressource se sont assez rapidement avérés inconciliables avec celles des représentants du monde maritime traditionnel (qui selon les

spécialistes, seraient plus facilement tendus vers l'espoir de réaliser un gros coup ou encore une pêche miraculeuse).

En résumé de cette première partie, nous pourrions dire que les représentations de la mer semblent se nourrir des différences pour mieux les estomper : tout se passe un peu comme s'il fallait mettre en évidence de nouvelles frontières pour pouvoir ensuite les contester, les bousculer ou les traverser. Ainsi, alors que nous avons commencé par constater la porosité de la barrière séparant le monde des vivants de celui des morts, désormais, il faudrait plutôt s'interroger sur ce qui distingue l'univers des chasseurs sous-marins à celui des plongeurs en scaphandre : plus on avance dans le temps et plus apparaissent de nouvelles nuances, qui feraient presque oublier les anciennes grandes catégories. La classe des loisirs semble s'imposer comme modèle unique mais cette homogénéisation n'est en fait que relative car plus les groupes se rapprochent, et plus les rivalités tendent également à s'exacerber⁷. En somme, tout laisse penser que les frontières identitaires ne disparaissent pas mais se déplacent, ou s'organisent suivant de nouveaux critères⁸.

**

Partie deux

Après cette première approche du terrain, qui nous a permis de mettre en évidence la pluralité des représentations associées à la mer, nous avons pu entrer dans le vif de notre sujet, et aborder la question de la mise en valeur des épaves envisagée comme une manifestation spécifique de l'institution politique et technocratique de la relation au passé et à la culture.

⁷ A ce propos je renverrai à René Girard, que j'ai peu cité mais dont les travaux étaient souvent présents à mon esprit, en particulier le livre premier de *De la violence à la divinité (Mensonges romantiques et Vérités Romanesques* p.35-292), Paris, Editions Grasset et Fasquelles, 2007, 1487 p.

⁸ POUTIGNAT, Ph. SREIFF-FENART, J. *Théories de l'ethnicité*, Paris, Presses Universitaires de France, 1995.

La reconversion des épaves de l'Iroise en pôles d'attractivité touristique et culturelle

Nous avons vu que la promotion de la plongée sur épaves s'insère dans une stratégie politique et culturelle de développement régional, qui mise sur l'exploitation raisonnée des paysages et sur le succès des pratiques de plein air. Ainsi, la scénographie organisée autour des épaves de la mer d'Iroise, requalifiées en sites de plongée récréative, se révèle particulièrement adaptée à l'individualisme épicurien que les spécialistes s'accordent à considérer comme une caractéristique de la postmodernité. Grâce à leur potentiel romanesque, les épaves font office de « machines à rêver⁹ » pour des citadins stressés par la vie urbaine. Mais nous avons aussi pu constater que cette reconversion des espaces immergés en terrains ludiques ne sacrifiait pas, loin s'en faut, l'éthique patrimoniale contemporaine ; éthique fondée sur l'idée que nous devons nous porter garants de la survie de la planète, et assurer le bien être des générations futures.

Nous avons d'ailleurs pu remarquer que, conformément à cette conception irénique de la société, le Département des recherches Archéologiques Subaquatiques et Sous Marines, non seulement ne s'est pas opposé au mouvement, mais a fait le choix de mettre l'expertise de ses représentants au service de la cause patrimoniale. Cette stratégie lui permet de veiller à l'encadrement et au contrôle du tourisme subaquatique et, par ailleurs, d'étendre son influence à de nouveaux territoires, en adaptant constamment son champ d'analyse vers l'archéologie dite « du Ponant », vers celle des sociétés industrielles ou encore vers celle des grandes profondeurs. Mais nous avons dit aussi que la reconnaissance tardive de la valeur patrimoniale des épaves récentes impliquait une neutralisation silencieuse des convulsions identitaires de mondes maritimes et ouvriers, appelés à disparaître ou à s'adapter. Cette dynamique rappelle des processus semblables observés dans l'est de la France, sur des terrains également

⁹ En référence à une interview radio diffusée du directeur du DRASSM cité en infra.

marqués par un passé social combatif, et donc émotionnellement chargé¹⁰. Et en effet, alors que quelques dizaines d'épaves caractéristiques de l'ère industrielle affleurent de nouveau sous l'action d'une opération concertée de mise en patrimoine, plus d'un millier d'autres semblent avoir définitivement basculé dans l'oubli, et avec elles le travail qui a dû être accompli pour les dégager (Car comme nous avons pu le voir, il n'en reste aujourd'hui plus la trace matérielle).

Il aurait été dommage de passer à côté des documents d'archive conservés au Service Historique de la Défense à Brest, qui retracent l'histoire et les conditions de travail de la Commission Locale de Renflouement. On y a découvert que la plongée sous-marine à Brest, pourrait d'abord avoir émergé dans un cadre professionnel, étroitement lié au pouvoir militaire, et induit par les circonstances exceptionnelles engendrées par l'occupation, le siège et les bombardements. Dans ce troisième chapitre, nous avons vu se dessiner, une culture ouvrière originale : celle des scaphandriers employés sur ces chantiers du renflouement. Parmi les différents postes, celui de plongeur était considéré comme particulièrement répugnant et dangereux, mais de nombreuses primes venaient compenser ces désagréments. Les scaphandriers, semblent s'être rapidement forgé une identité forte, bien insérée dans la culture ouvrière locale (notamment grâce à l'action syndicale) fondée sur des savoirs et savoir-faire spécifiques et sur un rapport inédit au milieu dans lequel les travaux étaient exécutés.

¹⁰ Ajoutons qu'à l'échelle locale, la même dynamique semble s'exprimer à un niveau supérieur à celui que nous assigne la dimension sous-marine de notre terrain (je pense en particulier à la reconversion en « écoquartier » du Plateau des Capucins, lieu emblématique de la Construction navale à Brest). <http://www.capucinsbrest.com/>

Partie trois

L'ethnologie des sociétés contemporaines propose d'envisager le traitement de la mémoire et de la culture comme résultant de la conjugaison de mouvements descendants de « politisation » d'une part et de l'autre de dynamiques ascensionnelles dites de « cristallisation » issues de la société civile¹¹. Dans le deuxième volet de notre discussion, nous nous étions concentrés sur les dispositifs publics chargés de répondre à l'expression d'un besoin de repères, auxquels les anthropologues se disent de plus en plus confrontés sur leurs terrains¹². Le troisième moment nous aura ensuite amené à nous intéresser à la manière dont les plongeurs se sont "spontanément" saisis des objets d'origine anthropique éparpillés sur un plateau continental qui leur était dorénavant accessible, pour établir un contact avec le passé. En reprenant l'histoire depuis le départ, nous sommes revenus sur les évolutions successives qui ont progressivement rapproché ce "dialogue avec le temps" des processus politiques de patrimonialisation envisagés dans la partie précédente.

En revenant quelques instants sur ce que nous avons dit au chapitre précédent, nous avons vu que, dans l'immédiat après guerre, le renflouement avait donné lieu à une économie d'urgence fondée sur la récupération de tous les matériaux susceptibles d'être réemployés, dont la valeur culturelle était occultée ou complètement ignorée. Il paraît clair en effet que les épaves de la seconde guerre mondiale n'ont pas été destinées à devenir des supports de mémoire. L'idée d'en faire des « monuments intentionnels » était manifestement étrangère aux gens de l'époque qui n'ont pas voulu conserver en l'état les témoins en ruines des années qu'ils venaient de traverser. Les épaves et les matériaux qui avaient servi à les construire, de même que les différents objets et machines trouvés à bord, ont donc été rapidement réinsérées dans les cycles

¹¹ Jean-Louis TORNATORE, « Beau comme un haut fourneau, le traitement en monument des restes industriels » p.79-119, in *L'Homme*, éditions de l'ESHSS, n°170. 2005/2, p.79.

¹² BERLINER, D « Anthropologie et transmission » p.4-19, in *Terrain*, n°55, « Transmettre », septembre 2010, p. 4.

de production, sans mise à distance quelconque, et dans une perspective utilitariste avant tout. Mais les hésitations de mes informateurs qui ont vécu cette époque, de même que les silences de la presse, forcent l'impression que ces destructions et ces réemplois n'étaient pas seulement fonctionnels, et que l'effacement des séquelles de la guerre participait d'une démarche à la fois symbolique et volontaire.

Ce n'est qu'à partir de la mise au point du scaphandre autonome, et de l'apparition des tous premiers clubs, que les choses se sont accélérées et que les vestiges d'origine anthropique découverts sous l'eau ont commencé à se voir parés d'un attrait nouveau, lié à l'intuition qu'ils portaient en eux la mémoire de temps reculés. Certains de mes informateurs ont participé à leur relevage par les plongeurs des clubs locaux. Leurs témoignages confirment ce qui ressort des archives de presse, et évoquent une ambiance festive qui rappelle de façon plaisante les scènes de liesse décrites plus tôt, à propos des bris de naufrages. Il ne s'agissait pourtant pas de "pillage" dans la mesure où les autorités présidaient à la manœuvre et lui servaient de caution. Conformément à l'esprit de conquête caractéristique de cette période, les objets "repris" à la mer étaient généralement exposés sur les places stratégiques, un peu comme on l'aurait fait de trophées de guerre. Mais l'enquête de terrain révèle aussi que certains ont échappé à la sphère publique pour venir alimenter les collections privées de ces pionniers, sorte de versions modernes des cabinets de curiosités faits de bric et de broc, allant de la côte de baleine à la dent de cachalot en passant par tous les stades des règnes animal, minéral et végétal et bien sûr par les objets culturels.

Enfin, on aura noté que la presse a accompagné le mouvement à travers des reportages et des comptes-rendus enthousiastes, et l'on a donc pu voir se diffuser une mode nouvelle de la récupération d'objets anciens, extraits du site de leur « invention » sous le regard bienveillant des spectateurs venus assister au relevage. Ceci étant dit, nous avons aussi constaté que les ambitions des plongeurs ne se limitaient pas à ces activités de collecte et que, tels des gardes frontières, ceux-ci se tenaient aux avant postes du monde connu, s'efforçant de faire reculer le « front de mer » sur fond de solidarité interclassiste, à travers l'aide aux pêcheurs, goémoniers, et autres représentants du monde des gens de mer.

Cette ambiance un peu “délurée” a ensuite progressivement évolué vers une attitude plus rigoureuse de prospection organisée. Nous avons vu que des revues spécialisées, comme par exemple le *Chasse Marée*, ont participé à la promotion d’une culture maritime nouvelle, en se proposant d’offrir aux citadins étrangers au monde des gens de mer la possibilité de s’élever aux savoirs traditionnels des populations maritimes, tout en donnant à celles-ci une visibilité nouvelle. Les épaves et les récits de naufrages apparaissaient en bonne place dans la « culture vivante » ainsi promue, et ont servi à assurer la diffusion d’un modèle d’érudition calqué sur la figure de l’archéologue. Les épaves apparaissaient dès lors comme des ensembles cohérents, des concentrés d’histoire « figée », grâce auxquels ceux qui exploraient les fonds pouvaient désormais retrouver l’image des sociétés maritimes du passé, redessiner les anciennes routes maritimes, reconstituer les cargaisons, et remonter ainsi de l’objet à la société qui l’avait créé. Dans ce contexte, l’irruption du DRASSM semble avoir marqué la rupture entre ceux qui ont décidé de se rallier au mouvement officiel, et ceux qui ont choisi de rester à l’écart.

Mais ce n’est pas tout : parallèlement, l’exploitation semi-industrielle des épaves contemporaines a fait naître d’autres rivalités entre les apprentis ferrailleurs, conférant une valeur de prestige à des objets jusque là méprisés. On pourrait être tenté de voir dans cette émulation prédatrice les prémises d’un engouement pour les symboles de l’ère du fer et de la vapeur, qui s’est développé un peu plus tard. Les anecdotes racontées par les plongeurs, et les confidences qu’ils font parfois, brossent le tableau d’une communauté querelleuse et revancharde, mais dont ils se souviennent avec un brin de nostalgie amusée. C’est en tout cas sur un terrain fragmenté entre des clans multiples que, dans les années quatre-vingt, sont venus se greffer de nouvelles vagues de touristes mais aussi de néo-provinciaux et d’anciens enfants devenus grands, revenus au pays après des années d’“exil”. Cette nouvelle génération de plongeurs, avait souvent beaucoup rêvé de la mer en compagnie de Cousteau. L’exploration des fonds de l’Iroise semble avoir été pour elle le moyen de répondre à un besoin de ré enracinement, passant à la fois par la quête de l’ “authentique”, et par l’espoir de retrouver un semblant de nature sauvage.

Pour ces plongeurs issus d'horizons divers et appartenant en général aux classes moyennes instruites, voire dans certains cas à l'élite scientifique montante d'une région en pleine restructuration, les clubs semblent avoir joué un rôle d'incubateur social. En même temps que la presse, la télévision, le cinéma, ils auraient contribué à la propagation d'une esthétique nouvelle, et à la projection d'un regard à la fois tendre et nostalgique sur une culture maritime industrielle dont on pressentait la disparition prochaine. Avec *Thalassa*, on voit les paquebots, les cargos et les supertankers revenir à l'honneur dans une société qui entend transmettre aux générations de demain l'héritage des hommes du passé, et qui semble dans le même temps très soucieuse d'archiver les preuves de son propre passage sur Terre. Sous l'effet conjoint de l'avènement des loisirs de masse d'une part, et de l'instauration d'un régime politico-scientifique d'administration des ressources marines de l'autre, les « gens de mer » se sont vus de plus en plus ouvertement contester le statut d'usagers privilégiés des espaces maritimes. Au moment où leurs outils de travail se voyaient élever au rang de biens d'intérêt culturel ; les pêcheurs, les goémoniers, les sabliers mais aussi les marins de commerce et ceux de la Marine Nationale ont à leur tour commencé à faire figure de survivances. La rupture entre le monde des loisirs subaquatiques et le leur semble en fait aller de pair avec la réhabilitation des épaves locales, entendues désormais comme témoins de la navigation industrielle.

Mais nous avons vu aussi que cette requalification tardive impliquait que ces carcasses de métal ne soient plus envisagées dans une perspective historisante uniquement. Pour que la société civile leur concède une valeur « patrimoniale », il fallait qu'elles se prêtent à une mise en lumière polyphonique, et qu'elles se préparent à accueillir des pratiques diverses : ludiques, esthétiques, scientifiques. Il y a longtemps que les autorités ne ferment plus les yeux sur les récupérations illégales de vestiges engloutis, mais les plongeurs d'épaves d'aujourd'hui ont inventé bien d'autres formes de “prises” et de “captures” : s'ils ne “pillent” pas les épaves au sens premier du terme, ils capturent maintenant des images, des noms.

Pour terminer, on aura pu remarquer que la réhabilitation du patrimoine militaire industriel dans une société qui se proclame pacifiste et qui prétend avoir laissé derrière elle le culte du progrès recèle quelques ambiguïtés. Ce n'est évidemment pas le seul

facteur à prendre en ligne de compte, mais la compulsion commémorative que sous-tend très souvent le militantisme patrimonial laisse aussi souvent ré émerger une fascination pour les engins de destruction, que l'on ne peut pas complètement occulter. Le fait que cette attirance pour la violence et pour la mort trouve pour s'exprimer des cadres jugés au-delà de tout soupçon est intéressant, et nous renvoie à d'autres types de remises à l'honneur assez analogues (je pense à la chasse et aux autres formes de prédateurs en particulier). Sous prétexte de dénoncer, de mettre en lumière des faits « émouvants » et « tragiques », que l'on ne voudrait plus voir se répéter, on les exhibe d'une façon qui force à s'interroger sur la façon dont notre société a absorbé la disqualification de la guerre et du militaire décrété à la fin du deuxième conflit mondial. L'abrogation du service militaire était un symbole fort. J'ai eu souvent l'occasion de m'en rendre compte sur le terrain dans la mesure où mes informateurs sont pour l'essentiel des hommes de la génération d'avant la JAPD. Or si l'on jette un œil en arrière, et revient à notre première partie, on pourra vérifier que cette substitution est représentative de transformations qui ont profondément agi sur la culture régionale. L'intérêt porté aux épaves admet des explications multiples, parmi lesquelles le goût des armes ne joue sans doute pas un rôle essentiel, mais qui comporte aussi une part de nostalgie pour des époques durant lesquelles la gloire, le courage, le patriotisme étaient à l'honneur, par contraste avec la nôtre que mes interlocuteurs m'ont souvent dépeinte comme étant sur le déclin.

D'une certaine façon, la trajectoire suivie par les épaves dans la deuxième moitié du vingtième siècle nous fait revivre en accéléré l'histoire du patrimoine en Occident : on passe ainsi de l'indifférence à la curiosité, de la curiosité à l'étude et à la recherche et enfin à quelque chose de nouveau et de complexe que l'on pourrait, pour citer Jean-Louis-Tornatore, appeler « l'esprit de patrimoine¹³ ». Mais que faut-il entendre par là ? Au terme de cette enquête, je commencerai par poser quelque chose de globalement admis mais que j'ai aussi pu observer à l'échelle de mon terrain, c'est-à-dire que la

¹³ TORNATORE, J.-L., « L'esprit de patrimoine », *Terrain* n°55, Transmettre, 2010, p. 106-127.

société d'aujourd'hui accorde une place prépondérante à un idéal de responsabilité à l'égard de la nature et des générations à venir. À mon sens, l'« esprit de patrimoine » pourrait désigner l'ensemble des affects et des motivations plus ou moins avouées, plus ou moins secrètes, qui poussent les individus à se saisir de ce discours sur le patrimoine, et à se l'approprier pour édifier de nouvelles choses, pour produire de nouveaux objets : publications, photos, vidéos, archives personnelles diverses et variées, autant d'« objets souvenirs » ou d'« objets d'affection » pour emprunter ces termes à Véronique Dassié, extraits de son «manifeste¹⁴» « pour une ethnologie de l'intime ».

Les ethnologues qui se sont penchés sur les questions touchant à l'intervention sur le passé et sur la mémoire s'accordent en général sur le fait qu'il serait trop simpliste de réduire la construction du lien social à la confrontation de logiques d'Etat rationalistes voire dirigistes d'une part, et de l'autre à des mouvements spontanément issus de la base, que certains aimeraient croire plus sincères, plus authentiques: ils nous mettent presque tous en garde contre les schémas manichéens de ce type¹⁵. D'après ce que j'ai pu observer, le « patrimoine », tel que l'entendent mes informateurs, n'est pas moins ambigu que celui qui procède des dispositifs publics et officiels : il est différent. Dans une certaine mesure il serait plus individualiste parce que ce sont généralement leurs propres souvenirs que les plongeurs mettent en scène sous prétexte de nous montrer l'« histoire ». Mais dans le même temps, il s'exprime comme un besoin d'échanger et de communiquer et apparaîtrait ainsi comme une tentative de réponse (illusoire ?) à un délitement des liens de solidarités. On peut en effet insister sur le fait que le désir de transmettre est souvent exprimé en creux à travers un discours de crise. De ce fait, si comme l'a écrit Françoise Choay, le « patrimoine » est un puissant révélateur de l'état

¹⁴ «Manifeste» à ne pas prendre au pied de la lettre peut-être. DASSIE V. *Objets d'affection, ethnologie de l'intime*, Paris, Editions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, coll. « Le regard de l'ethnologue », n°22, 2010, 368 p.

¹⁵ Cf. Notamment chez Jean-Louis TORNATORE, « Beau comme un haut fourneau, le traitement en monument des restes industriels » p.79-119, in *L'Homme*, éditions de l'ESHSS, n°170. 2005/2. Pour un point de vue général sur la combinaison entre domination et le consentement GODELIER, M. *L'Idéal et le matériel, pensée, économie, société*, Paris, Flammarion, coll. « Champ », 2010, (1^e édition, 1984), 348 p.

d'une société¹⁶, la façon dont mes informateurs l'exploitent m'a paru être une façon de neutraliser l'angoisse de la solitude et de l'isolement. Cet « esprit de patrimoine » ne serait pas plus spontané que le discours officiel qui lui fait pendant dans la mesure où il serait tout aussi influencé par les modes du moment et il ne serait pas non plus dénué de tout soupçon car parmi les motivations des plongeurs, il en est de secrètes et de pas toujours recommandables. En fait, la mise en patrimoine aurait pour revers une mise en oubli qui se combinerait avec la réinvention de la nature pour entretenir les ambiguïtés relativement aux manières de penser et de pratiquer la mer qui conserverait son statut de domaine de l'inconnu, ou en tout cas de territoire de l'incertitude.

Sur le terrain, en discutant avec des plongeurs ou parfois même en essayant de mettre à profit la formation que j'avais suivi il y a maintenant plus de dix ans, il m'a semblé que, de façon générale, les grandes catégories qui servent habituellement à classifier les êtres et les choses en fonction de leur appartenance à un règne ou à un autre, n'opèrent pas aussi efficacement qu'en surface. Le minéral, l'animal et le "végétal" sont parfois difficiles à distinguer l'un de l'autre, en particulier pour celui qui n'est pas "averti". Les objets créés par l'homme retrouvent une apparence naturelle souvent très proche de celle du rocher, je pense en particulier aux épaves devenues récifs artificiels "*malgré elles*".

Ce qui caractérise le monde sous marin par rapport à l'espace terrestre, et qui pourrait renforcer cette hésitation sur la nature des choses, c'est que même s'il nous paraît aujourd'hui de plus en plus familier et contrôlé, il reste encore assez rétif au partage en zones "consacrées" à une fonction ou à une autre. Pour le dire de façon simple, il n'y a pas de décharges sous-marines, ni de cimetières sous-marins : les plongeurs sont donc directement confrontés à des choses qui, en surface, sont tenues à distance et contenues dans des périmètres clairement délimités. En dehors des ossements, ils tombent aussi de temps en temps sur des urnes cinéraires (ce qui va avec une évolution des pratiques funéraires en surface également), ainsi que me le racontait l'un d'entre eux qui, intrigué, avait remonté sa trouvaille mais n'avait compris qu'une fois chez-lui ce dont il s'agissait. Parmi les objets récupérés par les plongeurs, on pourrait

¹⁶ CHOAY, F. *L'allégorie du patrimoine*, Paris, Le Seuil, 1992

en cherchant un peu, trouver pêle mêle des objets de valeurs, des coquillages et des restes humains. Il m'a semblé, mais j'insiste sur le fait que cela relève de l'implicite du discours et des attitudes (dont l'interprétation est toujours hasardeuse), que ces « objets souvenirs » représentaient quelque chose en raison de leur provenance avant tout, et que leur nature, si elle n'est pas complètement négligeable, passe néanmoins au second plan.

Par ailleurs, l'idée qui voudrait que sous la mer, l'histoire soit figée semble aller à l'encontre des témoignages des plongeurs, qui se révèlent particulièrement sensibles aux changements : changements périodiques comme la température, le courant, la visibilité, ou à plus long terme et irréversibles comme la désagrégation lente de “leurs épaves”. Je terminerai donc en remarquant que le processus d'érosion-sédimentation auquel elles sont soumises avec tout ce qui les entoure renforce encore l'idée que, sous l'eau, tout finit par se mélanger.

La mort de mon père m'a rendue particulièrement sensible à l'angoisse suscitée par l'idée que les choses qui ne sont pas verbalisées pourraient être “perdues” sans espoir de retour. Cette enquête restera associée à une perte que j'ai vécue sur le mode de la révolte, et que j'ai souvent eu du mal à gérer. Les sentiments ambigus que j'ai pu éprouver, et que j'éprouve encore, me laissent l'impression un peu floue que le rapport que les sociétés contemporaines entretiennent avec la mort appelle un questionnement ethnologique. Ce n'était pas le sujet ici, mais dans le prolongement de ce travail sur la mise en scène de la mémoire, il me paraît assez engageant de poursuivre dans cette direction.

Remerciements

Merci à papa, sans qui rien ne serait arrivé et qui, même en silence, a continué à guider mes pas dans le monde de la plongée.

Merci à maman : toujours présente où il faut et quand il faut, et qui vient encore de le prouver en traquant mes fautes de grammaire et d'orthographe.

Merci à Maëliiss et à Erell, mes frangines, en souvenir d'après-midis « tranquilles-peinards-paisibles-à la fraîche » à Deollen ou ailleurs et de bien d'autres choses encore.

Merci à Mattias, mon compagnon de route, de ne même pas se demander dans quelle galère il s'est embarqué.

Merci à Sergio Dalla Bernardina, dont les critiques m'ont aidée autant que les encouragements, qui a eu la patience de me suivre depuis ma première année de master et de lire les tartines que je lui ai envoyées.

Merci à ceux que j'ai appelés mes « informateurs » (alors que j'ai horreur de ce mot) : Eric Alfonsi, Alexandre Bars, Hervé Bedri, Stanislas Dubois, Camille Gélébart, Yves Gladu, Nicolas Job, Dennis Lannuzel, Pierre Léaustic, Christophe Lebranchu, Stéphane Level, Rémy Le Martret, Paul Marec, Jean-Louis Maurette, Pierre André Moulet, Georges Peigné, Hugues Priol, Roger Priol, Christian Quillivic, Marc Wallet.

Merci en particulier à Hugues Priol, à Marc Wallet et à Christian Quillivic, qui m'ont “trimballée” dans leurs bateaux, leur voiture et grâce à qui je peux espérer pouvoir prétendre avoir fait du « terrain ».

Merci à mes proches, ma famille, et je ne voudrais surtout oublier ni Renan, ni Kennah.

Merci à tous ceux qui m'ont apporté leur aide d'une façon ou d'une autre, je ne pourrai pas tous les citer mais je voudrais quand même adresser un mot à Alain Le Mest et pour des raisons complètement différentes à Michel de la Taverne Saint Martin, à Pastu, et à mes collègues de “Kerich”.

Merci enfin par avance à tous ceux qui feront l'effort de lire cette thèse dans l'espoir que la lecture de ces cinq cent pages ne sera pas trop pénible.

Bibliographie

ABELES, Marc « Marc Augé, les non lieux ; Introduction à une anthropologie de la surmodernité » (compte-rendu) p. 193-194. *L'Homme*, tome 34, n°129, 1994.

ABELES, Marc « L'anthropologue et le politique », p.191-212. *l'Homme*, vol. 26, n° 97-98. 1986

ACERRA, Martine, « La symbolique des noms de navires de guerre dans la marine française (1661-1815) » p. 45-61.in *Histoire, économie et société*. 16^e année, n°1. « La Marine XVII^e –XX^e siècle » 1997.

ADAM, Paul GILLES, Paul DUVAL & Paul Marie « Archéologie sous-marine », *Journal des savants*, n°2, p. 156-172, 1962.

ALBERT-LLORCA, Marlène *L'ordre des choses ; Les récits d'origine des animaux et des plantes en Europe*, Paris, Editions du CTHS, 1991, 314 p.

AKRICH Madeleine, CALLON Michel & LATOUR Bruno (éd.), *Sociologie de la traduction : textes fondateurs*, Paris, Mines Paris, les Presses, « Sciences sociales », 2006, 303 p.

Ar Vag « Les Gabares de Lampaul, un siècle de bornage en Iroise », *Le Chasse Marée*, n°16, mars 1985, p.2-31.

AUGE, Marc, *Non lieux, Pour une anthropologie de la surmodernité*, Paris, Le Seuil, Coll. « La Librairie du XX^e siècle », 1992, 155 p.

AUGE, Marc « La force du présent », p. 43-55 in *Communication* n°49, 1989.

AUGE, Marc *Le métier d'anthropologue*, Galilée Paris, 2006, 65 p.

AUGE, Marc « Héros téléculturels ou une nuit à l'ambassade », p.7-18 in *Réseaux* (Editions Gallimard) Volume 3, n°12, 1985.

BABELON Jean- Pierre & CHASTEL, André *La notion de patrimoine*, Paris, Liana Lévi, Coll. « Opinion art », 1994 [1980]. 141 p.

BACON Francis, *Novum Organum*, 1620.

BARON, Sylvie. « Invasions biologiques et paysages sous marins » in DALLA BERNARDINA, Sergio. *Analyse culturelle du paysage : le paysage comme enjeu*, Editions du CTHS, Coll. « Actes des congrès des sociétés Historiques et Scientifiques », 135^e édition. Neuchâtel, 2010, 125 p.

BARTHES, Roland *Mythologies* suivi de *Le Mythe aujourd'hui*, Editions du Seuil, coll. « points essais », Paris, 1957.

BAUSSANT, Michel (dir.) « Mémoires plurielles, mémoires en conflit », *Ethnologie française*, Vol. XXXVII, n°3, 2007.

BEDRI Hervé, *Mirages identitaires : la mise en scène de la nature dans les jardins publics et privés de Brest au XVII^e à nos jours*, sous la direction de DALLA BERNARDINA, Sergio Université de Brest, 2006, 442 p.

BENOIT Fernand *Fouilles sous-marines ; l'Epave du Grand Congloué à Marseille*, Paris, CNRS, 1962, 200 p.

BERLINER, David « Anthropologie et transmission » p.4-19, in *Terrain*, n°55, « Transmettre », septembre 2010.

BERQUE Augustin, « Le sauvage construit » in *Ethnologie française*, vol. 40, n°4, Paris, PUF, 2010, p.589-596.

BLOCH, Marc *Apologie pour l'histoire ou Métier d'Historien*, préface de LE GOFF, Jacques, Paris, Masson, Armand Colin, 1993-1997, 159 p.

BLOCH Maurice « La mort et la conception de la personne » p. 7-20, in *Terrain*, n°20 « La Mort », 1993.

BOLTANSKI, Luc *L'amour et la justice comme compétences: trois essais de sociologie de l'action* Paris, Editions Métailié, Coll. « Leçons de choses », 1990, 381 p.

BONY Alain *Joseph Addison et la création littéraire. Essai périodique et modernité*, thèse, Paris III, 1979.

BONNIN, Philippe & CLAVEL Maïté « Quand la nature s'urbanise » Introduction p. 581-587 in *Ethnologie française* vol.XL, 2010, n°4.

BOUDRIOT Jean, « Entretien : L'archéologie navale en France », p. 12-21 in *Le Chasse-Marée*, n°6, janvier 1983.

BOUDRIOT, Jean *Le Vaisseau de 74 canons*, BOUDRIOT, Jean (ed.) Coll. « Archéologie navale française », 1977, 166 p.

BOUSQUET, Jean « Une stratère d'or de Cyrène sur la côte du Finistère », p. 317-323, *Compte rendu de l'académie des Belles Lettres*, 1960, Volume 104, n°1.

BOUSQUET, Jean « Une monnaie d'or sur la côte de l'Armorique », p. 25-39 in *Annales de Bretagne*, Tome 68, numéro 1, 1961.

BRAIDOTTI, Rosi « U-topie des non-lieux post-modernes » p. 50-61 in *Les Cahiers du GRIF*, n°. 30, « Nouvelle pauvreté nouvelle société » 1985.

BREDA, Nadia. « Du tabou dans les palù, aux zones humides naturalisées: *terrae incognitae* de l'Italie du nord-est. »p. 101-116, in *Terres incertaines ; Pour une anthropologie des espaces oubliés*, DALLA BERNARDINA, Sergio (dir.) Rennes, PUR, 2014, 222 p.

BROCHOT, Aline & DE LA SOUDIERE, Martin, « Pourquoi le lieu ? » p.5-16 in *Communication*, 2010.

BRUNET, Roger « Analyse des paysages et sémiologie, éléments pour un débat » p. 7-20, in ROGER, Alain (dir.), *La théorie du paysage en France (1974-1994)*, Paris, Ed. Champ Vallon coll. « Pays/paysages », 1995, 463 p.

BRUNET, R., FERRAS, R. THERY, H. *Les mots de la géographie, dictionnaire critique*, Reclus-La Documentation française, 1992, 470 p.

BURNET, Thomas, *La Théorie de la terre*, [1681] 1684 (pour l'édition anglaise).

CABANTOUS, Alain, *Les côtes barbares, pilliers d'épaves et sociétés littorales en France, 1680-1730*, Fayard, 1993, 311 p.

CADORET, Bernard « Editorial », p. 2 in *Le Chasse Marée*, n°1, 3^e trimestre 1981.

CAILLOIS, Roger. *Les jeux et les hommes*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio », Essais, 1991, 374 p.

CALLON, Michel, « Eléments pour une sociologie de la traduction. La domestication des coquilles Saint-Jacques et des marins-pêcheurs dans la baie de Saint-Brieuc », in *L'année sociologique*, 1986.

CANEVET Corentin. « L'économie des pêches en Bretagne en 1984 » p. 646-650 *Noroi*. n°124, 1984. Octobre - décembre 1984.

CAPEL, Christelle. « Qui sont les observateurs bénévoles de météo France », p. 631-637 in *Ethnologie française*, vol. XXXIX, 2009 n°4.

CARDON Dominique, HEURTIN Jean.-Philippe & LEMIEUX Cyril. « Parler en public » p. 5-19 in *Politix*. Vol. 8, n°31. Troisième trimestre 1995.

CASSARD, Jean-Christophe *Les Bretons et la mer au Moyen-âge, des origines au milieu du XIV^e siècle*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1998, 195 p.

CASTELAIN Jean-Pierre « L'île et la peur » p. 108-123 in BERNAND, Carmen (dir.) *Désir d'Ivresse, Alcools, rites et dérives*, Paris, Autrement, n° 191, 2000.

CHAPPE, François, *Histoire, Mémoire, Patrimoine, Du discours idéologique à l'éthique humaniste*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, coll. « Art & Société », 2010, 424 p.

CHLOUS DUCHARME Frédérique « L'Archipel de Molène et l'autre bord », p. 113-122 in *Ethnologie française*, Vol. 34, n°1, 2004.

CHOAY, Françoise, *L'allégorie du patrimoine*, Paris, Le Seuil, 1992, 272 p.

CLOATRE, Michel & ROUSSEL, Claude.-Youenn, *Ouessant, Le secret des Atlas, La mystérieuse histoire de deux naufrages au XVIII^e siècle*, préface de Michel L'Hour, Editions Cristel, 2009, 242 p.

CLOCHON, Jean-Pierre, « Le Conquet : un port de cabotage au XVIII^e siècle » *Chasse Marée*, n°2, 1981.

COPANS, J. & BERNIER, B. (dir.) « Travail, Industries et classes ouvrières », *Anthropologie et sociétés*, Volume 10, n°1, 1986.

CORBIN, Alain, *Le Territoire du vide, l'Occident et le désir du rivage (1750-1840)*, Paris, Champ Flammarion, coll. « Histoire », 1990. 407 p.

CORBIN, Alain (dir.) *L'avènement des loisirs 1850-1960*, Paris, Flammarion, Coll. « Champs histoire », 1995, 472 p.

CORBIN, Alain *Le miasme et la jonquille, L'odorat et l'imaginaire social, XVIII-XIX^e siècles*, Flammarion, Coll. « Champs histoire », 2008. [Aubier Montaigne, 1982]. 425 p.

CORBIN, Alain *Le Temps, le Désir et l'horreur*, Paris Aubier, 1991, 250 p.

CORNU, Pierre, « Les espaces du « sauvage ». Une approche historienne de l'érémitisation des hautes terres du Massif central » p.27-52, in *Terres incertaines ; Pour une anthropologie des espaces oubliés*, DALLA BERNARDINA, Sergio (dir.) Rennes, PUR, 2014, 222 p.

COULIOU Jean.-René & PIRIOU N., « De crise en crise, les pêches de Bretagne méridionale ne sont-elles pas sur la voie de la déstructuration ? » p. 185-204 in *Norôis*. n°165, 1995.

CRENN Gaëlle « La patrimonialisation de l'environnement au Biodôme de Montréal » p. 65-87 in DAVALLON Jean (dir.) *Culture & Musées*. n°1, « Nouveaux regards sur le patrimoine », 2003.

CUISENIER Jean, « Choix et défis en revue » p. 5-9 *Ethnologie française*, vol. XXXVII, 2007/1.

CUISENIER, Jean, *L'héritage de nos pères, Un patrimoine pour demain ?*, Paris, Editions de la Martinière, 2006.

CROIX, Alain, *La Bretagne aux XVI^e et XVII^e siècles ; La vie, la mort, la foi*, Maloine, S.A., Paris, 1981 (2 volumes), 1571 p.

DALLA BERNARDINA, Sergio, *Le retour du prédateur, mises en scène du sauvage dans la société post-rurale*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Coll. « Essais », 2012, 154 p.

DALLA-BERNARDINA, Sergio *L'Utopie de la nature, chasseurs, écologistes et touristes*, Paris, Imago mundi, 1994, 320 p.

DALLA BERNARDINA, Sergio « Les voluptés du plein air. Passions ordinaires et passions distinguées » p. 375-406 in BROMBERGER, Christian (éd.), *Passions ordinaires. Football, jardinage, généalogie, concours de dictée...*, Paris, Hachette, 2008.

DALLA BERNARDINA, Sergio « Les invasions biologiques sous le regard des sciences de l'homme », p. 65-108 in BARBAULT, R & ATRAMENTOWICZ M. (dir.), *Les invasions biologiques, une question de natures et de sociétés*, Paris, Quae/MEDD, 2010.

DALLA BERNARDINA, Sergio (dir.) *Terres incertaines ; Pour une anthropologie des espaces oubliés*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2014.222 p.

DALLA BERNARDINA, Sergio « “Je interdit” Le regard presbyte de l'ethnologue », p. 19-40 in RAVIS-GIORDANI, G. (dir.), *Ethnologie(s) Nouveaux contextes, nouveaux objets, nouvelles approches*, Paris, Editions du comité des travaux historiques et scientifiques, Le regard de l'ethnologue, n° 21, 2009.

DALLA BERNARDINA Sergio « Une place dans la nature ; Boiteux, borgnes et autres médiateurs avec le monde sauvage » p. 59-82. in *Communications*, n°76, 2004.

DALLA BERNARDINA Sergio « La nature sauvage et ses consommateurs : le Game Fair » p. 681-694 in *Ethnologie française*, vol. XXXI, 2001-4.

DASSIE Véronique *Objets d'affection, ethnologie de l'intime*, Paris, Editions du Comité des Travaux Historiques et Scientifiques, coll. « Le regard de l'ethnologue », n°22, 2010, 368 p.

DAVALLON Jean « Le patrimoine, une filiation inversée » p.6-16 *Espace-temps*, 74-75, « Transmettre aujourd'hui, retour vers le futur » 2000.

DAVID Patrick & Expéditions Scyllias, *L'Armorique, le fantôme de Landévennec*, Editions du bout du monde, Coll. « Navires et aventures », n°1, mai 2008.

DEBARBIEUX, Bernard, « Non lieux » p. 90-91 (compte-rendu) in *Espace géographique*. Tome 22 n°1, 1993.

DE CERTEAU, Michel. *L'Invention du quotidien, Tome 1 Arts de faire*, Paris, Gallimard, 1990 [1^e édition 1980]

DEGREMONT Isabelle & TRAN, Thao « Les blockhaus, lieux de conflits, patrimoine de l'oubli ? L'exemple du littoral aquitain », p. 73, in MEYNEN, Nicolas (dir.) *Valoriser les patrimoines militaires, théories et action*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Coll. « Art & Société », 2010.

DELAPORTE Yves, « L'Objet et la méthode, quelques réflexions autour d'une enquête d'ethnologie urbaine », p.155-169. *l'Homme*, vol. 26, n° 97-98. 1986.

DENIAU, Alexis GOURVIL, Emmanuel & PEPY, Benjamin *Les Trésors engloutis de Bretagne*, tome 1, de Brest à Lorient, Saint-Malo, Editions Cristel, 2013.

DESBOS, Geneviève & PREMEL Gérard « La Bretagne et ses pêcheurs, une mutation à marche forcée » p. 145-167 in *Sociétés Contemporaines*, n° 22/23, 1995.

DESCOLA, Philippe, *Par delà nature et culture*, Paris, nrf Gallimard, Coll. « Bibliothèque des Sciences humaines », 2005, 623 p.

DESCOLA, Philippe *La Nature domestique. Symbolisme et praxis dans l'écologie des Achuar*. (Publié avec l'aide de la Fondation Singer-Polignac.) Paris, Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1986, 450 p.

DESSERT, Daniel, *La Royale, vaisseaux et marins du roi soleil*, Paris, Librairies Arthèmes Fayard, 1996.

DIOLE, Philippe, *Chantiers dans la mer*, Paris, Editions André Bonne, Coll. « Documentaires illustrés », 1961.

DOUGLAS, Marie *De la Souillure ; essai sur les notions de pollution et de tabou*, Editions la Découverte/ Syros, coll. « Sciences humaines et sociales, Paris, 2001, 192 p.

DUBOIS Claude-Gilbert « Eléments pour une géométrie des non-lieux ». p. 187-199 in *Romantisme*, 1971, n°1-2.

DUPRE Lucie « Ramasser, cueillir, récolter : trois rapports différents à la nature et aux autres » p. 49-67, in DALLA BERNARDINA, Sergio (dir.) *L'Appel du sauvage, Refaire le monde dans les bois* Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012,

DUPRE, Lucie. « Des friches, Le désordre social de la nature », p. 125-136 in *Terrain*, revue d'ethnologie de l'Europe, « Imitation et anthropologie », n°44, mars 2005.

DUVAL Maurice., *Ni morts ni vivants, marins, pour une ethnologie du huis clos*, Presses universitaires de France, 1999.

ENAUT, Patrick. et BOUSQUET, Gérard, « Jean Guérin, un pionnier méconnu de l'intervention sous-marine XIX^e siècle », p.74, in L'HOURL. Michel, VEYRAT, Elizabeth HULOT, Olivia & TOULGOAT Morgane (dir.), *La Mer Pour Mémoire*, Somoqy, éditions, 2005.

FAVRET-SAADA, Jeanne, *Les Mots, la mort, les sorts. La sorcellerie dans le Bocage*. Paris, Gallimard, NRF, 1977, 332 p.

FICHOU, Jean-Christophe *Les pêcheurs bretons pendant la seconde guerre mondiale*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, Coll. « Histoire », 2009, p.222.

FILLAUT, Thierry *les Bretons et l'alcool, XIX-XX^e siècle*, Rennes, Ecole nationale de la Santé publique (ed.), 1991.

FOUCAULT, Bernard, *Chasse aux trésors en Bretagne et mer Celtique*, Saint-Malo, Cristel Editions, 2013, 171 p.

GARAT, Isabelle, « Qu'est-ce qui fait ou ne fait pas patrimoine ? L'exemple du domaine militaire du Château neuf de la Nive » à Bayonne » p. 139-150 *Noröis*, n°185 « Patrimoine et environnement, les territoires du conflit », 2000/ 1.

GARFINKEL, Harold, « Arguments ethnométhodologiques », *Problèmes d'épistémologie en sciences sociales*, III, Paris, CEMS-EHESS, 1984.

GAUCHET, Marcel *Le Désenchantement du monde. Une histoire politique de la religion*, Paris, Gallimard, Coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1985.

GEISTDOERFER, Aliette, « L'anthropologie maritime: un domaine en évolution: hors cadre traditionnel... », p. 23-38 in *Zainak. Cuadernos de Antropología-Etnografía*, « Cultura y sociedades marítimas: prácticas específicas, sistemas técnicos, sociales y de representación », 2007, n°29,

GIRARD, René, *De la violence à la divinité*, Paris, Editions Grasset et Fasquelles, 2007, 1487 p.

GINZBURG, Carlo, « Traces. Racines d'un paradigme indiciaire » p. 139-180 in *Mythes, Emblèmes, Morphologie et histoire*, Paris, Flammarion, coll. « Nouvelle bibliothèque scientifique » 1989.

GODELIER, Maurice, *L'Idéal et le matériel, pensée, économie, société*, Paris, Flammarion, coll. « Champ », 2010, (1^e édition, 1984), 348 p.

GODELIER, Maurice, *L'Enigme du don*, Paris, Flammarion, Champs, 1996.

GOUBERT, Jean-Pierre, « Environnement et épidémies : Brest au XVIII^e siècle ». p. 733-743. In: *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*. Tome 81, numéro 4, 1974. p. 734.

GRIESEMER, James & STAR, Susan L. « Institutional ecology, translation and boundary objects, Amateurs and professionals in Berkeley's museum of Vertebrate Zoology, 1907-1939 », p.387-420 in *Social Studies of Sciences*, n° 19, 1989.

GRYNBERG Anne, « La pédagogie des lieux », *Les cahiers de la Shoah* n°8, « Enseigner et transmettre », 2004.

GUILCHER, André, *Précis d'hydrologie marine et continentale*, Paris, Masson & C^{ie}, 1965.

HALLBWACHS, Maurice *La mémoire collective*, Presses Universitaires de France, coll. Bibliothèque de sociologie contemporaine, Paris, 1967 [1950], 204 p.

HARTOG François & LENCLUD Gérard « Régimes d'historicité » p. 18-28. in DUTU, Alexandre & DODILLE Norbert, *L'état des lieux en sciences sociales*, Paris, L'Harmattan, 1993.

HARTOG, François. *Régimes d'historicité, présentisme et expérience du temps*, Paris, Editions du Seuil, 2003.

HEINICH Nathalie *La fabrique du patrimoine, de la cathédrale à la petite cuillère*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Coll. « Ethnologie de la France », 2009. 286 p.

HENRY Michel, *Voir l'invisible ; essai sur Kandinsky*, Presses universitaires de France, coll. « Quadrige Grands textes », 2004 [Bourin, 1988], 248 p.

HENWOOD, Philippe « L'Arsenal en Penfeld, des origines au second empire » in LE GALLO, Yves (dir.) *Brest Alias Brest, Trois siècles d'urbanisme*, Liège, ed. Madraga, 1992.

HENWOOD, Philippe *Brest Un port en révolution*, Edmond Monange, Editions Ouest-France.

HENWOOD, Philippe « La Penfeld au fil des siècles », p.12-23, in *Le Chasse Marée*, n°65, juin 1992.

JEANJEAN Agnès. « Travailler à la morgue ou dans les égouts », p.59-66 in *Ethnologie française*, « Dégoûts » Vol. XLI, n°1, 2011.

JEUDY Pierre-Henri *La machinerie patrimoniale*, Paris, Sens & Tonka Coll. « 10-vingt » Série « essais », 2001.

JONIN, Bruno & MAREC, Paul, *Mémoires Englouties, Plongées-histoires sur les épaves du Finistère*, Quimper, Editions Aseb, 1995 [1994], 312 p.

JORION, Paul « Adjuration du hasard et maîtrise du destin. Éléments de l'idéologie d'une vie productive hasardeuse : la pêche artisanale dans l'île de Houat (Morbihan) en 1973-1974 ». p. 95-104 in *L'Homme*, tome 16, n°4, 1976.

KRAUTHEIMER, Richard. *Rome, profile of a city*, 312-1308, Princeton, Princeton university press, 1980.

KUZINSKI Liliane « Fleurs de bitume. À la recherche de l'« autre ville » dans quelques récits d'Italo Calvino » p. 167-183 in *Terres incertaines ; Pour une anthropologie des espaces oubliés*, DALLA BERNARDINA, Sergio (dir.) Rennes, PUR, 2014, 222 p.

LAGREE, Michel *Religion et Cultures en Bretagne*, Fayard, 1992, 601 p.

LANÇON Bertrand « Terres intérieures et terres extérieures chez les romains », p.187-198, in DALLA BERNARDINA, Sergio (dir.) *Terres incertaines ; Pour une anthropologie des espaces oubliés*, Rennes, PUR, 2014, 222 p.

LARRERE, Catherine & Raphaël *Du bon usage de la nature, pour une philosophie de l'environnement*, Paris, Flammarion, Coll. « Champs essais », 2009. [Aubier, 1997].

LE BERRE Yves « Les friches nourricières du langage » p. 159-166 in *Terres incertaines ; Pour une anthropologie des espaces oubliés*, DALLA BERNARDINA, Sergio (dir.) Rennes, PUR, 2014, 222 p.

LE BRAZ, Anatole, *La légende de la mort*, Marseille Coop Breizh/Jeanne Laffite, 1994, (1^e édition 1893), 481 p.

LE BRAZ, Anatole « Qui voit Ouessant voit son sang ; Le mouvant suaire du Fromveur », p.28, in *Bretagne Magazine* « Contes et légendes de la mer », juillet 2009.

LE GALLO Yves, « Images d'une ville ; la morte et la vive », p. 10-55, in LE GALLO, Yves (dir.) *Brest Alias Brest, Trois siècles d'urbanisme*, Liège, ed. Madraga, 1992.

LE GOÏC, Pierre *Brest en reconstruction, Antimémoires d'une ville*, Presses Universitaires de Rennes, Centre de Recherche Bretonne et Celtique, coll. « Histoire », Rennes, 2001, 168 p.

LE GURUN, Gwennaëlle « Du droit du littoral : l'évolution du droit maritime et l'Unesco », p. 92, in *La Mer pour mémoire*, L'HOURL. Michel, VEYRAT, Elizabeth, HULOT, Olivia & TOULGOAT Morgane (dir.), *La Mer Pour Mémoire*, Somoqy éditions, 2005, 364 p.

LENCLUD Gérard « Etre ou ne pas en être, l'anthropologie sociale et les sociétés complexes », p. 144-153 *l'Homme*, vol. 26, n° 97-98. 1986.

LEROI-GOURHAN André. *Le Geste et la parole. La mémoire et les rythmes*, tome 2, Paris, Albin Michel, 1988 [1964], 288 p.

LEVAINVILLE, Jacques « Le port de Brest » p. 208-225 in *Annales de Géographie*, tome 28, n° 153, 1919.

LEVI-STRAUSS, Claude *Tristes Tropiques*, Paris, Plon, coll. « Terres Humaines », 1955, 504 p.

LEVI STRAUSS, Claude. *La pensée sauvage*, Paris, Plon, Coll. « Agora » pocket, 1962, 367 p.

L'HOURL, Michel & VEYRAT, Elizabeth « Le temps des archéologues », p. 82-85 in *La Mer pour mémoire*, L'HOURL. Michel, VEYRAT, Elizabeth, HULOT, Olivia & TOULGOAT Morgane. (dir.), *La Mer Pour Mémoire*, Somoqy éditions, 2005, 364 p.

L'HOURL, Michel « Les premiers pas dans l'Atlantique, l'épave de Ploumanac'h (IV^e siècle) » p.86 in *La Mer pour mémoire*, L'HOURL. Michel, VEYRAT, Elizabeth, HULOT, Olivia & TOULGOAT Morgane. (dir.), *La Mer Pour Mémoire*, Somoqy éditions, 2005, 364 p.

L'HOURL, Michel « Du naufrage, du droit et de l'évolution des mentalités », p.50-51, in *La Mer pour mémoire*, L'HOURL. M., VEYRAT, E., HULOT, O. & TOULGOAT M. (dir.), *La Mer Pour Mémoire*, Somoqy éditions, 2005, 364 p.

LLOYD, Geoffroy *Polarity and analogy. Two types of argumentation in early Greek thought*, Bristol Classical Press, 1966.

LOWENTHAL, David *The Heritage Crusade and the Spoils of History*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998.

MACDONALD Charles J.H. « Anthropologie sociale en France, dans quel état ? » *Ethnologie française*, vol XXXVIII, 2008/4

MAFART, Bertrand. & PERRET, J.-L. « Histoire du concept de quarantaine », Conférences inaugurales, *Médecine Tropicale*, 1998.

MATTEI, Clotilde. « Les épaves maritimes en droit français », Mémoire de DESS en droit des transports, Université de Droit, d'Economie et des Sciences d'Aix – Marseille, Faculté de Droit et de Sciences Politiques d'Aix – Marseille, Centre de droit maritime et des transports, 1998-1999, 88 p.

MAURETTE, Jean Louis *Les Gardiens du Silence, épaves de sous-marins à travers le monde*, Editions Keltia Graphic, 2006.

Maurette, Jean-Louis & Veillon Paul, Les Messagères de l'histoire. Epaves marines en Bretagne sud, Editions Keltia Graphic, 2001.

MAUSS, Marcel. *Essai sur le don : Forme et raison de l'échange dans les sociétés archaïques* p. 149-279 In *Sociologie et Anthropologie*, Paris, PUF, Coll. « Quadrige », 1973, 552 p.

MENEZ, Florence, « Le spectacle de la marée noire : un regard ambigu sur la transformation du paysage », p.58-70 in *Analyse culturelle du paysage*, Editions du CTHS, 2011.

MEYNIER, André, *Atlas et géographie de la Bretagne*, Flammarion Famot, Paris, 1976, 293 p.

MICHELET, Jules *Histoire de France* (tome II), Paris, Chamerot 1861.

MICOUD, André « Patrimonialiser le vivant » p.66-77, *Espace-Temps*, n°74-75, Transmettre aujourd'hui, retour vers le futur, 2000.

MICOUD, André. « Place aux petites bêtes », p. 669-671. *Ethnologie française* vol. XL, 2010, n°4.

MICOUD, André, p.69-73 « La campagne comme espace public ? » *Géocarrefour*, Vol. 76, n°1, 2001.

MILLOT, Gilles. « La tragédie du *Drummond Castle* », *Le Chasse Marée*, n°92, septembre 1995.

MILLOT, Gilles « Les risques du métier, déboires d'un pieds-lourds » p.26-29 in *Le Chasse Marée*, n°27, 1987.

MILLOT, Gilles « Le naufrage de *la France* ; le cuirassé malchanceux », *Le Chasse-Marée*, n°3, janvier 1982.

MILLOT, Gilles « Le naufrage du *Colombian* », *Le Chasse-Marée*, n° 51, Septembre 1990.

MOIGN, Annick « Installée dans ses méthodes artisanales, la profession goémonière a peut-être trouvé un moyen de survivre », p.364-368 in *Noroi*, n°47, 1965.

MONDARDINI MORELLI, Gabriella, « Città di mare : Venezia », in *Civiltà del mare*, janvier-février 1998.

MOREL A. & VALLERANT, J. « Anthropologie industrielle : recherche en développement » p. 3-4 in *Terrain*, n° 2, 1984.

NORA, Pierre « Science et conscience du patrimoine », 7e entretien du patrimoine, Paris, Théâtre national de Chaillot, 28-30 nov 1994, Paris, Fayard, Editions du patrimoine, 1997.

PANOFSKY Erwin, *Renaissances and Renascences in Western art*, Stockholm, Almqvist und Wiksells, 1960 traduction française *La Renaissance et ses avant courriers*, Paris Flammarion, 1976.

PERON, Françoise, *Ouessant l'Ile sentinelle*, Brest/ Paris, Editions de la Cité, 1985, 445 p.

PIERRONNET François-Xavier, « Le droit de pensé ouessant in aux XVII- XIX^e siècles : entre législation du bris et tradition insulaire ». Université de droit, Nantes, *Revue Juridique Neptunus*, date inconnue.

PIERRAT, Emmanuel. *Faut-il rendre les œuvres d'art ?* Paris, Editions du CNRS, Coll. « Débats », 2011, 128 p.

POMIAN, Krzysztof *Collectionneurs, amateurs et curieux ; Paris, Venise, XVI–XVIII^e siècle*, Paris, nrf Gallimard, 1987, 368 p.

PORTER Roy « Les Anglais et les loisirs » in CORBIN, Alain. *L'avènement de l'ère des loisirs, 1850-1960*, Paris, Flammarion, Coll. « Champs Histoire ». [Paris, Aubier, 1995], 472 p.

POULOT Dominique, *Une histoire du patrimoine en Occident, XVIII^e-XXI^e; Du monument aux valeurs*, Paris, Presses Universitaires de France, Coll. « Le nœud gordien », 2006.

RAVENEAU Gilles, « La plongée sous-marine, entre neutralisation du risque et affirmation de la sécurité », p. 613-623 *Ethnologie française* 2006/4, Tome XXXVI.

RICŒUR, Paul. *L'Histoire, la mémoire, l'oubli*, Paris, Edition du Seuil, coll. « Points essais », 2000, 689 p.

RIEGL, Aloïs. *Der modern Denkmakultus*, Vienne, 1903, trad. Fr. Par D. Wieckzorek, *Le Culte moderne des monuments*, Paris, Le Seuil, 1984.

RIFFAUD, Claude *La grande aventure des hommes sous la mer, du temps d'Aristote à l'âge nucléaire*, Paris, Albin Michel, 1988, 456 p.

SALOME, Karine « Les îles bretonnes au dix neuvième siècle, entre dépaysement et isolement » p. 435-441 in *Ethnologie française*, Volume 36, n°3, 2006.

SALOME, Karine *Les îles bretonnes. Une image en construction (1750-1914)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes. 2003.

SEBILLOT, Paul, *Le Folklore de France* tome 3, *La Mer*, Edition Imago, 1983.

SEBILLOT, Paul, *Croyances, mythes et légendes des pays de France*, Paris, Omnibus, 2002.

SEBILLOT, Paul *La Bretagne et ses traditions*, Royer Mémoire vive, Maisonneuve et Larose, 1998, [1968] p.231-234.

SEGALEN Martine « L'Europe et ses ethnologies » p. 581-582 in *Ethnologie française*, vol XXXVIII, 2008/4.

SINDZINGER, Nicole « L'Anthropologie, une structure segmentaire ? », p. 45-, *l'Homme*, vol. 26, n° 97-98. 1986.

DE LA SOUDIERE, Martin, « Avec la géographie pour compagne », p.683-687 in *Ethnologie française*, vol.34, 2004/4.

DE LA SOUDIERE, Martin « L'inconfort du terrain ; "Faire" la Creuse, le Maroc, la Lozère... (A propos des ouvrages Ethnologue au Maroc, réflexion sur une enquête de terrain de Paul Rabinow et vivre dans la Creuse de Jacques Maho », *Terrain*, n° 11, 1988, p. 94-105.

DE LA SOUDIERE, Martin « Cueillette en Margeride, le sauvage en question » p.43-47 in DALLA BERNARDINA, Sergio (dir.) *L'Appel du sauvage, Refaire le monde dans les bois* Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2012,

DE LA SOUDIERE Martin « Lieux dit, nommer, dénommer, re-nommer », p. 67-77 in *Ethnologie française*, 2004, vol. 34.

SPERBER, Dan *La contagion des idées, Théorie naturaliste de la culture*, Paris, Editions Odile Jacob, 1996, 245 p.

STENGERS Isabelle (dir.) *D'une science à l'autre. Des concepts nomades*, Paris, Le Seuil, 1987.

TESTART Alain., « L'Objet de l'anthropologie sociale », p. 141. *l'Homme*, vol. 26, n° 97-98. 1986.

TIBERGHIEU, Gilles A, *Land Art*, Paris, Dominique Carré éd., 2012 [1993], 368 p.

TODOROV Tzvetan « La mémoire devant l'histoire », p.101-112, *Terrain*, n°25 « Des sports », 1995.

TORNATORE, Jean-Louis, « L'esprit de patrimoine », *Terrain* n°55, *Transmettre*, 2010, p. 106-127.

TORNATORE, Jean-Louis « L'invention de la lorraine industrielle ; note sur un processus en cours », p. 679-689, *Ethnologie française*, vol. 35, °4, 2005.

TORNATORE, Jean-Louis « Beau comme un haut fourneau, le traitement en monument des restes industriels » p.79-119, in *L'Homme*, éditions de l'ESHSS, n°170. 2005/2.

TORNATORE Jean-Louis « Le patrimoine comme objet frontière », *De la connaissance à la gestion du patrimoine*, Actes des régions rencontres entre parcs régionaux de France et Services de la Direction de l'Architecturale et du Patrimoine (La Roche Guyon, 17-18 mars 1999) Paris, services des PNR, Ministère de la Culture, Ministère de l'aménagement du territoire et de l'environnement et, 2000 p. 21-24.

TORNATORE, Jean-Louis, « Etre ouvrier de la Navale à Marseille, Technique(s), vice et métier », p.88-105 in *Terrain*, n°16, « Savoir faire », 1991.

TORNATORE, Jean-Louis, « Impressions patrimoniales » p.281-297 in ROUX, Jacques & PERONI, Michel (dir.) *Sensibiliser. La sociologie dans le vif du monde*, La Tour d'Aigues, Editions de l'Aube, 2006.

TREPOS, Jean-Yves « L'expertise comme équipement de la société civile » p. 7-18, *Questions de communication* n°2, 2002.

TREPOS, Jean-Yves « La circulation de la confiance dans les dispositifs d'expertise : une pragmatique sociologique », p. 173-184 in AUBERT, F, SYLVESTRE J.-P. & Institut national de recherches agronomiques (ed.) *Confiance et rationalité*, Actes du Colloque de Dijon 5-6 mai 1999, Paris, Editions de l'Inra, 2001.

URBAIN, Jean-Didier, « Lieux, liens, légendes, Espaces, tourisme, tropisme » p.99-107 in *Communications* n°87, 2010.

URBAIN, Jean-Didier, *L'Idiot du voyage, histoires de touristes*, Paris, Plon, 1991, 271p.

VACHER, Antoine, « La rade de Brest et ses abords, essai d'interprétation morphogénique » p. 177-207 in *Annales de Géographie*, tome 28, n° 153, 1919.

VAN DER BEURDEN, Joseph. "Looting, Theft and Smuggling of Cultural Heritage : A Worldwide Problem", in Juliette VAN KRIEKEN PIETERS, *Art and Archaeology in Afghanistan: Its Fall and Survival*, BRILL, Leiden, 2006.

VAN TILBEURGH, Véronique « Quand la gestion intégrée redessine les contours d'une aire protégée : le cas du Parc Marin en Mer d'Iroise », *VertigO, la revue électronique en sciences de l'environnement*, Volume 7, n°3, décembre 2006.

VEYNE Paul, *Comment on écrit l'histoire, essai d'épistémologie*, Paris, Le Seuil, 1971, 349 p.

VIANELLO, Rita *Le savoir des mytilliculteurs de la lagune de Venise et du littoral breton*, thèse de doctorat, Université de Bretagne Occidentale, Università Cà Foscari (Venise, Italie), Ecole doctorale des sciences humaines et sociales (Rennes), Centre de Recherche Bretonnes et Celtiques, 2013.

VIDAL-NAQUET Pierre. « Le chasseur noir et l'origine de l'éphébie athénienne » p. 947-964 in *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*. 23^e année, n° 5, 1968.

VIDAL NAQUET, Pierre *Le Chasseur noir. Formes de pensées et formes de société dans le monde grec*, François Maspero, 1981.

VIGARELLO, Georges. *Le propre et le sale, l'hygiène du corps depuis le Moyen Age*, Paris, Le Seuil, 1985.

VIGNES, Jacques *Louis Lourmais, la mer à bras le corps*, (préface d'Alain Bombard), Paris, Editions Arthaud, 1975, 234 p.

DE LA VILLEMARQUE, Théodore-Hersart *Le Barzhaz Breizh ; Trésors de la littérature orale de la Bretagne*, Coop Breiz, Spezet, 1997, [1867]

VULLIEZ, Alfred *L'Enfer de Brest*, Editions France-Empire, Paris, 1985.

WOODWARD, John, *An Essay toward a Natural History of the Earth and Terrestrial Bodies, especially minerals, &c.* (1695, réédité en 1702 puis en 1723).

Principaux sites Internet consultés:

<http://www.brest.fr>

www.pole-mer-bretagne.com

<http://www.parc-marin-iroise.fr>

<http://wwz.ifremer.fr>

www.ospar.org

<http://www.unesco.org>

<http://www.ffesm.fr>

<http://www.finisteretourisme.com>

<http://www.cibpl.fr>

<http://brest-recherches-plongees.e-monsite.com>

Emissions radiodiffusées :

« Michel L'Hour »

<http://www.franceinter.fr/emission-les-savanturiers-michel-lhour-archeologue-sous-marin> (« Les savanturiers », Emission présentée par Fabienne Chauvière, samedi 18 janvier 2014)

« Exploration sous-marine, toujours plus profond »

<http://www.franceinter.fr/emission-on-verra-ca-demain-exploration-sous-marine-toujours-plus-profond> (« On verra ça demain », Emission présentée par Daniel Fiévet, mercredi 11 juillet 2012)

« L'Archéologie sous-marine »

<http://www.franceinter.fr/emission-la-tete-au-carre-archives-2012-l-archeologie-sous-marine> (« La tête au carré », Emission présentée par Mathieu Vidard, mercredi 30 mai 2012)

